



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

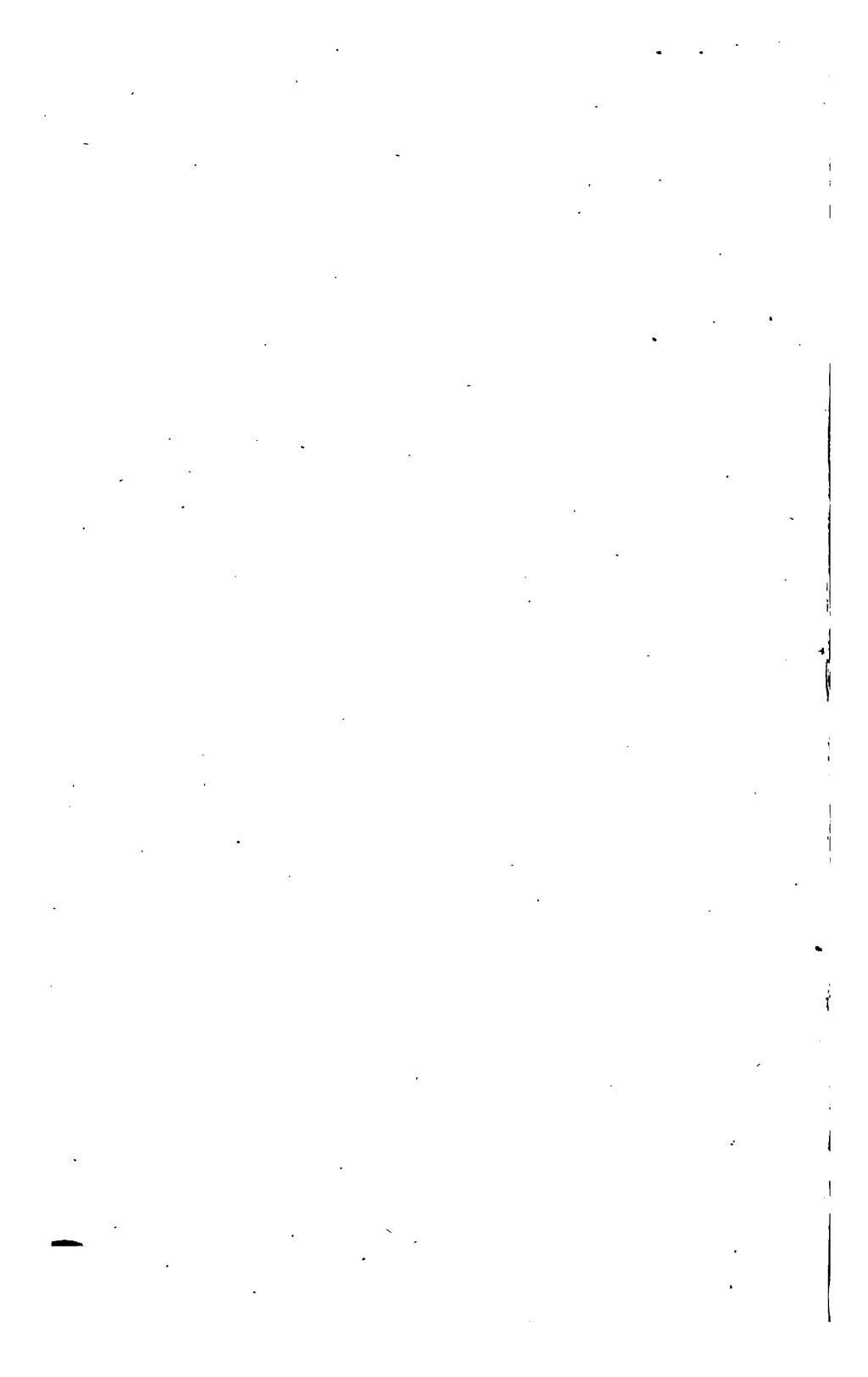
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

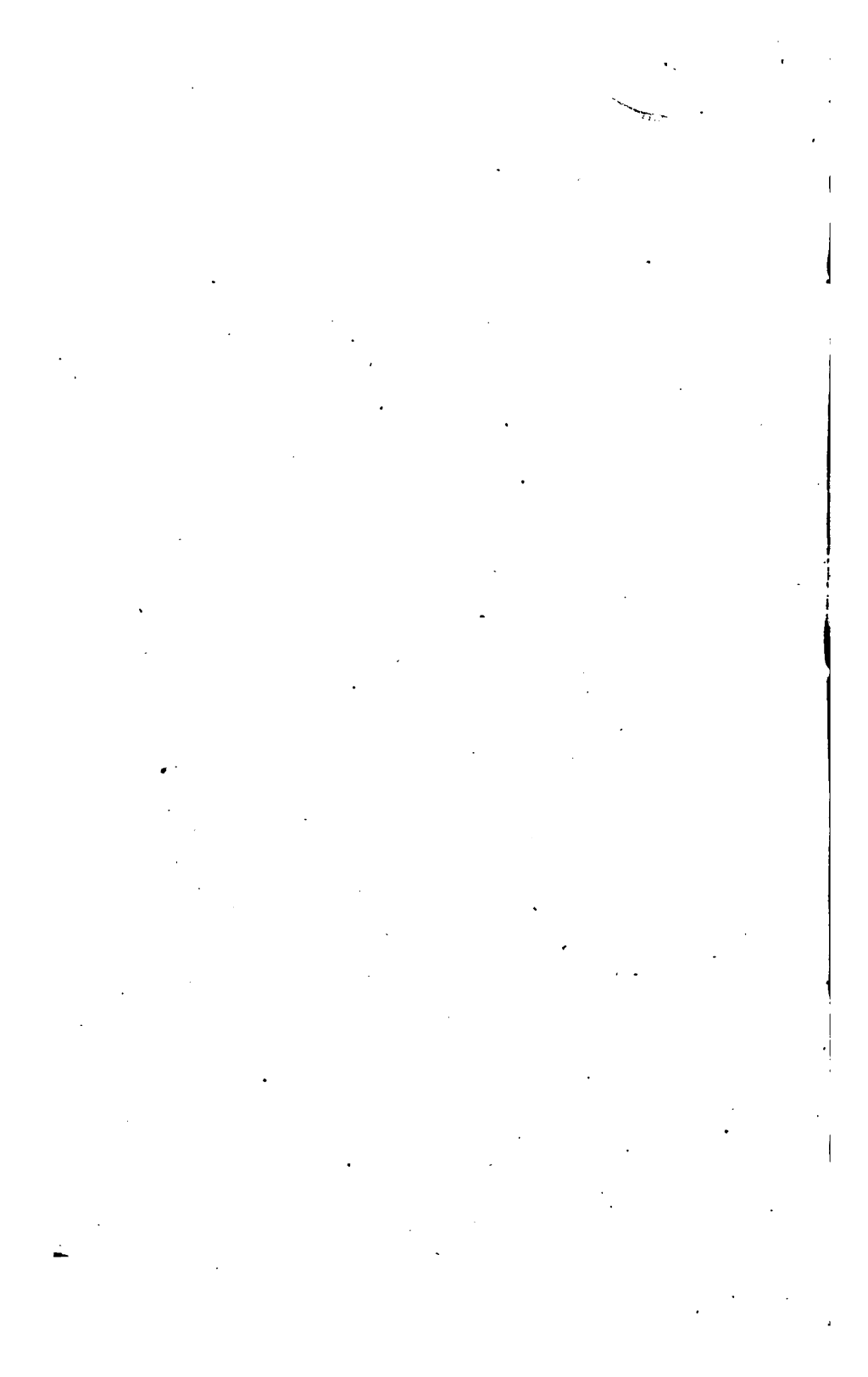
A 548623







BT
300.
.L7
1844



HISTOIRE DE LA VIE
DE
N. S. JÉSUS-CHRIST.

TOME I.

SEULE ÉDITION

**Avec l'histoire des Actes des Apôtres, et le discours sur la
vie de notre Seigneur Jésus-Christ, par M. le vicomte de
Bonald.**

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU
à Saint-Germain-en-Laye.

HISTOIRE DE LA VIE
DE NOTRE SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST

ET

DES ACTES DES APOTRES,
OU L'ON A CONSERVÉ ET DISTINGUÉ LES PAROLES DU TEXTE SACRÉ SELON
LA VULGATE ;

AVEC DES LIANONS, DES EXPLICATIONS ET DES RÉFLEXIONS ;

PAR LE PÈRE DE LIGNY, *Précepteur*

De la Compagnie de Jésus.

HUITIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UN DISCOURS SUR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST,

PAR M. LE VICOMTE DE BONALD.

TOME PREMIER.

PARIS,
MÉQUIGNON JUNIOR ET J. LEROUX,
LIBRAIRES DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,
Rue des Grands-Augustins, n° 9.

—
1844

Signa and library
7-31-1925
2 vols.



NOTICE

SUR L'AUTEUR.

FRANÇOIS DE LIGNY, auteur de l'*Histoire de la vie de Jésus-Christ*, naquit à Amiens, le 4 mai 1709, et entra de bonne heure dans la société des Jésuites. Il y professa d'abord les humanités, puis, préférant se livrer à la prédication, il se fit remarquer par son ton de candeur et d'onction, joint à beaucoup d'éloquence. Sa réputation se répandit jusqu'à Paris, et déjà il était nommé pour prêcher devant le roi, lorsque l'abolition de l'ordre des Jésuites l'obligea de quitter la France. Il prit alors le chemin d'Avignon, et passa le reste de ses jours dans cette ville, partageant son temps entre la prédication, l'exercice du saint ministère et la littérature. Il y mourut en 1788, heureux de devancer ainsi les affreux malheurs qui allaient tomber sur la France. Il nous reste de lui une *Vie de S. Ferdinand, roi de Castille et de Léon*; mais un ouvrage bien plus important, et qui lui a fait beaucoup d'honneur, c'est sans doute l'*Histoire de la vie de Jésus-Christ*. Cette Histoire¹ consiste dans la réunion des divers passages des quatre Évangélistes, qui se rapportent à notre divin Sauveur. Il n'est personne qui, en lisant le Nouveau Testament, n'ait formé plus d'une fois le désir d'avoir un ouvrage qui offrît le récit complet et suivi de la vie de Jésus-Christ, disposé par ordre de faits, et dégagé des répétitions et des redites immanquables dans quatre relations différentes : c'est l'idée qu'a eue le père de Ligny, et l'on ne peut qu'applaudir au succès de son entreprise. Dans cette Histoire, il a pris pour base le texte des quatre Évangiles; il en a fait un tout bien suivi, et, non con-

¹ Publiée pour la première fois à Avignon en 1774. 3 vol. in-8°.

tent de le réduire à un ordre parfaitement chronologique, il en a lié les différentes parties par des transitions qui naissent du fond même du sujet, et par quelques réflexions pieuses. Tout ce qui est de l'auteur sacré est entre guillemets, et se trouve confirmé par des versets de la version latine du Nouveau-Testament, placés en marge; ainsi, on ne risquera pas de confondre ce qui est du père de Ligny avec la sainte Écriture elle-même; et de plus, il sera libre à toute personne qui sait le latin de se convaincre par elle-même, au moyen des versets cités en marge, du soin que l'auteur a mis dans sa traduction des livres de l'Évangile. A l'égard des éclaircissements qui tiennent aux difficultés du texte, l'auteur y a pourvu par de nombreuses notes placées au bas des pages. On peut donc, si l'on veut, lire de suite l'Histoire de Jésus-Christ, dégagée des discussions ou des redites, ou bien s'instruire à la fois de la vie de notre divin Modèle et des réponses à faire aux objections que quelques incrédules y ont faites.

L'Histoire de la vie de Jésus-Christ a obtenu tout le succès qu'elle méritait. On pouvait regretter seulement que l'Écrivain, qui s'était si bien pénétré de l'esprit des orateurs sacrés et dont il avait si souvent retracé la simplicité, la piété et la modération, eût terminé son travail à l'ascension de Jésus-Christ, et on avait lieu d'attendre de la même plume l'Histoire du commencement du christianisme; ce manuscrit, rédigé sur le même plan que celui de l'Histoire de la vie de Jésus-Christ, était resté inédit. Ce ne fut qu'en 1823 qu'il fut livré à l'impression pour la première fois, par les soins d'un pieux ecclésiastique, M. de S.... Sans l'Histoire des Actes des apôtres la *Vie de Jésus-Christ* semblait incomplète.

AVIS DES ÉDITEURS.

Un pieux Ecclésiastique donna, en 1804, une nouvelle édition de la *Vie de Jésus-Christ*, par le P. de Ligny, deux volumes in-4°, ornés de gravures d'après les tableaux des plus grands maîtres; et elle devait être accompagnée d'une préface de M. de Bonald, qui attirait alors l'attention du public par deux ouvrages : *Du Divorce*, et la *Législation primitive*, qu'il venait de publier.

L'abbé de Boulogne avait sans doute lu cette Préface, puisqu'il l'annonce dans son article sur la *Vie de Jésus-Christ*, du mois de novembre de la même année, à la tête du tome III de ses *Annales littéraires et morales*, en ajoutant que « M. » de B. y a mis tout ce que sa plume a de force » et d'élégance. »

C'est le *Discours* ¹ que nous publions aujourd'hui d'après le manuscrit autographe, sur lequel l'auteur a écrit de sa main : « Ce discours était » destiné à servir de préface à une nouvelle édition de la *Vie de Jésus-Christ*, du Père de Ligny. » On lit encore, à la page 3, ces mots qu'il a barrés ensuite : « Cette exposition des » motifs de notre croyance au Médiateur, Répa-

¹ Ouvrage posthume de M. le vicomte de Bonald; à Paris, chez Méquignon-Junior et J. Leroux, rue des Grands Augustins, n° 9.

» rateur et Sauveur du genre humain, ne paraî-
» tra pas déplacée à la tête de l'histoire de sa
» vie, et elle est même la seule préface qui con-
» vienne à un tel ouvrage. »

Nous ignorons les motifs qui empêchèrent l'éditeur de placer ce *Discours* en tête du livre pour lequel il avait été composé ; toutefois, un souvenir vague nous donne lieu de conjecturer que ce qui mit obstacle à sa publication, fut le sentiment de M. de B. exposé dans la seconde partie de sa *Théorie du pouvoir*, sur la *nécessité* d'un médiateur pour réconcilier l'homme avec Dieu ; sentiment qu'il énonce aussi dans son *Discours*. Mais on peut croire sans témérité que les censeurs avaient perdu de vue l'explication toute simple, que, pour prévenir les difficultés, l'auteur donne lui-même, dans la Préface de sa *Théorie*, de l'acception métaphysique des mots *nécessaire* et *nécessité*.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a depuis revu son *Discours* avec un très-grand soin ; il y a fait un assez grand nombre de corrections et d'additions, dans lesquelles il a dû profiter des observations des personnes éclairées à qui il l'avait communiqué.

Nous ne dirons rien du but qu'il s'est proposé en composant ce *Discours*, il l'explique lui-même très-nettement dans les premières pages.

DISCOURS

SUR

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST,

PAR M. LE VICOMTE DE DONALD.

« Prouver que Jésus-Christ est le Messie ré-
» parateur du genre humain, annoncé par tant
» d'oracles, c'est, après la démonstration de
» l'existence de Dieu et de l'immortalité de
» l'âme, la plus importante de toutes les con-
» clusions; et je ne vois pas quel plus grand
» avantage on peut attendre de l'histoire et de
» l'érudition. »

LEIBNITZ. *Epist. ad Huetium*, an. 1679.
T. v, p. 457.

La religion d'un Dieu unique, religion *nécessaire*¹, c'est-à-dire conforme à la nature des êtres intelligents, et la seule par conséquent que la raison doive professer, et même qu'elle puisse concevoir (car l'erreur, dit Malebranche, est incompréhensible), est née avec l'homme, et aussitôt que la société; société elle-même, et lien de toute société, puisqu'elle est l'ensemble des rapports naturels ou parfaits qui unissent l'homme aux êtres *semblables* à lui, aux êtres *faits à son image et à sa ressemblance*, ou à l'image desquels il a lui-même été créé.

¹ *Nécessaire, Nécessité*, ne s'entend, en bonne philosophie, que de la *conformité aux rapports naturels des êtres*, et non d'aucune contrainte. Ainsi, il est *nécessaire* ou *naturel*, ou bon ou parfait (car toutes ces expressions sont synonymes), que le fils honore son père; mais il n'est pas *contraint* à l'honorer. Cette remarque est de la plus grande importance, et elle est la clef des plus hautes vérités morales.

Mais la suprême sagesse, qui *dispose tout avec douceur*¹, et qui fait naître et croître chaque chose dans le temps qui lui convient, a proportionné le développement de ses rapports avec les hommes et le culte qu'elle exigeait d'eux, aux états successifs du genre humain et aux divers âges de la société.

Domestique d'abord au sein de la famille, sous le nom de religion naturelle ou patriarcale, la religion du théisme rapprochait du Dieu créateur la *famille* naissante, par un culte pastoral, en quelque sorte, et des communications plus familières; publique ensuite chez la nation juive, sous le nom de révélation mosaïque, elle retint tout un peuple dans la foi au Dieu législateur, par un culte national et des communications extérieures; universelle enfin, ou *catholique*, sous le nom de religion chrétienne, elle unit le genre humain tout entier au Dieu souverain seigneur et suprême conservateur, par un culte parfait comme Dieu même, universel comme le genre humain, et seul capable d'honorer Dieu et de sanctifier l'homme.

Tels sont les divers états par lesquels la religion de l'unité de Dieu a passé pour venir jusqu'aux derniers temps. D'abord simple dans ses rites, voilée dans son enseignement, indulgente dans ses préceptes, elle s'accommodait à l'enfance du genre humain, dont il fallait ménager l'ignorance et soutenir la faiblesse. Chez les Juifs, pompeuse dans ses cérémonies, figurative dans ses instructions, prévoyante et rigoureuse dans ses lois, elle occupait d'objets sensibles l'adolescence de la société, et « retenait, dit Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, des hommes encore infir-

¹ Sap. VIII, 1.

» mes et grossiers , par des récompenses et des châti-
 » ments temporels. » Enfin intellectuelle sans cesser
 d'être sensible, développée dans ses dogmes sans cesser
 d'être mystérieuse, austère dans sa morale , et cepen-
 dant miséricordieuse , elle élève l'âge mûr à la con-
 naissance de toute vérité et à la pratique de toute vertu,
 « lorsque les fidèles plus instruits , dit l'évêque de
 » Meaux, ne doivent plus vivre que de la foi, attachés
 » aux biens éternels ; » mais toujours, et dans ses divers
 âges, elle a adoré le même Dieu, écouté le même légis-
 lateur, attendu, invoqué le même réparateur.

« Voilà donc , dit encore Bossuet , la religion tou-
 » jours uniforme, ou plutôt toujours la même, dès l'o-
 » rigine du monde ; on y a toujours reconnu le même
 » Dieu comme créateur, et le même *Christ* comme sau-
 » veur du genre humain. »

A ce nom de *Christ*, sauveur et médiateur, à ce *signe*
de contradiction et de scandale, je vois sourire l'orgueil,
 et rougir la faiblesse ; je les entends nous demander
 quel est ce médiateur, quel besoin de salut avait l'uni-
 vers, et quel fruit le genre humain a retiré de sa mé-
 diation.

Philosophes chrétiens, il faut encore descendre dans
 l'arène pour y combattre les derniers ennemis de la
 vérité, les ennemis réservés à la fin des temps, et qui
 nous ont été annoncés avec tous leurs caractères. La
 religion chrétienne, qui n'est que la foi au Médiateur
 et à sa doctrine, s'est défendue contre les païens avec
 des vertus, contre les hérétiques avec l'autorité ; elle
 se défendra contre les philosophes avec la raison. Ils
 nous reprochent sans cesse de défendre la religion par
 la religion, et d'étouffer la raison sous l'autorité ; oppo-
 sons-leur l'autorité de la raison, seule autorité qu'ils

ve uillent avouer, et forçons la philosophie de reconnaître que notre foi est humble et soumise, parce que notre raison est éclairée, et que nous croyons avec simplicité ce que nous savons avec certitude : car « la foi, » dit saint Paul, est la conviction des choses qu'on ne voit point¹. »

Lorsqu'on médite profondément sur le grand événement de la médiation du Fils de Dieu pour le salut des hommes, dogme fondamental du christianisme et même de la religion judaïque, on est conduit à cette idée, que s'il doit venir sur la terre un *Envoyé* de Dieu pour exercer sur les hommes une domination universelle, comme le croient les Juifs, et si cet auguste *Envoyé* est déjà venu, comme le croit le peuple chrétien, et qu'il ait établi cette domination universelle sur les hommes en éclairant leurs pensées, et en réglant leurs actions; il est *nécessaire*,

1° Que l'effet de la médiation s'aperçoive dans la perfection du monde qui a suivi le Médiateur; parce que la raison ne peut admettre une aussi grande cause, sans croire à des effets proportionnés ;

2° Que le besoin du Médiateur se fasse sentir dans la corruption ou dans l'imperfection du monde qui a précédé la venue du Médiateur; parce que la raison ne peut admettre un *moyen* aussi puissant, sans supposer de puissants motifs ;

3° Que les chrétiens prouvent l'existence temporelle du Médiateur; parce que la raison n'admet pas, sans des preuves testimoniales et historiques, l'existence temporelle et physique d'un être quel qu'il soit²;

¹ Hebr. xi, 1.

² On voit la raison de la précision avec laquelle l'Evangile fixe la date et le lieu de la naissance du Sauveur, par les années des prin-

4° Que les Juifs prouvent l'attente où ils ont été et même où ils sont encore du *Médiateur* ou de l'*Envoyé* ; parce que la raison ne peut admettre un événement aussi important pour le genre humain, dont le genre humain n'eût eu aucune connaissance ; car comment cet *Envoyé* serait-il reconnu, lorsqu'il viendrait, s'il n'était pas du tout connu avant sa venue ?

Ainsi, en reprenant les différentes preuves dans un ordre inverse et plus conforme à l'ordre des temps et des idées : 1° besoin du Médiateur ; 2° attente du Médiateur ; 3° venue du Médiateur ; 4° bienfaits du Médiateur ou effets de la médiation : preuves du besoin du Médiateur, tirées de l'histoire ancienne et moderne, de l'état des peuples qui ont précédé la venue du Médiateur, et de l'état des nations qui l'ont ignoré jusqu'à présent et chez qui l'on peut dire que le Médiateur n'est pas encore venu ; preuves de l'attente du Médiateur, prises de l'histoire juive et même profane, des écrits qui ont incontestablement précédé sa venue de plusieurs siècles, et de la constitution politique et religieuse d'un peuple tout entier qui s'obstine encore dans cette attente ; preuves de la venue du Médiateur sur la terre, tirées de l'histoire particulière de sa vie écrite par des auteurs contemporains, et attestée par des monuments sans nombre qui supposent son existence temporelle ; preuves des effets de la médiation, tirées de l'histoire présente et de l'état actuel des peuples chrétiens et des peuples qui ne le sont pas ; ... certes,

ces et des magistrats qui gouvernaient alors à Rome et dans la Judée ; et pourquoi le symbole dit que Jésus-Christ a souffert *sous Ponce Pilate* : circonstance en elle-même indifférente, s'il n'était pas nécessaire de fixer l'époque de la mort, après avoir fixé l'époque de la naissance.

notre foi est éclairée et notre obéissance raisonnable ; *rationabile obsequium* ¹. Et nous aussi, chrétiens, nous pouvons appeler notre cause au tribunal de la raison, et défier nos adversaires de nous opposer des preuves plus fortes, en plus grand nombre, et dont l'enchaînement soit plus naturel et plus évident.

Les bornes d'un discours ne nous permettent pas de donner à des considérations, dont chacune fournirait la matière d'un volume, toute l'étendue dont elles sont susceptibles, et que mérite l'importance du sujet. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux traits de chacune d'elles.

Qu'on pardonne à l'auteur, si, dans un écrit destiné à précéder l'histoire de la vie de Jésus-Christ, il s'est écarté, dans les idées ou dans le style, de l'admirable simplicité des livres qui la contiennent ; et qu'on daigne prendre en quelque considération les temps où nous sommes parvenus, et les hommes que nous avons à ramener. La simplicité des livres saints a frappé tous les bons esprits ; et elle est peut-être un sujet de dérision pour les esprits superbes qui lui opposent la brillante élocution ou l'éloquence entraînante de leurs coryphées, habiles dans les connaissances humaines, et qui se sont décorés exclusivement du titre fastueux de philosophes. Mais le temps est venu de faire voir que la plus haute raison est cachée sous la simplicité des livres sacrés de notre religion, comme la plus sublime sagesse est cachée sous l'apparente *folie* de ses mystères. Et n'est-il pas aujourd'hui d'une extrême importance d'apprendre aux savants, que cette doctrine qu'ils renvoient au peuple couverte de leurs mépris, et que la religion comprend tout entière, pour l'instruction

¹ Rom. xii, 1.

des petits et des faibles, dans un abrégé de quelques pages, sérieusement approfondie, peut être l'entretien des esprits les plus vastes et le sujet des plus doctes écrits? Les hommes qui ne considèrent dans l'Évangile qu'une simplicité d'expression qui les rebute, n'aperçoivent que des fondements formés de pierres brutes et sans ornements, et n'élèvent pas leurs regards jusqu'au magnifique édifice qu'elles sont destinées à supporter. C'est après avoir sondé toute la profondeur des livres saints, qu'on est bien plus frappé de leur simplicité, et de cette sublime sagesse qui dit avec tant de familiarité les choses les plus relevées, comme elle a fait, en se jouant, le merveilleux ensemble de l'univers; et c'est alors qu'on admire comment ce lait des enfants, pour parler avec l'Apôtre, est en même temps la solide nourriture des forts, *perfectorum solidus cibus*¹.

L'Évangile, il est vrai, est simple dans le récit familier, dans les comparaisons, sans ornements dans le style; mais n'est-il pas, quand il le faut, élevé et même sublime? Y a-t-il rien dans les écrits humains, qui approche, pour la hauteur des pensées et l'énergie de l'expression, du commencement de l'Évangile de saint Jean? Le premier commentateur de ces livres divins, et le plus voisin des temps où ils ont été écrits, l'Apôtre des nations ne s'élève-t-il pas à une hauteur souvent inaccessible, remarquée même de son temps par son collègue dans l'apostolat²; et s'il ne vient pas vers les fidèles *avec les paroles persuasives de la sagesse humaine*, comme il le dit lui-même³, ne les enseigne-t-il pas toujours avec l'autorité irrésistible d'une philoso-

¹ Hebr. v, 14. — ² I Petr. III, 16. — ³ I Cor. II, 4.

phie toute divine? Et que font nos grands orateurs chrétiens, anciens et modernes, les Chrysostôme, les Augustin, les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, que d'employer toutes les ressources de l'éloquence, la force ou les grâces du style, à mettre la simplicité de la doctrine chrétienne à la portée des savants et des beaux esprits? Car la sagesse divine, fidèle à l'ordre qu'elle a établi, suit les progrès de l'homme et de la société; et, comme elle voit toutes les conséquences renfermées dans leur principe, elle donne aux faibles des éléments qui seront plus tard développés pour les savants dans toutes leurs conséquences, et régleront les cœurs en étendant l'esprit; au lieu que la sagesse humaine qui n'adresse qu'aux savants ce qu'elle appelle des principes, porte partout la confusion et le désordre, lorsqu'elle veut en développer aux faibles les conséquences.

§ I^{er} BESOIN DU MÉDIATEUR, DANS LA CORRUPTION DU MONDE QUI A PRÉCÉDÉ SA VENUE.

La grande erreur des hommes et de la religion du polythéisme, et leur plus grand crime, a été l'idolâtrie. « Les insensés, s'écrie le Prophète, ont dit au bois : » Vous êtes mon père; et à la pierre : Vous m'avez » donné la vie ¹. »

La connaissance d'un Dieu unique, naturelle à la raison de l'homme et nécessaire dans la société, s'était, chez les païens, retirée en quelque sorte au fond de la pensée, d'où elle apparaissait encore, à travers d'épais nuages, sous le nom de destin, *fatum*, dont les

¹ Jerem. II, 27.

arrêts inflexibles entraînaient tout , et même les dieux enfants de l'imagination et des sens , bois , pierres , plantes , animaux , hommes même , avec leurs sexes , leurs besoins , leurs passions , leurs vices confondus avec leurs vertus ; car , si la vertu avait des protecteurs dans le ciel des païens , chaque vice y avait son patron , et toutes les infamies , des modèles. Étrange aveuglement de l'esprit humain ! Conséquent jusque dans ses erreurs , parce qu'il est fait pour la vérité , il avait voulu réduire en système ces absurdes opinions , et donner en quelque sorte la raison de cette multitude de dieux , en les faisant naître les uns des autres , et assignant à chacun son rang et son emploi ; et il n'avait fait que rendre plus choquante la contradiction de ses monstrueuses pensées. Quoi de plus bizarre , en effet , que la théogonie des païens , de plus extravagant que les métamorphoses de leurs dieux , de plus ridicule en un mot , et de plus scandaleux que toute cette mythologie ? Et si nous ne nous laissions pas séduire aux charmes d'une poésie brillante et facile , ne trouverions-nous pas les contes d'Ovide plus impertinents et surtout plus dangereux pour la raison des chrétiens , que les contes des fées qu'un père sage éloigne avec soin de la raison de ses enfants ? « Il est vrai , dit Bossuet , » que les philosophes avaient à la fin reconnu qu'il y » avait un autre Dieu que ceux que le vulgaire ad- » rait ; mais ils n'osaient l'avouer : » c'est-à-dire qu'ils soupçonnaient confusément l'existence d'un Dieu unique , mais qu'au fond ils ne le connaissaient pas. Cette vérité n'était pour eux qu'une opinion de laquelle ils disputaient , et non un dogme qu'il fut nécessaire de savoir et de croire : et des siècles d'opinions n'auraient pas produit un instant de certitude. Aussi

qu'elle était faible cette croyance de quelques sages du paganisme à l'existence d'un Dieu unique ! puisque, « voyant, dit Bossuet, la Grèce et tous les pays du » monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ils » ne laissaient pas de poser pour fondement de leur religion publique, *qu'il ne faut rien changer à la religion » qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens » que d'y penser.* » Et qu'elle était forte, au contraire, cette foi dans le christianisme qui, réduit encore à quelques prosélytes obscurs, n'ayant encore qu'une caverne pour temple, qu'une pierre pour autel, ignoré du monde et connu seulement de ses persécuteurs, du fond des déserts où il était réfugié, méditait la conquête de l'univers, dont le fondateur errant de bourgade en bourgade sans avoir où reposer sa tête, haï et contredit par les puissants, disait à douze pêcheurs, ses premiers disciples : *Allez ; enseignez toutes les nations, leur apprenant à garder mes commandements* ¹ ! Et les nations ont été enseignées, et l'univers a été conquis à la vérité.

En effet pour achever ici l'histoire des opinions polythéistes chez les Anciens, et en démontrer la faiblesse et l'inconstance, à mesure que le dogme de l'unité de Dieu s'étendait dans l'univers sur les pas du christianisme, la raison gagnait du terrain, même chez ceux qui tenaient encore à l'ancienne religion, et ils commençaient à rougir de ces absurdités. « L'unité de » Dieu, dit Bossuet, s'établissait tellement dans l'univers, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. » Ses partisans essayèrent d'adoucir ce qu'elle avait de plus choquant pour l'esprit, et de l'accommoder aux

¹ Matt. xxviii, 19, 20.

progrès de la raison éclairée par la doctrine du christianisme. L'idolâtrie avait été jusque là matérielle et grossière ; ses derniers apologistes tentèrent de la spiritualiser au point de ne plus lui laisser de corps, ni l'apparence même d'un culte ; et, dans cette religion épouvantable, où la prostitution et l'homicide avaient été le sacrifice domestique et le sacrifice national, partout offert à des divinités impures ou sanguinaires, on en vint jusqu'à enseigner que la voix même est une chose trop corporelle pour être employée à leur culte, et que la divinité ne veut être honorée que par le silence¹.

Le paganisme s'évapora ainsi tout entier en vaines subtilités : il disparut de la pensée ; mais les mœurs se ressentirent longtemps, et peut-être se ressentent encore de la licence qu'il avait introduite. Une maladie aussi invétérée ne pouvait finir que par une longue convalescence, et le cœur resta faible même après que l'esprit eût été éclairé. La politique humaine, qui ne pouvait marcher du même pas que la religion dans les routes de la perfection, la suivait de loin ; et substituant des lois imparfaites à des lois vicieuses, elle disposait les peuples aux lois saintes et pures du christianisme. De là toutes les constitutions des empereurs d'Orient, premiers législateurs politiques de la société chrétienne, pour restreindre ou régler l'usage du divorce et de l'esclavage, qu'ils n'osaient proscrire encore, parce que les lois ne trouvaient pas assez d'appui dans les mœurs : tant était profonde la corruption du genre humain ! tant est puissante, sur le cœur de l'homme, l'habitude du désordre, lorsqu'il a été consacré par

¹ Voyez Porphyre, *de Abst.* Nos déistes tombent dans le même excès.

les lois, et en quelque sorte divinisé par le culte!

En effet, des croyances opposées à la raison produisent inévitablement dans un peuple des actions opposées à la nature, et l'intelligence ne peut être obscurcie, que les actions ne soient dérégées. « Qui oserait, dit » Bossuet ¹, raconter les cérémonies *des dieux immortels*, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs » cruautés, leurs jalousies et tous leurs autres excès » étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des » hymnes qu'on leur chantait, et des peintures que l'on » consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était » adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux.... On » ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il fallait » rendre à Vénus, et les prostitutions qui étaient établies pour l'adorer.... S'il fallait adorer l'amour, ce » devait être du moins l'amour honnête : mais il n'en » était pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et qui » attendrait d'un si grand nom une si grande infamie? » Solon établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'amour impudique. Toute la Grèce » était pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour » conjugal n'en avait pas un dans tout le pays !.... La » gravité romaine n'a pas traité la religion plus sévèrement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux » les impuretés du théâtre et les sanglants spectacles » des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvait » imaginer de plus corrompu et de plus barbare ². »

Que sera-ce si l'on considère les effets de ce culte infâme et ridicule sur les mœurs, les lois et les usages?

¹ *Disc. sur l'Hist. univ.* II^e part. ch. xvi.

² Les historiens modernes qui racontent toutes ces infamies, n'en paraissent pas, pour des chrétiens, assez étonnés.

Dans la société domestique, l'inceste ¹, le divorce, l'infanticide, l'esclavage, les amours infâmes; dans la société politique, la puissance du glaive laissée au père de famille, la souveraineté attribuée au peuple, c'est-à-dire l'anarchie avec tous ses maux; la tyrannie des grands, la mutinerie des peuples, les révoltes des armées, la lutte sanglante des ambitions, la guerre étrangère, seul remède aux discordes civiles, l'incertitude de la propriété, l'excessive dureté des créanciers, la misérable condition des débiteurs, la barbare législation sur les esclaves, l'injustice envers les alliés, une oppression inouïe sur les vaincus, l'abus des jugements, les désordres du *Forum*, tous les vices de la captation et de la vénalité, les violences privées, les proscriptions publiques, les partages des terres, la guerre sans humanité et la paix sans douceur. Ce sont là cependant ces peuples si vantés, pesés au poids du sanctuaire, et examinés au flambeau d'une saine raison; ces peuples étaient polis, parce que la politesse n'est que la perfection des arts, mais ils n'étaient pas civilisés, parce que la civilisation est la perfection des lois. On y remarque des vertus personnelles, toujours plus aperçues dans une société vicieuse; mais on y retrouve tous les désordres publics, *ces grands péchés du monde*; un profond oubli de Dieu et un extrême mépris de l'homme. « Les Romains, dit Montesquieu, » étaient accoutumés à se jouer en tout de la nature » humaine. »

Tel était l'état du monde ancien avant la venue du Médiateur; tel est encore, à beaucoup d'égards, l'état de cette partie du monde moderne pour qui le Média-

¹ L'inceste était permis chez les Grecs. Voyez l'*Introduction* de Cornélius Nepos.

teur est venu; mais à qui sa venue n'a pas encore été annoncée, et où sa loi est aussi ignorée que sa personne. Il faut cependant faire quelque exception en faveur des Mahométans, peuple déiste, adorateur d'un Dieu unique, et qui a une extrême horreur pour l'idolâtrie, et même quelque respect pour la personne du Médiateur, quoiqu'il méconnaisse son caractère et son essence, et qui, moins barbare que les peuples idolâtres, leur est aussi supérieure en force et même en connaissances, qu'il est lui-même inférieur aux peuples chrétiens. Cependant que voyons-nous chez tous les peuples mahométans et idolâtres sur qui le soleil de justice n'est pas encore levé? La pensée obscurcie par d'absurdes croyances à des religions insensées ou à des prophéties ridicules; des sentiments dépravés par des mœurs infâmes ou cruelles; des actions déréglées par des lois fausses ou vicieuses; le pouvoir partout tyrannique, et l'homme partout opprimé; le triomphe universel de la mort : mort dans la famille, où l'enfant naissant est sacrifié à la cupidité; mort dans l'Etat, où le sujet est sacrifié au caprice du désordre, à la violence; mort dans la religion, où d'imbéciles adorateurs se sacrifient eux-mêmes ou sont sacrifiés à des cultes fanatiques; la femme vendue pour l'incontinence, et l'homme mutilé par la jalousie; la dignité humaine en tout méconnue, et la brute souvent plus respectée que l'homme¹; partout violence et fai-

¹ L'affection sentimentale pour certains animaux, qu'on remarque chez les Indiens, et même chez les Turcs, est un caractère de profonde barbarie. Les Turcs font des fondations pour nourrir des animaux, et n'en font point pour soulager les hommes. On peut être assuré qu'il y a moins d'amour pour l'homme, là où il y a plus de cette affection ridicule pour les brutes.

blesse ; la succession au pouvoir aussi incertaine que la succession à la propriété, et l'obéissance aussi précaire que la domination ; une profonde ignorance et une extrême misère, des révoltes interminables, des famines fréquentes, la peste habituelle, des dévastations inouïes, la guerre qui détruit, la paix qui ne répare pas, et des administrations oppressives, fruit nécessaire des gouvernements sans force et sans stabilité : tous ces désordres à la fois, ou seulement quelques-uns, se remarquent chez les uns ou chez les autres d'entre ces peuples qui ne sont pas éclairés des lumières du christianisme ; et si, dans quelques États, les mœurs corrigent en quelque chose les lois, partout les lois, avec leur force infinie, entraînent les mœurs à la dissolution et à la licence ; *et l'Arabe du désert, et le Sauvage de la forêt*, si longtemps l'objet de l'imbécile admiration de quelques insensés, une expérience récente ¹ n'a-t-elle pas déchiré le voile que la prévention ou l'ignorance avaient jeté sur la honteuse nudité de ces hommes-enfants ? Et que sont-ils, les prétendus *enfants de la nature*, que les plus brutaux, les plus absurdes, les plus voleurs, les plus cruels, les plus intempérants, de tous les peuples, et par là les plus éloignés de la vraie nature de l'homme ?

Toutes ces sociétés anciennes et modernes, qui n'ont eu aucune connaissance du Médiateur et de sa loi, soit avant, soit depuis sa venue, ont donc été et sont encore livrées au désordre, et ont vécu, ou vivent encore dans la faiblesse et l'instabilité ; car la stabilité, qui est la véritable force des êtres, ne peut se trouver que dans l'ordre, c'est-à-dire dans l'état le plus par-

¹ Voyez Volney, dans ses *Recherches sur les Etats-Unis*, et les relations de ceux qui ont fait la dernière guerre en Egypte.

fait, celui seul où se trouve le repos, parce qu'il est la fin des êtres, et que l'être ne cesse de s'agiter jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa fin, « et que l'invincible » nature, comme dit J.-J. Rousseau, ait repris son empire. » Tous ces peuples marchaient donc à grands pas ou marchent encore vers leur décadence ; et cette tendance à se détruire est le caractère essentiel d'une société dans le désordre : caractère qu'il n'est pas possible de méconnaître, et auquel nous opposerons les progrès des nations chrétiennes vers la force et la stabilité, suite nécessaire de la perfection de leurs principes. Cette tendance des sociétés païennes vers la destruction est si sensible, même chez les Romains, les plus fortement constitués de tous les peuples du paganisme, qu'elle a fourni le sujet d'ouvrages particuliers, où l'histoire de la *décadence* commence dès les premières pages, et occupe bien plus de place que l'histoire de l'accroissement et de la *grandeur* ¹.

Je ne parle pas des Grecs, devenus à la fin, après l'éclat passager que jettent sur une époque de leur histoire quelques hommes et quelques circonstances extraordinaires, le plus vil des peuples, un peuple

¹ Les écrivains qui ont recherché les causes de la décadence des Romains me paraissent en avoir raconté les effets bien plus qu'ils n'en ont assigné les véritables causes. Les causes de cette décadence ne sont pas la tyrannie des grands, l'inquiétude des peuples, l'ambition des généraux, les progrès du luxe ou même ceux de la secte d'Épicure, mais la faiblesse radicale d'une constitution politique et religieuse qui recélait tous les germes de mort et ne pouvait en détruire aucun. Un écrivain qui verrait les causes de la décadence de la Pologne dans l'opulence des grands, la misère des peuples, l'ambition des voisins, etc. serait dans l'erreur. La cause unique de tous ces désordres, et par conséquent de la décadence de l'État, c'était la faiblesse du pouvoir électif.

tout entier de rhéteurs et de sophistes, méprisé alors comme aujourd'hui de ses vainqueurs, et oublié du reste de l'univers. Mais ces Romains, si graves et si fiers, qui conquièrent à la fin tous les peuples et tous leurs dieux, combien avaient-ils dégénéré dans l'intervalle de sept siècles qui s'écoulèrent depuis Numa jusqu'à Auguste ? Combien ne dégénérèrent-ils pas depuis Auguste jusqu'au moment où quelques peuples obscurs et pauvres fondirent comme la pierre détachée de la montagne sur ce *colosse aux pieds d'argile*¹, figure énergique par laquelle l'Écriture désigne la faiblesse des fondements de cet empire si étendu, et en dispersèrent les débris ?

Comparez, en effet, les lois de Numa sur l'union conjugale aux lois d'Auguste sur le mariage, monument de corruption et d'infamie : les mœurs des premiers temps de Rome aux mœurs des derniers temps, lorsque les sénateurs exerçaient le métier d'histriens, et les dames Romaines celui de courtisanes ; le gouvernement des rois à celui des empereurs, qui fondèrent la constitution de l'empire sur un système de délations et de proscriptions. Comparez même la religion des premiers âges avec la religion des derniers temps, lorsqu'un sénat impie et avili accordait les honneurs de l'apothéose, décernait des temples et des collèges de prêtres à des hommes ou plutôt à des monstres qui auraient mérité des échafauds pour autels, et pour prêtres des bourreaux. Aussi, ce grand empire *n'en pouvant plus*, épuisé de licence et de désordre, disparaît enfin de la scène du monde, laissant après lui l'exemple de tous les maux où peuvent conduire un

¹ Daniel. II, 33 et seq.

gouvernement et une religion contraires à l'ordre éternel de la société divine et humaine, à la nature de Dieu et à celle de l'homme, et aux rapports nécessaires qui les unissent. Remarquez la même dégénération et la même faiblesse dans tous les grands empires du monde moderne, où de fausses religions ont fermé jusqu'à ce moment tout accès au progrès du Christianisme. Qu'est devenue la force éphémère de ces nations populeuses ? Voyez en Turquie le gouvernement jouet de ses propres officiers ; la Perse, l'éternel patrimoine de quelques usurpateurs ; la Chine, la proie facile de quelques nomades ; l'Inde, la conquête de quelques marchands ; les Sauvages repoussés par quelques colons. Un mouvement général semble entraîner la chrétienté au dehors et menacer, de proche en proche, tous ces Barbares plus encore de l'ascendant de notre civilisation que de la force de nos armes. Déjà le Russe a frappé à la porte de la Perse ; et le Turc, campé en Europe depuis quelques siècles, médite sa fuite en Asie, et lève à la hâte ses tentes pressées de toutes parts. Les empires plus éloignés auront leur tour ; la loi du Médiateur, qui est ordre, nature et raison, triomphera nécessairement de tous les désordres qui lui sont opposés ; et la civilisation, qui n'est autre chose que le christianisme, réunissant tous les peuples sous la même loi, il n'y aura *qu'un seul bercail et un seul pasteur : Et erit unum ovile et unus pastor*¹. C'est ainsi que le spectacle de la corruption du monde, avant la venue du Médiateur, nous en montre la nécessité ; et c'est, en effet, ce que la théologie nous enseigne, en nous répétant, sous mille formes, *qu'on ne peut aller au Père que par le*

¹ Joan. x, 16.

*Fils ; qu'aucun autre nom n'a été donné aux hommes dans lequel ils puissent être sauvés*¹ ; que l'homme ne peut rien mériter, rien obtenir que par l'auguste entremise du Médiateur. Elle voit Dieu infini en justice et en sainteté, et l'homme infini en corruption, plus éloignés, dans cet état, l'un de l'autre, même aux yeux d'une haute raison, que l'être ne l'est du néant ; par conséquent sans rapport d'amour, sans moyen de réconciliation, tant que la justice divine ne sera pas satisfaite par une expiation infinie, que l'homme, que le genre humain tout entier, faible et fini, ne saurait offrir. Et aussitôt, plaçant la suprême bonté à côté de la justice infinie, elle nous montre l'homme-Dieu interposant son auguste médiation, s'offrant lui-même comme homme au nom et à la place de tous les hommes, et Dieu acceptant cette grande et sainte victime, comme le prix immense de l'immense rédemption du genre humain. Que l'homme tenté de tomber dans le découragement à la vue de ces misères, apprécie maintenant ce qu'il vaut, en apprenant ce qu'il a coûté ! Quelle autre doctrine donna jamais de plus sublimes idées des attributs de Dieu et de la dignité de l'homme ? Quelle autre religion pouvait, si l'on ose le dire, *humaniser* Dieu sans rabaisser sa grandeur, et *diviniser* l'homme sans exciter son orgueil ? La religion païenne, peut-être par instinct de ces grandes vérités, élevait l'homme au rang des dieux et faisait descendre les dieux parmi les hommes, mais elle ne fit jamais que dénaturer l'homme en lui attribuant la divinité, et dénaturer la Divinité en lui attribuant des soins terrestres et même les honteuses faiblesses de l'humanité ; et ses

¹ Joan. xiv, 6 ; Act. iv, 12.

dieux, exilés ou descendus sur la terre, ny paraissent que pour enseigner aux hommes les arts mécaniques, et pour leur donner l'exemple de tous les vices. La religion chrétienne seule nous montre Dieu conversant parmi les mortels, et revêtu de leur nature pour des motifs dignes de Dieu même, pour enseigner aux hommes toute vérité, et les mettre, par son exemple, sur la voie des plus héroïques vertus; pour faire du genre humain une famille dont il est le père, une société dont il est le fondateur, le rédempteur et le chef; pour leur donner, en les ayant aimés jusqu'à la mort, la mesure de l'amour qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. C'est ainsi qu'en révélant à l'univers des prodiges de puissance, de sagesse et d'amour, en entretenant l'homme de la sublimité de ses destinées, de l'immortalité de son être, de l'éternité de celui qui est son principe et sa fin, le christianisme a mis dans les cœurs les plus hauts et les plus doux sentiments, et dans les esprits les plus vastes pensées.

§ II. — ATTENTE DU MÉDIATEUR.

S'il est un principe certain en philosophie, c'est que l'ordre étant la fin des êtres, leur véritable nature, et par conséquent le terme auquel ils doivent tendre, et où ils doivent aboutir, tout être qui n'est pas dans l'ordre, soit qu'il n'y soit pas encore parvenu, soit qu'il s'en soit écarté, ne saurait demeurer dans cet état; il tend nécessairement à arriver à l'ordre ou à y revenir; parce que tout être tend nécessairement à sa fin, et conséquemment il est dans l'attente de l'événement qui doit l'y ramener. Cette attente *nécessaire*, et en quelque

sorte métaphysique, est indépendante de tout désir personnel, de toute prévision, même de toute connaissance.

Ce principe incontestable s'applique avec une merveilleuse justesse au sujet que nous traitons. Les nations avaient corrompu leurs voies, elles vivaient dans le désordre, elles étaient donc dans la tendance à l'ordre, et par conséquent dans l'attente de l'événement qui devait les y ramener. Le Médiateur, qui en faisant connaître aux hommes leurs vrais rapports avec Dieu et avec leurs semblables, leur a donné les lois les plus naturelles qui sont l'expression de ces rapports, et les moyens généraux de tout ordre et de toute perfection; le Médiateur était donc l'*attente*, ou, comme nous traduisons, le *désir* des nations, *expectatio gentium*¹; et les livres sacrés ne font, dans cette expression, que nous révéler avec leur simplicité et leur brièveté ordinaires, une vérité philosophique du premier ordre. Cette attente du Médiateur était purement implicite chez les païens, qui ne montraient dans leur religion ou dans leur gouvernement aucune connaissance de la mission du Médiateur, ni de la restauration du monde; quoique l'exemple de Job autorise à penser qu'au sein des sociétés même idolâtres, quelques familles, qui avaient retenu dans toute leur pureté les traditions primitives, *savaient que leur Rédempteur était vivant*², et attendaient sa venue dans les derniers jours.

Mais n'y avait-il, dans aucune société du monde, aucune attente explicite, aucune connaissance publique du Médiateur; et un événement aussi important que celui de la rénovation morale, ou, pour me servir

¹ Genes. XLIX, 10. — ² Job. XIX, 25.

du terme consacré et en même temps le plus juste, de la RÉDEMPTION du genre humain, était-il également ignoré de tous les peuples du monde? Ici s'offre à des yeux attentifs le spectacle le plus étonnant que l'histoire des sociétés ait jamais présenté : spectacle qui a commencé avec les premiers jours du monde, qui dure encore au milieu de nous, et n'a fait que prendre un plus grand caractère.

A l'extrémité occidentale de l'Asie, et au centre des trois parties du monde connu, et peut-être seul habité à cette époque, vivait sans éclat un peuple nombreux sur un territoire peu étendu, longtemps indépendant, souvent asservi, à la fin soumis aux Romains, comme tous les autres peuples du monde; mais séparé de tous les peuples, et même de ses vainqueurs, par une langue, une religion, des lois et des mœurs propres à lui seul. Ce peuple s'appelait lui-même le peuple de Dieu, et certes avec raison; puisque les notions les plus pures et les plus élevées de la Divinité, je veux dire la connaissance d'un Dieu unique infiniment puissant et bon, créateur et conservateur des êtres, s'y étaient conservées sans altération, qu'elles y étaient usuelles, et familières même à l'enfance; et que ce peuple rendait à l'Etre suprême, partout ailleurs méconnu ou plutôt défiguré, un culte imparfait encore et charnel, mais exempt de toutes les horreurs et de toutes les infamies qui souillaient le culte des dieux des nations, et dont l'imperfection même semblait se rapporter à un ordre futur de relations plus épurées avec la Divinité, et n'être que la figure, et, pour ainsi dire, l'enveloppe grossière d'un culte plus général et plus parfait.

Ce peuple avait plus d'une fois perdu ses mœurs, mais il n'en avait jamais faussé la règle, et il avait tou-

jours retenu ses lois et ses dogmes, celui surtout de l'unité de Dieu, dont il n'avait jamais été plus scrupuleux adorateur qu'aux derniers jours de son existence politique. Ces lois, qu'il savait lui avoir été données par Dieu même, étaient parfaites dans leur principe. Quoique la faiblesse de ce peuple encore enfant, et dominé par les objets sensibles, eût exigé quelque adoucissement à leur application, elles étaient la règle inflexible et toujours présente de ses mœurs, sur laquelle il les redressait toutes les fois que quelque événement en commandait ou en permettait la restauration. Ses lois domestiques et publiques, religieuses et politiques, rituelles et même de simple police ; sa morale, son histoire particulière, et les annales même de la création de l'univers, de l'origine des sociétés et des premiers établissements des peuples : tout, jusqu'aux chants par lesquels il honorait la Divinité, et aux maximes familiaires qui lui servaient à régler le détail de sa vie domestique, était consigné dans un livre qu'il croyait inspiré de Dieu même, et qui est reconnu par ceux mêmes qui ne croient pas, pour le plus ancien et le plus sublime des écrits.

Le peuple de Dieu était aussi le peuple du *Médiateur*, qu'il nommait le *Messie* ou l'*Envoyé*. Il attendait un être extraordinaire, qui devait lui être envoyé pour mettre toutes les nations sous le joug, et faire triompher ses lois et son culte, des lois et des cultes des autres peuples. Et quoique dans ses idées toutes charnelles, il se méprît, principalement vers la fin de son existence politique et au temps de ses malheurs, sur la nature et les moyens de cette conquête, il trouvait dans ses livres quel devait être ce *Messie* ou *Envoyé* de Dieu pour accomplir un si grand

ouvrage; il savait dans quel lieu il devait naître, de quelle race il devait sortir, à quelle époque il devait paraître, à quels signes il serait connu. Cette attente était même la base et comme le fond de la constitution politique et religieuse, ou plutôt théocratique de ce peuple singulier, et la raison de son existence. Elle était le patrimoine de chaque famille, et le trésor de l'État; l'espérance de la nation dans ses revers, et sa consolation même dans la servitude. Il savait, ce peuple, que c'était à lui seul qu'il était réservé de donner un libérateur à l'univers. Et certes, la raison seule dit assez que la vérité qui devait tout soumettre ne pouvait venir que des lieux où la connaissance de la suprême vérité s'était conservée, et que ce n'était pas des *régions assises à l'ombre de la mort*¹, et des nations livrées à l'erreur et au désordre, qu'il fallait attendre la restauration morale de l'univers!

Tout, chez le peuple Juif, et le peuple lui-même tout entier, était l'annonce vivante et perpétuelle du libérateur de l'univers. Ses Écritures nous le montrent, aux premiers jours du monde, promis à la première famille aussitôt après sa faute, comme celui qui devait en réparer les suites : mais cet événement annoncé de si loin est enveloppé sous des expressions mystérieuses; c'est la grande énigme de l'univers, proposée à l'homme dans son premier âge, et qui ne devait être dévoilée qu'à l'homme fait.

Les chefs des familles patriarcales, pères du peuple hébreu, et ancêtres eux-mêmes du Libérateur, ont tous avec lui quelque trait de ressemblance, ou révèlent quelque circonstance de sa venue. Une innombrable

¹ Isai. ix, 2.

postérité est promise au Père des croyants, et il est choisi pour être la source d'où *la bénédiction* doit s'étendre par toute la terre. Isaac, *obéissant jusqu'à la mort*, figure son sacrifice; et Melchisédech, offrant le pain et le vin, et recevant la dîme, figure son sacerdoce. Jacob commence à fixer l'époque de sa venue; et au moment de sa mort, dévoilant dans une sublime prophétie l'avenir à ses enfants, il annonce à Juda, l'un d'entre eux, que *l'autorité publique ne sortira point de sa race jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations*¹.

Dès ce moment, la foi en *celui qui doit être envoyé* devient un dogme public dans Israël, et survit à tous les malheurs et même à tous les désordres. Le Libérateur, jusqu'alors promis aux familles patriarcales et figuré dans leurs chefs, est montré au peuple dans ses conducteurs et ses rois : dans Moïse, qui tire son peuple de la *maison de servitude*; dans Josué ou *Jésus*, qui l'introduit dans la terre de bonheur et de fécondité; dans David, qui bâtit la cité sainte, et y fonde la royauté; dans Salomon, qui élève le temple, et y institue le culte public; dans Zorobabel, autre ancêtre du Messie, qui ramène le peuple d'une longue captivité, et rétablit à la fois l'exercice de l'autorité et le culte de la religion. On aperçoit dans le lointain les travaux et les triomphes du Médiateur, à travers, pour ainsi dire, les travaux et les succès de tous les hommes extraordinaires que la volonté de Dieu met à la tête de la nation pour la régir ou pour l'instruire; et la nation elle-même n'est tout entière que le héraut continuel du Messie qui doit venir, comme elle est encore le témoin à jamais

¹ Genes. XLIX, 10.

subsistant de sa venue : peuple merveilleux, toujours dans l'avenir ou dans le passé, qui dès ses premiers jours a vécu d'espérance, et qui aujourd'hui n'existe que par ses souvenirs ! Il faut voir, dans Bossuet, quel mouvement ou plutôt quelle vie donnait au peuple Juif cette attente perpétuelle du Messie, âme de son culte, raison de ses lois, secret caché dans tous les événements qui ont rempli sa longue durée.

Mais les temps approchent, et la vérité se dégage des ombres qui l'obscurcissent ; les figures qui ont rendu attentif un peuple enfant, font place à l'histoire qui instruit un peuple formé par l'âge et par le malheur, et les prophéties commencent : véritable histoire du Médiateur, aussi exacte, aussi circonstanciée, quoique écrite incontestablement plusieurs siècles avant sa naissance, que celles qui ont été écrites quelques années après sa mort. C'est là que ces écrivains, mêlant sans cesse le récit des souffrances du Médiateur au récit de ses victoires, les humiliations de sa vie au triomphe de sa doctrine, et l'infirmité de l'homme à la gloire du chef et du fondateur de toute société, prédisent ou plutôt racontent toutes les circonstances de sa naissance, toute la suite de sa vie, tous les détails de sa mort ; et en même temps l'éternité de son origine, l'immortalité de son être, la divinité de sa mission, tantôt avec l'accent plaintif de la douleur, tantôt avec des chants de triomphe, et toujours sous les figures les plus hardies et du style le plus animé. « Je ne puis, dit Ch. Bonnet dans » ses *Recherches sur le Christianisme*, détacher mes » yeux de ce surprenant tableau : quels traits ! quel coloris ! quelle expression ! quel accord avec les faits ! » quelle justesse, quel naturel dans les emblèmes ! Que » dis-je ? ce n'est point une peinture emblématique d'un

» avenir fort éloigné ; c'est une représentation fidèle du
» présent, et ce qui n'est point encore est peint comme
» ce qui est. L'un voit un enfant sortir du sein virginal
» de sa mère, dans Bethléem, la plus petite des villes de
» Juda ; l'autre le voit sortir de toute éternité du sein
» de son Père, Père lui-même du siècle futur, né de-
» vant l'aurore et dans la lumière des saints..... Celui-
» ci le voit le mépris du peuple, l'homme de douleurs,
» le dernier des hommes, chargé de toutes nos iniqui-
» tés, bienfaisant et méconnu, défiguré par ses plaies,
» et par là guérissant les nôtres ; traité comme un cri-
» minel, mené au supplice avec les méchants, et se
» livrant comme un agneau à la mort : il voit ses pieds
» et ses mains percés, sa langue abreuvée de fiel et de
» vinaigre : il compte ses os, il compte jusqu'aux pié-
» ces d'argent dont il a été acheté, et il connaît jusqu'au
» champ du potier auquel cet argent a été employé ;
» ses ennemis frémissent autour de lui, et s'assouvissent
» de son sang.... Celui-là le voit comme un signe donné
» de Dieu aux peuples et aux Gentils, afin qu'ils l'invo-
» quent.... Les rois n'osent ouvrir la bouche devant
» lui ; c'est la lumière donnée aux nations ; c'est le chef
» et le précepteur des Gentils ; sous sa conduite, un
» peuple inconnu va se joindre au peuple de Dieu, et
» les Gentils accourront de tous côtés. *Il a dit à l'A-*
» *quilon : Donnez-moi mes enfants ; et au Midi : Ne les*
» *empêchez pas de venir. Amenez-moi mes fils des cli-*
» *mats les plus éloignés, et mes filles des extrémités de*
» *la terre*¹. C'est le Juste qui s'élèvera de Sion comme
» une lumière... Les îles attendent sa Loi (c'est ainsi que
» les Hébreux appelaient l'Europe et les pays éloignés)...

¹ Isai. XLIII, 6.

» Il verra le fruit de ses peines , et il sera satisfait ; un
» temple sera élevé sur la montagne , où toutes les na-
» tions accourront pour offrir au vrai Dieu un sacrifice
» éternel de louanges et de paix.

» Si un prophète admire la douceur de celui qui ne
» fait aucun bruit , qui ne foulera pas aux pieds un
» roseau brisé , qui n'éteindra pas une mèche qui fume
» encore ; un autre s'étonne de la force de cet empire
» qui s'étendra sur toutes les nations , et n'aura point
» d'autres bornes que celles du monde. Les rois fré-
» missent en vain , et les princes font des complots inu-
» tiles. Enfin , si l'un le voit entrer dans le tombeau ,
» l'autre le voit assis à la droite de Dieu , regardant du
» haut des cieux ses ennemis abattus. »

Il manquait un trait à cette histoire ; c'était la date précise de son accomplissement¹ ; et voilà Daniel , le dernier des quatre grands prophètes , qui prophétise en ces termes² : « Dieu a abrégé et fixé le temps à
» soixante-dix semaines en faveur de votre peuple et
» de votre ville sainte , afin que les prévarications soient
» abolies , que le péché trouve sa fin , que l'iniquité soit
» effacée , que la justice éternelle vienne sur la terre ,
» que les visions et les prophéties soient accomplies , et
» que le Saint des saints soit oint de l'huile sacrée.
» Sachez donc ceci , et gravez-le dans votre esprit. De-
» puis l'ordre qui sera donné de rebâtir Jérusalem , jus-
» qu'au Christ , chef de mon peuple , il y aura sept

¹ « Ici point de difficulté ; la version grecque des Septante , faite par l'ordre de Ptolémée , roi d'Egypte , environ trois siècles avant notre ère , et qui présente la traduction du texte original , lui donne une authenticité à laquelle rien ne peut être opposé. » (*Note de Ch. Bonnet.*)

² Dan. ix, 24 et seq.

» semaines et soixante-deux semaines, et les places et
 » les murailles seront bâties de nouveau dans des
 » temps fâcheux et difficiles.

» Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis
 » à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera point
 » son peuple. Un peuple, avec son chef qui doit venir,
 » détruira la ville et le sanctuaire ; elle finira par une
 » ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite
 » arrivera après la fin de la guerre.

» Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une
 » semaine, et à la moitié de la semaine les hosties et les
 » sacrifices seront abolis ; l'abomination de la désola-
 » tion sera dans le temple, et la désolation durera jus-
 » qu'à la consommation et à la fin¹. »

On trouve dans tous les interprètes, et particulière-
 ment dans Bossuet, l'explication de toutes les parties
 de cette célèbre prophétie, et leur accord merveilleux
 avec les événements. Il suffit au dessein que nous nous
 sommes proposé, d'arrêter la pensée du lecteur sur
 un rapprochement d'une haute importance. Dans la
 prophétie de Jacob, la première qui ait révélé aux
 Juifs une marque certaine à laquelle ils devaient re-
 connaître le temps de l'avènement du Messie, il est dit
 « que le sceptre ne sortira point de Juda jusqu'à ce que
 » vienne Celui qui doit être envoyé. » Dans la prophétie

¹ Le docte Prideaux, dans son Histoire des Juifs, montre que si
 l'on compte les soixante-dix semaines en partant de la septième
 année du règne d'Artaxerxe-Longue-main, ou de l'édit que ce prince
 accorda à Esdras, on trouve précisément soixante-dix semaines
 ou 490 ans, mois par mois jusqu'à la mort du Christ. « Précision
 » étonnante ! s'écrie Ch. Bonnet : accord merveilleux avec l'évène-
 » ment ! le hasard opérerait-il ainsi ? Un esprit judicieux se refusera-
 » t-il à de semblables preuves ? »

de Daniel, la dernière de cette longue suite de prédictions, il est donné aux Juifs un signe évident auquel ils pourraient reconnaître que les temps de cet événement seraient passés, et que le Messie aurait paru : ce signe est la ruine du temple et l'entière désolation de la nation ; et Jésus-Christ lui-même en renouvelle la prédiction dans les termes les plus touchants, et en annonce l'accomplissement comme très-prochain. C'est donc entre ces deux événements publics ou politiques et d'une incontestable évidence, entre ces deux termes séparés l'un de l'autre par un peu plus d'un siècle, entre la cessation du corps politique de la nation juive et la ruine de son état religieux suivie de la dispersion de ses familles, que se place l'avènement du Messie, du CHRIST. Il suffit de quelques hommes pour certifier la présence d'un homme ; mais il fallait tout un peuple pour attester la venue d'un Dieu. Il fallait que ce peuple, toujours ingrat et toujours puni, ne fût jamais anéanti ; que, partout dispersé, il ne fût jamais confondu avec les autres peuples, pour être le témoin perpétuel dans tous les temps, et un monument visible dans tous les lieux, du grand événement auquel étaient attachées la restauration de l'univers et les espérances du genre humain.

Après des prédictions si précises, il ne restait plus que l'événement qui devait les vérifier. Aussi il ne parut plus de prophètes parmi les Juifs ; leur foi, appuyée sur des promesses si positives et des prédictions si multipliées, n'en avait plus besoin ; et l'attente du Messie était si bien affermie dans la nation, que lorsqu'elle conféra à Simon, son libérateur, la puissance publique et les droits royaux, le décret porte *qu'il en jouira, lui et sa postérité, jusqu'à ce qu'il vienne un*

*fidèle et véritable prophète*¹ ; parce que, certaine que son véritable maître allait paraître, (et il parut en effet moins d'un siècle et demi après cette époque), la nation ne conférait plus que par *interim* le pouvoir suprême.

Mais, à mesure que le terme approchait, il se répandait, même parmi les païens, un pressentiment secret de la venue prochaine d'un homme extraordinaire ; et sans doute que le commerce des Juifs avec les autres peuples avait répandu chez les Gentils quelques lumières sur ce grand événement. Tous les yeux, au rapport de Tacite et de Suétone², étaient tournés vers l'Orient, et attendaient un dominateur nouveau qui devait sortir de la Judée ; *esse qui Judœa profecti, rerum potirentur*. « L'un et l'autre de ces deux histoires », dit Bossuet, et dans les mêmes termes, rapportent ce bruit comme établi par une opinion commune, et par un ancien oracle qu'on trouvait dans les livres sacrés du peuple Juif. Josèphe récite cette prophétie dans les mêmes termes, et dit, comme eux, qu'elle se trouve dans les saints livres. »

Mais ce n'est pas assez que les Juifs aient autrefois attendu le Messie ; ils l'attendent encore, et leur attente présente est la preuve la plus forte de leurs antiques espérances. En vain ce peuple est averti, par ses anciens oracles, de l'époque fixée à son avènement, et mieux encore par ses malheurs présents, des signes terribles auxquels il doit reconnaître qu'il est venu. Décidé à ne pas le retrouver dans le Médiateur des Chrétiens,

¹ I Machab. xiv, 41,

² J'ai remarqué ailleurs que cette identité entière d'expressions entre des écrivains dont le génie et le style sont si différents, porterait à croire qu'ils citaient l'un et l'autre les propres termes de la prédiction qu'il courait.

ce peuple infortuné se tourmente, se fatigue dans cette vaine attente, il le cherche dans tous les siècles , il le demande à toutes les révolutions. Tantôt il l'a cru un de ses anciens rois, tantôt il a pris pour lui un des nombreux imposteurs qui ont précédé ou suivi la ruine de sa ville et de son temple. Dans son désespoir, il l'a cherché même chez les païens, et s'est imaginé qu'il était caché à Rome sous les habits d'un mendiant. Enfin, lassé de cette perquisition infructueuse qui ajoute à ses malheurs le ridicule de son obstination, et ne sachant par où sortir du labyrinthe où il s'est engagé, il a fait un article de foi de cette parole que nous lisons dans le *Talmud* : « Tous les termes qui » étaient marqués pour la venue du Christ sont passés ; » et renonçant à le chercher, et non pas à l'attendre, ils ont prononcé d'un commun accord : *Maudits soient ceux qui supputeront les temps du Messie.* « Comme on voit, dit Bossuet, dans une tempête qui » a écarté le vaisseau trop loin de sa route, le pilote » désespéré abandonner son calcul, et aller où le mène » le hasard².

§ III. — VENUE DU MÉDIATEUR.

L'an quinzisième de l'empire de Tibère, et au hui-

¹ Encore sur la fin de l'avant-dernier siècle, le bruit se répandit que le Messie avait paru dans l'Orient. Les Juifs d'Europe vendaient déjà tout pour aller les joindre, et les Juifs d'Asie s'attroupaient autour de lui, lorsqu'ils apprirent que leur Messie s'était fait musulman.

Il faut lire dans Bossuet les efforts inutiles des Juifs pour accommoder les prophéties à leurs préventions. C'est une des plus belles parties de son *Discours sur l'histoire universelle*, et par conséquent un des plus beaux morceaux qui aient été écrits en aucune langue.

tième siècle de la fondation de Rome, parut en Palestine, issu de parents obscurs, mais descendant des anciens rois hébreux, un enfant qui naquit dans l'étable d'une hôtellerie, vécut sans avoir où *reposer sa tête*, et mourut sur une croix. Et cet enfant est, depuis deux mille ans, reconnu, adoré, par les nations les plus éclairées et les plus fortes qui aient jamais existé, comme le MÉDIATEUR entre Dieu et les hommes et le SAUVEUR du genre humain, parce qu'il a arraché les hommes à l'erreur et à la licence de l'idolâtrie partout où sa doctrine a pénétré, et qu'il s'est formé au milieu de l'univers un peuple parfait, sectateur des bonnes œuvres, *populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum*¹, destiné à éclairer les peuples faibles, ignorants et corrompus qui méconnaissent encore sa loi et sa personne.

Cet enfant, qui devint un homme semblable à nous, et que nous appelons JÉSUS-CHRIST, a passé sur la terre un peu plus de trente ans; et tout ce qu'il a fait ou préparé en faveur des hommes durant le cours de sa vie mortelle, tout ce que sa doctrine a produit de salutaire dans la société, même politique, le but de sa mission et le fruit de ses travaux, tout est renfermé dans ces paroles de deux de ses premiers disciples, où le sens le plus profond est caché sous l'expression la plus simple : « Il est » venu parmi nous, plein de grâce et de vérité...². » Il a passé en faisant du bien, et guérissant tous les » opprimés..... » *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos*³; parce que l'oppression de l'homme, de l'homme moral et de l'homme physique, par des religions absurdes et des gouvernements tyranniques,

¹ Tit. II, 14. — ² Joan. I, 14. — ³ Act. X, 38.

était le grand désordre du monde, la maladie universelle du genre humain.

Mais, avant d'aller plus loin, je me sens pressé d'arrêter la pensée de l'incrédule et même du chrétien sur cette étonnante vérité d'un *Dieu fait homme*.

Si l'homme était une pure intelligence, Dieu, cause première de tous les effets, ne serait pour lui qu'un être abstrait ou purement intellectuel. Mais, parce que l'homme est un être à la fois intelligent et sensible; et dont la partie sensible est coordonnée avec la partie intelligente pour servir de *moyen* à ses perceptions et de *ministre* à ses volontés, il est conforme à la nature de l'homme, telle qu'elle existe, que Dieu, oui, Dieu lui-même, se rende de quelque manière *présent* à l'homme sensible, comme il est présent à la pensée de l'homme intellectuel, c'est-à-dire que Dieu, qui est vrai pour notre esprit, soit vrai aussi, ou réel ou présent à nos sens. Un culte est la réalisation de l'idée abstraite de la Divinité. De là, la perfection de la religion chrétienne qui seule adore Dieu en *esprit* et en *vérité*¹, c'est-à-dire en *contemplation* et en *action* à la fois, l'offre à l'intelligence comme vrai et aux sens comme réel et *réellement présent*, une fois sous la forme de l'homme son plus bel ouvrage, et pour toute la suite des temps sous la même forme, mais voilée aux yeux sous des *apparences*..... De là l'insuffisance et le danger des religions purement contemplatives, où l'homme ne commerce avec la divinité que par des paroles et dans lesquelles il n'y a point d'action ou de sacrifice². Ce culte tout idéal de la Divinité ne saurait *produire* rien

¹ Joan. iv, 23.

² Dans la Liturgie, le sacrifice est appelé action, *actio*.

de réel, il exalte jusqu'au fanatisme les imaginations faibles, qui, à défaut d'objet *réellement présent*, cherchent une autre sorte de présence de la Divinité dans les visions et les révélations; mais celles-ci laissent dans la tiédeur et l'indifférence les bons esprits qui ne trouvent rien de vrai dans des rapports religieux contraires à la nature de l'homme. Un peuple qui voudrait professer une religion sans culte ou sans *action*, tomberait inévitablement dans le déisme, et bientôt dans l'athéisme, d'où il ne sortirait peut-être que par l'idolâtrie. Mais continuons :

L'histoire de la vie du Médiateur et les détails de ses paroles et de ses actions nous ont été transmis par quatre écrivains, et les points principaux de sa doctrine expliqués par quelques autres, tous ses contemporains, tous ses disciples, ou compagnons et disciples eux-mêmes des premiers fidèles témoins de sa vie. Il faudrait rapporter ici tout ce qu'ils en ont écrit, pour donner une idée juste de la sainteté de sa vie, de la pureté de sa doctrine, de la sagesse de ses actions, de la sublimité de ses discours; et s'il a dit à ses ennemis ce que nul homme n'avait encore osé dire : « Qui » d'entre vous me convaincra de péché ¹ ? » nous pourrions dire à ses détracteurs : « Qui d'entre vous » vaincra sa doctrine d'erreur, et ses paroles de mensonge ? » ou plutôt : « Qui ne trouvera pas tous ses » discours marqués au coin de la plus haute sagesse » et de la plus sublime intelligence ? »

Il fit sur les hommes des œuvres de bienfaisance que l'homme ne pouvait faire : langage de signes ² *néces-*

¹ Joan. viii, 45.

² Voyez les *Recherches philosophiques sur le Christianisme*, de

saire, comme il le dit lui-même, pour accréditer, auprès des premiers témoins, la croyance aux œuvres d'une bienfaisance plus générale qu'il venait opérer dans la société. « Si vous ne croyez à ma parole, disait-il aux » Juifs, croyez aux œuvres que je fais au milieu de » vous¹. »

« Les miracles sensibles qui ont été faits par le Fils de Dieu, » dit Bossuet dans son sermon sur la divinité de la religion, « sur des personnes particulières et pendant » un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, ni pour les temps, ni pour les personnes, puis- » qu'ils regardent également tous les hommes et tous » les siècles. En effet, ce ne sont point seulement des » particuliers aveugles, estropiés ou lépreux qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante : » mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons » comprendre, est ce sourd et cet aveugle qui a perdu » la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa » voix. Le genre humain est ce boiteux qui, n'ayant

Charles Bonnet, de Genève. C'est dans les ouvrages de ce savant recommandable, qu'avec quelques opinions particulières à la croyance dans laquelle l'auteur était né, et quelques systèmes qui lui étaient propres, et sur lesquels des méditatifs de la force de Voltaire se sont hâtés de prononcer, on trouve souvent un heureux et noble emploi de la philosophie rationnelle. L'auteur prouve la nécessité des miracles pour opérer le changement du monde, par la conviction inébranlable des premiers témoins oculaires destinés à publier le témoignage. Or, dès que la nécessité des miracles pour opérer la conversion du monde est établie, les miracles sont croyables; dès que la conversion du monde est prouvée, les miracles sont certains; certains même pour un déiste qui raisonne; car sur ces objets J.-J. Rousseau ne raisonne pas.

¹ Joan. x, 38.

» aucune règle des mœurs , ne peut plus ni marcher
» droit ni se soutenir. Enfin , le genre humain est tout
» ensemble et ce lépreux et ce mort , qui , faute de trou-
» ver quelqu'un qui le retire du péché , ne peut ni se
» purifier de ses taches , ni éviter sa corruption. Jésus-
» Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveu-
» gle , quand il a fondé la foi ; Jésus-Christ a redressé
» ce boiteux , quand il a réglé les mœurs ; Jésus-Christ
» a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort , quand il a
» établi dans sa sainte Eglise la rémission des péchés. »

Les premiers disciples du Médiateur donnaient donc le fait visible des œuvres merveilleuses de leur Maître , comme une preuve de la conversion future du monde , dont il s'annonçait comme l'auteur , tandis qu'eux-mêmes s'annonçaient comme ses ministres ; et nous , disciples des derniers temps , nous donnons le fait visible du changement actuel du monde et des fruits de la doctrine du Médiateur , partout où elle est reçue , de ses progrès partout où elle est annoncée , comme une preuve de la certitude des œuvres merveilleuses qu'il a opérées.

Forcés de nous borner dans une matière qui n'a point de bornes , nous nous arrêterons aux actions et aux paroles qui ont un rapport plus direct à la manière générale , et pour ainsi dire *sociale* , dont nous avons considéré jusqu'ici la personne et la mission du Médiateur , à ces paroles surtout qui ont accompagné sa naissance ou précédé sa mort , et qui annoncent les motifs de sa venue et nous révèlent le secret de sa mission.

Les historiens de sa vie rapportent qu'à la naissance de cet auguste Enfant , une voix fut entendue : « GLOIRE
» A DIEU AU PLUS HAUT DES CIEUX , ET PAIX SUR LA TERRE
» AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ. »

Cette parole, consignée dans des écrits dont l'antiquité est attestée par des monuments du premier âge du christianisme, ne peut être que de Dieu ; car quel autre que Dieu aurait osé, aurait même eu la pensée d'annoncer *la gloire à Dieu et la paix à la terre*, dans un temps où Dieu était déshonoré dans tout l'univers par des croyances absurdes ou infâmes, contraires à la nature de la Divinité, et l'homme partout opprimé, partout en guerre avec lui-même et avec ses semblables, par l'effet de législations fausses et contraires à la nature de l'homme ? Ces paroles cependant, chantées tous les jours dans nos temples, et dont l'habitude nous empêche de sentir toute la profondeur, renferment tous les motifs de la MÉDITATION, en font goûter à l'avance tous les fruits, et sont comme le manifeste où ce conquérant d'une nouvelle espèce exposait les griefs des peuples qu'il venait délivrer, et les motifs de son invasion sur le territoire de l'erreur et du désordre. Ces paroles furent un prodige de l'ordre physique pour ceux qui les entendirent prononcées d'une manière surhumaine, et elles sont pour nous un prodige de l'ordre moral, parce qu'elles renferment une prédiction faite dans un temps où tout était contraire à son accomplissement.

Il n'y avait en effet, dans le monde, ni société de l'homme avec Dieu, ni société des hommes entre eux. Dieu était méconnu, et l'homme était opprimé. Il fallait, pour la conservation du genre humain et la gloire de son auteur, fonder la société divine et humaine sur les lois les plus parfaites, les plus conformes à la nature de Dieu et à celle de l'homme ; et assurer ainsi l'honneur à Dieu, objet de toute religion véritable, et la paix aux bons, unique fin de tout gouvernement réglé :

paix aux bons, qui suppose *le pouvoir* de faire la guerre aux méchants. « Celui-là doit être plus qu'homme, » dit Bossuet, qui, au travers de tant de coutumes, de » tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et » de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et » fixer avec précision la règle des mœurs. Réformer » ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie » raisonnable ; c'est une seconde création, plus noble » en quelque façon que la première. Quiconque sera » le chef de cette réformation salutaire du genre hu- » main, doit avoir à son secours la même sagesse qui a » formé l'homme la première fois. Enfin, c'est un ou- » vrage si grand, que si Dieu même ne l'avait pas fait, » lui-même l'envierait à son auteur. »

Cet ouvrage divin, le Médiateur l'a consommé au milieu des hommes, en fondant sur ses bases naturelles la société divine et humaine. Il a fait connaître Dieu, qu'il a, si on peut le dire, *humanisé*, pour le rendre *réellement* et continuellement présent au milieu des hommes. Il a fait connaître l'homme, dont il a révélé l'origine céleste, la misère profonde, la fin immortelle. Il a fait connaître *le pouvoir* ; souverain dans Dieu, subordonné dans l'homme ; ministre de Dieu pour faire le bien et punir le mal ; *Minister Dei in bonum ; si autem malum feceris, time*¹ : mais pouvoir qui, dans Dieu et dans l'homme, est une *paternité*, et envers qui l'obéissance doit par conséquent être filiale, *par motif de conscience et non pas seulement par crainte*². Il a appris même, par son exemple, que tout office n'est qu'un *service*, et que le plus grand d'entre les hommes n'est que le serviteur des autres ; car il est, dit-il lui-

¹ Rom. XIII, 4. — ² Rom. XIII, 5.

même, *venu non pour être servi, mais pour servir*¹ : et pour renfermer tous les devoirs, toutes les lois de toute société dans une de ces paroles dont le sens est si étendu, *il a tourné les cœurs des pères vers les enfants et les cœurs des enfants vers les pères*², c'est-à-dire qu'il a rapproché les deux *extrêmes* de la société, le *pouvoir* et les *sujets*, qui, dans les sociétés anciennes, religieuses et politiques, étaient opposés l'un à l'autre, comme deux armées en présence.

Mais comment célébrer dignement le passage bien-faisant du Sauveur des hommes dans cette vie mortelle, et ces actions si instructives, et ces paroles si fécondes, et ces réponses d'une si haute sagesse et d'une si touchante bonté, et ces paraboles naïves où une raison si profonde se cache sous une enveloppe si familière ; et lui-même, parabole vivante, sagesse suprême, souveraine raison, cachée aux yeux des Juifs pendant le temps de sa vie mortelle, sous les simples dehors de l'humanité, et voilée dans tous les temps, aux yeux des chrétiens, sous les plus simples *apparences* ?

Le Médiateur avait voulu vivre de la vie de l'homme, il voulut mourir de la mort de l'homme ; mais, s'il voulut mourir pour prouver qu'il était homme *semblable* à nous, il voulut se ressusciter lui-même pour prouver qu'il était *égal* à Dieu, et Dieu lui-même : car Dieu seul, entre tous les êtres, a la puissance suprême et la plénitude de la vie. Et cependant, afin que la résurrection du Médiateur, preuve irréfragable de sa divinité, fondement inébranlable de la religion, et gage assuré de nos espérances, fût certaine, fût évidente, il fallait que sa mort fût constatée. Or, qu'on épuise toutes les

¹ Matt. xx, 28. — ² Malach. iv, 6.

combinaisons de la possibilité sur les circonstances de la vie humaine, et qu'on juge s'il est une autre mort réellement et publiquement constatée pour tous les temps et pour tous les hommes, qu'une mort légale, judiciaire, infligée par sentence de l'autorité publique. Nul autre genre de mort n'eût été hors de soupçon d'imposture, et par conséquent, la certitude de la résurrection qui devait la suivre n'eût pas été hors d'atteinte. Jésus-Christ donc ne voulut pas seulement mourir, il voulut être supplicié. Il avait vécu en homme juste, il voulut mourir comme un homme coupable; et que de puissants motifs s'unissaient, dans sa divine pensée, à ce dessein extraordinaire! Il avait donné l'exemple de la vertu qui *agit*; il voulut, pour l'instruction éternelle des hommes, leur offrir le modèle de la vertu qui *souffre*, et les préparer ainsi au grand scandale de la société, à ce scandale, suite inévitable du libre arbitre de l'homme et de ses passions, au scandale du vice triomphant et de la vertu opprimée. Sa vie avait été le modèle confinuel de toutes les vertus; il voulut que sa mort fût une expiation solennelle de tous les crimes, et un sacrifice perpétuel pour tous les hommes. Une mort commune eût à peine laissé un souvenir; une mort infâme et violente, soufferte pour le salut de tous les hommes, excitait, ou plutôt créait en eux le sentiment de l'amour le plus ardent, seul capable de payer l'amour immense dont sa mort leur donnait la preuve; car, comme il le dit lui-même, *le témoignage le plus fort qu'on puisse donner de son amour pour ses amis, est de donner sa vie pour eux* ¹. Amour d'un Dieu pour les hommes, source de l'a-

¹ Joan. xv, 13.

amour des hommes pour leurs frères; amour de Dieu et des hommes, ignoré dans le monde païen, où l'homme, se débattant en vain contre une inflexible fatalité, était tout passions, et sans véritable amour, sans amour de ses divinités et sans amour de ses semblables. Amour de Dieu, amour des hommes, véritable génie du christianisme, sève nourricière de cet arbre qui étend ses rameaux sur tout l'univers; amour qui veille avec la Sœur hospitalière au chevet de l'infirme, ou entre avec elle dans la loge du furieux; qui pénètre sur les pas du Missionnaire dans la hutte du Sauvage, ou monte entre l'assassin et le prêtre sur la charrette du supplice; amour fécond et inépuisable, qui enfante encore, après dix-huit siècles, des martyrs et des apôtres, et dont l'ardeur est toujours la même, parce que l'objet est toujours présent. En effet, le Médiateur avait envoyé ses disciples à la conquête du monde, et leur avait ordonné de réduire toutes les nations sous son obéissance. Il leur avait annoncé les difficultés et les périls de cette immense entreprise, et les avait assurés de la victoire, en leur disant : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*². Et c'est pour accomplir cette promesse, qu'après leur avoir donné ses lois, sa morale, ses instructions et ses exemples, il se donne lui-même, et se rend *réellement* et pour toujours *présent* au milieu

¹ *Martyr* veut dire *témoin*; ainsi toutes les croyances même politiques, ont produit des enthousiastes qui sont morts pour soutenir des opinions. Le christianisme seul a eu des martyrs qui sont morts pour soutenir la vérité d'un fait; car tout le christianisme se réduit au seul fait de la divinité de Jésus-Christ, prouvée par sa résurrection.

² Matt. xxviii, 20.

d'eux, en fondant, dans la société chrétienne, un banquet perpétuel, où lui-même, ineffable victime, aliment inépuisable, est à la fois le moyen réel et le symbole sacré de l'union de tous les hommes qui y participent, entre eux et avec le Dieu qui s'y donne, pour ne faire tous, comme il le dit lui-même dans la sublime prière qu'il adresse à son Père, qu'un entre eux et avec Dieu, *ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te; ut et ipsi in nobis unum sint* ¹.

En vain les sens murmurent contre l'apparente *dur*eté de ce discours, et se demandent *qui pourra le comprendre* ². En vain aujourd'hui, comme au temps même du Médiateur, quelques faibles disciples se séparent de la compagnie de Jésus-Christ, rebutés par la hauteur de ce mystère, et tombent dans des opinions fausses en cherchant des croyances plus faciles; en vain l'imagination croit retrouver ici ses images familières de corps, de manducation, etc. La raison, qui ne confond pas le *sensible* et le *solide*, rejette ces vaines représentations. Elle conçoit qu'il faut à l'homme, à la fois intelligent et sensible, une union avec Dieu non-seulement vraie et intellectuelle, qui ne suppose aucune participation de la partie sensible, mais encore réelle et présente. Elle conçoit la nécessité, c'est-à-dire, la conformité à son être constitué tel qu'il est et que nous les connaissons, d'un moyen extérieur, sensible, d'union commune ou de communion entre des êtres intelligents et sensibles. Et quel moyen plus auguste, plus réel et plus touchant à la fois, que cette participation non-seulement spirituelle, mais corporelle, au grand sacrifice de l'univers, qui unit tous les chrétiens qui ont été, qui sont et

¹ Joan. xvii, 21. — ² Joan. vi, 61.

qui seront ! Augustes vérités ! actes ineffables, dont on retrouve l'image même chez les païens, qui dans leurs sacrifices se nourrissaient aussi de la chair des victimes, devenues par leur transfusion dans le sang, la substance même de tous ceux qui y participaient ! Ordre inouï de rapports sublimes qui unissent le Créateur de tous les êtres à l'être le plus noble de la création ! Sacrifice des chrétiens ¹ où l'homme s'offre, où Dieu accepte, par l'entremise et le ministère de l'Homme-Dieu, médiateur entre Dieu et l'homme, et moyen nécessaire entre ces deux extrêmes du monde moral ; DIEU-HOMME pour être le Pontife éternel du sacrifice, HOMME-DIEU pour en être la victime sans cesse renaissante ; hostie sans tache, perpétuellement offerte dans le monde entier pour effacer les taches qui en défigurent la beauté aux yeux de celui qui est ordre et pureté par essence ; mystère de grâce et bonté, témoignage

¹ Le sacrifice réel de l'homme est le caractère essentiel et l'acte nécessaire de toute religion publique, et c'est là une vérité fondamentale et qui en explique beaucoup d'autres. Ce sacrifice, mystique dans la religion chrétienne, est pur et sans crime comme l'homme qui est offert. Dans la religion païenne, ce sacrifice est un homicide, acte défectueux et coupable comme l'homme qui est sacrifié. Il ne peut y avoir que ces deux religions dans l'univers : la religion d'un Dieu, ou la religion de plusieurs dieux. Là donc où il n'y a pas de sacrifice, il n'y a pas proprement de religion ; et le mahométisme lui-même n'est qu'un déisme grossier. Dans la religion juive, religion de figures et d'expectative, le sang de l'homme était expressément racheté par le sang des animaux. Ce sacrifice de l'animal existe, quoique plus rare, chez les Mahométans, qui l'ont pris des Juifs, comme bien d'autres choses.

Voyez dans les *Méditations sur l'Evangile*, par Bossuet, la Cène, 1^{re} part. 24^e jour, un morceau bien remarquable, et que Bossuet seul pouvait écrire, sur la manducation de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

vivant du Médiateur sur la terre, et mémorial toujours subsistant de son amour, de cet amour infini comme Dieu même, et immense comme nos besoins !

Pendant le sacrifice du Médiateur se consomme. Il fallait, dit saint Paul ¹, que le testateur mourût pour que nous pussions entrer en jouissance de l'héritage auquel il nous avait appelés ; il fallait la mort d'un être, pour qu'il y eût un sacrifice ; un sacrifice sans tache, pour qu'il y eût une religion sainte ; une religion, pour qu'il y eût de l'ordre ; de l'ordre enfin, pour qu'il y eût dans l'univers, GLOIRE A DIEU ET PAIX AUX JUSTES.

O ! qui pourrait raconter la passion de cet Homme-Dieu, source intarissable, après deux mille ans, de leçons et de réflexions ! Cette passion, où dans l'espace de quelques heures sont mis en action tous les accidents, tous les désordres d'une société en dissolution par la révolte des sujets contre le pouvoir ; et la mobilité de la faveur populaire, et les chants d'allégresse et de bénédiction que suivent de si près les cris de fureur et de mort ; et la trahison des amis, et l'ingratitude des disciples ; et la rage des ennemis, et la faiblesse des juges ; et les conspirations des grands, et l'hypocrisie d'hommes dévoués au service des autels ; et la vertu succombant sous de fausses accusations, et l'insulte prodiguée au malheur, et le fiel et le vinaigre ajoutés à la souffrance ; et la patience de l'homme juste, et la force de l'amour dans le sexe faible, et la faiblesse de la raison dans le sexe fort ; et, au milieu de cette scène de désolation et d'horreur, de cette couronne d'épines qui couvre un chef sacré, de ce manteau de pourpre jeté sur des plaies douloureuses, de

¹ Hebr. ix, 16.

ce sceptre fragile que tiennent des mains captives, ce mot profond, VOILA L'HOMME, lancé comme un éclair au milieu d'une nuit ténébreuse : mot de l'énigme de l'homme avec ses honneurs qu'empoisonnent des peines cruelles, sa dignité qui cache de si profondes misères, sa royauté sur l'univers qui ne peut lui assujettir ses propres penchants. *Oui, voilà l'homme !* ou plutôt voilà l'humanité tout entière présentée dans un seul homme qui, chargé du fardeau de ses peines, arrive à la mort par le sentier roide et pénible de la vie. Que resterait-il à nous apprendre ? L'homme s'est montré avec la vertu de Dieu, et Dieu sous l'infirmité de l'homme. Leurs rapports sont connus ; la société est fondée ; l'attente des nations remplie ; la vérité a parlé, la sagesse a paru ; tout est expliqué à qui veut comprendre, tout est promis à qui veut espérer, tout est prescrit à qui veut obéir.... **TOUT EST CONSOMMÉ**, s'écrie le Médiateur expirant, de cette voix puissante qui ébranle le ciel et la terre. **TOUT EST CONSOMMÉ** ; mot profond, parole inépuisable, qui fixe à jamais les incertitudes de l'homme et les destinées de l'univers ! Dieu n'a plus rien à donner aux hommes, et l'univers n'a plus rien à attendre.

Et cependant les Juifs attendent encore... Entêtés de l'espérance ambitieuse d'un libérateur conquérant et dominateur, aigris par les malheurs qui ne cessèrent de les accabler à l'approche des jours du Messie où qui suivirent sa mort, ils oublièrent que ces malheurs mêmes et leur asservissement à des maîtres étrangers étaient un signe et une condition de sa venue.. Ils ne voyaient que le joug des Romains qu'ils brûlaient de secouer, et ils fermèrent les yeux au joug bien plus pesant de l'erreur et de la licence que le Messie venait briser. Ils voulurent que le Messie régnât par la force des armes, et non par la force infinie de la vérité. Cette

méprise funeste, cette invincible obstination fut cause de leur entière ruine. Toujours prêts à se révolter à la voix du premier imposteur qui s'annonçait pour le libérateur qu'ils attendaient, ils furent enfin chassés sans retour de leur terre natale par l'empereur Adrien, après un carnage effroyable, et exilés dans ces régions éloignées d'où ils ne sont plus revenus. Cependant, pourrions-nous leur dire, si la prévention ne fermait pas dans leur cœur tout accès à la vérité : « Vous lisez clairement » annoncées les humiliations du Messie dans les mêmes » Écritures, et presque dans les mêmes passages qui » annoncent ses grandeurs et son triomphe; et dans » votre embarras de concilier des prophéties si opposées en apparence, vous avez été jusqu'à admettre » deux Messies, *un Messie souffrant*, dit Bossuet, et » *un Messie plein de gloire*; *un Messie mort et ressuscité*, » *l'autre toujours heureux et toujours vainqueur*; *l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de* » *faiblesse*, *l'autre à qui conviennent tous ceux où il est* » *parlé de grandeur*; et cependant ouvrez les yeux. » Voulez-vous un Messie humilié? Ah! le Messie des » chrétiens a été humilié jusqu'à la mort, et jusqu'à la » mort de la croix : et qui le sait mieux que vous qui l'y » avez attaché, et qui, dans l'aveuglement de votre futur, avez demandé que son sang retombât sur vous » et sur vos enfants; vœu funeste, qui n'a été que trop » exaucé! Voulez-vous un Messie glorieux et triomphant? Reconnaissez encore à ces traits celui que les » chrétiens adorent. Jetez les yeux sur les nations soumises à sa loi ;

Regardez dans leurs mains l'empire et la victoire ¹.

¹ Racine. *Les Frères ennemis*.

» Voyez les nations chrétiennes , puissantes parce
» qu'elles sont civilisées, civilisées parce qu'elles sont
» chrétiennes, soumettre tous les autres peuples et
» vous-mêmes à l'incontestable supériorité de leurs
» lumières et de leurs armes; et ce petit nombre de
» chrétiens dominer, même politiquement, le reste du
» monde. C'est le Messie qui règne par elles, parce
» qu'elles sont fortes par lui, par leur obéissance à sa
» loi qui les constitue dans l'ordre où est la véritable
» force de tous les êtres... Regretteriez-vous encore
» ces *ruisseaux de lait et de miel*, promis à votre en-
» fance et à la faiblesse de votre imagination? Vous
» retrouvez cette promesse accomplie dans la perfec-
» tion toujours croissante de tous les arts, sous l'in-
» fluencesalutaire de la civilisation, et de l'art nourricier
» des hommes, celui de l'agriculture. Voyez le lion
» bondir avec l'agneau dans le même bercail, c'est-à-
» dire dans la chrétienté; entre les différents États,
» la force commercer paisiblement avec la faiblesse, les
» lumières avec l'ignorance, la richesse avec la pau-
» vreté, toutes les inégalités disparaître devant d'éga-
» les lois, et une fraternité universelle, qui subsiste
» même au milieu de divisions passagères, faire une
» seule république de tous les États, et un même corps
» de tous les hommes. Qu'attendez-vous pour recon-
» naître celui que vous cherchez depuis si longtemps?
» Espérez-vous que la Divinité, forçant toutes les
» barrières qui la séparent de notre nature mortelle,
» apparaisse à tous les yeux sous une forme surnatu-
» relle, et telle que nous ne puissions la méconnaître?
» Et vous, qui avez conjuré autrefois l'Etre suprême
» de ne pas vous parler lui-même, de peur que sa voix
» ne vous frappât de mort, croiriez-vous aujourd'hui

» pouvoir supporter l'éclat de sa présence? Ne voyez-
» vous pas que si le Messie se montrait tel que notre
» imagination se le figure, l'homme n'existerait plus,
» puisqu'il aurait perdu son libre arbitre et la faculté
» d'obéir et de désobéir, de croire et de rejeter?

» Abjurez, il en est temps, ces idées charnelles et ce
» sens grossier et matériel qui ne convient plus à l'âge
» de votre société; reconnaissez le Messie humilié,
» dans le Christ des chrétiens souffrant jusqu'à la
» mort; reconnaissez le Messie conquérant et domi-
» nateur, dans le triomphe de sa doctrine sur toutes les
» doctrines, et dans la puissance des nations qui obéis-
» sent à sa loi; reconnaissez son règne dans la profes-
» sion publique que les gouvernements civilisés font du
» christianisme, et dites avec Bossuet ¹ : *Jésus-Christ*
» *règne là où son Eglise est autorisée dans l'Etat.* »

Cependant, depuis sa dernière catastrophe, le peuple Juif est dispersé dans tout l'univers, et porte partout, avec la foi au Médiateur et les Ecritures qui annoncent sa venue, tous les caractères d'un châtement surnaturel et d'une mémorable infortune; peuple incrédule, qui atteste la croyance de l'univers, « plus
» nombreux aujourd'hui qu'aux beaux jours de son
» existence politique; signe élevé au milieu de toutes
» les nations, il semble un coupable condamné pour
» l'exemple à l'exposition publique. Mêlé à tous les
» peuples, il ne peut se confondre avec aucun d'eux;
» et lorsque le temps amène insensiblement l'uniformité de mœurs et d'habitudes entre les peuples, il
» reste toujours seul, toujours étranger, toujours
» empreint du caractère moral et même physique dont
» sa religion et ses malheurs l'ont marqué. Il semble

¹ *Sermon sur les devoirs des rois.*

» toujours le voyageur qui arrive des pays éloignés ;
 » toujours ceint et toujours debout comme au temps
 » de la Pâque, il passe, il traverse les siècles et les
 » peuples, sans pouvoir se fixer à aucun temps ni à
 » aucun lieu ¹ ; seul peuple à qui la considération,
 » propriété morale de l'homme, et la terre, sa pro-
 » priété physique, soient interdites ; nation sans terri-
 » toire, peuple sans chef, société sans pouvoir ; seul
 » esclave au milieu des peuples libres, seul pauvre au
 » milieu des nations propriétaires ; sa religion fait son
 » malheur, et il l'observe ; son erreur fait son crime,
 » et il la chérit ; il a fait mourir son libérateur, et il
 » l'attend ². »

IV. — BIENFAITS DU MÉDIATEUR, OU EFFETS DE LA MÉDIATION.

L'enfant naît au sein du christianisme avec les mêmes passions que l'enfant des pays idolâtres, comme il naît livré à la même ignorance et sujet aux mêmes besoins. Le christianisme ne pouvait changer la nature de l'homme, mais il a changé la constitution de la société, et le Médiateur qu'adorent les chrétiens est le Sauveur des hommes, parce qu'il est, comme il le dit lui-même, *le Sauveur du monde, celui qui a ôté les péchés du*

¹ C'est certainement cette situation extraordinaire du peuple Juif qui a donné lieu au conte populaire du *Juif errant*. Le vulgaire, qui, par amour du merveilleux, aime à particulariser, a appliqué à un individu, ce qui est vrai, dans un sens politique, de la nation entière. Cette opinion est fort ancienne ; on peut voir dans la Bible de Vence une dissertation curieuse sur le *Juif errant*.

² *Théorie du Pouvoir, etc.* (2^e part. liv. iv, chap. 3) de l'auteur de ce Discours. L'auteur ne se cite pas lui-même comme autorité, mais pour s'épargner la peine d'exprimer d'une autre manière des idées qu'il croit avoir suffisamment développées ailleurs.

monde, et le réparateur du genre humain. Je veux dire, pour expliquer toute ma pensée, que l'homme qui naît hors du christianisme, parvenu à l'âge de raison, loin de trouver autour de lui une lumière pour éclairer sa volonté, ou un guide pour diriger ses actions, est entraîné comme invinciblement par un désordre de mœurs et de lois, consacré par d'absurdes croyances, légalisé par des lois fausses, accrédité par les exemples de tout ce qui l'entoure; et que le chrétien, au contraire, trouve dans les dogmes et les lois de la société à laquelle il appartient, et même dans les mœurs d'un grand nombre de ses membres, tout ce qui peut rendre ses idées morales justes, ses sentiments purs, ses actions réglées; règle des pensées, des affections et des actions contre laquelle les passions luttent sans cesse, et même dans quelques-uns prévalent trop souvent, mais sur laquelle la société religieuse et la société politique peuvent toujours redresser celui qui s'en écarte, et à laquelle, quoi qu'en disent les détracteurs acharnés de la religion chrétienne, le plus grand nombre conformement leur conduite extérieure.

Jetons donc un coup d'œil rapide sur ce monde que le Médiateur est venu sauver de l'ignorance et de l'erreur, et que nous appelons la société chrétienne. Et pour éviter les lieux communs et les déclamations vagues dans une matière aussi vaste, remarquons d'abord dans cette société comme le fondement de toute idée raisonnable, ou plutôt comme le fond même de toute raison, le principe de tout ordre, et le premier axiome de la philosophie morale ou de la métaphysique, la croyance ou la science de la cause première, unique, toute-puissante, personnifiée dans les trois

productions de l'intelligence¹, ou *processions*, pour parler avec la théologie; *volonté* dans la première, *action* dans la seconde; *amour* dans le lien qui unit l'une à l'autre et la volonté à l'action; cette cause, parce qu'elle est infinie, créatrice de tous les effets; cette action, parce qu'elle est toute-puissante, conservatrice de tous les êtres, et, en cette qualité, législatrice de toutes les sociétés. Vérités premières, ou plutôt vérités-principes, *lex princeps*, selon la belle expression de Cicéron, conservées chez un seul peuple, méconnues ou plutôt défigurées chez tous les autres, et seulement soupçonnées en partie de quelques esprits élevés, mais qui, n'ayant que leurs opinions pour garant de la vérité, n'osaient s'opposer à l'erreur publique : mais vérités populaires chez les chrétiens, et familières à l'âge le plus tendre comme à la condition la plus obscure. De là les vérités de conséquences plus ou moins prochaines; la dignité de la nature humaine dans sa similitude à la nature divine, la fraternité mutuelle de tous les hommes dans leur origine commune, l'immortalité de l'âme, la nécessité des bonnes œuvres, l'espoir du pardon, les peines et les récompenses de l'autre vie, et toutes ces grandes croyances, fondement inébranlable de l'ordre social, qui retiennent dans la modération celui qui peut tout faire, et dans l'obéissance celui qui peut tout oser, et qui, remplaçant dans la conscience l'ordre trop souvent troublé dans le monde par les passions humaines, alarment le méchant sur sa prospérité, et rendent le juste heureux jusqu' dans la souffrance.

¹ Dieu est la cause suprême qui *produit* tout, ou de qui tout *procède*, même sa volonté; car il n'est pas cause, parce qu'il veut; mais il veut, parce qu'il est cause.

Si de la connaissance de la vérité nous passons à la pratique du bien , nous trouvons chez les chrétiens les rapports les plus naturels entre toutes les personnes de la société domestique et publique, et les mieux ordonnés pour la conservation des êtres ; rapports exprimés dans les lois écrites ou conditionnelles qui rectifient toutes les volontés et règlent toutes les actions. Nous y voyons le père honoré dans la famille , comme le pouvoir émané de Dieu même, source de toute autorité ; la mère, moindre que le père en pouvoir, égale à l'époux en dignité ; les enfants soumis à l'un et à l'autre « à cause de Dieu , par amour et non par » crainte , de peur qu'une crainte excessive n'abatte » leur courage , » *ut non pusillo animo fiant* , dit admirablement saint Paul ¹ ; les serviteurs , partie de la famille, et dont le maître doit prendre soin *sous peine d'être pire qu'un infidèle* ² , libres dans leur engagement volontaire, et propriétaires du salaire convenu. La faiblesse de l'âge est consacrée dans l'enfance par le sceau du baptême, et sa vie garantie contre les fausses combinaisons de la politique ou des calculs atroces de la cupidité, par la défense sévère de l'infanticide autorisé chez tous les peuples idolâtres. La faiblesse du sexe et l'existence sociale de la femme sont assurées contre l'inconstance de l'homme , par l'indissolubilité du lien conjugal ; la faiblesse de la condition dans le serviteur est mise à couvert de la tyrannie domestique par l'interdiction de l'esclavage ; et l'esclavage lui-même , toléré dans des circonstances particulières et pour des hommes transplantés, protégés par la religion et la politique, n'est qu'un état

¹ Colos. III, 21. — ² I Tim. V, 8.

plus fixe de domesticité, et ne prive de leur liberté physique que des êtres que la faiblesse de leur raison et la violence de leurs passions constituent dans une sorte d'esclavage moral. L'ordre est donc assuré entre toutes les personnes de la famille, par le pouvoir qui les domine et le lien qui les unit. La puissance du glaive est ôtée au père, et la pensée même à des amours étrangers interdite aux époux. Voilà la règle droite, immuable, inflexible; et si, trop souvent la conduite individuelle n'y est pas en tout conforme, les mœurs peuvent toujours être redressées par les lois. Car si, chez les païens, des lois vicieuses trouvaient quelquefois dans les mœurs un correctif nécessaire, suite inévitable de la fausse position de l'homme dans des sociétés où les lois, remarque Montesquieu, *corrompirent sans cesse les mœurs*; chez les chrétiens, les mœurs trouvent leur règle dans les lois, parce qu'il est dans la nature des choses que les mœurs, qui participent de l'inconstance de l'homme, soient ramenées à l'ordre ou fixées dans l'ordre par les lois qui participent de l'immutabilité de leur auteur : c'est-à-dire, qu'il est nécessaire, une fois la société parvenue à son développement, que la famille soit réglée par l'État, et la société la plus faible, contenue et protégée par la société la plus forte. Dans la société politique, le prince, consacré au gouvernement de la société d'une manière spéciale, est le ministre de Dieu pour faire le bien, ou l'exécuteur de sa justice pour punir le mal, *minister Dei in bonum; vindex in iram ei qui malum agit*¹, astreint lui-même à gouverner suivant de certaines lois contre lesquelles, dit Bossuet, *tout ce qu'il fait est*

¹ Rom. xiii, 4.

mal de soi : ses officiers, agents nécessaires de ses volontés conformes aux lois, obligés de tout sacrifier et même leurs vies à leur exécution ; le chef et ses ministres sont tous occupés au service des sujets, et le plus grand d'entre eux n'est que le serviteur des autres¹... *L'honneur se rend à qui l'honneur est dû, le tribut à qui le tribut*²... *L'homme est libre et ne doit à son semblable que de l'aimer*³ ; mais il est averti de ne pas faire servir sa liberté de voile à la licence, *liberi, sed non quasi velamen habentes malitiæ libertatem*⁴. Sous l'influence puissante de ces principes, inconnus partout où le christianisme n'a pas pénétré, les chefs sont modérés, les peuples tranquilles, les armées fidèles : l'homme et sa propriété sont l'objet du respect des lois et de la sollicitude du pouvoir, la paix est douce et la guerre humaine ; l'ennemi est traité en homme, et le vaincu en frère.

Dans la religion nous voyons entre Dieu et l'homme des rapports sublimes de douceur et de beauté ;... Dieu abaissé jusqu'à l'homme, ... l'homme élevé jusqu'à Dieu ;... un sacerdoce auguste, ... un sacrifice innocent, ... une victime sans tache ;... des communications ineffables avec la Divinité, ... une communion touchante entre tous les fidèles ;... une autorité infail-
lible sur tous les esprits ;... une religion d'autorité, et par conséquent de tranquillité. Les deux sociétés s'unissent dans des institutions à la fois politiques et religieuses, inconnues à l'univers avant la prédication de l'Évangile, dont l'objet est de défendre l'homme de ses passions et des passions des autres, en éloignant les tentations de sa faiblesse, ou en offrant des abris à

¹ Matth. xxiii, 2. — ² Rom. xiii, 7. — Rom. xiii, 8. — ³ I Petr. ii, 16.

ses vertus. L'homme s'y consacre à la Divinité sans cesser d'appartenir à ses semblables, et ne se sépare des hommes que pour les mieux servir. Les unes sont destinées à recueillir l'homme abandonné, à instruire l'ignorant, à soulager l'infirme, à racheter le captif; les autres présentent des motifs plus universels, et la charité qui les a fondées, embrasse, non les besoins de quelques individus, mais les besoins du genre humain, et à travers toutes les fatigues et tous les périls, une milice qu'elle a formée vole aux extrémités du monde pour éclairer l'idolâtrie et civiliser même le sauvage.

La perfection des mœurs découle de la perfection des lois, et la civilité marche à la suite de la civilisation. Les hommes deviennent humains sous l'influence des lois divines; la société rapproche tous les êtres semblables par les rapports les plus vrais et les plus doux; l'homme adore Dieu sans terreur, il défère à l'homme sans crainte, il regarde la femme avec respect.

Mais les nations les plus sévères dans leur morale sont en même temps les plus aimables dans le commerce de la vie, les plus avancées dans les connaissances humaines, les plus habiles en politique, les plus redoutables aux combats. Partout la force s'unit à la grâce, parce que, dans la société, ainsi que dans l'individu, la force et la grâce ne sont que l'expression extérieure et le résultat nécessaire de la perfection des différentes parties qui les composent, et de leur exacte correspondance. La chrétienté étend insensiblement sur tout l'univers la domination de sa religion, de ses mœurs, de ses lois, de ses langues, de sa littérature, de son commerce, de ses armes. Une poignée de chré-

tiens, si nous la comparons à l'immense population des peuples idolâtres ou mahométans, devient la reine du monde; *elle a vaincu dans le signe de la croix* : et ainsi s'accomplit, dans un sens même politique, cette parole de Jésus-Christ à ses disciples : *Ne craignez rien, petit troupeau, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner l'empire*¹.

Que des esprits trop faibles pour saisir l'ensemble de ces considérations générales, et chagrins parce qu'ils sont faibles, dans les plus grands objets ne voient que de légers désordres; qu'ils remarquent, s'ils veulent, dans la chrétienté les révolutions de quelques États, *infirmité passagère qui ne va point à la mort*, et qui les ramène même à l'état de santé; les vices de quelques lois que le temps n'a pas encore conduites à leur maturité²; les désordres de quelques hommes qui seront tôt ou tard corrigés ou punis, et ramenés ainsi à la règle; qu'ils méconnaissent la perfection de la société chrétienne tout en nous vantant la perfectibilité de l'homme : pour nous chrétiens, ces scandales ne sauraient ébranler notre foi; ils nous sont même annoncés comme le résultat inévitable du libre arbitre

¹ Luc. xii, 32.

² Telle, par exemple, que la tolérance du divorce, loi faible et fausse supportée chez des peuples peu avancés; loi de circonstances qui ne subsistera pas en France, dont elle déshonorerait la législation, quand elle n'en corromprait pas les mœurs¹. Cette loi est conséquente à la législation anglaise; car là où un homme peut vendre sa femme, il faut qu'il puisse la renvoyer.

¹ C'est à M. de Bonald qu'on doit l'abolition de cette loi immorale. Il fit, le 26 décembre 1815, à la chambre des députés, une proposition pour supplier le Roi de présenter une loi afin d'ôter du Code civil les articles qui autorisent le divorce; et la chambre, sur le rapport de M. de Trinquelague, prit en considération la proposition. En conséquence, Louis XVIII fit présenter, le 26 avril 1816, une loi qui fut adoptée dès le lendemain. (*Note de l'éditeur.*)

de l'homme qui n'est pas bon à la manière forcée de l'être matériel, mais avec choix et volonté, comme il convient à l'être intelligent, le seul qui ait une volonté pour diriger ses actions, et qui en use pour s'élever à la liberté de la vertu, ou se précipiter dans l'esclavage du vice.

Quels que soient les désordres que nous voyons régner dans le christianisme, il n'est pas moins certain que chez les peuples chrétiens, et chez eux seuls, se trouve la VOIE, la VÉRITÉ et la VIE : *une voie*, dit le Prophète¹, *qui sera appelée la voie sainte*, une vérité qui *donne l'intelligence même aux enfants*²; un esprit de vie, qui anime même les corps politiques; que tous les vices y sont proscrits et toutes les vertus ordonnées. « Que tout ce qui est véritable et sincère, tout » ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui » est saint, tout ce qui peut vous rendre aimables, » tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout » ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans le » règlement des mœurs, soit l'entretien de vos pensées, » écrit l'Apôtre aux nations³. » Voilà ce qui est prescrit par les lois des nations chrétiennes, mis en pratique dans les mœurs d'un grand nombre de chrétiens, et ce qui fait, des peuples soumis à la loi de Jésus-Christ comparés aux peuples qui l'ignorent encore, « un » peuple agréable à Dieu et sectateur de bonnes œuvres; » *populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum*⁴; un peuple, en un mot, chez lequel s'est perfectionné ce qu'il y a eu de plus parfait au monde en civilisation ou en politesse, les lois des Juifs, les mœurs des premiers Romains, et les arts des Grecs.

¹ Isaï. xxxv. 8. — ² Ps. cxviii, 130. — ³ Philip. iv, 8. — ⁴ Tit. ii, 14.

CONCLUSION.

Arrêtons-nous ici , pour considérer dans son ensemble cet immense tableau , dont nous avons rapidement esquissé quelques traits.

Dans des livres reconnus et révéés par les nations les plus éclairées, comme les plus anciens et les plus éloquents de tous les écrits, comme les plus profonds dans la science de la société divine et humaine , se trouve consignée, quarante siècles avant l'événement, la promesse d'un être extraordinaire qui sera le réparateur du genre humain déchu de sa pureté primitive; et la foi constante, opiniâtre d'un peuple tout entier, dépositaire de ces mêmes livres où il trouve son histoire depuis les premiers temps, sert de preuves à la réalité de cette promesse, et de commentaire à ce qu'elle peut avoir de mystérieux.

Ce peuple seul dans l'univers pouvait recevoir cette haute confiance, parce qu'il était le seul raisonnable dans ses dogmes, le seul bon dans ses lois, et seul il connaissait la vérité, parce que seul il était dans l'ordre.

Cette foi au réparateur futur de toutes choses dans l'ordre moral, fut le lien politique de ce peuple, tant qu'il subsista en corps de nation. Elle est encore le lien religieux qui fait un peuple particulier de ces hommes partout dispersés; et par elle aujourd'hui, sans chefs, sans autels, errants par toute la terre, et solitaires au milieu des nations, ils survivent aux ravages du temps, aux révolutions des sociétés, à la haine ou au mépris de tous les peuples.

La promesse se développe avec le peuple qui l'a reçue; les livres qui la contiennent deviennent d'âge en

âge plus positifs. Le réparateur du genre humain sera le fondateur d'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes, l'auteur d'un culte plus parfait; et, pour arriver tout d'un coup à l'annonce la plus expresse et la plus caractéristique, « un petit enfant nous est né, dit » Isaïe¹ sept siècles avant l'événement, et un fils nous » a été donné... Son nom sera l'*Admirable*, le *Con-* » *seiller*, le *Dieu*, le *Fort*, le *Prince de la paix*, le » *Père du siècle futur*; » et sans doute il était nécessaire que des siècles meilleurs vinssent expier aux yeux de la Divinité le désordre, l'absurdité et la corruption des siècles écoulés jusqu'à l'avènement du Réparateur.

Mais des souffrances, des travaux sont prédits de cet enfant extraordinaire, comme des succès et des triomphes; et l'*Admirable*, le *Dieu*, le *Fort*, sera aussi l'*homme de douleurs* et le *rebut du peuple*².

Six siècles à l'avance, le temps de l'accomplissement de la promesse est fixé, et les signes auxquels on doit le reconnaître sont indiqués. A cette époque le peuple de la promesse, asservi à une domination étrangère, verra le sceptre échapper de ses mains. Il ne reconnaîtra pas celui qui doit venir et qu'il attend. Bientôt après, livré à des calamités sans exemple, il perdra tout, temple et patrie; et, après une dernière et effroyable désolation, il sera dispersé jusqu'aux extrémités de la terre, et exilé jusqu'à la fin des temps.

Et voilà qu'au temps marqué un enfant naît de la race et dans le lieu désignés depuis si longtemps; il naît dans une étable; il vit errant et méconnu dans la compagnie d'hommes obscurs et grossiers; il meurt sur

¹ Isaï. IX, 6. — ² Isaï. LIII, 3. Ps. XXI, 7.

un gibet entre deux voleurs : mais des traits de lumière et de force surnaturelles , consignés dans quatre histoires contemporaines , et constatés par une foule de monuments des temps voisins , ont percé le nuage qui l'enveloppe , et se sont échappés de sa naissance pauvre , de sa vie méprisée , de sa mort ignominieuse ;.. de sa mort surtout , revêtue dans toutes ses circonstances d'un sublime caractère , et suivie trois jours après d'une glorieuse résurrection. Et déjà certains de sa divinité par la résurrection dont ils ont été les témoins , ses disciples ignorants et timides tant qu'il était avec eux , éclairés et intrépides depuis qu'il les a quittés , sont devenus des écrivains , des orateurs pleins de raison et de force , des héros qui affrontent les tribunaux et les supplices pour propager la doctrine de leur maître , et attester sa divinité. La Synagogue a fini , le peuple ingrat est rejeté , livré à l'oppression étrangère , condamné à toujours attendre celui qui ne doit plus venir. Un peuple nouveau commence , héritier des promesses faites à l'autre peuple , et qui croit en celui qui est venu. L'humble étable de l'enfant est devenue un temple ; sa vie sans éclat , un modèle ; sa croix infâme , un autel , et le christianisme s'élève : édifice bâti sur la pierre , que les vents et les eaux battront en vain ; d'abord faible et obscur , grain imperceptible longtemps caché dans le sein de la terre ; mais bientôt il croît , il s'étend , il rallie à lui les esprits justes par la vérité de ses dogmes , les cœurs droits par la sainteté de sa morale , les âmes tendres par la charité dont il est le foyer , les âmes fortes et élevées par la hauteur des biens qu'il promet , le mépris des jouissances qu'il inspire , les dangers mêmes auxquels il appelle ses sectateurs. Car , ainsi que tout ce qui est destiné à une longue durée ,

la religion chrétienne ne s'étend , ne s'accroît que par les travaux et au milieu des combats; *et ne fallait-il pas que*, telle que son fondateur, la religion *souffrît pour entrer ainsi dans sa gloire* ¹ ? Le monde n'avait encore vu accomplie que la moitié des oracles, ceux qui annonçaient les travaux et les souffrances ; et il devait être témoin des victoires et des triomphes. En effet, ils arrivent les jours de la prospérité, même temporelle, de la religion chrétienne. Si les combats avaient été nécessaires pour affermir la foi, la paix ne l'était pas moins à l'établissement de la discipline. Les bergers et les rois étaient venus adorer l'Enfant-Dieu dans la crèche ; les familles et les royaumes viennent, à leur tour, adorer l'Homme-Dieu sur la croix. Au troisième siècle de la mort de son fondateur, la religion, du sein des familles qui l'avaient accueillie, passe dans l'État qui l'avait combattue; et forte de treize persécutions, riche de plusieurs millions de martyrs, elle tend la main à l'empire prêt à s'abîmer dans la division et la révolte, et s'assied sur le trône avec Constantin. Elle a son chef reconnu, représentant visible de son chef invisible; elle a ses ministres, elle a ses sujets; elle a ses dogmes et sa discipline, c'est-à-dire sa constitution et son administration ; elle a ses assemblées générales destinées à fixer le vrai sens de ses dogmes, que l'erreur s'efforce d'obscurcir, à maintenir la discipline que les passions cherchent à affaiblir; elle a tous les caractères d'une société, elle *juge* et elle *combat*; elle est société en effet, et la pierre angulaire sur laquelle doit s'élever toutes les sociétés, et tout pouvoir qui *se heurtera contre elle sera brisé*. ²

¹ Luc. xxiv, 26. — ² Matth. xxi, 44.

L'oracle est donc accompli dans tous ses points :
 « Un petit enfant nous est né... et il sera appelé,
 » l'*Admirable*, le *Conseiller*, le *Dieu*, le *Fort*, le *Prince*
 » de la *paix*, le *Père du siècle futur*. » Quoi de plus
admirable, en effet, que de voir la sagesse de cet enfant
 présider aux *conseils* des nations ; que de voir sa *divi-*
nité reconnue des hommes les plus éclairés, sa *force*
 triomphant des erreurs les plus accréditées ; une
 nouvelle série de siècles sortir, pour ainsi dire, du
 sein de sa doctrine, et ouvrir l'ère de la régénération
 universelle ; et la paix, cette paix *que le monde n'avait*
*pas connue, qui surpasse toute intelligence*¹, cette paix
 qui ne se trouve que dans la conformité à l'ordre, et
 qui subsiste même au milieu du tumulte des passions
 et malgré les luttes passagères des peuples, la paix
 s'établir par toute la terre sur les pas de la religion
 chrétienne² ? car à peine elle est constituée en état
 public, qu'elle donne aux gouvernements une nou-

¹ Philip. iv, 7.

² Grotius, le Père Berthier, et d'autres commentateurs me paraissent trop embarrassés à expliquer les passages de l'Écriture où il est dit que la paix régnera dans le monde après que le Messie sera venu. D'abord, il faut entendre le monde où le Messie sera venu, c'est-à-dire les nations qui professent sa doctrine et obéissent à sa loi. Ensuite il ne faut pas chercher un sens matériel à ce qui peut être expliqué par un sens aussi réel, quoique spirituel. Or, il est vrai que la paix règne entre les nations chrétiennes même lorsqu'elles sont en état de lutte, parce que la paix règne entre des hommes lors qu'il n'y a point de haine dans leurs cœurs. Or, les nations modernes se font la guerre sans haine, comme des chrétiens peuvent plaider les uns contre les autres sans animosité. C'est là la grande différence des peuples chrétiens aux peuples païens. Chez ceux-ci, la paix même était orageuse et cruelle, *ipsa etiam pace sævum*, dit Tacite. Chez les Chrétiens, la guerre même est humaine et pacifique.

velle et puissante direction. Ce que les empereurs païens n'avaient pu faire, même avec des vertus, des empereurs chrétiens l'exécutent et malgré leurs vices. Les croyances de la raison la plus pure et la plus élevée deviennent l'entretien même de l'enfant. Les lois les plus sévères sont proposées aux peuples les plus licencieux ; la perfection des conseils évangéliques est prêchée là où naguère on ne connaissait pas même la nécessité des préceptes. Que les passions s'agitent désormais ; qu'elles égarent l'homme et troublent la société, l'homme et la société ont une règle d'ordre et de bien, fixe et indépendante des opinions humaines, sur laquelle ils pourront toujours diriger leur marche ou en redresser les écarts. Constantin a commencé, ses successeurs achèveront.

Mais Rome, *qui s'était enivrée du sang des martyrs*, Rome, dit Bossuet, qui avait vieilli dans le culte des idoles, et qui conserva jusqu'au commencement du cinquième siècle les jeux abominables des gladiateurs, malgré toutes les défenses des empereurs chrétiens, et la présence même du chef de la religion, Rome et son sénat s'obstinaient à retenir le culte des dieux, à qui ils attribuaient toutes les victoires de leur ancienne république. Le plus terrible des fléaux vient punir le plus grand des crimes ; les Barbares accourent pour détruire jusqu'en ses fondements l'Occident idolâtre ; plus tard, d'autres Barbares viendront, pour un temps, punir l'Orient schismatique. L'empire d'Occident est envahi ; mais l'empire d'Orient subsiste encore. Les arts et les sciences, qui servent aussi à la religion, se conservent en Grèce, en attendant que la paix renaisse dans l'Occident et y réveille le goût des études. Tous ces barbares, Goths, Huns, Hérules, Vandales, Francs, et mille

autres, entrés en ennemis dans le sein du christianisme, mêlées et confondus, en deviennent les humbles enfants. Ils y ont porté leurs mœurs, chez la plupart sobres et sévères ; ils en prennent, sans murmurer, les lois fortes et réprimantes. L'orage, excité par tant de passions violentes, s'apaise peu à peu ; les peuples se fixent et se distinguent ; la chrétienté se forme, et la France s'élève¹. Aînée des nations chrétiennes, et premier ministre de la Providence conservatrice de la société pour la direction du monde civilisé, elle est destinée à précéder toutes les autres sociétés dans la route de la civilisation chrétienne, ou à les y *retenir par l'exemple des malheurs qui suivront ses égarements*. Sans doute, tous ces nouveau-nés au christianisme ont plus de foi que de raison et de lumière ; longtemps encore ils retiendront les habitudes d'une vie inculte et guerrière, et la religion aura à gémir de l'indiscipline de ses enfants, comme de la fureur de ses ennemis. Cependant c'est dans ces temps de civilité grossière, que s'élèveront de toutes parts les établissements pieux les plus utiles et les plus respectables ; ces institutions inconnues aux peuples païens les plus policés, et où la religion, devenue opulente, accueille toutes les faiblesses morales et corporelles de l'humanité, et dans ses trésors offre à ceux de ses disciples

¹ Si jamais quelque écrivain entreprend de continuer, je ne dis pas Bossuet, mais son *Discours sur l'histoire universelle*, il devra, je crois, reprendre à peu près à cette époque où Bossuet s'est arrêté. L'illustre prélat a tracé l'histoire de la fondation de la religion ; le continuateur aura à tracer l'histoire de ses progrès. L'un a considéré le christianisme ; l'autre aurait à considérer plutôt la chrétienté. Et comme ce dernier sujet embrasserait des temps et des peuples plus modernes, traité avec talent, il offrirait un très-grand intérêt historique.

qui ont tout quitté pour elle, des moyens suffisants pour se consacrer sans distraction au service de Dieu et à l'utilité des hommes. Institutions sublimes, dont on ne connaît le prix que lorsqu'on les a perdues !

La religion se fortifie au dedans par ses établissements ; elle s'étend au dehors par des conquêtes ; elle inspire Charlemagne, et ce génie *prodigieux* emploie ses armes, que la religion eût voulu moins sévères, à reculer les frontières de la chrétienté¹, en étendant celles de ses vastes États. Si quelques peuplades à l'extrémité de l'Europe croupissent encore dans l'idolâtrie, tôt ou tard elles recevront le joug de la croix ; et *dans ce signe*, le christianisme triomphera de toutes les erreurs, et la chrétienté, des peuples infidèles. Tous les royaumes chrétiens se forment et prennent successivement place autour de la France au banquet de la religion. Les princesses honoreront de l'agrandir et de la défendre. Les uns iront au delà des mers prévenir l'invasion dont les infidèles menacent la chrétienté ; les autres s'appliqueront à faire fleurir la religion dans leurs États, et feront de sa morale la base de leur législation. La république chrétienne, pour me servir des termes de l'écrivain prophétique, *forme le camp des saints*², si nous la comparons aux peuples infidèles, ce camp toujours assiégé et jamais forcé, où l'ordre règne au dedans, où la force veille au dehors ; et la chrétienté arrive à la fin du dix-huitième siècle, plus forte, plus puissante, plus éclairée qu'elle n'a jamais été, même

¹ Charlemagne convertit l'Europe barbare au christianisme. Ce ne serait pas aujourd'hui un moindre bienfait, de ramener l'Europe chrétienne à l'unité catholique : la gloire en est peut-être réservée à la France.

² Apoc. xx, 8.

sur la nécessité de la religion chrétienne. Car, je ne crains pas de le dire, une pensée domine en Europe, même chez les hommes qui gouvernent; la nécessité de l'unité religieuse garant de l'unité politique, ce boulevard de la tranquillité des empires, cette loi première de leur conservation, ce moyen efficace du perfectionnement moral des nations. En vain quelques peuples ont cru devenir plus forts en politique en se rendant les arbitres de la religion, et plus riches en la dépouillant. Qu'ont-ils gagné, que d'allumer chez eux la soif insatiable de la cupidité, et de mettre l'esprit mercantile à la place de tout autre esprit, cause prochaine de dégénération et de faiblesse? Ils ont méconnu la suprématie nécessaire d'un chef dans l'ordre extérieur de la religion, et aussitôt, par une conséquence forcée, ils ont anéanti l'autorité domestique et même le pouvoir public, en légitimant le divorce et la souveraineté populaire. *Sortis du sein de la famille* qui les avait vu naître et où ils avaient habité si longtemps, *ils ont erré depuis dans les déserts arides et sauvages* des disputes et des révoltes, *cherchant le repos et ne pouvant le trouver*; mais, *ils reviendront tôt ou tard à la maison qu'ils ont quittée*; et s'étonneront de *la trouver plus belle et mieux ornée* qu'ils ne pensaient, et *purgée même des abus* que le temps et les passions y avaient introduits. Et déjà ne voyons-nous pas l'intervention du chef de l'Église chrétienne, respectable dans l'ordre civil, nécessaire dans l'ordre de la religion; cette intervention, sujet de tant de déclamations et prétexte de tant de révoltes, appelée par des événements au-dessus de toute prévoyance, apparaître au milieu de nous pour confondre une vaine philosophie, et étonner même la foi¹?

¹L'auteur fait allusion ici au Concordat de 1801. (*Note de l'éditeur.*)

C'est à la France qu'il appartient de montrer aux autres nations le chemin d'un retour éclatant à la religion, et à confirmer par son exemple une vérité connue de tous les hommes d'État dignes de ce nom : que les gouvernements gagnent en force et en stabilité tout ce qu'ils ajoutent à la dignité et surtout à l'indépendance de la religion ; que l'État ne peut être honoré quand la religion est avilie, et que chez les peuples chrétiens la *foi religieuse* fut toujours la mesure de la *fidélité pratique*.

FIN.

HISTOIRE DE LA VIE

DE NOTRE SEIGNEUR

JÉSUS-CHRIST,

DEPUIS SON INCARNATION

JUSQU'A SON ASCENSION.



CHAPITRE PREMIER.

Préface de S. Luc. — Génération éternelle du Verbe et son incarnation. — Témoignage qui lui est rendu par Jean-Baptiste. — Le saint précurseur annoncé et promis.

« Le commencement de l'Évangile de
» Jésus-Christ Fils de Dieu.

» Comme plusieurs ont entrepris de
» composer l'histoire des choses qui se
» sont passées parmi nous, selon que nous
» les avons apprises de ceux qui les ont
» vues eux-mêmes dès le commencement,
» et qui ont été les ministres de la parole;
» j'ai aussi jugé à propos, très-illustre
» Théophile, de vous les écrire toutes
» avec quelque ordre, les ayant suivies
» exactement dès leur première origine,
» afin que vous connaissiez la vérité de ce
» qu'on vous a enseigné. »

Ainsi parle S. Luc; et S. Marc, autre disciple, a pu tenir le même langage. Mais les deux apôtres-évangélistes ont pu dire, et S. Jean l'a dit en effet :

« Ce qui a été dès le commencement, ce
» que nous avons ouï, ce que nous avons

*M. t. 1. 1. Initium
Evangelii Jesu Christi,
Filii Dei.*

*L. 1. t. Quoniam qui-
dem multi conati sunt
ordinare narrationem,
quæ in nobis comple-
tæ sunt, rerum : 2. Si-
cut tradiderunt nobis
qui ab initio ipsi vido-
runt et ministri fue-
runt sermonis : 3. Vi-
sum est et mihi asse-
cuto omnia a principio
diligenter, ex ordine
tibi scribere, optime
Theophile, 4. Ut cog-
noscas eorum verbo-
rum, de quibus erudi-
tus es, veritatem.*

*I J. 1. t. 1. Quod
fuit ab initio, quod au-*

divimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus; et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.... 3. Annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas nostra sit cum Patre, et cum Filio ejus Jesu Christo.

» vu de nos yeux, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont touché » concernant le Verbe de la vie, c'est » ce que nous annonçons; afin que vous » entriez en société avec nous, et que la » société qui est entre nous soit avec le » Père et avec Jésus-Christ son Fils. »

C'est-à-dire que les uns racontent ce qu'ils ont vu, et les autres ce qu'ils ont appris de ceux qui l'ont vu. Si les premiers ont été des témoins éclairés, les seconds ont été des éditeurs attentifs, et tous des historiens fidèles. Trop bien d'accord entre eux pour qu'on puisse les convaincre de s'être contredits, on les trouve en même temps assez différents pour qu'on ne puisse pas les soupçonner de s'être concertés; et les différences n'empêchent pas de reconnaître qu'ils sont les organes du même esprit, de même à peu près que, sous des traits différents, on reconnaît les enfants d'un même père. Nous allons entrer dans leur récit, en disant ce qu'était avant tous les temps ce Verbe éternel dont la vie temporelle fait le sujet de cette histoire.

J. 1. v. 1. In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. 2. Hoc erat in principio apud Deum.

« Le Verbe ¹ était au commencement ², » et le Verbe était en Dieu, et le Verbe » était Dieu ³; il était au commencement » en Dieu ⁴. »

¹ La parole du Père, l'expression intérieure de son intelligence, la production éternelle et infinie de sa connaissance infinie. Le terme de cette connaissance est une personne divine distinguée de la personne divine qui la produit. S'il est vrai que c'est un grand mystère, ne peut-on pas ajouter que c'est le seul mystère qu'il y ait ici? Car que cette personne soit consubstantielle et coéternelle à son principe, cela paraît aussi évident qu'il est évident que la connaissance, la raison, la sagesse de Dieu ne peut être ni d'une autre substance ni d'une moindre durée que Dieu même. Il faut dire la même chose du Saint-Esprit qui est l'amour substantiel du Père et du Fils.

² Lorsque tout ce qui a un commencement a commencé d'être, il était déjà; donc il est sans commencement; donc il est éternel.

³ Les esprits contentieux pourraient bien peut-être chicaner encore sur les autres expressions de ce verset, qui énoncent la divinité du Verbe; mais ce mot les ramène toutes au sens de la divinité proprement dite; car est-il possible

« Toutes choses ont été faites par lui ⁵,
 » et de ce qui a été fait, rien n'a été fait
 » sans lui. »

« C'était en lui qu'était la vie ⁶ : et la
 » vie était la lumière des hommes ⁷. La
 » lumière luit dans les ténèbres, et les té-
 » nées ne l'ont point comprise ⁸. Il y eut
 » un homme appelé Jean qui fut envoyé
 » de Dieu. Il vint pour être témoin, pour
 » rendre témoignage à la lumière, afin que

†. 3. Omnia per ip-
 sum facta sunt, et sine
 ipso factum est nihil
 quod factum est.

†. 4. In ipso vita erat,
 et vita erat lux homi-
 num : 5. Et lux in te-
 nebris lucet, et tene-
 bræ eam non compre-
 henderunt. 6. Fuit ho-
 mo missus a Deo, cui
 nomen erat Joannes. 7.
 Hic venit in testimo-
 nium, ut testimonium
 perhiberet de lumine ;

de dire d'une manière plus précise que le Verbe était Dieu, qu'en disant *le Verbe était Dieu* ?

⁴ Cette reprise représente, si l'on ose ainsi parler, la situation du Verbe pendant l'éternité qui a précédé la création. Il demeurait renfermé dans le sein du Père. Il n'avait pas encore été produit, on pourrait dire proferé au dehors ; et il le fut par la création et par l'incarnation. On peut regarder ceci comme le précis de ce que l'évangéliste en a dit, et de ce qu'il va en dire encore.

⁵ Dieu a fait toutes choses par son Verbe, parce qu'il les a faites par son intelligence. C'est pourquoi on dit du Verbe, aussi proprement que du Père, que toutes choses ont été faites par lui. Les Ariens en concluaient que le Fils était inférieur au Père, à qui, disaient-ils, il avait servi d'instrument pour la création. L'intelligence par laquelle on agit n'a jamais été appelée un instrument ; et, supposé qu'on pût l'appeler ainsi, il faudrait dire que c'est un instrument égal à celui qui l'emploie. Car qui a jamais dit ou pensé qu'un être intelligent, quel qu'il soit, est plus grand que son intelligence, ou que son intelligence est quelque chose de moins que lui ?

⁶ Il était l'auteur et la cause méritoire de la vie de la grâce, qui doit être suivie de la vie éternelle de la gloire. L'entendre ainsi, c'est expliquer S. Jean par S. Jean même qui dit, Epit. 1, ch. 5 : Dieu nous a donné la vie éternelle, et *cette vie est dans son Fils*. Ici parlant du Fils, il dit : *La vie était en lui*. On voit que c'est la même chose.

⁷ C'est en éclairant les hommes que le Verbe leur donne la vie ; et la lumière dont il est ici question, c'est la lumière de la foi, et non, comme plusieurs l'ont dit, la lumière naturelle de la raison. Bien des raisons le prouvent : celle-ci pourra suffire. La lumière dont parle l'Evangéliste est celle de laquelle il va dire que Jean-Baptiste a rendu témoignage ; or l'objet direct du témoignage de Jean-Baptiste, ce n'était pas Jésus-Christ comme auteur de la raison naturelle, mais Jésus-Christ comme auteur de la foi chrétienne et de la loi évangélique.

⁸ Les hommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. Ils n'ont point aperçu la lumière, parce qu'ils n'ont pas voulu l'apercevoir. Ceux qui se mettent un bandeau sur les yeux ne voient pas la lumière du jour : est-ce au soleil qu'il faut s'en prendre ?

ut omnes crederent per illum. 8. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. 9. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

¶ 10. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. 11. In propria venit, et sui eum non receperunt. 12. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus; 13. Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. 14. Et Verbum caro factum est, et habitavit in

» tout le monde crût par lui. Il n'était pas
» la lumière même; mais il était pour
» rendre témoignage à la lumière. Le
» *Verbe* était cette vraie lumière qui éclai-
» re tout homme venant au monde.

» Il était dans le monde, et le monde
» a été fait par lui, et le monde ne l'a point
» connu. Il est venu dans son propre héri-
» tage, et les siens ne l'ont point reçu.
» Mais pour tous ceux qui l'ont reçu, il
» leur a donné le pouvoir de devenir en-
» fants de Dieu, à ceux qui croient en
» son nom, et n'ont tiré leur *seconde* nais-
» sance, ni du sang ni des désirs de la
» chair, ni de la volonté de l'homme, mais
» de Dieu¹. ET LE VERBE A ÉTÉ FAIT CHAIR².
» Il a habité parmi nous plein de grâce et

¹ L'Évangéliste parle en même temps de l'incarnation du Verbe, et de la naissance spirituelle des enfants de Dieu, parce que la première, qui est la cause méritoire de la seconde, sert encore à la prouver. C'est un argument du plus au moins. Il paraissait plus difficile que le Verbe de Dieu fût fait chair et sang, que ce qui est chair et sang devint enfant adoptif de Dieu.

² C'est-à-dire qu'il a été fait homme. L'Évangéliste nomme la partie pour le tout, et la partie la plus méprisable, pour faire mieux sentir le prodigieux abaissement du Fils de Dieu. On trouve une grande énergie dans l'union de ces deux termes, le *Verbe* a été fait *chair*. D'anciens hérétiques en ont pris occasion de dire que le Verbe n'avait pris que la chair à laquelle il servait d'âme. Jésus-Christ les avait réfutés d'avance en disant : *Mon âme* est troublée ; *mon âme* est triste jusqu'à la mort ; mon Père, je remets *mon esprit* entre vos mains. N'eût-il point parlé de la sorte, il suffit qu'il soit appelé homme, comme il l'est plus d'une fois dans l'Écriture, pour qu'on ne puisse pas douter qu'il n'ait pris une âme raisonnable. Un corps sans âme ne serait pas plus un homme que ne l'est un arbre ; et si l'âme n'était pas raisonnable, il ne différerait de la bête que par la figure. Ceci est dit contre l'hérétique Apollinaire, qui attribuait à Jésus-Christ une âme sensible ou sensitive, et non une âme raisonnable. On ne finirait pas si l'on voulait rapporter toutes les impiétés et toutes les absurdités que les hérétiques ont imaginées sur le mystère de l'Incarnation. La foi et le bon sens ne se rouvent que dans un acquiescement parfait à ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler.

» de vérité; et nous avons vu sa gloire³,
 » telle qu'est la gloire du Fils unique qui
 » vient du Père.

» C'est de lui que Jean rend témoignage,
 » et qu'il dit à haute voix : Voilà celui dont
 » je disais : Celui qui va venir après moi
 » est avant moi, car il est plus ancien que
 » moi. Nous avons tous reçu de sa pléni-
 » tude⁴, et une⁵ grâce au lieu d'une grâce.
 » Car la loi fut donnée par Moïse, mais
 » la grâce et la vérité est venue par Jésus-
 » Christ.

nobis: et vidimus glori-
 am ejus, gloriam quasi
 Unigeniti a Patre, ple-
 num gratiæ et veritatis.

¶ 15. Joannes testi-
 monium perhibet de
 ipso, et clamat, di-
 cens : Hic erat quem
 dixi; qui post me ven-
 turus est, ante me fac-
 tus est : quia prior me
 erat. 16. Et de plenitu-
 dine ejus omnes acce-
 pimur, et gratiam pro
 gratia : 17. Quia per
 Moysen lex data est,
 gratia et veritas per
 Jesum Christum facta
 est.

Qu'on ne soit point surpris que nous parlions de choses
 aussi élevées au-dessus de l'entendement humain que le sont
 celles qu'on vient d'entendre, notre témoignage n'en est pas
 moins recevable. « Personne, *il est vrai*,
 » n'a vu Dieu; *mais* le Fils unique qui
 » est dans le sein du Père, *nous* les a ra-
 » contées. »

¶ 18. Deum nemo
 vidit unquam : Unige-
 nitas qui est in sinu
 Patris, ipse enarra-
 vit.

Celui qui devait le premier montrer au monde le Verbe
 incarné devait être désigné lui-même par des caractères
 assez sensibles pour que son témoignage ne pût pas être ré-
 cusé. Dieu y pourvut; et, comme on va le voir, il attira d'a-
 bord sur lui les attentions de toute la Judée par les prodiges
 qui précédèrent et qui accompagnèrent sa naissance miracu-
 leuse.

³ On a vu sa gloire manifestée par ses miracles. S. Jean avait eu de plus l'a-
 vantage d'être un des trois qui la virent dans sa transfiguration.

⁴ Toutes les grâces vinrent de la plénitude de Jésus-Christ, comme toutes les
 eaux qui arrosent la terre viennent de la plénitude de la mer. Les fleuves qui
 les lui reportent ne font que lui rendre ce qu'ils en ont reçu.

⁵ La Loi de grâce au lieu de la grâce de la Loi. Car celle-ci était véritablement
 une grâce; mais la seconde lui est tellement supérieure, qu'en les comparant
 l'une à l'autre, la première a pu s'appeler simplement *la loi*, et la seconde *la*
grâce, d'autant plus que toute la grâce de l'ancienne Loi avait sa source dans la
 grâce de la Loi nouvelle, dont elle n'était qu'un rejaillissement anticipé.

L. I. 4. 5. Fuit in diebus Herodis regis Judææ, sacerdos quidam nomine Zacharias, de vice Abia; et uxor illius de filiabus Aaron, et nomen ejus Elisabeth. 6. Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela. 7. Et non erat illis filius, eo quod esset Elisabeth sterilis, et ambo processissent in diebus suis. 8. Factum est autem, cum sacerdotio fungeretur in ordine vicis suæ ante Deum. 9. Secundum consuetudinem sacerdotii, sorte exiit ut incensum poneret, ingressus in templum Domini. 10. Et omnis multitudo erat orans foris hora incensi.]

« Sous le règne d'Hérode¹, roi de Ju-
 » dée, il y avait un prêtre nommé Zacha-
 » rie, qui servait dans le rang d'Abia², et
 » dont la femme, nommée Elisabeth, était
 » de la race d'Aaron. C'étaient deux per-
 » sonnes justes devant Dieu, qui mar-
 » chaient dans la voie de tous les com-
 » mandements et de toutes les lois du
 » Seigneur, sans qu'on leur pût rien re-
 » procher. Ils n'avaient point d'enfants,
 » parce qu'Elisabeth était stérile, et qu'ils
 » étaient tous deux avancés en âge. Or
 » Zacharie faisant devant Dieu la fonction
 » du sacerdoce dans son rang, selon la
 » coutume établie parmi les prêtres, le
 » sort tomba sur lui pour entrer dans le
 » temple du Seigneur³, et pour lui offrir
 » l'encens : et à l'heure que l'on brûlait
 » les parfums, tout le peuple priait de-

¹ Trois Hérodes sont nommés dans le Nouveau-Testament : celui-ci, Iduméen de naissance, appelé Hérode-le-Grand, le premier de sa maison qui ait régné dans la Judée, et le seul qui l'ait possédée tout entière. Ce fut lui qui ordonna le massacre des Innocents. Le second fils du premier était Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée, le mari incestueux d'Hérodias et le meurtrier de Jean-Baptiste, le même à qui Pilate envoya Jésus, et qui le fit revêtir d'une robe blanche par dérision. Il n'est parlé du troisième que dans les Actes des Apôtres; son nom était Hérode Agrippa : il était fils d'Aristobule, qu'Hérode-le-Grand son père fit mourir avec son frère Alexandre, deux enfants qu'il avait eus de Mariamne. Ce dernier est celui qui fit décoller S. Jacques; qui mit S. Pierre en prison; qui fut enfin frappé par un ange, et mourut rongé des vers, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu, lorsqu'un peuple adulateur qu'il haranguait s'écria : C'est la voix d'un dieu, et non d'un homme. Il fut père d'un autre Agrippa, devant qui S. Paul plaida sa cause.

² David avait partagé tout l'ordre sacerdotal par familles ou par compagnies distinguées par les noms de ceux qui en furent d'abord les chefs. Elles servaient tour à tour, et l'on tirait au sort les diverses fonctions auxquelles les prêtres devaient être appliqués.

³ Dans la partie du temple où était l'autel des parfums. Elle était séparée par un voile de la partie la plus intime appelée le Saint des Saints, dans laquelle le grand-prêtre avait seul droit d'entrer une fois l'an.

« hors¹. Cependant l'ange du Seigneur
 « apparut à Zacharie au côté droit de l'au-
 « tel des parfums. A la vue de l'ange, il
 « fut troublé, et la frayeur le saisit tout
 « à coup. Mais l'ange lui dit : N'ayez
 « point peur, Zacharie; car votre prière
 « est exaucée, et Elisabeth votre femme
 « vous donnera un fils que vous appelle-
 « rez Jean². Vous serez transporté de joie,
 « et plusieurs se réjouiront à sa naissance;
 « car il sera grand aux yeux du Seigneur.
 « Il ne boira point de vin ni d'autre li-
 « queur qui enivre; et dès le ventre de sa
 « mère, il sera rempli du Saint-Esprit³.
 « Il convertira un grand nombre des en-
 « fants d'Israël au Seigneur⁴, leur Dieu;

11. Apparuit autem illi angelus Domini, stans a dexteris altaris incensi. 12. Et Zacharias turbatus est videns, et timor irruit super eum. 13. Ait autem ad illum angelus: Ne timeas, Zacharia, quoniam exaudita est deprecatio tua; et uxor tua Elisabeth pariet tibi filium et vocabis nomen ejus Joannem. 14. Et erit gaudium tibi et exultatio; et multi in nativitate ejus gaudebunt. 15. Erit enim magnus coram Domino: et vinum et siceram non bibet: et Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ. 16. Et mul-

« Au vestibule, où le peuple demeurait en prières; parce qu'il n'y avait que les prêtres qui eussent droit d'entrer dans la partie où était l'autel des parfums.

« Cette parole, *votre prière est exaucée*, suivie immédiatement de celle-ci : *Elisabeth votre femme vous donnera un fils*, porte d'abord à croire que ce fils était l'objet de la prière de Zacharie. Cependant, s'il l'avait demandé, il n'aurait pas été incrédule à la parole de l'ange qui le lui promettait; à moins qu'on ne dise qu'il demandait ce qu'il ne croyait pas pouvoir obtenir, ce qui n'aurait pas été raisonnable. Il est fort probable qu'il demandait la venue du libérateur d'Israël, l'objet des vœux et des prières de tous les justes de l'ancienne Loi. La naissance de son fils lui est donnée pour preuve que cette prière est exaucée. Alors le discours de l'ange s'explique ainsi : La prière que vous faites pour hâter la venue du Messie est exaucée, et la preuve que je vous en donne, c'est qu'il vous naîtra miraculeusement un fils, et que ce fils sera son précurseur.

« S. Augustin a dit que S. Jean n'avait pas été sanctifié, c'est-à-dire purifié du péché originel dès le ventre de sa mère; mais seulement qu'il avait été destiné dès lors à l'office de précurseur, à peu près comme S. Paul a dit de lui-même que Dieu l'avait *séparé*, c'est-à-dire choisi, pour l'apostolat *dès le ventre de sa mère*. Ce sentiment est réfuté par ces paroles : *Dès le ventre de sa mère il sera rempli du Saint-Esprit*; la plénitude du Saint-Esprit étant incompatible avec l'état du péché.

« Les Juifs n'ont peut-être jamais été adorateurs plus scrupuleux du seul Dieu créateur qu'au temps de la venue de Jésus-Christ. Le Seigneur Dieu, ver qui Jean a tourné plusieurs des enfants d'Israël, ne peut donc être que Jésus-Christ. Il y a plus, car on ajoute que Jean marchera devant lui (le Seigneur Dieu), c'est-à-dire qu'il sera son précurseur. Or, de qui Jean a-t-il été l-

tos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum. 17. Et ipse præbit ante illum in spiritu et virtute Eliæ : ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam.

†. 18. Et dixit Zacharias ad angelum : Unde hoc sciam ? Ego enim sum senex, et uxor mea processit in diebus suis.

†. 19. Et respondens angelus dixit ei : Ego sum Gabriel qui adsto ante Deum : et missus sum loqui ad te, et hæc tibi evangelizare.

et, afin que vous ayez un signe qui soit la punition de votre incrédulité en même temps qu'il en sera le remède, « voilà

†. 20. Et ecce eris tacens, et non poteris loqui usque in diem quo hæc fiant, pro eo quod non credidisti verbis meis quæ implebuntur in tempore suo.

†. 21. Et erat plebs exspectans Zachariam : et mirabantur quod tardaret ipse in templo. 22. Egressus autem non poterat loqui

» et il marchera devant lui avec l'esprit et
» la vertu d'Elie, pour tourner les cœurs
» des pères vers les enfants¹, et les esprits
» indociles à la sagesse des justes, afin
» de préparer au Seigneur un peuple qui
» soit parfait.

» Zacharie repartit à l'ange : Comment
» m'assurerai-je de la vérité de ces choses ?
» car je suis vieux, et ma femme est
» avancée en âge.

» L'ange lui répondit : Je suis Gabriel,
» qui suis toujours présent devant Dieu.
» Je suis envoyé pour vous parler, et pour
» vous annoncer cette bonne nouvelle ; »

» que vous serez muet, et vous ne pourrez
» point parler jusqu'au jour où ces
» choses arriveront, parce que vous n'avez
» pas cru² ce que j'ai dit, et qui s'accomplira
» dans son temps.

» Cependant le peuple attendait Zacharie,
» et on s'étonnait qu'il s'arrêtât si
» longtemps dans le temple. Mais étant
» sorti, il ne pouvait leur parler ; et ils

courseur, si ce n'est de Jésus-Christ ? Jésus-Christ n'est donc point différent du Seigneur Dieu, et cette preuve de sa divinité est sans réplique.

¹ Des patriarches qui se réjouiront de voir leur postérité imitatrice de leur foi et de leur piété. D'autres interprètes traduisent : *pour donner aux enfants les cœurs des pères*, c'est-à-dire ces cœurs droits et vertueux, tels qu'étaient ceux de leurs pères. Ces deux sens sont bons ; le premier est le plus suivi.

² Il paraît que Zacharie ne fit que douter ; mais douter ce n'est pas croire, et le mot de l'ange est exact. Quoi qu'il en soit, son doute ou son incrédulité était répréhensible, et il en fut justement puni. Quelques-uns disent qu'il pécha mortellement ; ce n'est pas l'opinion commune. La surprise et le défaut de réflexion, dans une incrédulité qui ne dura qu'un instant, ont fait regarder sa faute comme celle de Moïse, qui ne lui fit point perdre la grâce, quoiqu'elle lui ait mérité l'exclusion de la terre promise.

» coururent qu'il avait eu quelque vision,
 » car il s'expliquait à eux par signes, et il
 » demeura muet. Quand le temps de son
 » ministère fut passé, il s'en retourna chez
 » lui. Quelques jours après, Elisabeth sa
 » femme devint grosse, et elle fut cinq
 » mois sans se montrer³. » C'est là, disait-
 elle en renfermant sa joie au dedans d'elle-
 même, « c'est là ce que le Seigneur a fait
 » en ma faveur, dans le temps qu'il pen-
 » sait à effacer l'opprobre que je souffrais
 » parmi les hommes. »

ad illos, et cognove-
 runt quod visionem
 vidisset in templo. Et
 ipse erat innuens illis;
 et permansit mutus.
 †. 23. Et factum est
 ut impleti sunt dies
 officii ejus, abiit in do-
 mum suam. 24. Post
 hos autem dies conce-
 pit Elisabeth uxor
 ejus, et occultabat se
 mensibus quinque, di-
 cens : 25. Quia sic
 fecit mihi Dominus in
 diebus quibus res-
 pexit auferre oppro-
 brium meum inter ho-
 mines.

CHAPITRE II.

Annonciation. — Visitation. — Naissance de Jean-Baptiste. — Cantique de Zacharie.

Les temps étaient accomplis, et tout était disposé pour l'incarnation du Verbe, « lorsqu'au si-
 » xième mois » depuis la conception du
 divin précurseur, « Dieu envoya l'ange
 » Gabriel dans une ville de Galilée nom-
 » mée Nazareth, à une vierge qui avait
 » pour époux⁴ un homme de la maison

†. 26. In mense au-
 tem sexto, missus est
 angelus Gabriel a Deo
 in civitatem Galilee cui
 nomen Nazareth, 27.
 Ad virginem desponsa-
 tam viro, cui nomen
 erat Joseph, de domo
 David, et nomen virgi-

³ Elisabeth ne voulut point exposer à la dérision publique les premiers signes d'une grossesse qui, à raison de son âge, aurait paru d'abord au moins équivoque. Elle ne craignit plus de se montrer lorsque sa grossesse, devenue incontestable, ne pouvait plus exciter que la surprise et l'admiration. C'est la raison la plus vraisemblable qu'on puisse donner de la conduite qu'elle tint dans cette circonstance.

⁴ On donne plusieurs raisons pour lesquelles Dieu a voulu que la Vierge qui devait être la mère de son Fils eût un époux. Celle qu'on va lire est regardée comme la principale. La virginité de Marie ne pouvait être reconnue qu'après que Jésus-Christ lui-même aurait été reconnu pour le Messie. Il y aurait eu une indécence monstrueuse que jusque là il passât pour illégitime, et sa mère pour une femme de mauvaise vie.

Le mot latin *desponsata*, que l'on a rendu par *qui avait pour époux*, peut si-

nis Maria. 28. Et ingressus ad eam angelus dixit : Ave, gratia plena, Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus. 29. Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. 30. Et ait angelus ei : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. 31. Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. 32. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus; et regnabit in domo Jacob in æternum. 33. Et regni ejus non erit finis. 34. Dixit autem Maria ad angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco? 35. Et res-

» de David, appelé Joseph : et cette vierge
 » se nommait Marie. L'ange étant entré
 » chez elle, lui dit : Je vous salue, vous
 » qui êtes pleine de grâce : le Seigneur
 » est avec vous; vous êtes bénie entre les
 » femmes. A ces paroles de l'ange, elle se
 » troubla, et elle songeait à ce que voulait
 » dire cette sorte de salut. Ne craignez
 » point, Marie, lui dit l'ange; vous avez
 » trouvé grâce devant Dieu. Vous allez
 » devenir enceinte : vous mettrez au mon-
 » de un fils, et vous lui donnerez le nom
 » de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera
 » Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu le
 » mettra sur le trône de David¹ son Père;
 » il régnera éternellement dans la maison
 » de Jacob, et son règne n'aura point de
 » fin². Alors Marie dit à l'ange : Comment
 » cela se fera-t-il³, car je n'ai commerce

guifier *fiancée*, aussi bien qu'*épousée*. C'est ce qui a fait dire à plusieurs saints docteurs qu'il n'y avait encore que des fiançailles entre Joseph et Marie. Le plus grand nombre croit qu'ils s'étaient épousés, et avec raison. Pour que le voile du mariage pût écarter tout soupçon injurieux à la mère et au fils, il fallait que Joseph et Marie fussent reconnus publiquement pour époux au moins neuf mois avant la naissance de Jésus-Christ.

¹ Le trône dont celui de David n'était que la figure. Cependant on peut l'appeler le trône de David, et ajouter, comme fait l'ange, que Jésus-Christ régnera dans la maison de Jacob, parce que son royaume, qui est l'Eglise, a été formé d'abord de ceux des enfants qui l'ont reconnu, et se sont rangés sous sa loi. Ceux qui l'ont rejeté n'étant plus le véritable Israël, c'est-à-dire ne faisant plus partie du peuple de Dieu dont ils se sont eux-mêmes retranchés, les Gentils ont pris leur place, pour ne faire avec la postérité de Jacob qu'un même peuple dont Jacob est la tige commune, puisque, de toutes les branches qui y tiennent, les unes en sont sorties, les autres y sont entrées. C'est la comparaison de S. Paul. Elle nous représente le peuple de Dieu comme un grand arbre dont le tronc a toujours subsisté, et qui dans la suite de tous les siècles n'a fait que perdre des branches, et en acquérir de nouvelles.

² Le royaume de Jésus-Christ sur la terre, qui est l'Eglise visible, ne finira pas comme ont fait toutes les monarchies qui ont paru successivement, mais

» avec aucun homme ⁴? L'ange lui répon- pondens angelus dixit
 » dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, ei : Spiritus sanctus
 » et la vertu du Très-Haut vous couvrira de superveniet in te ; et
 » son ombre. C'est pourquoi ⁵ le Saint qui virtus Altissimi obum-
 » naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. brabit tibi. Ideoque et
 » Voilà même que votre cousine Elisabeth quod nascetur ex te
 » est devenue grosse d'un fils dans sa sanctum vocabitur Fi-
 » Elisabeth cognata tua lius Dei. 36. Et ecce
 » et ipsa concepit filium Elisabeth cognata tua
 » in senectute sua : et et ipsa concepit filium
 » in senectute sua : et

il aura la même durée que le monde. L'empire universel que Jésus-Christ exerce sur toute la nature, celui dont il est écrit que tout genou fléchit devant lui au ciel, en la terre et dans les enfers, cet empire, dis-je, doit durer autant que Dieu même. C'est dans ces deux sens que l'ange dit ici que son règne n'aura point de fin.

³ Marie ne douta pas ; mais elle voulut être éclaircie de la manière dont s'accomplirait la parole de l'ange. Ce qui suit en explique la raison.

⁴ Ce mot ne serait pas dit à propos, si Marie n'avait pas fait le vœu ou du moins la résolution immuable de demeurer toujours vierge. Elle était trop judicieuse pour ne pas voir qu'on aurait pu lui répondre : Ce qui n'a pas été sera, et alors vous concevrez un fils. Lors donc qu'elle dit : Je n'ai commerce avec aucun homme, il faut entendre : Je n'ai et jamais je n'aurai commerce avec aucun homme. On ne peut pas raisonnablement donner un autre sens à sa réponse. Voilà pourquoi les Pères l'ont fait valoir contre les hérétiques qui ont osé dire qu'après la naissance de Jésus-Christ Marie avait eu commerce avec Joseph son époux, et qu'elle en avait eu des enfants. Quel motif ou quel intérêt assez puissant aurait pu la porter à changer une résolution qu'elle alléguait comme un empêchement au choix que Dieu faisait d'elle pour être mère du Messie ?

⁵ De ce qu'une vierge concevrait par la vertu du Saint-Esprit, il ne s'ensuivrait pas nécessairement que le fils qu'elle mettrait au monde serait véritablement Dieu. Adam n'était pas Dieu, quoiqu'il fût la production immédiate de la toute-puissance divine. Ainsi, pour entendre le *c'est pourquoi*, c'est-à-dire, pour connaître la liaison qui est entre cette proposition, *le Saint-Esprit surviendra en vous*, etc. et celle-ci, *le Saint qui naîtra de vous sera appelé fils de Dieu*, il faut observer que deux choses avaient été prédites, l'une qu'une vierge concevrait sans perdre sa virginité, l'autre que le fils qu'elle enfanterait serait véritablement Dieu. On doit présumer que Marie étant aussi éclairée qu'elle l'était, n'aura pas ignoré ces prophéties ; mais, les eût-elle ignorées, le *c'est pourquoi* est toujours expliqué. Le discours de l'ange signifie : Vous êtes cette vierge dont il est prédit qu'elle concevra sans le concours d'aucun homme, et par la seule opération du Saint-Esprit ; *c'est pourquoi* l'enfant qui naîtra de vous est celui dont il est prédit qu'il serait véritablement Dieu. La divinité de Jésus-Christ n'est donc pas la suite nécessaire de la naissance d'une vierge : mais elle en était la suite infallible, parce que tout ce que Dieu a prédit ne saurait manquer d'arriver.

hic mensis sextus est illi quæ vocatur sterilis : 37. Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. 38. Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum ; et discessit ab illa angelus.

se trouva enceinte de l'Homme-Dieu que le Saint-Esprit forma dans ses chastes flancs aussitôt qu'elle eut donné son consentement à ce grand mystère.

Instruite par la révélation de l'ange de ce qui était arrivé à Elisabeth, et docile à l'inspiration qui lui apprenait ce qu'elle

†. 39. Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda : 40. Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. 41. Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exsultavit infans in utero ejus et repleta est Spiritu sancto Elisabeth : 42. Et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui. 43. Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me ? 44. Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exulta-

» vieillesse ; et celle qu'on appelle stérile
» est à présent dans son sixième mois ; car
» rien n'est impossible au regard de Dieu.
» Marie dit alors : Voici la servante du
» Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre
» parole. Alors l'ange la quitta, » et Marie
se trouva enceinte de l'Homme-Dieu que le Saint-Esprit forma dans ses chastes flancs aussitôt qu'elle eut donné son consentement à ce grand mystère.
Instruite par la révélation de l'ange de ce qui était arrivé à Elisabeth, et docile à l'inspiration qui lui apprenait ce qu'elle
avait à faire, « Marie se mit alors en che-
» min, et s'en alla en diligence au pays
» des montagnes, en une ville de Juda.
» Et en entrant dans la maison de Zacha-
» rie, elle salua Elisabeth. Dès qu'Elisa-
» beth s'entendit saluer par Marie, l'en-
» fant ¹ tressaillit dans ses flancs, et Elisa-
» beth fut remplie du Saint-Esprit, et elle
» s'écria à haute voix : Vous êtes bénie
» entre les femmes, et le fruit de vos en-
» traîles est béni ; et d'où me vient ce
» bonheur que la mère de mon Seigneur
» me visite ² ? car au moment que j'ai
» entendu les paroles avec lesquelles vous
» m'avez saluée, l'enfant a tressailli de
» joie ³ dans mes flancs. Vous êtes heu-

¹ Ce moment est celui de la sanctification de S. Jean-Baptiste. Elle fut le premier fruit de l'incarnation du Verbe. La voix de Marie y servit d'instrument, et fut comme le signe sensible de l'opération invisible de la grâce. C'est un grand motif de confiance en Marie que de trouver son entremise dans la première application qui ait été faite des mérites de Jésus-Christ depuis son incarnation, et dans la sanctification du plus saint des enfants des femmes.

² Si Joseph avait été du voyage, et encore plus s'il avait été présent à cette entrevue, il aurait été instruit du mystère dont l'ignorance le jeta depuis dans de si grandes perplexités. Cette note regarde les peintres qui ne manquent guère de représenter S. Joseph dans les tableaux qu'ils font de la Visitation.

³ La joie paraît supposer la connaissance. Aussi croit-on communément qu'elle

» reuse, vous qui avez cru que les choses
 » qui vous ont été dites de la part du Sei-
 » gneur s'accompliraient. Marie dit alors :
 » Mon âme célèbre les grandeurs du Sei-
 » gneur, et mon esprit est transporté de
 » joie dans la vue de mon Dieu, l'auteur
 » de mon salut, parce qu'il a jeté les yeux
 » sur la bassesse de sa servante : car dé-
 » sormais tous les siècles m'appelleront
 » bienheureuse pour les grandes choses
 » qu'a faites en ma faveur celui qui peut
 » tout⁴. Son nom est saint et sa miséri-
 » corde se fait sentir de race en race à ceux
 » qui le craignent. »

vit in gaudio infans in
 utero meo. 45. Et beata
 quæ credidisti, quo-
 niam perficientur ea
 quædicta sunt tibi a Do-
 mino. 46. Et ait Maria :
 Magnificat anima mea
 Dominum. 47. Et ex-
 sultavit spiritus meus
 in Deo salutari meo.
 48. Quia respexit hu-
 militatem ancillæ suæ:
 ecce enim ex hoc bea-
 tam me dicent omnes
 generationes. 49. Quia
 fecit mihi magna qui
 potens est, et sanctum
 nomen ejus. 50. Et mi-
 sericordia ejus a pro-
 genie in progenies ti-
 mentibus eum.

Cessez d'être surprise à la vue d'une si grande merveille.
 « Il a signalé la puissance de son bras ; »
 et en élevant si prodigieusement ma bassesse, il n'a fait que
 ce qu'il a coutume de faire. C'est sa conduite ordinaire d'éle-
 ver ce qui est bas, et d'humilier les grandeurs superbes.
 Nous savons que, dans tous les temps, « il a dissipé les des-
 » seins que les orgueilleux formaient dans
 » leur cœur. Il a renversé les potentats de
 » leur trône, il a élevé ceux qui étaient
 » dans la bassesse, il a rempli de biens
 » ceux qui n'avaient pas de quoi manger,
 » et pour les riches, il les a renvoyés dé-
 » nués de tout. »

Dispersit superbos
 mente cordis sui.
 52. Deposuit potentes
 de sede, et exaltavit
 humiles. 53. Esurien-
 tes implevit bonis, et
 divites dimisit inanes.

Sa fidélité et sa bonté ne paraissent pas ici avec moins d'é-
 clat que sa puissance. En faisant ce qui fait le sujet de votre
 admiration, « il a relevé Israël, son servi-
 »

†. 54. Suscepit Isra-
 el puerum suum, re-

fut donnée à S. Jean avec le sentiment éclairé de la présence du Verbe incarné,
 et du miracle de sanctification qu'opérait en lui le Saint-Esprit dont il reçut
 alors la plénitude.

« On voit par ce cantique que Marie ne considérait dans Dieu que sa puissance
 et sa bonté, et dans elle-même que sa bassesse et son bonheur. S. Ambroise l'ap-
 pelle l'extase de son humilité.

cordatus misericordiæ suæ. 55. Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.

¶. 56. Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus : et reversa est in domum suam.

¶. 57. Elisabeth autem impletum est tempus parendi, et peperit filium. 58. Et audierunt vicini et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa, et congratulabantur ei. 59. Et factum est in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et vocabant eum nomine patris sui Zachariam. 60. Et respondens mater ejus, dixit : Nequaquam, sed vocabitur Joannes. 61. Et dixerunt ad illam : Quia nemo est in cognatione tua, qui vocetur hoc nomine. 62. Innuebant autem patri ejus quem vellet vocari eum. 63. Et postulans pugillarem, scripsit, dicens : Joannes est nomen ejus ; et mirati sunt universi. 64. Apertum est autem illico os ejus, et lingua ejus, et loquebatur benedicens Deum. 65. Et factus est timor super omnes vi-

» teur, se ressouvenant de sa miséricorde,
» selon la parole qu'il en a donnée à nos
» pères, à Abraham et à sa postérité pour
» toujours.

» Marie demeura environ trois mois avec
» Elisabeth, puis elle s'en retourna dans
» sa maison¹.

» Cependant Elisabeth, étant à son
» terme, accoucha d'un fils. Ses voisins
» et ses parents apprirent que Dieu avait
» fait éclater sa miséricorde sur elle, et
» ils l'en félicitaient. Au huitième jour ils
» vinrent pour la circoncision de l'enfant,
» et ils le nommaient Zacharie du nom de
» son père². Non, dit sa mère, mais il
» sera nommé Jean. Ils lui répondirent :
» il n'y a personne de ce nom dans votre
» parenté. Ils firent donc signe³ au père de
» marquer quel nom il voulait qu'on don-
» nât à l'enfant : il demanda des tablettes,
» et il écrivit ces paroles : Son nom, c'est
» Jean : et tous en furent étonnés. A l'heure
» même sa bouche s'ouvrit, et sa langue
» devint libre ; il parla, il bénit Dieu. La
» crainte se répandit dans tout le voisinage,
» et toutes ces choses devinrent publiques

¹ Sans attendre les couches d'Elisabeth, quoi qu'en pensent plusieurs qui ont cru trouver des raisons de convenance, pour rendre Marie présente à cet événement. Mais outre que le récit de l'Evangéliste porte naturellement à croire que son départ l'avait précédé, ne semble-t-il pas qu'ici les raisons de convenance sont plutôt pour l'absence que pour la présence de la plus pure des vierges ?

² On n'imposait le nom que le huitième jour, et après la circoncision, parce que ce n'était que par la circoncision que l'enfant était incorporé dans la société du peuple de Dieu. C'est apparemment pour la même raison que, dans le Christianisme, on nomme l'enfant lorsqu'on le baptise.

³ Ce mot nous apprend que Zacharie avait été aussi rendu sourd. Car s'il avait été simplement muet, il n'aurait pas été nécessaire de lui parler par signes.

» dans tout le pays des montagnes de la
 » Judée. Tous ceux qui en ouïrent parler
 » se les gravèrent bien avant dans l'esprit,
 » et ils disaient : Que pensez-vous que
 » sera cet enfant ? car la main du Seigneur
 » était avec lui. »

cinis eorum : et super omnia montana Judææ divulgabantur omnia verba hæc : 66. Et posuerunt omnes qui audierant in corde suo, dicentes : Quis putas puer iste erit ? Et enim manus Domini erat cum illo.

Ce moment était celui que Dieu avait choisi pour combler cette heureuse famille de ses plus précieuses bénédictions. A l'usage de la parole que Zacharie avait miraculeusement recouvrée, il ajouta le don de prophétie. Ce saint vieillard fut rempli du Saint-Esprit, et étant inspiré, il proféra » ce divin cantique qui contient tout le plan de l'Evangile, et la peinture de l'Eglise dans ses plus beaux jours.

†. 67. Et Zacharias pater ejus repletus est Spiritu sancto, et prophetavit, dicens :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israel,
 » de ce qu'il a visité et racheté son peuple,
 » de ce qu'il nous a élevé un rempart de
 » salut dans la maison de David son ser-
 » viteur ;

†. 68. Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ : 69. Et erexit cornu salutis nobis, in domo David pueri sui.

» Selon la parole qu'il a donnée par la
 » bouche de ses prophètes qui ont été de
 » tout temps, de nous tirer des mains de
 » nos ennemis, et de tous ceux qui nous
 » haïssent.

†. 70. Sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt, prophetarum ejus : 71. Salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos :

» Afin d'exercer sa miséricorde envers nos
 » pères, et pour montrer qu'il n'a pas ou-
 » blié sa sainte alliance, ce serment qu'il a
 » fait à Abraham notre père, qu'il nous
 » ferait cette grâce ; afin qu'étant délivrés
 » de la main de nos ennemis, nous le ser-
 » vions sans crainte tous les jours de notre
 » vie, marchant en sa présence dans la
 » sainteté et dans la justice. »

†. 72. Ad faciendam misericordiam cum patribus nostris, et memorari testamenti sui sancti : 73. Jusjurandum, quod juravit ad Abraham patrem nostrum daturum se nobis ; 74. Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi, 75. In sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris.

Zacharie, éclairé sur les hautes destinées de son fils, se tourna alors vers lui, et lui adressa ces sublimes paroles, qu'un enfant de huit jours entendit et comprit : « Et vous,

¶. 76. Et tu puer, Propheta Altissimi vocaberis : præbis enim ante faciem Domini parare vias ejus : 77. Ad dandam scientiam salutis plebi ejus in remissionem peccatorum eorum.

» petit enfant, lui dit-il, vous serez appelé
» le prophète du Très-Haut, car vous
» irez devant le Seigneur, afin de lui pré-
» parer le chemin, et pour donner la con-
» naissance du salut à son peuple, afin
» qu'il reçoive la rémission de ses pé-
» chés. »

Un si grand bien ne saurait être mérité; mais il nous vien-

¶. 78. Perviscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto : 79. Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.

dra « par les entrailles de la miséricorde
» de notre Dieu, avec lesquelles ce soleil
» levant nous a visités du haut des cieux,
» pour éclairer ceux qui demeurent dans
» les ténèbres et à l'ombre de la mort, et
» pour diriger nos pas dans le chemin de
» la paix. »

Le Messie qui nous est ici représenté n'est donc pas, comme les Juifs se le figuraient, un roi guerrier et conquérant; c'est un Sauveur qui, sans autre motif que sa miséricorde et sans autre intérêt que celui de notre salut, nous apporte la rémission de nos péchés. Alors un nouvel ordre succède à l'ancienne économie. L'amour prend la place de la crainte, et l'homme juste passe ses jours dans l'innocence et dans la sainteté, jouissant de la paix que procure une conscience pure et tranquille; paix supérieure à tout sentiment, et qui le conduit, par le seul vrai bonheur que l'on puisse goûter en ce monde, au bonheur éternel que le Messie vient nous mériter, et qui est proprement sa conquête. Telle est la peinture que Zacharie nous fait du règne du Messie. L'idée qu'en eurent les Apôtres après la descente du Saint-Esprit ne pouvait être ni plus juste, ni plus épurée des préjugés vulgaires.

¶. 80. Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu : et erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israel.

Cependant l'enfant miraculeux « crois-
» sait et se fortifiait selon l'esprit, et il de-
» meura dans les déserts jusqu'à ce qu'il
» fût produit aux yeux d'Israel¹, » ce qui

¹ On ne sait pas précisément à quel âge il se retira dans les déserts. Ce fut dès

n'arriva qu'au temps où le Messie était sur le point de se manifester lui-même. Car la prédication du précurseur devait être aussitôt suivie de la prédication du Sauveur, comme sa naissance avait précédé de peu « la naissance *Matth. i. v. 18. Christi autem generatio sic erat.* » du Christ, *qui* arriva de la manière que nous allons raconter. »

CHAPITRE III.

Doute de S. Joseph. — Naissance de Jésus-Christ. Sa circoncision. — Sa généalogie.

« Marie sa mère ayant épousé Joseph, *Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto. 19. Joseph autem vir ejus cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit*
 » on a vu qu'elle se trouva enceinte par la
 » vertu du Saint-Esprit, sans qu'aupara-
 » vant ils eussent eu commerce ensemble.
 » Comme Joseph * son époux était un
 » homme juste ², et qu'il ne voulait pas la

ses tendres années, suivant le sentiment commun que l'Eglise paraît avoir adopté. Il ne faut pas demander s'il avait assez de raison pour se conduire, lui à qui Dieu en avait accordé l'usage dès le ventre de sa mère. L'Esprit saint, qui l'avait conduit dans la solitude, lui servait encore de directeur et de maître. Il y mena une vie angélique; et c'est avec raison que les anciens solitaires l'ont regardé comme leur chef, et en quelque sorte comme le fondateur de la vie anachorétique. C'est ainsi qu'il se disposait au sublime ministère auquel il était destiné, et qu'il apprenait à ceux qui devaient le suivre que c'est dans les exercices de la vie solitaire que se forment les hommes apostoliques.

¹ Marie ne lui avait rien appris. Deux causes de son silence : 1° sa confiance en Dieu, sur qui elle se reposait entièrement du soin de sa réputation ; 2° sa prudence ; un événement de cette nature ne pouvait pas être cru sur son rapport ; pour qu'il devint croyable, il fallait que le ciel parlât.

² S'il l'eût dénoncée, il semble qu'il n'aurait pas été injuste. Mais il aimait mieux ne pas user du droit que lui donnaient les apparences. Il jugea que, dans ces circonstances, une conduite douce et modérée était préférable à la justice rigoureuse. Aussi la qualité de juste qui lui est donnée dans l'Evangile ne signifie pas seulement un homme équitable, elle exprime l'assemblage de toutes les vertus dans un degré très-excellent. On donne encore à son procédé une autre cause qui est plus que vraisemblable. La vertu de son incomparable épouse avait des caractères si peu équivoques, qu'en la confrontant, si l'on ose ainsi

occulte dimittere eam. 20. Hæc autem eo cogitante, ecce angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens : Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam : quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. 21. Pariet autem filium : et vocabis nomen ejus Jesum :

» dénoncer, il eut dessein de la renvoyer
 » sans bruit. Lorsqu'il était dans cette pensée, l'ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie, votre épouse : car ce qui est formé dans elle est l'ouvrage ¹ du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils, que vous nom-

parler, avec ce qu'il apercevait, il ne savait que croire, et que ne croire pas. Il cherchait donc à accorder ces deux choses en se séparant d'elle à cause de l'apparence du crime, et en ménageant son honneur à cause de la persuasion de sa vertu, qui était assez forte pour tenir dans son esprit contre de telles apparences.

¹ Tout ce que Dieu fait au dehors est commun aux trois personnes divines. Cependant l'incarnation est appropriée au Saint-Esprit, parce qu'elle est un ouvrage d'amour et de bonté.

Le Saint-Esprit ne doit pourtant pas être appelé le père de Jésus-Christ, parce qu'en lui formant un corps, il n'a rien fourni de sa propre substance.

Il n'y eut dans cet ouvrage aucune nouvelle création. Toute la matière qui servit à former le corps de Jésus-Christ fut extraite du sang de Marie. Par cette raison, il est vrai de dire qu'elle a plus contribué qu'aucune autre mère à la formation du corps de son fils.

Marie ne doit pas pour cela être appelée le père de Jésus-Christ, dont elle est très-certainement la mère, parce que la parcelle de son sang de laquelle fut formé le corps de Jésus-Christ n'était pas un germe, et que cette parcelle ne prit la forme d'un corps humain que par l'opération surnaturelle du Saint-Esprit.

Dieu n'était pas le père naturel d'Adam, quoiqu'il l'ait produit immédiatement par lui-même, parce qu'il ne l'a pas produit de sa substance.

Adam n'était pas le père d'Ève, quoiqu'elle ait été produite de sa substance, parce que la côte du premier homme, qui servit à construire la première femme, n'était pas un germe humain.

C'est ainsi que Jésus-Christ, qui, comme Dieu, a un père et n'a point de mère, comme homme a une mère et n'a point de père. Comme Dieu, il a été engendré et n'a pas été fait (*genitum, non factum*); et comme homme, il a été fait, et, à proprement parler, il n'a pas été engendré.

Nous croyons devoir ajouter que le corps de Jésus-Christ ne fut pas organisé successivement et par degrés, ni animé quelque temps après la conception, comme il arrive aux autres enfants. La parfaite organisation, quoique dans la petitesse convenable, l'animation et l'union hypostatique du corps et de l'âme avec la personne du Verbe, tout cela fut l'ouvrage d'un seul et même instant, et cet instant fut, comme on l'a dit, celui du consentement de Marie.

» merez Jésus, car c'est lui qui sauvera
 » son peuple de leurs péchés. »

Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.

Cette conception surnaturelle avait été prédite. Pour peu que Joseph fût versé dans la connaissance des divines Écritures, il ne devait pas l'ignorer; et cette connaissance servit apparemment à lui en faciliter la croyance. « Car tout ceci s'est

» fait afin que ce qu'a dit le Seigneur par
 » le prophète s'accomplît : Voilà qu'une
 » vierge sera enceinte, et mettra au monde
 » un fils que l'on nommera Emmanuel, ce
 » qui signifie Dieu avec nous. Joseph
 » étant donc éveillé, fit ce que l'ange lui
 » avait ordonné, et retint son épouse. Il
 » n'avait point eu de commerce avec elle
 » lorsqu'elle mit au monde son fils premier-né, et il lui donna le nom de
 » Jésus.

V. 22. Hoc autem totum factum est ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam dicentem: 23. Ecce virgo in utero habebit, et pariet filium: et vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus. 24. Exsurgens autem Joseph a somno, fecit sicut præcepit ei angelus Domini, et accepit conjugem suam; 25. Et non cognoscebat eam, donec peperit filium suum primogenitum; et vocavit nomen ejus Jesus.

Ce fut à Nazareth que Joseph eut ces incertitudes, et la vision de l'ange qui les dissipa. Sans doute il ne pensait pas alors à quitter cette ville où il faisait sa résidence ordinaire. Mais les prophètes avaient encore annoncé que le Christ naîtrait à Bethléem : et Dieu, qui fait tout lors même qu'il paraît le moins agir, obligea Joseph à s'y transporter avec son épouse au temps précis où Marie devait mettre son fils au monde; voici quelle fut l'occasion de ce voyage.

« En ce temps-là un ordre fut publié de
 » la part d'Auguste César pour faire le dénombrement des habitants de toute
 » la terre¹. Ce dénombrement se fit la première fois par Cyrinus, qui commandait

L. 2. v. 1. Factum est autem in diebus illis, exiit edictum a Cesare Augusto, ut describeretur universus orbis. 2. Hæc descriptio prima facta est

¹ C'est-à-dire, de tous les sujets de l'empire romain. Les Romains se disaient les maîtres du monde, quoique leur empire, dans sa plus grande étendue, n'ait jamais égalé à beaucoup près la quatrième partie de la terre habitable. Il est vrai que ce qu'il en occupait faisait la plus grande partie de ce qu'on en connaissait en ce temps-là.

a præsidi Syriæ Cyri-
no : 3. Et ibant omnes
ut profiterentur sin-
guli in suam civita-
tem. 4. Ascendit autem
et Joseph a Galilæa de
civitate Nazareth in
Judæam in civitatem
David, quæ vocatur
Bethleem : eo quod es-
set de domo et familia
David, 5. Ut profiteretur
cum Maria despon-
sata sibi uxore præ-
gnante. 6. Factum est
autem cum essent ibi,
impleti sunt dies ut
pareret. 7. Et peperit
filium suum primoge-
nitum, et pannis eum
involvit, et reclina-
vit eum in præsepio : quia
non erat eis locus in
diversorio. 8. Et pas-
tores erant in regione
eodem vigilantes, et
custodientes vigilias
noctis super gregem
suum. 9. Et ecce an-
gelus Domini stetit
juxta illos, et claritas
Dei circumfudit illos,
et timuerunt timore
magno. 10. Et dixit
illis angelus : Nolite ti-
mere : ecce enim Evan-
gelizo vobis gaudium
magnum quod erit
omni populo : 11. Quia
natus est vobis hodie
Salvator, qui est
Christus Dominus, in
civitate David. 12. Et
hoc vobis signum, In-
venietis infantem pan-
nis involutum, et po-
situm in præsepio. 13.
Et subito facta est
cum angelo multitudo
militiæ cœlestis, lau-
dantium Deum, et di-
centium : 14. Gloria in

» dans la Syrie, et tous allaient se faire
» écrire chacun dans la ville dont il était
» originaire. Comme Joseph était de la
» maison et de la famille de David, il alla
» de Galilée en Judée, de la ville de Naza-
» reth à celle de David qui se nommait Be-
» thléem, pour se faire écrire avec Marie,
» son épouse, qui était grosse. Pendant
» qu'ils étaient là, elle se trouva à son
» terme, et elle mit au monde son fils pre-
» mier-né¹, l'enveloppa de langes, et le
» coucha dans une crèche, parce qu'il n'y
» avait point de place pour eux dans l'hô-
» tellerie. Il y avait là aux environs des
» bergers qui veillaient, et se relevaient les
» uns les autres pendant la nuit pour la
» garde de leur troupeau². Tout à coup
» l'ange du Seigneur parut auprès d'eux ;
» une grande clarté se répandit alentour,
» et ils furent fort effrayés. Mais l'ange
» leur dit : N'ayez point de peur ; car je
» viens vous annoncer un grand sujet de
» de joie, à quoi tout le peuple aura part.
» Il vous est né aujourd'hui un Sauveur
» dans la ville de David. C'est le Christ, le
» Seigneur, et voici ce qui vous le fera re-
» connaître. Vous trouverez un enfant en-
» veloppé de langes, et couché dans une
» crèche. Aussitôt une troupe nombreuse
» de la milice céleste se mit avec l'ange à

¹ Et en même temps son fils unique. Car pour qu'il puisse être appelé *premier-né*, il suffit, surtout dans le langage de l'Écriture, qu'il n'ait été précédé d'aucun autre. C'est ainsi qu'il est appelé par S. Jean, le fils unique du Père ; et son *premier-né*, par S. Paul. *Hebr.* 1.

² On était cependant au 25 décembre : mais les hivers de la Palestine sont beaucoup moins rudes que les nôtres.

» louer Dieu, et à dire : Gloire à Dieu au
 » plus haut des cieux, et paix sur la terre
 » aux hommes de bonne volonté.

» Dès que les anges eurent quitté les
 » bergers pour retourner au ciel, ceux-ci
 » se dirent les uns aux autres : Allons jus-
 » qu'à Bethléem, et voyons ce qui vient
 » d'arriver, et que le Seigneur nous a dé-
 » couvert. Ils y allèrent en hâte, et ils
 » trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant
 » qui était couché dans une crèche. Ils vi-
 » rent alors de leurs propres yeux ce qu'on
 » leur avait dit de cet enfant, et tous ceux
 » qui en ouïrent parler en furent étonnés,
 » aussi bien que des choses qu'ils appri-
 » rent eux-mêmes de la bouche des ber-
 » gers. Cependant Marie ne perdait rien
 » de toutes ces choses, et les méditait dans
 » son cœur. Pour les bergers, ils s'en re-
 » tournèrent glorifiant et louant Dieu de
 » tout ce qu'ils avaient entendu et de tout
 » ce qu'ils avaient vu, comme il leur avait
 » été dit.

» Au bout de huit jours qu'il fallait cir-
 » concire l'enfant, on lui donna le nom
 » de Jésus¹, ce nom qui avait été marqué

atissimis Deo, et in
 terra pax hominibus
 bonæ voluntatis.

v. 15. Et factum est
 ut discesserunt ab eis
 angeli in cœlum, pas-
 tores loquebantur ad
 invicem : Transeamus
 usque Bethleem, et
 videamus hoc verbum
 quod factum est, quod
 Dominus ostendit no-
 bis. 16. Et venerunt
 festinantes; et inven-
 runt Mariam, et Jo-
 seph, et infantem po-
 situm in præsepio. 17.
 Videntes autem, co-
 gnoverunt de verbo
 hoc, quod dictum erat
 illis de puero hoc. 18.
 Et omnes qui audie-
 runt, mirati sunt : et
 de his quæ dicta erant
 a pastoribus ad ipsos.
 19. Maria autem con-
 servabat omnia verba
 hæc, conferens in corde
 suo. 20. Et reversi sunt
 pastores glorificantes
 et laudantes Deum in
 omnibus quæ audie-
 rant et viderant sicut
 dictum est ad illos.

v. 21. Et postquam
 consummati sunt dies
 octo ut circumcideretur
 puer, vocatum est
 nomen ejus Jesus,

¹ Personne n'ignore que ce nom en hébreu signifie Sauveur. Nous ne nous étendrons pas sur les propriétés de ce nom adorable qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. Nous remarquerons seulement qu'étant le nom propre de Jésus-Christ, il a donné lieu à l'objection que Jésus-Christ ne s'est donc pas appelé Emmanuel, comme le prophète Isaïe l'avait prédit. Tous les eunemis de la religion, les Juifs, les païens et les anciens hérétiques, lui ont reproché cette apparente contradiction; cependant rien ne s'explique plus aisément. Le nom d'Emmanuel a été prédit, non pas comme devant être le nom de Jésus-Christ, mais comme signifiant ce que Jésus-Christ devait être, et en effet, puisqu'il est en même temps Dieu et homme, et qu'il a conversé avec les hommes, il a été véritablement *Dieu avec nous*. C'est ainsi que le même Isaïe dit :

quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur.

» par l'ange avant que sa mère fût enciente
» de lui. »

Nous plaçons ici la généalogie du Sauveur, telle que nous la donnent S. Matthieu et S. Luc. Le premier, qui avait principalement en vue de faire connaître l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus-Christ, débute par l'appeler

Matth. I. v. 1. Liber generationis Jesu « fils de David qui fut Christi filii David, filii Abraham. » fils d'Abraham, »

parce que ces deux patriarches avaient la promesse spéciale que le Messie naîtrait de leur sang. Ensuite parcourant tous les

v. 2. Abraham genuit Isaac. Isaac autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Judam et fratres ejus. 3. Judas autem genuit Phares et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron. Esron autem genuit Aram. 4. Aram autem genuit Aminadab. Aminadab autem genuit Naasson. Naasson autem genuit Salmon. 5. Salmon autem genuit Booz de Rahab. Booz autem genuit Obed ex Ruth. Obed autem genuit Jessé. Jesse autem genuit David regem. 6. David autem rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. 7. Salomon autem genuit Roboam. Roboam autem genuit Abiam. Abias autem genuit A-

degrés, « Abraham, dit-il, engendra Isaac,
» Isaac engendra Jacob, Jacob engendra
» Juda et ses frères. Juda engendra de
» Thamar Phares et Zara, Phares engen-
» dra Esron, Esron engendra Aram, Aram
» engendra Aminadab, Aminadab engen-
» dra Naasson, Naasson engendra Sal-
» mon, Salmon engendra Booz de Rahab,
» Booz engendra Obed de Ruth, Obed en-
» gendra Jessé, Jessé engendra David qui
» a été roi. Le roi David engendra Salomon
» de celle qui avait été femme d'Urie, Sa-
» lomon engendra Roboam, Roboam en-
» gendra Abias, Abias engendra Asa, Asa
» engendra Josaphat, Josaphat engendra
» Joram, Joram engendra Ozias¹, Ozias

Il s'appellera Admirable, Conseiller, Dieu fort, Prince de la paix, Père du siècle futur, ce qui ne veut pas dire qu'aucun de ces noms doive être son nom propre, mais qu'il sera tout ce que ces noms signifient, et qu'il n'y en aura aucun qui ne lui convienne.

¹ Trois sont omis, Ochosias, Joas et Amasias. Le mélange du sang d'Achab avec celui de David en est la cause. Dieu avait déclaré à Achab qu'en punition de ses impiétés et de ses crimes, il exterminerait toute sa race. Il avait promis à David que sa race subsisterait toujours, et qu'elle régnerait pendant plusieurs siècles. On voit ici l'accomplissement de la promesse et de la menace. Le sang de David se perpétue et continue de régner en Juda : mais trois rois de Juda, descendant d'Achab par Athalie sa fille, épouse de Joram, sont supprimés dans

» engendra Joathan, Joathan engendra
 » Achaz, Achaz engendra Ezéchias, Ezé-
 » chias engendra Manassès, Manassès en-
 » gendra Amon, Amon engendra Josias,
 » Josias engendra Jéchonias et ses frè-
 » res vers le temps que se fit la transmi-
 » gration de Babylone. Et depuis la trans-
 » migration qui se fit à Babylone, Jého-
 » nias engendra Salathiel, Salathiel engen-
 » dra Zorobabel, Zorobabel engendra
 » Abiud, Abiud engendra Eliacim, Elia-
 » cim engendra Azor, Azor engendra Sa-
 » doc, Sadoc engendra Achim, Achim
 » engendra Eliud, Eliud engendra Eléa-
 » zar, Eléazar engendra Mathan, Mathan
 » engendra Jacob, et Jacob engendra Jo-
 » seph², l'époux de Marie, de laquelle est
 » né Jésus qu'on appelle Christ. C'est donc
 » en tout quatorze générations depuis

sa. 8. Asa autem genuit Josaphat. Josaphat autem genuit Joram. Joram autem genuit Oziam. 9. Ozias autem genuit Joathan. Joathan autem genuit Achaz. Achaz autem genuit Ezechiam. 10. Ezechias autem genuit Manassem. Manasses autem genuit Amon. Amon autem genuit Josiam. 11. Josias autem genuit Jechoniam, et fratres ejus in transmigratione Babylonis. 12. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel. Salathiel autem genuit Zorobabel. 13. Zorobabel autem genuit Abiud. Abiud autem genuit Eliacim. Eliacim autem genuit Azor. 14. Azor autem genuit Sadoc. Sadoc autem genuit Achim. Achim autem genuit Eliud. 15. Eliud autem genuit Eleazar. Eleazar autem genuit Ma-

la liste des rois, et par cette suppression sont enveloppés de la manière dont ils peuvent l'être dans la proscription de l'impie Achab.

² Puisque Jésus-Christ était fils de Marie et non de Joseph, on est toujours tenté de demander pourquoi les Évangélistes ont donné la généalogie de Joseph et non celle de Marie : on peut regarder cette difficulté comme l'écueil de tous les interprètes qui ont essayé de l'expliquer, les uns n'ayant rien de raisonnable, et les plus raisonnables rien de certain. Il est plus que probable que l'on avait l'intelligence de ce point au temps où les Évangélistes ont écrit. Il fallait que les Juifs connussent clairement que Jésus-Christ était fils de David. Cette intelligence était donc alors nécessaire. Lorsqu'elle a cessé de l'être, elle s'est perdue. Il ne faut pas en être surpris. Rien n'est inutile dans l'Écriture. *Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'enseigne des choses utiles.* Isaïe, 48. Mais tout n'est pas également utile pour tous les temps, c'est assez que Dieu donne l'intelligence de chaque texte dans le temps de son utilité. Ainsi ceux qui nous ont précédés ont eu sur plusieurs points des connaissances que n'ont pas eues ceux qui sont venus après : et ceux qui nous suivent en auront sur d'autres points qui n'auront pas été compris par ceux qui les auront précédés. Telles sont plusieurs prophéties de l'Apocalypse, qui regardent les derniers temps. La foi croit tout, mais la raison du fidèle se contente de savoir ce que Dieu a mis à portée de nos connaissances.

than. Mathan autem » Abraham jusqu'à David, quatorze de-
 genuit Jacob. 16. Ja- » puis David jusqu'à la transmigration de
 cob autem genuit Jo- » Babylone, et quatorze depuis la trans-
 seph virum Mariæ, de » migration de Babylone jusqu'à Jésus-
 qua natus est Jesus, » Christ. »
 qui vocatur Christus.
 17. Omnes itaque ge-
 nerationes ab Abra-
 ham usque ad David,
 generationes quatuordecim; a David usque ad transmigrationem Babylo-
 nis, generationes quatuordecim : et a transmigratione Babylonis usque ad
 Christum, generationes quatuordecim.

La généalogie que donne S. Luc diffère de celle-ci en plu-
 sieurs choses. D'abord il marche au rebours de S. Matthieu;
 et au lieu que celui-ci descend depuis Abraham jusqu'à Jo-
 seph et à Jésus-Christ, S. Luc remonte depuis Jésus-Christ et
 Joseph non-seulement jusqu'à Abraham, mais jusqu'à Adam.
 Une seconde différence, c'est qu'il fait descendre Joseph de
 David non par Salomon, mais par Nathan, autre fils de David.
 La troisième, c'est qu'il fait Joseph non pas fils de Jacob,

L. III. v. 23. Utpota- comme le dit S. Matthieu, mais' « fils
 batur, filius Joseph, » d'Héli, qui fut fils de Mathat, qui le fut
 qui fuit Heli, qui fuit » de Lévi, qui le fut de Melchi, qui le fut
 Mathat, 24. Qui fuit » de Janna, qui le fut de Joseph, qui le
 Levi, qui fuit Melchi,
 qui fuit Janna, qui

* Cette troisième différence est la plus embarrassante. Cependant, quoique Joseph fût vraiment fils de Jacob, il a pu être appelé fils d'Héli pour quel-
 ques-unes des raisons suivantes: 1^{re} à titre d'adoption; 2^o comme fils de la veuve
 d'Héli, épousée en secondes nocces par Jacob, suivant la disposition de la loi qui
 obligeait le frère ou le plus proche parent à épouser la veuve du frère ou du
 parent mort sans enfants, et les enfants nés de ce second mariage étaient censés
 appartenir au mort. 3^o Joseph a pu être appelé fils d'Héli, parce qu'il était
 son gendre. Car, dans cette supposition, Héli n'est pas différent de Joachim,
 père de la sainte Vierge. De ces trois explications, la première est la moins sui-
 vie; la seconde est la plus ancienne et la plus autorisée. S. Augustin, qui avait
 d'abord embrassé la première, et à qui la troisième ne déplaisait pas, revint
 enfin à celle-ci, comme on peut le voir au liv. 8 des Rétract. ch. 7. La troisième,
 qui a plu à un grand nombre de modernes, a eela d'heureux qu'elle donne la
 généalogie de la sainte Vierge, et par ce moyen la vraie généalogie de notre
 Seigneur, et sa descendance de David. Tout ceci, au reste, ne passe point la
 conjecture, et chacun a droit de s'en tenir à celle qui lui paraît la plus proba-
 ble. Ce que l'on est obligé de croire, c'est que les Evangélistes ne se contredi-
 sent pas et ceci ne souffre aucune difficulté. Car, comme les suppositions que
 l'on fait pour les accorder sont toujours possibles, il s'ensuit au moins qu'on ne
 peut pas prouver qu'ils se contredisent, ce qui suffit pour assurer la foi.

» fut de Mathatias, qui le fut d'Amos,
 » qui le fut de Nahum, qui le fut d'Hesli,
 » qui le fut de Naggé, qui le fut de Ma-
 » hat, qui le fut de Mathatias, qui le fut
 » de Séméi, qui le fut de Joseph, qui le
 » fut de Juda, qui le fut de Johanna, qui
 » le fut de Résa, qui le fut de Zorobabel,
 » qui le fut de Salathiel, qui le fut de
 » Néri³, qui le fut de Melchi, qui le
 » fut d'Addi, qui le fut de Cosan, qui le
 » fut d'Elmadan, qui le fut de Her, qui
 » le fut de Jésus, qui le fut d'Eliezzer, qui
 » le fut de Jorim, qui le fut de Mathat,
 » qui le fut de Lévi, qui le fut de Siméon,
 » qui le fut de Juda, qui le fut de Joseph,
 » qui le fut de Jona, qui le fut d'Eliacim,
 » qui le fut de Méléa, qui le fut de Menna,
 » qui le fut de Mathata, qui le fut de Na-
 » than, qui le fut de David, qui le fut de
 » Jessé, qui le fut d'Obed, qui le fut de
 » Booz, qui le fut de Salmon, qui le fut
 » de Naasson, qui le fut d'Aminadab,
 » qui le fut d'Aram, qui le fut d'Esron,
 » qui le fut de Phares, qui le fut de Juda,
 » qui le fut de Jacob, qui le fut d'Isaac,
 » qui le fut d'Abraham, qui le fut de Tha-
 » ré, qui le fut de Nachor, qui le fut de
 » Saruc, qui le fut de Ragau, qui le fut
 » de Phaleg, qui le fut d'Héber, qui le
 » fut de Salé, qui le fut de Caïnan, qui le
 » fut d'Arphaxad, qui le fut de Sem, qui
 » le fut de Noé, qui le fut de Lamech,

fut Joseph, 25. Qui
 fut Mathatie, qui fut
 Amos, qui fut Nahum,
 qui fut Hesli, qui fut
 Nagge, 26. Qui fut
 Mahat, qui fut Matha-
 tias, qui fut Semei, qui
 fut Joseph, qui fut
 Juda, 27. Qui fut Jo-
 anna, qui fut Resa,
 qui fut Zorobabel,
 qui fut Salathiel, qui
 fut Neri, 28. Qui fut
 Melchi, qui fut Addi,
 qui fut Cosan, qui fut
 Elmadan, qui fut Her,
 29. Qui fut Jesu, qui
 fut Eliezer, qui fut
 Jorim, qui fut Mathat,
 qui fut Levi, 30. Qui
 fut Simeon, qui fut
 Juda, qui fut Joseph,
 qui fut Jona, qui fut
 Eliakim, 31. Qui fut
 Melea, qui fut Menna,
 qui fut Mathata, qui
 fut Nathan, qui fut
 David, 32. qui fut
 Jesse, qui fut Obed,
 qui fut Booz, qui fut
 Salmon, qui fut Naas-
 son, 33. Qui fut Ami-
 nadab, qui fut Aram,
 qui fut Esron, qui
 fut Phares, qui fut
 Judæ, 34. Qui fut Ja-
 cob, qui fut Isaac,
 qui fut Abrahæ, qui
 fut Thare, qui fut
 Nachor, 35. Qui fut
 Sarug, qui fut Ragau,
 qui fut Phaleg, qui
 fut Heber, qui fut
 Sale, 36. Qui fut Cai-
 nan, qui fut Arpha-
 xad, qui fut Sem, qui
 fut Noe, qui fut La-
 mech, 37. Qui fut

³ S. Matthieu dit que Jéchonias fut père de Salathiel. Mais celui-ci a pu être appelé fils de Néri, ou parce qu'il était son gendre, ou parce qu'il était son petit-fils par sa mère, fille de Néri, épousée par Jéchonias, ce qui suffit en-
 core pour sauver la contradiction.

Mathusale, qui fuit	» qui le fut de Mathusalé, qui le fut d'Hé-
Enoch, qui fuit Ja-	» noch, qui le fut de Jared, qui le fut de
red, qui fuit Malaleel,	» Malaléel, qui le fut de Caïnan, qui le
qui fuit Cainan, 38.	» fut d'Hénos, qui le fut de Seth, qui le
Qui fuit Henos, qui	» fut d'Adam, qui le fut de Dieu ¹ .
fuit Seth, qui fuit	
Adam, qui fuit Dei.	

Ces généalogies étaient principalement pour les Juifs, qui ne pouvaient pas reconnaître un Messie qui n'aurait pas été du sang de David; et quelles que soient les difficultés qui s'y rencontrent, il est certain que la descendance de David n'a jamais été contestée à Jésus-Christ, comme en effet elle n'a jamais pu l'être. Car ceux qui le croyaient simplement fils de Joseph ne pouvaient pas la lui disputer; et ceux qui le croient né d'une vierge ne peuvent plus douter qu'il ne soit tout ce que les Prophètes ont annoncé qu'il serait, tout ce que les Evangélistes en assurent, et ce qu'il a déclaré de lui-même.

CHAPITRE IV.

Adoration des mages, — Purification. — Fuite en Egypte. — Massacre des Innocents. — Retour à Nazareth. — Jésus perdu, et retrouvé dans le temple.

Un autre signe également prédit devait le manifester aux Gentils; et ce signe, soit qu'il ait paru au moment de sa naissance, soit qu'il l'ait précédée de quelque temps, produisit

<i>Matth.</i> 2. v. 1. Cum	aussitôt son effet. Car « Jésus étant né à
natus esset Jesus in	» Bethléem de Juda, au temps que régnait
Bethleem Juda, in di-	» Hérode, voici que les mages ² vinrent
ebus Herodis regis,	
ecce magi ab Oriente	

¹ C'est-à-dire, qui eut Dieu pour auteur immédiat de son existence. On peut remarquer à ce propos que S. Luc, qui emploie ici le terme de fils dans un sens différent de celui de la génération naturelle, autorise par là les différents sens que nous avons donnés à ce terme par les notes précédentes.

² On trouve le nom de *magis* employés par les anciens auteurs pour signifier : 1° des magiciens et des enchanteurs; 2° les habitants d'une certaine contrée d'Arabie qui s'appelait la Magodie; 3° les sages et les philosophes de la Perse, qu'on a peut-être appelés du nom de *magis*, parce que dans leur philosophie il entrait beaucoup d'astronomie, que la simplicité des anciens peuples

» de l'Orient¹ à Jérusalem, et demandè-
 » rent : Où est le roi des Juifs qui est né ?
 « car nous avons vu son étoile² dans l'O-
 » rient, et nous sommes venus pour l'ado-
 » rer. A cette nouvelle le roi Hérode fut
 » troublé, et tout Jérusalem avec lui, et

venerunt Jerosoly-
 mam, 2. Dicentes : U-
 bi est qui natus est
 rex Judæorum ? Vidi-
 mus enim stellam ejus
 in Oriente, et veni-
 mus adorare eum. 3.
 Audiens autem Hero-
 des rex turbatus est,
 et omnis Jerosolyma

regardait comme une espèce de magie. Cette dernière signification est celle que l'opinion commune donne ici au nom de mages.

Le nombre des mages qui vinrent adorer le Sauveur n'est pas exprimé. Celui de trois, à quoi on le fixe, est une tradition qui paraît fondée sur le nombre des présents qu'ils offrirent.

Leur royauté n'est point reconnue par quelques interprètes. C'est l'idée commune, que son antiquité doit faire respecter. On n'entend pas cependant qu'ils aient été de grands et puissants monarques; on sait qu'il y a encore des contrées au monde où il suffit, pour avoir le titre de roi, de posséder en souveraineté deux ou trois bourgades.

¹ Selon quelques-uns, ils venaient de la Perse, qui est directement à l'orient de la Palestine. Le nom de *mage* sert à appuyer ce sentiment qui aurait apparemment prévalu, si la distance de près de 500 lieues qu'il y a de la Perse à la Judée n'y faisait une difficulté embarrassante, et à laquelle il n'y a point de réponse, si l'on est dans l'idée commune que les mages arrivèrent à Bethléem le treizième jour après la naissance du Sauveur. La connaissance des astres qu'on leur suppose a fait dire à d'autres qu'ils venaient de la Chaldée, pays fécond en astronomes, lequel est situé entre l'orient et le nord de la Judée. Enfin la qualité des présents qu'ils apportèrent a fait juger qu'ils venaient de l'Arabie, placée entre le midi et l'orient de la Judée, dont elle est assez peu distante; et ce sentiment est le plus suivi.

² On n'a que des conjectures sur la nature de l'étoile qui leur apparut, sur la partie du ciel où ils la virent et sur la manière dont elle dirigea leur marche. Voici ce que l'on dit de plus probable. Ce n'était pas une étoile véritable, mais un météore plus brillant que les étoiles ordinaires; puisqu'il n'était pas effacé par la clarté du jour. Ils virent l'étoile sur la Judée; car comment leur aurait-elle fait penser à la naissance du nouveau roi des Juifs, s'ils l'avaient vue sur le pays qu'ils habitaient? Et la prophétie qui disait, *une étoile nattra de Jacob*, aurait-elle pu s'appliquer à un astre qui aurait paru subitement sur l'Arabie? Placée sur la Judée, cette étoile, par sa position seule, leur servait de guide, et il n'était pas nécessaire qu'elle fût mise en mouvement pour qu'ils sussent de quel côté ils devaient tourner leurs pas. Lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem, ils cessèrent de la voir. Si ce fut, comme on le dit, afin d'éprouver leur foi que Dieu la fit disparaître, son intention principale était de faire connaître aux Juifs, par le moyen des mages, la naissance du Messie, et aux mages, par le moyen des Juifs, le lieu où le Messie devait naître, et l'accord des prophéties avec le signe miraculeux qui les avait attirés.

cum illo, 4. Et congregans omnes principes sacerdotum et scribas populi, sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur. 5. At illi dixerunt ei : In Bethleem Judæ : sic enim scriptum est per prophetam : 6. Et tu Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israel. 7. Tunc Herodes, clam vocatis magis, diligenter dicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis ; 8. Et mittens illos in Bethleem, dixit, Ite, et interrogate diligenter de puero, et cum inveneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. 8. Qui cum audissent regem, abierunt.

Et ecce stella quam viderant in Oriente, antecedebat eos, usque dum veniens staret supra ubi erat puer. 10. Videntes autem stellam, gavisii sunt gaudio magno valde. 11. Et intrantes domum, invenerunt

» ayant assemblé tous les princes des prêtres et les scribes de la nation, il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui dirent : A Bethléem de Juda, car voici ce qui a été écrit par le Prophète : Et vous, Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le conducteur qui gouvernera Israël mon peuple. Alors Hérode ayant fait venir secrètement les mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avaient vu paraître l'étoile, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez¹, enquêtez-vous soigneusement de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis, afin que j'aie aussi l'adorer. Ayant entendu ce que le roi disait, ils s'en allèrent sans défiance, et disposés à le satisfaire ; « et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut aller devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint s'arrêter sur le lieu où était l'enfant. A la vue de l'étoile ils eurent une très-grande joie, et, entrant dans la maison², ils trouvèrent

¹ Hérode faisait ce raisonnement : Si l'enquête se fait en mon nom et par mes gens, la défiance fera cacher l'enfant, au lieu qu'on s'empressera à le faire trouver à ces bons Orientaux de qui personne ne se défie. C'était raisonner subtilement ; mais il ne raisonnait pas lorsqu'il ordonna le meurtre des Innocents. Car ce meurtre était inutile si le Messie n'était pas né ; et si le Messie était né, Dieu, qui l'avait promis au monde, ne pouvait pas permettre qu'il fût enveloppé dans le massacre général. Lorsqu'Hérode fut subtil, Dieu se joua de sa subtilité ; lorsqu'il déraisonna, Dieu lui laissa commettre, sans aucun fruit pour lui, un crime qui l'a rendu l'exécration de tous les siècles. Sages et puissants du monde, que vous êtes fous, et que vous êtes faibles, lorsque vous osez traverser les desseins de la Divinité !

² La plupart des anciens disent que c'était dans l'étable de Bethléem ; d'autres croient que Marie avait quitté un réduit si incommode, et qu'elle avait pris un

» l'enfant avec Marie sa mère³, et se prosternant, ils l'adorèrent⁴. Puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe⁵; et ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournèrent en leurs pays par un autre chemin. »

puerum cum Maria matre ejus, et proclidentes adoraverunt eum : et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus, et myrrham. 12. Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

Ce prince attendait leur retour ; et comme il comptait sur eux, il paraît qu'il ne faisait pas d'autres informations ; lorsque, « les jours étant accomplis où Marie devait se purifier suivant la loi de Moïse⁶,

L. 2. v. 22. Et postquam impleti sunt dies purgationis ejus.

autre logement. On ignore ce qui en est : mais si l'on s'en tient précisément au texte, on aura de la peine à croire que ce qui s'appelle simplement *la maison* ait pu être une étable.

³ Joseph n'est pas nommé, ce qui fait présumer avec raison qu'il était absent ; car, lorsque les bergers vinrent à la crèche, et dans d'autres occasions où Joseph était présent, les Evangélistes font mention de lui. Ceux qui veulent rendre raison de tout disent que Dieu permit qu'il fût absent, afin que les mages n'allasent point s'imaginer qu'il fût père de Jésus-Christ. Cette idée était tout à fait indépendante de sa présence ou de son absence ; et les mages devaient toujours l'avoir, à moins que Dieu ne leur eût révélé que l'enfant qu'ils adoraient était fils d'une vierge.

⁴ L'Ecriture emploie souvent ce terme pour signifier l'hommage qu'on rendait aux rois et aux personnes pour qui on avait un grand respect. Ici on le prend plus communément dans le sens de l'adoration proprement dite, parce qu'on ne doute guère que les mages n'aient connu par une lumière surnaturelle la divinité de Jésus-Christ.

⁵ Ces présents étaient mystérieux. Par l'or, ils reconnaissaient la royauté de Jésus-Christ ; par l'encens, sa divinité ; et par la myrrhe, qui servait à embaumer les corps, son humanité dans une chair passible et mortelle. Nous les imitons, dit un saint Père, en offrant à Dieu l'or de la charité, l'encens de la prière, et la myrrhe de la mortification.

Ils furent nos prémices, et la vocation des Gentils commença par eux. De là vient la joie extraordinaire avec laquelle nous célébrons la fête de l'Epiphanie.

⁶ On doit remarquer ici deux lois différentes, l'une qui obligeait celles qui avaient enfanté de venir se purifier au temple après un certain nombre de jours, l'autre qui prescrivait d'offrir au Seigneur tout mâle premier-né de sa mère. On demande si ces deux lois regardaient Jésus-Christ et Marie. Jésus-Christ, qui est Dieu, était au-dessus de toute loi. Mais parce qu'il s'était assujéti volontairement à l'observation de la loi mosaïque, il ne pouvait plus, étant le premier-né, manquer d'accomplir celle-ci. La loi de la purification avait pour objet d'expier l'impureté légale que les femmes contractaient par les suites de

secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, 23. Sicut scriptum est in lege Domini : quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur; 24. Et ut darent hostiam, secundum quod dictum est in lege Domini, par turturum, aut duos pullos columbarum. 25. Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, exspectans consolationem Israel, et Spiritus sanctus erat in eo. 26. Et responsum acceperat a Spiritu sancto, non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini. 27. Et venit in spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo, 28. Et ipse accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et dixit : 29. Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace : 30. Quia viderunt oculi mei, salutare tuum, 31. Quod parasti ante faciem omnium populorum : 32. Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebistæ Israel.

» ils portèrent Jésus à Jérusalem, afin de
 » le présenter au Seigneur, selon ce qui
 » est écrit dans la loi du Seigneur : Tout
 » mâle premier-né de sa mère sera tenu
 » pour chose consacrée au Seigneur, et
 » afin d'offrir en sacrifice, comme porte la
 » loi du Seigneur, deux tourterelles ou
 » deux pigeonneaux. En ce temps-là il y
 » avait à Jérusalem un homme nommé Si-
 » méon. C'était un homme juste et crai-
 » gnant Dieu, qui attendait la consolation
 » d'Israel, et le Saint-Esprit était en lui ;
 » il lui avait même été révélé par le Saint-
 » Esprit qu'il ne mourrait point sans avoir
 » vu le Christ du Seigneur. Il vint au tem-
 » ple étant inspiré d'y aller, et lorsque le
 » père et la mère de l'enfant Jésus l'y ap-
 » portaient pour exécuter à son égard ce
 » qui était en usage selon la loi¹, il le prit
 » entre ses bras, et bénit Dieu en disant :
 » C'est à cette heure, Seigneur, que, sui-
 » vant votre parole, vous laisserez aller
 » votre serviteur en paix, puisque mes
 » yeux ont vu le salut qui vient de vous,
 » que vous avez exposé à la vue de toutes
 » les nations, pour être la lumière qui se
 » découvrira aux gentils et la gloire d'Is-
 » rael votre peuple. »

leurs couches. Marie, dont le divin enfantement avait été plus pur que le rayon du soleil, n'était point dans le cas de cette loi; mais sa parfaite pureté était un mystère ignoré, et qu'il n'était pas encore temps de révéler. Elle ne pouvait donc pas se dispenser de l'obligation commune, sans se faire regarder comme prévaricatrice, c'est-à-dire sans scandaliser. Dès lors n'était-ce pas pour elle une obligation de charité ?

¹ C'est-à-dire pour l'offrir au Seigneur, et le racheter ensuite en donnant cinq sicles d'argent, comme il est marqué au chapitre 18 du livre des Nombres; car l'offrande de l'agneau ou des tourterelles n'était que pour la purification de la mère.

Ainsi s'est accompli littéralement dans ce saint vieillard cette parole du Psalmiste : « Je le rempli-
rai de jours, et lui montrerai le Sauveur
que j'ai envoyé. » Mais le bienfait sur-
passa la promesse : car non content de le lui faire voir, le Seigneur lui permit de le tenir entre ses bras ; et outre la consolation d'Israël qu'il entendait, il connut encore la vocation des Gentils, et le salut offert à tous les peuples ; vérité qui était consignée dans tous les Prophètes, mais qui n'était guère connue alors, et dont les Apôtres même n'eurent une entière connaissance que quelque temps après la descente du Saint-Esprit.

« Son père et sa mère *L. 2. v. 33. Et erat pater ejus, et mater, mirantes super his quæ dicebantur de illo, 34. Et benedixit illis Simeon.*
étaient en admiration sur ce qui se disait de lui. Il les bénit » l'un et l'autre. Mais comme il était éclairé sur la différence qu'il fallait mettre entre celle qui était réellement sa mère et celui qui n'était son père que dans l'opinion publique, il dit, « *parlant seulement à Marie*
sa mère : L'enfant que voilà est au monde
pour la perte et pour le salut de plusieurs de ceux d'Israël, et pour servir de but à la contradiction¹, afin qu'on découvre ce que plusieurs pensent au fond de leur cœur ; et vous-même, *lui*
ajouta-t-il, vous aurez l'âme transpercée d'un glaive. »

Psal. 90. v. 16. Longitudine dierum replebo eum, et ostendam illi salutare meum.

Et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur; 35. (Et tuam ipsius animam pertransibit gladius) ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.

Il prophétisait la passion du Sauveur. Dieu voulut que ce redoutable avenir fût présent à l'esprit de Marie pendant tout le cours de la vie de son fils. C'était afin de l'y disposer d'avance ; mais ce fut aussi pour que cette amertume vînt détrempier la joie qu'elle goûtait dans la possession de son trésor.

¹ Jésus-Christ a eu toujours de vrais ou de faux disciples. Dans les temps calmes, il n'est guère possible de les démêler : c'est le fléau de la persécution qui fait la séparation sensible du froment et de la paille.

Si cette joie avait été toute pure, elle n'aurait pas acquis assez de mérites; et celui de consentir au sacrifice de son fils n'aurait été, comme celui d'Abraham, que le mérite d'un jour, si la connaissance anticipée qu'elle en eut ne lui eût été une occasion de le faire tous les jours, et peut être à tous les moments de ce grand nombre de jours et d'années qui le précéderent.

Act. II. v. 17. Et erit in novissimis diebus, dicit Dominus: effundam de spiritu meo super omnem carnem: et prophetabunt filii vestri, et filiae vestrae.

» Le Seigneur avait dit : Dans les derniers temps je répandrai de mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront. » Cette parole, qui eut son entier accomplissement après la descente du Saint-Esprit, commença dès ce jour à se vérifier. Dieu réunit les deux sexes dans le glorieux témoignage qu'il voulut faire rendre à son Fils. Au saint vieillard Siméon il associa « Anne la pro-

L. II. v. 36. Et erat Anna prophetissa, filia Phanuel, de tribu Aser : hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem a virginitate sua. 37. Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor : quæ non discedebat de templo, jejuniis et observationibus serviens nocte ac die : 38. Et hæc, ipsa hora superveniens, confitebatur Domino ; et loquebatur de illo omnibus

» phétesse. Elle était fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge, et avait vécu sept ans avec le mari qu'elle épousa étant vierge. Elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne sortant point du temple, et passant les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Etant survenue à la même heure, elle louait le Seigneur, et parlait de cet enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël¹. Enfin lorsque Joseph et Marie se

¹ Dans une ville aussi grande et aussi peuplée que l'était Jérusalem, dans un temps où ceux qui étaient chargés de la police n'étaient ni aussi éclairés qu'on l'est aujourd'hui sur tout ce qui peut intéresser le gouvernement, ni apparemment aussi exacts à en rendre compte, il était possible, je crois même qu'il était facile qu'Hérode ne sût rien de ce qui s'était passé au temple, ou qu'il n'en fût informé que lorsque la sainte famille était déjà partie pour Nazareth, tandis qu'il la croyait retournée à Bethléem. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est qu'il est certain qu'Hérode n'apprit que par les mages la naissance du Sauveur, quoiqu'elle eût eu un si grand éclat à Bethléem et dans le pays d'alentour. Cette remarque sert à faire entendre comment la purification a pu se trouver placée en-

» se furent acquittés de tout selon la loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, qui était le lieu de leur demeure. »

qui expectabant redemptionem Israel. Et ut perfecterunt omnia secundum legem Domini, reversi sunt in Galilæam, in civitatem suam Nazareth.

Ils y étaient à peine arrivés² lorsque « l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph³ et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et n'en partez point que je ne vous le dise : car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. Joseph se leva, et la nuit même⁴ prenant l'enfant avec sa mère, il se retira en Egypte, et⁵ il y fut jusqu'à

Matth. 2, v 13. Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Egyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi : Futurum est enim ut Herodes querat puerum ad perdendum eum. 14. Qui consurgens accepit

tre l'adoration des mages et la fuite en Egypte, et elle vient à l'appui de l'opinion commune, qu'il ne faut abandonner que lorsqu'on y est forcé par des raisons évidentes.

² Suivant cet arrangement, il faut dire que ce fut à Nazareth que l'ange apparut à Joseph, et qu'il lui signifia l'ordre de fuir en Egypte. Cependant le récit de S. Matthieu conduit naturellement à croire que cette apparition se fit à Bethléem. C'est une difficulté considérable, mais qui ne l'est pas davantage que celles qui se rencontrent dans les différents systèmes que les interprètes ont imaginés. On en a hasardé un que l'on verra à la note sur le retour de S. Joseph d'Egypte à Nazareth.

³ La révélation est faite à Joseph. C'est Joseph qui ordonne la marche, et qui la dirige. C'est parce que Dieu l'avait établi chef de cette famille : l'autorité est attachée à la place, et non à la science et à la sainteté, qui étaient bien supérieures dans Jésus et dans Marie.

⁴ La conduite que S. Joseph tint dans cette circonstance a toujours été regardée comme le modèle d'une obéissance parfaite. La sienne fut simple et sans raisonnements. Il n'alléguait point que, pour garantir son fils de la fureur d'Hérode, Dieu avait une infinité de moyens beaucoup moins pénibles pour l'enfant, pour la mère et pour lui-même. Elle fut prompte et sans retardement : averti pendant la nuit, il n'attend pas pour partir que le jour commence à paraître. Elle fut généreuse et pleine de confiance en la Providence : il part sans préparatifs et sans provisions.

Il était pauvre, puisque tout lui manquait; mais, possédant Jésus et Marie, qu'il était riche !

⁵ On ne sait pas au juste le temps que Jésus-Christ a passé en Egypte. Suivant les calculs les plus autorisés, il n'a pu y demeurer moins de quatre ans ni plus de sept. On doit regarder comme apocryphes les relations des miracles qu'il y fit. Un seul est fondé sur une tradition que son antiquité rend respectable; c'est la chute des idoles en Egypte, lorsque le Sauveur y entra. On ne voit pas cepen-

puerum, et matrem ejus nocte, et secessit in Egyptum. 15. Et erat ibi usque ad obitum Herodis : ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam dicentem : Ex Egypto vocavi filium meum. 16. Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a magis, iratus est valde : et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus, a bimatu et infra, secundum tempus quod exquisierat a magis. 17. Tunc adimpletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam, dicentem : 18. Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari : quia non sunt. 19. Defuncto autem Herode, ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph

» la mort d'Hérode; afin que ce que le
 » Seigneur a dit par le Prophète s'accom-
 » plît : J'ai fait venir mon fils d'Egypte ¹.
 » Hérode, voyant que les mages l'avaient
 » trompé, entra dans une grande colère,
 » et envoya tuer tout ce qu'il y avait d'en-
 » fants mâles dans Bethléem et aux envi-
 » rons, depuis l'âge de deux ans et au-
 » dessous, selon le temps dont il s'était
 » informé aux mages. Alors s'accomplit
 » ce qui a été dit par le prophète Jérémie :
 » On a entendu une voix dans Rama, de
 » grandes lamentations et de grands cris ;
 » c'est Rachel qui pleure ses enfants, et
 » elle ne veut point se consoler parce qu'ils
 » ne sont plus. Or, après la mort d'Hérode,
 » l'ange du Seigneur (le même qui avait
 » apporté l'ordre de fuir) apparut en
 » songe à Joseph en Egypte, et lui dit :

dant que cette tradition soit appuyée sur aucun monument historique; et elle pourrait bien n'avoir pas d'autre fondement que cette prophétie d'Isaïe, que plusieurs interprètes ont cru devoir appliquer à d'autres temps et à d'autres événements : *Le Seigneur montera sur une nuée légère, et il entrera dans l'Égypte, et les idoles d'Égypte seront ébranlées devant sa face.*

¹ Ce mot se lit dans Osée, ch. 11, v. 1. Le Prophète le dit de sa sortie d'Égypte, lorsque Dieu brisa les fers de son peuple, qu'il appelle ici son fils, pour marquer combien il lui était plus cher que tous les autres peuples. Le nom de fils convient si improprement à ce peuple, et si proprement à Jésus-Christ, qu'il est aisé de voir que c'est à Jésus-Christ seul que ce texte peut être appliqué dans son sens naturel et littéral.

Tout l'Ancien Testament est figuratif du Nouveau. Quoi de plus grand dans le premier, que la captivité du peuple de Dieu en Égypte, et sa délivrance miraculeuse ? Quoi de moins considérable en apparence, dans la vie de Jésus-Christ, que le lieu particulier où il se retire pour se dérober aux poursuites d'Hérode ? Le premier n'était cependant que la figure du second. D'autre part, quoi de plus intéressant dans la vie de Jésus-Christ que sa passion et tout ce qui la concerne ? et dans la manducation de l'agneau pascal, quoi de moins considérable que la défense d'en briser les os ? Cependant cette observance, si petite à ne la considérer qu'en elle-même, était prophétique et figurative d'une des principales circonstances de la passion du Sauveur.

» Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère,
 » allez-vous-en dans la terre d'Israël; car
 » ceux qui en voulaient à la vie del'enfant
 » sont morts. Il se leva, prit l'enfant, et
 » s'en vint dans la terre d'Israël. Mais enten-
 » dant dire qu'Archélaüs régnait dans la
 » Judée en la place d'Hérode son père, il
 » n'osa y aller, et ayant été averti en
 » songé, il se retira dans la Galilée, et alla
 » faire sa demeure dans une ville qui s'ap-
 » pelle Nazareth²; afin que ce qui a été
 » dit par les Prophètes s'accomplît, il
 » sera appelé Nazaréen.

in Ægypto, 20. dicens: Surge, et accipe puerum, et matrem ejus, et vade in terram israel; defuncti sunt enim qui querebant animam pueri. 21. Qui consurgens, accipit puerum, et matrem ejus, et venit in terram israel. 22. Audiens autem quod Archelaüs regnaret in Judæa pro Herode patre suo, timuit illo ire; et admonitus in somnis, secessit in partes Galilææ. 23. Et veniens habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth: ut adimpleretur quod dictum est per prophetas: Quoniam Nazareus vocabitur.

² Joseph ne devait-il pas de lui-même, et sans attendre l'avertissement de l'ange, retourner à Nazareth, supposé qu'il fût parti de cette ville pour aller en Egypte? C'était là qu'il avait sa maison, ses meubles avec tous les instruments de sa profession, et qu'il devait espérer de les retrouver. Ou, si Joseph s'était établi ailleurs qu'à Nazareth, où pouvait-ce être qu'à Bethléem, d'où il était originaire, et où il pouvait présumer que Dieu, qui y avait fait naître son Fils, voulait aussi qu'il fût élevé; d'autant plus que la naissance du Messie à Bethléem, laquelle serait mieux connue s'il continuait à l'habiter, était une des marques qui devait servir à le faire reconnaître? Cette observation a fait imaginer un arrangement différent de celui qu'on vient de voir. Après la purification, qu'il faudrait placer avant l'Épiphanie, Joseph retourne avec Marie et l'enfant à Nazareth, comme le dit S. Luc: mais il n'y retourne que pour mettre ordre à ses affaires et pour faire transporter ses effets à Bethléem, où il allait s'établir avec sa famille. Les mages arrivent, et trouvent à Bethléem l'enfant avec sa mère; non pas quelques jours, mais plusieurs mois après sa naissance, comme l'ont cru plusieurs interprètes, à qui il a paru qu'on ne pouvait pas expliquer autrement l'ordre que donna Hérode de tuer tout ce qu'il y avait d'enfants mâles dans Bethléem et aux environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé aux mages. Ainsi tout s'arrange et tout s'accorde. La purification a lieu après les quarante jours prescrits par la loi de Moïse; la sainte Famille retourne aussitôt après à Nazareth, conformément au récit de S. Luc; et c'est à Bethléem, comme le dit S. Matthieu, et aussitôt après le départ des mages, que Joseph reçoit l'ordre de fuir en Egypte: pour cela, il suffit de supposer l'établissement de la sainte Famille à Bethléem, supposition qui a autant de vraisemblance qu'il y en a à croire que Joseph, au retour d'Egypte, devait naturellement et de lui-même retourner au lieu où il était établi avant son départ. Cependant, comme tout ceci ne porte que sur une conjecture, je n'ai pas cru que ce fût une raison suffisante de changer l'arrangement commun.

L. 2, v. 40. Puer autem crescebat, et confortabatur plenus sapientia; et gratia Dei erat in illo. 41. Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem, in die sollemni Paschæ. 42. Et cum factus esset annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolymam, secundum consuetudinem diei festi, 43. Consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. 44. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos. 45. Et non inveniētes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. 46. Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos. 47. Stupebant autem omnes qui eum audiebant, super prudentiam et responsis ejus. 84. Et videntes admirati sunt. Et dixit mater ad illum: Fili, quid fecisti nobis sic? ecce pater tuus et ego dolentes querebamus te. 49. Et ait ad illos: Quid est quod me querebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse? 50. Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. 51.

» Cependant l'enfant plein de sagesse
 » devenait plus grand et plus fort, et la
 » grâce de Dieu était en lui. Son père et
 » sa mère allaient tous les ans à Jérusa-
 » lem au temps que l'on solennisait la
 » pâque. Et quand il eut atteint l'âge de
 » douze ans, comme ils y étaient allés selon
 » ce qui se pratiquait à la fête, et qu'ils
 » s'en retournaient, les jours de la fête
 » étant passés, l'enfant demeura dans Jérusalem, sans qu'ils y prissent garde.
 » Mais pensant qu'il était dans la troupe,
 » ils marchèrent une journée entière, et
 » ils le cherchaient parmi leurs parents et
 » les gens de leur connaissance; ne l'ayant
 » point trouvé, ils retournèrent jusqu'à
 » Jérusalem en le cherchant. Au bout de
 » trois jours, ils le trouvèrent dans le
 » temple qui écoutait et interrogeait les
 » docteurs, étant assis au milieu d'eux, et
 » tous ceux qui l'entendaient parler étaient
 » surpris de sa sagesse et de ses réponses.
 » Ils furent alors étonnés de le voir, et sa
 » mère lui dit : Mon fils, pourquoi en
 » avez-vous usé ainsi avec nous ? voilà
 » que nous vous cherchions tout affligés,
 » votre père et moi. Pourquoi me cher-
 » chiez-vous ? leur répondit-il ; ne saviez-
 » vous pas qu'il faut que je m'emploie aux
 » choses qui regardent mon Père ? Mais
 » ils ne conçurent pas ce qu'il leur dit.

⁴ La volonté du Père céleste doit être préférée à toutes les considérations humaines et à toutes les tendresses du sang. La rigueur apparente dont use ici Jésus-Christ pouvait être à dessein de donner de la force à cette grande leçon. Si ce fut pour Marie un sujet de mortification, elle fut bien dédommée de ce moment par trente années du respect le plus tendre et le plus soumis.

- » Ensuite étant parti avec eux, il alla à Nazareth, et il leur était soumis³. Pour sa mère, elle conservait tout cela en sa mémoire³. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce aux yeux de Dieu et des hommes⁴. »
- Et descendit cum eis, et venit Nazareth : et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. 52. Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines.

CHAPITRE V.

Manifestation de Jean-Baptiste et sa prédication. — Baptême de Jésus-Christ. — Jeûne et tentation de Jésus-Christ dans le désert. — Témoignages rendus par Jean-Baptiste. — Andre et Pierre appelés pour la première fois. — Vocation de Philippe et de Nathanaël.

Jésus demeura ainsi caché jusqu'à l'âge de près de trente ans. Son précurseur, plus âgé que lui de six mois, pouvait les avoir accomplis. Nous avons vu que depuis son enfance Jean habitait le désert où l'inspiration l'avait conduit. Destiné au plus sublime ministère auquel homme mortel eût été jusqu'alors appelé, Dieu l'y disposait par la retraite et par l'austérité de la vie. « Il était vêtu de » poil de chameau, il avait une ceinture de cuir sur ses reins, et sa nour-

Matth. 3, v. 4. Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam cir-

¹ Ce moment renferme l'histoire de trente ans de la plus précieuse de toutes les vies. Réjouissez-vous, humbles qui chérissez l'obscurité, et glorifiez-vous dans vos ténébres.

³ Marie ne le conçut pas d'abord, mais elle le conservait dans sa mémoire. Ailleurs il est écrit qu'elle le méditait dans son cœur; sans doute elle parvenait ainsi à le concevoir. Elle était conduite à l'intelligence par la méditation : par quelle autre voie les serviteurs oseraient-ils espérer d'y parvenir ?

⁴ Tous les trésors de la grâce, aussi bien que ceux de la sagesse et de la science, étaient renfermés dans Jésus-Christ; mais ils y étaient cachés. En avançant en âge, il les découvrait d'une manière proportionnée à l'âge auquel il était parvenu. Les marques qu'il en donnait à vingt ans étaient donc aussi différentes de celles qu'il en avait données à douze ans : qu'il y a de différence entre ces deux âges ! C'est en ce sens qu'il est dit qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce.

ca lumbos suos : esca
autem ejus erat locus-
tæ et mel silvestre.

» riture était de sauterelles¹ et de miel
» sauvage. » Il attendait ainsi, et sans
doute qu'il hâtait par ses vœux le jour de sa manifestation
qui devait être comme l'aurore de la grande lumière qui allait
éclairer le monde. Ce moment si désiré arriva, et lorsque le
ciel et la terre étaient dans l'attente des merveilles que le Tout-

L. 3, v. 1. Anno
quinto decimo impe-
rii Tiberii Caesaris,
procurante Pontio Pi-
lato Judæam, tetrar-
cha autem Galilææ
Herode, Philippo au-
tem fratre ejus tetrar-
cha Iturææ et Trach-
onitidis regionis, et
Lysania Abylinæ te-
trarcha, 2. Sub prin-
cipibus sacerdotum
Anna et Caïpha, fac-
tum est verbum Do-
mini super Joannem
Zachariæ filium, in
deserto.

Marc. 1, v. 2. Si-
cut scriptum est in
Isaia propheta : Ecce
ego mitto angelum
meum ante faciem
tuam, qui præparabit
viam tuam ante te. 4.
Fuit Joannes in de-
serto baptizans et
prædicans. L. 3, v.
3. Et venit in omnem
regionem Jordanis,

Puissant était prêt à faire éclore, enfin « la
» quinzième année de l'empire de Tibère
» César, la Judée ayant pour gouverneur
» Ponce-Pilate, Hérode étant tétrarque de
» la Galilée, Philippe son frère l'étant de
» l'Iturée et du pays des Trachonites, et
» Lysanias l'étant de la contrée d'Abila,
» sons le pontificat d'Anne et de Caïphe²,
» la parole du Seigneur se fit entendre
» au désert à Jean, fils de Zacharie, con-
» formément à ce qui est écrit dans le pro-
» phète Isaïe : J'envoie mon ange devant
» votre face, qui préparera votre voie de-
» vant vous. Jean commença *donc* à prê-
» cher dans le désert de la Judée, et il vint
» dans la contrée du Jourdain baptisant³,
» et prêchant le baptême de la pénitence;

¹ Plin et d'autres anciens auteurs parlent d'une espèce de sauterelles dont le pe-
tit peuple chez les Orientaux faisait sa nourriture.

² Anne et Caïphe son gendre exerçaient tour à tour le souverain pontificat, cha-
cun pendant un an, par un accord approuvé apparemment par les Romains qui,
en ce temps-là, disposaient de tout dans la Judée. Cette explication est confirmée
par le mot de S. Jean parlant de Caïphe : *Il était pontife de cette année*. J. 2.

³ Le baptême de Jean était une cérémonie religieuse par laquelle on faisait
profession d'embrasser la pénitence. Il ne donnait pas la rémission des péchés ;
mais il y disposait par la pénitence qui devait le suivre, et qui devenait la dispo-
sition prochaine au baptême de Jésus-Christ, dans lequel seul se trouve la rémis-
sion des péchés. Le baptême de Jean précédait la pénitence, et celui de Jésus-
Christ la suivait. *Faites pénitence, et que chacun de vous reçoive le baptême.*
Petr. Act. 2 Le premier n'appartenait proprement ni à la loi ancienne ni à la loi
nouvelle ; il était mitoyen entre l'une et l'autre, et participait de l'une et de l'au-
tre, comme le crépuscule participe du jour et de la nuit.

» car le royaume des cieux approche ⁴.
 » Car c'est *encore* de lui que le prophète
 » Isaïe a parlé, quand il a dit : *On enten-*
 » *dra* la voix de celui qui crie dans le
 » désert : Préparez le chemin du Sei-
 » gneur, faites-lui des sentiers droits ⁵.
 » Toutes les vallées seront comblées,
 » toutes les montagnes et toutes les col-
 » lines seront abaissées; ce qui n'est pas
 » droit sera redressé, et ce qui est ra-
 » boteux deviendra un chemin uni, et
 » toute chair verra le salut qui vient de
 » Dieu. »

Au bruit de ses premières prédications les peuples ac-
 coururent en foule; « et de toute la Judée
 » de la ville de Jérusalem, et de tous les
 » pays d'autour du Jourdain, ils venaient
 » le trouver, et, confessant leurs péchés,
 » ils recevaient de lui le baptême dans le
 » fleuve du Jourdain. Il disait donc aux peu-
 » ples, et *principalement* aux Pharisiens
 » et aux Sadducéens qui venaient *avec*
 » *le peuple* lui demander son baptême :
 » Races de vipères, qui vous a appris à fuir
 » la colère à venir? Faites donc de dignes
 » fruits de pénitence, et ne dites pas : Abra-
 » ham est notre père; car je vous dis, moi,
 » que de ces pierres Dieu peut en faire
 » naître des enfants d'Abraham ⁶. On a
 » déjà mis la cognée à la racine des arbres;

prædicans baptismum
 poenitentiae in remis-
 sionem peccatorum.

*Matth. 3, ¶ 2. Et
 dicemus Poenitentiam
 agite : appropinqua-
 vit enim regnum coe-
 lorum. 3. Hic est e-
 nim qui dictus est
 per Isaiam prophetam
 dicentem : Vox cla-
 mantis in deserto :
 Parate viam Domini;
 rectas facite semitas
 ejus. L. 3, ¶ 5. Omnis
 vallis implebitur, et
 omnis mons et collis
 humiliabitur, et erunt
 prava in directa, et
 aspera in vias planas.
 6. Et videbit omnis
 caro salutare Dei.*

*Matth. 3, ¶ 5. Exi-
 bat ad eum Jerosoly-
 ma, et omnis Judæa,
 et omnis regio circa
 Jordanem. 6. Et bap-
 tizabantur ab eo in
 Jordane, confitentes
 peccata sua. L. 3, ¶ 7.
 Dicebat ergo ad tur-
 bas. Matth. 3, ¶ 7.
 Videns autem multos
 Phariseorum et Sad-
 ducæorum venientes
 ad baptismum suum,
 dixit eis : Progenies
 viperarum, quis de-
 monstravit vobis fu-
 gere a ventura ira ?
 8. Facite ergo fruc-
 tum dignum poenit-
 entiae. 9. Et ne velitis
 dicere intra vos : Pa-
 trem habemus Abra-
 ham : dico enim vobis
 quoniam potens est
 Deus de lapidibus istis
 suscitare filios Abra-
 hæ. 10. Jam enim se-*

⁴ Le ciel, fermé jusqu'à ce jour, va être ouvert. S. Jean débute par désabuser les Juifs du préjugé du royaume temporel.

⁵ Expression métaphorique, prise de l'usage d'aplanir et d'orner mêmes les chemins par où les rois devaient passer.

⁶ Les vrais enfants d'Abraham, ce sont les imitateurs et les héritiers de sa foi. Dieu pouvait les produire hors de la race du saint patriarche. La vocation des gen-
 tils est insinuée par ces paroles.

curis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittitur. L. 3, v. 10. Et interrogabant eum turbæ dicentes : Quid ergo faciemus ? 11. Respondens autem dicebat illis : Qui habet duas tunicas, det non habenti, et qui habet escas, similiter faciat. 12. Venerunt autem et Publicani ut baptizarentur, et dixerunt ad illum : Magister, quid faciemus ? 13. At ille dixit ad eos : Nihil amplius quam quod constitutum est vobis, faciat. 14. Interrogabant eum et milites, dicentes : Quid faciemus et nos ? Et ait illis : Neminem concutatis, neque calumniam faciat, et contemni estote stipendiis vestris.

L. 3, v. 15. Existimante autem populo et cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne forte ipse esset Christus, 16. Respondit Joannes, dicens omnibus : Ego quidem aqua baptizo vos, Matth. 3, v. 11, in poenitentiam : qui autem post me venturus est, fortior me est, cuius non sum dignus calceamenta portare.

» souliers. » Non,

dont il annonçait la venue, « non je ne suis pas digne de me

» ainsi tout arbre qui ne porte pas de
 » bons fruits, on le coupera, et on
 » le jettera au feu. Et ces troupes lui
 » demandaient : Qu'avons-nous donc à
 » faire ? Il leur répondait : Que celui
 » qui a deux habits en donne un à ce-
 » lui qui n'en a point, et que celui qui
 » a de quoi manger en use de même¹.
 » Il vint aussi des Publicains pour être
 » baptisés, et ils lui dirent : Maître, qu'a-
 » vons-nous à faire ? Ne faites rien au-
 » delà des ordres que vous avez, leur
 » dit-il². Les gens de guerre lui deman-
 » daient aussi : Et nous qu'avons-nous
 » à faire ? Il leur répondit : Ne faites point
 » de concussions, n'accusez faussement
 » personne, et contentez-vous de votre
 » solde.

» Cependant, comme le peuple se per-
 » suadait que Jean pourrait bien être le
 » Christ³, et tout le monde étant dans
 » cette pensée, Jean leur parla à tous en
 » ces termes : A la vérité je vous donne à
 » tous un baptême d'eau, afin que vous
 » fassiez pénitence ; mais celui qui va ve-
 » nir après moi est plus puissant que moi,
 » et je ne suis pas digne de lui porter ses

¹ Chaque profession a ses devoirs particuliers : l'aumône est un précepte universel qui oblige tous ceux qui peuvent la faire.

² Ce n'est pas à dire que cela suffise pour être sauvé ; mais la réponse était relative à la profession de ceux qui demandaient conseil. De plus, S. Jean pouvait croire qu'ils s'abstiendraient aisément des autres péchés, s'ils s'abtenaient de celui auquel ils étaient le plus sujets.

³ Une trop grande estime pour le prédicateur ou pour le directeur a été plus d'une fois une occasion d'erreur et d'hérésie.

» prosterner devant lui pour lui délier la
 » courroie de ses souliers; c'est lui, ajoutait-il, qui vous donnera le baptême de
 » l'Esprit saint et du feu⁴. Le van est entre ses mains : il nettoiera son aire, et il
 » amassera son blé dans son grenier; pour
 » la paille, il la brûlera dans un feu qui
 » ne s'éteint point. Il adressait encore au
 » peuple beaucoup d'autres paroles d'instruction et d'exhortation.

» Celui qui ne connaissait pas le péché,
 » mais qui avait été fait pour nous le péché » même, dont il avait pris sur lui toute la dette, Jésus voulut bien se mêler dans la foule des pécheurs et entrer avec eux dans la carrière de la pénitence. « Il partit donc de Nazareth de Galilée, et alla trouver Jean pour en être baptisé dans le Jourdain. Mais Jean s'en défendait, disant : C'est moi qui devrais recevoir de vous le baptême, et vous venez à moi? Jésus lui répondit : Laissez-moi faire maintenant, car il est à propos que nous remplissions ainsi toute justice. Alors Jean ne s'y opposa plus⁵, et Jésus fut baptisé par lui dans le Jourdain. Or il arriva que tout le peuple recevant le baptême, Jésus, qui l'avait reçu, sortit aussitôt de l'eau; et lorsqu'il faisait sa prière, les cieux lui furent ouverts, et il vit le Saint-Esprit, sous la figure corporelle d'une colombe, descendre et s'arrêter

M. 1, v. 7. Non sum dignus procumbens solvere corrigiam calceamentorum ejus. Matth. 3, v. 11. Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igne. 12. Cujus ventilabrum in manu sua est, permundabit areas suas, et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igni inextingibili. L. 3, v. 18. Multa quidem et alia exhortans evangelizabat populo.

Il Cor. 5, v. 21. Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.

M. 1, v. 9. Venit Jesus a Nazareth Galilee, Matth. 3, v. 13, in Jordanem ad Joannem ut baptizaretur ab eo. 14. Joannes autem prohibebat eum, dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me. Respondens autem Jesus, dixit ei : Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum. M. 1, v. 9. Et baptizatus est a Joanne in Jordane. L. 3, v. 21. Factum est autem cum baptizaretur omnis populus, Matth. 3, v. 16. Baptizatus Jesus confestim ascendit de aqua. L. 3, v. 21. Jesu baptizato et orante, Matth. 3, v. 16, ecce aperti sunt ei coeli, et vidit Spiritum Dei des-

⁴ Ce feu est celui qui descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, le même par lequel le Saint-Esprit continue à purifier le cœur des vrais fidèles.

⁵ La vraie humilité résiste d'abord à Dieu même, lorsqu'il veut l'élever à des ministères honorables; mais si Dieu persiste à le vouloir, elle obéit, parce que, si elle n'était pas obéissante, elle ne serait plus la vraie humilité.

cedentem sicut colubam, L. 3, § 22. corporali specie, M. 1, § 10. et manentem in ipso : 11. Et vox facta est de coelis : tu es Filius meus dilectus, in te complacui. L. 3, § 23. Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph.

» sur lui; et on entendit au même temps
 » une voix du ciel qui disait : Vous êtes
 » mon Fils bien-aimé¹; j'ai mis en vous
 » mes complaisances. » Nous avons déjà
 dit que « Jésus était alors âgé d'environ
 » trente ans, et il passait pour le fils de
 » Joseph. »

Le baptême que Jésus venait de recevoir ne fut pas pour lui une cérémonie sans conséquence; c'était, comme on l'a dit, une profession de pénitence. Il voulut en exercer sur lui les rigueurs, et montrer d'avance à son Eglise la pénitence qu'elle devait prescrire à ses enfants pour tous les siècles à venir.

L. 4, 1. Jesus autem plenus Spiritu sancto, regressus est a Jordane, et, Matth. 4, § 1, ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. M. 1, § 13. Et erat in deserto quadraginta diebus, et quadraginta noctibus. L. 4, § 2. Et nihil manducavit in diebus illis. M. 1, § 13. Et tentabatur a Satana, eratque cum bestiis, L. 4, § 2. Et, consummatis illis, esuriit. M. 4, § 3. Et accedens tentator dixit ei : Si filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant. 4. Qui respondens, dixit : Scriptum est : Non in solo

« Il quitta le Jourdain plein du Saint-
 » Esprit, dont l'impulsion le conduisit
 » aussitôt au désert pour être tenté par le
 » démon². Il y passa quarante jours et
 » quarante nuits, pendant lesquels il ne
 » mangea point. Il était tenté par Satan³;
 » il vivait parmi les bêtes. Quand ces jours
 » furent expirés, il eut faim. Alors le
 » tentateur s'approchant, lui dit : Si vous
 » êtes fils de Dieu, commandez que ces
 » pierres se changent en pains. Jésus lui
 » répondit : Il est écrit (*Deuter.* 8, 3) : Ce
 » n'est pas le pain seul qui fait vivre
 » l'homme⁴, mais toute parole qui sort de

¹ C'est ainsi que cette parole est rapportée par S. Marc et par S. Luc. S. Matthieu fait dire à la voix : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.* Il paraît que celui-ci a rendu le sens, et les deux autres les propres paroles.

² Celui qui est la force même a pu aller au-devant de l'ennemi : ceux qui sont la faiblesse même ne sauraient mieux faire que d'éviter sa rencontre. Jésus-Christ n'est ici modèle que de la résistance, lorsqu'on ne peut éviter le combat.

³ Ce mot est de S. Marc. On l'entend ordinairement des tentations que Jésus-Christ essuya après son jeûne. Quelques-uns l'entendent aussi d'une suite de tentations qui durèrent pendant les quarante jours, et dont les trois qui sont rapportées furent le dernier et le plus vigoureux assaut.

⁴ Dieu n'a pas besoin de pain pour sustenter l'homme; il peut le faire avec

» la bouche de Dieu. » Il se sert de *pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* l'Ecriture pour repousser l'ennemi, et le texte qu'il emploie exprime la confiance qu'on doit avoir en la Providence dans les divers besoins de la vie. Satan, de son côté, essaya de tourner ces mêmes armes contre le Fils de Dieu; et après l'avoir attaqué par ce qu'il croyait être son faible, c'est-à-dire par la faim qu'il endurait alors, il l'attaqua par son fort, c'est-à-dire par la confiance en Dieu et par l'Ecriture. « Il le transporta » donc dans la ville sainte; il le mit sur » le pinacle du temple, et lui dit : Si vous » êtes fils de Dieu, jetez-vous en bas » (*Psal. 90*); car il est écrit : Il a chargé » ses anges du soin de votre personne, » pour qu'ils veillent à votre conservation, » et ils vous porteront entre leurs mains, » de peur que votre pied ne heurte contre » quelque pierre. Il est aussi écrit, lui dit » Jésus (*Deut. 6*) : Vous ne tenterez point » le Seigneur votre Dieu. »

Matth. 4, v 5. Tunc assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem et statuit eum super pinnaculum templi 6. Et dixit ei : Si Filius Dei es, mitte te deorsum. Scriptum est enim : Quia angelis suis mandavit de te, L. 4, v 10, ut conservent te. Matth. 4, v 6. Et in manibus tollent te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum. 7. Ait illi Jesus : Scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.

Après cette réponse, Satan crut qu'il n'avait plus rien à ménager, et, faisant un dernier effort, il mit en œuvre la plus forte de toutes les tentations, ou plutôt toutes les tentations à la fois renfermées dans une seule. « Il porta Jésus sur » une montagne fort haute, lui fit voir en » un instant tous les royaumes du monde » avec leur gloire³, et lui dit : Je vous » donnerai toutes ces choses, toute cette » puissance et la gloire de ces empires :

Matth. 4, v 8. Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde, et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, L. 4, v 5, in momento temporis.

quoi que ce soit, puisqu'avec la manne, qui n'était qu'une espèce de rosée condensée, il a nourri un peuple entier pendant quarante ans. Car c'est au sujet de la manne qu'il est écrit au chap. 8 du Deutéronome : *Il t'a affligé par la disette, et il t'a donné pour nourriture la manne qui était inconnue à toi et à tes pères, pour te faire voir que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

³ Ce mot a fait croire que Satan, habile dans l'art des prestiges, fit paraître, comme dans un tableau raccourci, tous les royaumes du monde avec ce qu'ils ont de plus capable d'éblouir les yeux et de tenter la convoitise.

Matth. 4, v 9. Et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, *L. 4, v 6,* potestatem hanc universam, et gloriam illorum; quia mihi tradita sunt, et cui volo do illa. 7. Tu ergo si adoraveris coram me, erunt tua omnia.

Matth. 4, v 10. Tunc dixit ei Jesus : Vade, Satana, scriptum est enim : *L. 4, v 8.* Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. 13. Et consummata omni tentatione,

diabolus recessit ab illo usque ad tempus. *Matth. 4, v 11.* Et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei.

» car ils m'ont été mis entre les mains, et
 » je les donne à qui je veux¹. Si donc vous
 » m'adorez, tous ces biens seront à vous.
 » Jésus lui repartit : Retire-toi, Satan² ;
 » car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur
 » votre Dieu, et vous le servirez lui
 » seul. Alors le démon, après avoir achevé
 » toutes les tentations, le quitta pour un
 » temps³ ; et au même moment, les anges
 » vinrent, et lui servaient à manger⁴. »

Il paraît qu'au sortir du désert Jésus passa le Jourdain, et que Jean avait aussi passé de l'autre côté du fleuve, forcé peut-être par les persécutions que lui firent souffrir les Scribes et les Pharisiens qu'il avait peu ménagés dans ses prédications. Car la manière dont Jésus-Christ en parle, en plus d'une occasion, ne laisse pas douter que le saint précurseur n'en ait essayé beaucoup de mauvais traitements, qu'il ne faut pas confondre avec ce qu'il souffrit ensuite de la part d'Hérode. Cependant, soit qu'ils eussent changé de sentiments à son égard ; soit qu'ils voulussent désabuser le peuple déjà prévenu de l'idée que Jean pourrait bien être le Messie ; soit qu'instruits du témoignage qu'il avait rendu à un autre, ils cherchassent à s'en prévaloir pour lui interdire la prédication et le baptême, comme n'ayant pas de caractère qui l'autorisât dans ces fonctions ; ou

¹ Ce trait suffirait seul pour déceler le père du mensonge. Le perfide qu'il est promet tout, et ne dispose de rien. Mais s'il disposait en effet de tous les royaumes du monde, il les donnerait pour une seule âme ; il en connaît mieux que que nous la valeur.

² Ce ton est celui dont il convient de répondre à la proposition d'un crime.

³ Soit qu'il l'ait encore attaqué en personne, soit que ceci soit dit des persécutions que Jésus-Christ eut à souffrir de ceux qui, comme on l'a dit, furent en ce point les ministres de Satan. Car Satan et ses suppôts ne se reposent jamais ; et l'acharnement est peut-être la marque la plus sûre à laquelle on puisse les reconnaître.

⁴ Ce repas est l'image du festin que Dieu sert à l'âme qui a vaincu. Le moment qui suit la victoire d'une grande tentation est le plus délicieux de tous les moments,

enfin, supposé qu'il se déclarât le Messie, pour lui en faire un crime et un sujet de condamnation, comme depuis ils en firent un à Jésus-Christ, quel qu'ait été leur motif, « ils lui » envoyèrent de Jérusalem des prêtres et » des lévites pour lui faire cette demande : » Qui êtes-vous ? Il le déclara, et ne le nia » point, et dit nettement : Je ne suis point » le Christ. Quoi donc, lui demandèrent- » ils, êtes-vous Elie⁵ ? Il dit : Je ne le suis » point. Etes-vous prophète ? Non, ré- » pondit-il. Sur cela ils lui dirent : Qui » êtes-vous, afin que nous rendions ré- » ponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que » dites-vous de vous-même ? Il répondit : » Je suis la voix de celui qui crie dans le » désert : Faites au Seigneur un chemin » droit, comme a dit le prophète Isaïe. » Or les gens qu'on avait envoyés étaient » de la secte des Pharisiens. Ils lui firent » une nouvelle question : Pourquoi donc » baptisez-vous, lui dirent-ils, si vous » n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophète ? » Jean leur répondit : Pour moi, je donne » un baptême d'eau ; mais il y a un homme » au milieu de vous que vous ne connais- » sez pas. C'est lui qui doit venir après moi, » qui est avant moi, et dont je ne suis pas » digne de délier les souliers. Ces choses

J. 1, v. 19. Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad eum, ut interrogarent eum : Tu quis es ? 20. Et confessus est et non negavit ; et confessus est : Quia non sum ego Christus. 21. Et interrogaverunt eum : Quid ergo, Elias es tu ? Et dixit : Non sum. Propheta es tu ? Et respondit : Non. 22. Dixerunt ergo ei : Quis es ? ut responsum demus his qui miserunt nos. Quid dicis de te ipso ? 23. Ait : Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini sicut dixit Isaias propheta. 24. Et qui missi fuerant, erant ex Pharisæis. 25. Et interrogaverunt eum, et dixerunt ei : Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Elias, neque propheta ? 26. Respondit eis Joannes, dicens : Ego baptizo in aqua. Medius autem vestrum stelit, quem vos nescitis. 27. Ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est, cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti. 28. Hæc in Bethania facta

⁵ Jean n'était pas Elie en personne, mais il l'était dans le sens qu'il en avait l'esprit et la vertu. Il n'était pas prophète au sens qu'il prédit les choses futures, mais il annonçait et il montrait le Messie présent qu'il connaissait par la révélation du Saint-Esprit ; et en ce sens il était prophète, et plus que prophète. Jean dit qu'il n'est ni Elie ni prophète dans le sens qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Jésus-Christ dit que Jean est Elie et qu'il est prophète, dans le sens qu'il est l'un et l'autre. En disant des choses contraires, ils ne se contredisent pas ; et ils nous apprennent, Jésus-Christ, comment on doit parler d'autrui, et Jean, comment on doit parler de soi-même.

sunt trans Jordanem, ubi erat Joannes baptizans.

† 29. Altera die vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait : Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. 30. Hic est de quo dixi : Post me venit vir, qui ante me factus est, quia prior me erat. 31. Et ego nesciebam eum ; sed ut manifestetur in Israel, propterea ego veni in aqua baptizans. 32. Et testimonium perhibuit Joannes, dicens : Quia vidi Spiritum descendentem quasi columbam de caelo, et mansit super eum : 33. Et ego nesciebam eum : sed qui misit me baptizare in aqua, ille mihi dixit : Super quem videris Spiritum descendentem, et manentem super eum, hic est qui baptizat in Spiritu sancto. 34. Et ego vidi, et testimonium perhibui, quia hic est Filius Dei.

† 35. Altera die iterum stabat Joannes, et ex discipulis ejus duo. 36. Et respiciens Jesum ambulans, dixit : Ecce agnus Dei.

» se passèrent à Béthanie¹ au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.

» Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui, et dit : Voilà l'agneau de Dieu², voilà celui qui efface les péchés du monde. C'est de lui que j'ai dit : Il vient après moi un homme qui est avant moi ; car il est plus ancien que moi. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais je suis venu donner un baptême d'eau, afin qu'on le connaisse en Israël. Et Jean rendit alors ce témoignage, en disant : J'ai vu l'esprit descendre du ciel sous la figure d'une colombe, et il s'est arrêté sur lui. Je ne le connaissais pas, » dit-il encore pour ôter toute idée de conclusion ; « mais celui qui m'a envoyé pour donner un baptême d'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez que l'Esprit descendra et s'arrêtera, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit³. J'ai vu cela moi-même, et j'ai rendu témoignage que c'est le Fils de Dieu. »

» Le jour d'après, comme Jean était encore là avec deux de ses disciples, voyant passer Jésus, il dit : Voilà l'agneau de Dieu. Et les deux disciples,

¹ Différente d'une autre Béthanie peu distante de Jérusalem, où demeurait Lazare avec ses deux sœurs Marie et Marthe.

² Agneau par sa douceur ; agneau de Dieu, parce que c'est la victime que Dieu nous donne, et la seule qu'il accepte pour l'expiation de nos péchés.

³ Le Saint-Esprit ne descendit visiblement sur Jésus-Christ qu'après qu'il eut reçu le baptême. Jean, qui refusait par humilité de le baptiser, le connaissait donc déjà par révélation. Mais il ne parle pas de cette révélation qu'on aurait pu lui contester, et il n'allègue que la descente de la colombe, qui était le signe que Dieu lui avait donné à lui-même, celui qui acheva de l'assurer de la vérité qui venait de lui être révélée, et dont l'éclat sensible avait eu autant de témoins qu'il y avait d'hommes alors qui étaient venus recevoir son baptême.

» qui entendirent ce qu'il disait, suivirent
 » Jésus ⁴; mais Jésus s'étant retourné, et
 » les voyant qui le suivaient, il leur dit :
 » Que cherchez-vous ? Ils lui répondi-
 » rent : Rabbi (ce qui signifie maître), où
 » est-ce que vous logez ? Venez, leur dit-
 » il, et voyez. Ils vinrent, et ils virent où
 » il logeait⁵. Il était environ la dixième
 » heure du jour (qui répond à nos quatre
 » heures après midi). André, frère de Si-
 » mon-Pierre, était l'un des deux qui
 » avaient entendu ce que disait Jean, et
 » qui avaient suivi Jésus. Ayant rencontré
 » le premier son frère Simon, il lui dit :
 » Nous avons trouvé le Messie (ce qui veut
 » dire le Christ). Il le mena à Jésus. Jésus
 » l'ayant regardé, lui dit : Vous êtes Si-
 » mon fils de Jonas; vous serez appelé Cé-
 » phas, c'est-à-dire Pierre.

» Le lendemain Jésus, voulant aller en
 » Galilée, rencontra Philippe, et lui dit :
 » Suivez-moi. Philippe était de la ville
 » de Bethsaïde, pays d'André et de Pierre.
 » Il rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous
 » avons trouvé celui dont Moïse, dans la
 » Loi, et les Prophètes ont écrit : C'est Jé-

37. Et audierunt eum duo discipuli loquentem, et secuti sunt Jesum. 38. Conversus autem Jesus, et videns eos sequentes se, dicit eis : Quid queritis ? Qui dixerunt ei : Rabbi (Quod dicitur interpretatum magister), ubi habitas ? 31. Dicit eis : Venite et videte. Venerunt et viderunt ubi maneret, et apud eum manserunt die illo. Hora autem erat quasi decima. 40. Erat autem Andreas frater Simonis Petri, unus ex duobus qui audierant a Joanne, et secuti fuerant eum. 41. Invenit hic primum fratrem suum Simonem, et dicit ei : Invenimus Messiam (quod est interpretatum Christus). 42. Et adduxit eum ad Jesum. Intuitus autem eum Jesus, dixit : Tu es Simon filius Jona. Tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus.

¶ 43. In crastinum voluit exire in Galilæam, et invenit Philippum; et dicit ei Jesus : Sequere me. 44. Erat autem Philippus a Bethsaida civitate Andreæ et Petri. 45. Invenit Philippus Nathanael, et dicit ei : Quem scripsit Moyses in lege, et prophetae,

⁴ Jésus a bien voulu devoir ses premiers disciples à son précurseur, de qui le témoignage fut d'abord comme le supplément de ses miracles. C'était pour honorer le ministère de Jean; car dès lors Jésus-Christ n'en avait pas besoin, et il le fit bien voir, lorsque, dans le même temps, il s'attacha Philippe par cette seule parole : *Suivez-moi*.

⁵ Ce n'est pas pour être instruit de ce qu'il ignore que Jésus-Christ interroge; mais pour s'accommoder à notre manière de converser, et pour donner à ceux qu'il interroge l'occasion de dire ce qu'il est à propos qu'ils disent. Cette remarque a son application dans tous les cas semblables à celui-ci.

⁶ Jésus-Christ avait une retraite dans le voisinage; mais il n'avait pas de maison qui lui fût en propre : il a donc pu dire avec vérité : *Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*.

invenimus Jesum filium Joseph a Nazareth. 46. Et dixit ei Nathanaël : A Nazareth potest aliquid boni esse ? Dicit ei Philippus : Veni, et vide. 47. Vidit Jesus Nathanaël venientem ad se, et dicit de eo : Ecce vere Israelita, in quo dolus non est. 48. Dicit ei Nathanaël : Unde me nosti ? Respondit Jesus et dixit ei : Priusquam te Philippus vocaret, cum esses sub ficu, vidi te. 49. Respondit ei Nathanaël, et ait : Rabbi, tu es Filius Dei, tu es rex Israel. 50. Respondit Jesus et dixit ei : Quia dixi tibi : Vidi te sub ficu, credis : majus his videbis. 51. Et dicit ei : Amen, amen dico vobis : videbitis cœlum apertum, et angelos Dei ascendentis et descendentes supra Filium hominis.

» sus de Nazareth fils de Joseph. Nathanaël lui repartit : Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon ? Venez et voyez, lui dit Philippe. Jésus voyant venir Nathanaël, dit de lui : Voilà un véritable Israélite en qui il n'y a nul artifice. » D'où me connaissez-vous ? lui dit Nathanaël. » Il avait apparemment dans l'esprit que ce pouvait être par le rapport de Philippe ; car, « Jésus lui répondit : » Je vous ai vu sous le figuier, avant que Philippe vous appelât. Maître, lui repartit Nathanaël, vous êtes le roi d'Israël. » Jésus lui répondit : Vous croyez, parce que je vous ai vu sous le figuier. Vous verrez quelque chose de plus grand que ceci. Et il ajouta : En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez au-dessus du Fils de l'homme² le ciel s'ouvrir, et les anges monter et descendre³. »

CHAPITRE VI.

Noces de Cana. — Séjour de Capharnaüm. — Seconde vocation de Pierre et d'André, suivie de celle de Jacques et de Jean. — Voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques. — Vendeurs chassés du temple.

J. 2, v. 1. Et die tertia nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ : et

« Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y

¹ Non-seulement à cause de la petitesse du lieu, mais encore plus à cause du mauvais caractère de ses habitants, qui allait jusqu'à la brutalité, comme il parut par les traitements qu'ils firent à Jésus-Christ.

² Le Fils de l'homme signifie proprement l'homme, ou la postérité d'Adam. Cette expression n'a pas d'autres significations dans tous les textes de l'Écriture où elle est employée, et il serait inutile de lui en chercher une autre dans la bouche de Jésus-Christ.

³ On a peine à trouver dans l'Évangile l'accomplissement de cette magnifique promesse ; mais il suffit de savoir que tout n'est pas écrit.

» trouva⁴. » Jésus, qui avait employé ces trois jours à venir des bords du Jourdain, » fut invité aux noces avec ses disciples. » Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'avons-nous de commun vous et moi⁵ ? Mon heure n'est pas encore venue⁶. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six urnes de pierre, destinées aux purifications des Juifs, qui tenaient chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau les urnes ; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez à présent, et portez au maître du festin ; et ils le firent. Dès que celui-ci eut goûté l'eau qui avait été changée en vin, ne

erat mater Jesu ibi.

¶ 2. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus, ad nuptias :

3. Et deficiente vino :

3. Et deficiente vino, dixit mater ejus ad eum :

Vinum non habent. 4. Et dixit ei Jesus :

Quid mihi et tibi est, mulier ? Nondum venit hora mea. 5. Dicit mater ejus ministris :

Quodcumque dixerit vobis, facite. 6. Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex posite secundum purificationem Judæorum, capientes singulæ metretas binas vel ternas. 7. Dicit eis Jesus :

Implete hydrias aqua ; et impleverunt eas usque ad summum. 8. Et dicit eis Jesus :

Haurite nunc, et ferte architriclino ; et tulerunt. 9. Ut autem gustavit architriclino aquam vinum factam, et non sciebat unde

⁴ Il n'est plus parlé de S. Joseph. L'opinion commune est qu'il était mort, avant que Jésus-Christ commençât sa vie évangélique, et on a remarqué fort judicieusement qu'il était à propos qu'il ne fût plus alors de ce monde. Car, comme Jésus-Christ devait parler souvent de son Père comme d'une personne vivante, les Juifs n'eussent pas manqué de rapporter à Joseph tout ce qu'il en aurait dit, et de le substituer à la place du Père éternel ; équivoque incommode qui eût régné dans tous les discours de Jésus-Christ, et qui n'eût pas manqué de brouiller toutes les idées des Juifs.

⁵ Jésus-Christ veut apprendre qu'il ne doit pas faire des miracles par des considérations de chair et de sang ; je dis qu'il veut apprendre cette vérité, non pas à Marie qui ne l'ignorait pas, mais à ses disciples, à qui il devait communiquer un jour le pouvoir de faire des miracles ; et peut-être encore à ses frères, c'est-à-dire à ses parents, qui, voyant ce pouvoir entre les mains d'un homme qu'ils appelaient leur parent et leur frère, auraient cru qu'ils pouvaient en disposer comme d'un bien de famille.

⁶ Le temps auquel il avait résolu de faire des miracles. Cependant il prévient ce temps par considération pour Marie, et l'exception confirme la règle. Si la réponse paraît sévère, le procédé est obligeant ; peut-être cette réponse fut-elle faite d'un air et d'un ton qui adoucissaient beaucoup ce qu'elle nous paraît avoir de rude. Ce qui est certain, c'est que Marie, après l'avoir entendue, ne douta pas qu'elle ne fût exaucée, puisqu'elle dit aussitôt aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira.*

esset, ministri autem sciebant qui hauserant aquam, vocat sponsum architriclinus, 10. Et dicit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit, et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est. Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc. 11. Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus. 12. Post hoc descendit Capharnaüm ipse, et mater ejus, et fratres ejus, et discipuli ejus, et ibi manserunt non multis diebus.

» sachant pas d'où venait ce vin (ce que
 » savaient bien les serviteurs qui avaient
 » puisé l'eau), il appela l'époux, et lui dit :
 » Tout le monde donne le bon vin au
 » commencement, et, après que les gens
 » ont bien bu, on en donne qui n'est pas
 » si bon; mais vous, vous avez gardé le
 » bon vin jusqu'à cette heure. Jésus fit ce
 » premier miracle à Cana en Galilée. Par
 » là il fit éclater sa gloire, et ses disciples
 » crurent en lui¹. Il alla ensuite avec sa
 » mère, ses frères et ses disciples à Ca-
 » pharnaüm, où ils ne demeurèrent que
 » peu de jours. »

Cette ville fut depuis sa demeure la plus ordinaire, et comme le centre de ses missions. Capharnaüm était une ville opulente et fort peuplée, située aux confins des tribus de Zabulon et de Nephthali, à l'embouchure du Jourdain dans la mer de Galilée, ou de Tibériade. Le séjour qu'y fit Jésus, et le grand jour qu'il y fit éclore (Isaï. 9), « fut l'accomplissement

Matth. 4, v. 14. Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam : 15. Terra Zabulon, et terra Nephthali, via maris trans Jordanem, Galilæa gentium, 16. Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.

» de cette prophétie d'Isaïe : La terre de
 » Zabulon, et la terre de Nephthali proche
 » de la mer au-delà du Jourdain, la Galilée des gentils², ce peuple qui demeurerait
 » dans les ténèbres, a vu une grande
 » lumière, et la lumière a paru à ceux
 » qui demeuraient dans la région de
 » l'ombre de la mort. » Cette lumière

s'annonça par la vérité qu'il faut toujours présenter la première aux yeux des hommes pécheurs, la nécessité de la pénitence,

17. Exinde coepit Jesus prædicare et dicere : *M. 1, v. 15.*

que, « Jésus commença à prêcher en disant, » comme son précurseur : « Le

¹ C'est-à-dire qu'ils furent confirmés dans la foi qu'ils avaient en lui; car il fallait bien qu'ils y crussent déjà, puisqu'ils s'étaient rendus ses disciples.

² Ainsi appelée à cause du voisinage des Gentils; peut-être aussi à cause du mélange de ces peuples avec les tribus d'Azer, de Zabulon et de Nephthali.

» temps est accompli; le royaume des
 » cieux approche : faites pénitence et
 » croyez à l'Evangile. » C'est ce discours
 qu'un évangéliste appelle la prédication
 » royaume de Dieu. » Cependant Jésus, qui
 ne devait plus cesser de le prêcher jusqu'à sa mort, voulut
 avoir des coopérateurs, et il les eut bientôt trouvés. Ses dis-
 ciples, qui ne s'étaient pas encore attachés à lui de façon à ne
 s'en séparer jamais, l'avaient quitté pour retourner à leur tra-
 vail. Il se les attacha plus étroitement de la manière que nous
 allons dire, en unissant, à cause de la ressemblance des faits,
 deux choses que les uns séparent, et que d'autres unissent,
 sans qu'on puisse bien décider si ce furent en effet deux vo-
 cations différentes, ou s'il n'y en eut qu'une seule, écrite par
 les auteurs sacrés avec des circonstances qui ne se trouvent
 pas dans les deux autres évangélistes qui la racontent.

« Jésus passait le long de la mer de Ga-
 » lilée, lorsqu'il vit Simon et André son
 » frère qui jetaient leurs filets dans la mer
 » (car ils étaient pêcheurs); et il leur dit :
 » Suivez-moi, et je ferai de vous des pê-
 » cheurs d'hommes. De là s'étant un peu
 » avancé, il vit Jacques, fils de Zébédée,
 » et Jean son frère, qui étaient aussi dans
 » une barque à accommoder leurs filets, et
 » au même instant il les appela. Or il arriva
 » que le peuple, venant en foule pour en-
 » tendre la parole de Dieu, accablait Jé-
 » sus qui était sur le bord de la mer. Il
 » vit les deux barques arrêtées : les pê-
 » cheurs en étaient descendus, et lavaient
 » leurs filets. » Pour joindre cette cir-
 constance avec ce qui la précède, il faut supposer que ces
 pêcheurs, qui étaient ceux que Jésus venait d'appeler,
 après être descendus de leurs barques, lavèrent encore
 leurs filets, soit par habitude soit pour l'usage de ceux

Quoniam impletum est
 tempus, et appropin-
 quavit regnum Dei.
 Pœnitementini, et credite
 Evangelio.

M. 1, v 14. Evange-
 lium regni Dei.

M. 1, v 16. Et præter-
 iens secus mare Gali-
 lææ, vidit Simonem
 et Andream fratrem
 ejus mittentes retia in
 mare (erant enim pis-
 catores). 17. Et dixit
 eis Jesus : Venite post
 me, et faciam vos fieri
 pisces hominum.
 19. Et progressus in-
 de pusillum, vidit Ja-
 cobum Zebedæi, et
 Joannem fratrem ejus,
 et ipsos componentes
 retia in navi. 20. Et
 statim vocavit illos.
 L. 5, v 1. Factum est
 autem, cum turbæ
 irruerent in eum, ut
 audirent verbum Dei,
 et ipse stabat secus
 stagnum Genezareth.
 2. Et vidit duas naves
 stantes secus stag-
 num : pisces autem
 descenderant, et
 lavabant retia.

2. Ascendens autem in unam navim quæ erat Simonis, rogavit eum a terra reducere pusillum. Et sedens docebat de navicula turbas. 4. Ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem : † 5. Duc, in altum, et laxate retia vestra in capturam. 5. Et respondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete. 6. Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam ; rumpebatur autem rete eorum. 7. Et annuerunt sociis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos. Et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur. 8. Quod cum videret Simon-Petrus, procidit ad

qui allaient s'en servir après eux. « Jésus » étant monté dans l'une des barques, qui » était celle de Simon, il le pria de s'éloi- » gner un peu du rivage, et s'étant assis, » il instruisit le peuple de dessus la bar- » que ¹. Dès qu'il eut achevé son discours, » il dit à Simon : Menez-nous en pleine » eau, et jetez vos filets pour pêcher. Maître, » lui répondit Simon, nous avons fatigué » toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; » mais, puisque vous me le dites, je jet- » terai le filet. L'ayant fait, ils prirent une » si grande quantité de poissons que leur » filet en rompait ², et ils firent signe à » leurs compagnons, qui étaient dans l'au- » tre barque, de venir leur aider. Ceux-ci » vinrent, et on emplit les deux barques, » en sorte qu'elles allaient presque à fond ; » ce que voyant Simon-Pierre, il dit à Jé- » sus en se jetant à ses pieds : Eloignez- » vous de moi, Seigneur ³, parce que je

¹ La barque de l'Eglise, sur laquelle monte le Seigneur, n'est autre que celle dont Pierre fut établi le Pilote, lorsque le Seigneur lui dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Ambr. Serm. II.

² Cette pêche miraculeuse est la figure ou plutôt l'histoire prophétique de ce qui devait arriver à l'Eglise. Les Prophètes avaient travaillé presque sans aucun fruit sous la loi ancienne, qui était un état d'ombre et d'obscurité. Enfin le grand jour de la grâce ayant paru, Pierre, sur la parole de Jésus-Christ, jette le filet de l'Evangile. Toutes les nations y entrent en foule : les deux barques, c'est-à-dire les deux Eglises d'Orient et d'Occident en sont remplies. Cette plénitude occasionne la rupture du filet, dont l'intégrité marque l'unité de l'Eglise, et sa rupture les schismes et les hérésies par lesquels elle perd une partie de sa pêche, si on peut appeler une perte ce qui la délivre de ces cruels enfants qui ne restaient dans son sein que pour le déchirer.

³ La même humilité qui fit dire au centenier : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, fait dire ici à Pierre : Eloignez-vous de moi, Seigneur. On a voulu donner d'autres sens à cette parole ; mais la raison qu'ajoute Pierre, parce que je suis un pêcheur, semble les exclure, et fixer à celui-ci.

» suis un pécheur. Car, à la vue de la pêche qu'ils venaient de faire, ils avaient été tout épouvantés, lui et ceux qui étaient avec lui, aussi bien que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Mais Jésus dit à Simon : N'ayez point de peur, désormais ce seront des hommes que vous prendrez. Et ayant tiré leurs barques à terre, ils quittèrent tout pour le suivre, Simon et André leurs filets, Jacques et Jean, avec leurs filets, leur père Zébédée, qu'ils laissèrent dans la barque avec les gens qui étaient à ses gages. »

genua Jesu, dicens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. 9. Stupor enim circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant, in captura piscium, quam ceperant; 10. Similiter autem Jacobum et Joannem, filios Zebedæi, qui erant socii Simonis. Et ait ad Simonem : Noli timere : ex hoc jam homines eris capiens. 11. Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus secuti sunt eum. *Matth.* 4, v 20... relictis retribus, *M.* 1, v 20... relicto patre suo Zebedæo in navi cum mercenariis.

PREMIÈRE PAQUE.

Nous avons dit que ce premier séjour que Jésus fit à Capharnaüm ne fut que de peu de jours. « La » pâque des Juifs était proche, » et le temps était venu où Jésus devait faire connaître à tout Israël son Messie et son roi. » Il alla » donc avec ses nouveaux disciples « à Jérusalem, » où la solennité rassemblait des Juifs de toutes les nations qui sont sous le soleil. Il s'y fit remarquer d'abord par une action qui attira sur lui tous les regards. « Il » trouva dans le temple des vendeurs de » bœufs, de moutons et de pigeons, avec des » changeurs⁴, qui étaient assis. Ayant fait » comme un fouet de petites cordes⁵, il les » chassa tous du temple avec les moutons » et les bœufs : il jeta aussi par terre l'ar-

J. 2, v 13. Prope erat pascha Judæorum.

Et ascendit Jesus Jerusalemam.

J. 2, v 14. Et invenit in templo vendentes boves et oves et columbas, et nummularios sedentes ; 15. Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo, oves quoque, et boves, et nummulariorum effudit æs, et mensas subvertit. 16.

⁴ Les changeurs donnaient de la petite monnaie en échange de grosses pièces, et tiraient du profit de cette espèce de trafic.

⁵ Afin que la faiblesse de l'instrument fît mieux paraître la force de celui qui l'employait. Ce miracle a paru à S. Jérôme le plus surprenant de tous ceux que Jésus-Christ a faits,

Et his qui vendebant columbas dixit : Auferite ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis. 17. Recordati sunt vero discipuli ejus quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me. 18. Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei : Quod signum ostendis nobis quia hæc facis ? 19. Respondit Jesus, et dixit eis : Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. 20. Dixerunt ergo Judæi : Quadraginta et sex annis ædificatum est templum hoc, et tu in tribus diebus excitabis illud ? 21. Ille autem dicebat de templo corporis sui. 22. Cum ergo resurrexisset a mortuis, recordati sunt discipuli ejus quia hoc dicebat, et crediderunt Scripturæ, et sermoni quem dixit Jesus. 23. Cum autem esset Jerosolymis in Pascha in die festo, multi

» gent des changeurs, et il renversa leurs
» tables. Pour ceux qui vendaient des pigeons, il leur dit : Otez cela d'ici¹, et ne
» faites point de la maison de mon Père²
» une maison de trafic. Ses disciples alors
» se souvinrent de ce qui est écrit : Le zèle
» de votre maison m'a consumé. Les Juifs
» prenant la parole, lui dirent : Quel miracle nous faites-vous voir pour entre-
» prendre de telles choses³ ? Jésus leur
» répondit : Détruisez ce temple et je le
» rebâtirai en trois jours. Les Juifs répliquèrent : On a été quarante-six ans à
» bâtir ce temple, et vous, en trois jours
» vous le rebâtiez ? Mais c'était du temple de son corps qu'il parlait. Quand il
» fut donc ressuscité, ses disciples firent
» réflexion que c'était ce qu'il leur disait,
» et ils ajoutèrent foi⁴ à l'Écriture et à ce
» que leur avait dit Jésus. Pendant le
» temps de la fête de Pâque, que Jésus

¹ S'il en avait usé avec eux comme avec les autres, les pigeons se seraient envolés et auraient été perdus pour ceux à qui ils appartenaient. Jésus, qui veut les effrayer tous, ne veut faire tort à aucun ; et, dans une action si vive, il nous apprend encore que le zèle doit toujours être réglé par la prudence et tempéré par la charité.

² Expression inouïe jusqu'alors. Quel est donc cet homme qui appelle la maison de Dieu la maison de son père, et qui s'y montre avec toute l'autorité du maître ?

³ Jésus-Christ n'a jamais fait de miracles lorsque la curiosité ou la malignité était le motif qui les faisait demander.

⁴ Ils comprirent alors le sens de cette parole, qu'ils n'avaient pas d'abord entendue ; ils virent la conformité qu'elle avait avec les endroits de l'Écriture où la résurrection de Jésus-Christ est si clairement figurée, et ils furent affermis dans la foi.

Ce qui servit à affermir la foi des disciples, servit aux Juifs à calomnier le Sauveur. Il en est de la parole de Jésus-Christ comme de la chair de Jésus-Christ ; l'une et l'autre sont un pain de vie pour les bons, et un poison mortel pour les méchants. *Mors est malis, vita bonis.*

» était à Jérusalem, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. Mais pour lui, il ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il connaissait par lui-même ce qui était dans l'homme. »

crediderunt in nomine ejus, videntes signa ejus quæ faciebat. 24. Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis, eo quod ipse nosset omnes ; 25. Et quia opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine : ipse enim sciebat quid esset in homine.

CHAPITRE VII.

Entretien avec Nicodème.

Ceci regarde ceux qui crurent d'abord en lui, mais dont l'inconstance, clairement connue de celui aux yeux de qui tout est nu et découvert, l'obligeait à prendre avec eux des précautions. D'autres s'étaient déjà déclarés hautement contre lui ; et ses miracles et sa doctrine avaient déjà produit le double effet que produit toujours un grand mérite signalé par de grandes actions : l'estime et la vénération dans les cœurs droits ; et dans les cœurs pervers, l'envie et la haine. Ces deux passions, toujours persécutrices, et enfin homicides du Sauveur, s'enflammèrent à la vue de ses premiers succès, et menacèrent dès lors ceux qui osaient se déclarer en sa faveur. C'est ce qui parut par la conduite que tint « un des Pharisiens » nommé Nicodème, homme considérable parmi les Juifs : » déjà fidèle, mais encore timide, avide d'instructions, mais redoutant la persécution, il « alla trouver » Jésus la nuit, et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu ; car nul ne peut faire ces miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. »

J. 3, v. 1. Erat autem homo ex Pharisæis, Nicodemus nomine, princeps Judæorum.

2. Hic venit ad Jesum nocte, et dixit ei : Rabbi, scimus quia a Deo venisti magister : nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.

Ce début exprimait le motif de sa visite ; il venait pour se faire instruire. Jésus lui fit en peu de mots tout le plan du

christianisme; et commençant par la régénération qui en est

3. Respondit Jesus, et dixit ei: Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit denuo, non potest videre regnum Dei. le fondement, « il lui répondit : En vérité » en vérité, je vous le dis, nul ne peut » voir le royaume de Dieu, s'il ne naît » une seconde fois. » Cette réponse surprit Nicodème qui ne connaissait qu'une seule façon de naître, et qui ne pouvait pas en imaginer d'autres. « Comment,

4. Dicit ad eum Nicodemus, Quomodo potest homo nasci cum sit senex ? numquid potest in ventrem matris suæ iterato introire, et renasci ? 5. Respondit Jesus : Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. 6. Quod natum est ex carne, caro est : et quod natum est ex spiritu, spiritus est. 7. Non mireris quia dixi tibi: Oportet vos nasci denuo. 8. Spiritus ubi vult spirat : et vocem ejus audis, sed nescis, unde veniat, aut quo vadat : sic est omnis qui natus est ex Spiritu. » dit-il, un homme qui est vieux peut-il » naître ? est-ce qu'il peut rentrer dans le » ventre de sa mère, et naître tout de nouveau ? » C'était demander une explication que Jésus lui donna aussitôt. « En vérité, en vérité, reprit-il, je vous le dis, » nul ne peut entrer dans le royaume de » Dieu, s'il ne renaît de l'eau¹ et de l'Esprit saint. Ce qui est né de la chair est » chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne soyez pas surpris de ce que je » vous ai dit : Il faut que vous naissiez » une seconde fois. L'esprit souffle où il » veut², et vous entendez le son; mais » vous ne savez d'où il vient, ni où il va. » Il en est ainsi de quiconque est né de

» l'Esprit. » Ce qui revient à la maxime connue : Le semblable est produit par son semblable. La production de l'esprit est donc spirituelle comme son principe. Dès lors elle ne tombe pas sous les sens. Cependant elle a des effets qui empêchent de douter de sa réalité, comme l'air ou le vent, qui

¹ Cette eau est celle du baptême ; car il n'est pas permis de chercher ici un autre sens après cette décision du concile de Trente, sess. 7, can. 2 : *Si quelqu'un dit que l'eau véritable et naturelle n'est pas nécessaire dans le baptême, et en conséquence s'il donne un sens métaphorique à ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Nul, s'il ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, etc. qu'il soit anathème.*

² Ce mot signifie ici proprement le souffle, ou le vent. Ce qui n'empêche pas que cette expression ne soit appliquée heureusement à l'opération libre et joint à fait indépendante du Saint-Esprit dans les âmes.

n'est pas aperçu des yeux du corps, se fait connaître par le son, et par d'autres effets qui lui sont propres.

Le mystère était expliqué autant qu'il pouvait l'être, cependant « Nicodème repartit : Comment cela » se peut-il faire ? Quoi ! lui dit Jésus, » vous êtes docteur en Israël, et vous » ignorez ces choses ? En vérité, en vérité » je vous le dis, nous parlons de ce que » nous savons, et nous rendons témoi- » gnage de ce nous avons vu, et vous ne » recevez point notre témoignage. Si » vous ne me croyez pas lorsque je vous » parle le langage de la terre, comment » me croirez-vous lorsque je vous parle- » rai le langage du ciel ? Personne n'est » monté au ciel que celui qui est descendu » du ciel, c'est-à-dire le Fils de l'homme » qui est au ciel ³. »

9. Respondit Nicodemus, et dixit ei : Quomodo possunt hæc fieri ? 10. Respondit Jesus, et dixit ei ; Tu es magister in Israel, et hæc ignoras ? 11. Amen, amen dico tibi, quia quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur, et testimonium nostrum non accipitis. 12. Si terrena dixi vobis, et non creditis, quomodo, si dixero vobis celestia, credetis ? 13. Et nemo ascendit in cælum, nisi qui descendit de cælo, Filius hominis qui est in cælo.

Ces paroles, toutes pleines de profondeurs, signifient, 1^o que la foi des mystères n'est pas appuyée sur l'évidence de l'objet, mais sur l'autorité du témoignage de Jésus-Christ, que Nicodème ne pouvait pas récuser, lui qui venait de reconnaître la divinité de sa mission manifestement prouvée par ses miracles ; 2^o que l'explication qu'il lui avait donnée était la

³ Cependant l'humanité du Sauveur n'était pas descendue du ciel, et elle n'y monta qu'au jour de l'Ascension. Ceci s'explique par l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine. Par cette union ineffable, le Dieu souverain qui règne au plus haut des cieux est vraiment fils de l'homme ; dans ce sens il a pu dire que le Fils de l'homme est monté au ciel, puisque celui qui est au ciel est devenu fils de l'homme, ce qui n'était pas auparavant. Il a pu dire également qu'il est descendu du ciel, parce que ce fils de l'homme, qui conversait sur la terre avec les hommes, était une même personne avec le Dieu souverain qui règne au plus haut des cieux ; et il a pu ajouter qu'il est encore au ciel, parce que son immensité le rend présent partout, et que son union persévérante avec l'humanité fait que celui qui est présent partout est partout, et toujours avec la qualité de fils de l'homme, quoique son humanité ne soit point partout présente, comme le disent les Luthériens, par une erreur dont l'absurdité égale au moins l'impiété.

plus propre à lui faire comprendre le mystère qui l'obligeait à croire; je dis à le lui faire comprendre de la manière dont il peut être compris au moins en cette vie, puisque, pour le mettre à sa portée, il l'avait revêtu d'images sensibles et corporelles, telles que sont la naissance, le vent et ses effets. D'où le Sauveur concluait que, s'il ne lui ajoutait pas foi lorsqu'il lui parlait ce langage qu'il appelle terrestre, parce qu'il est proportionné à l'esprit humain qui se ressent toujours de la terre à laquelle il est attaché, il lui ajouterait foi encore moins s'il avait usé d'expressions aussi sublimes que les choses mêmes qu'il lui proposait, c'est-à-dire d'expressions telles que nul homme mortel ne pourrait les entendre, et telles apparemment que le langage humain n'en fournit pas. Ce que Jésus-Christ ajoute, « personne n'est monté au ciel que celui » qui est descendu du ciel, » se rapporte aux deux parties de sa réponse, et signifie que, tant pour les mystères que pour la manière de les proposer, il faut s'en rapporter uniquement à celui qui, étant descendu du ciel, qu'il continue toujours d'habiter, est le seul qui les ait vus dans leur source, le seul par conséquent qui les connaisse, et qui soit en état d'en parler; ce qu'on trouve exprimé équivalement dans ces paroles

J. 1, v. 18. *Deum nemo vidit unquam. Unigenitus filius, qui est in sinu patris, ipse enarravit.* du premier chapitre de S. Jean : « Per- » sonne n'a jamais vu Dieu : le Fils uni- » que qui est dans le sein du Père, est ce- » lui qui l'a fait connaître. »

Nicodème, ainsi disposé, devait apporter un esprit docile aux autres vérités dont Jésus-Christ avait encore à l'instruire; le Sauveur continua donc en ces termes : « Comme Moïse

J. 3, v. 14. *Et sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis; 15. Ut omnis qui credit in* » éleva le serpent dans le désert, il faut que » le Fils de l'homme soit élevé de la même » manière, afin que tout homme qui croit » en lui ¹ ne périclite pas, mais qu'il ait la

¹ Il n'est parlé ici que de la foi; suffit-elle donc sans les œuvres? Pas plus que les œuvres ne suffisent sans la foi, quoique en plusieurs endroits de l'Écriture le salut soit attribué aux œuvres, sans qu'il soit fait mention de la foi. Joignez ces textes, et dans leur union vous trouverez la vérité catholique : sèpa-

» vie éternelle. Car Dieu a aimé le monde
 » jusqu'à donner son Fils unique², afin
 » que tout homme qui croit en lui ne pé-
 » risse pas, mais qu'il ait la vie éter-
 » nelle : car Dieu n'a pas envoyé son
 » Fils dans le monde pour condamner le
 » monde, mais afin que le monde soit sau-
 » vé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas
 » condamné; mais celui qui ne croit point
 » est déjà condamné, parce qu'il ne croit
 » pas au nom du Fils unique de Dieu. Or
 » la cause de condamnation, c'est que la
 » lumière est venue dans le monde et que
 » les hommes ont mieux aimé les téné-
 » bres que la lumière, parce que leurs ac-
 » tions étaient mauvaises; car quiconque
 » fait le mal hait la lumière, et ne vient
 » point à la lumière de peur qu'il ne soit
 » repris de ses œuvres; mais celui qui se
 » conduit par la vérité³ vient à la lumière,
 » afin que ses actions paraissent, parce
 » qu'elles sont faites selon Dieu. »

Tel est le discours que fit le Sauveur à ce savant de la Sy-

rez-les, ou ne les considérez que dans leur opposition apparente, vous donne-
 rez inévitablement contre l'un de ces deux écueils, ou de croire que les œuvres
 suffisent sans la foi, ce qui est anéantir la religion, ou bien, avec les pro-
 testants, que la foi suffit sans les œuvres, ce qui ouvre la porte à tous les
 crimes.

² Un Juif aurait pu croire que Dieu n'avait donné son fils que pour le salut
 des Juifs. Jésus-Christ prévient cette erreur; en déclarant que le fils a été
 donné pour le salut du monde, et de tout le monde, dit ailleurs le disciple
 bien-aimé. *1 Joan. 22.*

³ Soit, comme quelques-uns l'ont pensé, que les premiers qui crurent en Jé-
 sus-Christ fussent les gens de bien du judaïsme, quoique ceci ne fût pas sans
 exception; soit que cette expression, *se conduire par la vérité*, ou *faire la vé-
 rité*, signifie, dans les pécheurs, connaître et détester leurs péchés, selon
 cette pensée de S. Augustin : L'accusation du crime est le commencement de la
 vertu.

ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam. 16. Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : ut omnis qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam æternam. 17. Non enim misit Deus filium suum in mundum, ut judicaret mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum. 18. Qui credit in eum non judicatur : qui autem non credit, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti filii Dei. 19. Hoc est autem judicium : quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem; erant enim eorum mala opera. 20. Omnis enim qui male agit odit lucem, et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus: 21. Qui autem facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta.

nagogue. Il renferme, comme je l'ai dit, tout le plan du christianisme, et ses principaux mystères y sont clairement proposés. On y voit les trois personnes de l'admirable Trinité et la part que chacune d'elles a bien voulu s'attribuer dans l'ouvrage de la rédemption. Le Père donne son Fils unique : le Fils consent à être immolé; et l'Esprit régénérateur, unissant à l'eau du baptême son action toute-puissante, transforme le vieil homme en une créature nouvelle, et donne au Fils des frères, et au Père des enfants adoptifs. La cause d'un si grand bienfait, c'est, du côté du Père, l'amour immense, on pourrait dire excessif, qui l'a porté à livrer son Fils unique, l'objet de toutes ses complaisances, pour le salut d'un monde impie et pervers ; dans le Fils, c'est son immolation volontaire sur l'arbre de la croix ; et dans l'homme régénéré, une foi vive et pleine de confiance en celui dont l'extrême charité a été jusqu'à souffrir pour lui les supplices de la mort. Le serpent d'airain est donné ici comme la figure de l'ancien Testament, qui représente le plus au naturel un grand nombre de ces merveilles. Il a la ressemblance du serpent, mais il n'en a pas le venin, pour figurer celui qui a pris la ressemblance du péché sans en avoir la tache; son élévation au désert est l'image de la croix élevée, et exposée à tous les yeux. La foi au crucifié, que l'on peut appeler le regard de l'âme, opère sur les âmes un effet semblable à celui que produisait dans les corps le regard corporel sur le serpent d'airain. Mais comme le serpent d'airain, salubre à plusieurs, et qui ne fut nuisible à personne, n'empêcha pas de périr ceux qui, blessés mortellement par les serpents de feu, refusèrent de chercher leur guérison dans un remède si facile; de même ceux qui seront sauvés ne le seront que par celui dont il était la figure, et ceux qui seront condamnés ne le seront que par leur faute. Le Sauveur va jusqu'à déclarer que ces derniers sont déjà condamnés, parce que, dans le péché de leur premier père, et dans leurs iniquités personnelles, il porte le sujet manifeste de leur condamnation, comme les Israélites piqués par les serpents portaient, dans le venin qu'ils avaient reçu, la cause prochaine d'une

mort inévitable. Ceux qui périssent ne périssent donc que parce qu'ils ont voulu périr; et c'est d'eux-mêmes que vient le jugement qui les condamne, le premier avènement du Messie ayant pour objet le salut, et non la condamnation du monde. Mais cette affreuse et éternelle condamnation ne leur vient que pour avoir évité une autre condamnation passagère et salutaire, celle qu'eux-mêmes auraient faite de leurs crimes, s'ils avaient voulu ouvrir les yeux à l'éclatante lumière qui venait leur en découvrir l'énormité. Mais le même fonds de corruption qui leur faisait aimer leurs désordres leur a fait aimer les ténèbres qui en couvraient la turpitude, et haïr la lumière qui la leur eût révélée; lumière recherchée avec empressement et aperçue avec joie de ceux qui ont le cœur droit et une conduite vertueuse, parce que la droiture aime toujours la lumière qui l'éclaire, et que la vertu ne peut que se réjouir du témoignage favorable qu'elle en reçoit. La grâce dont le Sauveur accompagna l'instruction qu'il donnait à Nicodème fit de ce prosélyte un fidèle disciple. Si d'abord il garda des mesures, il ne trahit jamais sa conscience; et quoiqu'il ne se déclarât pas encore ouvertement pour Jésus-Christ, bien loin de tremper dans les injustes complots de ses ennemis, il sut bien dans l'occasion leur en faire sentir toute l'injustice. Guéri de sa timidité après qu'il eut vu le serpent mystérieux élevé sur la montagne, tandis que les Apôtres fuyaient, ce prince de la Synagogue se joignit à Joseph d'Arimathie pour rendre à son divin Maître le devoir de la sépulture : il y prodigua les parfums avec une libéralité digne de son opulence et de sa piété. Il persévéra jusqu'à la mort dans la confession de la foi, et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; et l'Église l'a mis au rang des saints qu'elle invoque.

CHAPITRE VIII.

Jésus-Christ prêche et baptise. — Nouveau témoignage de Jean. — Emprisonnement du saint précurseur. — Retour de Jésus en Galilée par la Samarie.

J. 3, v. 22. Post hæc venit Jesus et discipuli ejus in terram Judæam, et illic demorabatur cum eis, et baptizabat.

J. 4, v. 2. (Quamquam Jesus non baptizaret, sed discipuli ejus.)

« Jésus, après avoir fait cette conquête, » alla dans la Judée, » c'est-à-dire qu'il quitta la capitale pour parcourir le pays » avec ses disciples. Il y fut quelque temps » avec eux, et il y baptisait; (quoique ce » ne fût pas Jésus qui baptisât, mais que » ce fussent ses disciples). » Différence remarquable entre lui et Jean. Celui-ci ne baptisait que par lui-même, parce que, n'étant que le ministre de son baptême, il ne pouvait pas se substituer d'autres ministres; au lieu que Jésus, auteur du sien, le faisait administrer par qui il voulait, et lui conservait toute sa vertu, quelle que fût la main qui l'administrât. Cependant le baptême de Jean ne fut pas aboli aussitôt que parut celui de Jésus-Christ. Tout est nuancé dans les œuvres de Dieu, et, jusqu'à l'emprisonnement du précurseur, le baptême d'eau subsista avec le baptême du Saint-Esprit et du feu, comme les pratiques du judaïsme subsistèrent avec les commencements du christianisme, jusqu'à la destruction de Jérusalem. Lors donc que Jésus conférait le baptême par les mains de ses disciples, accoutumant dès lors le

I Cor. 4, v. 1. Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.

J. 3, v. 23. Erat autem et Joannes baptizans in Ænnon juxta Salim: quia aquæ multæ erant illic; et veniebant, et baptizabantur. 24. Nondum enim missus fuerat Joannes in carcerem. 25. Facta est au-

mônée à les regarder comme « ses ministres, et les dispensateurs des mystères de Dieu : Jean baptisait aussi à Ennon près de Salim, parce qu'il y avait là quantité d'eau, et on venait s'y faire baptiser; car Jean n'avait pas encore été mis en prison. Cependant des disciples de Jean eurent une dis-

» pute avec les Juifs¹, touchant la purification², » ce qui doit s'entendre ici du baptême. Les Juifs, qui s'étaient déclarés pour Jésus-Christ, soutenaient que leur nouveau maître étant beaucoup supérieur à Jean (*Aug. Tract. 13 in Joan.*), son baptême devait être préféré à celui du précurseur. » Là-dessus les disciples de Jean allèrent le trouver, et lui dirent : Maître, celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui. »

26. Et venerunt ad Joannem, et dixerunt ei : Rabbi, qui erat tecum trans Jordanem, cui tu testimonium perhibuisti, ecce is baptizat, et omnes veniunt ad eum.

Les disciples disputaient; mais les maîtres étaient d'accord. » Jean, » qui ne s'était jamais attribué que son néant, et qui renvoyait toujours à Jésus-Christ la gloire qui lui est due, » répondit en ces termes : Personne ne peut s'attribuer que ce qui lui a été donné du ciel. Vous me rendez témoignage vous-mêmes que j'ai dit : Ce n'est point moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux³; mais pour l'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, toute sa joie est d'entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite⁴. Il faut qu'il croisse, et moi

27. Respondit Joannes, et dixit : Non potest homo accipere quidquam, nisi fuerit ei datum de coelo.

28. Ipsi vos mihi testimonium perhibetis, quod dixerim : Non sum ego Christus, sed quia missus sum ante illum. 29. Qui habet sponsam, sponsus est. Amicus autem sponsi, qui stat, et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est. 30. Illum

¹ Apparemment que les disciples de Jean étaient la plupart galiléens, au lieu que ceux qui venaient de recevoir le baptême de Jésus-Christ étaient de la Judée proprement dite. C'est ce qui fait que ces derniers sont appelés *Juifs* en cet endroit; quoique, dans un sens plus étendu, ce nom convint aussi aux disciples de Jean.

² Le baptême a pu être appelé du nom de Purification, comme les purifications sont appelées ailleurs du nom de baptême.

³ L'épouse est l'Eglise, composée de la multitude de ceux qui croient en Jésus-Christ. Elle commençait à se former, et les disciples de Jean lui en apprenaient la nouvelle. C'est ainsi qu'en voulant exciter sa jalousie ils le comblaient de joie.

⁴ Les comparaisons ne se ressemblent que jusqu'à un certain point. Jean ne voyait pas actuellement Jésus-Christ, et il n'entendait pas sa voix; mais il le sait

oportet crescere, me autem minui.

» que je diminue¹. » La différence d'origine est la raison que donne Jean de cette extrême différence qui est entre Jésus-Christ et lui. « Celui, dit-il, qui vient

31. Qui desursum venit, super omnes est. Qui est de terra, de terra est, et de terra loquitur. Qui de cœlo venit super omnes est ;

32. Et quod vidit et audivit, hoc testatur, et testimonium ejus nemo accipit. 33. Qui accepit ejus testimonium, signavit quia Deus verax est. 34.

» d'en-haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre est terrestre, et son langage² l'est aussi. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, et il rend témoignage de ce qu'il a vu et de ce qu'il a oui³ ; mais son témoignage n'est reçu de personne⁴. Celui qui a reçu son témoignage⁵ a attesté que Dieu est véritable ; car celui

présent, et prêchant ; il entend parler de ses premiers succès. C'est ce qui lui donne une joie comparable à celle que cause la voix de la personne qu'on aime le plus ; qui est, dit-on, la plus douce de toutes les harmonies.

¹ Dans l'estime publique. Car dans la réalité il n'y eut ni accroissement dans Jésus-Christ ni diminution dans S. Jean.

² Lorsqu'il parle de lui-même. Car par inspiration il peut connaître et dire des choses célestes, et Jean même en est la preuve. Mais les choses célestes que disait le Fils, il ne les avait apprises de personne, et les puisait dans son propre fonds. D'autres pensent que Jean appelle terrestres les choses qu'il disait par opposition aux vérités beaucoup plus sublimes que Jésus-Christ venait de révéler au monde.

³ Ces paroles et celles qui terminent ce discours sont suffisamment expliquées dans le discours précédent de notre Seigneur à Nicodème.

⁴ La passion exagère toujours. L'envie faisait dire aux disciples de Jean : *Tout le monde va à lui*, parce que plusieurs y allaient ; et un zèle passionné pour la gloire de Jésus-Christ fait dire à Jean : *Son témoignage n'est reçu de personne*, parce que tous ne le recevaient pas.

⁵ Croire à la parole de celui que Dieu envoie, c'est croire à la parole de Dieu ; et croire à la parole de Dieu, c'est déclarer authentiquement que Dieu est incapable de mensonge, et qu'il dit toujours vrai. La foi tout entière est renfermée dans ce peu de paroles.

Dieu a envoyé son Fils, le Fils a envoyé ses Apôtres ; ceux-ci, par son ordre, ont communiqué leur mission à leurs successeurs, qui se la sont transmise, et qui se la transmettront d'âge en âge jusqu'à la fin du monde. Croire à ceux-ci, c'est donc croire aux Apôtres qui leur ont transmis la mission, au Fils qui a envoyé les Apôtres, et à Dieu qui a envoyé son Fils. Les simples entrent sans peine et sans défiance dans cette voie qu'ils trouvent ouverte devant eux, qui est droite, unie, spacieuse, battue par la foule des Chrétiens, et dans laquelle ils voient marcher leur guide à leur tête. Ceux qui joignent à beaucoup d'esprit

» que Dieu a envoyé dit les mêmes choses
 » que Dieu, parce que Dieu ne lui com-
 » munique pas son esprit avec réserve. Le
 » Père aime le Fils, et il lui a mis toutes
 » choses entre les mains. Celui qui croit
 » au Fils possède la vie éternelle; mais
 » celui qui refuse de croire au Fils ne
 » jouira point de la vie, et la colère de
 » Dieu ne se retire point de dessus lui. »

Quem enim misit Deus, verba Dei loquitur: non enim ad mensuram dat Deus Spiritum. 35. Pater diligit Filium, et omnia dedit in manu ejus. 36. Qui credit in Filium, habet vitam æternam: qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.

L'emprisonnement du saint précurseur suivit de près ce magnifique témoignage qu'il venait de rendre encore à Jésus-Christ. Le pays qu'il habitait alors, s'il n'était pas dans le partage d'Hérode le tétrarque, touchait au moins à ses Etats.

Jean avait eu occasion de le voir et de lui parler. « Comme il le reprenait au
 » sujet d'Hérodiade, femme de son frère,
 » et à cause de tous les maux qu'il avait
 » faits, Hérode ajouta encore à tous ses
 » crimes celui de faire enfermer Jean.
 » Jésus ouït dire que Jean avait été em-
 » prisonné, et comme il sut » en même

L. 3, v. 19. Herodes tetrarcha cum corripere ab illo de Herodiade uxore fratris sui, et de omnibus malis quæ fecit Herodes, 20. Adjecit et hoc super omnia, et inclusit Joannem in carcere. Matth. 4, v. 12. Cum autem audisset Jesus quod Joannes traditus esset. J. 4, v. 1. Ut co-

beaucoup de jugement, voyant l'incapacité naturelle où est la multitude de se conduire elle-même, conviennent qu'elle ne pouvait pas être conduite par une autre voie; qu'il lui en fallait une cependant, puisqu'elle n'est pas exclue du salut; qu'il était naturel que celle-ci, qui suffit à tous, fût la même pour tous; d'autant plus qu'en se rappelant les grands égarements dans lesquels donnent souvent les grands esprits, il leur a paru que cette voie était au moins aussi nécessaire à ceux qui raisonnent trop qu'à ceux qui ne raisonnent pas assez. Mais il est des esprits subtils qui ne peuvent sympathiser avec ce qui est simple; curieux, et qui dédaignent ce qui est ancien, par la seule raison qu'il n'est pas nouveau; singuliers, et qui cherchent toujours à se distinguer de la foule; présomptueux, qui veulent se conduire eux-mêmes, et montrer le chemin à leurs propres guides; contentieux, et qui ne sauraient vivre où ils ne trouvent pas à contredire. Ceux-ci laissent le grand chemin, font bande à part, cherchent des sentiers détournés, s'y enfoncent et s'y égarent, c'est-à-dire qu'ils deviennent hérétiques par les mêmes causes qui font qu'il y a dans le monde des étourdis, des *originaires*, des entêtés, de mauvais raisonneurs, de mauvais disputeurs et de mauvais plaideurs.

gnevit Jesus quia audierunt Pharisei quod Jesus plures discipulos facit, et baptizat, quam Joannes, 3. Reliquit Judæam. L. 4. ¶ 14. Et regressus est in virtute Spiritus in Galilæam, M. 1. ¶ 14. Prædicans Evangelium regni Dei.

temps « que les Pharisiens avaient appris
» qu'il faisait plus de disciples et en bapti-
» sait plus que Jean, il quitta la Judée et
» s'en retourna, par le mouvement de
» l'Esprit saint, en Galilée prêcher l'Evan-
» gile du royaume de Dieu.

CHAPITRE IX.

Samaritaine.

J. 4, ¶ 4. Oportebat autem eum transire per Samariam. 5. Venit ergo in civitatem Samariæ quæ dicitur Sichar, juxta prædium quod dedit Jacob Joseph filio suo. 6. Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta. 7. Venit mulier

« Or il fallait passer par la Samarie. Il
» arriva donc à une ville de Samarie nom-
» mée Sichar¹, près de l'héritage que Ja-
» cob donna à son fils Joseph. Là était la
» fontaine de Jacob, et Jésus, fatigué du
» chemin, s'était assis sur le bord de la
» fontaine. Il était environ la sixième heu-
» re du jour². Une femme samaritaine³
» étant venue puiser de l'eau, Jésus lui

¹ La même qui est appelée Sichem dans l'Ecriture : elle était située auprès de la montagne de Garisim.

² Midi.

³ Ces Samaritains étaient originairement une colonie chaldéenne envoyée par Salmanasar pour habiter le pays demeuré désert par le transport des dix tribus dans les Etats de ce prince. Ces Chaldéens apportèrent avec eux leur culte idolâtrique. Dieu envoya des lions qui firent dans le pays de terribles ravages. Pour se délivrer de ce fléau, ils firent venir d'Assyrie un prêtre de la race d'Aaron, qui les instruisit de la religion du Dieu du pays; c'est ainsi qu'ils l'appelaient d'abord. Ils reconnurent la révélation; mais ils ne reçurent que les cinq livres de Moïse, et encore les ont-ils altérés en plusieurs endroits. Mais ce qui contribua le plus à les faire regarder comme schismatiques par les Juifs, ce fut le temple que Sana-belleth, un de leurs gouverneurs, fit bâtir sur la montagne de Garisim. Ils le préférèrent constamment au temple de Jérusalem, le seul lieu de la terre où il fût permis alors d'offrir à Dieu des sacrifices. Cette haine entre les Juifs et les Samaritains dure encore, quoique ceux-ci soient presque réduits à rien, et qu'ils soient dans une profonde ignorance.

» dit : Donnez-moi à boire (parce que ses disciples étaient allés dans la ville pour acheter de quoi manger). Mais la Samaritaine lui répondit : Comment, vous qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis samaritaine ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. » A cette réponse, qui était peut-être une raillerie plutôt qu'un refus, Jésus repartit : Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire¹, peut-être que vous lui en auriez demandé, et il vous aurait donné une eau vive². »

Si ce discours ne rendit pas encore cette femme fidèle, au moins la rendit-il respectueuse. » Seigneur, dit-elle, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond ; d'où avez-vous donc une eau vive ? Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Jacob³, qui

de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus: Da mihi bibere. 8. (Discipuli enim ejus abierant in civitatem, ut cibos emerent.) 9. Dicit ergo ei mulier: Ista Samaritana: Quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me possis, quæ sum mulier Samaritana? Non enim contumtur Judæi Samaritanis.

10. Respondit Jesus, et dixit ei: Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.

11. Dicit ei mulier: Domine, neque in quo haurias habes, et putens altus est: unde ergo habes aquam vivam? 12. Numquid tu major es patre nostro Jacob qui dedit nobis puteum, et ipse

¹ Jésus-Christ n'ignorait pas ce qu'elle aurait fait si elle avait eu cette connaissance. Ce peut-être doit donc s'entendre, selon les interprètes, du pouvoir qu'elle aurait conservé alors de demander ou de ne demander pas. La gloire de la grâce, et ce qui fait le mieux éclater sa puissance, c'est qu'elle triomphe des cœurs, en leur laissant le pouvoir actuel de lui résister. S'il fallait qu'elle le leur ôtât, elle ne serait plus toute-puissante, puisque, ne pouvant pas triompher des cœurs qui auraient actuellement ce pouvoir, il y aurait une chose qu'elle ne pourrait pas.

² Ce don de Dieu et cette eau vive ne sont autre chose que le Saint-Esprit, qui éteint dans nos âmes la soif des plaisirs sensuels et des biens périssables, qui amortit les ardeurs de la concupiscence, qui arrose les sécheresses du cœur par des sentiments de piété, et qui rend l'âme féconde en bonnes œuvres : eau vraiment vive en soi-même et dans ses effets, puisque le Saint-Esprit étant vie, donne la vie aux âmes qui le reçoivent.

³ Les Samaritains ne descendaient pas de Jacob. Cependant rien n'empêche de croire qu'il y avait, dans le pays, des familles israélites ou qui y étaient demeurées au temps de la transmigration, ou qui étaient venues depuis s'y établir avec les Chaldéens, et qui s'étaient associées à leur culte. Ces familles devaient, en parlant de Jacob et des patriarches, les appeler leurs pères. Des Chaldéens pouvaient aussi en descendre par des alliances avec des femmes israélites ;

ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus? 13. Respondit Jesus, et dixit ei : Omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. 14. Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.

» nous a donné ce puits dont il a bu,
 » lui, ses enfants et ses troupeaux? Jésus
 » lui répondit : Quiconque boit de cette
 » eau aura encore soif; mais celui qui boira
 » de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais
 » soif, et l'eau que je lui donnerai devien-
 » dra en lui une source qui jaillit à la vie
 » éternelle. »

Elle parut alors ajouter foi; mais ne comprenant pas encore de quelle nature était cette eau merveilleuse, « Seigneur,

15. Dicit ad eum mulier : Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire. 16. Dicit ei Jesus : Vade, voca virum tuum, et veni huc. 17. Respondit mulier, et dixit : Non habeo virum.

» dit-elle, donnez-moi de cette eau, afin
 » que je n'aie plus soif, et que je ne vienne
 » plus ici puiser. Allez, lui dit Jésus, ap-
 » pelez votre mari, et venez ici. Je n'ai
 » point de mari, lui dit la femme; » soit
 qu'elle voulût parler sincèrement, ou que

la vivacité du désir lui fit écarter tout ce qui pouvait en retarder l'accomplissement. « Jésus lui répliqua : Vous avez fort

Dicit ei Jesus : Bene dixisti, quia non habeo virum. 18. Quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir : hoc vere dixisti.

» bien dit : Je n'ai point de mari; car vous
 » en avez eu cinq, et celui que vous avez
 » à présent n'est pas le vôtre. Ce que vous
 » avez dit là est vrai. » Si cette femme

n'était pas naturellement bonne, il fallait qu'elle le fût déjà devenue dans l'entretien qu'elle eut avec Jésus-Christ; car, au lieu de lui donner le démenti, comme l'auraient fait bien d'autres, avec d'autant plus d'assurance que le reproche était mieux fondé, « elle lui dit, » avec un respect mêlé de honte,

19. Dicit ei mulier : Domine, video quia propheta es tu.

» Seigneur, à ce que je vois, vous êtes un
 » prophète : » parole qui renferme la dou-

ble confession qu'elle fit de la qualité de prophète dans Jésus-Christ, et dans elle-même de celle de pécheresse. Mais celle-ci coûtait trop à son amour-propre pour qu'elle s'y arrêtât;

et n'y eût-il aucune de ces raisons, l'habitude seule d'entendre dire aux Juifs *notre père Jacob*, pouvait avoir introduit cette façon de parler dans le langage des Samaritains.

elle profita donc de l'autre pour tourner la conversation sur la controverse qui partageait les deux peuples qui habitaient la Palestine. « Nos pères¹, ajouta-t-elle, ont » adoré² sur cette montagne : et vous di- » tes, vous autres, que le lieu où il faut » adorer est à Jérusalem. »

20. Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et dicitis quia Jerosolymis est locus, ubi adorare oportet.

Cette question a donné occasion plus d'une fois de traiter la Samaritaine de femme curieuse, et qui veut entrer dans des discussions au-dessus de sa portée. Il semble, cependant, puisqu'elle avait eu le bonheur de rencontrer un prophète, qu'elle faisait sagement de lui demander l'éclaircissement d'un point de religion qui était regardé comme capital. Ne blâmons donc pas ce que Jésus-Christ n'a point blâmé, ce que lui-même avait peut-être inspiré à cette femme, pour en prendre occasion de l'instruire du culte parfait qu'il venait établir sur les ruines de tous les anciens cultes, sans en excepter celui qui, quoique véritable, n'était que pour servir de préparatif à celui-ci. Il lui parla donc ainsi : « Femme, croyez-moi, » voici le temps que vous n'adorerez plus » le Père³, ni sur cette montagne ni dans » Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne » connaissez point⁴ ; pour nous, nous ado- » rons ce que nous connaissons : car le

21. Dicit ei Jesus : Mulier, crede mihi, quia venit hora, quando neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem. 22. Vos adoratis quod nescitis : nos a-

¹ Nos ancêtres; si l'on n'aime mieux dire que les Samaritains étaient dans l'opinion que les patriarches Abraham, Isaac et Jacob avaient offert des sacrifices sur la montagne de Garisim, ce qui laissait encore la question indécise : car le lieu où il fallait sacrifier n'était pas celui où les patriarches avaient sacrifié, mais celui que Dieu avait choisi à l'exclusion de tous les autres.

² Adorer signifie ici sacrifier. La simple adoration n'a jamais été défendue en aucun lieu.

³ Mon Père, ou celui qui, en vous adoptant, va devenir le vôtre, ou, encore mieux, les deux ensemble, c'est-à-dire mon père et le vôtre. Les deux sens sont vrais; tous deux conviennent au texte, et l'Écriture, selon la remarque de Saint Augustin, renferme quelquefois plus d'un sens dans une seule parole.

⁴ Soit que les Samaritains eussent mêlé à l'idée de Dieu quelque erreur grossière; soit que ces paroles signifient qu'ils ne pouvaient dire sur quoi était fondé le culte particulier qu'ils rendaient à Dieu, lequel n'avait en effet aucune institution divine.

doramus quod scimus, quia salus ex Judæis est. 23. Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. 24. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. 25. Dicit ei mulier : Scio quia Messias venit (qui dicitur Christus) : cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia.

devait toujours, sur la parole de celui qu'elle reconnaissait pour prophète, reconnaître la supériorité du culte judaïque sur le samaritain, ce qu'elle semble vouloir éluder. Mais, pour ce qui regarde le nouveau culte que le Messie pouvait seul établir, elle disait fort à propos qu'il fallait attendre le

26. Dicit ei Jesus : Ego sum qui loquor tecum. 27. Et continuo venerunt discipuli ejus, et mirabantur, quod cum muliere loquebatur. Nemo tamen dixit : Quid quæris, aut quid loqueris cum ea ? 28. Reliquit hydriam suam mulier, et abiit in civitatem, et dicit illis hominibus : 29. Venite, videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci : numquid ipse est Christus ? 30. Ex-

» salut vient des Juifs¹. Mais le temps
» vient, et il est même venu, que les vé-
» ritables adorateurs adoreront le Père en
» esprit et en vérité²; car ce sont de tels
» adorateurs que cherche le Père. Dieu
» est esprit, et ceux qui l'adorent, il faut
» qu'ils l'adorent en esprit et en vérité. La
» femme lui répondit : Je sais que le Messie
» vient (ce qui signifie le Christ). Lors
» donc qu'il sera venu³, il nous instruira
» de toutes choses. » En l'attendant, elle

Messie. « Je le suis, moi qui vous parle,
» lui dit Jésus. Dans ce moment les disci-
» ples arrivèrent, et ils furent surpris de ce
» que, *contre sa coutume*, il s'entretenait
» avec une femme. Néanmoins aucun
» d'eux ne lui dit : Que lui demandez-
» vous ? ni : D'où vient que vous vous en-
» tretenez avec elle ? Alors la femme, lais-
» sant sa cruche, s'en alla dans la ville, et
» dit aux habitants : Venez voir un homme
» qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait;

¹ Il était convenable que Dieu eût mieux instruit le peuple de qui il devait faire sortir le salut, ou le Sauveur.

² La vérité va succéder aux ombres, et le spirituel au sensible. Les deux cultes sont opposés par ce qui fait leur qualité dominante; car il y a du sensible dans le nouveau, et il devait y avoir du spirituel dans l'ancien.

³ Quoique les Juifs n'aient pas voulu en convenir, tout le monde, jusqu'aux Samaritains, attendait donc alors le Messie, et l'attendait prochainement. Car renvoyer la décision d'un point essentiel de religion à un Messie qui n'aurait dû venir que dans un temps éloigné ou indéterminé, c'eût été une chose aussi peu sensée que si on renvoyait aujourd'hui une pareille décision à la venue d'Elie.

» n'est-ce point le Christ? Ils sortirent ierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum.
 » donc de la ville, et allèrent à lui. »

Telle fut, à l'égard de cette femme, la conduite de Jésus-Christ, et tel en fut le succès. On trouvera peu d'exemples d'une conversion aussi prompte, et dont les degrés cependant soient plus distinctement marqués. On la voit passer successivement du respect pour l'homme vertueux qui lui parle, au désir d'obtenir le bien qu'il lui promet, quoiqu'elle en ignore encore la nature. Ensuite elle le reconnaît pour prophète, et, par l'aveu qu'elle en fait, elle s'avoue elle-même pécheresse. Elle profite sagement de l'occasion de se faire instruire; elle écoute avec docilité, et, lorsqu'elle est éclairée, elle brûle du désir de communiquer à ses concitoyens la lumière qui vient de briller à ses yeux. Elle laisse sa cruche, comme les Apôtres laissèrent leurs filets; elle court à la ville, qu'elle remplit aussitôt du bruit de la merveilleuse découverte qu'elle vient de faire. Son zèle pour la gloire de celui qu'elle annonce va jusqu'à lui faire faire le sacrifice de sa propre gloire, en dormant, pour preuve qu'il est prophète, ses désordres qu'il n'a pu connaître que par une lumière surnaturelle. Elle invite tous les habitants à venir s'assurer par eux-mêmes de la vérité des choses qu'elle leur raconte; et, par un succès qu'on peut comparer à celui de la première prédication de S. Pierre, elle réussit en aussi peu de temps à gagner à Jésus-Christ tout un peuple : effet incompréhensible de la grâce, qui fait, en un moment, d'une pécheresse une pénitente, et d'une pénitente un apôtre. Mais si rien ne fait mieux connaître l'efficacité de la grâce divine, où trouver ailleurs une image plus touchante de ses douces insinuations, et où paraît mieux cet art admirable de couvrir du voile du hasard les desseins de Dieu et les projets les plus réfléchis de sa miséricorde? Jésus retourne de Jérusalem en Galilée; il traverse la Samarie qui se trouvait sur sa route; il s'arrête sur le midi, tandis que ses disciples sont allés acheter des provisions dans la ville voisine; il est fatigué, et il s'assied auprès d'un puits. Une femme vient y puiser de l'eau; il est altéré, et il lui demande à boire : elle le refuse, ou paraît le re-

fuser, sous prétexte de la division qui est entre les deux peuples. Qu'y a-t-il là qui ne paraisse être l'effet du pur hasard? Tout ceci n'était cependant que l'exécution des décrets du Tout-Puissant. Dieu, de toute éternité, avait déterminé d'inspirer à cette femme la volonté de venir dans ce lieu au jour et à l'heure où elle s'y trouva. Elle y vint librement; mais elle devait y venir infailliblement, et le ciel et la terre auraient péri plutôt qu'elle y eût manqué. Le discours que lui tint Jésus-Christ, et qui paraît occasionné tout entier par les choses bonnes ou mauvaises qu'elle disait, ce discours était pareillement résolu dans les conseils du Très-Haut, et la portion des lumières qui devaient lui être communiquées avait été pesée dans les balances éternelles. Avant qu'elle fût au monde, avant même que le monde existât, il était arrêté que Jésus-Christ lui ferait naître l'idée et la soif d'une eau qui étanche la soif pour toujours, et dont la source inépuisable rejaillit jusqu'à la vie éternelle; que, pour lui donner en même temps la foi et la pénitence, il lui découvrirait et ce qu'il était et ce qu'elle était elle-même; qu'il l'éclairerait sur la fausseté du culte samaritain, et sur l'imperfection du judaïque; que de là il l'élèverait à la connaissance d'un culte universel et éternel, qui s'étendrait à tous les temps et à tous les peuples, qui ferait succéder la vérité aux figures, l'esprit à la lettre, et l'hommage du cœur aux cérémonies légales; que ce culte intérieur et spirituel, seul capable d'honorer dignement Dieu qui est esprit, allait s'établir, qu'il s'établissait même actuellement, puisque celui qui devait en être l'auteur et l'objet, ce Messie dont elle attendait la venue, c'était lui-même qui lui parlait, et dont elle entendait la voix; il était, dis-je, arrêté que Jésus-Christ lui dirait de si grandes choses, et qu'il les lui dirait indépendamment de ce qu'elle dirait elle-même, quoiqu'il ne lui dît rien qui ne parût être la suite naturelle de ce qu'elle disait. Rien n'est hasard au regard de Dieu. Il n'arrive rien dans l'univers, non-seulement qu'il n'ait prévu, mais qu'il n'ait voulu, et qui n'ait sa première cause dans ses décrets toujours libres, quoique éternels et éternellement immuables. J'en excepte le péché, qu'il a prévu comme tout le

reste, mais qu'il ne peut que permettre, et qu'il fait servir encore à l'exécution de ses desseins. Je reviens à ce qui suivit immédiatement l'entretien qui a donné lieu à ces réflexions.

Ce fut l'instruction que Jésus-Christ fit à ses disciples.

Comme ils le virent épuisé de fatigue et de faim, « ils le priaient, et disaient : « Maître, mangez. » Tout était occasion

J. 4, v. 31. Interea rogabant eum discipuli, dicentes : Rabbi, manduca.

à Jésus d'instruire et d'édifier : l'eau l'avait été pour la Samaritaine, la nourriture le fut ici pour ceux qui la lui offraient.

« J'ai une viande à manger, leur dit-il, » que vous ne connaissez pas. Les disciples disaient entre eux : Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ? Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et de consumer son ouvrage. » Puis il ajouta, pour leur apprendre quel était cet ouvrage dans lequel ils allaient être

32. Ille autem dicit eis : Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis. 33. Dicebant ergo discipuli ad invicem : Numquid aliquis attulit ei manducare ? 34. Dicit eis Jesus : Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus.

incessamment ses coopérateurs : « Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Pour moi, je vous dis : Levez les yeux, et voyez comme les campagnes sont déjà assez blanches pour être moissonnées. » Les Apôtres ne disaient pas ce que Jésus paraît leur faire dire. Ces mots : « Il y a quatre mois jusqu'à la moisson, » étaient une façon proverbiale d'exprimer que rien ne presse et qu'on a encore le temps de se reposer. Les disciples l'entendaient ainsi des fonctions de leur ministère. Jésus les détrompe en leur montrant les campagnes jaunissantes, figure des peuples qui étaient prêts à recevoir l'Évangile, et en particulier des Samaritains, qui, au moment où il parlait, venaient à lui en foule. Mais, comme les Apôtres auraient pu lui dire que la moisson ne vient qu'après la semence, Jésus-Christ leur apprend que celle-ci est déjà faite par les prophètes leurs

35. Nonne vos dicitis, quod adhuc quatuor menses sunt, et messis venit ? Ecce dico vobis : Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem.

⁴ On était alors entre la Pâque et la Pentecôte, et l'on sait que la Pentecôte est le temps où se fait la moisson dans la Palestine. Ceci prouve ce qui est dit après, que c'était ici un proverbe du pays, et non un discours des Apôtres.

prédécesseurs, dont le travail, qui a d'abord paru ingrat, va produire une récolte qui réjouira également ceux qui ont semé et ceux qui moissonneront; c'est ce que le Sauveur fait entendre par les paroles suivantes : « Celui qui moissonne reçoit son

36. Et qui metit mercedem accipit, et congregat fructum in vitam eternam; ut et qui seminat, simul gaudeat, et qui metit.

37. In hoc enim est verbum verum: quia alius est qui seminat, et alius est qui metit.

38. Ego misi vos metere quod vos non laborastis: alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis.

39. Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis: Quia dixit mihi omnia quaecumque feci. 40. Cum venissent ergo ad illum Samaritani, rogaverunt eum ut ibi maneret. Et mansit ibi duos di-

» salaire, et fait la récolte pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse comme celui qui moissonne. Car le proverbe est vrai en cette occasion : l'un sème et l'autre moissonne¹. Je vous ai envoyés moissonner où vous n'avez pas travaillé; d'autres ont travaillé, et vous avez joui de leur travail². »

« Or il y eut plusieurs Samaritains de cette ville qui crurent en lui sur ce que disait la femme qui rendait ce témoignage³. Il m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Les Samaritains étant donc venus à lui, le prièrent de faire quelque séjour dans leur ville, et il y séjourna deux jours; et beaucoup plus de gens crurent

¹ Ce proverbe n'a, dans la circonstance où Jésus-Christ l'emploie, que la moitié de son application. Il signifiait, dans l'usage ordinaire, que l'un n'a que la peine, et que l'autre a tout le profit. Jésus-Christ veut dire seulement que celui qui moissonne est différent de celui qui a semé, quoiqu'ils doivent l'un et l'autre avoir également part à la récolte.

² Les Apôtres n'ont-ils donc pas travaillé autant et plus que les Prophètes? Oui; mais en travaillant ils avaient la consolation de recueillir le fruit de leurs travaux. C'était le travail de la récolte, où la peine est mêlée à la joie, et où la joie surpasse la peine.

Semez toujours, ouvriers du champ du Seigneur; la semence produira dans le temps où vous l'espérez le moins; ou, si elle ne produit rien, votre salaire n'en est pas moins assuré auprès d'un maître qui récompense le travail et non le succès.

³ On est surpris de les voir ajouter foi si aisément au témoignage d'une femme de mauvaise vie. Ceci a fait croire à quelques-uns qu'elle avait su sauver les apparences, et se conserver la réputation d'une honnête veuve. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, la grâce pouvait donner assez de force à la parole d'une femme décriée, pour qu'elle trouvât créance dans les esprits, et pour que la créance qu'on y avait ne fût ni précipitée ni imprudente.

» en lui pour avoir ouï ses discours. Ils
 » disaient même à la femme ¹ : Ce n'est
 » plus sur ce que vous dites que nous
 » croyons; car nous l'avons entendu nous-
 » mêmes, et nous savons que c'est lui qui
 » est véritablement le Sauveur du mon-
 » de ². »

Après les deux jours « que Jésus avait
 » accordés aux instances des Samaritains,
 » il partit de là, et s'en alla en Galilée.
 » Car Jésus a déclaré lui-même qu'un pro-
 » phète ³ n'est point honoré dans son pays.

es. 41. Et multo plures crediderunt in eum propter sermonem ejus. 42. Et mulieri dicebant : Quia jam non propter ~~verbum~~ loquebamur credimus : ipsi enim audivimus et scimus, quia hic est vere salvator mundi. 43. Post duos autem dies exiit inde, et abiit in Galileam. 44. Ipse enim Jesus testimonium perhibuit, quia propheta in sua patria honorem non habet. 45. Cum ergo venisset in Galileam, exceperunt eum Galilæi, cum

¹ Cette femme, selon Origène, représente l'Eglise. Nous croyons aujourd'hui sur son témoignage; mais, lorsque nous aurons le bonheur de voir Jésus-Christ face à face, nous dirons avec les Samaritains : *Ce n'est plus sur ce que vous dites que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde.*

² C'est le premier peuple qui ait reconnu dans Jésus-Christ l'aimable qualité de Sauveur du monde. Il n'est pas douteux que Jésus-Christ ne leur eût déclaré qu'il l'était, et l'on voit quelle foi ils avaient à ses discours; mais, de plus, ceux qui n'étaient pas Juifs, et qui attendaient le Messie, ne pouvaient pas être dans le préjugé de ceux qui ne le regardaient que comme le Sauveur des Juifs; ils ne pouvaient donc l'attendre que comme devant être le Sauveur du monde, et c'était dans eux un empêchement de moins à la créance de cet article de la foi chrétienne.

³ Nous expliquerons ailleurs cette sentence, qu'il ne paraît pas que Jésus-Christ ait proférée alors, mais que S. Jean donne pour le motif du voyage qu'il fit en Galilée; ce qui forme ici une difficulté très-embarrassante. Car le peu d'accueil que reçoit un prophète dans son pays, était à Jésus une raison de rester en Samarie, où il fut si bien accueilli, et non d'en partir pour retourner en Galilée, qui fut pour lui cette patrie ingrate dont les indignes procédés lui firent dire qu'un prophète est sans considération dans son pays et dans sa parenté. On explique ceci en disant que ce qui est appelé la patrie du Sauveur, ce n'est pas la Galilée entière, mais uniquement la ville de Nazareth, où il ne voulut pas retourner pour la raison qu'apporte l'Evangéliste, choisissant plutôt de faire sa demeure à Capharnaüm, ou en d'autres lieux de la Galilée. Cette explication, qui m'a paru la plus satisfaisante de cinq ou six que donnent les interprètes, ne l'est encore que médiocrement. Ceux qui ne voudront pas s'en contenter pourront regarder cet endroit comme non expliqué : quel inconvénient peut-il y avoir ? il reste assez de chose claires dans l'Ecriture pour soutenir la foi et pour nourrir la piété. Ceux que veulent tout comprendre ignorent que l'intelligence de tout n'est pas donnée à tous; ce que vous n'entendez pas, un autre l'entend; comme celui-ci à son tour

omnia vidissent quæ fecerat Jerosolymis in die festo : et ipsi enim venerant ad diem festum.

L. 4, v. 14. Et fama exiit in universam regionem de illo. 15. Et ipse docebat in synagogis eorum, et magnificabatur ab omnibus.

» Lors donc qu'il arriva en Galilée, les Galiléens lui firent accueil, ayant vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem durant la fête : car eux-mêmes ils étaient aussi allés à la fête. On commença donc à parler de lui dans tout le pays. Il enseignait dans leurs synagogues, et tout le monde publiait ses louanges. »

CHAPITRE X.

Fils d'un officier guéri. — Guérison d'un possédé, et de la belle-mère de S. Pierre. — Trois hommes repris.

J. 4, v. 46. Venit ergo iterum in Cana Galilææ, ubi fecit aquam vinum. Et erat quidam regulus cujus filius infirmabatur Capharnaüm. 47. Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum, et rogavit eum ut descenderet, et sanaret filium ejus: incipiebat enim mori.

« Jésus alla une seconde fois à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or, il y avait un seigneur dont le fils était malade à Capharnaüm, Ce seigneur ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir guérir son fils, car il se mourait. » Puisqu'il avait recours à Jésus-Christ, il fallait bien qu'il eût déjà une foi commencée; mais ce n'était encore, à proprement parler, qu'un doute qui attendait, pour devenir une foi véritable, qu'il eût vu ou éprouvé par lui-même la vérité des choses qu'il avait entendu dire du Sauveur.

48. Dixit ergo Jesus ad eum : Nisi signa et prodigia videritis,

reprocha par ces paroles : « Si vous ne voyez, vous autres, des miracles et des

n'entend pas ce que vous entendez. De plus, les explications qui pour moi ne sont pas satisfaisantes, le sont pour d'autres, et il n'est pas décidé qui d'eux ou de moi en juge le mieux. Quoi qu'il en soit, cherchons et demandons la lumière; mais respectons l'obscurité qui ne doit affaiblir en rien la foi et la vénération qui sont dues aux divines Ecritures, parce que, comme je l'ai dit, il y reste assez de choses claires qui lui assurent incontestablement l'une et l'autre, et que la raison seule nous apprend qu'il faut juger, non pas de ce qui est clair par ce qui est obscur, mais de ce qui est obscur par ce qui est clair.

» choses extraordinaires, vous ne croyez pas. Ce père, » qui n'était occupé que du danger de son fils, » répondit à Jésus : » Venez, Seigneur, avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils est plein de vie. » Cette parole efficace opéra en même temps sur le corps du fils et sur l'âme du père. « Il crut ce que lui dit Jésus, » et il s'en alla. » Le lendemain, » comme » il était encore en chemin, il rencontra » ses serviteurs qui lui annoncèrent que » son fils était plein de vie. Il s'informa » d'eux à quelle heure le malade avait été » mieux, et ils lui dirent : La fièvre le quitta hier à la septième heure du jour¹. Le » père vit que c'était l'heure où Jésus lui » avait dit Votre fils est plein de vie; et il » crut, lui et toute sa maison. Ce fut là » le second miracle² que Jésus fit, étant » revenu de Judée en Galilée. »

On a déjà dit que « Jésus avait renoncé » au séjour de Nazareth pour faire sa demeure ordinaire à Capharnaüm, ville » maritime sur les confins de Zabulon et » de Nephthali. » Il s'y était transporté après le miracle des noces de Cana, » avec » sa mère, ses frères et ses disciples.

non creditis. 49. Dicit ad eum regulus : Domine, descende priusquam moriatur filius meus. 50. Dicit ei Jesus : Vade, filius tuus vivit.

Credit homo sermoni quem dixit ei Jesus, et ibat. 51. Jam autem eo descendente, servi occurrerunt ei, et nuntiaverunt dicentes, quia filius ejus viveret. 52. Interrogavit ergo horam ab eis, in qua melius habuerit. Et dixerunt ei : Quia heri hora septima reliquit eum febris. 53. Cognovit ergo pater, quia illa hora erat in qua dixit ei Jesus : Filius tuus vivit : et credidit ipse, et domus ejus tota. 54. Hoc iterum secundum signum fecit Jesus, cum venisset a Judæa in Galilæam.

Matth. 4, v. 13. Relicta civitate Nazareth, venit et habitavit in Capharnaüm maritima, in finibus Zabulon, et Nephthalim.

J. 2, v. 12. Ipse et mater ejus, et fratres ejus et discipuli ejus ; et ibi manserunt non

¹ Une heure après midi.

² Le second de ceux qu'il fit dans ce voyage de Judée en Galilée ; ou le second qu'il fit en Galilée, en comptant pour le premier celui des noces de Cana, qu'il fit pareillement lorsqu'il arrivait de Judée : ou bien l'Evangéliste ne remarque que ceux que Jésus fit dans la circonstance même de son retour ; parce qu'ils signalaient son arrivée dans le pays et qu'ils disposaient le peuple à le recevoir et à l'écouter. Les interprètes se partagent entre ces différentes explications, parmi lesquelles il est libre de choisir celle qui agréé le plus, sans crainte de donner dans aucune erreur qui puisse être préjudiciable.

multis diebus. 13. Et prope erat Pascha Judeorum.

» Mais comme la Pâque était proche, ils
 » n'y demeurèrent que peu de jours » pendant lesquels on n'eut guère que le temps d'y préparer leur habitation. Jésus y revint encore de Cana, « et aussitôt qu'il

M. 1, v. 21. Et statim sabbatis ingressus in synagogam, docebat eos. 22. Et stupebant super doctrina ejus : erat enim docens eos, quasi potestatem habens, et non sicut scribæ

» y fut arrivé, il commença à enseigner
 » dans la synagogue, où il venait les jours
 » de sabbat. On était tout étonné de sa
 » doctrine; car il enseignait comme
 » un homme qui a autorité¹, et non pas
 » comme faisaient les Scribes.

23. Et erat in synagoga eorum homo in spiritu immundo; et exclamavit, 24. Dicens : Quid nobis et tibi, Jesu Nazarene?

» Il y avait dans la synagogue un homme
 » possédé de l'esprit immonde, qui, jetant
 » un cri, dit à haute voix : Qu'avons-nous
 » à démêler avec vous, Jésus de Naza-

* Jésus-Christ parlait comme législateur, et les Scribes comme interprètes de la Loi. Il avait le pouvoir de faire des miracles, et les scribes ne l'avaient pas. A ces deux égards, il avait sur eux un avantage qu'ils ne pouvaient ni lui contester, ni se procurer à eux-mêmes; mais il en avait d'autres qu'ils auraient pu, sinon égaux, au moins imiter, et dont le défaut était la dignité à leur ministère et l'efficacité à leur parole. Jésus-Christ pratiquait ce qu'il enseignait, et les Scribes démentaient visiblement leur doctrine par leurs œuvres. Jésus-Christ ne cherchait que la gloire de son Père et le salut des hommes; et les Scribes n'avaient en vue que leur propre gloire et les dépouilles des veuves, dont ils *dévoient les maisons*, lorsque, par leur hypocrisie, ils avaient surpris leur estime et captivé leur confiance. Le zèle de Jésus-Christ était donc un zèle autorisé par l'exemple, et ennobli par ce désintéressement parfait qui, s'oubliant soi-même, ne respire que le salut de ceux envers qui on l'exerce. Quel ton n'a pas droit de prendre un pareil zèle? Et qui peut résister à l'empire que la nature et la raison lui donnent sur tous les esprits? Celui des Scribes, au contraire, inspiré par l'orgueil et par l'intérêt, ne pouvait avoir ni air naturel, puisqu'il était contrefait; ni gravité, puisque, pour parvenir à ses fins, il fallait qu'il se diversifiât comme le caméléon, qu'il passât perpétuellement de la sévérité à la mollesse, de la censure à l'adulation; ni autorité, puisque, malgré ses grimaces, et par des grimaces il se trahissait lui-même, et qu'il laissait au moins entrevoir tantôt les manèges de la vanité, et tantôt les souplesses de l'intérêt, comme les seuls ressorts qui le faisaient mouvoir, et qui en déterminaient l'activité et la direction.

Celui qui dit et qui ne fait pas, est un discoureur. Celui qui dit pour la gloire de bien dire est un déclamateur. Celui qui dit pour le vil profit qui lui en revient devrait être appelé un farceur, si l'abus qu'il fait de la parole divine pour une fin si basse, n'ajoutait l'idée du sacrilège à celle de la plus méprisante et de la plus méprisée de toutes les professions.

« reth ? Etes-vous venus pour nous détruire ? »
 « re ? Je sais qui vous êtes, vous êtes le
 « Saint de Dieu. » On ignore quel motif le faisait parler ainsi ;
 mais, soit qu'il espérât fléchir Jésus-Christ en le flattant, ou
 qu'il eût dessein de lui causer une sorte de dépit en divulguant
 sa divinité, que le Sauveur ne voulait faire connaître que par
 degrés, il est toujours bien certain que son intention était
 mauvaise. Aussi Jésus-Christ, qui ne voulait rien devoir à un
 pareil témoin, lui imposa silence ¹ en
 « lui disant d'un ton menaçant : Tais-
 « toi, et sors de cet homme. Alors l'es-
 « prit immonde, l'agitant avec de vio-
 « lentes convulsions, le jeta au milieu de
 « l'assemblée, et, poussant de grande
 « cris, il sortit alors de lui, sans lui
 « avoir fait aucun mal. » Cette rage
 impuissante fut, pour ceux qui auraient pu en douter, la
 preuve de la possession et, de la force divine de celui devant
 qui toutes les forces de l'enfer n'étaient que faiblesse. « Tous »
 ceux qui étaient présents « furent épou-
 « vantés » de ce prodige, « et saisis d'éton-
 « nement » ; ils se disaient les uns aux au-
 « tres : Qu'est-ce que ceci ? Quelle est

venisti perdere nos et
 qui sis ? Sanctus Dei.

25. Et comminatus
 est ei Jesus, dicens :
 Obmutesce, et exi de
 homine. 26. Et discer-
 pens eum spiritus
 immundus ; L. 4, §
 35. Et cum projecis-
 set illum in medium ;
 M. 1. § 26. Et exclamans
 voce magna exiit
 ab eo, L. 4, § 35.
 nihilque illum no-
 cuit.

36. Et factus est pavor
 in omnibus. M. 1, §
 27. Et mirati sunt om-
 nes, ita ut conquire-
 rent inter sedicentes :
 Quidnam est hoc ?

¹ Les disciples ont imité leur maître en ce point. Lorsque le démon disait par la bouche de la Pythonisse : *Ces hommes sont serviteurs du Dieu Très-Haut, qui nous annoncent la voie du salut, Paul, qui avait peine à le souffrir, se tourna vers elle, et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir du corps de cette fille.* Act. 16. De la part du père du mensonge, tout, jusqu'à la vérité, doit être suspect. Lorsqu'il la dit, ce n'est que pour la faire servir au mensonge.

Tel père, tels enfants. Luther défendit avec force le dogme de la présence réelle contre les Sacramentaires. Ce zèle apparent en imposait aux simples ; et en combattant les Zuingliens, il faisait des Luthériens.

² Ce qui causait ce grand étonnement, c'est que ce possédé est le premier que Jésus-Christ ait délivré. Il accoutuma bientôt les Juifs à ce prodige, un de ceux qu'il a faits le plus souvent ; et ses disciples y accoutumèrent ensuite tout l'univers. Cette puissance est demeurée à l'Eglise qui l'emploie efficacement sur des possessions incontestables, quoique devenues plus rares.

Quænam doctrina hæc nova? Quia in potestate etiam spiritibus immundis imperat, et obediunt ei. 28. Et processit rumor ejus statim in omnem regionem Galilææ.

» cette nouvelle doctrine? Car il com-
 » mande avec autorité même aux esprits
 » immondes, et ils lui obéissent. Et aussi-
 » tôt sa réputation se répandit dans toute
 » la Galilée. »

Jésus, après ce miracle, aurait pu choisir un logement dans quelque une des maisons les plus opulentes de la ville, où l'on se serait fait un honneur de le recevoir et de le traiter splendidement. Il donna la préférence à celle où l'amitié l'appelait, et dont la pauvreté l'attirait, bien loin de le rebuter. « Ils al-

M. 1, v. 29. Et protinus egredientes de synagoga, venerunt in domum Simonis et Andrææ cum Jacobo et Joanne. 30. Decumbat autem socrus Simonis febricitans; et statim dicunt ei de illa. L. 4, v. 38. Et rogaverunt illum pro ea.

» lèrent donc, au sortir de la synagogue,
 » lui, Jacques et Jean, au logis de Si-
 » mon et André. » L'occasion que Jésus y
 trouva d'exercer sa charité était encore
 une raison qui l'engageait à y venir. « La
 » belle-mère de Simon^a était au lit avec
 » une grosse fièvre. Ils en parlèrent d'a-
 » bord à Jésus, et le prièrent de la secou-
 » rir. Il approcha *du lit*, il la prit par
 » la main, et la souleva. Il commanda
 » en même temps à la fièvre, et la fièvre
 » la quitta sur-le-champ. Elle se leva
 » aussitôt, et elle se mit à les servir. »

M. 1, v. 31. Et accedens elevavit, eam apprehensa manu ejus. L. 4, v. 39. Imperavit febrî. M. 1, v. 31. Et continuo dimisit eam febris. L. 4, v. 39. Et continuo surgens ministrabat illis.

Bien d'autres malades désiraient et espéraient la même faveur. Mais il fallait qu'on les apportât, et le repos du sabbat, dont on sait que les Juifs étaient scrupuleux observateurs, avait empêché qu'on ne leur rendît cet office de charité. Ce repos finissait avec la lumière du jour, suivant cette loi du Lé-

A vespera usque a^s vesperam celebrabit sabbata vestra.

M. 1, v. 32. Vespere autem facto, cum occi-

vitique, 23, 32 : « Vous célébrerez vos
 » sabbats d'un soir à l'autre; » ce ne fut
 donc « qu'au soir et après que le soleil

^a Quel est ce nouveau docteur qui dit des choses si nouvelles, et qui en fait de si merveilleuses ?

² La mère de sa femme, et non pas la femme de son père. La même équivoque ne se rencontre pas dans le mot latin *socrus*, qui signifie proprement la mère de la femme à l'égard du mari, ou du mari à l'égard de la femme.

• fut couché, qu'on apporta à Jésus tous
 • les malades et tous les possédés. Toute
 • la ville était assemblée devant la porte.
 • Jésus, mettant la main sur chacun d'eux,
 • guérit plusieurs personnes ¹ qui étaient
 • travaillées de diverses maladies : il
 • chassa par sa parole plusieurs démons,
 • et rendit la santé à tous ceux qui étaient
 • malades, afin que ce qui a été dit par le
 • prophète Isaïe • des maladies du corps
 aussi bien que de celles de l'âme, « fût ac-
 • compli : il a pris sur lui nos infirmités,
 • et il s'est chargé de nos maladies. Les
 • démons sortaient du corps de plusieurs
 • personnes, criant et disant : Vous êtes
 • le Fils de Dieu. Mais Jésus, en les me-
 • naçant, les faisait taire, parce qu'ils sa-
 • vaient qu'il était le Christ. »

Mais il ne devait pas borner ses instructions et ses bienfaits
 à une seule ville, et il prévoyait les efforts que l'on ferait pour
 l'arrêter dans celle-ci. C'est pourquoi, « s'étant levé de fort
 • grand matin, il sortit, et s'en alla dans
 • un lieu solitaire, où il se mit à prier. »
 C'était apparemment le lieu convenu, où
 • Simon et ceux qui étaient avec lui suivi-
 • rent Jésus. » L'ayant trouvé, ils lui di-
 rent : « Tout le monde vous cherche. Il
 • leur répondit : Allons aux villages et
 • aux villes des environs, afin que j'y prê-
 • che aussi ; car c'est pour cela que je suis
 • venu. » Cependans les habitants, qui s'étaient aperçus de son
 départ, sortirent de la ville, « et vinrent
 • en foule le chercher. Ils arrivèrent jus-

disset seſ, afferebant
 ad eum omnes male
 habentes, et demonia
 habentes. 33. Et erat
 omnis civitas congre-
 gata ad januam.

L. 4, v. 40. At ille
 iis manus imponens,
 M. 1, v. 34. curavit
 multos qui vexabantur
 variis languoribus,
 et demonia multa eji-
 ciebat, M. 8, v. 16.
 verbo, et omnes male
 habentes curavit. 17.
 Ut adimpleretur quod
 dictum est per Isaiam
 prophetam dicentem :
 ipse infirmitates nos-
 tras accepit, et ægro-
 tationes nostras por-
 tavit. L. 4, v. 41. Exi-
 bant autem demonia
 a multis clamantia et
 dicentia : Quia tu es
 Filius Dei ; et incre-
 pans non sinebat ea
 loqui : quia sciebant
 ipsum esse Christum.

M. 1, v. 35. Et dilu-
 culo valde surgens,
 egressus abiit in de-
 sertum locum, ibique
 orabat.

36. Et prosecutus
 est eum Simon, et qui
 cum illo erant. 37. Et
 cum invenissent eum,
 dixerunt ei : Quia
 omnes quarunt te.
 38. Et ait illis : Eamus
 in proximos vicos et
 civitates, ut et ibi
 prædicem : ad hoc
 enim veni.

L. 4, v. 42. Et tur-
 bæ requirebant eum,
 et venerunt usque ad

¹ Tous furent guéris comme il est dit après, et le mot *plusieurs* est employé
 ici pour signifier qu'ils étaient en grand nombre.

ipsum ; et detinebant illum ne discederet ab eis. 43. Quibus ille ait: Quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum.

» je suis envoyé pour cela. » Après cette réponse qui, en leur apprenant la résolution où était Jésus de s'éloigner d'eux pour un temps, ne leur ôtait pas toute espérance de le revoir,

Matth. 4, ¶ 23. Et circuibat Jesus totam Galilæam, docens in synagogis eorum, et prædicans Evangelium regni, et sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo. 24. Et abiit opinio ejus in totam Syriam, et obtulerunt ei omnes male habentes, variis languoribus et tormentis comprehensos, et qui demonia habebant, et lunaticos, et paralyticos, et curavit eos. 25. Et secutæ sunt eum turbæ multæ de Galilæa, et Decapoli, et de Jerosolymis, et de Judæa, et de trans Jordanem.

Matth. 8, ¶ 18. Videns autem Jesus turbas multas circum se, jussit transfretare.

L. 9, ¶ 57. Factum est autem ambulanti-bus illis in via, *Matth.* 8, ¶ 19. Accedens unus scriba ait illi :

» qu'au lieu où il était ; et comme ils s'efforçaient de le retenir, ne voulant pas qu'il les quittât, il leur dit, » comme aux disciples : « Il faut que j'annonce aussi dans d'autres villes le royaume de Dieu, car »
 » ils n'insistèrent plus, » et Jésus se mit à » parcourir toute la Galilée, enseignant » dans les synagogues, prêchant l'Evangile » du royaume de Dieu, guérissant tout ce » qu'il y avait de malades et d'infirmités » parmi le peuple : alors sa réputation se » répandit par toute la Syrie, et on lui présenta tous les malades, des gens travaillés de diverses sortes de maux et de douleurs, des possédés, des lunatiques¹, des paralytiques ; et il les guérit : et beaucoup de peuple le suivit de la Galilée, de la Décapole², de Jérusalem, de Judée, et d'au-delà du Jourdain. »

« Or Jésus se voyant environné d'une grande foule de peuple, ordonna que l'on passât de l'autre côté du lac. » Après qu'on eut gagné l'autre bord, » comme ils étaient en chemin, un scribe l'abordant » lui dit : Maître, je vous suivrai partout

¹ On appelle ainsi les épileptiques et les fous qui le sont par intervalle. On attribuait anciennement leurs accès aux influences de la lune : c'est ce qui leur en a fait donner le nom. Depuis on a reconnu l'erreur, mais le nom est demeuré ; et parce que le nom est demeuré, l'erreur s'est conservée dans l'esprit de la multitude, qui croit bonnement que les choses sont toujours ce qu'on les nomme.

² Ce mot signifie le pays des dix villes. Il était situé au nord et à l'occident de la mer de Tibériade, dans les tribus de Zabulon et de Nephthali. On n'est pas bien d'accord aujourd'hui sur ses limites ni sur le nom de plusieurs de ces dix villes.

« où vous irez. Jésus, » pour lui appren-
 « dre par quel sacrifice on devait mériter
 « l'honneur de le suivre, » lui répondit :
 « Les renards ont des tanières, et les oi-
 « seaux du ciel ont des nids, mais le Fils
 « de l'homme n'a pas où reposera tête¹. »

Magister, sequar te
 quocumque ieris. 20.
 Et dicit ei Jesus: Vul-
 pes foveas habent, et
 volucres cœli nidos;
 Filius autem hominis
 non habet ubi caput
 reclinet.

Ce docteur ne dut pas avoir de peine à conclure que le disciple ne doit pas s'attendre à être mieux que son maître; et il dut se trouver bien loin de ses prétentions s'il est vrai, comme on le croit communément, qu'en s'offrant à Jésus-Christ d'une manière si généreuse en apparence, il n'avait en vue que sa fortune, qu'il croyait faire en s'attachant à ce Messie dont il n'avait pas une idée plus spirituelle que celle qu'en avait le gros de sa nation. Une autre vérité qu'il paraît avoir ignorée, c'est que Jésus-Christ, qui n'a pas toujours été suivi de ceux qu'il appelait à sa suite, ne l'a jamais été et n'a pu l'être que par ceux qu'il appelait le premier. « Jésus » la lui apprit

« en disant » à un autre « de la troupe: L. 9, v. 59. Ait au-
 « Suivez-moi. » Celui-ci était déjà de ses quere me.

disciples, mais non pas jusqu'au point de lui être inséparablement attaché. Comme c'était à cela qu'il était appelé par cette seconde vocation, il lui dit : « Seigneur, Matth. 8, v. 21. Ait
 « permettez-moi d'aller auparavant ense- illi : Domine, per-
 « velir mon père. » Il entendait par là as- mitte me primum ire
 suster son père dans son extrême vieillesse, et sepelire patrem
 meum.
 et ne pas le quitter qu'il ne lui eût fermé les yeux. Car si, comme quelques-uns l'ont cru, il eût reçu la nouvelle récente de la mort ou de l'extrémité de son père, il est naturel de pen-

¹ La pauvreté a bien des degrés parmi les hommes. Celle des animaux, à parler en général, surpasse celle des hommes que nous regardons comme les plus pauvres. Entre les animaux, ceux dont les hommes ne prennent aucun soin, et qui, abandonnés à eux-mêmes, n'ont ni un pare qui puisse leur servir de retraite, ni une étable où ils trouvent le couvert, peuvent être censés les plus pauvres de tous. Cependant ils ont encore les uns des nids, les autres des tanières, et ils ont cela de plus que Jésus-Christ. Telle est la pauvreté à laquelle s'est réduit pour nous le Fils de l'homme qui est en même temps le Fils unique du Très-Haut. Si cette comparaison n'était pas de lui, oserions-nous la faire?

ser que cet homme, qui n'avait pas encore pris les derniers engagements avec Jésus-Christ, y aurait couru sur-le-champ, et que, pour en demander la permission à Jésus-Christ, supposé même qu'il la lui eût demandée, il n'aurait pas attendu tranquillement qu'il lui donnât l'ordre imprévu de le suivre. « Jé-

22. Jesus autem ait illi : Sequere me, et dimitte mortuos sepe-
lire mortuos suos. » sus lui répondit : Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts ¹. » C'est-à-dire : Laissez aux enfants du siècle le soin des choses du siècle ².

L. 9, v. 60. Tu autem vade, et annuntia regnum Dei. » Pour vous, » ajouta-t-il, » allez annoncer le royaume de Dieu. »

A ces deux traits, qui sont rapportés de la même manière par S. Matthieu et par S. Luc, celui-ci en ajoute un troisième qu'on ne croit pas être du même jour, mais que l'évangéliste a jugé plus à propos de placer ici à cause de la ressemblance

61. Et ait alter : Sequar te, Domine, sed permittite mihi primum renuntiare his quæ domi sunt. qu'il a avec les deux précédents. « Il y eut donc » un autre » homme qui » dit » aussi à Jésus : Seigneur, je vous suis » vrai; mais permettez-moi de me dé- » faire auparavant de ce qui est dans ma maison. » Ce qu'il demandait ne paraît être différent de ce que Jésus-Christ même conseilla depuis au jeune homme à qui il dit :

¹ Laissez à ceux qui sont morts selon l'âme, le soin d'ensevelir ceux qui sont morts selon le corps et l'âme. Le monde est plein de morts, et ceux que l'on pleure ne sont plus déplorables que les autres que parce que la mort du corps, qui est l'unique sujet des larmes, met le dernier sceau à la mort de l'âme, que l'on ne pense pas à pleurer, quoique ce ne soit que par celle-ci que l'autre est vraiment déplorable.

² Cette parole du Sauveur sert encore tous les jours à armer la constance de ceux que Dieu appelle à un état parfait, contre les efforts que fait le monde pour les retenir. Le monde même l'adopte lorsqu'ils s'agit du monde; et il serait le premier à traiter de rebelle ou de lâche celui qui opposerait à l'ordre de marcher pour le service du prince, les devoirs les plus pressants de la nature. Cependant il frémit d'indignation lorsqu'il l'entend appliquer au service de Dieu; et le nom de cruauté est encore le plus doux de ceux qu'il donne alors à la piété. Le monde est-il donc en contradiction avec lui-même? Non; car il pense, et pour peu que vous le pressiez, il vous dira qu'un prince est plus que Dieu, que la terre vaut mieux que le ciel, et que le soin des corps est préférable au salut des âmes.

« Allez vendre ce que vous avez; don-
 » nez-le aux pauvres; 'après cela venez
 » et suivez - moi. » Mais apparemment
 que la renonciation, telle qu'il avait projeté de la faire,
 devait être d'une longue discussion, puis-
 que « Jésus lui répondit : Nul homme qui
 » met la main à la charrue, et qui regarde
 » derrière lui, n'est propre pour le royaume
 » de Dieu, » lui faisant entendre par ces paroles que s'il y
 a dans le monde des professions qui demandent de la part de
 ceux qui les exercent, une attention suivie et non interrompue,
 telle, par exemple, qu'est celle du laboureur, qui ne saurait
 tirer un sillon droit, si, s'amusant à regarder derrière soi, il
 laisse ses chevaux s'écarter à droite ou à gauche; tel est, à
 plus forte raison, l'apostolat, le plus laborieux comme le plus
 sublime de tous les ministères, et celui qui demande le plus
 un homme tout entier; ce qui revient à ce mot de S. Paul :
 « Quiconque est enrôlé dans la milice de
 » de Dieu 'ne s'occupe plus des affaires du
 » siècle ¹. »

Matth. 19, v 21.
 Vade, vende quæ habes et da pauperibus, et veni, sequere me.

L. 9, v 62. Ait ad illum Jesus : Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei.

II. Tim. 2, v 4. Nemo militans Deo, implicat se negotiis secularibus.

¹ Peut-être Jésus-Christ ne voulait-il qu'avertir cet homme de peser mûrement la démarche qu'il voulait faire, et prévenir par là les regrets que pourrait lui causer le souvenir des biens auxquels il aurait trop légèrement renoncé, ce qui serait pour lui un double malheur, puisque, dépouillé de tout par un sacrifice qu'il se repentirait d'avoir fait, le repentir qu'il en aurait le rendrait indigne de l'état parfait auquel il aurait tout sacrifié. L'explication insérée dans le texte est celle de la plupart des interprètes. Celle-ci, moins suivie par les savants, paraît être l'interprétation populaire. Car, lorsqu'on dit qu'après avoir mis la main à la charrue, on ne doit plus regarder derrière soi, on entend communément que, lorsqu'on a fait une première démarche, il faut la soutenir avec constance, et ne plus revenir sur ses pas.

² De ces trois hommes, on croit qu'il n'y eut que le second qui suivit Jésus-Christ. On le conclut assez probablement de ce qu'il fut le seul à qui Jésus-Christ dit, et cela jusqu'à deux fois : *Suivez-moi*. Il avait donc la vocation que n'avaient pas les deux autres qui étaient venus s'offrir d'eux-mêmes. De plus, la difficulté qu'il faisait pour le moment présent paraît d'un bon principe, et apparemment la persuasion où il était que l'assistance qu'il voulait donner à son père était pour lui un devoir dont il ne pouvait se dispenser sans crime. Et, en effet, avant que les grandes maximes de l'Evangile eussent paru au monde, que pouvait-on imaginer qui dût être préféré à un pareil devoir ?

CHAPITRE XI.

Tempête apaisée. — Deux possédés guéris. — Pourceaux précipités dans la mer.
— Paralytique guéri. — Vocation de S. Matthieu. — Jésus mange avec les
pêcheurs. — Dispute touchant le jeûne.

M. 4, v. 35. Et ait illis in illa die, cum sero esset factum : Transeamus contra. 36. Et dimittentes turbam, L. 8, v. 22. ipse ascendit in naviculam, et discipuli ejus, et ascenderunt. M. 4, v. 36. Et aliae naves erant cum illo. L. 8, v. 23. Et navigantibus illis obdormivit. M. 4, v. 37. Et facta est procella magna venti, et fluctus mittebat in navim ita ut impleretur navis. L. 8, v. 24. Et periclitabantur. M. 4, v. 38. Et erat ipse in puppi super cervical dormiens. Matth. 8, v. 25. Et accesserunt ad eum discipuli ejus, et suscitaverant eum, dicentes : Domine, salva nos, perimus. M. 4, v. 38. Non ad te pertinet quia perimus? Matth. 8, v. 26. Et dicit eis Jesus : Quid

« Ce jour là même, Jésus dit sur le soir à ses disciples : » Repassons à l'autre bord.
« Et, congédiant le monde, il monta dans » une barque avec eux. Ils se mirent donc » en mer, et d'autres barques encore l'ac- » compagnaient. Comme ils passaient, Jé- » sus s'endormit. Tout à coup la mer fut » violemment agitée : un tourbillon de » vent fondit sur le lac; soulevant les flots » il les jetait dans la barque avec une telle » furie, qu'elle en était toute couverte.
« Elle commençait à s'en remplir, et le » danger était pressant. Cependant Jésus » était à la poupe, dormant sur un oreil- » ler¹. Ses disciples, s'approchant de lui, » le réveillèrent. Seigneur, dirent-ils, » sauvez-nous, nous sommes perdus. Ne » vous mettez-vous point en peine de ce » que nous périssons ? Jésus, » qui vou- lut bien ne voir dans ce reproche que la frayeur qui le leur mettait à la bouche,

¹ Ce sommeil n'était pas contrefait, comme quelques-uns l'ont prétendu sans raison. Jésus-Christ dormait véritablement, et il avait pris cette faiblesse de notre nature avec toutes les autres; il y avait cependant cette différence, que le sommeil qui suspendait l'usage de ses sens comme le reste des hommes, ne lui ôtait jamais la connaissance. Son esprit savait tout, et pensait actuellement à tout; mais il ne voyait rien, et il n'entendait rien des yeux et des oreilles du corps. Il pouvait dire de lui-même exactement à la lettre : *Je dors, mais mon cœur et mon esprit veillent.* Cant. 5.

ne « leur répondit que par ce mot : Pour-
 » quoi avez-vous peur, gens de peu de
 » foi ? Alors, se levant, il menaça le vent,
 » et dit à la mer : Tais-toi, cesse de te faire
 » entendre. Le vent cessa aussitôt, et il se
 » fit un grand calme; et il leur dit » pour
 la seconde fois, mais d'un ton plus doux que le premier,
 dont la fermeté avait servi à les rassurer : « D'où vient que
 » vous avez peur ? Est-ce que vous n'a-
 » vez point encore de foi ? Ils furent sai-
 » sis d'une frayeur extrême, » mais d'une
 espèce bien différente de la première, « et ils se disaient l'un
 » l'autre : Quel est, pensez-vous, cet
 » homme-ci, qui commande aux vents et
 » à la mer, et à qui les vents et la mer
 » obéissent ? »

*timidi estis, modice
 fidei ? Tunc surgens,
 M. 4, § 39. commina-
 tus est vento, et dixit
 mari : Tace, obmutes-
 ce. Et cessavit ventus,
 et facta est tranquilli-
 tas magna, 40. Et ait
 illis :*

*Quid timidi estis ?
 Necdum habetis fi-
 dem ? Et timuerunt
 timore magno.*

*Et dicebant ad alter-
 utrumque : L. 8, § 25. Quis
 putas hic est, quia
 et ventis et mari im-
 perat, et obediunt ei ?*

On a cru que les démons avaient excité l'horrible tempête
 dont nous venons de parler. L'histoire suivante, en nous ap-
 prenant l'intérêt qu'ils avaient à traverser ce voyage, sert à
 appuyer cette conjecture. Lorsque le calme fut revenu, on
 continua de voguer, « et on arriva à l'au-
 » tre bord de la mer, dans le pays des Gé-
 » raséniens, qui est à l'opposite de la Ga-
 » lilée. Comme Jésus sortait de la barque,
 » il vint à lui deux possédés qui sortaient
 » des sépulcres, et qui étaient si furieux
 » que personne ne pouvait passer par ce
 » chemin-là. » Un des deux, apparemment
 le plus connu, et par cette raison le seul
 des trois évangélistes qui racontent ce fait, « était possédé du
 » démon depuis fort longtemps, » et de la manière la plus vio-
 lente. « Il allait tout nu sans avoir d'autre
 » demeure que les tombeaux. Personne,
 » même avec des chaînes, ne le pouvait
 » arrêter; car ayant été souvent attaché
 » avec des chaînes et des fers, il avait

*M. 5, § 1. Et vene-
 runt trans fretum ma-
 ris in regionem Gera-
 senorum, L. 8, §
 26. quæ est contra
 Galilæam. 27. Et cum
 egressus esset ad ter-
 ram, Matth. 8, § 28.
 occurrerunt ei duo
 habentes dæmonia,
 de monumentis exe-
 untes, sævi nimis, ita
 ut nemo posset trans-
 ire per viam illam.*

*L. 8, § 27. Vir
 quidam qui habebat
 dæmonium jam tem-
 poribus multis, et
 vestimento non inda-
 ebatur, neque in dæ-
 mono manebat, sed in
 monumentis. M. 5,*

† 3. Neque catenis jam quisquam poterat eum ligare. 4. Quoniam sæpe compedibus et catenis vinctus, dirupisset catenas, et compedes comminisset, et nemo poterat eum domare. 5. Et semper die ac nocte in monumentis et in montibus erat, clamans, et concidens se lapidibus. 6. Videns autem Jesum a longe, cucurrit, et adoravit eum. *Matth.* 8, † 29. Et ecce clamaverunt dicentes : Quid nobis et tibi, Jesu fili Dei? Venisti huc ante tempus torquere nos *M.* 5, † 7. Adjuro te per Deum, ne me torqueas. *L.* 8, † 29. Præcipiebat enim spiritui immundo, ut exiret ab homine. *M.* 5, † 8. Dicebat enim illi : Exi, spiritus immunde, ab homine.

L. 8, † 30. Interrogavit autem illum

» rompu ses chaînes et brisé ses fers, sans
 » que personne pût le dompter. Il était
 » jour et nuit dans les sépulcres¹ et sur
 » les montagnes, jetant des cris, et se déchirant le corps avec des cailloux. Celui-ci, d'aussi loin qu'il vit Jésus, courut à lui et l'adora, et les deux se mirent à crier » en même temps, ou plutôt tôt les démons par leur organe : « Qu'avons nous à démêler avec vous, Jésus, fils du Dieu très-haut? Etes-vous venu ici nous tourmenter avant le temps²? Je vous en conjure, au nom de Dieu, ne me tourmentez point, » ajoutait le démon qui possédait le malheureux dont nous venons de parler. « C'est que Jésus commandait à l'esprit immonde de sortir du corps de cet homme, en lui disant : Esprit immonde, sors de cet homme. » Comme il différait de sortir, Jésus, « qui ne voulait pas qu'on ignorât quelle victoire il allait remporter sur

¹ Les sépulcres des Juifs étaient hors des villes. C'étaient des grottes bâties de pierres ou de briques comme nos caves, ou taillées dans le roc, comme l'était celui de Jésus-Christ, ce qui montre qu'ils étaient assez spacieux pour qu'un homme vivant pût y habiter; c'est ce que nous lisons encore de celui de Jésus-Christ, que Pierre et Jean y entrèrent, aussi bien que les saintes femmes qui venaient pour embaumer le corps du Seigneur.

² Ce mot a fait croire à plusieurs anciens d'une autorité respectable que les démons n'étaient pas encore tourmentés, et qu'ils ne devaient commencer à l'être qu'après le jugement dernier. Ce sentiment est abandonné aujourd'hui, et celui qui a prévalu dans l'Eglise, c'est que les démons souffrent dès à présent, et qu'en quelque endroit qu'ils aillent, ils portent partout leur enfer avec eux. Cependant il leur est demeuré un reste de liberté et le plaisir de nuire. Or ils perdront l'un et l'autre, lorsqu'après le dernier jugement ils seront renfermés dans l'abîme, d'où il ne leur sera plus permis désormais de sortir. Ils appréhendaient que Jésus-Christ, qui leur faisait une guerre si terrible, ne les y précipitât avant ce temps. De là leurs plaintes et la prière qu'ils lui font de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme.

l'enfer, « lui demanda : Quel est ton nom ?
 » Je m'appelle Légion, répondit-il, parce
 » que nous sommes plusieurs. C'est qu'en
 » effet un grand nombre de démons s'é-
 » taient emparés de lui. Les démons, »
 forcés par la parole de Jésus de quitter la
 place, « le priaient au moins de ne les pas
 » chasser hors du pays, et de ne pas leur
 » commander d'aller dans l'abîme. Or il
 » y avait là un grand troupeau de pour-
 » ceaux qui paissaient sur la montagne.
 » Les démons le priaient, et disaient : Si
 » vous nous chassez d'ici, laissez-nous
 » entrer dans ce troupeau de pourceaux¹.
 » Jésus le leur permit aussitôt ; et ces es-
 » prits étant sortis, entrèrent dans les
 » pourceaux. Le troupeau, qui était bien
 » de deux mille, se précipita impétueuse-
 » ment dans le mer, où ils furent² tous

Jésus, dicens : Quod tibi nomen est ? At ille dixit : Legio, *M.* 5, § 9. mihi nomen est, quia multi sumus. *L.* 8, § 30. Quia intraverant dæmonia multa in eum. 31. Et rogabant illum, *M.* 5, § 10. ne se expelleret extra regionem, *L.* 8, § 31. ne imperaret illis ut in abyssum irent. 32. Erat autem ibi grex porcorum multorum pascentium in monte. *Matth.* 8, § 31. Dæmones autem rogabant eum, dicentes : Si ejicis nos hinc, mitte nos in gregem porcorum, *M.* 5, § 12. ut in eos introeamus. 13. Et concessit statim eis Jesus. Et exeuntes spiritus immundi introierunt in porcos ; et magno impetu grex præcipitatus est in mare ad duo millia, et suffocati sunt in mari. *L.* 8, § 34. Quod ut viderunt fac-

¹ Entre plusieurs motifs qu'on leur suppose de faire une pareille demande, le plus vraisemblable, c'est que, ne pouvant plus tourmenter les hommes dans leurs corps et dans leurs âmes, ils désiraient qu'il leur fût permis de leur causer du dommage dans leurs biens.

² Ce serait parler au moins très-improprement que de dire qu'en donnant cette permission, Jésus-Christ fit tort à ceux à qui le troupeau appartenait. *La terre avec tous ses biens appartient au Seigneur.* Ps. 23. Il peut donc nous ôter, quand il lui plaît, les biens que nous tenons de sa pure libéralité, et l'homme religieux dit alors, comme le saint homme Job : *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, que le nom du Seigneur soit béni.* Cependant on est encore surpris que Jésus-Christ le plus doux de tous les hommes, et dont tous les pas étaient marqués par autant de bienfaits, ait causé, ou du moins qu'il ait permis dans cette seule occasion, une espèce de dommage. On répond : 1° qu'en transportant sur les pourceaux le pouvoir que les démons exerçaient auparavant sur les hommes, il faisait un bien beaucoup plus grand que n'était le mal qu'il permettait ; car, quoi qu'en pensent quelques philosophes modernes, deux hommes ou même un seul homme vaut beaucoup mieux que deux mille pourceaux. 2° Jésus-Christ punissait les Géro-séniens ; ils le méritaient, s'ils étaient juifs, parce que nourrir, comme ils faisaient, une si grande quantité de ces animaux dont l'usage leur était interdit par la loi, c'était pour eux et pour tous les peuples des environs, une occasion prochaine

tum qui pascebant, fugerunt : et nuntiaverunt in civitatem et in villas. *Matth.* 8, † 33. Nuntiaverunt omnia et de eis qui dæmonia habuerant. *L.* 8, † 35. Exierunt autem videre quod factum est, et venerunt ad Jesum. *M.* 5, † 15. Et vident illum qui a dæmonio vexabatur sedentem, *L.* 8, † 35. ad pedes ejus, *M.* 5, † 15. vestitum et sanæ mentis ; et timuerant. 16. Et narraverunt illis qui viderant qualiter factum esset ei qui dæmonium habuerat ; et de porcis. *L.* 8 ; † 37. Et rogaverunt illum omnis multitudo regionis Gerasenorum ut discederet ab ipsis : quia magno timore tenebantur. Ipse autem ascendens navim, reversus est

» noyés. Ceux qui les gardaient, voyant
» cela, s'enfuirent, et en portèrent la nou-
» velle aux gens de la ville et de la cam-
» pagne, à qui ils contèrent tout ceci, et
» ce qui regardait les possédés. Plusieurs
» sortirent pour voir ce qui était arrivé.
» Ils allèrent ensuite à Jésus, et virent ce-
» lui qui avait été possédé de la légion
» des démons, assis aux pieds de Jésus,
» habillé, et en son bon sens, ce qui les
» remplit de crainte. Ceux qui avaient
» été témoins de la chose leur ayant conté
» ce qui s'était fait au regard du possédé
» et des pourceaux, alors les Geraséniens
» en grand nombre prièrent Jésus de se re-
» tirer de chez eux, parce qu'ils étaient
» fort effrayés¹. Jésus » punit cette prière
en y déférant : « il monta dans sa barque,

de prévariquer. Mais on a cru que les habitants de Gêrasa étaient des Grecs, faisant partie de la colonie de Gadara, ville voisine, où les empereurs avaient donné à des Grecs le droit de s'établir. En ce cas, ils méritaient encore d'être punis, à cause de leur excessif attachement pour ces vils animaux, qu'ils préféraient à la parole de Dieu que Jésus-Christ venait leur annoncer, comme il paraît par la prière qu'ils firent à Jésus-Christ de se retirer, n'osant pas entreprendre de l'y forcer. Or, préférer à Dieu les biens qu'il nous a donnés, c'est mériter qu'il nous les ôte. Ne peut-on pas ajouter qu'alors il les ôte en effet, ou qu'il ne les laisse que pour le malheur de ceux qui, par cette indigne préférence, ne méritent de sa part aucun bien, ou ne méritent que des biens dont la possession est plus dommageable que leur privation ?

La permission d'entrer dans les pourceaux, demandée par les démons, et accordée par Jésus-Christ, nous apprend encore que le démon ne peut rien dans toute la nature que ce que Dieu veut bien lui permettre. Craignons donc, non pas le démon, ni toutes les puissances de l'enfer, de la terre et du ciel, mais celui par qui seul sont à craindre toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers.

¹ L'intérêt eut bien autant de part à cette prière que la crainte, si plutôt cette crainte n'était pas produite uniquement par l'intérêt. Ainsi, tout considéré, ces subtils Geraséniens conclurent que la graisse des pourceaux était plus utile à l'Etat que Jésus-Christ et sa doctrine. Il ne serait pas difficile de trouver leur apologie dans les écrits de quelques-uns de nos bons patriotes.

« et s'en retourna. Lorsqu'il s'embarquait, » celui qui avait été si fort tourmenté du » démon le pria de lui permettre de le suivre. » On ne dit pas si ce fut la reconnaissance d'un si grand bienfait, ou la crainte d'une seconde possession, qui lui inspira cette prière : l'une et l'autre pouvaient y avoir part. Mais, quel qu'en ait été le motif, « Jésus, » qui avait d'autres vues sur lui, « ne le reçut pas, » et, substituant une autre sorte d'apostolat à celui auquel il refusait de l'admettre, « il lui dit : Retournez dans votre maison auprès » de vos parents, et apprenez-leur les » grandes choses que le Seigneur a faites » en votre faveur, et comme il a eu pitié » de vous. Il s'en alla, et commença à publier dans la Décapole la grande faveur » que Jésus lui avait faite, et tout le » monde était en admiration.

« Jésus ayant repassé l'eau dans la barque, une grande foule de peuple s'assembla autour de lui; car ils étaient tous là à l'attendre. » Il ne s'arrêta pas long-temps avec eux, « et après, » une absence de « plusieurs jours, il rentra » dans Capharnaüm, qui est appelée ici » sa ville, à cause du séjour ordinaire » qu'il y faisait. Le bruit se répandit qu'il » était dans la maison. » Il est à présumer que c'était toujours celle de Pierre et d'André. « On y vint, et il s'y assembla tant » de monde, que tous ne pouvaient pas » tenir, même devant la porte. Jésus leur » annonça la parole de Dieu. Il les instruisait étant assis, et il y avait dans » l'assemblée » des Pharisiens qui étaient » assis » pareillement, « et des docteurs » de la loi, qui étaient venus de tous les

M. 5, v. 18. Cumque ascenderet navim, coepit illum deprecari qui a daemonio vexatus fuerat, ut esset cum illo.

19. Et non admittit eum, sed ait illi : vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et misertus est tui. 20. Et abiit et coepit predicare in Decapoli quanta sibi fecisset Jesus; et omnes mirabantur.

M. 5, v. 21. Et cum transcendisset Jesus in navi rursus transfretum, convenit turba multa ad eum. L. 8, v. 40. Erant enim omnes expectantes eum.

Matth. 9, v. 1. Et venit in civitatem suam. M. 2, v. 1. Et iterum intravit Capharnaüm post dies. 2. Et auditum est quod in domo esset, et convenerunt multi ita ut non caperet neque ad januam; et loquebatur eis verbum.

L. 5, v. 17. Et ipse sedebat docens. Et erant Pharisei sedentes et legis doctores, qui venerant ex omni castello Galilææ, et Judææ, et Jerusalem; et virtus Domini erat ad sanandum eos. M. 2, v. 3. Et venerunt ad eum ferentes paraly-

ticum qui a quatuor portabatur. *L. 5, v 18.* Et quærebant eum inferre et ponere ante eum. 19. Et non inveniētes qua parte illum inferrent præ turba, ascenderunt supra tectum, *M. 2, v 4.* nudaverunt, et patefacientes, *L. 5, v 19.* per tegulas submiserunt eum cum lecto in medium ante Jesum. *M. 2, v 5.* Cum autem vidisset Jesus fidem illorum, ait paralytico : *Matth. 7, v 2.* Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. *M. 2, v 6.* Erant autem illic quidam de scribis sedentes. *L. 6, v 21.* Et cœperunt cogitare Scribæ et Pharisei dicentes, *M. 2, v 6.* in cordibus suis : 7. Quid hic sic loquitur ? Blasphemat. Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ? 8. Quo statim cognito Jesus spiritu suo, quia

» villages de Galilée, et de Judée, et de la
» ville de Jérusalem; et la puissance du
» Seigneur éclatait dans la guérison des
» malades. Alors il survint quatre hom-
» mes qui portaient sur un lit un paraly-
» tique, et qui cherchaient à le faire en-
» trer et à le mettre devant Jésus. Mais ne
» sachant par où l'y apporter à cause de
» la foule, ils montèrent sur le toit, le dé-
» couvrirent, et, l'ayant percé, ils descen-
» dirent le paralytique par les tuiles avec son
» lit, » et le posèrent « au milieu del'assem-
» blée devant Jésus. Jésus, voyant leur foi,
» dit au paralytique¹ : Mon fils, prenez cou-
» rage, vos péchés vous sont remis. Or il y
» avait là, » comme on l'a dit, quelques Scri-
» bes, » ou docteurs de la loi, « qui étaient
» assis. Ces Scribes et les Pharisiens se mi-
» rent à raisonner, et à dire en eux-mêmes :
» Comment cet homme parle-t-il de la
» sorte ? il blasphème. Qui peut remettre
» les péchés, que Dieu seul² ? Jésus ayant

¹ La guérison du corps peut s'obtenir par la foi d'autrui, mais non la rémission des péchés. Cependant il n'est parlé ici que de la foi de ceux qui avaient porté le paralytique ; et c'est en voyant leur foi que Jésus-Christ dit à celui-ci : *Vos péchés vous seront remis*. La difficulté est proposée : il faut la résoudre. La foi du paralytique dont il n'est pas parlé, n'est cependant pas exclue. On doit donc croire qu'il l'avait, et avec elle la contrition, sans laquelle nul adulte n'a obtenu jamais et n'obtiendra jamais la rémission de ses péchés. Si donc cette rémission est attribuée ici à la foi des porteurs, ce ne peut être que parce que Jésus-Christ, touché de cette foi, avait donné au paralytique la foi et les autres dispositions nécessaires à la justification.

Une autre vérité insinuée par les paroles de Jésus-Christ, c'est que les péchés sont souvent la cause des infirmités corporelles, et que la guérison est un des fruits de la conversion.

² Or Jésus-Christ est Dieu : donc il a ce pouvoir, qu'il exerçait en effet en ce moment. Remarquons cependant qu'il n'avait pas dit au paralytique qu'il lui remettait ses péchés, mais que ses péchés lui étaient remis, ce qui est fort différent. Car, en supposant que Jésus-Christ n'eût été qu'un prophète, il aurait pu savoir

- » connu d'abord par son propre esprit ,
- » que c'était là ce qu'ils pensaient, leur
- » dit : Pourquoi faites-vous vous-mêmes
- » de mauvais jugements ? Lequel est le
- » plus facile de dire à un paralytique : Vos
- » péchés vous sont remis , ou de lui dire :
- » Levez-vous , prenez votre lit , et mar-
- » chez ? Mais , afin que vous sachiez
- » que le Fils de l'homme a sur la terre
- » le pouvoir de remettre les péchés : Je
- » vous l'ordonne , dit-il au paralytique ,
- » levez-vous , prenez votre lit et allez-
- » vous-en chez vous. Aussitôt l'hom-
- » me se leva en leur présence , prit le lit
- » où il était couché , et s'en alla chez lui ,
- » publiant les grandeurs de Dieu. Le peu-

sic cogitarent intra se , dicit illis : *Matth.* 9, ¶ 4. Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ?

M. 2, ¶ 9. Quid est facilius, dicere paralytico : Dimittuntur tibi peccata , an dicere : Surge, tolle grabatum tuum, et ambula ? 10. Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata , (ait paralytico) : 11. Tibi dico : Surge, tolle grabatum tuum et vade in domum tuam. 12. Et statim surrexit ille, *L.* 5, ¶ 25. coram illis, tulit lectum in quo jacebat , et abiit in domum suam magnifi-

par révélation que Dieu avait remis les péchés à cet homme; et le lui déclarer comme il faisait, ce n'était pas s'arroger le droit divin de les remettre. On ne pouvait donc pas conclure encore de ses paroles qu'il s'était arrogé ce droit; et voilà à quoi il fallait prendre garde, puisqu'on voulait le censurer; mais la malignité n'y regarde pas de si près.

¹ Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse sonder les reins, et pénétrer dans les plus secrets replis des cœurs; et celui-là est Dieu, de qui l'esprit de Dieu est appelé le *propre esprit*.

² A tout autre qu'à eux la réponse était facile : c'est qu'ils étaient pharisiens, et qu'il n'est pas plus naturel aux oiseaux de voler et aux poissons de nager , qu'il l'est aux *Pharisiens* d'interpréter en mal ce qui est susceptible le moins du monde d'une mauvaise interprétation, y eût-il cent degrés de probabilité de plus pour le bien.

³ Il n'est pas plus difficile, il est même plus facile de guérir un paralytique que de remettre les péchés. Mais il est plus difficile d'en imposer sur la guérison d'un paralytique que sur la rémission des péchés, parce qu'on voit la première et qu'on ne voit pas la seconde. Mais celle qu'on voit devient la preuve de celle qu'on ne voit pas. Donc, si Jésus-Christ n'en impose pas lorsqu'il dit au Paralytique : *Levez-vous, prenez votre lit, et marchez*, il s'ensuit qu'il n'en a pas imposé lorsqu'il a dit : *Vos péchés vous sont remis*. Le second lui est impossible comme le premier, et de qui lui est également possible, lui est également facile. Tout ceci porte sur ce principe fondamental de toute religion révélée : *Celui-là dit incontestablement vrai, qui pour prouver la vérité de ce qu'il dit, fait des miracles incontestables.*

cans Deum. *Matth. ix.* § 8. Videntes autem turbæ timebant, et glorificaverunt Deum qui dedit potestatem talem hominibus. *M. 2,* § 12. Dicentes : Quia nunquam sic vidimus. *L. 5,* § 26. Vidimus mirabilia hodie.

27. Et post hæc exiit. *M. 2,* § 13. Et egressus est rursus ad mare, omnisque turba veniebat ad eum, et docebat eos. *Matth. 9,* § 9. Et cum transiret inde Jesus, vidit hominem sedentem in telonio Matthæum nomine. *M. 2,* § 14. Levi Alphaei, et ait illi : Sequere me. *L. 5,* § 28. Et relictis omnibus surgens, secutus est eum 29. Et fecit ei convivium magnum in domo sua. *M. 2,* § 15. Et factum est cum accumberet in domo illius, multi publicani et peccatores simul discumbebant cum Jesu et discipulis ejus : erant enim multi qui et sequebantur eum.

et il faut remarquer à ce propos, ce qui paraîtra souvent dans cette histoire, que Jésus fut constamment chéri des pécheurs et

19. Et Scribæ et Pharisæi videntes quia manducaret cum pu-

» ple voyant cela, fut saisi de crainte, et
» loua Dieu hautement, qui avait donné
» aux hommes un tel pouvoir ¹. » Et ils
témoignèrent leur admiration en disant,
• *les uns* : Nous n'avons jamais rien vu de
» pareil ; *d'autres*, Nous avons vu aujourd'hui
» d'hui des choses bien merveilleuses.

« Jésus, après cela, partit de nouveau et
» retourna du côté de la mer. Tout le peu-
» ple venait à lui, et il les instruisait » se-
lon sa coutume. « Lorsqu'il était en mar-
» che, il vit un homme nommé Matthieu,
» autrement Lévi, fils d'Alphée, qui était
» assis au bureau des fermes, et il lui dit :
» Suivez-moi, Celui-ci se leva d'abord, et
» quittant tout, le suivit. » Cependant il
voulut auparavant témoigner à Jésus-Christ
sa reconnaissance en publicain converti, et
pour cela « il lui fit un grand festin dans
» sa maison. Il arriva que Jésus étant à
» table dans la maison de Lévi, des pu-
» blicains et des pécheurs qui étaient là en
» grand nombre, s'y mirent avec lui et
» avec ses disciples, car il y avait beau-
» coup de ces gens-là qui le suivaient ; »

hai des rigoristes. Ceux-ci donc c'est-à-dire
« les Scribes et les Pharisiens, voyant qu'il

¹ Le pouvoir de remettre les péchés, encore plus que celui de guérir les maladies : c'était la fin de l'incarnation du Fils de Dieu, l'objet de ses travaux, le fruit de ses souffrances, et le plus nécessaire comme le plus précieux de tous les biens qu'il devait procurer à la nature humaine. De là la surprise, l'admiration et la joie des peuples. O peuples ! faites éclater vos transports : ne vous laissez pas de louer le Dieu de miséricorde qui a bien voulu communiquer aux hommes ce droit divin, qui semblait être de tous ses droits le plus incommunicable.

- » mangeait avec des publicains et avec des
 » pécheurs, disaient à ses disciples : D'où
 » vient que votre maître mange et boit avec
 » les publicains et avec les pécheurs ? »

blicanis, et peccatori-
 bus, dicebant discipu-
 lis ejus : Quare cum
 publicanis et peccato-
 ribus manducat et
 bibit magister vester ?

Ils s'adressaient à eux sans doute parce qu'ils les croyaient moins capables de répondre que leur maître. Peut-être espéraient-ils encore qu'en leur donnant mauvaise idée de Jésus, ils pourraient les en détacher. Mais « Jésus, qui les avait en-

- » tendus, leur dit : Ce n'est pas à ceux
 » qui se portent bien qu'il faut un méde-
 » cin, mais à ceux qui se portent mal ! »

17. Hoc audito Jesus
 ait illis : Non necesse
 habent sani medico,
 sed qui male habent.

parole qui dut leur faire sentir qu'il n'y avait pas plus de raison dans le reproche qu'ils lui faisaient, qu'il n'y en aurait à trouver mauvais qu'un médecin visitât des malades et des pestiférés. Puis il ajouta, mêlant à son ordinaire l'instruction à sa justification : Allez apprendre ce que
 » signifie, Je veux la miséricorde et non
 » pas le sacrifice ¹. Car ce n'est pas les jus-

Matth. 9, v. 13. E-
 untes autem discite
 quid est : Misericor-
 diam volo et non sa-

¹ Voir les personnes atteintes de maladies contagieuses, dans ceux qui ne leur peuvent rendre aucun service, c'est témérité : dans le médecin, c'est charité, qui pourtant ne serait pas exempte de témérité, s'il les voyait sans précaution et sans préservatifs. Un seul homme a dû être excepté de cette règle, c'est l'Homme-Dieu.

² Phrase hébraïque pour dire, *J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice*, lequel était commandé, bien loin d'être interdit ; mais la miséricorde lui est préférée. Mais si celle-ci l'emporte sur le sacrifice il n'y a donc rien dans la religion sur quoi elle ne doive pas avoir la préférence : toute la morale de l'Evangile roule sur cette maxime, qui n'est pas tellement propre au christianisme, qu'elle n'ait appartenu aussi à la loi ancienne, puisque c'est du prophète Osée, vi, 6, qu'est tiré le texte auquel Jésus-Christ renvoie ici les Pharisiens. Ceux-ci, au contraire, préféreraient tout le reste de la religion à la charité, ce qui était, à parler exactement, renverser la religion de fond en comble, puisque c'était mettre à la dernière place ce qui devait occuper la première.

Ce n'est pas manquer au culte de Dieu que de laisser le sacrifice pour exercer la charité envers les hommes ; c'est rendre à Dieu le culte qu'il agréé le plus. Dieu n'a pas besoin de nous, et il aime les hommes. Ces deux vérités font de ce culte une religion très-excellente. Par là on connaît la parfaite indépendance et l'infinie bonté de Dieu, les deux attributs qui lui méritent le mieux l'hommage de notre esprit et celui de notre cœur.

L'abus de cette maxime, c'est de borner la religion à faire du bien aux

crificium. Non enim » tes que je suis venu appeler à la pénit-
 veni vocare justos sed » tence, mais les pécheurs¹. » D'où il
 peccatores. »
 s'ensuivait que plus ils étaient pécheurs, et plus il agissait
 conséquemment en les voyant, et en vivant familièrement avec
 eux.

Les Pharisiens, confondus sur ce point, voulurent revenir à la charge; mais, pour donner plus de poids au nouveau reproche qu'ils se disposaient à faire à Jésus-Christ, ils eurent la précaution de s'associer les disciples de Jean. Ceux-ci, ainsi que les Pharisiens, avaient coutume de faire des jeûnes extraordinaires, auxquels Jésus-Christ n'avait pas assujéti ceux qui faisaient profession de le suivre. Ces jeûnes n'étaient pas prescrits par la loi : on pouvait donc les observer, ou les omettre à son gré. Mais quoique les dévotions soient libres, chacun est toujours prévenu pour la sienne, et il est assez rare que cette prévention n'aille pas jusqu'à condamner ceux qui ne s'y conforment pas. Ce fut apparemment cette faiblesse qui entraîna les disciples de Jean dans les complots des Pharisiens. « Ils

Matth. 9, v. 14. » abordèrent Jesus » de compagnie, « et
Tunc accesserunt ad » lui dirent : D'où vient que les disciples
Jesum discipuli Joan- » de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent
nis. M. II. v. 18. Et » souvent et font des prières, et que les
Pharisæi jejunes, » vôtres mangent et boivent, et ne jeûnent
L. V. v. 33. Dixerunt » point ? Il leur répondit : Les amis de
autem ad eum : Quare
discipuli Joannis jeju-
nant frequenter, et
observationes faciunt

hommes. Ce n'est que dans la concurrence des deux, et lorsque l'un est un empêchement à l'autre, qu'on doit préférer le service du prochain au culte de Dieu, et on ne le doit alors que parce que Dieu le veut ainsi. Préférer donc les devoirs extérieurs de la religion à la charité du prochain, c'est Pharisaïsme, et renfermer toute la religion dans l'amour et le service du prochain, c'est reconnaître ses concitoyens et méconnaître son roi; c'est embrasser ses frères et désavouer son père; c'est impiété, c'est révolte déclarée contre le plus grand et le meilleur de tous les rois et de tous les pères.

¹ Ceci ne doit pas empêcher de croire que Jésus-Christ est venu appeler tous les hommes; car tous ont péché, dit S. Paul, et ont besoin de la gloire de Dieu, c'est-à-dire de la grâce du Rédempteur. On donne aussi à ces paroles ce sens ironique à l'égard des Pharisiens : Vous vous scandalisez de me voir préférer la compagnie des pécheurs à la vôtre; ignorez-vous donc que je suis venu appeler des pécheurs, et non pas des justes tels que vous prétendez être ?

- l'époux¹ peuvent-ils être dans le deuil,
- et pouvez-vous les faire jeûner tandis
- que l'époux est avec eux? Mais un jour
- viendra que l'époux leur sera ôté, et
- alors ils jeûneront². »

Jésus ne dispensait donc pas ses disciples du jeûne, il ne faisait que les y disposer pour un temps plus convenable; et afin de faire mieux sentir qu'en cela il ne les flattait pas, mais qu'ils s'accommodait à leur « faiblesse, » il fit cette comparaison :

- Personne ne met à un vieil habit » une
- pièce prise d'un habit neuf : autrement
- on gâte le neuf, et la pièce prise de l'ha-
- bit neuf ne vient pas au vieil habit. » Il
- arrive même que « le neuf emporte une
- partie du vieux, et l'habit se déchire da-
- vantage. Personne non plus ne met du
- vin nouveau dans de vieux vaisseaux :
- autrement le vin nouveau rompra les
- vaisseaux, et il se répandra, et les vais-
- seaux se perdront. Mais il faut mettre le
- vin nouveau dans des vaisseaux neufs,
- et on conserve l'un et l'autre. Et il
- n'y a point d'homme qui, buvant du

similiter et Phariseo-
rum : tui autem edunt
et bibunt? *Matth.* 9,
† 14. Non jejunant. *L.*
5, † 34. Quibus ipse
ait : Numquid potes-
tis filios sponsi facere
jejunare? *Matth.* 9. [†
15. Numquid possunt
lugere quamdiu cum il-
lis est sponsus? Venient
autem dies cum aufer-
etur ab eis sponsus,
et tunc jejunabunt.

L. 5, † 36. Dicebat
autem et similitudi-
nem ad illos : Quia
nemo commissuram a
novo vestimento im-
mittit in vestimentum
vetus : alioquin et no-
vum rumpit, et veteri
non convenit commis-
sura a novo.

M. 2, † 21. Auferet
supplementum novum
a veteri, et major scis-
sura fit. 22. Et nemo
mittit vinum novum
in utres veteres : alio-
quin dirumpet vinum
utres, et vinum effun-
detur, et utres peribunt;
sed vinum novum in utres novos
mitti debet, *L.* 5, † 38.
et utraque conservan-
tur. 39. Et nemo bi-

¹ On peut se souvenir que Jean, dans un des témoignages qu'il rendit à Jésus-Christ, l'avait désigné par la qualité d'époux. Les disciples de Jean ne pouvaient pas l'avoir oublié; et Jésus-Christ, en se servant de la même expression, donne lieu de croire que c'étaient eux qui portaient ici la parole.

² Peu s'en faut qu'on ne soit tenté de rire de l'extravagance des hérétiques. Les calvinistes ont réprouvé le jeûne du carême, parce que Jésus-Christ a dit que ses disciples ne devaient pas jeûner tandis qu'il était avec eux, quoiqu'il ait ajouté qu'ils jeûneraient après qu'il leur aurait été enlevé. Et parce que Jésus-Christ a dit que ses disciples jeûneraient après qu'il leur aurait été enlevé, c'est-à-dire, si l'on veut, aussitôt après sa mort, Montan et Priscille, au rapport de S. Jérôme, avaient placé le carême entre Pâques et la Pentecôte.

*hæc vetus, statim valet
novum ; dicit enim :
Vetus melius est.*

» *vin vieux, en veuille en même temps
du nouveau ; car il dit : Le vieux est le
meilleur.* » C'est-à-dire que, générale-

ment parlant, plus les choses sont excellentes en elles-mêmes, moins elles sont bonnes aux commençants : qu'il faut donc se proportionner à leur faiblesse, ne leur présenter la perfection que de loin et comme l'objet de leur admiration plutôt que de leurs efforts ; les y inviter tout au plus, et ne pas paraître vouloir les y forcer ; de peur qu'en se pressant trop de faire de ces nouveaux justes des hommes parfaits, on n'en fasse que des pécheurs de rechute. Ainsi Jésus instruisait son Eglise ; et lorsqu'il semblait ne vouloir que répondre à un reproche mal fondé, il faisait à tous ses ministres présents et à venir ces admirables leçons de douceur et de condescendance.

CHAPITRE XII.

Hémorroïsse. guérie. — Fille de Jaïre ressuscitée. — Aveugles éclairés.
— Possédé délivré.

Matth. 9, v 18. Hæc illo loquente ad eos : M. 5, v 21. Erat circa mare, L. 8, v 41. Ecce venit vir, cui nomen Jaïrus, et ipse princeps synagogæ erat. M. 5 v 22. Et videns eum, procidit ad pedes ejus, Matth. 9, v 18, et adorabat eum, L. 8, v 41. rogans eum ut intraret in domum ejus : 42. Quia unica filia erat ei fere annorum duodecim, et hæc moriebatur.

« Il parlait de la sorte auprès de la mer, lorsqu'il vint un chef de la Synagogue ¹, appelé Jaïre, qui, voyant Jésus, se jeta à ses pieds, l'adora, et le supplia d'entrer dans sa maison, parce qu'il n'avait qu'une fille âgée d'environ douze ans, et qu'elle se mourait. » Peut-être croyait-il que Jésus, qui avait le pouvoir de guérir les malades, n'avait pas celui de ressusciter les morts, et il pouvait

¹ Celui qui présidait aux assemblées de religion qui se tenaient les jours de sabbat. Le lieu où elles se tenaient s'appelait *synagogue*, mot grec qui signifie *assemblée*. On y lisait l'Ecriture sainte, on y faisait des exhortations, et on y chantait des psaumes, les seuls exercices de religion qui fussent permis aux Juifs hors du temple de Jérusalem. Des auteurs assurent qu'avant la destruction de cette grande ville, elle avait jusqu'à 480 de ces synagogues. Personne n'ignore que les Juifs en ont encore dans plusieurs villes de l'Europe, où ils sont tolérés.

être encore de ceux qui pensaient que la présence du Sauveur était nécessaire au miracle. C'est pourquoi « il lui faisait de » grandes instances, et disait : Ma fille est » à l'extrémité; venez, et mettez la main » sur elle, afin qu'elle guérisse et qu'elle » vive. Jésus, se levant, s'en alla avec lui » et le suivit avec ses disciples. »

» Il arriva qu'en marchant il était pressé » de la foule. Alors *il se trouva* une femme malade d'une perte de sang depuis douze ans, que plusieurs médecins avaient fait beaucoup souffrir, et qui, après avoir consumé tout son bien, n'en était nullement soulagée, et en était même plus mal; *cette femme donc* ayant ouï parler de Jésus, vint dans la foule par derrière, et toucha le bord de sa robe. Car elle disait en elle-même : Si je touche seulement sa robe, je serai guérie. Au même moment la source du sang qui coulait tarit; et elle sentit, par la disposition de son corps, qu'elle était guérie de son infirmité¹. Aussitôt Jésus, connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers le peuple, et dit : Qui a touché mes habits? Comme tous s'en défendaient, Pierre, et ceux qui étaient avec lui, lui dirent : Maître, la foule vous

M. 5, v. 23. Et deprecabatur eum multum, dicens : Quoniam filia mea in extremis est, veni, impone manum super eam, ut salva sit, et vivat. *Matth. 4, v. 19.* Et surgens Jesus, *M. 5, v. 24.* abiit cum illo, *Matth. 9, v. 19.* sequebatur eum, et discipuli ejus.

L. 8, v. 42. Et contigit dum iret, a turba comprimebatur. *M. 5, v. 25.* Et mulier, quæ erat in profluvio sanguinis annis duodecim, 26. Et fuerat multa perpessa a compluribus medicis : et erogaverat omnia sua, nec quidquam profecerat, sed magis deterius habebat. 27. Cum audisset de Jesu, venit in turba retro, et tetigit *Matth. 9, v. 20.* simbriam vestimenti ejus. 21. Dicebat enim intra se : Si tetigero tantum vestimentum ejus; salva ero. *M. 5, v. 29.* Et confessus siccatus est fons sanguinis ejus, et sensit corpore quia sanata esset a plaga. 30. Et statim Jesus in semetipso cognoscens virtutem quæ exierat de illo, conversus ad turbam, aiebat : Quis tetigit vestimenta mea? *L. 8, v. 45.* Negantibus autem omnibus, dixit Petrus

¹ La robe de Jésus-Christ a donc fait un miracle. Calvin, qui craignait avec raison que cet exemple ne tirât à conséquence pour les reliques, trouve un zèle indiscret et mêlé de superstition dans l'action de cette femme. Jésus-Christ y trouve de la foi; il loue hautement cette foi : c'est au mérite de cette foi qu'il accorde la guérison; et cette foi, au rapport de trois évangélistes, est celle qui faisait dire à cette femme : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guérie.* Qui faut-il en croire?

et qui cum illo erant : Præceptor, turbæ te compriment et affligunt, et dicis : Quis me tetigit ? 46. Et dixit Jesus : Tetigit me aliquis : nam ego novi virtutem de me exiisse. *M. 5, v. 32.* Et circumspiciebat videre eam quæ hoc fecerat.

formait à notre façon d'agir; et parce qu'il voulait que le miracle qui venait de s'opérer fût connu, il préparait ainsi la voie à sa manifestation, en obligeant à parler celle de qui

33. Mulier vero sciens, quod factum esset in se, *L. 8, v. 47.* videns quia non latuit, *M. 5, v. 33.* timens et tremens venit, *L. 8, v. 47.* et proci-dit ante pedes ejus, *M. 5, v. 33.* et dixit ei omnem veritatem, *L. 13, v. 47.* et ob quam causam tetigerit eum indicavit coram omni populo, et quemadmodum confestim sanata sit. *Matth. 9, v. 22.* At Jesus conversus, et videns eam, dixit: Confide, filia: fides tua te salvam fecit. *M. 5, v. 34.* Vade in pace, et esto sana a plaga tua. *Matth. 9, v. 22.* Et salva facta est mulier ex illa hora.

L. 8, v. 49. Adhuc illo loquente, venit quidam ad principem synagogæ, dicens ei: Quia mortua est filia tua, noli vexare illum.

Matth. 9, v. 18. Domine, filia mea modo defuncta est; sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet.

Car c'est ainsi qu'un des Evangélistes le fait parler; et on les accorde tous, en plaçant ici cette parole différente de celle que lui mettent à la bouche les autres Evangélistes, qui ne

» presse et vous accable, et vous dites :
 » Qui m'a touché? Jésus répondit : Quel-
 » qu'un m'a touché, car j'ai senti une
 » vertu qui sortait de moi. Et il regardait
 » autour de lui, comme pour découvrir
 » la personne qui avait fait cela : » car il
 ne l'ignorait pas; mais en cela il se con-
 la déposition seule pouvait en donner la
 connaissance et la preuve. « Car la fem-
 » me, qui savait ce qui s'était passé en
 » elle, voyant qu'elle n'avait pu se ca-
 » cher, effrayée et toute tremblante, vint
 » se jeter à ses pieds, et lui avoua tout,
 » et déclara devant tout le monde pour
 » quel sujet elle l'avait touché, et com-
 » ment elle avait été aussitôt guérie. Jé-
 » sus s'étant retourné, et la voyant, lui dit:
 » Prenez courage, ma fille, votre foi vous
 » a guérie. Allez en paix, et soyez délivrée
 » de votre infirmité. Et la femme fut dès
 » lors guérie » parfaitement et sans retour.
 « Jésus parlait encore, lorsque quel-

» qu'un vint dire au chef de la Synagogue :
 » Votre fille est morte, ne le fatiguez pas »
 inutilement. Jaïre, de qui la foi avait reçu
 un nouvel accroissement par le miracle
 dont il venait d'être témoin, ne déses-
 péra pas pour cela : « Seigneur, dit-il, ma
 » fille vient de mourir; mais venez, met-
 » tez votre main sur elle, et elle vivra. »

le font parler que de l'extrémité de sa fille. « Jésus l'ayant entendu, lui répondit : Ne craignez point, croyez seulement, et elle vivra. Quand on fut arrivé au logis, il ne permit à personne d'entrer avec lui, sinon à Pierre, à Jacques, à Jean, et au père et à la mère de la fille. Voyant les joueurs de flûte ¹, et une troupe de gens qui faisaient grand bruit, qui pleuraient et qui jetaient les hauts cris : Pourquoi tout ce bruit, leur dit-il en entrant, et qu'avez-vous à pleurer ? Retirez-vous, car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort ². Et ils se moquaient de lui, sachant qu'elle était morte. Ayant donc fait retirer tout le monde, il prend le père et la mère de la fille, et ceux qui étaient avec lui, et il entre dans le lieu où la fille était couchée. Il lui prit la main et lui dit à haute voix : Talitha cumi, c'est-à-dire, Ma fille, levez-vous, je vous l'ordonne. Son âme revint à l'instant, elle se leva aussitôt et se mit à marcher. Elle avait douze ans. Jésus commanda qu'on lui donnât à manger. Son père et sa mère en furent hors d'eux-

L. 8, v. 50. Jesus autem, audito hoc verbo, respondit patri puellæ : Noli timere : crede tantum, et salva erit. *51.* Et cum venisset domum, non permisit intrare secum quemquam, nisi Petrum, et Jacobum, et Joannem, et patrem et matrem puellæ. *Matth. 9, v. 23.* Et cum vidisset tibicines, et turbam tumultuantem, *M. 5, v. 38.* et sientes et ejulantes multum, ingressus ait illis : Quid turbamini, et ploratis ? *Matth. 9, v. 24.* Recedite, non est enim mortua puella, sed dormit. *L. 8, v. 53.* Et deridebant eum, scientes quod mortua esset. *M. 5, v. 40.* Ipse vero, ejectis omnibus, assumit patrem et matrem puellæ, et qui secum erant, et ingreditur ubi puella erat jacens, *L. 8, v. 54.* Ipse autem tenens manum ejus, clamavit : *M. 5, v. 41.* Talitha, cumi ; quod est interpretatum, Puella (tibi dico), surge. *L. 8, v. 55.* Et reversus est spiritus ejus et surrexit continuo, *M. 5, v. 42.* et ambulabat : erat autem annorum duodecim. *L. 8, v. 55.* Jussit illi dari manducare. *56.* Et stupue-

¹ C'était un usage commun aux Juifs et aux gentils de louer des joueurs de flûte, qui accompagnaient d'airs lugubres les lamentations qui se faisaient aux funérailles. Quoiqu'on ignore de qui cet usage tirait son origine, il est plus probable que les Juifs l'avaient pris des gentils. En conclure, comme a fait quelqu'un, que les joueurs de flûte, dont il est ici question, étaient des gentils, n'est-ce pas vouloir que tous nos peintres soient italiens parce que la peinture nous vient d'Italie ?

² Une mort à laquelle une résurrection si prompte devait à peine laisser la durée d'un court sommeil, devait être appelée un sommeil plutôt qu'une mort véritable.

rant parentes ejus, *M.* 5, v. 43. Et præcepit illis vehementer, *L.* 8, v. 56. ne alicui dicerent quod factum erat. *Matth.* 9, v. 26. Et exiit fama hæc in universam terram illam.

27. Et transeunte inde Jesu, secuti sunt eum duo cæci, clamantes et dicentes : Misere nostri, Fili David.

Ce fut sans doute

28. Cum autem venisset domum, accesserunt ad eum cæci, et dicit eis Jesus : Creditis quia hoc possum facere vobis ? Dicant ei : Utique, Domine. 29. Tunc tetigit oculos eorum, dicens : Secundum fidem vestram fiat vobis. 30. Et aperti sunt oculi eorum. Et comminatus est illis Jesus, dicens : Videte ne quis sciat.

» mêmes. Mais il leur défendit expressément d'en rien dire à personne ¹. Ce pendant la chose se divulgua dans tout le pays.

» Jésus, au sortir de cette maison, » s'en retourna dans celle où il logeait, « lorsque » deux aveugles le suivirent, criant et disant : Fils de David, ayez pitié de nous. »

pour éprouver leur foi que Jésus, qui les entendait, ne s'arrêta pas. « Quand il fut » venu au logis, les aveugles, » qui l'avaient toujours suivi, « s'approchèrent de » lui et il leur dit : Croyez-vous que je » puisse vous faire ce que vous souhaitez ? » Oui, Seigneur, dirent-ils. Alors il leur » toucha les yeux, en leur disant : Qu'il » vous soit fait selon votre foi. Aussitôt » leurs yeux s'ouvrirent ; et Jésus leur dit

¹ Il y avait en trop de témoins de la mort pour que la résurrection pût être un mystère, et le secret que Jésus-Christ exige en cette occasion ne peut tomber que sur la manière dont avait été fait le miracle. Jésus-Christ exigea un pareil secret pour le miracle suivant, et dans quelques autres rencontres. On demande quelle raison il avait d'en user ainsi, lui qui a fait publiquement un si grand nombre de miracles, et qui, bien loin de vouloir en faire un mystère, a donné quelquefois l'ordre de les publier. De plusieurs raisons qu'on en donne, la seule qui ait quelque probabilité, c'est qu'il voulait apprendre à ses disciples, et à tous ceux à qui il devait communiquer le don des miracles, à les cacher autant qu'il serait en leur pouvoir, et à se dérober ainsi aux applaudissements des hommes. Plusieurs saints ont profité de cette leçon, et l'on sait les précautions qu'ils ont prises pour soustraire aux yeux du monde les merveilles que Dieu opérait par leur moyen. On explique ainsi pourquoi Jésus-Christ a voulu tenir secrets quelques-uns de ses miracles, mais non pourquoi il l'a fait à l'égard de tel miracle plutôt que de tel autre. Ce n'est pas que ceux qui entreprennent d'expliquer tout n'en donnent plusieurs raisons, mais qui ne sont nullement satisfaisantes. Contentons-nous de savoir qu'il en avait de très-dignes de sa sagesse, tirées de la circonstance, du temps, du lieu ou des personnes. Le secret ne fut pas toujours gardé par ceux à qui il était enjoint. Quoi qu'en pense le rigide Calvin, les théologiens catholiques ne leur en font pas un crime. La reconnaissance qui les faisait parler excusait ce défaut de soumission à des ordres qu'ils n'attribuaient qu'à la modestie de leurs bienfaiteurs.

• avec menaces : Prenez garde que per-
 • sonne n'en sache rien. Mais eux s'en al-
 • lant, le publièrent dans tout le pays.

• Après qu'ils furent sortis, on lui pré-
 • senta un homme muet qui était possédé
 • d'un démon. • C'est du démon même

31. Illi autem exeuntes
 diffamaverunt eum in
 tota terra illa.

32. Egressis autem
 illis, ecce obtu-
 lerunt ei hominem
 mutum, dæmonium
 habentem.

qu'un évangéliste dit qu'il était muet, parce qu'il empê-
 chait le possédé de parler : ce qui nous apprend que cet
 empêchement ne venait pas à cet homme d'une cause natu-
 relle, mais du démon qui lui liait la langue. La manière
 dont sa guérison est racontée semble le dire aussi; car,
 « Quand le démon eut été chassé, le muet
 » parla. Le peuple en fut dans l'admira-
 » tion, jusqu'à dire : Il ne s'est jamais
 » rien vu de semblable en Israël. Les
 » Pharisiens disaient au contraire : C'est
 » par le moyen du prince des démons
 » qu'il chasse les démons. »

33. Et ejecto dæmo-
 nio, locutus est mutus,
 et miratæ sunt turbæ,
 dicentes : Nunquam
 apparuit sic in Israël.
 34. Pharisei autem
 dicebant : In principe
 dæmoniorum ejicit
 dæmonia.

Jésus ne releva pas alors ce blasphème, qu'ils n'avaient
 peut-être pas proféré en sa présence. On verra dans une autre
 occasion, qu'il y répondit de manière à couvrir de honte ceux
 qui osèrent le lui faire entendre, c'est-à-dire de manière à se
 les rendre irréconciliables : car n'avoir pas tort, c'est avoir aux
 yeux de l'envie celui de tous les torts qu'elle pardonne le
 moins.

SECONDE PAQUE.

Jésus laissa pour un temps les Pharisiens de la Galilée, pour
 aller chercher ceux de la capitale. Ceux-ci, s'ils n'étaient pas
 plus profonds en malice, étaient plus redoutables par leur
 nombre, par celui de leurs prosélytes, et par la facilité que
 donnent les grandes villes de former des cabales et d'exciter
 des émeutes populaires. Mais ce n'était pas pour leur faire la
 guerre que le plus doux des hommes allait les trouver; il n'a-
 vait jamais cherché qu'à les éclairer et à les convertir. Un mo-
 tif de religion l'obligeait à faire ce voyage. C'était la fête des

Juifs, que nous croyons, avec plusieurs interprètes, avoir été celle de Pâques, ne fût-ce que par la raison qu'elle est appelée ici simplement « la fête. » On sait que c'était la principale des trois fêtes pour lesquelles la Loi ordonnait aux Juifs de se rendre à Jérusalem. Jésus, auteur de la Loi, s'était fait volontairement sujet de la Loi, qu'il observa toujours avec la plus parfaite ponctualité. Il vint donc à la fête avec ses disciples ; et une guérison miraculeuse, par laquelle il y signala son arrivée, fut aux Pharisiens l'occasion de le calomnier, et à lui celle de les instruire en les réfutant par l'admirable discours qu'il leur fit à ce propos. Voici de quelle manière ces choses se passèrent.

CHAPITRE XIII.

Piscine. — Malade de trente-huit ans guéri. — Discours de Jésus-Christ aux Juifs

J. 5, v. 2. Est autem Jerosolymis probatica

« Il y avait à Jérusalem une piscine

¹ On lit dans le texte : *Il y a à Jérusalem une piscine.... qui a cinq portiques.* Cette façon de parler semble marquer clairement que Jérusalem existait encore lorsque S. Jean écrivait ceci. Cependant l'opinion des docteurs les plus anciens, et sans contredit les plus autorisés, est que le saint apôtre ne composa son évangile que plusieurs années après la ruine de Jérusalem. En déferant à leur autorité, j'avoue que j'aurais désiré trouver la réponse à cette difficulté, à laquelle ils ne paraissent pas même avoir pensé.

Deux choses sont possibles, dont chacune, si elle était réelle, suffirait pour accorder la façon de parler de S. Jean avec la date que toute l'antiquité donne à son Évangile. 1° Après la prise de Jérusalem par l'empereur Tite, la ville ne fut pas détruite si entièrement qu'il n'y restât quelques édifices, et des Juifs qui les occupèrent ; on tient même qu'ils y conservèrent encore quelques synagogues jusqu'au temps de la dernière destruction, et de leur entière et irrévocable expulsion, qui fut sous l'empereur Adrien. La piscine et les portiques pouvaient donc exister encore, et S. Jean pouvait en parler comme de choses actuellement existantes. 2° S. Jean, qui constamment n'a publié son Évangile qu'après la prise de Jérusalem, a bien pu en avoir écrit auparavant quelques parties, qu'il aura insérées ensuite dans le corps de l'ouvrage. On n'a plus qu'à supposer à présent que la guérison du paralytique est un de ces morceaux écrits avant la prise de Jérusalem, et la difficulté sera résolue, au moins pour ceux qui voudront bien se contenter de ces suppositions.

» dite des moutons ², qui s'appelait en hé-
 » breu Bethesda. Elle était entourée de
 » cinq galeries où étaient étendus des ma-
 » lades en grand nombre, des aveugles, des
 » boiteux, d'autres dont les membres ne
 » prenaient pas de nourriture, qui atten-
 » daient que l'eau fût agitée. Car l'ange
 » du Seigneur descendait à certains temps
 » dans la piscine pour agiter l'eau; et le
 » premier qui descendait après l'agitation
 » de l'eau guérissait, quelque maladie
 » qu'il eût. Il y avait là un homme qui
 » languissait depuis trente-huit ans. Jésus
 » qui le vit étendu, et qui savait que de-
 » puis longtemps il était malade, lui dit :
 » Voulez-vous être guéri? Le malade lui
 » répondit : Je n'ai point d'homme qui
 » qui me jette dans la piscine dès que
 » l'eau est agitée; car dans le temps que
 » j'y vais un autre y descend avant moi.
 » Levez-vous, lui dit Jésus, prenez votre
 » lit et marchez. Aussitôt l'homme fut
 » guéri, et prenant son lit, se mit à mar-

piscina, quæ cognomi-
 natur hebraice Beth-
 saida, quinque portus
 habens. J. 5, v. 3. In
 his jacebat multitu-
 tudo magna languen-
 tium, cæcorum, clau-
 dorum, aridorum, ex-
 pectantium aquæ mo-
 tum. 4. Angelus autem
 Domini descendebat
 secundum tempus in
 piscinam, et moveba-
 tur aqua. Et qui prior
 descendisset in pisci-
 nam post motionem
 aquæ, sanus fiebat a
 quacumque detineba-
 tur infirmitate. 5. Erat
 autem quidam homo
 ibi triginta et octo an-
 nos habens in infirmi-
 tate. 6. Hunc cum vi-
 disset Jesus jacentem,
 et cognovisset quia
 jam multum tempus
 haberet, dicit ei : Vis
 sanus fieri? 7. Res-
 pondit ei languidus :
 Domine, hominem
 non habeo, ut, cum
 turbata fuerit aqua,
 mittat me in piscinam :
 dum venio enim ego,
 alius ante me descen-
 dit. 8. Dicit ei Jesus :
 Surge, tolle grabatum
 tuum, et ambula. 9. Et
 statim sanus factus est
 homo ille; et sustulit

¹ C'est ce que signifie le mot grec *probatique*. Ce nom lui fut donné, ou par-
 ce qu'elle était voisine de la porte par laquelle les moutons entraient dans la
 ville, ou parce que cette piscine était dans le marché où on les exposait en vente,
 ou parce qu'on les y lavait avant de les immoler, ou parce que les eaux qui
 avaient servi à laver dans le temple les chairs des victimes immolées venaient
 s'y rendre par des canaux souterrains. Cette dernière conjecture a fait croire à
 plusieurs que c'était pour cette raison que Dieu avait communiqué à ces eaux
 la vertu miraculeuse dont il va être parlé, et qu'iles leur a fait regarder comme
 une figure des eaux du baptême, qui tirent du sang de l'Agneau immolé pour
 les péchés du monde la vertu vivifiante qui communique aux âmes la vie sur-
 naturelle de la grâce, par un miracle supérieur à toutes les guérisons et à toutes
 les résurrections corporelles.

Les Anabaptistes s'inscrivent en faux contre cette piscine miraculeuse dont
 parle S. Jean, parce que Joseph, historien juif, n'en parle pas. Si Jean n'en
 parlait pas, et si Joseph en parlait, apparemment qu'ils la croiraient. On croit
 ce que l'on veut, quand on ne croit que ce que l'on veut.

grabatum suum, et ambulabat. Erat autem sabbatum in die illo. 10. Dicebant ergo Judæi illi, qui sanatus fuerat: Sabbatum est, non licet tibi tollere grabatum tuum. 11. Responditeis: Qui mesanum fecit ille mihi dixit: Tolle grabatum tuum, et ambula.

» cher. Or c'était un jour de sabbat. Les
» Juifs donc disaient à celui qui avait été
» guéri : C'est aujourd'hui le jour du
» sabbat ; il ne vous est pas permis de
» porter votre lit. Il répondit : Celui qui
» m'a guéri m'a dit : Prenez votre lit et
» marchez. »

C'était bien justifier l'action qu'il faisait, que de s'autoriser de l'ordre de celui qui l'avait guéri, et l'auteur de cet ordre se trouvait justifié en même temps par le miracle qui en avait été l'occasion. Mais les Juifs, qui ne cherchaient qu'à critiquer, parurent ne pas faire attention à ce que cet homme leur disait de sa guérison, et ils lui demandèrent, non pas : Qui est celui qui vous a guéri, mais seulement : « Qui est

12. Interrogaverunt ergo eum : Quis est ille homo qui dixit tibi: Tolle grabatum tuum et ambula? 13. Is autem qui sanus fuerat effectus, nesciebat quis esset. Jesus enim declinavit a turba constituta in loco. 14. Postea invenit eum Jesus in templo, et dixit illi: Ecce sanus factus es: jam noli peccare; ne deterius tibi aliquid contingat. 15. Abiit ille homo, et nuntiavit Judæis quia Jesus esset, qui fecit eum sanum.

» cet homme qui vous a dit : Prenez votre lit et marchez ? Mais celui qui avait été guéri ne savait qui c'était ; car Jésus s'était échappé de la foule du peuple qui était là. Jésus le trouva depuis dans le temple, et lui dit : Vous voilà guéri ; gardez-vous bien désormais de pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Cet homme s'en alla trouver les Juifs, et leur dit que c'était Jésus qui l'avait guéri, » et non que c'était Jésus qui lui avait donné l'ordre d'em-

porter son lit. Ce qui montre que c'était la reconnaissance qui le faisait parler, et que son intention n'était pas de dénoncer Jésus comme violateur du sabbat, mais de le faire connaître comme auteur du miracle.

Mais « les Juifs, » qui ne voulaient voir en lui que la pre-

16. Propterea persequantur Judæi Jesum, quia hæc faciebat in sabbato.

mière de ces deux qualités, « se mirent à le persécuter, parce qu'il faisait de telles choses le jour du sabbat : » car c'est ici le commencement de cette querelle qu'ils renouvelèrent toutes les fois que l'occasion s'en présenta, quoique les repro-

ches qu'ils firent à Jésus à ce sujet tournassent toujours à leur confusion par les réponses qu'il y fit, et auxquelles ils ne trouvèrent jamais de réplique. Mais depuis que la haine leur eut fait dire une fois : Il viole le sabbat, ils ne cessèrent plus de le dire : et la passion qui leur avait mis un bandeau sur les yeux pour ne pas voir l'absurdité de cette accusation, leur endurcit le front pour ne pas sentir la honte qui en rejaillissait sur eux toutes les fois qu'ils la lui faisaient. Voici donc la réponse que Jésus fit alors : « Mon Père agit ^{17. Pater meus usque modo operatur :} toujours, ^{et ego operor.} et moi j'agis avec lui. » Parole

sublime qui signifie que l'action que Jésus-Christ venait de faire était au-dessus de toute critique, parce qu'elle était autant l'action de son Père qu'elle était la sienne. D'où il s'ensuivait qu'y ayant entre son Père et lui unité d'opération, il y avait donc aussi unité de nature, et que lorsqu'il appelait Dieu son Père, ce n'était pas dans le sens de l'adoption, qui n'était pas inconnue aux Juifs, et dont ils ne se seraient pas avisés de se scandaliser, mais dans le sens de la génération, en vertu de laquelle ils s'attribuait la nature divine, et une parfaite égalité avec Dieu. Je dis que cela s'ensuivait manifestement, car les Juifs le comprirent ainsi; et comme leur envie redoublait à proportion des grandes choses que Jésus leur découvrait de lui-même, « ils cherchaient avec encore ^{18. Propterea ergo magis querebant eum Judæi interficere : quia non solum solvebat sabbatum, sed et Patrem suum dicebat Deum, æqualem se faciens Deo. Respondit itaque Jesus, et dixit eis.} plus de *fureur* » à le faire mourir, non-
 • seulement parce qu'il violait le sabbat,
 • mais encore parce qu'il disait que Dieu
 • était son Père, et qu'il se faisait égal à
 • Dieu ². A quoi Jésus leur répondit »

¹ Mon Père agit toujours, c'est-à-dire il n'est aucun temps où mon Père n'agisse, sans en excepter le jour du sabbat. C'est le septième jour, auquel Dieu se reposa après avoir employé six jours à créer le monde. Il voulut qu'en mémoire de ce repos, le septième jour lui fût consacré par un repos religieux. Cependant Dieu ne se reposa que parce qu'il cessa de créer de nouvelles espèces, car il ne cesse jamais de travailler à leur conservation et à leur reproduction. Il en est de même du Fils, de qui l'action n'est pas distinguée de celle du Père.

² Si Jésus-Christ n'est pas égal à son Père, c'était pour lui un devoir capital

par le discours suivant, où l'on distingue comme deux parties dont la première est le développement de la parole que nous venons de rapporter, et la justification directe de la conduite que Jésus avait tenue dans l'occasion présente; et la seconde établit la divinité de sa mission par toutes les preuves qui peuvent la rendre incontestable. • Il reprit donc en

19. Amen, amen dico vobis : Non potest Filius a se facere quidquam nisi quod viderit Patrem facientem : quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. 20. Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei, quæ ipse facit : et majora his demonstrabit ei opera, ut vos miremini.

• ces termes : En vérité, je vous le dis, le
 • Fils ne saurait rien faire de lui-même :
 • il ne fait que ce qu'il voit faire à son
 • Père; car tout ce que fait le Père, le
 • Fils le fait aussi : parce que le Père
 • aime le Fils, il lui communique tou-
 • tes les choses qu'il fait lui-même, et
 • il lui en communiquera de plus gran-
 • des que ne sont celles-ci, afin que vous
 • les admiriez. •

L'unité d'opération et de nature, et l'égalité parfaite entre le Père et le Fils se trouvent déjà expliquées par ces paroles. Mais il est bon d'observer que le Fils est dit ne pouvoir rien faire de lui-même, et ne faire que ce qu'il voit faire au Père : non, comme l'entendaient les Ariens, qu'il emprunte du Père une science qu'il n'avait pas, et les forces qui lui manquaient, mais parce qu'il n'agit que par la science et par la puissance qu'il en reçoit par la génération éternelle; ce qui, bien loin de limiter l'une et l'autre, prouve l'infinité de l'une et de l'autre; puisque c'est la même que le Père possède de toute éternité, et dont il communique à son Fils la plénitude, sans

de désabuser les Juifs, lorsqu'ils croyaient trouver cette égalité exprimée par ses paroles. Cependant il ne l'a pas fait, et on va l'entendre s'exprimer sur ce point en des termes encore plus forts que ceux dont il s'était déjà servi. Il n'y a donc pas de milieu : ou il possède la nature divine, ou il veut en usurper les honneurs; et, s'il n'est pas Dieu, c'est un imposteur. Or il n'est pas un imposteur, de l'aveu des Ariens et des Sociniens, qui, en combattant sa divinité, ne laissent pas de le reconnaître pour l'envoyé de Dieu, et de souscrire à la vérité de toutes ses paroles. Donc il est Dieu, et parfaitement égal à son Père. Ce raisonnement est l'écueil contre lequel viendront toujours se briser leurs vaines subtilités.

rien perdre de ce qu'il donne, et ne cessant jamais de posséder ce qu'il ne cesse jamais de communiquer. C'est dans ce sens que le Fils ne peut rien faire sans le Père. Mais il n'est pas moins vrai, comme les Pères de l'Eglise le disaient aux Ariens, que le Père ne peut rien faire sans le Fils, la nature divine, qui est commune au Père et au Fils, ne pouvant se diviser d'avec elle-même, et, tandis qu'elle agit dans le Fils, ne pas agir dans le Père.

Mais parce que la guérison du paralytique n'était qu'un léger essai du pouvoir infini que le Père a communiqué au Fils, Jésus-Christ prépare les Juifs à en voir des effets plus étendus et plus capables d'exciter leur admiration. « Car, » leur dit-il, comme le Père ressuscite les
J. 5, † 21. Sicut enim Pater suscitavit mortuos, et vivificat : sic et Filius, quos vult vivificat.
 » morts et leur donne la vie ; de même le
 » Fils donne la vie à qui il veut. » Donc le pouvoir de donner la vie, ou de ressusciter, ce qui signifie la même chose, n'est pas plus borné dans le Fils que dans le Père : car dire que le Fils donne la vie « à qui il veut, » c'est dire bien nettement que son pouvoir à cet égard est sans bornes. Et parce que ce grand miracle de la résurrection de tous les hommes, que le Fils opérera conjointement avec le Père, doit être suivi immédiatement du jugement universel, Jésus-Christ en prend occasion de déclarer aux Juifs, qu'outre la puissance de ressusciter, il a reçu de son Père l'autorité de juger d'une manière qui lui est plus propre, en un sens, que la première ;
 « car, dit-il encore, le Père ne juge per-
 » sonne ; mais il a donné au Fils tout pou-
 » voir de juger, afin que tous honorent le
 » Fils comme ils honorent le Père ¹. »
22. Neque enim Pater judicat quemquam : sed omne judicium dedit Filio ; 23. Ut omnes honorificent Filium sicut honorificant Patrem.

¹ Le jugement dernier sera le jugement de Dieu ; et, considéré comme un acte divin, il sera commun au Père, au Fils et au Saint-Esprit, parce que les trois personnes de l'adorable Trinité concourent également à toutes les actions que Dieu produit hors de lui. C'est par l'humanité sacrée de l'Homme-Dieu, qui leur servira d'instrument dans cette occasion, que les trois personnes exerceront ce jugement ; et jusqu'ici on ne voit entre elles aucune différence. Mais cette hu-

Ce qui se fait dès à présent par ceux qui croient au Fils, et conséquemment qui lui rendent les honneurs qui sont dus au Fils unique du Père; et ce qu'on verra s'accomplir d'une manière bien plus éclatante au jour du grand jugement, auquel Jésus-Christ sera reconnu et honoré par tous les hommes sans en excepter ceux qui auront refusé de croire en lui, mais qui ne pourront plus le méconnaître, lorsqu'ils le verront venir sur une nuée lumineuse, plein de gloire et de majesté, armé de l'empire et de la puissance, et, par les prodiges de son bras, annonçant à toute la nature son seigneur et son roi. Alors

manité qui paraîtra seule en cette grande action, est propre au Fils qui se l'est unie personnellement, et non au Père et au Saint-Esprit, qui n'ont pas contracté avec elle une pareille union. A cet égard le jugement appartient plus au Fils qu'il n'appartient au Père et au Saint-Esprit; parce qu'en jugeant par l'humanité, le Fils juge par un instrument qui lui est uni, au lieu que le Père et le Saint-Esprit jugent par un instrument séparé; c'est ainsi que s'expriment les théologiens; et ceci peut-être s'entendra mieux en disant qu'en jugeant par l'humanité, le Fils juge par lui-même, au lieu que le Père, et on doit le dire pareillement du Saint-Esprit, juge par un autre que lui-même, mais qui est en même temps un autre lui-même; façon de parler qui n'a sa signification littérale qu'à l'égard des trois personnes de l'adorable Trinité.

Les Pères donnent plusieurs raisons pour lesquelles Dieu a voulu que le jugement fût exercé par l'humanité du Sauveur. 1° Pour le dédommager des profonds abaissements auxquels il s'est volontairement réduit, conformément à ces paroles de S. Paul, *Philip. 2* : *Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur... il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, dans la terre, et dans les enfers.* 2° Pour donner à Jésus-Christ la gloire spéciale de juger ceux par qui il a été jugé, et de condamner justement ceux par qui il a été injustement condamné, lesquels verront avec un effroi inexprimable les cicatrices des plaies que leur fureur brutale aura imprimées sur sa chair innocente, suivant cette parole : *Ils verront celui qu'ils ont percé.* J. 19. 3° Afin que les hommes aient un juge qu'ils ne puissent pas récuser. C'est un homme comme eux, os de leurs os et chair de leur chair. Récuseront-ils celui qui n'est devenu leur juge que parce qu'il a bien voulu devenir leur frère? C'est le Sauveur, qui ne s'est acquis cette qualité qu'aux dépens de son repos, de sa gloire, de son sang et de sa vie. Veut-on perdre ceux pour qui on fait de pareils sacrifices? Et n'est-on pas mille fois plus coupable d'avoir négligé un salut qui avait coûté un si grand prix? *Israël, ta perte vient de toi-même; n'en accuse pas ton juge. Ses miséricordes passées n'autorisent que trop sa sévérité présente, et, en mourant pour toi, il a justifié d'avance l'arrêt de mort qu'il prononcera contre toi.*

convaincus par le témoignage de leurs yeux, ils le reconnaîtront au moins par un tremblement involontaire et par des adorations forcées; et ils n'auront rien à répliquer à la sentence par laquelle il les déclarera atteints et convaincus du crime de lèse-majesté divine, pour lui avoir refusé pendant leur vie la foi et l'hommage qu'ils lui devaient : en quoi ils n'auront pas moins manqué à son Père qu'à lui-même : « car » celui qui n'honore point le Fils n'honore point le Père qui l'a envoyé. » Et celui qui l'honorerait simplement comme envoyé du Père n'éviterait pas une pareille condamnation, parce que ne pas l'honorer comme Fils, qui est la qualité sous laquelle il a été envoyé, c'est méconnaître également et le Fils et le Père.

Heureux ceux pour qui cette résurrection sera le commencement d'une vie éternellement heureuse! Mais il faudra pour cela qu'ils aient eu part à la première résurrection, qui est celle de la mort du péché à la vie de la grâce. Le Fils n'opère pas moins celle-ci que l'autre, mais, ce qui n'aura pas lieu à l'égard de l'autre, celle-ci exige la coopération de l'homme. Tous auront part à la seconde, parce que nul ne pourra y résister; plusieurs résisteront à la première, et par leur résistance, ils s'en excluront eux-mêmes. C'est pourquoi Jésus-Christ promet la première « à celui qui » qui écoute sa parole, » au lieu qu'il dit de la seconde absolument et sans aucune condition : « Tous ceux qui sont dans » le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu et ressusciteront. » Voici donc comme il continue de parler : « En vérité, en vérité, je vous » le dis, celui qui écoute ma parole et » qui croit à celui qui m'a envoyé, a la » vie éternelle ¹ et n'encourt point la con-

J. 5, § 23. Qui non honorificat Filium, non honorificat Patrem, qui misit illum.

24. Amen, amen dico vobis, quia qui verbum meum audit, et credit ei qui misit me, habet vitam eternam, et in judicium non venit, sed transiit a morte in vitam.

¹ Il en a le principe dans la grâce sanctifiante, qui est la vie de l'âme; vie qui, de sa nature, est pour durer toujours, et qui procurera au corps une vie immortelle, si celui qui la possède ne la perd volontairement en péchant de nouveau, et en donnant ainsi une seconde fois la mort à son âme.

J. 5, 25. Amen, amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei : et qui audierint, vivent. 26. Sicut enim Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso ; 27. Et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est.

28. Nolite mirari hoc, quia venit hora, in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei : 29. Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii.

• damnation ; mais il a passé de la mort à
 • la vie. En vérité, en vérité, je vous le
 • dis, le temps vient et il est déjà venu,
 • où les morts entendront la voix du Fils
 • de Dieu¹ : et ceux qui l'auront entendue
 • recouvreront la vie. Car comme le Père
 • a la vie en lui-même, aussi a-t-il
 • donné au Fils d'avoir la vie en lui-
 • même, et il lui a donné le pouvoir de
 • juger, parce qu'il est Fils de l'homme².
 • Que cela ne vous surprenne point, car le
 • temps approche que tous ceux qui sont
 • dans le tombeau entendront la voix du
 • Fils de Dieu ; et ceux qui auront fait de
 • bonnes actions ressusciteront pour vi-
 • vre, au lieu que ceux qui en auront fait
 • de mauvaises ressusciteront pour être
 • • condamnés. • Jésus-Christ ajoute, ce qui fait en deux mots
 l'apologie de toutes ses actions et de tous ses jugements,
 que les premières sont produites uniquement par la puissance

¹ Ceci s'entend des résurrections particulières que Jésus-Christ avait faites, et qu'il devait faire encore. Elles sont la preuve anticipée, et comme les arrhes de la résurrection générale.

² Dans un livre aussi précis et aussi profond que l'est l'Ecriture, tous les termes doivent être pesés. Ce qui occasionne cette réflexion, c'est qu'il est écrit que les morts entendront la voix du *Fils de Dieu*, et que le Fils a le droit de juger, parce qu'il est le *Fils de l'homme*. C'est toujours la même personne, et rien n'empêche de dire : le Fils de l'homme ressuscitera les morts, et le Fils de Dieu les jugera ; mais on attribue à chacune des deux natures l'acte qu'elle produira immédiatement par elle-même, la résurrection à la nature divine, parce qu'il n'y a qu'une nature toute-puissante qui puisse la produire par sa propre vertu ; le jugement à la nature humaine, parce que la séance du juge, la prononciation de la sentence, et tout ce qu'il y aura de sensible dans le jugement peut être l'effet immédiat d'une nature bornée. Cependant le droit de juger souverainement l'univers n'appartient qu'à Dieu seul. Aussi le Fils de l'homme n'en jouit que parce qu'il est en même temps Fils de Dieu, et que, par l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine, l'humanité a été associée à tous les droits de la divinité, qui lui donne à faire immédiatement et par elle-même tout ce qui n'est pas hors de la sphère de la nature créée.

qu'il tient de son Père, de qui les jugements et les volontés sont aussi la règle de ses volontés et de ses jugements ; ce qu'il exprime par ces paroles : « De moi-même je ne puis rien faire. Je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est équitable : car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. »

J. 5, v. 30. Non possum ego a meipso facere quidquam. Sicut audio judico ; et judicium meum justum est. Quia non quero voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.

Il vient d'annoncer de grandes choses, il va les appuyer sur de grands témoignages. Le premier est celui de Jean : car quelque autorité que donnent à la parole de Jésus ses mœurs pures et sa conduite toujours irrépréhensible, cependant il veut bien n'en être pas cru simplement sur sa parole. « Si je rends, » dit-il, témoignage de moi, mon témoignage n'est pas légitime¹. Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est légitime. » Vous-même, vous en avez reconnu la légitimité ; car, « vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi ce n'est pas de l'homme que j'emprunte un témoignage » qui ne m'est nullement nécessaire. Ce n'est donc pas pour moi, « c'est pour vous, et afin que vous soyez sauvés que je dis ceci. »

31. Si ego testimonium perhibeo de meipso, testimonium meum non est verum. 32. Alius est, qui testimonium perhibet de me : et scio quia verum est testimonium quod perhibet de me. 33. Vos misistis ad Joannem : et testimonium perhibuit veritati. 34. Ego autem non ab homine testimonium accipio : sed hæc dico ut vos salvissitis.

Au reste, ce témoin que vous avez choisi était sans reproche, et je ne vous en fais pas un de vous en être rapporté à lui. « Jean était un flambeau qui brûlait et qui éclairait. Vous avez voulu

35. Ille erat lucerna ardens, et lucens. Vos autem voluistis ad ho-

¹ Si on s'attachait servilement à la lettre, on traduirait : Mon témoignage n'est pas vrai, et Jésus-Christ se contredirait lui-même, lui qui a dit ailleurs : Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai. J. 8. Sans doute il était vrai ; mais s'il eût été seul, il ne pouvait rien, et on avait droit de le récuser, sur la maxime que personne ne peut être juge ni témoin en sa propre cause. Ce qu'il acquiert par les autres témoignages, ce n'est donc pas la vérité, mais la légitimité qui le rend valable, et qui oblige à le recevoir.

ram exultare in luce » vous réjouir pour un temps de sa clarté.

» té ¹, » et bientôt vous avez détourné les yeux de cette lumière qui d'abord vous avait paru si agréable. Mais, quoiqu'il fût digne de toute créance, « j'ai un té-

J. 5, † 36. Ego autem habeo testimonium majus Joanne. Opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea; ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me.

» moignage bien supérieur à celui de Jean; » c'est celui de mon Père. « Car les œuvres *miraculeuses* que mon Père m'a donné le pouvoir de faire, ces œuvres-là mêmes que je fais rendent ce té-

† 37. Et qui misit me Pater, ipse testimonium perhibuit de me, neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis.

» moignage de moi, que j'ai été envoyé par le Père; et c'est par ces œuvres que le Père, qui m'a envoyé, a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez

» jamais entendu sa voix ni vu son visage : » car Dieu, qui est un pur esprit, ne tombe pas sous les sens; mais, par les œuvres qu'il m'a donné de faire, et qui sont comme sa

J. 5, † 38. Et verbum ejus non habetis in vobis manens, quia quem misit ille, hunc vos non creditis.

voix, il a rendu sensible le témoignage qu'il a rendu de moi; » et vous ne con-

» servez pas sa parole en vous-mêmes, » puisque vous ne croyez point à celui qu'il a envoyé. »

Cependant vous vous croyez les fidèles dépositaires et les curieux scrutateurs de cette parole divine. « Vous lisez avec

† 39. Scrutamini scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere. Et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me : 40. Et non vultis venire ad me ut vitam habeatis.

» soin les Écritures, parce que vous croyez avoir par leur moyen la vie éternelle. » Ce sont elles qui rendent témoignage de moi : et vous ne voulez pas venir avec moi pour avoir la vie ² » qu'elles ne

¹ Lorsqu'ils lui envoyèrent des députés dans la disposition, pour la plupart, de le reconnaître en qualité de Messie, supposé qu'il eût déclaré qu'il l'était. Nous disons *pour la plupart*, car le peuple y procédait de bonne foi; et les intentions perverses dont on a parlé ailleurs ne sont attribuées qu'aux Scribes et aux Pharisiens. Jean renvoya cet honneur à celui à qui il appartenait. Cependant les Juifs ne le crurent pas, quoiqu'il fût beaucoup plus croyable lorsqu'il rendait ce témoignage à un autre que s'il se l'était rendu à lui-même.

² Quel est celui qui ne veut pas avoir la vie, et surtout la vie éternelle? Les Juifs la voulaient, et nous la voulons aussi. Mais les Juifs ne voulaient pas l'avoir par la foi en Jésus-Christ, et nous ne voulons pas l'avoir par l'observation

vous promettent que par moi, et dont vous vous éloignez en paraissant la chercher, parce que vous vous écarter de l'unique voie qui y conduise. Que si je cherche à vous attirer à moi, c'est pour votre intérêt et non pour le mien. « Je ne tire point » ma gloire des hommes. Mais vous, » ^{† 41. Claritatem ab hominibus non accipio.} qui voulez justifier par le motif de l'amour de Dieu l'éloignement que vous marquez pour moi, « je sais que vous n'avez pas » en vous l'amour de Dieu, » et la conduite que vous tenez à mon égard en est la preuve; « car » je suis venu au nom de mon Père, ^{† 42. Sed cognovi vos, quia dilectionem Dei non habetis in vobis.} » et vous ne me recevez pas. Si un autre » vient en son propre nom, vous le recevrez ^{† 43. Ego veni in nomine patris mei, et non accipitis me: si alius venerit in nomine suo, illum accipietis.} ¹. Mais votre incrédulité ne doit pas surprendre. La

de la loi de Jésus-Christ. Ils voulaient la fin comme nous : comme eux, nous ne voulons pas le moyen. Ils ont péri avec une telle volonté; et à quoi devons-nous nous attendre, qu'à périr comme eux, si nous ne passons de cette volonté, que je ne sais si je dois appeler chimérique ou hypocrite, à une volonté sincère, absolue, efficace, qui tende à la fin par les moyens, et qui les embrasse tous sans exception et sans réserve?

¹ Ce n'est pas seulement ici une menace, c'est une prophétie de ce qu'on vit arriver incontinent après la mort de Jésus-Christ. Tout ce qui voulut prendre la qualité de Messie trouva parmi eux des sectateurs, et le prodige de leur crédulité à cet égard égala le prodige de leur incrédulité. Terrible, mais juste châtiment de cet aveuglement volontaire, qui, après avoir fermé leurs yeux à la vérité, les rendit les dupes, et enfin les victimes des illusions les plus grossières et des plus absurdes mensonges. Craignons-le, puisqu'il se renouvelle encore tous les jours à nos yeux. Lorsqu'on ne veut plus écouter la voix de ceux que Dieu a établis les interprètes de ses oracles, on en écoute d'autres; car enfin le peuple ne saurait se bâtir à lui-même un système de religion, et l'erreur, comme *la foi*, lui vient *par l'ouïe*. Rom. 10. C'est donc une nécessité pour lui d'écouter d'autres maîtres; et quels maîtres écoute-t-il? D'abord des hommes sans titre, sans aveu, sans mission, qui se rendent témoignage d'eux-mêmes, qu'il faut croire sur leur parole, lorsque, avec une hardiesse aussi ridicule qu'elle est insolente, ils viennent vous dire : *Moi seul j'ai plus de lumière sur la religion, j'entends mieux l'Ecriture que tous les docteurs et tous les pasteurs de l'Eglise. Mais ce n'est encore là que le commencement de l'illusion.* Après avoir rejeté les véritables envoyés de Dieu, on reçoit comme envoyé de Dieu tout ce qui se présente. Avec beaucoup d'effronterie et quelques tours de *passé-passé*, un homme, bon tout au plus à figurer sur des tréteaux dans une place publique, se donne

foi n'a rien qui flatte l'orgueil humain; et, peu estimée des hommes, elle n'attire que les complaisances de Dieu.

« Comment » donc « pouvez-vous croire, vous qui aimez

J. 5, v. 44. Quomodo » à recevoir de la gloire les uns des au-
vos potestis credere, qui » tres, et qui ne recherchez point la
gloriam ab invicem acci- » gloire qui vient de Dieu seul? ne pen-
pititis, et gloriam quæ » sez point que je sois pour vous accuser
a solo Deo est non quæ- » devant mon Père. » Celui que vous m'op-
ritis? 45. Nolite putare » posez éternellement et dont vous vous don-
quia ego accusaturus » nez pour les zélés défenseurs, ce « Moïse,
sim vos apud Patrem : » en qui vous mettez votre confiance, est
est qui accusat vos » *déjà* votre accusateur. Car, si vous cro-
Moyses, in quo vos » yiez Moïse, peut-être ' me croiriez-vous
speratis. 46. Si enim » aussi, puisqu'il a parlé de moi dans ses
crederetis Moysi, cre-
deretis forsitan et mi-
hi : de me enim ille
scripsit. 47. Si autem
illius litteris non credi-

pour prophète, et on entend mille voix répéter : Il est prophète. D'autres vien-
nent se mettre aussi sur les rangs, et comme tous y ont un droit égal, on voit se
former bientôt un corps de prophètes et de prophétesses, composé de ce que la
dernière populace peut unir de grossièreté et de fourberie tout ensemble. Dans
un langage digne de ceux qui l'emploient, ils débitent des rêveries monstrueu-
ses, des délires tels que les ardeurs de la fièvre auraient peine à les enfanter
dans le cerveau d'un malade. Ce qu'on peut en entendre, ce sont des impiétés
palpables ; mais le plus souvent ils ne s'entendent pas eux-mêmes. Entendus ou
non, ce sont toujours des oracles que l'on écoute avec une attention religieuse,
que l'on recueille, et qu'on rédige pour s'en faire comme une seconde Ecriture
plus respectée que la première, qui ne sert plus qu'à habiller de ses expressions
sacrées les extravagances de celle-ci. L'esprit fasciné et emporté, la chair n'a
plus de frein : les ordures de l'impureté se mêlent aux visions du fanatisme, et
viennent s'incorporer avec ses affreux mystères. Et plaise au Ciel encore qu'on
ne passe pas bientôt de la lubricité à la cruauté, et de la folie à la frénésie ;
qu'on n'aille pas, le fer et la flamme à la main, accomplir les prédictions san-
guinaires de ces prophètes qui ne cessent d'annoncer la ruine prochaine et
totale de leurs adversaires ! Voilà jusqu'à quel point se dégrade et s'avilit cette
raison trop fière pour vouloir plier sous le joug salutaire de l'autorité divine.
Voilà l'histoire abrégée des Gnostiques, des Montanistes, des Priscillianistes,
des Donatistes, des Albigeois, des Hussites, des Anabaptistes, des fanatiques
des Cévennes, etc., etc., de tous ceux enfin qui, marchant sur les mêmes traces,
aboutiront toujours aux mêmes égarements, et vérifieront en eux-mêmes la pa-
role du Sauveur : *Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ;*
si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez.

Voiez la note 1, page 67, où ce *peut-être* est expliqué.

» écrits ¹. Mais si vous ne croyez pas à ^{tis, quomodo verbis}
 » ses écrits, comment croirez-vous à mes ^{meis credetis ?}
 » paroles? »

CHAPITRE XIV.

Pécheresse aux pieds de Jésus-Christ. — Epis rompus.

Nous plaçons ici l'histoire suivante, que d'autres placent un peu plus tard : ils croient qu'elle se passa à Naïm, et nous croyons que c'est à Béthanie, qui était un bourg peu distant de Jérusalem. Il s'ensuit du parti que nous prenons, que la pécheresse dont on va lire la conversion n'est pas différente de Marie, sœur de Lazare et de Marthe. Nous ne la distinguerons pas non plus de Marie-Madeleine, si connue pour le tendre et inviolable attachement qu'elle eut toujours pour la personne sacrée du Sauveur. Plusieurs pensent que ce sont deux, ou même trois personnes différentes. On ne doit pas les blâmer de suivre en ce point le sentiment qui leur a paru le plus probable ; mais il est bon de savoir qu'il s'en faut bien que les preuves qu'ils en donnent aillent jusqu'à la démonstration. Après avoir examiné leurs raisons, on croit pouvoir assurer qu'ils n'opposent que des conjectures à des conjectures, et une opinion nouvelle à une opinion ancienne. Or, opinion pour opinion, nous ne nous faisons pas une peine de dire que nous nous déterminons plus volontiers pour celles qui sont anciennes et com-

¹ Au chapitre 18 du Deutéronome, on lit ces paroles : *Le Seigneur ton Dieu te suscitera de ta nation, et du milieu de tes frères, un prophète comme moi. Je mettrai mes paroles dans sa bouche ; il dira toutes les choses que je lui commanderai de dire. Quiconque refusera d'entendre les paroles qu'il dira en mon nom, j'en tirerai vengeance.* Cette prophétie a toujours été appliquée à Jésus-Christ, et il n'est pas douteux que Jésus-Christ ne l'eût alors en vue. Ces paroles, *comme moi*, signifient 1° un homme *comme moi*, pour rassurer le peuple qui, de peur d'en mourir, avait prié le Seigneur de ne plus lui parler lui-même, comme il avait fait sur le mont Sinaï. 2° Elles signifient aussi un législateur *comme moi*, pour distinguer Jésus-Christ des autres prophètes, et pour préparer les esprits à recevoir la loi nouvelle qu'il devait subroger à l'ancienne.

mêmes, que pour celles qui sont nouvelles et singulières. Après cette courte digression, nous allons raconter l'histoire qui l'a occasionnée.

Malgré le déchaînement des Pharisiens contre Jésus-Christ, un d'entre eux osa lui donner des marques d'attachement et de considération. Il s'appelait Simon, et on croit assez probablement qu'il n'est pas différent de Simon le lépreux, dont il est encore parlé dans une circonstance fort semblable à celle-ci. Soit estime pour Jésus-Christ, ou par cette espèce de vanité qui fait désirer aux personnes opulentes d'avoir à leur table les hommes extraordinaires, Simon « invita Jésus à manger » chez lui. » Jésus y consentit et fit voir, en se rendant à son

L. 7, v. 36. Rogabat autem illum quidam de Pharisæis ut manducaret cum illo : et ingressus domum Pharisæi discubuit. 37. Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti : 38. Et stans retro secus pedes ejus, lacrymis coepit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat. 39. Videns autem Pharisæus qui vocaverat eum, ait intra se dicens : Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum : quia peccatrix est.

invitation, que ce qu'il haïssait dans les Pharisiens c'étaient leurs vices et non leurs personnes. « Il entra donc dans la » maison de celui-ci, et se mit à table. » Alors une femme qui était une péche- » resse connue pour telle dans la ville, sa- » chant qu'il était à table chez le Phari- » sien, apporta un vase d'albâtre plein » d'une liqueur odoriférante; et, se tenant » derrière Jésus à ses pieds¹, elle les ar- » rosa de ses larmes, les essuya avec ses » cheveux, les baisa, et les parfuma de » cette liqueur. Le Pharisien qui l'avait » invité, voyant cela, dit en lui-même : Si » cet homme était un prophète, il saurait » sans doute qui est celle qui le touche²,

¹ La posture que l'on tenait alors à table lui en facilitait le moyen. On y était couché sur des lits la tête vers la table, et les pieds en dehors.

² Il n'est pas nécessaire, pour être prophète, de connaître toutes choses par la révélation divine : il suffit d'en connaître plusieurs. Elisée n'en était pas moins prophète, quoiqu'il ignorât la mort de fils de la Sunamite, que le Seigneur, dit-il, lui avait tenue cachée. Ainsi Jésus-Christ pouvait ignorer, comme homme, ce qu'était cette femme, et être néanmoins un prophète. Le Pharisien se trompait donc en ce point. On va voir qu'il se trompait encore en bien d'au-

» et ce qu'elle est; car c'est une pécheresse. » Celui aux yeux de qui tout est nu et découvert connut ce que le Pharisien osait penser sans oser le dire; et en lui apprenant qu'il le connaissait, il dut bien s'assurer dans son esprit la qualité de prophète qu'il lui disputait. Mais, comme il voulait user de ménagements à l'égard d'un homme qui l'avait invité à sa table, outre qu'il ne lui parla qu'après lui en avoir demandé en quelque sorte la permission, il se servit d'une parabole qui, sans trop blesser son amour-propre, lui fit connaître clairement tous ses torts, en lui montrant qu'il était aveugle dans le jugement qu'il faisait de Jésus-Christ, injuste dans celui qu'il faisait de la pécheresse, et présomptueux dans celui qu'il faisait de lui-même. « Il lui dit donc, répondant, » non à ses paroles, mais à sa pensée : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Maître, parlez, répondit celui-ci. Un certain créancier avait deux débiteurs, dont l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à l'un et à l'autre la somme qu'ils devaient. Lequel donc l'aime davantage ? J'estime, répondit Simon, que c'est celui à qui il a remis une plus grosse somme. Jésus lui dit : Vous en avez bien jugé. Puis se tournant vers la femme, » il justifia le peu d'attention qu'il avait paru donner d'abord à ce qu'elle faisait, en faisant voir qu'il avait remarqué tout, qu'il lui tenait compte de tout, et que les larmes de cette pécheresse étaient pour lui un mets plus délicieux que tous ceux que le Pharisien lui avait servis. « Voyez-vous cette femme ? dit-il à Simon ; je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds, et elle au contraire les a arrosés de ses larmes, et les a

L. 7, v. 40. Et respondens Jesus dixit ad illum : Simon habeo tibi aliquid dicere. At ille ait : Magister, dic. 41. Duo debitores erant cuidam feneratori : unus debebat denarios quingentos, et alius quinquaginta. 42. Non habentibus illis unde redderent, donavit utrisque. Quis ergo eum plus diligit ? 43. Respondens Simon dixit : Æstimo quia is cui plus donavit. At ille dixit ei : Recte judicasti. 44. Et

conversus ad mulierem, dixit Simoni : Vides hanc mulierem ? Intravi in domum tuam; aquam pedibus meis non dedisti : hæc

tres. On ne saurait compter toutes les bévues de la malignité, qui se croit pour tant si subtile et si pénétrante.

autem lacrymis rigavit pedes meos, et capillis suis tersit. 45. Osculum mihi non disti : hæc autem ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos. 46. Oleo caput meum non unxisti : hæc autem unguento unxit pedes meos. 47. Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. Cui autem » essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'a-
 » vez point donné de baiser, au lieu qu'elle,
 » depuis qu'elle est entrée, elle n'a point
 » cessé de me baiser les pieds. Vous n'a-
 » vez point répandu d'huile sur ma tête, et
 » elle a répandu des parfums sur mes
 » pieds. C'est pourquoi, je vous le dis,
 » beaucoup de péchés lui sont remis parce
 » elle a beaucoup aimé¹. Mais celui à qui

¹ Le grand amour de la pécheresse est donné ici pour la cause de la grande rémission qui lui est accordée. Dans la parabole, la rémission est donnée pour la cause de ce grand amour. On cherche la justesse de l'application, et j'avoue qu'on a peine à la trouver. La chose cependant ne paraît pas impossible ; on pourra en juger par ce que nous allons dire. Il semble qu'il n'y aurait plus de difficulté, si on admettait un amour qui fût en même temps la cause et l'effet de la rémission, c'est-à-dire un amour qui précédât la rémission, et qui eût en même temps la rémission pour motif. C'est là, en effet, l'amour de la pécheresse. Suivant la parabole, elle aime beaucoup, parce que beaucoup de péchés lui sont remis ; et, suivant l'application, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Voici de quelle manière tout ceci peut s'expliquer et s'accorder. Qu'on se rappelle ces paroles du concile de Trente, lorsqu'il traite des dispositions à la justification : *Qu'ils commencent* (les pénitents) *à aimer Dieu comme source de toute justice*, c'est-à-dire comme auteur de la justification des pécheurs. Cette justification est évidemment l'effet de la bonté miséricordieuse par laquelle Dieu remet les péchés, et cette miséricorde est l'attribut sous lequel Dieu est proposé ici à l'amour du pécheur. Il lui est donc prescrit d'aimer Dieu, parce que Dieu est assez bon pour le rendre juste de pécheur qu'il était, et cela en lui accordant miséricordieusement le pardon de tous ses crimes. Or plus il est chargé de crimes, plus aussi cette bonté est grande à son égard, et plus elle doit lui paraître aimable ; et je conçois que si j'aime Dieu parce que je le connais assez bon pour accorder à mon repentir le pardon de tous mes crimes, je dois l'aimer mille fois plus étant mille fois plus coupable, que je ne l'aimerais si je l'étais mille fois moins. J'ai dit que tel a été l'amour de la pécheresse, et c'est ainsi qu'en même temps qu'elle a été celle à qui beaucoup de péchés ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé, elle se trouve être aussi ce débiteur qui aime plus le créancier, non pas qu'il lui a remis encore, mais qu'il croit fermement être assez généreux pour lui remettre une plus grande dette. C'est, en un mot, une reconnaissance anticipée d'une grâce que d'avance on est assuré d'obtenir de la pure bonté de celui qui peut et qu'on sait vouloir l'accorder. Disons cependant qu'on n'est jamais certain de l'avoir obtenue. Mais cette incertitude ne doit pas être un obstacle à l'amour dont je parle, parce qu'elle ne vient pas du côté de Dieu, mais du nôtre, c'est-à-dire

» on remet moins aime moins. Après cela, minus dimittitur,
 » il dit à la femme : Vos péchés vous sont minus diligit. 48. Di-
 » remis. » Remittuntur tibi pec-
 cata.

C'était uniquement ce qu'elle désirait; et ce qui fit la gloire de cette illustre pénitente, c'est d'avoir été la première qui se soit adressée à Jésus-Christ pour en obtenir, non pas comme les autres, la délivrance de quelque infirmité corporelle, mais la guérison des plaies mortelles que le péché avait faites à son âme. En quoi sa foi, dont Jésus-Christ va faire l'éloge, parut être parfaitement éclairée, puisqu'elle le reconnut pour Sauveur dans le vrai sens, c'est-à-dire dans le sens qu'il devait « sauver son peuple de ses péchés. *Matth.* 1. » Mais c'est ce que comprenaient moins que tout le reste ceux mêmes d'entre les Juifs qui le reconnaissaient pour prophète. Bien éloignés de croire qu'il dût bientôt conférer à des hommes pécheurs le pouvoir de remettre les péchés, ils ne voyaient qu'avec étonnement qu'il s'attribuât ce pouvoir à lui-même.

De là vient que « ceux qui étaient à table L. 7, v. 49. Et cœpe-
 » avec lui commencèrent à dire en eux- runt qui simul accum-
 » mêmes, » avec une surprise mêlée de scan- bobant dicere intra se:
 dale : « Qui est celui-ci qui même remet Quis est hic quia etiam
 » les péchés? » Mais, sans s'arrêter à leur peccata dimittit ?
 répondre, « Jésus dit à la femme : Votre v. 50. Dixit autem ad
 » foi vous a sauvée, allez en paix¹. » Cette mulierem : Fides tua te
 pace.

foi était évidemment celle par laquelle elle avait cru que Jésus-Christ avait le pouvoir et la volonté de lui remettre ses péchés; et Jésus, en le lui déclarant, apprenait à ces murmureurs

du côté de nos dispositions de la validité desquelles nous ne pouvons jamais nous répondre. Car si je pouvais être assuré infailliblement qu'elles sont telles qu'elles doivent être, il ne me serait plus permis de douter de ma grâce; elle serait pour moi un article de foi, comme elle le fut pour la pécheresse, après que Jésus-Christ lui eut dit : *Vos péchés vous sont remis.*

¹ L'abus que les protestants ont fait de ces paroles pour établir leur foi justifiante, oblige à rappeler ici que Jésus-Christ a dit auparavant : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ce n'est donc pas la foi seule qui justifie, mais la foi qui opère par la charité. *Gal.* 5.

que ce n'était que par une foi semblable qu'ils pourraient mériter et obtenir une pareille grâce.

Après que la fête fut passée, Jésus, que rien n'obligeait à faire un plus long séjour à Jérusalem, reprit la route de la Galilée. Il y était arrivé, et s'y occupait à l'ordinaire à faire des

L. 6, v. 1. Factum est autem in sabbato secundo primo, cum transiret per sata, Mat. 12. v. 1. discipuli ejus esurientes coeperunt vellere spicas, et manducare, L. 6. v. 1. confriquant manibus.

courses évangéliques. « Le jour du sabbat » dit premier-second¹, lorsqu'il passait » par les blés, il arriva que ses disciples, » qui avaient faim, se mirent à arracher les » épis, les brisèrent entre leurs mains et en » mangèrent. » La Loi le permettait en termes exprès

(*Deutér.* 23), et la chose considérée en elle-même ne pouvait leur attirer aucun reproche de la part de ceux qui se piquaient d'en être les scrupuleux observateurs. Ce fut donc à la circonstance du jour que s'attacha la critique de plusieurs Pharisiens qui, se trouvant mêlés dans la foule de ceux qui suivaient Jésus, furent témoins de cette action. « Pourquoi, di-

L. 6, v. 2. Quidam autem Phariseorum dicebant illis: Quid facitis quod non licet in sabbatis?

» rent-ils aux disciples, faites-vous ce qu'il » n'est pas permis de faire le jour du sabbat? » Et comme ils en voulaient bien plus au maître : « Voilà, lui dirent-ils, »

avec ce zèle amer qui décèle plutôt la passion qu'il ne la déguise, « voilà que vos disciples font ce qu'il » n'est pas permis de faire les jours de sab-

¹ *Premier-second*, c'est-à-dire le premier sabbat depuis le second jour de la fête des Azymes. Au chap. 23 du livre du Lévitique, on lit cette ordonnance : « Depuis le second jour de la fête (des Azymes), jour auquel vous aurez offert la gerbe des prémices, vous compterez sept semaines pleines jusqu'au jour d'après que la septième semaine sera accomplie, c'est-à-dire cinquante jours. » Ce jour d'après la septième semaine était celui de la Pentecôte. Or on a conjecturé fort heureusement que tous les jours de sabbat qui se trouvaient entre la fête de Pâque et celle de la Pentecôte tiraient leur dénomination de ce second jour de la Pâque ; en sorte que le premier samedi suivant s'appelait le premier sabbat après le second jour, et par abréviation le premier-second ; ainsi le second-second, le troisième-second, etc. c'est-à-dire second sabbat après le second jour, troisième sabbat après le second jour. Notez que la circonstance des épis mûrs ne laisse pas lieu de douter qu'on ne fût alors entre Pâque et la Pentecôte.

» bat. Eh quoi ! leur répondit Jésus, n'avez-
 » vous pas lu ce que fit David quand il eut
 » faim, lui et ceux qui étaient avec lui ?
 » comme il entra dans la maison de Dieu¹
 » du temps d'Abiathar², prince des prê-
 » tres, il prit et mangea les pains de pro-
 » position³, dont il n'était permis de man-
 » ger ni à lui, ni à ceux qui étaient avec
 » lui⁴, mais aux seuls prêtres ? Ou n'avez-
 » vous pas lu dans la Loi, qu'aux jours de
 » de sabbat les prêtres, dans le temple,
 » violent le sabbat, sans être coupables
 » pour cela ? Pour moi, je vous dis qu'il y
 » a ici quelqu'un plus grand que le tem-
 » ple. »

cipali tui faciunt quod non licet facere sabbatis. 3 At ille dixit eis : Non legis quid fecerit David, quando esuriit, et qui cum eo erant ? *M.* 2, v. 26. Quomodo introivit in domum Dei sub Abiathar principe sacerdotum. *L.* 6, v. 4. Et panes propositionis sumpsit et manducavit. *Matth.* 12, v. 4. Quos non licebat edere, neque his qui cum eo erant, nisi solis sacerdotibus ? Aut non legis in lege quia sabbatis sacerdotes in templo sabbatum violent, et sine crimine sunt ? 6. Dicco autem vobis, quia templo major est hic.

Il parlait de lui-même, et c'était là un de ces mots comme échappés par lesquels il découvrait sa divinité à ceux qui écoutaient attentivement ses paroles, et qui s'appliquaient à les comprendre ; car qui est plus grand que le temple, si ce n'est le Seigneur du temple ? Puis il ajouta, pour leur apprendre que le motif du reproche qu'ils lui faisaient n'était rien moins que

¹ Dans la première enceinte du tabernacle, où les laïques avaient permission d'entrer. Ceci se passa à Nobé, ville sacerdotale où le tabernacle avait été transporté de Silo.

² Il est écrit au 1^{er} liv. des Rois, chap. 21, que le grand-prêtre à qui David demanda des pains était Achimélech, père d'Abiathar. On fait à cette difficulté plusieurs réponses. La plus décisive, c'est qu'il est constant, par le 2^e livre des Rois, chap. 8, et par le 1^{er} des Paralip. chap. 18, que le père et le fils avaient chacun les deux noms d'Achimélech et d'Abiathar.

³ Ainsi appelés, parce qu'ils étaient posés devant la face du Seigneur sur une table qui s'appelait pour cette raison la table des pains de proposition. Ils étaient en pile, six de chaque côté. Les douze représentaient les douze tribus d'Israël, qui protestaient par cette offrande qu'elles tenaient du Seigneur toute leur subsistance. On les renouvelait tous les jours de sabbat, et ceux qu'on avait ôtés ne pouvaient être mangés que par les prêtres dans l'enceinte du tabernacle.

⁴ David se présenta seul ; mais ses gens étaient dans le voisinage, comme on le voit encore au chap. 21 du 1^{er} liv. des Rois.

Matth. 12, v. 7. Si autem sciretis quid est : Misericordiam volo, et non sacrificium, nunquam condemnassetis innocentes.

ce zèle prétendu dont ils faisaient parade : « Si vous saviez ce que signifie : Je veux la miséricorde ¹, et non le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents. » Jésus-Christ leur avait déjà opposé cette maxime dans un cas pareil à celui-ci, et on voit par là combien il avait à cœur qu'elle fût profondément gravée dans tous les esprits. Enfin, pour terminer sa réponse et l'instruction qu'elle

M. 2, v. 27. Et dicebat eis : Sabbatum propter hominem factum est, et non homo propter sabbatum. 28. Itaque Dominus est Filius hominis etiam sabbati.

lui donnait occasion de faire, il leur dit encore : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat ; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

L'un suit évidemment de l'autre : car le Fils de l'homme étant le roi et le maître de tous les hommes, il a donc dans sa dépendance tout ce qui a rapport aux hommes, et ce qui est fait pour eux, comme était le sabbat ; il a donc le droit d'en dispenser, et il le faisait dans la circonstance présente. Car on convient que les disciples avaient alors besoin de dispense, non pas, comme on l'a déjà dit, pour prendre des épis dans le champ d'autrui, ni même pour les égrener entre leurs mains, ce qui équivalait à rompre le pain par morceaux avant de le manger, action qui ne pouvait jamais tomber sous la défense, mais pour cueillir ces épis le jour du sabbat, ce qui était expressément défendu, et en quoi Jésus-Christ les avait dispensés. Sans doute, il en avait le droit ; et personne n'avait celui de lui demander compte des raisons sur lesquelles il fondait sa dispense. Cependant il voulut bien le dire, et en les examinant de près, on y trouve le fond d'une apologie complète : 1° en se déclarant le Seigneur du sabbat, il établit le droit souverain qu'il avait d'en dispenser. 2° La loi était, de sa nature, susceptible de dispense ; puisqu'elle était faite pour l'homme, il était naturel qu'elle cédât à ses nécessités réelles et pressantes. 3° Le motif qui a porté Dieu à user de cette indulgence, c'est

¹ Voyez la note de la page 95.

sa bonté. Il aime mieux que les hommes manquent au repos qu'il leur a commandé, que de se laisser presser par la faim jusqu'au risque de tomber en défaillance. Car c'est le sens direct de cette parole : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice, sans préjudice du sens moral que nous lui avons donné, et qu'elle a aussi dans la bouche de Jésus-Christ. 4° Les disciples étaient dans le cas de la dispense pour deux raisons : la nécessité est la première. Elle avait autorisé David dans une action qui, en toute autre circonstance, aurait pu être regardée comme une espèce de sacrilège, à plus forte raison devait-elle autoriser les disciples dans le violement apparent d'une loi moins importante. La seconde raison, c'est la sainteté des fonctions auxquelles on est appliqué. Elle justifie, ou plutôt elle sanctifie le travail des prêtres dans le temple, pour la préparation et pour l'immolation des victimes, d'où est venu le proverbe des Juifs : Le sabbat n'a pas lieu dans le temple ; combien plus doit-elle justifier et sanctifier ce que font ceux qui, attachés à la personne de Jésus-Christ, et devenus ses coopérateurs, sont occupés à des ministères beaucoup plus saints que tous ceux de l'ancien sacerdoce ! On a remarqué que Jésus-Christ justifie ses disciples par l'exemple d'hommes saints et religieux, mais que, lorsqu'il a eu à se justifier personnellement, il n'a allégué que l'exemple de son Père, comparant ainsi des hommes à des hommes, et un Dieu à un Dieu.

CHAPITRE XV.

Main sèche guérie le jour du sabbat. — Douceur de Jésus-Christ prédite. —
Vocation des douze Apôtres.

Cette querelle ne tarda pas à se réveiller. Peu de temps après ce que nous venons de raconter, « il arriva un autre » jour de sabbat que Jésus entra dans la » synagogue, et se mit à enseigner. Il se » trouva là un homme qui avait la main » droite desséchée. Les Scribes et les Pha-

*Matth. 12. M. 3.
L. 6, v. 6. Factum est
in alio sabbato ut in-
traret in synagogam,
et doceret. Et erat ibi
homo, et manus ejus
dextra erat arida. 7.*

Observabant autem Scribæ et Pharisei si in sabbato curaret, ut invenirent unde accusarent eum. *Matth.* 12, v 10. Et interrogabant eum dicentes : Si licet sabbatis curare, ut accuserent eum.

capitale, s'il avançait une maxime aussi scandaleuse que l'était selon eux celle-ci. Il est permis de faire des gué-

L. 6, v 8. Ipse vero aciebat cogitationes eorum.

» leurs desseins, » les déconcerta d'une manière qui en les couvrant de honte, ne fit que rendre leur haine plus furieuse et leur ressentiment plus implacable. « I

Et ait homini qui habebat manum aridam : Surge, et sta in medium : et surgens stetit.

v 9. Ait autem ad illos Jesus : Interrogo vos si non licet sabbatis benefacere an male, animum salvum facere an perdere ?

» dit à l'homme qui avait la main desséchée : Lever-vous, et mettez-vous au milieu. Il se leva et s'y mit. Alors, » adressant la parole aux Pharisiens : « Voici, » leur dit-il, une question que je vous fais : « Est-il permis les jours du sabbat de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter ? » c'est-à-dire, de ne pas la sauver lorsqu'on en a le pouvoir. Car entre les deux extrémités de sauver la vie ou de l'ôter par une action positive, il y a un milieu qui est de demeurer dans l'inaction et de ne faire ni bien ni mal. Mais la preuve que Jésus avait dit cette parole dans le sens que nous lui donnons, et que les Pharisiens mêmes l'entendaient ainsi, c'est que, pouvant

M. 3, v 4. At illi tacabant.

» daient rien. » Ils reconnaissaient donc par leur silence que faire du bien au prochain le jour du sabbat, lorsque ce bien est de nature à ne devoir pas être différé, ce n'est pas un mal ; ou plutôt que ce serait faire au prochain un mal égal à ce bien même, que de ne pas le lui faire alors, sup-

¹ Ne pas sauver la vie de l'âme ou celle du corps, lorsqu'on le peut, c'est ôter l'une ou l'autre. Qui ne sera pas effrayé de cette parole ? Mais qui pourra assurer ceux que Dieu a chargés du soin des âmes, ou à qui il a donné les moyens de subvenir aux besoins du corps ?

posé qu'on le pût; mais, pour leur faire sentir toute l'inhumanité de leur faux zèle, Jésus ajouta cette comparaison tirée de leur propre conduite : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous, leur » dit-il, qui, n'ayant qu'une brebis, si elle » tombe dans une fosse le jour du sabbat, » ne la prenne, et ne l'en retire¹ ? De com- » bien l'homme est-il au-dessus de la bre- » bis ? Il est donc permis de faire du bien » les jours du sabbat, » conclut-il encore. Il paraissait attendre ce qu'ils auraient à lui répondre; « mais ils se taisaient » toujours, frémissant de honte et de dépit. » Jésus, jetant tout autour les yeux sur » eux avec indignation, et affligé de l'a- » veuglement de leur cœur², dit à cet » homme : Étendez votre main. Il l'étendit, » et elle redevint aussi saine que l'autre. »

A la vue de ce miracle « les Pharisiens » devinrent furieux, » et assurément il y avait pour eux matière à le devenir. Jésus-Christ leur avait montré clairement qu'il était permis de guérir cet homme le jour du sabbat, de quelque façon qu'on s'y prît. Cependant

Matth. 12, v 11. Quis erit ex vobis homo, qui habeat ovem unam, et si ceciderit hæc sabbatis in foveam, nonne tenebit et levabit eam? 12. Quanto magis melior est homo ovis? Itaque licet sabbatis benefacere.

M. 3, v 4. At illi tacebant.

v 5. Et circumspiciens eos cum ira, contristatus super cecitate cordis eorum, dicit homini: Extende manum tuam. Et extendit. Matth. 12, v 13. Et restituta est sanitati sicut altera.

L. 6, v 11. Ipse autem repleti sunt insipientia.

¹ Ce qui était permis alors est expressément défendu dans le droit canon des Juifs, et les rabbins sont devenus plus scrupuleux sur ce point que ne l'étaient les Pharisiens au temps de Jésus-Christ. Ils disaient cependant que, lorsqu'un animal est tombé dans une fosse le jour du sabbat, on peut en ce cas y descendre, mettre quelque chose sous l'animal comme pour le soulever, et que, s'il se sauve alors, le sabbat n'est pas violé. Pauvre subtilité qui n'empêcherait pas qu'il ne fût violé en effet, si la loi défendait d'agir dans une circonstance comme celle-ci, puisque c'est agir évidemment que de descendre dans une fosse, d'y porter une pierre ou un morceau de bois, et de le poser sous une bête qui a besoin de cet appui pour sortir d'embarras. Il est bon de remarquer qu'avec tous leurs scrupules, ces sortes de gens ne veulent pourtant pas perdre leurs brebis.

² Le péché est injurieux à Dieu qu'il offense, et funeste à l'homme qui le commet. Comme offense de Dieu, il excite l'indignation de Jésus-Christ; et le mal qu'il fait aux hommes lui cause de la douleur. C'est que Jésus-Christ aime Dieu et les hommes. Le vrai zèle est celui qui a ces deux amours pour principes.

s'il y avait mis la main, leur malignité aurait pu y trouver à redire ; mais que pouvaient-ils dire, voyant qu'il n'y employait que la parole ? Était-il défendu de parler le jour du sabbat, ou fallait-il excepter du nombre des paroles permises celles qui opéraient des miracles ? il y aurait eu trop d'absurdité à le dire, et, forcés à se taire, ils n'écouterent plus que ce que leur dictait une passion aigrie et furieuse. « Ils sortirent donc,

M. 3, † 6. Exuentes autem Pharisei, statim cum Herodianis, consilium faciebant adversus eum, quomodo eum perderent. » et firent aussitôt une délibération avec les Hérodiens¹ sur les moyens de perdre celui qu'ils ne pouvaient venir à bout de confondre.

Matth. 12, † 15. Jesus autem sciens, « Jésus, qui le savait, » et dont la toute-puissance pouvait briser les efforts de ses ennemis avec la même facilité que sa sagesse avait déconcerté les vaines subtilités de leurs paroles, voulut, dans cette occasion, donner à ses disciples l'exemple de la conduite qu'ils devaient tenir dans les persécutions qu'ils auraient à essuyer. Il parut céder à l'orage, « et se retira avec

recessit inde, M. 3, † 7. cum discipulis suis ad mare ; et multa turba a Galilæa et Judæa secuta est eum. 8. et ab Jerusalem, et ab Idumæa, et trans Jordanem, et qui circa Tyrum et Sidonem, multitudo magna, audientes quæ faciebat, venerunt ad eum. 9. Et dixit discipulis suis ut navicula sibi deserviret propter turbam, ne comprimerent eum. 10. Multos enim sanabat, ita ut irruerent in eum ut illum tangerent quotquot habebant plagas. Matth. 12, † 15. Et curavit omnes. » eux vers la mer. On le suivit en foule de la Galilée et de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et de delà le Jourdain. Les habitants des environs de Tyr et de Sydon, apprenant les choses qu'il faisait, vinrent aussi à lui en grand nombre. Jésus dit à ses disciples qu'ils lui tinssent là une barque, afin qu'elle lui servît pour n'être pas trop pressé par la foule du peuple. Car, comme il faisait beaucoup de guérisons, tous ceux qui étaient affligés de quelque mal se précipitaient sur lui pour le toucher. Et il les guérit tous,

¹ On ignore ce qu'étaient ces Hérodiens : ce pouvait être une secte dans la religion, ou un parti dans l'Etat ; peut-être les deux ensemble. Il est fort vraisemblable que le nom d'Hérodiens leur venait de leur attachement déclaré pour la personne d'Hérode Antipas, alors tétrarque de la Galilée, ou en général pour la famille des Hérodes.

» et leur défendit de le découvrir. Les es-
 » prits immondes, » (c'est-à-dire les pos-
 » sédés qui leur servaient d'instruments) « en
 » le voyant, se prosternaient devant lui et
 » s'écriaient : Vous êtes le Fils de Dieu.
 » Mais il leur faisait de grandes menaces
 » pour les empêcher de dire qui il était² ;
 » afin que ce qui a été dit par le prophète
 » Isaïe s'accomplît³ : Voilà mon serviteur
 » que j'ai choisi, mon bien-aimé, en qui je
 » trouve mes délices. Je répandrai mon
 » esprit sur lui, et il annoncera la justice
 » aux nations. Il ne contestera ni ne criera
 » point ; et personne n'entendra sa voix
 » dans les places publiques. Il ne brisera
 » point le roseau froissé, et il n'éteindra
 » point la mèche qui fume, jusqu'à ce qu'il
 » fasse triompher la justice ; et c'est en son
 » nom que les nations mettront leur espé-
 » rance. »

La douceur est donc un des traits qui désignent le Messie, et on devait le reconnaître à cet aimable caractère. Les Juifs se trompaient donc lorsqu'ils se figuraient le Messie conqué-

16. Et præcepit eis ne manifestum eum facerent. *M.* 3, § 11. Et spiritus immundi, cum illum videbant, proci-debant ei, et clamabant dicentes : 12. Tu es Filius Dei. Et vehementer comminabatur eis ne manifestarent illum. *Matth.* 12, § 17. Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : 18. Ecce puer meus quem elegi, dilectus meus in quo benè complacuit animæ meæ. Ponam Spiritum meum super eum ; et iudicium gentibus nuntiabit. 19. Non contendet neque clama-bit, neque audiet aliquis in platibus vocem ejus ; 20. Arundinem quassatam non confringet, et linum fumi-gans non exstinguet, donec ejiciat ad victo-riam iudicium ; 21. Et in nomine ejus gentes sperabunt.

² Voyez la note de la page 79.

³ Pour lier la prophétie avec ce qui précède, on dit que l'intention de Jésus-Christ, en défendant de publier sa divinité et ses miracles, était de ne pas irriter davantage les Pharisiens, qui n'étaient déjà que trop aigris contre lui. Ce motif était digne de la douceur de Jésus-Christ, qui fait l'objet de cette prophétie. On ne doit pas ménager l'envie jusqu'à s'abstenir des œuvres de zèle et de charité dont elle est assez injuste pour se tenir offensée ; mais il faut en affaiblir l'éclat autant qu'il est possible, pour ne pas aigrir sa peine et augmenter son tourment. Il y a de la malignité à insulter à sa douleur et à lui porter jusque dans les yeux la lumière qu'elle hait et qui la brûle. Si elle est indigne de ce ménagement, on le doit à la charité, qui ne permet jamais qu'on se fasse un plaisir de la peine d'autrui ; on le doit aussi à sa propre sûreté : l'envie irritée est capable de tout ; et combien de fois ses fureurs trop peu ménagées ont-elles renversé le triomphateur de son char, et chanté en pompe funèbre l'appareil d'un triomphe indiscrètement étalé !

rant? Non : ils ne se trompaient que dans la manière dont il devait l'être; car il devait l'être en effet. La justice dont il es parlé ici est la Loi évangélique, à laquelle il doit assujétir toutes les nations; mais ce ne sera point par la force et par la terreur. Le moyen qu'il doit y employer sera un ton de voix si modéré, qu'on n'y remarquera jamais ni l'aigreur de la contention, ni l'éclat de la dispute. Ce ne sera pas en renversant et en écrasant tout ce qui se rencontrera sur son passage; son pas sera si doux et sa démarche si mesurée, qu'il pourrait poser le pied sur un roseau froissé sans le briser, et sur une mèche fumante sans achever de l'éteindre. Façon de parler qui, dans la langue sainte, signifie une douceur non-seulement inaltérable, mais encore infiniment attentive à ne pas heurter le faible et à ménager l'infirme. C'est par ces armes qu'il triomphera de tous les cœurs, et que, victorieux de toutes les nations, il accomplira d'abord dans sa personne la magnifique promesse qu'il va faire à tous les imitateurs de son incompa-

Matth. 5, v. 4. Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. • sont doux, car ils posséderont la terre. »

Seul, il était plus que suffisant pour l'exécution de ce grand projet. Cependant, pour honorer la nature humaine, à laquelle il n'avait pas dédaigné de s'unir, il voulut que des hommes fussent ses coopérateurs. Il avait déjà des disciples; mais jusque là ils étaient tous à peu près égaux, et il en voulait qui tinssent le premier rang parmi les autres, et qui fussent les pères et les chefs du nouveau peuple qu'il allait créer sur la terre. Le moment était venu où il devait faire le choix, de tous ceux qui ont jamais été faits, le plus important à l'univers et le plus glorieux à ceux qui eurent le bonheur d'y être compris. Avant

L. 6, v. 12. Factum est autem in illis diebus, exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei.

• d'y procéder, « il alla sur la montagne, et » passa toute la nuit en prières. » On sait qu'il n'avait pas besoin de ces préparatifs; mais il était à propos qu'il en donnât l'exemple à son Eglise, qui s'est fait une loi de l'imiter en ce point, comme nous le voyons par les jeûnes et par les prières dont

v. 13. Et cum dies factus esset, M. 3, v. 13. vocavit ad se quos voluit ipse, et venerunt ad eum : L. 6, v. 13. et elegit duodecim ex ip-

elle fait toujours précéder le choix et la consécration de ses ministres. « Dès qu'il » fut jour, il appela ses disciples, et ils » vinrent à lui. Il en choisit douze d'entre » eux, ceux qu'il lui plut, pour être avec » lui, et à dessein de les envoyer prêcher. » Il leur donna le nom d'Apôtres, *qui si-* » *gnifie envoyés*, et il leur accorda le pou- » voir de guérir les maladies et de chasser » les démons. Voici le nom des douze apô- » tres. Simon, à qui Jésus donna le nom » de Pierre, était le premier; *ensuite* Jac- » ques, fils de Zébédée, et Jean, frère de » Jacques, qu'il nomma Boanergès, c'est- » à-dire enfants du tonnerre; André, Phi- » lippe, Barthélemi, Matthieu le publicain, » Thomas, Jacques fils d'Alphée, et Judas » son frère, nommé Thaddée, Simon le Cha- » nanéen surnommé le Zélé, et Judas l'Is- » cariote, celui-là même qui le trahit ¹. »

C'est la raison pour laquelle il est toujours placé le dernier des Apôtres. Pierre est toujours nommé le premier, comme établi chef du collège apostolique et premier pasteur. Jacques, fils de Zébédée, est celui que nous appelons Jacques le Majeur. Ce n'est pas dans le sens dans lequel eux-mêmes paraissaient

ais, *M. 3, v. 14.* ut es-
sent cum illo, et ut
mitteret eos prædica-
re : *L. 6, v. 13.* quos et
Apostolos nominavit.
M. 3, v. 15. Et dedit illis
potestatem curandi in-
firmitates, et ejiciendi
dæmonia. *Matth. 10,*
v. 2. Duodecim autem
apostolorum nomina
sunt hæc : *L. 6, v. 14.*
Simonem quem cognomi-
navit Petrum ; *M. 3,*
v. 17. Jacobum Zebe-
dæi, et Joannem fra-
trem Jacobi, et impos-
uit eis nomina Boa-
nerges, quod est Filii
tonitru ; 18. Et And-
ream, et Philippum,
et Bartholomæum ;
Matth. 10, v. 3. et Mat-
thæum publicanum ; *M.*
3, v. 18. et Thomam, et
Jacobum Alphæi ; *L. 6,*
v. 16. et Judam Jacobi ;
M. 3, v. 18. Thaddæum,
et Simonem Chana-
næum ; *L. 6, v. 15.* qui
vocatur Zelotes ; *M. 3,*
v. 19. Et Judam Iscario-
tem qui et tradidit il-
lum.

¹ Jésus choisit Judas, parce qu'il voulait sincèrement qu'il fût apôtre. Judas se rendit ce choix funeste par sa trahison. Elle n'empêcha pas le Sauveur de le choisir, parce qu'elle devait servir à nous apprendre que les dons de Dieu les plus excellents laissent toujours à l'homme qui en a été gratifié le pouvoir d'en user ou d'en abuser à son choix ; qu'appelé par la vocation divine à l'état le plus saint, on peut encore s'y perdre, et qu'on doit y travailler à son salut avec crainte et avec tremblement ; que Judas, lorsqu'il prêchait en vertu de la mission qu'il avait reçue de Jésus-Christ, ne devait pas être moins écouté que S. Pierre ; qu'il faut donc toujours respecter dans les pasteurs la mission divine, qu'ils ne perdent point par leur indignité personnelle ; qu'enfin il faut savoir distinguer dans l'occasion le particulier du corps, et le ministre du ministère, si on ne veut pas être réduit à dire que les apôtres étaient une compagnie de traîtres, et l'apostolat une école de trahison.

l'avoir entendu d'abord, que lui et son frère Jean furent appelés enfants du tonnerre; ce nom ne leur fut donné que pour signifier l'éclat et l'énergie de leur prédication. Jacques, fils d'Alphée, est connu sous le nom de Jacques le Mineur. Il est aussi appelé dans l'Ecriture le frère du Seigneur, dont il était proche parent, ainsi que son frère Jude ou Thaddée. Ils sont tous deux auteurs des deux épîtres canoniques qui portent leur nom. Matthieu, qui, par humilité, se donne ici la qualité de publicain, est le même que Lévi, fils d'un autre Alphée dont il est parlé ailleurs. Quelques-uns croient que Barthélemi n'est pas différent de Nathanael, un des premiers disciples dans l'ordre de la vocation. Si l'on trouve quelques parents du Seigneur parmi ses apôtres, il ne faut pas croire qu'il les a choisis par des considérations de chair et de sang. La parenté, qui n'est pas une raison d'élever ses proches aux dignités ecclésiastiques, n'en est pas non plus une de les en exclure. De plus, être appelé à l'apostolat, c'était alors être destiné aux travaux, aux persécutions et au martyre. Si ceux qui disposent des places dans l'Eglise n'employaient leurs parents qu'à de pareils ministères, on aurait plutôt à leur reprocher d'avoir sacrifié leur famille que d'avoir voulu la décorer et l'enrichir.

Jésus avait voulu faire ce choix dans un lieu écarté de la foule; c'est ce qui l'avait obligé à se retirer sur la montagne. Lorsque cette raison ne l'y retint plus, il se livra aux désirs et aux besoins

L. 6, v. 17. Et descendens cum illis, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa et Jerusalem, et maritima, et Tyri, et Sidonis, 18. Qui venerant ut audirent eum, et sanarentur a languoribus suis. Et qui vexabantur a spiritibus immundis, curabantur. 19. Et omnis turba quærebat eum tangere, quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes.

du peuple qui l'attendait. « Il descendit et » s'arrêta dans la plaine avec ses disciples; » *il y trouva* cette multitude infinie de peuple de toute la Judée, de Jérusalem, et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui » qui étaient venus pour l'entendre, et pour » être guéris de leurs maladies. Ceux qui » étaient possédés des esprits immondes en » furent délivrés; et toute la troupe cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous. »

CHAPITRE XVI.

Sermon sur la montagne.

Après avoir guéri les corps, il jugea que le temps était propre pour travailler au salut et à la perfection des âmes.

« Voyant donc ce peuple avide de sa parole, » et disposé par ses bienfaits à l'écouter avec docilité et à l'entendre avec fruit, « il »

» monta *une seconde fois* sur la montagne »

jusqu'à la hauteur qu'il fallait pour qu'il pût être vu et entendu dans la plaine; « et »

» quand il fut assis, ses disciples s'appro-

» chèrent de lui. Alors élevant les yeux »

» vers ses disciples, et prenant la parole, »

» il les instruisit » par le discours suivant, qu'il paraît n'avoir adressé, au moins en partie, qu'à eux seuls, mais qu'il prononça d'un ton de voix assez élevé pour être entendu de tout le peuple, comme il est aisé d'en juger par l'admiration que causa à cette grande multitude la doctrine toute céleste de ce divin législateur.

Il commence par poser les fondements du vrai bonheur, et il renverse de la même main toutes les idées que s'en étaient formées, non-seulement les passions, mais la philosophie, qui n'était que l'art de les satisfaire méthodiquement, après leur avoir donné une fausse couverture de raison, et le judaïsme même, qui, dans sa totalité, car on pouvait compter les exceptions, n'imaginait guère d'autre béatitude que celle qui se trouve dans la jouissance des biens, des honneurs et des plaisirs de la terre. « Bienheureux, dit-il, »

» sont les pauvres d'esprit; car le royaume »

» des cieux leur appartient. Bienheureux »

» ceux qui sont doux; car ils posséderont »

» la terre. Bienheureux ceux qui pleurent; »

Matth. 5, § 1. Videns autem Jesus turbas, ascendit in montem;

Et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus: §. 6, § 20. Et ipse elevatis oculis in discipulos suos, Matth. 5, § 2. Et aperiens os suum, docebat eos, dicens:

Matth. 5, § 3. Beati pauperes spiritu: quoniam ipsorum est regnum cœlorum. 4. Beati mites: quoniam ipsi possidebunt terram. 5. Beati qui lugent:

quoniam ipsi consolabuntur. 6. Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur. 7. Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. 8. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt. 9. Beati pacifici : quoniam filii Dei vocabuntur. 10. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cœlorum. 11. Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me : 12. Gaudete, et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis : sic enim persecuti sunt prophetas, qui fuerunt ante vos.

» car ils seront consolés. Bienheureux ceux
 » qui ont faim et soif de la justice ; car ils
 » seront rassasiés. Bienheureux ceux qui
 » sont miséricordieux ; car ils obtiendront
 » miséricorde. Bienheureux ceux qui ont
 » le cœur pur ; car ils verront Dieu. Bien-
 » heureux les pacifiques ; car ils seront ap-
 » pelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux
 » qui souffrent persécution pour la jus-
 » tice ; car le royaume des cieux leur ap-
 » partient. Vous serez heureux, lorsqu'à
 » mon sujet les hommes vous chargeront
 » d'opprobres, qu'ils vous persécuteront,
 » qu'ils diront de vous toute sorte de mal
 » contre la vérité. Réjouissez-vous, et fai-
 » tes éclater votre joie ; parce que la ré-
 » compense qui vous attend dans le ciel
 » est grande. Car c'est ainsi qu'ils ont per-
 » sécuté les Prophètes qui ont été avant
 » vous¹. »

¹ Des volumes entiers suffiraient à peine au développement de la morale qui est renfermée dans ces huit béatitudes. Nous nous bornerons ici à en indiquer le sens qui nous a paru le plus littéral. Les pauvres d'esprit sont par excellence ceux qui se sont dépouillés volontairement de tous leurs biens pour suivre Jésus-Christ. Ceux dont le cœur est détaché des biens de la terre, soit qu'ils les possèdent ou qu'ils ne les possèdent pas, participent aussi à cette béatitude, mais dans un degré inférieur et proportionné à leur mérite. Nous nous servirons du terme d'*endurants*, parce que notre langue n'en a point de plus propre pour faire entendre quels sont ces *doux* à qui est promise la véritable terre des vivants. Ceux qui pleurent et qui seront consolés, sont ceux qui souffrent avec résignation les afflictions que Dieu leur envoie. L'amour passionné de la vertu est exprimé par la faim et la soif de la justice. A cette noble passion est promis le rassasiement parfait qui ne se trouve jamais dans les biens misérables, qui ne font qu'aiguïser la faim et irriter la soif qui dévorent leurs tristes partisans. Le nom de miséricordieux s'étend ici à toute espèce de miséricorde spirituelle et corporelle. On ne voit pas Dieu des yeux du corps, dit S. Augustin, mais des yeux du cœur ; ainsi ceux qui ont le cœur pur n'ont rien qui les empêche de voir à découvert ses ineffables beautés. On appelle pacifiques ceux qui s'appliquent à rétablir et à conserver la paix parmi les hommes : ce grand trait de res-

Puisqu'enfin il est décidé que ce que les hommes regardaient comme des maux sont les seuls biens véritables, il est aisé de conclure que ce qu'ils appelaient les biens sont les plus grands et les plus à redouter de tous les maux. Cependant, de peur que cette conséquence n'échappe à l'inattention, ou ne soit éludée par la subtilité, Jésus la tire formellement; et, après avoir béatifié les premiers, il lance sur les seconds cet épouvantable anathème : « Malheur à vous, riches; car vous avez votre consolation *en ce monde*. Malheur à vous qui êtes rassasiés; car vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant; car vous serez dans l'affliction et dans les pleurs. Malheur à vous lorsque les hommes vous applaudiront; car leurs pères en usaient ainsi à l'égard des faux prophètes. »

Ces prophètes vrais ou faux, cités en exemple à la fin des bénédictions et des maledictions, sont la preuve que Jésus, comme on l'a dit, adresse directement la parole aux Apôtres. Ce qui suit le fait voir aussi clairement : car, quoiqu'il convienne jusqu'à un certain point à tous les Chrétiens, il n'a cependant un sens parfait que dans la personne des Apôtres et de leurs successeurs dans les fonctions de l'apostolat. « Vous êtes, leur dit-il, le sel de la terre. Que si le sel devient insipide, avec quoi lui

L. 6, v. 24. Verumtamen vobis divitiis: quia habetis consolationem vestram. 25. Vobis qui saturati estis: quia esurietis. Vobis qui rideatis nunc: quia lugebitis et flebitis. 26. Vobis cum benedixerint vobis homines: secundum hæc enim faciebant pseudoprophetae patres eorum.

Matth. 4, v. 13. Vos estis sal terræ. Quod si sal evanuerit, in quo

semblance avec le Dieu de la paix leur méritera d'une manière très-excellente le titre d'enfants de Dieu. Le royaume des cieux, adjugé d'abord aux pauvres volontaires, l'est aussi à ceux qui souffrent persécution pour la justice, aux uns à titre d'échange, aux autres à titre de conquête. Les premiers sont ces négociants judiciaires qui vendent tout pour l'acheter : les seconds sont ces violents qui le ravissent par la force, et qui l'emportent à la pointe de l'épée. Il n'est pas moins assuré à tous les autres; car la récompense qui leur est proposée est toujours le royaume des cieux sous différents noms qui répondent aux différents mérites auxquels il est promis. On les entend aussi des récompenses temporelles de la vertu : et ce sens ne doit pas être exclu, mais il ne doit être admis qu'en second. Le donner pour le premier est le plus littéral, c'est trop visiblement mettre l'accessoire à la place du principal.

saliatur? Ad nihilum valet ultra, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. 14. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. 15. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. 16. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in caelis est.

» donnera-t-on du goût¹? Il n'est plus bon
 » qu'à jeter dehors, et à être foulé aux
 » pieds par les hommes². Vous êtes la
 » lumière du monde; » destinés à l'éclairer, vous ne pouvez pas échapper à ses regards. « Une ville bâtie sur la montagne
 » ne saurait être cachée; et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous
 » le boisseau, mais sur le chandelier, afin
 » qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la
 » maison. Que votre lumière luise de la
 » même sorte devant les hommes, afin
 » qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils
 » glorifient votre Père qui est dans le ciel. »

Mais afin qu'ils puissent être ce sel mystérieux qui donne à la terre, c'est-à-dire aux hommes qui l'habitent, la saveur de la vertu, et après la leur avoir donnée, qui la leur conserve; pour qu'ils deviennent la lumière du monde, et cette ville bâtie sur la montagne qui fixe les regards du voyageur, et l'empêche de s'écarter de son terme; pour qu'ils soient la lampe posée sur le chandelier, qui sert à éclairer tous ceux qui composent la maison du grand père de famille; pour qu'ils soient, en un mot, par l'éclat de leur prédication et par l'exemple de leur sainteté, les réformateurs du monde et de dignes ministres du Père céleste, à qui les hommes, témoins de leurs vertus et de leurs succès, en rapporteront toute la gloire : il faut

¹ Le sel ne s'affadit pas; mais s'il s'affadissait, avec quoi le salerait-on? et qu'y a-t-il dans la nature qui puisse être le sel du sel même? C'est ce que veut dire ici Jésus-Christ. Ainsi le docteur, s'il se trompe, ne sera pas redressé par un autre docteur; le pasteur, s'il s'égare, ne sera pas ramené par un autre pasteur; et l'apôtre, s'il se pervertit, ne sera pas converti par un autre apôtre. Non que la chose soit absolument impossible; mais elle arrive si rarement qu'on peut la regarder comme l'exception, qui n'empêche pas la vérité de la proposition générale.

² Être foulé aux pieds, expression du dernier mépris, mais qui n'est pas trop forte pour exprimer celui où tombent inévitablement les ministres des autels qui déshonorent leur ministère par une vie publiquement licencieuse.

qu'ils enseignent toutes les vérités salutaires, et qu'ils soient fideles à tous les devoirs, sans distinction de petit et de grand, de ce qui est plus important et de ce qui paraît l'être moins. Mais afin qu'ils aient dans sa personne le parfait modèle d'une si rare perfection, Jésus continue de leur parler ainsi :

« Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi et les Prophètes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir³. Car, je vous le dis en vérité, avant que le ciel et la terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira, sans qu'il en manque un seul iota ou un seul point. Celui donc qui violera un de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à les violer, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux⁴ : mais

Matth. 5, † 17. Noli te putare quoniam veni solvere Legem aut Prophetas : non veni solvere, sed adimplere. 18. Amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit a Lege, donec omnia fiant. 19. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum : qui autem fecerit et do-

³ Les Juifs ont reproché aux Chrétiens cette parole de Jésus-Christ comme fautive dans la bouche de celui qui se disait envoyé pour établir une Loi nouvelle sur les ruines de l'ancienne. Jamais il n'y eut un reproche plus faux, ni une accusation plus mal fondée. 1^o Jésus-Christ a gardé la loi, si on la considère du côté des préceptes moraux et cérémoniaux. Pour ce qui regarde les premiers, il a toujours été parfaitement irrépréhensible, et il ne lui a fallu, pour confondre ses ennemis, que les défier de lui reprocher un seul péché. Quant aux préceptes cérémoniaux, quoique rien ne l'y assujettit, il n'en a pas cependant dédaigné l'observation. Il a voulu être circoncis ; car, quoiqu'il l'ait été dans son enfance, il a été le seul enfant de qui il fût vrai de dire qu'il n'était circoncis que parce qu'il voulait l'être. J'en dis autant de sa présentation au temple. Parvenu à l'âge mûr, il allait à Jérusalem aux grandes fêtes ; il célébrait la pâque : et pour ce qui était du sabbat, sur lequel il a essuyé de si grands reproches, il n'en a jamais combattu l'obligation, mais seulement les additions fausses ou minutieuses des Pharisiens. 2^o Si on considère la Loi ancienne comme l'ébauche de la Loi nouvelle, non-seulement Jésus-Christ l'a accomplie en réalisant ses ombres et en vérifiant ses prophéties ; mais elle n'a pu recevoir son accomplissement que de lui seul ; sans lui, elle demeurait éternellement imparfaite ; et, si l'on veut parler exactement, on dira moins qu'il l'a abrogée, qu'il ne l'a perfectionnée, comme les couleurs qui couvrent les lignes d'un tableau qui n'était que dessiné n'effacent pas le dessin, mais le perfectionnent, en donnant aux figures le corps et la vie qui leur manquaient.

⁴ Suivant l'interprétation commune, ces mots signifient qu'il sera exclu du

cuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. 20. Dico enim vobis, quia nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum, et Phariseorum, non intrabitis in regnum cœlorum.

» celui qui les gardera, et qui enseignera
 » à les garder, celui-là sera estimé grand
 » dans le royaume des cieux. Car je vous
 » dis que si vous ne surpassez pas en justice les Scribes et les Pharisiens, vous
 » n'entrerez point dans le royaume des
 » cieux. »

Cette conclusion montre assez clairement que ces préceptes, que Jésus-Christ appelle les plus petits, ne l'étaient pas en eux-mêmes, mais qu'ils l'étaient seulement au jugement des Scribes et des Pharisiens. Ces hommes n'ont jamais été accusés de mépriser ce qu'on appelle les petites choses : on sait, au contraire, qu'ils laissaient les devoirs importants, pour s'attacher scrupuleusement aux menues observances, ce qui leur attira de la part de Jésus-Christ cette grave leçon, que celles-ci ne doivent pas être omises, mais qu'il faut commencer par accomplir les premiers. L'erreur, ou plutôt la dépravation qui paraît leur être ici reprochée, était de traiter de minutie l'accomplissement intérieur des grands préceptes, et de ne regarder comme prévarication que l'acte extérieur et consommé. Pourvu qu'ils s'en abstinssent, ils se croyaient justes et comptaient pour rien mille désirs criminels, auxquels ils s'abandon-

royaume des cieux ; suivant quelques-uns, ils veulent dire qu'il y aura la dernière place. Ce qui suit favorise la première interprétation. Ceux qui préfèrent la seconde se fondent sur ce qu'il n'est parlé que des petits préceptes, c'est-à-dire, selon eux, de ceux qui n'obligent pas jusqu'au péché mortel. On verra bientôt si en cela ils ne se trompent pas. Mais en supposant qu'ils ne se trompent pas en effet, s'il est vrai alors qu'on pourrait violer ces petits préceptes sans être exclu pour cela du royaume des cieux, osera-t-on dire qu'on n'en serait pas exclu si on enseignait à les violer, surtout si on avait caractère pour enseigner ? Apprendre au peuple à mépriser la volonté de Dieu, qui n'est pas moins déclarée, et dans un sens qui n'est pas moins respectable dans les petites choses que dans les grandes ; enhardir les hommes à s'émanciper sur les devoirs capitaux par la facilité qu'on leur donne à le faire dans ceux qu'on regarde comme moins importants ; ôter à la vertu toutes ses défenses, et, comme une place dont on a ruiné tous les dehors, l'exposer à être emportée au premier assaut du vice ; le pasteur, le prédicateur, le directeur qui aurait causé un si grand mal aurait-il encore droit de prétendre à la dernière place du royaume des cieux ?

naient sans scrupule. Justice insuffisante, qui n'en était tout au plus que le masque, puisqu'elle ne résidait pas dans le cœur, qui est le siège unique de la véritable justice, l'homme n'étant jamais innocent lorsque son cœur est coupable, comme il ne peut être coupable si son cœur est innocent. Ce qui donne encore à cette explication un nouveau degré de vraisemblance, ce sont les paroles suivantes du Sauveur, qui vont nous découvrir la malice de l'homicide dans une parole de la bouche, et l'iniquité de l'adultère jusque dans un désir du cœur.

« Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne tuerez point, et celui qui tuera méritera d'être condamné par le tribunal du jugement. Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère méritera d'être condamné par le tribunal du jugement¹; que

Matth. 5, v 21. Audistis quia dictum est antiquis: Non occides; qui autem occiderit, reus erit iudicio. 22. Ego autem dico vobis quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio. Qui autem dixerit fratri suo, Ra-

¹ Deux juridictions différentes portaient chez les Juifs ce nom de *jugement* : l'une n'était composée que de trois juges, et l'autre de vingt-trois. Le conseil dont il est parlé ici était le sanhédrin, le grand sénat de la nation, composé de soixante-douze juges; les causes étaient portées à ces différents tribunaux, suivant l'importance de l'affaire ou la qualité du crime. Les Juifs avaient aussi trois peines capitales, le glaive, la lapidation, et le feu, la plus rigoureuse de toutes. Les paroles du Sauveur font allusion à toutes ces choses, sans préjudice du sens littéral de la peine du feu, qui doit s'entendre du feu de l'autre vie.

Puisque c'est à propos de l'homicide que Jésus-Christ parle de la sorte, il est naturel de supposer que, pour mériter ces jugements sévères, la colère doit être accompagnée de mauvaise volonté; que le mot *raca*, qui, selon la plupart, n'est qu'une expression vague de mépris, ou tout au plus qui signifie un *étourdi*, selon ceux qui lui donnent un sens déterminé; que ce mot, dis-je, doit être prononcé d'un ton et dans des circonstances qui en fassent une injure, et que le ton et les circonstances doivent faire aussi que le mot de *fou*, ou quelqu'autre équivalent, soit un outrage. Il n'en est pas toujours ainsi : c'est ce qui fait que ces fautes ne sont pas toujours capitales; mais la chose arrive assez souvent pour donner de justes terreurs à ceux qui dans la colère ne savent ni modérer leurs ressentiments ni ménager les paroles. On ne doit pas en excepter certaines colères flegmatiques, moins emportées en apparence et moins outrageuses dans les termes. Les termes ne font rien ici, tout dépend de la chose qu'ils signifient; et, malgré sa modération affectée et ses expressions

ca, reus erit concilio. Qui autem dixerit, Fatue, reus erit gehennæ ignis.

» celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le tribunal du conseil ; et que celui qui l'appellera fou méritera le supplice du feu. »

Cependant il y a un moyen d'éviter le châtement. Mais ce moyen, auquel il a plu à Dieu d'attacher la grâce du coupable, est pour lui d'une obligation indispensable, et d'une nécessité si pressante qu'il n'est point de devoir, de quelque nature qu'il soit, qui ne doive céder à celui-ci. « Si donc, faisant

23. Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te : 24. Relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum. 25. Esto consentiens adversario tuo cito dum es in via cum eo : ne forte tradat te adversarius iudici, et iudex tradat te ministro, et in carcerem mittaris. 26. Amen dico tibi : Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.

» votre offrande à l'autel, vous vous y souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et ensuite vous viendrez faire votre offrande. Accordez-vous promptement avec votre partie, pendant que vous êtes en chemin avec elle, de crainte que votre partie ne vous livre au juge, que le juge ne vous livre au ministre de la justice, et qu'on ne vous mette en prison. Je vous le dis en vérité, vous ne sortirez pas de là que vous ne payiez jusqu'au dernier sou. »

Cette espèce de parabole n'est pas difficile à expliquer. La partie, c'est la personne offensée; l'accord dont il s'agit, c'est la juste réparation de l'offense; le chemin, c'est le temps de la vie : Dieu est le juge ; le ministre, ce sont les esprits exécuteurs de ses vengeances, et l'enfer ou le purgatoire est la

adoucies, l'homme poli qui fait entendre à quelqu'un qu'il le regarde comme un fou et comme un insensé sera condamné au supplice du feu,

Si l'on objecte qu'il y aura donc bien des hommes condamnés au supplice du feu, vu le grand nombre de ceux à qui ces façons de parler sont habituelles et ordinaires, il est facile de répondre, qu'au jugement de Dieu la multitude ne sauvera point les coupables ; que l'habitude, bien loin de justifier le pécheur, le rend plus criminel, et qu'il en est de celle-ci comme de celle de jurer ; qu'enfin, puisque l'oracle a parlé, il n'est plus question de raisonner, mais de se corriger.

prison où, selon la qualité de la dette, le débiteur sera renfermé pour ne sortir jamais du premier, où l'on reste toujours insolvable, la faute qui y fait tomber étant toujours mortelle; ou, si elle n'est que vénielle, pour ne sortir du second qu'après avoir payé en rigueur de justice toute la peine qu'il a mérité de souffrir. Car il ne suffit pas, lorsqu'on a offensé son frère, d'en demander pardon à Dieu; il faut encore satisfaire à la partie lésée. Sans ce préliminaire, il ne saurait y avoir de rémission. Si cette obligation était ignorée des Juifs, il semble que les Chrétiens l'aient oubliée; mais oubliée ou méconnue, elle n'est pas moins réelle, et la loi qui la prescrit est trop expresse pour laisser là-dessus le moindre doute. Quiconque refuse de s'y soumettre, doit s'attendre à subir quelqu'un de ces jugements terribles qui viennent d'être prononcés : et dès cette vie même, il doit se regarder comme exclu de l'autel, et en quelque sorte comme excommunié par cette sentence sortie de la bouche du Dieu de justice et de paix, qui la lui répète encore du fond du tabernacle où il réside invisiblement : « Allez vous réconcilier auparavant avec votre frère. »

Le nouveau législateur va parler de l'adultère à peu près comme il a fait de l'homicide, c'est-à-dire qu'il va le découvrir où jusqu'alors les hommes n'avaient guères soupçonné qu'il pût être. « Vous avez appris, *dit-il encore*, qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne commettrez point d'adultère; mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence, a déjà commis l'adultère dans son cœur. »

Matth. 5, † 27. Audistis quia dictum est antiquis : Non moechaberis. 28. Ego autem dico vobis : quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam moechatus est eam in corde suo.

Le désir tient de si près au regard, et le regard paraît tellement inévitable à quiconque a des yeux, qu'on devait être tenté de demander alors s'il faut donc se les arracher? Oui, dit le Sauveur, qui, bien loin de chercher à éluder cette conséquence, est le premier à la tirer : « Si votre œil droit vous est une occasion de chute, arrachez-le; et jetez-le loin de vous : car il vous est plus avantageux de perdre un de vos

29. Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te : expedit enim tibi ut pereat

unum membrorum tuorum, quam totum corpus tuum mittatur in gehennam. 30. Et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam, et projice abste: expedit enim tibi ut pereat unum membrorum tuorum, quam totum corpus tuum eat in gehennam.

- membres que si votre corps était jeté
- tout entier dans l'enfer; et si votre main
- droite vous est une occasion de chute,
- coupez-la, et jetez-la loin de vous : car
- il vous est plus avantageux de perdre
- un de vos membres que si votre corps
- était jeté tout entier dans l'enfer. »

La médecine le fait tous les jours, c'est-à-dire qu'elle sacrifie le membre gangrené à la conservation de tout le corps; et on voit que ces façons de parler sont tirées d'elle. Il ne faut pas cependant les prendre tout à fait à la lettre. Il est vrai qu'il vaut mieux perdre l'œil ou la main que le corps et l'âme, et que, si le salut était attaché à une pareille séparation, il faudrait la souffrir d'une violence étrangère; mais il n'est pas permis de l'exécuter soi-même, et l'Eglise a toujours condamné ceux qui, trompés par le sens littéral, ont attenté sur leur vie ou sur les membres de leurs corps. Mais, ramenées à leur véritable sens, ces paroles signifient qu'on est obligé de se séparer de tout ce qui est pour nous une occasion prochaine de péché, quand même ce serait une chose aussi chère et aussi précieuse que peuvent l'être l'œil droit et la main droite, et que la séparation dût en être aussi douloureuse. Ici tous les ménagements sont mortels. La fuite ou l'enfer, la séparation ou l'enfer. Entre ces choses, Jésus-Christ ne connaît pas de milieu. Qu'à la vue de cette alternative effrayante, toute attache soit rompue, toute répugnance surmontée, tout intérêt sacrifié; que tous les sophismes des passions disparaissent à la lumière de ces éclairs, et se taisent au bruit de ce tonnerre. Cependant Jésus n'en demeure pas là, et après avoir montré l'adultère dans un désir, il le fait voir encore dans une sorte d'union tolérée jusqu'alors; c'était celle qu'on formait après un mariage rompu, non par la mort d'un des conjoints, mais par le divorce permis par la loi ancienne, mais enfin abolie sans retour par l'auteur de la loi évangélique, qui rappelle ainsi le mariage à la pureté de son origine; voici donc

Matth. 5, v. 31. Dic- comme il s'exprime : • Il a été dit : Qui-

- conquerra sa femme, qu'il lui don-
- ne un acte de divorce ¹. Mais, moi, je
- vous dis que quiconque renverra sa fem-
- me, si ce n'est pour cause d'adultère ²,

tum est autem : Qui-
cumque dimiserit ux-
orem suam, et illi li-
bellum repudiij. 32.
Ego autem dico vobis :
Quia omnis qui dimi-

¹ On aura occasion de parler ailleurs de la permission du divorce. Nous ne remarquerons ici que la teneur de l'acte, et les formalités que les Juifs y observaient. 1° Il ne pouvait être donné que du consentement du mari. 2° Le mari devait le remettre à la femme en main propre. 3° Il ne pouvait pas y avoir moins de deux témoins, et tous les témoins devaient y apposer leur cachet. 4° On y apportait trois générations de l'homme et trois de la femme. 5° Il fallait que le papier sur lequel il était écrit fût plus long que large, que les lettres fussent rondes et séparées, qu'il n'y eût aucune rature, et une goutte d'encre qui serait tombée sur le papier y aurait fait une nullité. On reconnaît à ces minuties les scrupules des Juifs, qui souvent ne s'en faisaient pas un de répudier une femme par fantaisie ou pour des bagatelles. Le mari disait à la femme en lui remettant l'acte : *Recevez l'acte de divorce ; soyez séparée de moi, et qu'il soit permis à quiconque de vous épouser*. Cet acte était conçu en ces termes : « Je rabbi N, fils de rabbi N, fils de rabbi N, fils de rabbi N, tel jour de tel mois de telle année depuis la création du monde, étant en tel lieu, de ma pleine et libre détermination, et sans y être contraint, ai répudié N, fille de rabbi N, fils de rabbi N, fils de rabbi N, et lui ai remis en main l'acte de divorce, la cédule de rupture, et le témoignage de division pour qu'elle soit séparée de moi, et qu'elle puisse aller où bon lui semblera, sans que personne ait droit de s'y opposer, conformément à la constitution de Moïse et du peuple d'Israël. »

² Plusieurs autres raisons peuvent autoriser des époux à se séparer ; mais Jésus-Christ ne parle que de l'adultère, 1° parce qu'il ne traite ici directement que du renvoi de la femme par le mari, et qu'il est fort rare que les autres raisons légitimes viennent du côté de la femme ; 2° parce que les autres causes de séparation ne procèdent pas de la nature même du mariage, comme celle de l'adultère qui en viole ouvertement le traité. On n'ignore pas que la violence portée à certains excès, que le danger d'une perversion qui paraît inévitable, sont aux époux une raison de se séparer ; mais ce n'est qu'en vertu du droit naturel qu'ont tous les hommes de pourvoir par la fuite ou par la séparation à la sûreté de leur vie et au salut de leur âme. 3° La séparation qui a pour cause l'adultère est perpétuelle de sa nature, ce que ne sont pas celles qui ont quelque autre sujet. Dans celle-ci, lorsque le coupable se reconnaît, et qu'il se corrige, on est obligé de se rapprocher, et de vivre en sa compagnie ; mais on n'y est pas obligé à l'égard de l'adultère. En le supposant même repentant et converti, on peut lui faire grâce, ou la lui refuser, se réunir ou demeurer séparés sans retour. Dans le christianisme, ce droit n'appartient pas moins à la femme qu'au mari : je dis dans le christianisme, qui, de toutes les religions, est la plus favorable aux femmes, et qui ne l'est qu'en les rétablissant dans leurs droits légitimes, ailleurs méconnus par l'injustice, ou usurpés par la violence des hommes.

serit uxorem suam ,
excepta fornicationis
causa, facit eam mo-
chari : et qui dimissam
duxerit, adulterat.

» l'expose à commettre un adultère, et
» que celui qui l'épouse après que son ma-
» ri l'aura renvoyée » pour quelque cause
que ce soit, » commet un adultère. »

Sans doute que l'homme qui se remarie après avoir renvoyé sa femme commet pareillement un adultère, et celle qui consent à l'épouser en commet un aussi; car ce qui se dit ici de l'un s'entend également de l'autre, quoiqu'il ne soit pas énoncé formellement. De même que quand Jésus-Christ a dit que l'homme qui regarde une femme avec des yeux de concupiscence a commis l'adultère dans son cœur, on entend qu'en jetant sur un homme de pareils regards une femme se rend coupable du même crime.

La dépravation de l'homme obligeait à placer les premiers dans l'ordre de la réformation ces deux préceptes qui sont le cinquième et le sixième du Décalogue. Après les avoir portés à une si haute perfection, le Seigneur vient à celui qui, dans l'ordre des commandements, est le second. Il le débarrasse pareillement des fausses gloses des Pharisiens, et il y fait des additions jusqu'alors inconnues aux Juifs. » Vous avez appris

Matth. 5, 33. Iterum audistis quia dictum est antiquis: Non perjurabis; reddes autem Domino juramenta tua. 34. Ego autem dico vobis, non jurare omnino, neque per cælum, quia thronus Dei est: 35. Neque per terram, quia scabellum est pedum ejus: neque per Jerosolymam, quia civitas est

» *ajoute-t-il*, qu'il a été dit à vos ancê-
» tres : Vous ne jurerez point à faux; mais
» vous accomplirez les serments que vous
» ferez au Seigneur¹. Et moi je vous dis
» de ne point jurer du tout; ni par le ciel,
» car c'est le trône de Dieu; ni par la terre,
» car c'est son marche-pied; ni par Jérü-
» salem, car c'est la ville du grand roi².

¹ Ceci regarde plus particulièrement le vœu, qui n'est qu'une espèce de serment; mais, à l'occasion de celui-ci, Jésus-Christ donne des préceptes pour tous les serments, de quelque nature qu'ils soient.

² C'est-à-dire en aucune manière, et non pas en aucune circonstance, quoi qu'en aient pensé les Wicléfites et les Anabaptistes, d'après quelques anciens hérétiques obscurs, qui conclusaient de cette parole qu'il n'est jamais permis de jurer. La suite fait assez voir que Jésus-Christ n'avait en vue que de proscrire cette foule de jurements de toute espèce que les Juifs avaient perpétuellement à la bouche. Il a donc toujours été permis de jurer, et de prendre Dieu à témoin

- » Ne jurez pas non plus par votre tête, car
- » vous ne sauriez en faire devenir blanc
- » ou noir un seul cheveu ; mais exprimez-
- » vous ainsi : Oui, cela est ; Non, cela n'est
- » pas. Car ce qui se dit de plus vient d'un
- » mauvais principe. »

magni regis; 36. Neque per caput tuum jura-
veris : quia non potes unum capillum album facere, aut nigrum.
37. Sit autem sermo vester, Est, est : Non, non : quod autem his abundantius est, a malo est.

Tout ce qui précède est d'une obligation étroite : ce qui suit ne l'est pas également. Parmi les préceptes, on y trouve des conseils qui n'obligent pas à la rigueur, au moins quant à la pratique extérieure ; car, pour ce qui regarde la disposition intérieure, il n'est personne qu'ils n'obligent jusqu'à un certain point ; et quiconque refuserait d'en prendre l'esprit n'aurait pas l'esprit de l'Évangile. Tel est celui-ci que Jésus-Christ oppose à l'ancien talion, qu'il abolit comme incompatible avec la douceur de la loi nouvelle.

38. Audistis quia dictum est : Oculum

d'une chose véritable, lorsque la nécessité ou une grande utilité y obligent, et qu'on le fait avec le respect et dans les circonstances convenables. Telle a été dans tous les temps la pratique de l'Eglise autorisée des grands exemples de S. Paul, qui prend Dieu à témoin de la vérité des choses qu'il écrit, et de l'ange de l'Apocalypse, qui, après avoir levé la main, jure par celui qui vit aux siècles des siècles. Mais, hors les cas que nous venons d'excepter, tout jurement est interdit, et on doit s'en tenir simplement à l'affirmation, ou à la négation. Si ce n'est pas une addition que Jésus-Christ fait au second précepte, c'est au moins l'explication d'un second sens que les Juifs n'apercevaient pas dans cette parole : Vous ne jurerez pas en vain. Ils ne l'entendaient que de la défense de jurer contre la vérité ; Jésus-Christ leur découvre encore celle de jurer sans raison.

Autre addition à ce précepte ; c'est la défense que fait Jésus-Christ de jurer par quoique ce soit. Les Juifs s'imaginaient être irrépréhensibles lorsqu'ils juraient par toute autre chose que par le nom de Dieu. Jésus-Christ leur apprend que jurer par les créatures, c'est jurer par le Créateur, et que jurer par soi-même ou par sa tête (espèce de serment fort en usage chez les Grecs et les Romains, d'où apparemment il avait passé chez les Juifs), c'est pécher encore, mais par une raison différente. Jurer par sa tête, c'est la dévouer, supposé qu'on jure faux ; et la dévouer, c'est disposer comme d'un bien propre de ce qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Car est-on maître de sa tête, si on ne l'est pas de changer la couleur d'un seul de ses cheveux ?

Tout jurement, hormis ceux que nous avons exceptés, est toujours un péché ; c'est ce qui suit évidemment de la défense de Jésus-Christ et des raisons sur lesquelles il la fonde.

pro oculo, et dentem pro dente. 39. Ego autem dico vobis, non resistere malo: sed si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram; 40. Et ei, qui vult tecum iudicio contendere, et tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium; 41. Et quicumque te angariaverit mille passus, vade cum illo et alia duo.

- » Vous avez appris qu'il a été dit : OEil
- » pour oeil, et dent pour dent¹ : et moi
- » je vous dis de ne point faire de résistance
- » si on vous maltraite. Mais si quelqu'un
- » vous frappe sur la joue droite, présentez-
- » lui encore l'autre. Abandonnez votre
- » manteau à celui qui veut vous plaider
- » pour avoir votre robe; et quiconque
- » vous forcera de faire mille pas², faites-
- » en deux mille de plus avec lui. »

¹ Cette loi se lit au chap. 21 de l'Exode. Elle ne donnait pas aux particuliers le droit de se faire justice par eux-mêmes; elle ne faisait que prescrire aux juges la mesure de la peine qu'ils devaient imposer à ceux qui avaient usé de violence. Il n'était pas permis aux Juifs de poursuivre cette peine par esprit de vengeance, comme il paraît par le passage du Lévitique, chap. 19 : *Ne cherchez pas à vous venger, et n'ayez pas de ressentiment des injures que vous aurez reçues de vos concitoyens*. Dans le christianisme, il n'est pas défendu de dénoncer le coupable et de demander en justice la réparation de l'injure, pourvu qu'on le fasse par un autre motif que celui du ressentiment et de la vengeance. On ne voit donc ici aucune différence entre les deux lois, et il reste à savoir ce que peut avoir eu en vue Jésus-Christ, qui paraît évidemment abroger quelque chose d'ancien et y substituer quelque chose de nouveau. En deux mots, il réforme l'abus de l'ancienne Loi, et il établit la perfection de la nouvelle. L'abus de l'ancienne Loi était de faire par esprit de vengeance ce qu'il n'était permis de faire que par quelque autre motif innocent. Je dis qu'on le faisait sans scrupule, et bien loin que cette vengeance fût regardée comme criminelle, on a lieu de soupçonner que les Pharisiens en faisaient un devoir et une obligation. La perfection de la Loi nouvelle ne consiste pas seulement à ne pas poursuivre la réparation par le motif de la vengeance; elle veut encore, lorsqu'il y a une autre raison de la poursuivre, qu'on fasse céder cette raison à la charité; qu'on aime mieux que l'injure soit impunie que de la voir punie par la peine du coupable, lors même que, par cette impunité, on demeure exposé à de nouvelles injures. On n'y est pas toujours obligé à la rigueur; mais on l'est toujours à ne mêler aucun ressentiment à la raison qui fait demander la réparation : précision si difficile à faire, que les âmes timorées, qui désespèrent d'y réussir, aiment mieux abandonner la partie, que de courir les risques d'une poursuite si hasardeuse, et d'une victoire qui peut-être ne sauverait leur honneur qu'aux dépens de leur conscience. Car quel est l'homme assez maître de son cœur pour se répondre qu'il ne savourera pas délicieusement le plaisir toujours criminel de voir à ses pieds un ennemi humilié et confondu?

² En latin, *angariaverit*. Ce mot vient du persan *angar*, d'où il a passé dans les langues grecque et latine, et aussi dans la nôtre, où il se dit dans le style

Voilà le nouveau talion que l'Agneau de Dieu substitue à l'ancien. Celui de la Loi rendait injure pour injure; celui de l'Évangile la souffrirait deux fois plutôt que de la venger une seule fois. Car telle est la disposition de cœur à laquelle ces paroles du Sauveur nous obligent, et non à présenter la joue gauche à celui qui a frappé la droite. Ceux qui veulent qu'il y ait des cas où l'on y est obligé à la lettre, sont réduits à en imaginer qu'on peut presque appeler chimériques. Quelques saints l'ont fait avec l'édification de toute l'Eglise; mais ce n'était pas par obligation, puisqu'en pareille circonstance S. Paul et Jésus-Christ même ne l'ont pas fait. On pourrait ajouter qu'il est plus à propos de ne le faire pas, lorsqu'on prévoit qu'on ne ferait par là que redoubler l'audace de l'agresseur, et lui occasionner un nouveau péché. Il faut raisonner de la même manière à l'égard de celui qui voudrait nous dépouiller injustement, ou nous forcer à des services pénibles qui ne lui seraient pas dus. En lui cédant ce qu'il nous ôte, ou en acquiesçant à ce qu'il exige, on n'est pas tenu à lui offrir le double; mais on le lui offrirait, s'il était nécessaire, plutôt que d'opposer la violence à la violence. C'est donc cette douceur qui ne résiste à rien, c'est cette patience inaltérable, toujours supérieure à toutes les injures et à toutes les injustices, qui nous est ici commandée par Jésus-Christ. A une morale si sublime, ce Dieu de charité et de paix joint ces courtes maximes, dont la pratique, si elles étaient observées, bannirait de la société bien des crimes et bien des misères. « Donnez à celui qui

» vous demande, et ne vous détournez
 » pas de celui qui veut emprunter de vous
 » (*Matth. 5 et 7, Luc. 6*); neredemandez
 » point votre bien à celui qui vous l'empor-

Matth. 5, v. 42. Qui petit a te, da ei; et volenti mutuari a te, ne avertaris; L. 6, v. 30. et qui auferit quæ tuæ sunt, ne repetas. 37. Dimittite et dimittemini. 38. Date, et dabitur

Smillet. Il signifie originellement un courrier public. Ces courriers avaient droit de démonter tous ceux qu'ils rencontraient et de les obliger à les accompagner jusqu'au premier relai. L'espèce de violence qu'ils faisaient alors s'appelait par le verbe *angariare*. Cet usage subsiste encore chez la plupart des Orientaux.

vobis : mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superfluentem dabunt in sinum vestrum. *Act.* 20, † 35. Beatius est magis dare quam accipere. *L.* 6, † 31. Et prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter. *Matth.* 7, † 12. Hæc est enim Lex et Propheta.

» te; pardonnez, et on vous pardonnera.
 » Donnez et on vous donnera.¹ On verse-
 » ra dans votre sein une mesure pleine, bien
 » entassée, et qui étant secouée se répandra
 » par-dessus les bords. On est bien plus heu-
 » reux de donner que de recevoir². Enfin,
 » ce que vous voulez que les hommes fas-
 » sent pour vous, faites-le pareillement pour
 » eux. Car c'est là la Loi et les Prophètes.»

La nature ne connaissait rien de si pur, et la philosophie n'avait jamais rien imaginé de si noble que ces procédés. Mais il est bien inutile de les connaître, si on ne les met en pratique; et pour cela il faut en avoir le principe dans le cœur. Ce principe, c'est l'amour de tous les hommes, sans excepter ceux que la raison, réduite à ses lumières, nous représente comme les plus haïssables, c'est-à-dire, sans excepter nos plus cruels ennemis. Quiconque aime ceux-ci, peut s'assurer qu'il accomplit le grand précepte de la charité universelle; mais celui qui les hait demeure dans la mort, parce que la charité est incompatible avec la haine d'un seul homme, fût-il de tous les hom-

¹ Si quelqu'un disait que si ce conseil était suivi, le monde serait plein de ravisseurs du bien d'autrui, il est aisé de répondre que chacun de nous est chargé de lui seul, et non du reste du monde. Soyons doux et patients, sans craindre d'excéder jamais dans ces vertus; et, supposé qu'il pût en résulter quelque inconvénient, laissons Dieu et sous lui les magistrats y mettre ordre.

² Au chap. 20 des Actes des Apôtres, S. Paul dit : *Il faut se souvenir de ce mot qu'a dit le Seigneur Jésus, qu'on est bien plus heureux de donner que de recevoir.* Ce mot ne se trouve dans aucun des quatre évangélistes. S. Paul l'avait appris des Apôtres ou de quelqu'un des disciples qui avaient vu le Seigneur. Il n'est pas douteux que ceux-ci n'aient conservé le souvenir de plusieurs autres paroles de leur divin Maître, lesquelles ne sont pas écrites. Puisque celle-ci l'est, on a cru devoir la recueillir et la placer en cet endroit, où le Sauveur fait à libéralité des promesses si magnifiques, ce qui sert déjà à prouver la vérité de la maxime dans le sens qu'il est plus avantageux de donner que de recevoir.

Elle est encore véritable dans le sens que le plaisir de donner est plus précieux que celui de recevoir. Les âmes généreuses n'ont pas de peine à souscrire à cette vérité dont elles ont le sentiment. Les personnes intéressés, qui ne la sentent pas, ne sauraient la comprendre; celles-ci doivent la croire comme on croit les mystères.

mes le plus odieux et le plus méchant ; vérité jusqu'alors ouvertement combattue par le cœur humain, qui, après l'offense ne trouvait rien de si raisonnable que la haine, ni de si juste que la vengeance. De nouvelles lumières vont produire de nouveaux sentiments. L'homme odieux peut être aimé, et il doit l'être. En voici le précepte sorti de la bouche de celui qui ne peut pas enseigner des choses déraisonnables, puisqu'il est la raison souveraine et éternelle, et qui ne serait plus la justice et la honte même, s'il était capable d'en commander d'impossibles.

- « Vous avez appris qu'il a été dit : *Matth. 5, † 43. Audistis quia dictum est :*
 » Vous aimerez votre prochain, et vous *Diligas proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. 44. Ego autem dico vobis :*
 » haïrez votre ennemi³. Et moi je vous *Diligite inimicos ves-*
 » dis : Aimez vos ennemis⁴ ; faites du bien

³ Au chap. 19 du Lévitique, v. 18, on lit ces paroles : *Vous aimerez votre ami comme vous-même.* Celles-ci, *Vous haïrez votre ennemi*, ne se lisent en aucun endroit de l'Ecriture ; à moins qu'on ne voulût en trouver le sens dans l'ordre que Dieu donna à son peuple d'exterminer les nations infidèles dont il devait occuper le pays ; mais ceci ne serait pas encore juste. L'ordre d'exterminer ne commande pas la haine, et celui qu'on donne aux soldats de tuer les ennemis de l'Etat n'en est pas un de les haïr. Si cependant ce l'eût été, Jésus-Christ le révoquait, lui qui venait ôter la distinction du Juif et du Gentil, et unir tous les peuples par les liens d'une même foi et d'une même charité. Mais ce n'est pas là le sens que combat ici le Sauveur. De ces paroles, *Vous aimerez votre ami*, il paraît que les Juifs avaient conclu, par la raison des contraires, qu'ils étaient, sinon obligés, au moins autorisés à haïr leur ennemi. Cet ennemi, ils l'entendaient dans le sens opposé à l'ami, c'est-à-dire dans le sens de l'ennemi particulier. La description qu'en fait Jésus-Christ ne laisse là-dessus aucun doute. C'est, selon lui, l'ennemi qui nous hait, qui nous persécute, qui médit de nous et qui nous calomnie, toutes choses qui s'entendent beaucoup plus naturellement de l'ennemi particulier que de l'ennemi public.

⁴ Le cœur de l'homme est impénétrable à lui-même, et il est bien difficile, surtout dans les combats du ressentiment contre la charité, d'en découvrir le fond et de décider quelle est sa disposition dominante. *Aimez*, dit Jésus-Christ ; mais comment puis-je m'assurer que j'aime celui que je suis tenté mille fois le jour de haïr mortellement ? Ecoutez ce qu'ajoute le Sauveur : *Faites-lui du bien, priez pour lui, bénissez-le*, c'est-à-dire parlez-en bien. Alors vous avez la plus grande assurance que puisse avoir un cœur chrétien qu'il a conservé la charité. Au contraire, si vous en parlez mal, si vous cherchez à lui nuire ou à le traverser, si vous lui refusez le salut, c'est-à-dire ce que vous devez à son rang et aux divers rapports que vous pouvez avoir avec lui de citoyen, de voisin, de

tror, benefacite his qui oderunt vos; L. 6, 28. Benedicite maledicentibus vobis, *Matth.* 5, † 44, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos. 45. Ut ait filii Patris vestri qui in cœlis est : qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. 46. Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis? nonne et publicani hoc faciunt? L. 6, † 52. Nam et peccatores diligentes se diligunt. *Matth.* 5, † 47. Et si salutaveritis fratres vestros tantum, quid amplius facitis? Nonne et ethnici hoc faciunt? L. 6, † 33. Et si benefeceritis his qui vobis benefaciunt, quæ vobis gratia? Siquidem et peccatores hoc faciunt; 34. Et si mutuum dederitis his a quibus speratis recipere, quæ gratia est vobis? Nam et peccatores peccatoribus foenerantur, ut recipiant æqualia. 35. Verumtamen diligite inimicos vestros : benefacite, et mutuum date nihil inde sperantes : et erit merces vestra multa, et eritis fi-

» à ceux qui vous haïssent; bénissez ceux
 » qui vous maudissent; priez pour ceux
 » qui vous persécutent et pour ceux qui
 » vous calomnient, afin que vous soyez
 » les enfants de votre Père céleste¹, qui
 » fait lever son soleil sur les bons et sur
 » les méchants, et qui fait tomber la pluie
 » sur les justes et sur les pécheurs. Car si
 » vous n'aimez que ceux qui vous aiment,
 » quelle récompense méritez-vous²? Les
 » publicains ne le font-ils pas? Les gens
 » de mauvaise vie aiment aussi ceux qui
 » les aiment. Et si vous ne saluez que vos
 » frères, que faites-vous d'extraordinaire?
 » Les païens mêmes ne le font-ils pas? Si
 » vous faites du bien à ceux qui vous en
 » font, quel mérite y avez-vous, puisque
 » les pécheurs mêmes le font aussi? Et si
 » vous prêtez à ceux de qui vous espérez
 » recevoir quelque chose, quel mérite y
 » avez-vous? Car les pécheurs prêtent aux
 » pécheurs, afin d'en recevoir autant.
 » Mais pour vous, aimez vos ennemis,
 » faites du bien, prêtez sans en rien espé-
 » rer, votre récompense sera grande; et

parent, votre état est décidé. Vous n'aimez pas, ou plutôt il est prouvé que vous haïssez; et si vous dites encore : Je l'aime *chrétiennement*, on entend ce mot qui, dans l'usage d'aujourd'hui, signifie quelque chose de pis que l'indifférence.

¹ Afin qu'à ce grand trait de ressemblance on vous reconnaisse pour les enfants de votre Père céleste. Lorsque vous voyez un homme qui aime son ennemi, dites hardiment : Voici un enfant de Dieu. On ne peut s'y méprendre.

² Il peut y avoir du mérite à aimer son ami, lorsqu'on aime en même temps son ennemi; mais lorsqu'on n'aime pas l'ennemi, il n'y a plus de mérite à aimer l'ami. C'est qu'alors celui-ci n'est aimé que par goût ou par intérêt; car si la charité y avait part, elle ferait aimer aussi l'ennemi.

» vous serez les enfants du Très-Haut, qui
 » est lui-même plein de bonté envers les
 » ingrats et les méchants. Soyez donc mi-
 » séricordieux comme votre Père est mi-
 » séricordieux, et soyez parfaits comme vo-
 » tre Père céleste est parfait lui-même. »

Hi Altissimi : quia ipse
 benignus est super in-
 gratos et malos. 36.
 Estote ergo misericor-
 des sicut et Pater vester
 misericors est. *Matth.*
 5, v 48. Estote ergo vos
 perfecti, sicut et Pater
 vester coelestis perfec-
 tus est.

Telle est la perfection à laquelle nous sommes appelés, non pas pour que nous l'égalions ; car qui est parfait comme Dieu ? mais pour que nous travaillions à l'acquérir, et à lui donner sans cesse de nouveaux accroissements, par la raison même que nous ne l'égalons jamais. Au reste, il faut que nous ressemblions en ce point à notre Père céleste, ou bien nous ressemblerons aux publicains et aux païens. Il n'y a pas ici de milieu, parce qu'il n'y en a pas entre aimer et haïr, l'indifférence ne pouvant jamais avoir lieu à l'égard d'un ennemi que l'on hait toujours par ressentiment, lorsqu'on ne l'aime point par religion.

Mais après avoir enseigné à faire le bien, Jésus-Christ va nous apprendre à le bien faire : l'oraison, l'aumône et le jeûne sont des œuvres si excellentes, que toutes les vertus y sont renfermées ou s'y rapportent. Mais rien n'est sain pour un cœur gâté. Tel était celui des Pharisiens, chez qui toutes les vertus se tournaient en vices par le motif qui les leur faisait pratiquer extérieurement. Ils oubliaient Dieu, et ne pensaient qu'à plaire aux hommes. Fuir l'œil des hommes, et ne penser qu'à plaire à Dieu, est la grande maxime que le Sauveur oppose à leur hypocrisie, et en même temps la salutaire instruction qu'il donne à ses vrais disciples par les paroles suivantes :

« Le bien que vous faites, gardez-vous
 » de le faire devant les hommes, à dessein
 » d'être vu d'eux¹. Autrement, il n'y a

Matth. 6, v 1. Atten-
 dite ne justitiam ves-
 tram faciat coram
 hominibus, ut videamini ab eis : alioquin

¹ Cette maxime ne détruit pas celle-ci qu'on a lue au commencement du discours du Sauveur : *Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.* Ce n'est pas toujours un crime, c'est quelquefois un devoir de faire le bien aux yeux des hommes, même à dessein qu'ils le voient. Tout dépend ici de l'inten-

mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in coelis est. 2. Cum ergo facis eleemosynam, noli tuba canere ante te, sicut hypocritæ faciunt in synagogis, et in vicis, ut honorificentur ab hominibus. Amen dico vobis, receperunt mercedem suam. 3. Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. 4. Ut sit eleemosyna tua in abscondito, et Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi. 5. Et cum oratis, non eritis sicut

» point de récompense pour vous auprès
 » de votre Père qui est dans le ciel. Quand
 » donc vous faites l'aumône, ne faites pas
 » sonner de la trompette devant vous¹,
 » comme font les hypocrites dans les synagogues et aux carrefours, pour être
 » honorés des hommes. Je vous le dis en
 » vérité, ils ont reçu leur récompense².
 » Mais quand vous donnez l'aumône, que
 » votre main gauche ne sache pas ce que
 » fait votre main droite³, afin que votre
 » aumône soit cachée; et votre Père, qui
 » voit ce qui est caché, vous en récompensera. Lorsque vous priez, vous n'i-

tion. Vouloir être vu lorsqu'on fait le bien, je dis le vouloir *uniquement* afin que Dieu en soit glorifié, c'est toujours vertu; et, comme on l'a dit, c'est quelquefois une obligation. En général, il faut rendre public ce qui est de devoir, et tenir secret ce qui est de surérogation; ni l'un ni l'autre n'est pourtant sans exception. Dans le doute, si la bonne œuvre doit être montrée ou cachée, le second parti est toujours le plus sûr. Il est si facile de se perdre par la vanité, et si difficile, pour ne pas dire impossible, de pécher par humilité!

L'humilité et la charité excèdent quelquefois, ou paraissent excéder; mais elles ne pêchent jamais.

¹ C'est peut-être ici une expression figurée pour signifier l'ostentation avec laquelle les Pharisiens répandaient leurs aumônes. Peut-être aussi était-il en usage parmi eux de faire sonner en effet de la trompette pour rassembler les pauvres avec plus d'éclat et de bruit.

² Vaine comme eux, puisque ce sont des hommes vains. Mais enfin c'est la leur, celle qu'ils avaient en vue, et qu'ils désiraient. Ils l'ont reçue, et les voilà payés : Dieu ne leur doit plus rien. Parlons exactement : il leur doit le châtiment de leur criminelle vanité; et il se doit à lui-même de venger l'injure qu'ils lui ont faite, en préférant la gloire qui vient des hommes à celle qui vient de Dieu.

³ C'est une hyperbole qui veut dire qu'on doit cacher ses aumônes au reste des hommes, et, s'il est possible, à soi-même, en les oubliant, ou en en faisant peu d'estime. Rien n'est si grand que de faire de grandes choses, et de les estimer peu. Il y a une mesure d'aumônes que chacun est obligé de faire selon ses facultés; celles-ci ne doivent pas être ignorées. Ce serait scandaliser ceux qui auraient lieu de croire que l'on manque au précepte. Le secret est pour le surplus,

- » miterez point les hypocrites qui aiment
- » à prier debout dans les synagogues ⁴ et
- » aux carrefours, afin d'être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu
- » leur récompense. Pour vous, lorsque
- » vous aurez à prier, entrez dans votre
- » chambre, et, après avoir fermé la porte,
- » priez votre Père secrètement; et votre
- » Père, qui voit ce qui est secret, vous en
- » récompensera ⁵. »

hypocritæ, qui amant in synagogis et in angulis platearum stantes orare, ut videantur ab hominibus. Amen dico vobis: receperunt mercedem suam. 6. Tu autem, cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito : et Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi.

Ceci conduit naturellement Jésus-Christ à corriger une autre erreur sur la prière, celle d'en faire consister le mérite dans la multitude et peut-être dans l'élégance des paroles. C'est croire Dieu semblable aux hommes, qui se laissent éblouir par la pompe du discours, et persuader par des tours d'éloquence. Les Juifs pouvaient bien n'être pas exempts de ce défaut. Cependant Jésus-Christ ne l'attribue ici qu'aux gentils. Mais comme son Eglise devait être formée par l'union des deux peuples, il était à propos que les gentils, qui devaient en faire la plus grande partie, eussent aussi l'instruction qui leur était nécessaire. Il continue donc ainsi :

- « Lorsque vous priez, ne faites pas de
- » longs discours, comme font les gentils;
- » car ils croient être exaucés par leurs
- » longs discours ⁶. Ne leur ressemblez donc

Matth. 6, v 7. Orantes autem nolite multum loqui sicut ethnici : putant enim quod in multiloquio suo exaudiantur. 8. Nolite ergo assimilari eis;

⁴ Ils priaient debout pour être aperçus de plus de monde. Ces paroles du texte, *stantes orare*, peuvent signifier aussi *s'arrêter pour prier*; ce qui laisse la posture indéterminée. Si l'on s'en tient à cette seconde manière de traduire, alors l'hypocrisie sera de chercher les lieux publics, et d'y faire de longues prières dans le dessein d'être vu et loué des hommes.

⁵ Ceci est dit sans préjudice de la prière publique recommandée et pratiquée dans tous les temps. Quelques distractions n'empêchent pas qu'il ne soit mieux aux chefs de famille de prier au milieu de leurs enfants et de leurs domestiques que dans le secret du cabinet : je parle ici de la prière du soir et du matin. S'ils veulent en faire encore à d'autres heures, qu'ils appliquent à celles-ci la leçon que nous fait ici le Sauveur.

⁶ Ce qui rend inutiles les grands discours, c'est-à-dire le grand étalage de nos misères, c'est la connaissance que Dieu en a. Il faut que le sentiment en soit

scit enim Pater vester quid opus sit vobis, antequam petatis eum. 9. Sic ergo vos orabitur: Pater noster qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum. 10. Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra. 11. Panem nostrum super-substantialem, *L. 11, § 3, quotidianum, Matth. 6, § 11*, da nobis hodie. 12. Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. 13. Et ne nos inducas in tentationem; sed libera nos a malo. Amen.

» pas. Votre Père sait ce qu'il vous faut,
 » avant que vous lui demandiez rien.
 » Vous prierez donc de cette sorte : Notre
 » Père, qui êtes dans les cieux, que votre
 » nom soit sanctifié; que votre règne arri-
 » ve; que votre volonté se fasse sur la terre
 » comme dans le ciel. Donnez-nous au-
 » jourd'hui notre pain de chaque jour, et
 » remettez-nous nos dettes, comme nous
 » le faisons nous-mêmes à nos débiteurs,
 » et ne nous induisez pas en tentation;
 » mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-
 » il¹.

vif et accompagné d'un désir ardent d'être délivré. Pour cela il n'est pas besoin de beaucoup de paroles.

¹ Dieu, dit S. Cyprien, peut-il ne pas exaucer cette prière où il reconnaît les propres paroles de son Fils? Tertullien l'appelle l'abrégé de l'Evangile : elle est en effet, pour ceux qui la méditent, un trésor inépuisable de lumière et d'instruction. Nous nous bornerons à en donner le sens qui nous a paru le plus littéral.

Le nom de Père est au commencement, 1° pour exciter notre confiance ; c'est notre père que nous prions; 2° pour toucher le cœur de Dieu; ceux qui le prient sont ses enfants.

En l'appelant *notre Père*, nous nous souvenons que nous sommes tous frères, puisque nous avons un père commun. Les infidèles, qui n'ont pas reçu la grâce de l'adoption, n'ont pas, comme nous, le droit de l'appeler notre Père, et le Fils unique qu'il engendre de toute éternité, est proprement le seul qui ait le droit de l'appeler mon Père.

Qui êtes dans les cieux. Dieu est partout, mais le ciel est le séjour de sa gloire et l'héritage qu'il a préparé à ses enfants. Où pourrions-nous le considérer plus volontiers que dans le lieu où il règne avec le plus d'éclat et où nous devons régner éternellement avec lui? *Que votre nom soit sanctifié.* Le nom de Dieu est essentiellement saint, dit S. Augustin; ainsi tout ce que nous pouvons demander ici, c'est que sa sainteté soit connue et confessée par tous les hommes. *Que votre règne arrive.* Réglez partout sans contradiction, et hâtez la venue de ce grand jour où tous vos amis seront à vos côtés, et tous vos ennemis sous vos pieds. *Que votre volonté se fasse,* etc. Ceux qui aiment Dieu désirent le plus parfait accomplissement de sa volonté qu'il est possible d'imaginer. Au ciel une seule volonté s'accomplit, celle de Dieu, parce que toutes les autres y sont parfaitement conformes. Nous demandons la même chose pour la terre; si nous ne pouvons pas l'obtenir pour tous, chacun peut l'obtenir pour soi, et

Après nous avoir donné cette admirable prière, Jésus-Christ en reprend la cinquième demande pour nous faire remarquer qu'elle renferme une espèce de traité entre Dieu et l'homme, par lequel Dieu s'engage à pardonner à l'homme qui pardonne, et l'homme qui ne pardonne pas consent à ne pas obtenir

la terre a le bonheur de posséder encore des âmes assez angéliques pour qu'il nous soit aisé de juger que cette demande n'est pas sans effet. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Notre pain*, c'est-à-dire ce qui est nécessaire et ce qui suffit au soutien de la vie corporelle. *Aujourd'hui* ; car qui sait s'il verra le jour de demain ? *De chaque jour* : c'est ainsi qu'on lit dans S. Luc. Dans S. Matthieu on lit, *notre pain supersubstantiel*. Le mot grec est le même dans les deux évangélistes, et il y a toute apparence que le *supersubstantiel* de S. Matthieu a le même sens que le *quotidien* de S. Luc. Le premier peut signifier le pain nécessaire au soutien de notre substance, c'est-à-dire de notre corps, ou bien le pain qui correspond à la substance de ce jour : car les Hébreux, pour signifier le jour présent, disaient *la substance du jour présent* ; et on sait que S. Matthieu, a écrit son évangile en hébreu. Voyez Maldon, sur S. Matthieu, p. 147. Ce pain au-dessus de toute substance est aussi, selon les Pères, le pain eucharistique ; car ce sens, quoique mystique, n'en est pas moins ici un sens direct et littéral. S'il est raisonnable que nous demandions le pain qui nourrit nos corps, combien plus l'est-il que nous demandions le pain qui soutient la vie de nos âmes ? Et pouvons-nous prier notre Père sans lui demander le pain qui est par excellence le pain des enfants ?

Et remettez-nous nos dettes. Nos offenses, qui nous rendent à l'égard de Dieu des débiteurs insolubles. Dieu consent néanmoins à nous remettre ces dettes immenses, ces dix mille talents, pourvu que nous remettions à nos frères le peu de deniers dont ils peuvent nous être redevables. C'est tirer le bien du mal, et faire sortir la vie du sein de la mort, que d'apprendre de ses propres péchés à accorder facilement un pardon dont on a si grand besoin pour soi-même.

Et ne nous induisez pas en tentation. Dieu ne nous tente pas ; mais il permet que nous soyons tentés, et l'expérience que nous avons de notre faiblesse fait que nous prions Dieu de ne pas le permettre, prière que Dieu exauce en diminuant les tentations, ou en redoublant les secours.

Mais délivrez-nous du mal. Le mot latin signifie également le mal ou le mauvais. Le mot grec signifie proprement le mauvais, c'est-à-dire le démon : pour le sens, il est bien égal de demander à Dieu qu'il nous délivre du mal que fait le mauvais, ou du mauvais qui fait le mal.

Cette prière a deux parties : la première paraît n'avoir en vue que les intérêts de Dieu ; la seconde est pour nous. Des enfants bien nés doivent désirer la prospérité de leur père avant la leur propre. La gloire de Dieu nous est plus avantageuse à nous-mêmes que nous ne le pensons. Si cela n'était ainsi, l'Eglise dirait-elle à Dieu : *Nous vous remercions de la grandeur de votre gloire ?*

de Dieu le pardon de ses péchés. Cette vérité également terrible et consolante est exprimée par ces paroles, dont Jésus-

Matth. 6. † 14. Si enim dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra. 15. Si autem non dimiseritis hominibus, nec Pater vester dimittet vobis peccata vestra.

Christ fait comme la conclusion des précédentes : « Car si vous remettez aux hommes leurs offenses, le Père céleste vous remettra aussi vos péchés. Que si vous ne remettez pas aux hommes leurs offenses, le Père céleste ne vous remettra pas non plus vos péchés. »

Que si nous prions de la manière qui nous est prescrite, tenons pour certain que notre Père nous exaucera. Sa parole y est expresse, et sa bonté seule nous en est un garant aussi infaillible que sa vérité ; car, dit encore Jésus-Christ,

L. 11, † 9. Petite et dabitur vobis ; quærite, et inveniatis ; pulsate, et aperietur vobis. 10. Omnis enim qui petit, accipit ; et qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur. 11. Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi ? aut piscem, numquid pro pisce serpentem dabit illi ? 12. Aut si petierit ovum, numquid porriget illi scorpionem ? 13. Si ergo vos cum sitis mali, nostis bona dare filiis vestris : quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se ? *Matth. 6, † 16.* Cum autem jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes : ex-

« demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, et celui qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui heurte. En effet, » qui de vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre ? Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Ou s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants ; combien plutôt votre Père qui est dans le ciel en donnera-t-il à ceux qui lui en demandent ? Lorsque vous jeûnez, *poursuit le Sauveur*, ne prenez point un air triste, » comme les hypocrites : car ils affectent

¹ On demande à Dieu ce qu'on croit être du pain, et ce qui en effet est une pierre. Dieu donne ce qui nous paraît une pierre, mais ce qui cependant est du pain. Dieu exauce lorsqu'il paraît refuser. Il aurait refusé, s'il avait paru exaucer ; car enfin ce que l'on désirait, c'était du pain.

» de paraître avec un visage défiguré²,
 » pour faire voir aux hommes qu'ils jeû-
 » nent. Je vous le dis en vérité, ils ont
 » reçu leur récompense. Mais vous, lors-
 » que vous jeûnez, parfumez-vous la tête³,
 » et lavez-vous le visage, afin que
 » ce ne soit pas aux yeux des hommes
 » qu'il paraisse que vous jeûnez, mais aux
 » yeux de votre Père qui est présent à ce
 » qu'il y a de plus secret : et votre Père,
 » qui voit ce qui est caché, vous en ré-
 » compensera. »

Il ne faut donc avoir que Dieu en vue dans toutes les bonnes œuvres que l'on fait. Cette simplicité de vue, et cette pureté d'intention, est ce qui les rend vertueuses et dignes de récompense. Mais si la vanité ou l'intérêt en est le motif unique ou principal, c'est-à-dire, si l'intention est vicieuse, tout ce que l'on fait est vicieux, comme Jésus-Christ nous le fait entendre par cette élégante métaphore.

• Votre œil est le flambeau de votre corps.
 » Si vous avez l'œil net, tout votre corps
 » aura de la lumière ; mais si vous avez
 » l'œil gâté, tout votre corps sera dans les
 » ténèbres. Si donc la lumière que vous
 » avez n'est que ténèbres, que sera-ce des
 » ténèbres mêmes ? »

terminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes. Amen dico vobis, quia receperunt mercedem suam. 17. Tu autem cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, 18. Ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo qui est in abscondito : et Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi.

Matth. 6, v 22. Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. 23. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit. Si ergo lumen quod in te est, tenebræ sunt, ipse tenebræ quantæ erunt ?

² Quelques-uns croient qu'ils se frottaient le visage avec certaines compositions qui les rendaient pâles et livides. C'était le fard de l'hypocrisie.

³ Supposé que d'ailleurs vous dussiez vous la parfumer ce jour-là : car si on ne la parfumait que les jours de jeûne, alors les parfums, au lieu de déguiser le jeûne, en deviendraient l'annonce. N'affectez donc rien, et que votre extérieur laisse ignorer les mortifications que vous devez pratiquer en secret.

CHAPITRE XVII.

Suite du sermon sur la montagne.

L'orgueil, la volupté, la colère et la vengeance, c'est-à-dire presque toutes les passions, étaient terrassées par ces divins préceptes. Jésus-Christ les avait combattues jusque dans le cœur de l'homme, où elles ne pouvaient plus subsister après les coups mortels qu'il leur avait portés. Car, bien différent des Pharisiens qui nettoyaient les dehors et laissaient la corruption au dedans, ce sage médecin s'applique à rectifier l'intérieur, sans lequel l'extérieur, supposé même qu'il pût être bien réglé, ne serait qu'une montre hypocrite, et le vice fardé des couleurs de la vertu. Une passion restait à combattre; c'est l'avarice, de toutes les passions celle qui tient au cœur par de plus profondes racines, et la plus difficile à extirper. Jésus-Christ en fait voir la folie, en ce qu'elle amasse des biens dont le plus souvent elle n'a pas la jouissance; le dérèglement, en ce qu'elle remplit tellement le cœur, qu'elle en exclut toute pensée et tout désir vers le ciel; l'illusion, en ce qu'elle prétend, contre la raison et l'expérience, pouvoir s'allier avec le service de Dieu : car presque tous les avares veulent être dévots, et se persuadent qu'ils le sont. Enfin, suivant sa méthode ordinaire, Jésus-Christ l'attaque dans le cœur, en lui ôtant le plus spécieux de tous ses prétextes, qui est la crainte des besoins à venir. Cette excellente morale fait le sujet des articles suivants :

Matth. 6, v. 19. Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi serugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur. 20. Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, u-

« Ne vous amassez point des trésors sur
» la terre, où la rouille et les vers consu-
» ment tout, et où les voleurs creusent et
» dérobent; mais amassez-vous des tré-
» sors dans le ciel¹, où il n'y a ni rouille ni

¹ On le fait principalement par l'aumône. C'est donc perdre ses biens que de les garder; et les donner, c'est thésauriser.

» vers qui consomment, et où il n'y a point
 » de voleurs qui creusent et qui dérobent.
 » Car où est votre trésor, là est aussi votre
 » cœur.

» Nul ne peut servir deux maîtres : car
 » ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou s'il
 » respecte celui-là, il méprisera celui-ci.
 » Vous ne pouvez servir Dieu et le démon
 » des richesses². C'est pour cela que je
 » vous dis : Ne vous inquiétez point, ni
 » au sujet de votre vie, de quoi vous vous
 » nourrirez; ni, au sujet de votre corps,
 » de quoi vous vous habillerez. La vie n'est-
 » elle pas plus que la nourriture, et le corps
 » plus que l'habillement? Regardez les oi-
 » seaux du ciel : ils ne sèment ni ne mois-
 » sonnent, ni n'amassent dans des greniers;
 » et votre Père céleste les nourrit. Ne va-
 » lez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?
 » Mais qui de vous, à force d'y penser,
 » peut ajouter une coudée à sa taille? Et
 » du vêtement, pourquoi vous en inquié-
 » tez-vous? Voyez les lis de la campagne,
 » comme ils croissent. Ils ne travaillent ni
 » ne filent, et néanmoins je vous dis que
 » Salomon, même dans toute sa gloire, n'a
 » point été si bien paré que l'est un de ces
 » lis. Or, si Dieu habille de la sorte une
 » herbe champêtre qui est aujourd'hui et
 » qu'on jette demain dans le four, com-
 » bien plus le fera-t-il pour vous, gens de
 » peu de foi? Ne vous inquiétez donc
 » point, et ne dites point : Qu'aurons-nous

bi neque serugo neque
 tineæ demolitur, et ubi
 fures non effodiunt,
 nec furantur. 21. Ubi
 enim est thesaurus
 tuus, ibi est et cor tu-
 um.

Matth. 6, 24. Nemo
 potest duobus domi-
 nis servire : aut enim
 unum odio habebit,
 et alterum diliget : aut
 unum sustinebit et al-
 terum contemnet : non
 potestis Deo servire,
 et mammonæ. 25. Ideo
 dico vobis, ne solliciti
 sitis animæ vestræ
 quid manducetis, ne-
 que corpori vestro
 quid induamini. Nonne
 anima plus est quam
 esca, et corpus plus
 quam vestimentum ?
 26. Respiciat volatilia
 cœli, quoniam non se-
 runt, neque metunt,
 neque congregant in
 horrea; et Pater vester
 cœlestis pascit illa.
 Nonne vos magis pluris
 estis illis ? 27. Quis au-
 tem vestrum cogitana
 potest adjicere ad sta-
 turam suam cubitum
 unum ? 28. Et de vesti-
 mento quid solliciti
 estis ? Considerate lilia
 agri quomodo cres-
 cunt. Non laborant,
 neque nent. 29. Dico
 autem vobis, quoniam
 nec Salomon in omni
 gloria sua coopertus est
 sicut unum ex istis.
 30. Si autem fœnum
 agri, quod hodie est,
 et cras in clibanum
 mittitur, Deus sic ves-
 tit : quanto magis vos
 modicæ fidei ? 31. No-

² Remarquez la propriété du terme : car on peut posséder des richesses,
 servir Dieu ; mais on ne peut pas être asservi aux richesses et servir Dieu.

lite ergo solliciti esse, dicentes ; Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ? 37. Hæc enim omnia gentes inquirunt. Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis. 33. Querite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis. 34. Nolite ergo solliciti esse in crastinum. Crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi. Sufficit diei malitia sua.

- » pour manger et pour boire, et de quoi
- » nous habillerons-nous ? Car ce sont les
- » gentils qui ont de l'inquiétude ¹ sur toutes ces choses, et votre Père céleste sait
- » que vous en avez besoin. Cherchez donc
- » premièrement le royaume de Dieu et sa
- » justice, et vous aurez tout cela par-dessus. Ne vous inquiétez point pour le lendemain : car le lendemain s'inquiétera
- » pour lui-même. A chaque jour suffit sa peine. »

Les jugements que nous faisons les uns des autres occupent ici une place qui fait bien voir que cette manière a paru à Jésus-Christ plus importante que ne le croient la plupart des hommes, qui comptent à peine parmi leurs fautes celles qu'ils commettent tous les jours en ce genre. On en connaîtra encore mieux la conséquence lorsqu'on aura vu quelle récompense Jésus-Christ promet à ceux qui ne jugent pas, et quel jugement il réserve à ceux qui jugent ².

L. 6, v. 37. Nolite judicare, et non judicabimini. Nolite condemnare, et non condemnabimini.

- « Ne jugez point, dit-il, et vous ne serez
- » point jugés ; ne condamnez point, et
- » vous ne serez point condamnés : car se-

¹ Dieu ne défend pas ici la prévoyance. Ailleurs il commande le travail ; mais il défend l'inquiétude, comme injurieuse à sa providence paternelle.

Ne pas s'inquiéter pour la vie présente et s'occuper beaucoup de la vie future, c'est, en deux mots, ce que nous devons faire, et le contraire de ce que nous faisons.

² Ce qui est clair comme le jour, on ne le juge pas, on le voit. Hors de là ne jugez jamais, si vous n'êtes juge. On l'est à l'égard de ceux sur qui on a droit de correction. Il peut être permis d'agir sur un soupçon légitime ; mais il n'est pas permis de juger. Que la fidélité d'un homme soit suspecte, ce n'en est pas assez pour qu'on ait droit de le juger infidèle, quoique c'en soit assez pour qu'on puisse, en certaines circonstances, le déplacer ou le congédier, par le droit que l'on a de ne se servir que de gens dont la fidélité n'est pas suspecte. Si on connaît le droit, on n'en connaît guère les bornes ; car non-seulement on forme le jugement, mais on le prononce et on le publie, sans songer qu'un subalterne, et, si l'on veut un domestique, n'a pas moins de droit à sa réputation que son maître à la sienne, et que souvent elle lui est plus nécessaire. C'est ici un de ces péchés qui ne sont jamais remis, s'ils ne sont réparés.

- « Ion que vous jugerez, on vous jugera ³. »
 « Et d'où vient que vous voyez une paille
 « dans l'œil de votre frère, et que vous ne
 « voyez pas une poutre qui est dans votre
 « œil ? ou comment dites-vous à votre
 « frère : Laissez-moi ôter une paille de vo-
 « tre œil, tandis que voilà une poutre dans
 « le vôtre ⁴ ? Hypocrite ! ôtez première-
 « ment la poutre de votre œil, et après
 « vous songerez à ôter la paille de l'œil de
 « votre frère. »

On a déjà remarqué que dans ce discours Jésus-Christ a plus directement en vue les Apôtres, et que, parmi les préceptes qu'il y donne, il en est qui ne conviennent proprement qu'à eux et à leurs successeurs dans le ministère apostolique. Celui qu'on va lire est de ceux-ci : « Ne donnez point
 « aux chiens ce qui est saint ; et ne jetez
 « point vos perles devant les porceaux ,
 « de peur qu'ils ne les foulent aux pieds ,
 « et que se tournant contre vous ils ne
 « vous déchirent ⁵. » Ce qui signifie qu'il ne faut ni exposer les

*Matth. 7, v. 2. In quo enim iudicio iudicaveritis, iudicabimini. 3. Quid autem vides festucam in oculo fratris tui : et trabem in oculo tuo non vides ? 4. Aut quomodo dicis fratri tuo : Sine eji-
 am festucam de oculo tuo : et ecce trabs est in oculo tuo ? 5. Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui.*

v. 6. Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos, ne forte conculcent eas pedibus suis, et conversi dirumpant vos.

³ C'est-à-dire que ceux qui auront jugé rigoureusement seront jugés à la rigueur : car les jugements de Dieu ne seront ni faux ni téméraires comme les nôtres. Par où pourraient-ils donc être semblables aux nôtres, si ce n'est par la sévérité ! Il y a deux manières de juger le coupable même atteint et convaincu ; l'une pleine de hauteur et de dureté, l'autre douce et indulgente. La première était celle des Pharisiens ; la seconde celle de Jésus-Christ, qui disait à la femme adultère : *Ce ne sera pas moi qui vous condamnerai.*

⁴ Parce que la censure suppose le zèle de la justice, et qu'elle en est l'expression. Or, celui qui ne commence pas par se censurer lui-même n'a pas véritablement le zèle de la justice. Il n'en a donc que le masque ; et c'est en cela qu'il est hypocrite.

⁵ Si quelqu'un était tenté de croire que Jésus-Christ agissait contre ses propres maximes lorsqu'il annonçait sa doctrine aux Juifs, à qui elle fut inutile, et aux Pharisiens, dont elle excita les fureurs, on répond 1° que plusieurs l'écou-
 taient avec docilité et profitaient de ses instructions. 2° Lorsqu'il enseignait les Juifs, il enseignait toutes les nations et tous les siècles, à qui sa doctrine devait être répétée. 3° Les contradictions qu'elle lui attirait devaient, en causant sa mort, occasionner la rédemption du genre humain. Toute persécution prévue

choses saintes à être profanées, ni annoncer les vérités de l'Évangile, lorsque raisonnablement on ne doit pas en attendre d'autre fruit, que d'irriter ceux à qui on les annonce, et de s'attirer de leur part une persécution funeste au prédicateur, et peut-être à toute l'Eglise. Le zèle doit donc être selon la science; assez de gens le disent. Mais la science ne doit pas être sans le zèle; et si l'indiscrétion est blâmable, la lâcheté l'est encore plus. Ajoutons qu'elle est aussi plus commune, parce que les intérêts humains y trouvent bien mieux leur compte. Au temps des Apôtres il fallait plutôt recommander la discrétion que le zèle; en d'autres temps, il a été plus à propos de prêcher le zèle que la discrétion.

Après avoir donné sa loi, Jésus Christ n'avait plus qu'à prémunir les siens contre les fausses explications qu'on pouvait en donner. Il devait y en avoir de deux espèces. On pouvait d'abord l'expliquer par la coutume, qui est, dit-on, la meilleure interprète des lois. Jésus-Christ fait entendre que cette maxime n'a pas lieu à l'égard de la sienne. Il déclare formellement que le grand nombre sera des prévaricateurs, et que celui des observateurs fidèles sera sans comparaison le plus petit; qu'ainsi sa loi doit être entendue et observée à la lettre, ou si l'on veut l'expliquer par la pratique, ce n'est que dans la pratique du petit nombre qu'il faut en chercher le véritable sens. Les mauvaises gloses des faux prophètes étaient le second écueil qu'il fallait éviter. Jésus-Christ apprend à connaître ces hommes dangereux, et précautionne ainsi contre la séduction ceux qui désirent sincèrement de n'être pas séduits. Car le faux prophète, lorsqu'il est démasqué, ne prend plus que ceux qui veulent bien se laisser prendre: Voici les propres paroles du Sauveur. « Entrez par la porte

Matth. 7, v. 13. Intrate per angustam portam : quia lata » étroite : car la porte de la perdition est » large, et le chemin qui y mène est spa-

ne doit pas empêcher la prédication; elle ne doit suspendre que celle qui n'aurait pas d'autre effet que la persécution, ou dont les fruits seraient trop peu abondants pour contre balancer le mal de la persécution.

« cieux, et le nombre de ceux qui y passent est grand. Oh ! qu'étroite est la porte ! » s'écrie-t-il d'un ton de surprise, qui devrait jeter l'effroi dans tous les cœurs. « Oh ! qu'étroite est la porte et étroit le chemin qui mène à la vie, et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée ! » C'est dire beaucoup en peu de mots ; il ajoute incontinent : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous, déguisés en brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits ¹. Cueille-t-on des raisins aux épines, ou des figues aux chardons ? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits, et tout méchant arbre porte de méchants fruits. Un bon arbre ne peut porter de méchants fruits, ni un méchant arbre porter de bons fruits ². Tout arbre qui ne porte pas de

porta, et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. 14. Quam angusta porta :

Quam angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam ; et pauci sunt qui inveniunt eam !

15. Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. 16. A fructibus eorum cognoscetis eos. Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus ? 17. Sic omnis arbor bona fructus bonos facit : mala autem arbor malos fructus facit. 18. Non potest arbor bona malos fructus facere : neque arbor mala bonos fructus facere. 19. Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mit-

¹ C'est-à-dire à leurs œuvres. Telle œuvre mauvaise peut décider le faux prophète : telle bonne œuvre ne décide pas également le véritable. On a déjà vu qu'il y a des prières fastueuses, des jeûnes superbes et des aumônes pharisaïques. L'humilité et la charité sont les marques les moins équivoques. Le faux prophète a beau se déguiser, il est toujours méprisant et médisant, et il ne tarde pas à le paraître. Cependant on peut n'avoir ni humilité ni charité, et n'être pas un faux prophète. Il y a des hommes qui font le mal et qui enseignent le bien. Les œuvres ne sont donc pas une règle infailible pour démêler ici le vrai du faux, et Jésus-Christ ne les propose que comme une règle prudente pour discerner entre les prophètes ceux qu'on doit réprouver, ou dont on doit au moins se défier.

² On aurait peine à compter toutes les erreurs qui s'étaient de cette maxime. La plus impie était celle des Manichéens, qui en abusaient pour défendre leur dogme des hommes nés bons et nécessités au bien, et des hommes nés méchants et nécessités au mal. La plus bizarre était celle des Pélagiens, qui en inféraient qu'il n'y a pas de péché originel, parce que ce serait un mauvais fruit provenu du mariage, qui est un bon arbre. La plus connue est celle que le concile de Trente a condamnée dans les Protestants, qui en concluaient que toutes les actions des pécheurs et des infidèles sont autant de péchés.

tetur. 20. Igitur ex fructibus eorum cognoscetis eos.

L. 6, v. 45. Bonus homo de bono thesauro ordiis sui profert bonum, et malus homo de malo thesauro profert malum: ex abundantia enim cordis os loquitur.

- » bon fruit sera coupé et jeté au feu.
- » C'est donc à leurs fruits que vous les connaîtrez. L'homme qui est bon tire de bonnes choses du bon fonds de son cœur, et le méchant homme en tire de méchantes d'un méchant fonds: car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. »

CHAPITRE XVIII.

Fin du sermon sur la montagne.

Jésus-Christ finit par dire, ce qui est la conclusion naturelle d'un discours tel que celui-ci, qu'il ne donne pas sa loi aux hommes pour amuser leur curiosité ou pour fournir matière à leur éloquence, mais pour qu'ils l'observent, et qu'ils se sauvent en l'observant. Celui qui l'aura observée sera sauvé: celui qui ne l'aura pas observée sera réprouvé, fût-il d'ailleurs un prophète et un homme de prodiges; car ces dons, que Dieu accorde pour le bien de son Eglise, ne supposent pas toujours la sainteté dans ceux qui les ont reçus. Judas et bien d'autres, surtout dans le commencement du christianisme, sont la preuve que le don des miracles n'est pas abso-

L'arbre bon ou mauvais et l'homme bon ou mauvais ont quelque chose qui se ressemble: c'est par où Jésus-Christ les compare: ils ont aussi des différences essentielles, et c'est en les comparant par ces différences qu'on s'est égaré en tant de manières. Le bon arbre ne peut pas se rendre mauvais, et l'homme bon peut se rendre mauvais en abusant de sa liberté. Le mauvais arbre ne peut pas se rendre bon, et l'homme mauvais peut, par sa libre coopération à la grâce, devenir bon et juste. L'arbre mauvais ne peut pas produire un bon fruit, parce qu'il le produit toujours conforme à sa nature, qui est mauvaise; mais l'homme mauvais peut absolument produire une action qui n'est pas mauvaise, parce qu'étant libre, il peut ne pas agir toujours conformément à sa mauvaise disposition. On juge donc infailliblement de l'arbre par ses fruits, et moralement de l'homme par ses œuvres. Et quand on dit de l'homme on l'entend de sa doctrine: car c'est de quoi il s'agit en cet endroit.

lument incompatible avec l'état du péché. Mais quand nous n'aurions pas cette preuve de fait, il suffit, pour en être convaincu, d'entendre le jugement anticipé que Jésus-Christ va prononcer contre plusieurs de ces prophètes prévaricateurs et de ces miraculeux réprouvés. « Pourquoi,

- leur dit-il, m'appellez-vous Seigneur,
- Seigneur, et que vous ne faites pas ce
- que je vous dis? Ceux qui me disent :
- Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous
- dans le royaume des cieux : mais celui
- qui fait la volonté de mon Père céleste,
- celui-là entrera dans le royaume des
- cieux. Plusieurs me diront en ce jour-
- là, Seigneur, Seigneur, n'avons-nous
- pas prophétisé en votre nom? n'avons-
- nous pas chassé les démons en votre
- nom? n'avons-nous pas fait plusieurs
- miracles en votre nom? Et alors je leur
- dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais
- connus ; retirez-vous de moi, vous qui
- faites des œuvres d'iniquité. »

L 6, † 46. Quid autem vocatis me Domine, Domine, et non facitis quæ dico? Matth. 7, † 21. Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum colorum : sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in coelis est, ipse intrabit in regnum colorum. 22. Multi dicent mihi in illa die : Domine, Domine, nonne in nomine tuo prophetavimus, et in nomine tuo dæmonia eiecimus, et in nomine tuo virtutes multas fecimus? 23. Et tunc confitebor illis : Quia nunquam novi vos : discedite a me, qui operamini iniquitatem.

Ainsi, c'est à l'œuvre, et non au discours, que Jésus-Christ reconnaîtra les siens. Nous ne serons point appréciés par ce que nous aurons dit, ou ce que nous aurons su, mais par ce que nous aurons fait. Heureux celui qui aura mis en pratique les connaissances que Dieu lui aura données de sa loi ! Malheureux, au contraire, celui qui, se bornant à la connaître, n'en aura pas produit les fruits ! Mais ce qui dans ce grand jour fera la différence du bonheur et du malheur, fait à présent celle de la sagesse et de la folie : oh ! que de vrais sages se trouveront parmi ceux que nous traitons aujourd'hui de simples et d'ignorants, et que d'insensés parmi ceux que nous ne reconnaissons pas seulement pour sages, mais pour maîtres de la sagesse ! C'est à quoi Jésus-Christ nous prépare par ces dernières paroles : « Tout homme

L. 6, † 47. Omnis qui venit ad me, et audit sermones meos,

et facit eos, ostendam vobis cui similis sit : 48. Similis est homini ædificanti domum, qui fodit in altum, et posuit fundamentum super petram : *Matth.* 7, v. 25. Et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit : fundata enim erat super petram : 26. Et omnis qui audit verba mea hæc et non facit ea, similis erit viro stulto qui ædificavit domum suam super arenam ; 27. Et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et cecidit ; et fuit ruina illius magna. 28. Et factum est, cum consummasset Jesus verba hæc, admirabantur turbæ super doctrinam ejus. 29. Erat enim docens eos sicut potestatem habens, et non sicut scribæ eorum et pharisæi.

» cours, et qui les met en pratique, je vais
 » vous montrer à qui il est semblable. Il
 » est semblable à un homme qui bâtit une
 » maison, et qui, après avoir creusé bien
 » avant, mit les fondements sur le roc :
 » la pluie vint, les rivières se débordèrent,
 » les vents soufflèrent, et battirent cette
 » maison ; mais elle ne tomba point, parce
 » qu'elle était bâtie sur le roc. Au con-
 » traire, quiconque entend ce que je viens
 » de dire et ne le met point en pratique,
 » sera semblable à un homme sans juge-
 » ment, qui bâtit sa maison sur le sable.
 » La pluie vint, les rivières se débordè-
 » rent, les vents soufflèrent et battirent
 » cette maison : elle tomba, et le débris
 » en fut grand. Jésus ayant achevé ce dis-
 » cours, le peuple demeura plein d'admi-
 » ration pour sa doctrine. Car, *est-il dit*
 » *encore*, il les enseignait comme un
 » homme qui a autorité, et non pas
 » comme leurs scribes, et comme les pha-
 » risiens¹.»

On a des raisons de croire que ce discours ne fut pas prononcé tout entier sur la montagne, mais qu'à l'occasion du sermon qu'y fit Jésus-Christ, l'Evangile rapporte plusieurs autres maximes du Sauveur, proférées en d'autres circonstances, et qui, rapprochées de celles qu'il venait de proposer, font un corps de doctrine qu'on peut regarder comme l'abrégé de la morale chrétienne. On a pu remarquer encore qu'on ne s'est pas astreint à suivre toujours l'ordre dans lequel elles se trouvent placées dans le texte sacré. On l'a fait pour mettre de suite celles qui ont rapport à un même sujet. Les interprètes conviennent assez que les évangélistes mêmes

¹ Voyez la note 1 de la page 78.

ne les ont pas rangées dans l'ordre où le Sauveur les avait dites. Cet ordre n'était pas nécessaire, puisque le Saint-Esprit ne leur a pas inspiré de le suivre ; mais nous avons dû faire ce rapprochement dans un ouvrage qui a pour objet principal de lier leurs paroles sacrées, et d'en faire un tout suivi et méthodique.

CHAPITRE XIX.

Lépreux guéri. — Serviteur du Centenier. — Fils de la veuve de Naïm ressuscité. — Jean député à Jésus-Christ deux de ses disciples. — Il est loué par Jésus-Christ.

Nous revenons au détail des actions du Sauveur, dans lesquelles un esprit attentif ne trouvera pas moins d'instructions que dans ses discours. « Lorsqu'il fut

- descendu de la montagne, une grande
- foule de peuple le suivit : en même
- temps un lépreux vint à lui, et l'adora,
- lui faisant une prière, et lui disant, le
- genou en terre : Seigneur, vous pouvez
- me rendre net, si vous le voulez. Jésus
- eut pitié de lui, et, étendant sa main, il
- le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez
- net. Dès qu'il eut parlé, la lèpre de cet
- homme disparut, et il se trouva net. Jésus
- le fit retirer aussitôt, et lui dit en le
- menaçant : Gardez-vous bien de dire ceci
- à personne². Allez seulement vous mon-

Matth. 8, v 1. Cum autem descendisset de monte, secutæ sunt eum turbæ multæ. Et ecce, M. 1, v 40, venit ad eum leprosus, Matth. 8, v 2, adorabat eum, M. 1, v 40, deprecans eum, et genu flexo dixit ei: Matth. 8, v 2, Domine, si vis, potes me mundare. M. 1, 41. Jesus autem misertus ejus, extendit manum suam, et tangens eum, ait illis Volo, mundare. 42. Et cum dixisset, statim discessit ab eo lepra, et mundatus est. 43. Et comminatus est ei, statimque ejecit illum; 44. Et dicit illi: Vide nemini dixeris: sed vade, ostende te

² On a déjà rapporté à la note de la page 102 les raisons générales pour lesquelles Jésus-Christ exigeait quelquefois le secret de ceux qu'il avait guéris miraculeusement. Il reste une difficulté à l'égard de celui-ci. Il paraît qu'il fut guéri à la vue d'un grand peuple. Jésus-Christ pouvait-il prétendre raisonnablement qu'une action si publique demeurât secrète? On répond qu'il n'était pas impossible que le miracle n'eût été aperçu que d'un très-petit nombre d'hommes. Dans la foule, un lépreux peut n'être pas reconnu pour lépreux ; si celui-ci l'a-

principi sacerdotum , et offer pro emundatione tua quæ præcepit Moyses in testimonium illis. 45. At ille egressus cepit prædicare, et diffamare sermonem, ita ut jam non posset manifeste introire in civitatem, sed foris in desertis locis esset, et conveniebant ad eum undique L. 5, † 15, turbæ multæ, ut audirent et curarentur ab infirmitatibus suis. 16. Ipse autem secedebat in desertum, et orabat.

» trer au prince des prêtres ¹, et afin qu'ils
 » aient une preuve de votre guérison, offrez ce qui a été prescrit par Moïse ² ?
 » Mais lui s'en étant allé, commença à dire
 » la chose hautement, et à la répandre
 » partout : de sorte que Jésus ne pouvant
 » se montrer dans la ville, se tenait dehors
 » dans les lieux déserts. Mais de toutes
 » parts les peuples venaient à lui en foule
 » pour l'entendre, et pour être guéris de
 » leurs maladies. Cependant Jésus » se déro-
 » bait à eux de temps en temps, et » se
 » retirait dans la solitude pour prier. »

La charité l'obligea bientôt d'en sortir, et le fit retourner

L. 7, † 1. Intravit aux lieux qu'il évitait avec tant de soin.
 Capharnaüm.

2. Centurionis autem cujusdam servus male habens, erat moriturus, qui illi erat

» Il vint donc à Capharnaüm, » où il trouva
 dès l'entrée ce que sa bonté prévenante y
 était venue chercher. » Un centurion avait

vait été, les Juifs l'auraient-ils laissé s'y mêler si avant, et pénétrer jusqu'aux pieds du Sauveur ? Si la maladie a pu n'être pas aperçue, la guérison a pu également échapper au grand nombre. Demandée en fort peu de mots et obtenue par un simple attouchement accompagné de deux paroles, elle aurait pu n'être remarquée que par les disciples, qui apparemment environnaient le Sauveur, et le cachaient, au moins en partie, aux yeux de la multitude.

¹ Plusieurs ont dit que Jésus envoya le lépreux guéri se montrer aux prêtres, afin qu'ils ne pussent pas contester le miracle après qu'eux-mêmes l'auraient reconnu et déclaré ; il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait fait à ce dessein. On pouvait guérir naturellement de la lèpre, et l'inspection de cet homme pouvait bien assurer de sa guérison, mais non de la manière miraculeuse dont elle avait été opérée. Ce fut donc par déférence pour la loi que Jésus-Christ l'obligea à cette démarche. Mais lui-même n'avait-il pas violé la loi en le touchant ? Sans relever ici les titres incontestables qui le dispensaient de la loi, on peut dire qu'en paraissant s'écarter de la lettre, il en avait suivi l'esprit. Elle défendait de toucher un lépreux, parce que la lèpre, maladie fort contagieuse, se communiquait par l'attouchement. Celui de Jésus-Christ, salutaire au lépreux qu'il touchait, ne pouvait pas être dangereux pour lui-même ; et la loi, qui défendait les attouchements qui pouvaient multiplier les lépreux, était bien éloignée de défendre ceux qui en diminuaient le nombre.

² Le rite pour la purification des lépreux se trouve au chap. 14 du Lévitique depuis le verset 2 jusqu'au 31 inclusivement.

» un serviteur malade qui s'en allait mourir, et qui lui était fort cher. Comme il » avait ouï parler de Jésus, il lui envoya » les anciens des Juifs, pour le prier de » venir guérir son serviteur, disant : Seigneur, j'ai un serviteur chez moi qui est » au lit paralytique, et qui souffre de » grandes douleurs. Ces gens étant venus » à Jésus, le suppliaient instamment, et » disaient : Il mérite que vous fassiez cela » pour lui; car il est affectionné à notre » nation; et lui-même nous a fait bâtir une » synagogue. » Chercher à intéresser par ce motif, c'était, quoi qu'en ait dit depuis la calomnie, reconnaître Jésus pour un bon citoyen. Sa réponse dut les confirmer dans cette idée. « J'irai, dit-il, et je » le guérirai.

» Il s'en alla avec eux; et comme il approchait de la maison, le centurion, » de qui la foi avait reçu de nouveaux accroissements, » lui envoya de ses amis lui dire » de sa part ces paroles dont Jésus-Christ a loué si hautement la foi, et que l'Eglise a recueillies comme l'expression de la plus profonde humilité : « Seigneur, ne » vous incommodez point : car je ne mérite pas que vous entriez chez moi. Aussi » ne me suis-je pas même jugé digne d'aller vous trouver; mais dites un mot, et » mon serviteur sera guéri. Car moi-même » je ne suis qu'un officier subalterne qui » ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : » Allez, et il va; et à l'autre, venez, et il vient; et à mon valet, faites cela, et il le » fait. » C'était confesser qu'à plus forte raison Jésus, qui était maître de toutes choses, et qui ne reconnaissait point de maître dans l'univers, n'avait qu'à parler

pretiosus. 3. Et cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret, et salvaret servum ejus, *Matth.* 8, v 6, dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur. *L.* 7, v 4. At illi cum venissent ad Jesum, rogabant eum sollicitè, dicentes ei : Quia dignus est ut hoc illi præstes. 5. Diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis.

Matth. 8, v 7. Et ait illi Jesus : Ego veniam, et curabo eum.

L. 7, v 6. Jesus autem ibat cum illis : et cum jam non longe esset a domo, misit ad eum centurio amicos, dicens :

Domine, noli vexari: non enim sum dignus ut sub tectum meum intres: 7. Propter quod et me ipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te: sed dic verbo, et sanabitur puer meus. 8. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites; et dico huic: Vade, et vadit; et alii: Veni, et venit; et servo meo: Fac hoc, et facit.

Domine, noli vexari: non enim sum dignus ut sub tectum meum intres: 7. Propter quod et me ipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te: sed dic verbo, et sanabitur puer meus. 8. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites; et dico huic: Vade, et vadit; et alii: Veni, et venit; et servo meo: Fac hoc, et facit.

L. 7, † 9. Quo audito, Jesus miratus est ; et conversus sequentibus se turbis dixit : Amen dico vobis, nec in Israel tantam fidem inveni. *Matth.* 8, † 11. Dico autem vobis, quod multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno coelorum. 12. Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores ; ibi erit fletus, et stridor dentium. 13. Et dixit Je-

pour être obéi de toute la nature. « Jésus » entendant ces paroles fut dans l'admiration ¹, et il dit au peuple qui le suivait : « Je vous le dis en vérité, je n'ai point » trouvé tant de foi même dans Israël ². » Or je vous dis que plusieurs viendront » de l'Orient et de l'Occident, et seront » placés au festin ³ avec Abraham, Isaac » et Jacob dans le royaume des cieux ⁴, » mais que les enfants du royaume seront » jetés dehors dans les ténèbres. C'est là » qu'il y aura des pleurs et des grince-

¹ L'admiration proprement dite est excitée par quelque événement imprévu, ou par quelque objet inconnu et nouveau ; elle suppose donc toujours un défaut de connaissance précédente, et ne peut convenir à Jésus-Christ, qui sait tout, qui ne pouvait ignorer en particulier la foi du centurion, laquelle était son ouvrage, puisque c'était lui qui l'avait produite par sa grâce ; mais il prenait l'air et le ton de l'admiration pour se conformer à nos façons d'agir, et pour nous apprendre ce que nous devons admirer.

² Plusieurs exceptent les Apôtres, tous la sainte Vierge et S. Jean-Baptiste. Jésus-Christ parle ici de la nation en général, sans y comprendre les vocations spéciales et les âmes privilégiées. Un roi peut dire, parlant d'un de ses sujets : Il n'y a personne dans mon royaume qui me soit aussi affectionné que celui-ci ; quoiqu'il n'ignore pas qu'il est encore plus cher à son épouse et à ses enfants.

³ Le mot latin signifie le souper, qui était proprement le repas des anciens. L'Écriture lui compare souvent le bonheur du ciel. Ce qui suit continue la comparaison. Tandis que les étrangers y seront assis avec les patriarches, les enfants du royaume, c'est-à-dire les Juifs, qui en vertu des promesses y avaient le droit qu'ont les enfants d'être assis à la table de leur père, en seront chassés et jetés dehors dans les ténèbres. Lorsqu'on soupe, la lumière est dans la salle, et la nuit est dehors. Là, ils pleureront de douleur, et grinceront les dents de rage de se voir exclus de la fête à laquelle ils avaient été appelés les premiers.

⁴ Par le royaume des cieux quelques-uns entendent ici l'Eglise ou la foi en Jésus-Christ. Abraham, Isaac et Jacob ont cru au Messie qui devait venir, comme nous croyons au Messie qui est venu : ils étaient donc membres de l'Eglise comme les gentils. De plus, nous savons que les gentils iront prendre place au ciel avec Abraham, Isaac et Jacob. Le royaume est donc ici l'Eglise et le ciel, dont le bonheur est représenté par le festin, comme les ténèbres extérieures sont l'image de l'enfer, dont le supplice est exprimé par les pleurs et le grincement de dents.

ments de dents. Alors Jésus dit au centurion, » par l'entremise de ceux qu'il lui avait députés ; « Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru ⁵ . » et à l'heure même le serviteur fut guéri ; et ceux qui avaient été envoyés étant retournés, le retrouvèrent en santé.

» Jésus alla ensuite à une ville appelée Naïm, suivi de ses disciples et d'une troupe nombreuse. » On a déjà vu que les Juifs étaient dans l'usage d'enterrer les morts hors des villes, soit qu'ils le fissent pour éviter quelque impureté légale, ou que ce fût seulement une police sagement établie. » Lors donc que Jésus approchait de la porte de la ville ⁶, » il se trouva, par un de

sus centurioni : Vade, et sicut credidisti, fiat tibi. Et sanatus est puer in illa hora. L. 7, v. 10. Et reversi, qui missi fuerant, domum, invenerunt servum qui languerat, sanum.

11. Et factum est, deinceps ibat in civitatem quæ vocatur Naïm, et ibant cum eo discipuli ejus et turba copiosa.

12. Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunc-

⁵ Jésus-Christ paraît parler au centurion comme s'il était présent, et il semble, selon S. Matthieu, qu'en effet il était présent en personne. Selon S. Luc, il ne s'est pas jugé digne de se présenter à Jésus-Christ, à qui il a député d'abord les anciens des Juifs, et ensuite ses amis. Cette différence a fait croire que c'étaient deux histoires différentes ; mais il y a un fond de ressemblance qui décide que c'est la même. On a, de part et d'autre, un centurion, un serviteur malade, le même discours du maître, et la même prière à Jésus-Christ de ne pas venir jusqu'en son logis, la même foi, et de la part de Jésus-Christ la même admiration, qui lui fait dire qu'il n'a pas trouvé une si grande foi dans Israël. Avec cela, on peut encore subtiliser sur les différences ; mais au fond, c'est la même histoire, et le bon sens ne permet pas d'en douter.

⁶ La rencontre du peuple qui suivait Jésus avec la foule qui accompagnait le convoi, donna bien des spectateurs à ce miracle ; et il est certain que Jésus-Christ voulait qu'il eût un très-grand éclat. Les interprètes y ajoutent encore le monde qui se trouvait à la porte de la ville pour les jugements. On lit en effet dans l'Ecriture que les Israélites y tenaient une espèce de barreau où on décidait les procès ; mais cette coutume subsistait-elle encore au temps de Jésus-Christ ? Les textes qu'on cite à ce sujet ne sont pas postérieurs au temps des rois de Juda. En fait d'usages, plusieurs siècles font bien des changements, surtout chez un peuple qui, dans sa transmigration, a pu quitter beaucoup de ses usages pour prendre ceux de la nation au milieu de laquelle il habitait. Il arrive quelquefois aux interprètes de donner ainsi pour des coutumes du temps de Jésus-Christ celles dont on ne trouve des exemples que dans des siècles beaucoup antérieurs. Rien n'est plus incertain, et l'on a cru qu'il pouvait n'être pas inutile d'en faire la remarque.

tus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat ; et turba civitatis multa cum illa. 13. Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. 14. Et accessit et tetigit loculum. (Hi autem qui portabant, steterunt).

ces hasards apparents qui n'en étaient jamais un pour le Sauveur, « qu'on portait » un mort au lieu de la sépulture. C'était » un fils unique dont la mère était veuve, » et il y avait avec elle beaucoup de personnes de la ville. Dès que le Seigneur » la vit, il fut touché de compassion pour » elle. Ne pleurez point, lui dit-il ; puis » s'étant approché, il toucha le cercueil. » Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. »

Alors prenant ce ton absolu qui ne convient qu'à l'arbitre souverain de la vie et de la mort : « Jeune homme, dit-il,

Et ait : Adolescens, tibi dico, surge. 15. Et resedit qui erat mortuus, et cepit loqui. Et dedit illum matri suæ. 16. Accipit autem omnes timor ; et magnificabant Deum dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis ; et quia Deus visitavit plebem suam. 17. Et exiit hic sermo in universam Judæam de eo, et in omnem circa regionem.

» levez-vous, je vous l'ordonne. Le mort » se mit aussitôt en son séant, et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère. Tout le monde fut saisi d'une frayeur *religieuse*, et ils publiaient les grandeurs de Dieu, disant : Il a paru un grand prophète parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée, et dans tous les pays circonvoisins. »

Il parvint jusqu'aux oreilles de Jean, qui, dans la prison où l'avait mis l'incestueux Hérode, n'était pas resserré jusqu'au point de n'avoir aucune communication au dehors. Il y était visité, et, suivant la pratique des saints qui font tout le bien qu'ils peuvent, lorsqu'ils ne peuvent pas faire tout celui qu'ils veulent, et ont ainsi devant Dieu le mérite de celui qu'ils ne font pas, il annonçait le Messie au moins à ses disciples, et se profitait des occasions qui s'offraient de le leur faire connaître. Ce qui lui revenait de ses miracles en était une trop favorable

Matth. 11, v. 2. Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi, L. 7, 19, et nuntiaverunt Joanni

pour qu'il la laissât échapper. « Un jour » donc qu'il entendit parler des œuvres de Jésus au milieu de ses liens, » dont ce récit lui faisait oublier les rigueurs, » (c'é-

» taient ses disciples qui les lui racontaient
 » en détail), il en appela deux, qu'il en-
 » voya lui dire : Est-ce vous qui devez ve-
 » nir, ou devons-nous en attendre un au-
 » tre ? » Il n'est pas difficile de pénétrer
 son dessein. Jean ne pouvait pas ignorer ce qu'était Jésus,
 lui qui le faisait connaître aux autres, ni commencer à douter
 s'il était le Messie lorsqu'il faisait des miracles, après l'avoir
 reconnu avant qu'il en eût fait. Mais ses disciples toujours
 trop prévenus en faveur de leur maître, doutaient encore si
 Jésus lui était préférable. Jean voulut qu'ils le vissent de leurs
 propres yeux dont le témoignage achèverait de les convaincre,
 quoiqu'à leur égard il ne dût pas avoir plus de certitude que
 celui qu'ils avaient entendu de sa bouche. Les deux députés,
 qui étaient apparemment les plus incrédules, « étant donc ve-
 nus trouver Jésus : Jean-Baptiste, lui
 dirent-ils, nous a envoyés vous dire :
 Est-ce vous qui devez venir, ou devons-
 nous en attendre un autre ? » Avant de
 de leur répondre, Jésus fit ce que Jean
 avait prévu. « A l'heure même il délivra
 plusieurs personnes de leurs infirmités,
 des maux » dont ils étaient affligés, « et
 des malins esprits » qui les possédaient :
 « Il rendit aussi la vue à plusieurs aveu-
 gles. Ensuite, pour réponse, il dit aux
 disciples de Jean : Allez, rapportez à
 Jean ce que vous avez ouï et ce que vous
 avez vu ; que les aveugles voient, que
 les boiteux marchent ¹, que les lépreux

discipuli ejus de omni-
 bus his. 19. Et convo-
 cavit duos de discipu-
 lis suis Joannes, et mi-
 sit ad Jesum dicens :
 Tu es qui venturus es,
 an alium expectamus?

20. Cum autem ve-
 nissent ad eum viri,
 dixerunt: Joannes Bap-
 tista misit nos ad te,
 dicens: Tu es qui ven-
 turus es, an alium ex-
 pectamus?

21. (In ipsa autem
 hora multos curavit a
 languoribus et plagis
 et spiritibus malis, et
 cæcis multis donavit
 visum.) 22. Et respon-
 dens, dixit illis: Eun-
 tes renuntiate Joanni
 quæ audistis, et vidis-
 tis: quia cæci vident,
 claudi ambulant, le-
 prosii mundantur, sur-
 di audiunt, mortui re-
 surgunt, pauperes e-

¹ On lit au chap. 35 d'Isaïe, qu'au temps du Messie les yeux des aveugles s'ouvriront et que les oreilles des sourds seront ouvertes; qu'alors le boiteux sau-
 tera comme le cerf, et que la langue des muets sera déliée. Il est visible que
 Jésus-Christ fait allusion à ces paroles, ce qui fait pour les disciples de Jean
 une double preuve, celle des miracles et celle de l'accomplissement des pro-
 phéties.

vangelizantur : 23. Et
beatus est quicumque
non fuerit scandaliza-
tus in me.

» deviennent nets, que les sourds enten-
» dent, que les morts ressuscitent, que
» l'Évangile est prêché aux pauvres¹ : heu-
» reux quiconque ne se scandalisera pas
» à mon sujet ! »

Cette réponse est adressée à Jean, parce que la demande avait été faite en son nom ; mais au fond elle était pour les disciples pour qui la demande avait été faite. Ce qui la termine achève de le montrer. Heureux, en effet, quiconque ne se scandalise pas de Jésus-Christ ! Le scandale qu'en prirent les Juifs fut pour eux le plus grand des malheurs. Mais cette vérité avait son application particulière aux disciples de Jean, qui s'étaient scandalisés de ce que Jésus-Christ ne prescrivait pas à ses disciples un genre de vie aussi austère que celui qu'ils pratiquaient eux-mêmes, et on n'a pas oublié qu'ils s'étaient joints aux Pharisiens pour lui en faire le reproche. Ils trouvaient donc ici tout ce dont ils avaient besoin, la preuve de la mission de Jésus-Christ par des miracles dont il avait bien voulu les rendre témoins oculaires, et de plus, un préservatif contre tout ce qui pouvait les aliéner de sa personne. Ni l'un ni l'autre n'étaient nécessaires à Jean-Baptiste. Aussi le Sauveur n'avait-il à lui donner que des éloges, les plus magnifiques qui soient jamais sortis de sa bouche sacrée, mais dont personne n'aurait été moins digne que le précurseur, si après avoir été prévenu de si grandes lumières, il avait été capable de douter un seul instant que Jésus fût véritablement le Messie.

Car soit que Jésus voulût simplement louer Jean, soit qu'il eût dessein d'empêcher en même temps que ceux qui avaient été témoins de la députation ne crussent que Jean chancelait dans

¹ Celui qui ne prêcherait que les riches ne prouverait rien, puisqu'il ne prouverait pas même qu'il est persuadé des vérités qu'il prêche. Celui qui prêche les pauvres est persuadé, et il persuade. Une charité si désintéressée devient une preuve de la religion comparable à la guérison des aveugles et à la résurrection des morts. Plaise au Ciel qu'elle n'ait jamais une autre ressemblance avec ces prodiges, celle d'être aussi rare !

le témoignage qu'il lui avait rendu, « lors-
 • que les envoyés furent partis, Jésus se
 • mit à parler de Jean, » et commençant
 par louer son inébranlable fermeté, « il dit
 • au peuple » qui l'écoutait : « Qu'êtes-
 • vous allés voir dans le désert ? un roseau
 • agité du vent ? » Une âme si peu solide et un caractère
 si frivole auraient-ils excité à ce point votre curiosité et votre
 admiration ? • Mais encore qu'êtes vous
 • allés voir ? Un homme vêtu mollement ?
 • Vous voyez que c'est dans les palais
 • des rois qu'on trouve ceux qui portent
 • de riches habits et qui vivent dans les
 • plaisirs. • Autre circonstance qui donne
 encore du poids au témoignage de Jean. Un homme dé-
 voué à un genre de vie si austère, n'ayant pas de besoins,
 n'avait aucun intérêt en ce monde. On ne pouvait donc pas
 le soupçonner de flatterie ; car quel profit en aurait-il retiré ?
 • Mais • enfin, ajoute le Sauveur, « qu'ê-
 • tes-vous *donc* allés voir ? Un prophète,
 • *me direz-vous ?* Oui, je vous le dis, et
 • plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il
 • est écrit : Voilà que j'envoie devant
 • vous mon ange qui vous préparera le
 • chemin ². Car, je vous le dis en vérité,
 • entre les enfants des femmes il n'y a

L. 7, v. 24. Et cum
 discessissent nuntii Jo-
 annis, coepit de Joanne
 ad turbas dicere: Quid
 existis in desertum vi-
 dere? arundinem ven-
 to agitatam?

25. Sed quid existis
 videre? hominem mol-
 libus vestimentis in-
 dutum? Ecce qui in
 veste pretiosa sunt et
 delicis, in domibus
 regum sunt.

26. Sed quid existis
 videre? prophetam?
 Utique dico vobis et
 plusquam prophetam.

Matth. 11, v. 10. Hic
 est enim de quo scrip-
 tum est: Ecce ego mit-
 to angelum meum an-
 te faciem tuam, qui
 præparabit viam tuam
 ante te. 11. Amen dico
 vobis: L. 7, v. 28, Ma-

² Dieu dit, dans Malachie, chap. 3 : *Voilà que j'envoie devant moi mon ange qui me préparera le chemin.* Dans le prophète, c'est le Fils qui parle ; dans l'évangéliste, c'est le Fils qui fait parler le Père ; de part et d'autre, c'est toujours Dieu et le même Dieu ; et la différence des deux textes montre la distinction et l'égalité des personnes. C'est la première preuve que donne Jésus-Christ de la supériorité de Jean sur tous les autres Prophètes ; car il est le seul prophète qui a été prophétisé. Il est appelé ange, qui signifie *envoyé*, à cause de son office, et aussi à cause de sa vie plus angélique qu'humaine qui, au rapport d'Eusèbe, *Démonstr. évang.* liv. ix, chap. 5, a fait croire à quelques-uns, qu'en effet et par sa nature Jean n'était pas un homme, mais un ange. Ils se trompaient sans doute ; mais on a donc pu s'y tromper.

ior inter natos mulierum propheta Joanne Baptista nemo est. Qui autem minor est in regno Dei, major est illo.

supériorité de la loi qui commence sur celle qui finit, que le premier de l'une, dans l'ordre du ministère, est le dernier de l'autre. Car un nouvel ordre de choses s'établit actuellement, et, placé entre les deux Testaments, Jean termine l'Ancien et

Matth. 11, † 12. A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc, regnum celorum.

annonce le Nouveau. • Depuis les jours de la prédication de Jean-Baptiste jusqu'à ce jour, le royaume des cieux, • auparavant proposé à un seul peuple, est ouvert à tous les peuples. Que les Juifs cessent de vanter les droits qu'ils y prétendent. Ce n'est pas un héritage dans lequel les enfants succèdent à leurs pères, c'est une conquête réservée à quiconque aura le

Vim patitur, et violenti rapiunt illud. 13. Omnes enim prophetæ et lex, usque ad Joannem, prophetaverunt.

courage de l'emporter l'épée à la main : • il souffre violence, et les violents le ra-
vissent. Car les Prophètes et la Loi ont prophétisé jusqu'à Jean. • Mais la prophétie cesse où l'accomplissement commence. Vous croyez, et il est vrai, qu'Elie doit être le précurseur du Messie ; • mais,

14. Et si vultis recipere, ipse est Elias, qui venturus est. 15. Qui habet aures audire, audiat.

• si vous voulez le reconnaître, Jean lui-même est l'Elie qui doit venir. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »

¹ S. Matthieu dit seulement : *Entre les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste.* Ce qu'il dit avant et après laisse assez voir que c'est du côté de la prophétie que Jean est préféré à tout ce qui avait paru jusqu'alors. S. Luc, qui dit nettement qu'il n'y a point de plus grand prophète que Jean-Baptiste, ne permet plus de douter que ce ne soit là le sens littéral. Le texte de S. Matthieu a fait croire que S. Jean est le plus grand saint tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ou, pour parler exactement, que nul n'a été plus saint que lui ; car le texte n'exclut pas l'égalité. Ce sens, quoiqu'il ne soit pas littéral, doit toujours être respecté, parce qu'il a été suivi par toute l'antiquité, et que l'Eglise semble l'avoir adopté dans ces paroles qu'elle chante en l'honneur du saint Précurseur : *Nul dans ce vaste univers n'a été plus saint que Jean.*

² Jésus-Christ se sert quelquefois de cette conclusion, lorsque ces paroles ont

Instruits de ce qu'était Jean-Baptiste, et de l'objet intéressant de sa mission, « le peuple et les pharisiens, qui entendirent ce discours, et qui avaient reçu le baptême de Jean, reconnurent » avec admiration et avec reconnaissance « la sagesse de Dieu » dans la justesse des moyens par lesquels il parvient à ses fins. « Mais les Pharisiens et les docteurs de la loi, qui n'avaient point été baptisés par Jean ³, méprisèrent les desseins de Dieu sur eux; » et leur inflexible opiniâtreté à rejeter tous les moyens que Dieu avait mis en œuvre pour les gagner leur attira de la part du Seigneur ce juste reproche.

« A qui, dit-il, comparerai-je cette race d'hommes, et à qui ressemblent-ils? Ils ressemblent aux enfants ⁴ qui se tiennent

L. 7, v. 29. Et omnis populus audiens, et publicani, justificaverunt Deum, baptizati baptismo Joannis.

30. Pharisei autem et legisperiti consilium Dei spreverunt in semetipsis, non baptizati ab eo.

31. Ait autem Dominus: Cui ergo similes dicam homines generationis hujus? Et

un sens mystérieux et profond, ou lorsqu'elles proposent une perfection sublime. Celles qu'il vient de dire sont du premier genre; et on ne se flatte pas que l'explication insérée dans le texte lève toutes les difficultés; en voici le précis qui pourra y donner un nouveau jour. Jean est déclaré le plus grand des enfants des femmes, non par la sainteté, à ne s'en tenir qu'au sens littéral, mais par sa qualité de précurseur immédiat du Messie, qualité qui l'élève au-dessus de tous les prophètes. Mais l'Eglise, que le Messie est venu fonder, est si supérieure à la Synagogue, que le dernier de ses ministres est, par son ministère, supérieur à Jean même. Cette Eglise s'établit actuellement, et on la désigne par le plus magnifique de ses caractères, par son universalité qui embrasse tous les peuples appelés des quatre parties du monde pour y entrer comme dans un pays de conquête. La prédiction de Jean est donnée pour l'annonce de son établissement et de la cessation de la Loi et des Prophètes qui n'y servaient que de préparatif. Les Juifs étaient dans la persuasion qu'Elie précéderait le Messie. Jean en a l'esprit et la vertu, et à cet égard leur attente est déjà remplie, sans préjudice de ce qui arrivera au second avènement, où tout le monde convient que le Messie sera précédé par Elle en personne.

³ C'était par le baptême de Jean que Dieu voulait les amener à la foi. Le mépris de la moindre grâce leur fit manquer la grâce décisive du salut. La chaîne une fois rompue ne se renoua plus pour eux. Profitons de tout, puisque les plus grandes choses tiennent souvent aux plus petites, et qu'il n'est pas impossible que ce qui est tout dépende de ce qui paraît approcher du rien.

⁴ Ce ne sont pas les Juifs incrédules, c'est Jésus-Christ et S. Jean qui sont comparés aux enfants qui chantent et qui pleurent, et les incrédules le sont aux

cui similes sunt? 32. Similes sunt pueris sedentibus in foro, et loquentibus ad invicem, et dicentibus: Cantavimus vobis tibiis, et non saltastis: lamentavimus, et non plorastis. 33. Venit enim Joannes Baptista, neque manducans panem, neque bibens vinum, et dicitis: Dæmonium habet. 34. Venit Filius hominis manducans, et bibens, et dicitis: Ecce homo devorator, et bibens vinum, amicus publicanorum, et peccatorum. 35. Et justificata est sapientia ab omnibus filiis suis.

- » assis dans la place publique, et qui se
- » disent les uns aux autres : Nous vous
- » avons joué de la flûte, et vous n'avez
- » point dansé; nous vous avons chanté des
- » airs tristes, et vous n'avez point pleuré.
- » Car Jean-Baptiste est venu, ne mangeant
- » point de pain, et ne buvant point de vin;
- » et vous dites : Il est possédé du démon.
- » Le Fils de l'homme est venu, mangeant
- » et buvant; et vous dites : Voilà un
- » homme qui aime à manger et qui est
- » adonné au vin, et il est ami des publi-
- » cains et des pécheurs. Ainsi la sagesse
- » a été justifiée par tous ses enfants; » et

non-seulement par ceux qui ont été dociles à sa voix, mais encore par les indociles. Ceux-ci voulaient-ils une vie austère? ils la trouvaient dans Jean-Baptiste. Aimaient-ils mieux une vie commune? c'était celle de Jésus-Christ. De ces deux genres de vie opposés, la critique de l'un était l'apologie de l'autre, et signifiait tour à tour qu'on voulait l'un ou l'autre. Après cela se scandaliser de l'un et de l'autre, et ne se rendre à aucun, c'était déclarer qu'on voulait se scandaliser de tout, et ne se rendre à rien. Du côté de Dieu les moyens ne manquaient donc pas; mais ils devenaient inutiles par l'obstination des incrédules; et les raisons que ceux-ci apportaient pour les éluder, étaient en même temps l'apologie de la conduite de Dieu et la condamnation de leur incrédulité. Qu'on ne soit pas surpris qu'ils soient compris avec les autres sous le nom commun d'enfants de la sagesse. Tous les Juifs avaient Dieu pour législateur, et sa sagesse pour directrice; et quoiqu'ils en fussent la plupart de mauvais disciples, ils n'en

enfants que les autres ne peuvent engager par aucun moyen à prendre part à leurs jeux. Cette manière de comparaison n'est pas sans exemples dans l'Écriture, qui compare assez souvent le tout au tout, laissant au lecteur attentif le soin de distribuer les divers membres de la comparaison.

étaient pas moins sous sa discipline; et dans ce sens tous ont pu en être appelés les enfants.

CHAPITRE XX.

Saintes femmes à la suite de Jésus-Christ. — Ses parents veulent se saisir de sa personne. — Guérison d'un possédé aveugle et muet. — Blasphème des Phariséens. — Pêché contre le Saint-Esprit.

Cependant « Jésus » dont le zèle ne pouvait être ni rebuté par les contradictions, ni épuisé par les travaux, « parcourait les villes et les bourgades, prêchant et annonçant le royaume de Dieu. Les douze, » à qui ses exemples devaient servir de leçons pour le même ministère, « étaient avec lui. Il y avait aussi quelques femmes ¹ qui avaient été délivrées des malins esprits et de maladies, savoir, Marie, appelée Madeleine ², de laquelle il était sorti

L. 8, v. 1. Et factum est deinceps, et ipse iter faciebat per civitates et castella, prædicans et evangelizans regnum Dei: et duodecim cum illo. 2. Et mulieres aliquæ, quæ erant curatæ a spiritibus malignis et infirmitatibus: Maria quæ vocatur Magdalene, de qua septem dæmonia exierant: et Joanna uxor Chusæ procura-

¹ On est peut-être surpris que le Sauveur ait souffert des femmes à sa suite. C'était, dit S. Jérôme, un usage établi chez les Juifs, que les femmes, et surtout les veuves, suivissent leurs docteurs, et fournissent à leurs besoins. La coutume était le scandale, et assurément les Juifs n'en prirent aucun de Jésus à ce sujet, puisqu'ils ne lui en firent jamais de reproche, eux qui le calomnièrent sur tout le reste. Les Apôtres se comportèrent en ceci comme leur divin Maître. S. Paul décide nettement qu'ils en avaient le droit. S'il n'en usa pas, ce fut par ménagement pour les Gentils qui, ne connaissant pas cet usage, auraient pu s'en scandaliser. Les hérétiques n'en ont que trop abusé; et on trouverait bien peu de sectes à qui cette ressource ait manqué. On a donc pour cet usage le droit dans l'exemple de Jésus-Christ; dans celui de S. Paul, la réserve, lorsqu'en usant du droit il est à craindre qu'on ne scandalise; et dans celui des hérétiques, l'abus, dont les suites doivent faire trembler les personnes qui sont assez malavisées pour s'attacher à ces faux docteurs. Car si celle qui nourrit l'apôtre aura la récompense de l'apôtre, le supplice de l'hérésarque est donc réservé à celle qui aura nourri l'hérésarque.

² On a vu, page 117, les raisons pour lesquelles nous ne la distinguons pas de la pécheresse, ni de Marie sœur de Lazare et de Marthe. Quelques-uns entendent, par les sept démons, les vices dont elle fut délivrée. D'autres tiennent

toris Herodis, et Sussanna, et aliarum multarum, quæ ministrabant ei de facultatibus suis.

» sept démons; Jeanne, femme de Chusa, »
 » intendant d'Hérode; Suzanne, et plu- »
 » sieurs autres qui de leurs biens four- »
 » nissaient à ses besoins. » Elles se donnaient ainsi toute la part que leur sexe leur permettait de prendre aux fonctions apostoliques, et méritaient d'en avoir une à la récompense : car nourrir l'apôtre c'est prêcher par sa bouche, puisqu'il ne pourrait pas le faire s'il était détourné par le soin de se procurer les choses nécessaires à la vie.

Durant le cours de cette mission, Jésus et ceux qui l'ac-

M. 3, v. 20. Et veniunt ad domum; et convenit iterum turba; ita ut non possent neque panem manducare.

Cependant le bruit des choses qu'il faisait continuait à se

21. Et cum audissent eum, exierunt tenere eum. Dicebant enim : Quoniam in furorem versus est.

compagnaient « entrèrent dans une mai- »
 » son » pour se reposer; mais « il y vint »
 » encore tant de monde, qu'ils ne pou- »
 » vaient pas même prendre leur repas. »
 » répandre. « Ses parents les ayant ap- »
 » prises, vinrent pour l'arrêter ¹; car ils »
 » disaient : Il est hors de son bon sens. »
 Ces bonnes gens ne pouvaient se per-

qu'elle était réellement possédée de sept démons que Jésus-Christ chassa de son corps par la vertu de sa parole. Ceux qui se déclarent pour ce sentiment doivent ajouter que cette délivrance précéda, et qu'apparemment elle occasionna la conversion de Madeleine.

¹ Une chose fait ici de l'embarras : c'est qu'il paraît par la suite que Marie, mère de Jésus, était avec eux. Croire qu'elle ait eu de Jésus-Christ la même idée qu'ils en avaient conçue, et qu'elle ait pris part au dessein qu'ils avaient formé de l'arrêter, c'est une chose dont la seule pensée fait horreur; mais il n'est pas difficile de l'en disculper. 1^o Quoiqu'il soit assez probable, cependant il n'est pas certain que cette occasion soit la même que celle où Jésus fut averti que sa mère et ses frères l'attendaient à la porte; il n'est donc pas certain que Marie se soit trouvée présente à celle-ci, puisqu'il ne peut l'être qu'autant qu'il serait certain que ce serait une seule et même rencontre. 2^o Supposé que ce fût la même, Marie a pu ignorer leur dessein, et venir avec eux poussée uniquement par le désir de voir son fils. Peut-être même l'avaient-ils engagée à se joindre à eux, dans l'espérance que le fils, rassuré par la présence de sa mère, se laisserait attirer plus facilement dans le piège qu'ils voulaient lui tendre. Quoi qu'il en soit, il faut rejeter comme une impiété la seule pensée que Marie ait pu avoir de son fils l'idée qu'en avaient ses parents, et qu'elle ait pris part à leur complot.

suader que celui qu'ils avaient vu élever au milieu d'eux et comme un d'entre eux, pût être un prophète et un homme de miracle. Ils concluaient donc de ce qui s'en débitait, qu'il avait perdu l'esprit, et croyaient faire à son égard l'office de bons parents, en se saisissant de sa personne: car il ne paraît pas que de leur part ce fût méchanceté. C'était cette faiblesse ordinaire aux personnes d'un esprit borné et qui n'ont reçu aucune éducation, de ne pouvoir rien croire au-delà de ce qu'ils voient et de ce qu'ils imaginent. Or ils ne voyaient pas les miracles de Jésus-Christ, et ils n'imaginaient pas que celui qu'ils avaient vu dans les bassesses de l'enfance et dans l'obscurité d'une pauvre boutique, fût devenu tout à coup un homme extraordinaire. Peut-être qu'en même temps quelques esprits forts en portaient le même jugement; car les extrémités se touchent: et comme les simples ne croient rien au-delà de ce qu'ils voient, les subtils n'admettent rien au-delà de ce qu'ils comprennent; comme si la vue de l'esprit n'avait pas des bornes aussi certaines et marquées aussi nettement que la vue du corps. Mesurer l'étendue des choses possibles sur la sphère étroite de ses connaissances, c'est donc de part et d'autre la cause de l'égarement, et ils se ressemblent dans les principes comme dans les conséquences. Au reste, cette idée basse de Jésus qu'en avaient ses parents, achève de nous assurer que, pendant les trente ans qu'il passa à Nazareth, il ne laissa échapper aucun trait qui pût faire soupçonner ce qu'il était, et qu'on n'aperçut en lui que les vertus propres de son âge et de sa condition, vertus toujours peu estimées, et à peine remarquées des hommes, qui ne remarquent et n'estiment de la vertu que ce qu'elle a de merveilleux et d'éclatant; mais, lorsqu'elles sont pratiquées avec une fidélité inviolable, et par des motifs sublimes, vertus qui ravissent les complaisances de Dieu et l'admiration de ses anges; car y en eut-il jamais un plus digne objet que ce que faisait alors un jeune artisan ignoré de toute la terre, et après lui, que ce que faisait avec lui Marie, sa sainte mère, renfermée dans le même réduit, couverte des mêmes ténèbres

et pareillement occupée à des travaux obscurs et de nulle considération aux yeux des hommes?

Cependant il ne paraît pas que les parents du Sauveur aient poussé plus loin l'étrange projet qu'ils avaient formé contre sa personne ; soit qu'il les ait éclairés par sa grâce ou arrêtés par sa puissance, soit qu'il leur ait échappé en se rendant invisible à leurs yeux, comme il le fit dans une autre occasion ; de quelque manière que ce soit, on ne lit pas qu'il leur ait permis de mettre la main sur lui, et il ne discontinua pas de

Matth. 12, v 22. Tunc oblatus est ei dæmonium habens, cæcus et mutus, et curavit eum, ita ut loqueretur et videret. 23. Et stupebant omnes turbæ, et dicebant : Numquid hic est filius David? 24. Pharisei autem, M. 3, v 22. et Scribæ qui ab Jerosolymis descendunt, dicebant : Quoniam Beelzebub habet, et, L. 11, v 15. in Beelzebub principe dæmoniorum ejicit dæmonia. 16. Et alii tentantes, signum de cælo querebant ab eo.

faire ce qui leur en avait fait naître l'idée. Car ce fut « en ce temps-là qu'on lui

- » présenta un possédé aveugle et muet, et
- » il le guérit; de sorte que cet homme vint
- » à parler et à voir. Tout le peuple en fut
- » dans l'admiration, et ils disaient : N'est-
- » ce point là le fils de David ? Les Scri-
- » bes qui étaient venus de Jérusalem, et
- » les Pharisiens entendant cela, dirent : Il
- » est possédé de Béełzébuth, et il chasse les
- » démons par le moyen de Béełzébuth, prince
- » des démons. D'autres, pour l'éprouver,
- » lui demandaient quelque prodige cé-
- » leste. »

On reconnaît à ces traits, outre les noires pensées de l'envie, l'incrédulité et ses misérables subterfuges. Le peuple, au contraire, qui n'avait ni passion ni prévention, avait jugé sainement que l'auteur du grand prodige dont il venait d'être témoin était apparemment le Messie. Car le peuple ne s'égare jamais lorsqu'il ne fait que suivre ce sens droit qui est commun à tous les hommes, et qui en lui est d'autant plus net et plus sûr, qu'il est moins mêlé de science et de subtilité. Mais

¹ Le fils de David par excellence, c'est-à-dire le Messie : ce nom avait été consacré par la tradition pour le signifier. Mais les troupes de peuple qui parlaient ainsi n'étaient-elles donc composées que de gentils ? Il faudrait le dire, s'il était vrai, comme quelques-uns l'ont rêvé, qu'il n'y avait que des gentils qui donnaient au Messie le nom de fils de David.

si cela a pu faire dire que la voix du peuple est la voix de Dieu, ce qui signifie que les jugements du peuple participent alors en quelque manière à l'infailibilité des jugements divins, il s'en faut bien qu'ils en aient l'immuabilité. Rien de si aisé que de le faire changer d'idées et de sentiments, et de le faire passer en un moment de l'admiration au mépris, et de l'amour à la haine. C'est à quoi travaillaient actuellement les envieux et les incrédules. Mêlés dans la foule, ils y débitaient l'affreuse calomnie qu'on vient d'entendre, lorsque le Sauveur, pour précautionner contre la séduction cette multitude faible et inconstante, ferma la bouche aux calomniateurs, en leur faisant sentir l'absurdité du reproche qu'ils lui faisaient et l'énormité du crime qu'ils commettaient en le lui faisant.

« Voyant *douc* leurs pensées, » et connaissant leurs pernicieux desseins, « après » les avoir rassemblés, Jésus leur parla en » paraboles et leur dit : Comment Satan » peut-il chasser Satan ? Tout royaume » divisé et opposé à lui-même sera détruit ; » et toute ville ou maison opposée à elle-même ne subsistera point. Or, si Satan » chasse Satan, il est divisé et opposé à lui-même : comment donc son royaume » subsistera-t-il ? Il ne pourra plus se » maintenir, et il tire à sa fin. »

L. 11, § 17. Ipse autem ut vidit cogitationes eorum, M. 3, § 23. et convocatis eis in parabolis dicebat illis : Quomodo potest Satanas Satanam ejicere ? Matth. 12, § 25. Omne regnum divisum contra se desolabitur, et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit. 26. Et si Satanas Satanam ejicit, adversus se divisus est. L. 11, § 18. Quomodo stabit regnum ejus ? M. 3, § 26. Non poterit stare, sed finem habet.

Quoique ennemis irréconciliables de l'union, les démons s'unissent cependant pour diviser et pour nuire. Ils ne sont pas assez malhabiles pour ne pas voir que s'il n'y avait pas entre eux quelque accord, aucun de leurs desseins ne pourrait réussir. Cette union est celle de la cabale et de la faction. Trop fidèlement imitée par les méchants, elle ne les rend que trop efficaces pour le mal, tandis que de malheureuses divisions font souvent échouer les entreprises que les bons voudraient former pour le bien. Mais quoique cette première réponse du Sauveur fût sans réplique, il en ajoute une seconde, qui fait voir aux Pharisiens leur condamnation dans leurs propres

sentiments et dans leur conduite ; car toutes les expulsions de démons qui s'opéraient par d'autres que par Jésus-Christ, ils les attribuaient constamment au pouvoir divin, et il ne leur était jamais venu à l'esprit qu'elles pussent être l'effet d'un pacte avec Satan. En accuser Jésus-Christ seul, c'était donc de leur part montrer la plus visible et en même temps la plus inique partialité ; c'est ce qui suit de ces paroles du Sauveur :

L. 11, v. 18. Quia dicitis in Beelzebub me ejicere dæmonia. Si autem ego in Beelzebub ejicio dæmonia, filii vestri in quo ejiciunt?

Ideo ipsi judices vestri erunt.

« Vous dites que c'est par le moyen de Béalzébub que je chasse les démons. Que si je chasse les démons au nom de Béalzébub, au nom de qui vos enfants les chassent-ils ? » Vous avez toujours reconnu que c'est au nom de Dieu, « c'est pour cela qu'ils seront vos juges. » Car, que répondrez-vous au reproche qu'ils vous feront d'avoir traité en moi d'œuvre diabolique ce que vous regardiez dans eux comme une œuvre divine ? « Mais, » ajoute Jésus-Christ, « si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu. »

C'était la vérité capitale que Jean leur avait annoncée d'avant, que Jésus-Christ ne cessait de leur répéter, qu'il leur avait prouvée partout les miracles qu'il avait faits jusqu'alors, mais dont l'expulsion des démons était une preuve en quelque fa-

¹ Expression usitée dans l'Écriture pour dire ceux de votre nation. Les anciens l'ont entendue des Apôtres, qui chassaient les démons par le pouvoir que Jésus-Christ leur en avait donné. La plupart des interprètes modernes l'entendent des exorcistes juifs, qui employaient avec succès contre les démons certaines formules de conjurations que Salomon leur avaient apprises, comme le rapporte Joseph, liv. 8 des *Antiquités judaïques*, chap. 2. Si le premier sentiment a pour lui des autorités plus respectables, le second a des raisons plus apparentes. 1° Il paraît que Jésus-Christ n'avait pas encore donné à ses Apôtres le pouvoir de chasser les démons, ou au moins que les Apôtres ne l'avaient pas encore exercé. 2° Supposé qu'ils l'eussent eu alors, et qu'ils l'eussent déjà exercé, ce pouvoir étant le même au fond que celui de Jésus-Christ, les Pharisiens auraient pu l'attribuer également au prince des démons, comme Jésus-Christ même nous le fait entendre par ces paroles : *S'ils ont appelé Béalzébub le père de famille, à combien plus forte raison appelleront-ils ainsi ses domestiques ?* Matth. 10.

çon plus directe, parce qu'elle était la preuve directe de la destruction du royaume de Satan, lequel ne pouvait être anéanti que par l'avènement du royaume de Dieu; ce que le Sauveur achève de rendre sensible par cette comparaison :

« Comment quelqu'un peut-il entrer
 » dans la maison d'un homme vaillant,
 » et piller ce qu'il a, s'il ne le lie au-
 » paravant ? Quand un homme vaillant
 » bien armé garde l'entrée de sa maison,
 » ce qui lui appartient est en sûreté. Mais
 » s'il en vient un plus vaillant que lui qui
 » le vainque, il emportera toutes les ar-
 » mes auxquelles l'autre se fiait, et il en
 » partagera les dépouilles. »

Matth. 12, v. 29. Quo-
 modo potest quisquam
 intrare in domum for-
 tis, et vasa ejus diripe-
 re, nisi prius alligave-
 rit fortem ? Et tunc
 domum illius diripiet.
L. 11, v. 21. Cum fortis
 armatus custodit atri-
 um suum, in pacesunt
 ea quæ possidet. 22. Si
 autem fortior eo super-
 veniens vicerit eum,
 universa arma ejus au-
 feret, in quibus confi-
 debat, et spolia ejus
 distribuet.

Ces dépouilles enlevées à Satan, ce sont les hommes dont il maîtrisait les âmes et les corps, délivrés de sa tyrannie par la puissance de Jésus-Christ. Sa défaite est donc certaine, et il n'est plus permis de méconnaître son vainqueur.

Ceci est si évident que ce serait un crime de s'en tenir, à l'égard de Jésus-Christ, à l'indifférence et à la neutralité, comme il l'assure par ces paroles qu'il ajoute incontinent : « Qui n'est point
 » avec moi est contre moi, et qui n'a-
 » masse point avec moi dissipe. » Quel

Matth. 12, v. 30. Qui
 non est mecum, con-
 tra me est : et qui non
 congregat mecum,
 spargit.

était donc le crime de ceux qui se déclaraient contre lui avec cet excès de malignité et de fureur qui allait jusqu'à attribuer aux puissances infernales les œuvres de sa toute-puissance divine ! Et faut-il s'étonner qu'il tire aussitôt cette effrayante conclusion ? « C'est pourquoi je
 » vous le dis : Tout péché et tout blas-
 » phème se pardonnera aux hommes ; mais
 » le blasphème contre le Saint-Esprit ne
 » se pardonnera point¹. Et quiconque

31. Ideo dico vobis ;
 omne peccatum et blas-
 phemia remittetur ho-
 minibus ; Spiritus au-
 tem blasphemia non
 remittetur. 32. Et qui-
 cumque dixerit ver-
 bum contra Filium ho-

¹ Ce n'est pas le blasphème contre le Saint-Esprit considéré comme la troisième personne de l'adorable Trinité, mais comme l'esprit de Dieu, auteur des merveilles que Jésus-Christ opérait. Si on l'entendait dans le premier sens, il

minis, remittetur ei : qui autem dixerit contra Spiritum sanctum, non remittetur ei, neque in hoc sæculo, neque in futuro. *M.* 3, § 29. Non habebit remissionem in æternum, sed reus erit æterni delicti. 30. Quoniam dicebant : Spiritum immundum habet.

» aura parlé contre le Fils de l'homme, il
 » lui sera pardonné; mais à celui qui aura
 » parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera
 » pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre¹; il n'obtiendra jamais de pardon, et
 » il sera coupable d'un délit éternel. » Il
 leur dit ceci, « parce qu'ils l'accusaient
 » d'être possédé de l'esprit immonde². »

Il faudrait croire que les Eunoméens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, étaient les plus endurcis de tous les pécheurs. Cependant S. Chrysostôme dit qu'on les voyait revenir en foule au sein de l'Eglise. Par le blasphème contre le Fils de l'homme, les interprètes entendent communément les reproches calomnieux des Juifs, qui ne tombaient que sur l'humanité du Sauveur, par exemple, lorsqu'ils disaient qu'il aimait la bonne chère et le vin, qu'il favorisait les pécheurs, etc. Ces reproches étaient bien criminels. Cependant, parce qu'ils n'attaquaient pas directement la Divinité, Jésus, le plus doux des hommes, semble les compter pour rien, et ne veut pas qu'on ignore avec quelle facilité il est prêt à les pardonner.

¹ Il y a donc quelque rémission dans l'autre monde, et les Protestants qui le nient, et qui rejettent conséquemment le purgatoire et la prière pour les morts, sont réfutés par cette seule parole.

² Ce mot décide quel est le péché contre le Saint-Esprit, dont il est ici question. C'est visiblement celui que commettaient les Pharisiens, en attribuant au démon les œuvres de Jésus-Christ, qui avaient l'esprit de Dieu pour auteur. Je laisse aux théologiens à examiner s'il y a d'autres péchés contre le Saint-Esprit, quels ils sont, et combien on doit en compter. Je me contente de remarquer que, parmi les péchés qui se commettent dans le monde, celui qui approche le plus du péché des Pharisiens, c'est d'attribuer à l'hypocrisie, ou à quelque autre principe vicieux, les vertus des saints, que l'esprit de Dieu opère par sa grâce. Ce péché aussi commun qu'il est énorme : mais il reste à voir dans quel sens il est dit qu'il ne sera jamais pardonné.

S. Augustin, et après lui la plupart des interprètes, regardent cet endroit comme un des plus difficiles à expliquer qui soient dans les Ecritures. La difficulté vient de ce que l'Eglise ne reconnaît pas de péchés absolument irrémissibles, et que celui-ci semble être déclaré tel. On est donc forcé de dire que lorsqu'il est dit que Jésus-Christ assure qu'il ne sera jamais pardonné, il ne prétend rien dire de plus, sinon que la rémission en sera plus rare et plus difficile. On convient que cette interprétation mitigée a peine à s'ajuster aux expressions fortes et absolues qu'emploie ici le Sauveur. Cependant on trouve dans cet endroit même de quoi la justifier. Ceux qui ont dit que le péché ou le blasphème contre le Fils de l'homme n'est qu'un péché véniel, ont dit une absurdité; ce péché est mortel et irrémissible de sa nature, soit en ce monde, soit en l'autre, s'il n'est expié

Enfin, de ce que l'expulsion des démons est une œuvre évidemment bonne, il ne restait plus qu'une conséquence à tirer, savoir, que Jésus-Christ, qui en était l'auteur, était bon, c'est-à-dire, saint et irrépréhensible, et que ceux qui le calomniaient d'une manière si atroce étaient méchants et corrompus; c'est ce que le Sauveur ne voulut pas laisser ignorer à ces hommes pervers. « Ou dites que l'ar-

bre est bon, » leur dit-il encore, et « que son fruit l'est aussi : ou dites que l'arbre ne vaut rien, ni son fruit non plus, » puisque c'est au fruit que l'on connaît l'arbre. Race de vipères, comment étant méchants pouvez-vous dire quelque chose de bon? Car c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. L'homme de bien tire de bonnes choses d'un bon fonds, et le méchant homme tire de méchantes choses d'un méchant fonds³. Et je vous dis qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites; car, par vos paroles vous serez justifié, et par vos paroles vous serez condamné. » Cel-les-ci du Sauveur donnent à entendre que les Pharisiens comptaient pour peu les péchés de paroles : et celles qui précè-

Matth. 12, v 33. Aut facite arborem bonam, et fructum ejus bonum: aut facite arborem malam, et fructum ejus malum: siquidem ex fructu arbor agnoscitur. 34. Progenies viperarum, quomodo potestis bona loqui, cum sitis mali? Ex abundantia enim cordis os loquitur. 35. Bonus homo de bono thesauro profert bona; et malus homo de malo thesauro profert mala. 36. Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum, quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. 37. Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis.

par la pénitence. Cependant Jésus-Christ dit simplement et absolument qu'il sera pardonné, *remittetur*. Veut-il nous faire entendre qu'il le sera toujours? Non, mais qu'il le sera facilement et souvent, par comparaison avec le péché contre le Saint-Esprit; qu'il ne sera donc pardonné que rarement et difficilement. En un mot, Jésus-Christ dit absolument du péché contre le Fils de l'homme qu'il sera pardonné, comme il dit absolument du péché contre le Saint-Esprit qu'il ne sera pas pardonné. Il ne vient pas à l'esprit de croire que le premier sera toujours pardonné : on ne doit donc pas conclure davantage que le second ne le sera jamais.

³ Habituellement et non toujours. Voyez la note de la page 163. Il n'est pas nécessaire pour la vérité des propositions morales, qu'elles ne souffrent jamais d'exceptions. Elles sont vraies lorsque les choses sont, généralement parlant, telles que ces propositions les énoncent.

dent immédiatement étaient pour leur apprendre combien rigoureusement seront punies leurs paroles blasphématoires dans ce jugement exact et sévère où une parole oiseuse ne demeurera pas impunie.

CHAPITRE XXI.

Signe de Jonas. — Ninivites. — Reine de Saba. — Démon sorti rentré. — Exclamation d'une femme. — Mère et frères de Jésus. — Parabole de la semence.

Matth. 12, v. 38. Tunc responderunt ei quidam ex Scribis et Phariseis, dicentes : Magister, volumus a te signum videre.

« Alors quelques uns des Scribes et des » Pharisiens lui dirent : Maître, nous voudrions bien voir quelque prodige de » vous. » C'était apparemment ceux qu'on a déjà vus lui demander un prodige céleste. Jésus les avait laissés sans réponse, parce qu'il avait à répondre d'abord à l'odieuse accusation dont on vient de parler. Ces hommes curieux ou tentateurs étant revenus à la charge, et « le peuple accourant en foule » pour voir la merveille à laquelle il s'attendait, « Jésus prit la parole et dit : » Cette race d'hommes est une race méchante et infidèle; elle demande un prodige, et il n'y aura point de prodige pour elle que celui du prophète Jonas ¹. Car » comme Jonas fut un prodige pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme en sera » un pour cette race. De même donc que » Jonas fut trois jours et trois nuits dans

L. 11, v. 29. Turbis autem concurrentibus cepit dicere : Generatio hæc, generatio nequam est. Signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. 30. Nam sicut fuit Jonas signum Ninivitis, ita erit et Filius hominis generationi isti. *Matth. 12, v. 40.* Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et

¹ Jésus-Christ leur refuse le miracle qu'ils demandaient, et il leur en promet un qu'ils ne demandaient pas. Était-il raisonnable que la toute-puissance divine fût asservie à leurs caprices, et qu'elle fit les miracles qu'ils voulaient parce qu'ils ne voulaient pas se rendre à ceux qu'elle faisait ? Cependant, pour peu qu'on connaisse le génie de l'incrédulité, on ne doutera pas qu'ils ne se soient crus bien forts après le refus, et qu'ils n'aient dit plus d'une fois et d'un air triomphant : Pourquoi ne fait-il pas le miracle qu'on lui demande ?

» le ventre de la baleine, de même le Fils
 » de l'homme sera ² trois jours et trois
 » nuits dans le sein de la terre ³. »

tribus noctibus, sic e-
 rit Filius hominis in
 corde terræ tribus die-
 bus et tribus nocti-
 bus.

Ce signe plus merveilleux que celui de Jonas, puisqu'il est plus merveilleux de sortir vivant du sein de la terre après y être

² Jésus-Christ n'a pas été trois jours entiers et trois nuits entières dans le sein de la terre ; il n'y a passé qu'un jour entier et une nuit entière avec une partie de deux autres jours et de deux autres nuits : c'est dans ce sens qu'il est dit qu'il y a passé trois jours et trois nuits : voici comme la chose s'explique. Il faut d'abord compter le jour entier depuis minuit jusqu'à minuit. Nous le faisons ainsi ; et quoique ce ne fût pas la manière des Juifs, c'était celle des Egyptiens, que tous les peuples regardaient alors comme législateurs en astronomie ; et celle des Romains, les maîtres du monde, et en particulier de la Judée, où il est naturel de croire qu'ils avaient introduit en partie cet usage, ainsi que dans les autres pays de leur domination ; car ils dataient apparemment les actes publics suivant leur manière ordinaire de compter les jours. Ceci supposé, il ne reste plus de difficultés. Jésus-Christ, mort le vendredi à trois heures après midi, et détaché presque aussitôt de la croix, a pu être mis au tombeau avant le coucher du soleil, qui était alors après six heures. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que le repos de la fête, qui obligeait les Juifs à suspendre tous les travaux, commençait au soleil couchant. Ainsi Jésus-Christ aura passé dans le sein de la terre la partie du jour qui restait depuis sa déposition dans le sépulcre jusqu'au coucher du soleil. Depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, il y a près de six heures de nuit qui appartiennent au vendredi. On a donc déjà une partie du jour et de la nuit du vendredi passée dans le tombeau. Le samedi ne fait point d'embarras. Quant au dimanche, on a d'abord la partie de la nuit qui commençait à minuit du samedi finissant ; et pour ce qui est du jour, quoiqu'on tienne que le Seigneur est ressuscité avant le lever du soleil, il a pu ne ressusciter que lorsque l'aurore donnait assez de clarté pour qu'on pût dire véritablement, il fait jour. Et ce temps de lumière ou de jour passé dans le tombeau, n'eût-il duré qu'un moment, suffit pour qu'on puisse dire avec vérité : Il y était le jour du dimanche.

³ Il y a dans le texte, *in corde terræ*, dans le cœur de la terre : ce mot s'entend ordinairement du sein de la terre, où était renfermé le corps du Sauveur. Cependant, comme c'est ici le seul endroit où l'Ecriture se serve de cette façon de parler pour exprimer un sépulcre, et que d'ailleurs la phrase hébraïque signifie aussi le centre de la terre, expression trop forte pour les sépulcres, qu'on peut dire n'en être qu'à la superficie, les interprètes catholiques ont cru avec raison qu'on devait l'entendre aussi des limbes, où l'âme sainte du Sauveur descendit aussitôt après sa mort. S. Paul a dit dans le même sens que Jésus-Christ est descendu dans les parties les plus basses de la terre. (*Ephes*). Cette vérité est de la foi : elle fait partie du Symbole des Apôtres, et on ne voit pas sur quel fondement ni pour quelle raison les Calvinistes s'obstinent à la rejeter.

entré mort, que de sortir vivant du ventre d'un poisson où l'on était entré vivant ; ce signe, dis-je, dans l'intention de Dieu, devait être pour les Juifs un signe de conviction et de salut ; mais parce que Jésus-Christ prévoyait que leur incrédulité le leur rendrait inutile, il le leur donne ici pour un signe de jugement et de condamnation, dont l'exemple des Ninivites justifie à leur égard l'équité et la rigueur. Il continue donc

41. Viri Ninivæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam : quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ : et ecce plus quam Jonas hic. 42. Regina Austri surget in judicio cum generatione ista, et condemnabit eam : quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis ; et ecce plus quam Salomon hic.

ainsi : « Les hommes de Ninive paraîtront » au jugement avec cette race et la con- » damneront. Car dès que Jonas prêcha, » ils firent pénitence ; et cependant il y a » ici plus que Jonas. La reine du Midi pa- » raîtra au jugement avec cette race et la » condamnera ; car elle vint des extrémi- » tés de la terre pour entendre les sages » réponses de Salomon ; et il y a ici plus » que Salomon. »

C'était à l'occasion d'un possédé que Jésus-Christ avait tenu tous ces discours. Il les termina par une espèce de parabole, où, sous la figure d'un homme possédé de nouveau après avoir été délivré, il annonce aux Juifs le redoublement de leurs

43. Cum autem im-mundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quærens requiem, et, L. 11, v. 24. non inveniens, Matth. 12, v. 44. tunc dicit : Revertar in domum meam, unde exivi, et veniens invenit eam vacantem, scopis mundatam, et ornatam. 45. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores sc, et intrantes habitant ibi : et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. Sic erit et generationi huic pessimæ.

crimes et l'excès de leurs malheurs futurs. « Lorsque l'esprit immonde, *leur dit-il*, » est sorti du corps d'un homme, il va par » des lieux arides, cherchant le repos et » n'en trouvant point ; il dit alors : Je re- » tournerai dans ma maison dont je suis » sorti ; et à son retour il la trouve vide, » balayée et ornée. Il part aussitôt, et prend » avec soi sept autres esprits plus méchants » que lui. Ils y entrent et ils y demeurent : et le dernier état de cet homme » devient pire que le premier. Il en sera » de même de cette race si méchante. »

Il y a plusieurs manières d'expliquer cette parabole, que nous laissons pour nous borner à ce qu'elle signifie clairement.

C'est que la nation juive, si souvent criminelle et si souvent pénitente, ayant encore donné entrée au démon par le mépris outrageux qu'elle fit de la personne du Sauveur, de sa doctrine et de ses miracles, elle deviendra et plus criminelle et plus malheureuse qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. L'événement n'a que trop vérifié la prophétie, et l'application qu'on en fait tous les jours aux pécheurs de rechute n'est que trop bien justifiée par l'expérience.

• Lorsque Jésus disait les choses qu'on vient de rapporter, une femme de la troupe élevant *hardiment* la voix » au milieu des murmures des Pharisiens, « lui dit : Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées ! » Elle enviait, comme il est ordinaire aux personnes de son sexe, le bonheur de celle qui avait mis au monde un homme si merveilleux, et désirait qu'elle eût pu être cette mère bienheureuse. Jésus-Christ l'instruisit en lui apprenant qu'il y avait un bonheur préférable à celui d'une si haute maternité, et la consola en lui faisant entendre que ce bonheur, elle pouvait se le procurer. « Dites plutôt, reprit-il : Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique ! » Parler ainsi, ce n'était pas rabaisser ce bonheur inestimable que la Mère de Dieu a prédit dans son cantique devoir être célébré par toutes les nations de la terre ; c'était encore moins dire que la sainte Vierge n'a pas conservé chèrement la parole de Dieu, et qu'elle ne l'a pas mise en pratique ; c'est seulement préférer au bonheur de sa maternité le bonheur de sa fidélité, qui surpasse en effet celui de sa maternité, puisqu'elle ne serait pas la plus heureuse de toutes les créatures, si elle n'avait pas été la plus fidèle.

• Ce moment était celui que le Fils de Dieu avait choisi pour établir cette grande maxime, que par la parfaite observation de la loi de Dieu on s'unissait à lui par des nœuds plus étroits

L. 11, § 27. Factum est autem, cum hæc diceret, extollens vocem quædam mulier de turba dixit illi : Beatus venter qui te portavit; et ubera quæ suxisti.

27. At ille dixit: Quin imo, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud!

et plus forts que tous ceux de la chair et du sang. Pour la mieux imprimer dans les esprits, il avait ménagé l'événement

Matth. 12. † 46. Adhuc eo loquente ad turbas, ecce mater ejus et fratres stabant foris, quærentes loqui ei. L. 8, † 19. Et non poterant adire eum præ turba. M. 3, † 31. Et foris stantes miserunt ad eum vocantes eum. 32. Et sedebat circa eum turba, et dicunt ei : Ecce mater tua et fratres tui foris quærent te. 33. Et respondens eis ait : Quæ est mater mea et fratres mei? Et circumspiciens eos qui in circuitu ejus sedebant, Matth. 12, † 49. Et extendens manum in discipulos suos dixit : Ecce mater mea et fratres mei. 50. Quicumque enim fece-

suit qui lui fut une occasion de la répéter. « Il parlait encore au peuple, lorsqu' » que sa mère et ses frères¹, qui étaient » dehors, demandèrent à lui parler. Ils n'en » pouvaient approcher à cause de la foule. » Se tenant donc à la porte, ils l'envoyèrent appeler. Les gens qui étaient assis » en foule autour de lui, lui dirent : Voilà » votre mère et vos frères dehors qui vous » cherchent. Il leur répondit : Qui est ma » mère, et qui sont mes frères? Alors je- » tant les yeux sur ceux qui étaient assis » autour de lui, et étendant sa main vers » ses disciples, il dit : Voici ma mère et » mes frères; car quiconque fera la vo-

¹ Ceux qui diraient qu'après la naissance de Jésus-Christ la sainte Vierge a eu plusieurs enfants de S. Joseph, lesquels sont appelés les frères du Seigneur, renouvelleraient l'hérésie de l'infâme Helvidius, autrefois combattue victorieusement par S. Jérôme. Les Grecs, et parmi les Latins S. Hilaire et S. Ambroise suivis en ce point par quelques modernes, ont cru que les frères du Seigneur étaient des enfants de S. Joseph, nés d'une première femme qu'il avait eue avant qu'il épousât la sainte Vierge. S. Jérôme a encore réfuté cette opinion, et la perpétuelle virginité du saint époux de Marie est reconnue aujourd'hui par la croyance commune des fidèles. Ce n'est pas néanmoins un article de foi, quoique le Cardinal Pierre Damien semble le dire dans une lettre qu'il écrit au pape Nicolas II. Il faut donc croire que les frères du Seigneur n'étaient que ses cousins. Quatre nous sont connus, Jacques le Mineur, Joseph, Jude ou Thaddée, et Simon. S. Matthieu dit expressément que les deux premiers étaient fils de Marie femme de Cléophas, ou d'Alphée, supposé que ces deux noms appartiennent à un même homme, ou, si ce sont deux hommes différents, fille de l'un et femme de l'autre. Or cette Marie est appelée par S. Jean, sœur de la mère de Jésus, ce qui ne laisse plus ignorer dans quel sens ses fils ont pu être appelés les frères du Seigneur. Ceux qui ne veulent pas que S. Joachim et sainte Anne aient eu d'autres enfants que la sainte Vierge, disent que Marie de Cléophas était ou sa tante ou sa cousine germaine. A la bonne heure; cette croyance est pieuse, et l'Ecriture a pu employer ici le nom de sœur, comme elle se sert de celui de frères à l'égard de ceux qui n'étaient que les cousins du Seigneur.

- » l'onté de mon Père qui est au ciel, c'est
 » celui-là qui est mon frère, ma sœur, et
 » ma mère ². »

rit voluntatem Patris
 mei qui in coelis est,
 ipse meus frater, et so-
 ror, et mater est.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit, que cette instruction n'était pas pour Marie, trop éclairée pour ignorer la vérité qu'elle renferme, trop humble pour penser à se prévaloir de sa maternité, et en même temps trop fidèle observatrice de la volonté du Père céleste, pour avoir besoin de s'étayer de quelque autre mérite. Ceci regardait donc les autres parents du Seigneur, et en général toute la nation juive. Les premiers, pour la plupart, ne croyaient pas encore en lui; le gros de la nation ne devait jamais y croire; et il était à propos que tous fussent avertis que les parents et les concitoyens, s'ils étaient incrédules et prévaricateurs, deviendraient étrangers à la nouvelle alliance, et que, par le mérite d'une foi soumise et agissante, les étrangers seraient jugés dignes d'y être admis à leur place.

- « Cependant une grande multitude s'é-
 » tant assemblée, et le monde accourant
 » des villes vers Jésus, ce jour-là il sortit
 » de la maison, et s'assit au bord de la mer
 » où il recommença à enseigner, et il s'a-
 » massa une grande foule autour de lui,
 » de sorte qu'étant monté dans une barque,
 » il s'y assit, et tout le monde était à terre
 » sur le bord de la mer. Il leur expliquait
 » plusieurs choses en paraboles, et dans
 » ses instructions il leur disait : Écoutez.
 » Un semeur sortit pour semer; tandis
 » qu'il semait, une partie du grain tomba
 » près du chemin, les oiseaux du ciel vin-

L. 8, v. 4. Cum autem
 turba plurima convenirent, et de civitatibus properarent ad eum, Matth. 13, v. 1. In illo die exiens Jesus de domo, sedebat secus mare. M. 4, v. 1. Et iterum coepit docere ad mare; et congregata est ad eum turba multa, ita ut navim ascendens sederet in mari, et omnis turba circa mare super terram erat; 2. Et docebat eos in parabolis multa, et dicebat illis in doctrina sua: 3. Audite. Ecce exiit seminans ad seminandum. 4. Et dum seminat, aliquid cecidit circa viam; et venerunt volucres coeli,

² Par la foi on devient, dit S. Grégoire, le frère de Jésus-Christ; mais on devient en quelque façon sa mère, lorsque par la prédication on forme Jésus-Christ dans le cœur de ses auditeurs, suivant cette parole de S. Paul : *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* Galat. iv, 19.

et comederunt illud. 5. Aliud vero cecidit super petrosa, ubi non habuit terram multam; et statim exortum est: quoniam non habebat altitudinem terræ: 6. Et quando exortus est sol, exstenuavit: et eo quod non habebat radicem, L. 8, v. 6, quia non habebat humorem, M. 4, v. 6, exaruit. 7. Et aliud cecidit in spinas; et ascenderunt spinæ, et suffocaverunt illud, et fructum non dedit. 8. Et aliud cecidit in terram bonam: et dabat fructum ascendentem et crescentem, et afferebat unum triginta, unum sexaginta, et unum centum. 9. Et dicebat: Qui habet aures audiendi, audiat.

10. Et cum esset singularis, interrogaverunt eum hi qui cum eo erant duodecim, parabolam. *Matth. 13, v. 10.* Dixerunt ei: Quare in parabolis loqueris eis? 11. Qui respondens ait illis: Quia vobis datum est nosse mysteria regni cælorum, M. 4, v. 11, illis autem qui foris sunt, in parabolis omnia fiunt, *Matth. 13, v. 12.* Qui enim habet dabi-

» rent, qui le mangèrent. Une autre partie
» tomba sur des endroits pierreux où le
» grain avait peu de terre; et il leva d'a-
» bord, parce que la terre n'y était pas
» profonde; mais quand le soleil eut paru,
» le hâle brûla l'herbe, et elle sécha fau-
» de racine et d'humidité. Une autre par-
» tie tomba dans les épines, les épines cru-
» rent et l'étouffèrent, et elle ne rapporta
» rien. Une autre partie étant tombée dans
» de bonne terre, monta en épis et grossit;
» et les grains rendirent, l'un trente, l'au-
» tre soixante, l'autre cent pour un. Sur
» quoi il disait: Qui a des oreilles pour
» entendre, qu'il entende.

» Mais quand il fut seul, les douze qui
» étaient avec lui l'interrogèrent sur le sens
» de la parabole, et lui dirent » à ce pro-
» pos: « D'où vient que vous leur parlez en
» paraboles? C'est, leur répondit-il, qu'il
» vous a été donné de connaître le mystère
» du royaume des cieux? mais pour ceux
» qui sont dehors, tout se passe en pa-
» raboles; car on donnera à celui qui a,
» et il sera dans l'abondance: mais pour

¹ S. Augustin donne pour raison de cette différence, que les premiers étaient prédestinés, et les seconds réprouvés. Cette raison n'a pas été admise par la plupart des interprètes anciens et modernes; et en effet Judas, un des douze, était réprouvé, et il n'est pas croyable que, dans la multitude à qui Jésus-Christ ne parlait qu'en paraboles, il n'y eût pas quelques élus. La raison de la préférence donnée aux premiers sur les seconds doit se prendre de leur disposition actuelle. Le bon usage que les premiers faisaient des lumières qui leur étaient communiquées leur en méritait l'accroissement, et les seconds en méritaient la diminution par l'abus ou le peu d'usage qu'ils en faisaient. Cette explication paraît être celle de Jésus-Christ même, qui ajoute incontinent, *car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance; mais pour celui qui n'a pas, c'est-à-dire qui a peu, on lui ôtera même ce qu'il a, c'est-à-dire le peu qu'il a.* Cette parole, répétée en plusieurs endroits de l'Evangile, a partout le même sens.

» celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce
 » qu'il a. C'est pourquoi je leur parle en
 » paraboles, parce qu'en voyant ils ne
 » voient point², et qu'en entendant ils
 » n'entendent point et ne comprennent
 » point. Et ce qu'Isaïe dit dans sa prophé-
 » tie s'accomplit en eux : Vous entendrez
 » de vos oreilles, et vous n'entendrez point;
 » vous verrez de vos yeux, et vous ne ver-
 » rez point; car le cœur de ce peuple s'est
 » endurci : ils ont fait la sourde oreille, et
 » ils ont fermé les yeux, de peur de voir
 » de leurs yeux, d'entendre de leurs oreil-
 » les, de comprendre de leur cœur, et de
 » peur qu'ils ne viennent à se convertir, et
 » que je ne les guérisse. Mais vos yeux
 » sont heureux de voir, et vos oreilles
 » heureuses d'entendre; car je vous dis
 » en vérité que beaucoup de prophètes, de
 » justes et de rois ont souhaité de voir ce
 » que vous voyez, et ne l'ont pas vu; et
 » d'entendre ce que vous entendez, et ne
 » l'ont pas entendu. »

tur ei, et abundabit :
 qui autem non habet,
 et quod habet aufere-
 tar ab eo. 13. Ideo in
 parabolis loquor eis:
 quia videntes non vi-
 dent, et audientes non
 audiunt, neque intelli-
 gunt. 14. Et adimple-
 tur in eis prophetia I-
 saïæ, dicentis: Auditus
 audietis, et non intel-
 ligetis; et videntes vi-
 debitis, et non videbi-
 tis. 15. Incrassatum est
 enim cor populi hujus,
 et auribus graviter au-
 dierunt, et oculos suos
 claustrunt: nequando
 videant oculis, et au-
 ribus audiant, et cor-
 de intelligant, et con-
 vertantur, et salvem
 eos. 16. Vestri autem
 beati oculi quia vident,
 et aures vestræ quia
 audiunt. 17. Amen
 quippe dico vobis, quia
 multi prophetae et ius-
 ti, L. 10, et 24, reges,
Matth. 13, et 17, cupie-
 runt videre quæ vide-
 tis, et non viderunt :
 et audire quæ auditis,
 et non audierunt.

² Nous traduisons ici S. Matthieu, S. Marc et S. Luc, qui, rapportant les mêmes paroles, y mettent une différence remarquable. Au lieu de dire, *parce que voyant ils ne voient pas*, ils font dire au Sauveur, *afin que voyant ils ne voient pas* : c'est-à-dire que le premier donne leur aveuglement précédent pour cause de la soustraction de la lumière, et que les deux autres donnent la soustraction de la lumière pour cause de leur aveuglement subséquent. Les deux sont vrais. Jésus-Christ se servait à leur égard du voile des paraboles, parce qu'ils n'avaient pas voulu ouvrir les yeux à la lumière pure et éclatante de ses miracles et de sa doctrine exposée dans toute sa simplicité et dans toute sa clarté; et parce qu'il se servait à leur égard du voile des paraboles, ils devaient voir encore moins qu'ils n'avaient vu précédemment. Cependant l'intention de Jésus-Christ n'était pas de les laisser absolument sans lumière; il n'aurait pas eu besoin pour cela de paraboles; son silence y suffisait : il ne voulait que la leur diminuer; et qu'est-ce, en effet, qu'une parabole, qu'une lumière enveloppée d'un nuage qui en partie la couvre, et qui la laisse voir en partie?

M. 4, ¶ 13. Et ait illis : Nescitis parabolam hanc? et quomodo omnes parabolas cognoscetis? Matth. 13, ¶ 18. Vos ergo audite parabolam seminantis. L. 8, ¶ 11. Est autem hæc parabola : Semen est verbum Dei. M. 4, ¶ 14. Qui seminat, verbum seminat. L. 8, ¶ 12. Qui autem secus viam, M. 4, ¶ 15, ubi seminatur verbum, L. 8, ¶ 12, hi sunt qui audiunt; M. 4, ¶ 15. et cum audierint confestim venit Satanas, et aufert verbum quod seminatum est in cordibus eorum, L. 8, ¶ 12, ne credentes salvi fiant. M. 4, ¶ 16. Et hi sunt similiter qui super petrosa seminantur, qui cum audierint verbum, statim cum gaudio accipiunt illud : L. 8, ¶ 13, hi radices non habent, qui ad tempus credunt; M. 4, ¶ 17, deinde orta tribulatione et persecutione propter verbum, confestim scandalizantur, L. 8, ¶ 13, et in tempore tentationis recedunt. 14.

Puis, revenant à l'explication qu'ils demandaient, « Jésus leur ajouta : Vous » ne concevez point cette parabole? Et » comment concevrez-vous toutes les autres? Ecoutez donc la parabole du semeur¹ : voici ce qu'elle signifie. La semence, c'est la parole de Dieu; le semeur est celui qui sème la parole; ceux qui sont près du chemin où la parole est semée, ce sont ceux qui l'écoutent. Dès qu'ils l'ont ouïe, Satan vient qui ôte de leur cœur la parole qui y avait été semée, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés². Ceux qui reçoivent la semence sur un endroit pierreux, ce sont ceux qui ayant ouï la parole la reçoivent avec joie; et ces gens-là n'ont point où la racine puisse prendre. Ils croient pour un temps³, et quand il vient ensuite une affliction et une persécution à cause de la parole, ils en prennent aussitôt un sujet de scandale, et ils succombent dans le

¹ La parabole et l'explication qui la suit, ne seraient qu'une inutile spéculation, si ce mot de S. Augustin n'était pas vrai : *Chacun se rend soi-même une bonne ou mauvaise terre*, bonne par le bon usage de la grâce, mauvaise par l'abus de la liberté, qui a toujours le pouvoir d'user ou de n'user pas de la grâce.

² Il n'y a guère d'apparence que la parole divine fructifie lorsqu'elle tombe dans un cœur aussi mal disposé que l'est un grand chemin à recevoir la semence du laboureur. Cependant elle a une vertu dont le démon se défie toujours. Un mot entendu par hasard a produit plus d'une fois les fruits les plus abondants et les plus inespérés. Satan ne l'ignore pas; et, pour aller au plus sûr, il se presse d'enlever cette semence qu'on pouvait déjà regarder comme perdue.

³ Ils croyaient donc, et de leur part ce n'était pas hypocrisie. On convient que ce sont des lâches, ne disons pas que ce sont des fourbes ou des perfides. Quand le péché est manifeste, il ne faut pas vouloir justifier le coupable; mais à justice ne permet pas de le faire plus coupable qu'il ne l'est, et la charité incline plutôt à diminuer ses torts qu'à les augmenter.

Celui qui abandonne la vérité persécutée peut n'être que faible; mais s'il se joint à ceux qui la persécutent, il est perfide.

» temps de la tentation. Ce qui tombe
 » dans les épines, ce sont ceux qui ont en-
 » tendu la parole; mais les embarras du
 » siècle, la tromperie des richesses ¹, les
 » plaisirs de la vie et les autres passions
 » qui surviennent, étouffent la parole et
 » elle devient stérile⁴. Enfin ce qui tombe
 » en de bonne terre, ce sont ceux qui
 » ayant ouï la parole avec un cœur droit et
 » bien disposé, la conservent, et qui par la
 » patience produisent du fruit, l'un trente
 » pour un, l'autre soixante et l'autre cent. »

Quod autem in spinas
 cecidit, hi sunt qui au-
 dierunt, et a sollicitu-
 dinibus, et divitiis, et
 voluptatibus vitæ eun-
 tes suffocantur, et non
 referunt fructum. 15.
 Quod autem in bonam
 terram, hi sunt qui in
 corde bono et optimo
 audientes verbum re-
 tinent, et fructum as-
 ferunt in patientia, *M.*
 4, ¶ 20, unum trigin-
 ta, unum sexaginta, et
 unum centum.

Cependant cette explication que Jésus-Christ faisait aux
 seuls apôtres, n'était pas destinée pour eux seuls; elle devait
 être communiquée par eux à toutes les nations. Ils étaient
 comme les lampes que le père de famille était alors occupé à
 garnir et à allumer, afin qu'ils éclairassent un jour toute sa
 maison, c'est-à-dire, son Eglise. C'est ce que Jésus-Christ leur
 fit entendre, en leur répétant ces paroles qu'il leur avait déjà
 dites dans une autre occasion : « Personne,
 » après avoir allumé une lampe, ne la cou-
 » vre d'un vase ou ne la met sous le lit;
 » mais on la met sur le chandelier, afin
 » que ceux qui entrent voient la lumière.

21. Et dicebat illis :
L. 8, ¶ 16. Nemo lucer-
 nam accendens operit
 eam vase, aut subtus
 lectum ponit : sed su-
 pra candelabrum po-
 nit, ut intrantes vide-
 ant lumen.

⁴ On pourrait traduire également, *les richesses trompeuses*. Elles le sont
 principalement en ce qu'elles promettent une félicité qu'elles ne donnent pas.
 On croit qu'en doublant son bien on doublera son bonheur; cela n'arrive pas,
 et il arrive assez souvent qu'on le diminue de moitié.

⁵ Trois sortes d'auditeurs chez qui la parole divine ne produit aucun fruit:
 1° ceux qui n'y donnent aucune attention, ou dont toute l'attention se borne à
 l'écouter comme parole de l'homme; 2° ceux dont l'esprit est attentif, mais
 dont le cœur n'est pas disposé à la mettre en pratique; 3° ceux dont l'esprit est
 attentif et le cœur bien disposé, mais qui, au lieu de la méditer après l'avoir
 entendue, se livrent aux soins et aux distractions du siècle. Dans les premiers
 elle ne produit rien; dans les seconds elle produit des paroles; et les fruits
 qu'elle produit dans les troisièmes sont presque aussitôt étouffés que formés.
 Trois dispositions opposées la font fructifier, l'attention, la bonne volonté, le
 recueillement et la méditation.

» Car, » ajoute-t-il, parlant de l'éclatante publicité que devait avoir un jour la doctrine qu'il leur expliquait alors en secret

17. Non est enim occultum quod non manifestetur, nec absconditum quod non cognoscatur et in palam veniat. « il n'y a rien de caché qui ne se découvre, » ni rien de secret qui ne se sache et devienne public. » Mais, comme cette prophétie, dont l'accomplissement devait être

confié à leurs soins, n'était pas encore aussi claire pour eux qu'elle le fut dans la suite, Jésus les avertit par cette courte

M. 4, v. 23. Si quis habet aures audiendi, audiat. parole d'en méditer le sens : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »

Et pour réveiller de nouveau leur attention, il leur dit en-

24. Et dicebat illis : Videte quid audiat. In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis, et adjicietur vobis. 25. Qui enim habet dabitur illi : L. 8, v. 18, et quicumque non habet, etiam quod putat se habere, auferetur ab illo. core : « Prenez bien garde à ce que vous entendez. On vous fera la même mesure que vous aurez faite aux autres, et on vous donnera encore davantage. Car à celui qui a, on lui donnera ; mais à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il pense avoir. »

Ce n'était pas la première fois que Jésus-Christ leur faisait entendre ces deux vérités ; mais appliquées à la circonstance présente, elles devenaient aux Apôtres une puissante exhortation à répandre abondamment des lumières qui leur étaient communiquées, persuadés que l'effusion leur en mériterait l'accroissement, au lieu qu'elles seraient soustraites à celui qui en deviendrait avare envers les autres.

CHAPITRE XXII.

Paraboles de l'ivraie, du grain de sénevée, du levain, du filet jeté dans la mer.

— Prédication de Jésus-Christ à Nazareth. — Prophète sans honneur dans son pays.

Soit que ce qui suit ait été dit un autre jour, ou bien, ce qui n'est pas sans vraisemblance, qu'après s'être entretenu quelque temps à l'écart avec ses disciples, Jésus ait recom-

mencé aussitôt après à parler à la multitude, « il proposa au peuple une autre parabole, disant : Le royaume des cieux » est semblable à un homme qui avait » semé de bon grain dans son champ. Mais » tandis que les gens dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le » froment, et se retira. Quand l'herbe fut » grande, et qu'elle eut jeté des épis, alors » l'ivraie parut aussi. Sur quoi les serviteurs du père de famille lui vinrent » dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé de » bon grain dans votre champ? d'où vient » donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? et il » leur dit : L'homme ennemi a fait cela. » Ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous » que nous allions la cueillir? Non, dit-il, » de peur qu'en cueillant l'ivraie, vous » n'arrachiez en même temps le froment¹. » Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la » moisson, et, au temps de la moisson, je » dirai aux moissonneurs¹ : Cueillez pre-

Matth. 13, v. 24. Aliam parabolam proposuit illis, dicens: Simile factum est regnum coelorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo. 25. Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit. 26. Cum autem crevisset herba, et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania. 27. Accedentes autem servi patris familias, dixerunt ei: Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? Unde ergo habet zizania? 28. Et ait illis: Inimicus homo hoc fecit. Servi autem dixerunt ei: Vis, imus, et colligimus ea? 29. Et ait: Non, ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum. 30. Sinite utraque crescere usque ad messem; et in tempore messis dicam messoribus: Colligite primum zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum: triticum

¹ Donc, s'il était évident qu'en cueillant l'ivraie on n'arracherait pas le froment, il faudrait la cueillir, puisque le père de famille ne donne pas d'autre raison de la laisser. Autre conséquence. Donc le doute seul si, en cueillant l'ivraie, on n'arracherait pas le froment, oblige à la laisser, puisque le père de famille ne dit pas absolument, *Vous arracherez le froment*, mais, *de peur que vous ne l'arrachiez*. Dans l'application, le doute se rencontre plus souvent que l'évidence du contraire, et les cas où l'ivraie doit être laissée sont plus communs que ceux où l'on doit la cueillir prématurément. Notez que c'est à cause du froment qu'elle est épargnée, et non à cause d'elle-même; si on la laisse croître, ce n'est que pour la jeter ensuite au feu.

² Les moissonneurs paraissent distingués des serviteurs : les premiers sont les anges, suivant l'explication du Sauveur. Comme il ne dit pas qui sont les serviteurs, il est permis de le chercher, et il est naturel de penser que ce sont les ministres de son Eglise. Ceux dont il est parlé ici ne sont pas tout à fait sans défauts. Les *endormis* donnent à l'homme ennemi le temps de semer l'ivraie. Les *ardents* veulent l'arracher aussitôt qu'elle paraît. Ces défauts ne sont pas tellement opposés qu'ils ne puissent se rencontrer dans les mêmes personnes. On

autem congregate in horreum meum.

» mièrement l'ivraie, et liez-la en petites
» gerbes pour brûler; mais amassez le
» froment dans mon grenier. »

Sans s'arrêter alors à l'explication de cette parabole que les disciples désiraient, mais qu'ils n'osèrent demander à leur di-

M. 4, v. 26. Et dicebat: Sic est regnum Dei, quemadmodum si homo jaciat sementem in terram, 27. Et dormiat, et exsurgat nocte et die, et semen germinet, et increscat dum nescit ille. 28. Ultro enim terra fructificat, primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica. 29. Et cum produxerit fructus, statim mittit falcem: quoniam adest messis.

vin maître, de peur de l'interrompre, « Jé-
» sus continua à parler ainsi au peuple: Il
» en est du royaume de Dieu de même
» que quand un homme enseme la
» terre, et que, soit qu'il dorme, soit qu'il
» se lève, la nuit ou le jour, le grain germe
» et croît sans qu'il s'en aperçoive². Car
» la terre produit d'elle-même, première-
» ment l'herbe, puis l'épi¹: et lorsque le
» grain paraît, il coupe aussitôt les blés,
» parce que c'est le temps de la moisson. »

Deux autres paraboles suivirent immédiatement celle-ci, et les trois ont le même objet; c'est toujours l'Eglise de Jésus-Christ, cachée d'abord comme la semence dans le sein de la terre,

peut aimer trop à dormir, et n'en être pas plus rassis lorsqu'on veille. Ne pourrait-on pas dire encore que ce grand zèle était une suite de la négligence? Le mal était arrivé par leur faute: de là le dépit, et le désir impatient d'arracher.

¹ Jésus-Christ ne devait jamais abandonner réellement son Eglise; mais il devait paraître l'abandonner, lorsque, montant au ciel, il la priva de sa présence sensible. L'état de faiblesse apparente où il la laissait pouvait faire appréhender à ses disciples qu'elle ne disparût avec son fondateur, et que l'époque de sa naissance ne fût celle de sa ruine. Jésus-Christ leur apprend ici que la semence de la parole, une fois jetée par ses mains divines, ne tombera pas en vain sur cette terre bénite, et que, lorsqu'il paraîtra s'en occuper le moins, ils la verront croître et mûrir à leurs yeux, comme le froment que le laboureur a semé dans son champ à ses accroissements sans que celui-ci y mette la main. Il est vrai que l'inaction du dernier est réelle, et que celle de Jésus-Christ n'est qu'apparente; car lui seul donne l'accroissement à sa semence par la vertu secrète, mais réelle et toujours agissante, de sa grâce. Aussi n'est-ce que du côté des apparences qu'ils sont comparés ici l'un à l'autre.

² La grâce a ses progrès aussi bien que la nature, insensibles d'un jour à l'autre, mais sensibles d'un temps à l'autre. On ne peut trop les désirer; mais il faut savoir les attendre. Les fruits précoces ne mûrissent pas, et la tige trop tôt féconde s'épuise et se dessèche.

mais qui se montre ensuite, et par des progrès insensibles vient enfin à sa maturité : petite comme le grain de sénevé qui se lève au-dessus de tous les autres légumes, et dont la hauteur va jusqu'à égaler celle des arbres : ou comme la pâte dont un peu de levain augmente considérablement le volume. Les voici telles que le Sauveur les prononça.

« Il leur disait *donc* encore : A quoi ferons-nous ressembler le royaume de Dieu, et à quoi le comparerons-nous en paraboles ? Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé qu'un homme prit, et sema dans son champ. C'est la plus petite de toutes les graines de la terre. Mais, après qu'on l'a semée, elle croît et devient plus grande que toutes les plantes ; elle pousse même de grandes branches, en sorte que les oiseaux du ciel peuvent s'y percher à l'ombre. Il leur dit » en peu de mots « l'autre parabole. Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prit, et qu'elle mit en trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte fût toute levée.

» Jésus dit tout cela au peuple en paraboles. Il se servait de plusieurs semblables paraboles en leur annonçant la parole *évangélique*, selon qu'ils étaient capables d'entendre ; » car ce style simple, qui ne présentait que des images qui leur étaient familières, était plus à la portée de leurs esprits ; et le nuage dont il couvrait en partie des vérités dont ils ne pouvaient pas soutenir encore toute la lumière, les proportionnait à leurs dispositions présentes. « Jésus ne leur parlait *donc* » point sans paraboles, afin que la parole » du Prophète s'accomplît : Je parlerai en

Matth. 13. † 31. Aliam parabolam proposuit eis, dicens : M. 4, † 30, Cui assimilabimus regnum Dei ? aut cui parabolæ comparabimus illud ? Matth. 13, † 31. Simile est regnum cœlorum grano sinapis quod accipiens homo seminavit in agro suo ; 32. Quod minimum quidem est omnibus seminibus, M. 4, † 31, quæ sunt in terra : 32. Et cum seminatum fuerit, ascendit, et fit majus omnibus oleribus, et facit ramos magnos, ita ut possint sub umbra ejus aves cœli habitare. Matth. 13, † 33. Aliam parabolam locutus est eis : Simile est regnum cœlorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum.

34. Hæc omnia locutus est Jesus in parabolis ad turbas : M. 4, † 33. Et talibus multis parabolis loquebatur eis verbum, prout poterant audire.

Matth. 13, † 34. Et sine parabolis non loquebatur eis : 35. Ut impleretur quod dictum erat per prophetam

dicentem : Aperiam in parabolis os meum, eructabo abscondita a constitutione mundi. *M.* 4, v 34. Seorsum autem discipulis suis disserebat omnia.

Moth. 13, v 36. Tunc, dimissis turbis, venit in domum, et accesserunt ad eum discipuli ejus, dicentes : Edisere nobis parabolam zizaniorum agri. 37. Qui respondens ait illis : Qui seminat bonum semen, est Filius hominis. 38. Ager autem, est mundus. Bonum vero semen, hi sunt filii regni. Zizania autem, filii sunt nequam. 39. Inimicus autem qui seminavit ea, est diabolus. Messis vero, consummatio sæculi est. Messores autem, angeli sunt. 40. Sicut ergo colliguntur zizania, et igni comburuntur : sic erit in consummatione sæculi. 41. Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem; 42. Et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus, et stridor dentium. 43. Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum.

» paraboles : je ferai éclater des choses
» qui ont été cachées depuis la création
» du monde. Mais, en particulier, Jésus
» expliquait tout à ses disciples.

» Ayant renvoyé tout le monde, il s'en
» alla au logis, et ses disciples l'abondant,
» lui dirent : Expliquez-nous la parabole
» de l'ivraie des champs. Jésus leur répon-
» dit : Celui qui sème de bon grain, c'est
» le Fils de l'homme. Le champ est le
» monde : le bon grain, ce sont les enfants
» du royaume ; mais l'ivraie, ce sont les
» enfants du malin esprit¹. L'ennemi qui
» l'a semée, c'est le démon. La moisson,
» c'est la consommation des siècles. Les
» moissonneurs, ce sont les anges. De
» même donc qu'on cueille l'ivraie et qu'on
» la brûle, de même en arrivera-t-il à la
» consommation des siècles. Le Fils de
» l'homme enverra ses anges, et ils enlè-
» veront de son royaume tout ce qu'il y a
» de scandaleux, et de gens qui font des
» œuvres d'iniquité ; et ils les jetteront
» dans la fournaise ardente. C'est là qu'il
» y aura des pleurs et des grincements
» de dents. Alors les justes brilleront
» comme le soleil dans le royaume de leur
» Père. »

Après l'explication de cette parabole, Jésus devait en proposer encore quelques-unes à ses disciples. Comme il voulait que l'intelligence qu'ils en auraient fût le fruit de leur atten-

Qui habet aures au-
res audiendi audiat.

tion, il l'excite en disant, selon sa coutume : « Qui a des oreilles pour entendre,

¹ Les méchants peuvent devenir bons ; s'ils ne le deviennent pas, ils servent au moins à exercer et à perfectionner les bons. Ce sont les deux raisons pour lesquelles S. Augustin dit que Dieu les souffre sur la terre.

» qu'il entende; » puis il continue de parler ainsi : « Le
 » royaume des cieux est semblable à un 44. Simile est regnum
 » trésor enterré dans un champ. L'homme the- sauro abscondito in
 » qui l'a trouvé le cache : et de la joie agro : quemqui invenit
 » qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il homo, abscondit, et
 » possède, et achète ce champ. Le præ gaudio illius vadit, et vendit universa
 » royaume des cieux est semblable encore quæ habet, et emit
 » à un homme qui cherche des perles fi- agrum illum. 45. Ite-
 » nes. Ayant trouvé une perle de grand rum simile est regnum
 » prix, il alla vendre tout ce qu'il avait et cœlorum homini
 » l'acheta. Le royaume des cieux est sem- negotiatori, quærenti
 » blable encore à un filet qui, étant jeté bonas margaritas. 46.
 » dans la mer, ramasse de toute sorte de Inventa autem una
 » poissons. Quand il est plein, les gens le pretiosa margarita,
 » tirent, et, s'asseyant sur le rivage, ils abiit, et vendidit om-
 » mettent les bons à part dans des vais- nia quæ habuit, et
 » seaux, et jettent dehors les mauvais. Il emit eam. 47. Iterum
 » en sera de même à la consommation simile est regnum cœ-
 » siècles. Les anges viendront : ils sépare- lorum sagenæ misse
 » ront les méchants d'avec les justes², et in mare, et ex omni
 » ils les jetteront dans la fournaise de feu. genere piscium congre-
 » C'est là qu'il y aura des pleurs et des gant; 48. Quam, cum
 » grincements de dents. » impleta esset, edu-
 » centes, et secus littus
 » sedentes, elegerunt
 » bonos in vasa, malos
 » autem foras miserunt.
 » 49. Sic erit in consum-
 » matione sæculi : exi-
 » bunt angeli, et separa-
 » bunt malos de medio
 » justorum, 50. Et mit-
 » tent eos in caminum
 » ignis : ibi erit fletus, et
 » stridor dentium.

Les mauvais poissons pris avec les bons dans le même filet, et l'ivraie semée dans le même champ avec le bon grain, sont deux images différentes d'une même chose. C'est, dans la profession d'une même foi, et dans le sein de la même Eglise, le mélange des méchants avec les bons pendant cette vie, et la séparation qui doit s'en faire à la fin du monde. Les Apôtres, à qui Jésus-Christ venait d'expliquer la première de ces deux paraboles, n'eurent pas de peine à comprendre la seconde. Les deux qui la précèdent ont un autre objet : c'est le

² Cette séparation éternelle des méchants d'avec les bons, suivie pour ceux-ci d'un bonheur éternel, et pour les autres d'un malheur éternel, explique en un mot tout ce qu'on voudrait trouver d'inexplicable dans la conduite de la Providence.

prix inestimable de la doctrine évangélique, et la profonde sagesse de l'homme qui sacrifie tout ce qu'il a pour s'en assurer la possession. Celles-ci sont si claires, que les disciples n'eurent pas besoin qu'on les leur expliquât. Aussi, lorsque Jésus-

51. Intellexisti hæc Christ leur dit : « Avez-vous compris tout-omnia? Dicunt ei : Etiam.

» tes ces choses? Oui, lui dirent-ils. C'est » pour cela, » ajoute le Sauveur, voulant leur faire entendre, par une nouvelle figure, quel usage ils devaient faire du trésor de lumières dont il les enrichissait; « c'est pour cela

52. Ait illis : Ideo » que tout docteur qui est savant dans le omnis scriba doctus in » royaume des cieux est semblable à un regno cœlorum, si- » père de famille qui tire de son magasin ce milis est homini patri » qu'il y a de nouveau et de vieux, » afin familias qui profert de thesauro suo nova » que tous ceux de la maison soient abon- et vetera.

53. Et factum est, cum consummasset Je- » damment pourvus.

sus parabolas istas, » « Après que Jésus eut achevé ces para- transiit inde; L. 4, v » boles, il partit de là et vint à Nazareth, 16, Et venit Nazareth, » sa patrie, où il avait été nourri; et ses Matth. 13, v 54, in pa- » disciples le suivirent. Quand le jour du triam suam, L. 4, v 16, » sabbat fut venu, Jésus entra, selon sa ubi erat nutritus, M. » coutume, ce jour-là, dans la synagogue, 6, v 1, et sequebantur » et commença à y enseigner. Il se leva eum discipuli sui. 2. » pour lire. On lui mit entre les mains le Et factò sabbato, L. 4, » livre du prophète Isaïe, et en l'ouvrant, 16, intravit secundum » il trouva l'endroit où était écrit : L'es- consuetudinem suam » prit du Seigneur est sur moi¹; c'est in synagoga, M. 6, v » pour cela que j'ai reçu l'onction de lui²; 2, coepit docere, L. 4, v » 16, et surrexit legere. 17. Et traditus est illi liber Isaïæ prophetæ. Et ut revolvit librum, invenit locum ubi scriptum erat : 18. Spi-

¹ Il y trouva ce qu'il voulut y trouver. Il n'y a point de hasard pour celui qui sait tout.

² Onction invisible opérée par le Saint-Esprit qui s'est répandu avec tous ses dons dans l'humanité sainte du Sauveur au moment de son incarnation. Onction royale et sacerdotale, par laquelle il a été sacré monarque de l'univers et pontife éternel de la nouvelle alliance. Ainsi, quoiqu'il n'en ait pas reçu le signe matériel et sensible, Jésus-Christ est dit très-véritablement avoir reçu l'onction (exprimée par le nom de Christ), parce qu'il en a reçu l'effet dans toute sa plénitude, et dans un degré d'excellence infiniment supérieur à tous ceux à qui le même nom est donné dans l'Ecriture.

» qu'il m'a envoyé pour prêcher l'évan-
 » gile aux pauvres, pour guérir ceux qui
 » ont le cœur accablé de tristesse ³, pour
 » annoncer la liberté aux captifs, et le re-
 » couvrement de la vue aux aveugles, pour
 » délivrer ceux qui sont dans l'oppres-
 » sion, pour publier l'heureuse année du
 » Seigneur, et le jour auquel Dieu rendra
 » à chacun selon ses œuvres ⁴. Ayant en-
 » suite fermé le livre, il le rendit au mi-
 » nistre et s'assit. Toute la synagogue avait
 » les yeux attachés sur lui, et il com-
 » mença à leur dire : Ces paroles de l'E-
 » criture sont accomplies aujourd'hui que
 » vous les entendez. »

tus Domini super me :
 propter quod unxit me
 evangelizare pauperi-
 bus misit me, sanare
 contritos corde, 19.
 Prædicare captivis remissionem,
 et cæcis visum, dimittere con-
 fractos in remissionem,
 prædicare annum Domini acceptum
 et diem retributionis.
 20. Et cum plicuisset
 librum, reddidit ministro,
 et sedit. Et omnium in
 synagoga oculi erant inten-
 dentes in eum, 21. Cœpit
 autem dicere ad illos :
 Quia hodie impleta
 est hæc scriptura in
 auribus vestris.

Cet oracle si décisif, qui était pour ceux qui l'entendaient le précis de tous les discours que Jésus-Christ leur avait déjà faits, et qui les leur rappelait en un mot, fit d'abord une grande impression sur toute l'assemblée. Mais, par une révolution bizarre qu'on voit arriver quelquefois dans les idées du peuple, ils passèrent presque aussitôt de l'admiration à l'envie, et

³ Cette prophétie a eu une partie de son accomplissement dans les miracles que Jésus-Christ a faits pour guérir les maux corporels. Mais pour en avoir le sens parfait, il faut l'entendre des funestes effets du péché dans les âmes, et des puissants remèdes que Jésus-Christ était capable d'y apporter et qu'il y apportait actuellement.

⁴ On lit dans le texte, *le jour de la rétribution, diem retributionis*. Il s'entend ordinairement du jugement dernier ; et ce qui favorise encore cette explication, c'est que ce jour, qui est appelé *le jour de la rétribution*, est appelé par Isaïe, le jour de la vengeance, *dies ultionis*. Cependant on a remarqué que Jésus-Christ, après avoir lu la prophétie, ajoute incontinent : *Ces paroles de l'Écriture sont accomplies aujourd'hui que vous les entendez...* Il ne s'agit donc point ici du jugement dernier, concluent quelques-uns, et en conséquence ils appellent le jour de la rétribution le jour de la libéralité et des grâces. Cette explication leur paraît d'autant plus naturelle, que *le jour de la rétribution* se trouve placé immédiatement après *l'heureuse année du Seigneur*. Tout ceci est plus spécieux que solide. Jésus-Christ est venu annoncer la miséricorde présente et le jugement à venir : le prophète dit qu'il publiera l'une et l'autre. Il n'est pas besoin qu'il juge actuellement pour accomplir la prophétie : la publication y suffit.

de l'envie au mépris, au scandale, à l'incrédulité, et enfin à

22. Et omnes testimonium illi dabant, *M. 6, v 2*, admirabantur in doctrina ejus, *L. 4, v 22*, in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius, *M. 6, v 2*, dicentes : Unde huic hæc omnia ? et quæ est sapientia quæ data est illi ; et virtutes tales quæ per manus ejus efficiuntur ?

l'emportement et à la fureur. « Tous lui donnaient *donc d'abord* leur approbation, et admiraient sa doctrine, et les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche ; et ils disaient : D'où viennent toutes ces choses à cet homme ? Qu'est-ce que cette sagesse qui lui a été donnée, et qu'est-ce que ces miracles qui se font par ses mains ? »

On vient d'entendre le langage de l'admiration. Voici à présent celui de l'envie, du mépris, du dépit et du scandale.

5. Nonne hic est faber ? *Matth. 13, v 55*. Nonne hic est fabri filius, *L. 4, v 22*, filius Joseph, *M. 6, v 3*, filius Mariæ, frater Jacobî, et Joseph, et Judæ, et Simonis ? *Matth. 13, v 56*. Et sorores ejus nonne omnes apud nos sunt ? Unde ergo huic omnia ista ? *57*. Et scandalizabantur in eo.

« Mais quoi ! » ajoutaient-ils, « n'est-ce donc pas là ce charpentier ? N'est-ce pas là le fils du charpentier ¹ Joseph, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Et toutes ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous ? D'où lui vient donc tout cela ? Et ils se scandalisaient à son sujet. »

Pendant Jésus avait fait peu de miracles à Nazareth, et ceux qu'il y avait faits avaient eu peu d'éclat. Lui qui les prodiguait ailleurs, paraissait en être avare à l'égard de ses concitoyens. C'était pour des raisons dignes de sa profonde sagesse. Il voulut bien les leur expliquer ; mais comme les miracles étaient apparemment le sujet principal du grand em-

¹ En latin *faber*. Ce mot signifie un ouvrier ou un artisan, sans déterminer l'espèce d'ouvrage ; seulement il exclut les ouvrages délicats. Il laisse donc indécis le métier auquel Jésus fut appliqué pendant les trente années de sa vie cachée. Les uns ont dit que c'était la maçonnerie ; d'autres, qu'il travaillait en fer. L'opinion la plus universelle et la plus ancienne, c'est que Jésus-Christ exerçait avec S. Joseph le métier de charpentier. Or, que Dieu eût tiré un prophète de la boutique d'un charpentier, c'est ce que les Nazaréens ne purent jamais se persuader. Ils n'auraient eu aucune peine à croire, si Dieu l'avait tiré de quelque académie fameuse ; car le principe de leur incrédulité était constamment celui-ci : Dieu ne peut pas faire un prophète d'un charpentier. Ramenez tous les incrédules à leur premier principe, vous ne les trouverez pas plus forts que celui-ci, c'est toujours *Dieu ne peut pas*.

pressement qu'ils avaient eu de le voir, trompés sur ce point, ils ne se payèrent pas de ces raisons, et le dépit qu'ils en eurent les emporta aux dernières violences contre sa personne. Voici les paroles du Sauveur qui y donnèrent occasion.

• Il leur dit donc : Vous allez sans doute
 • me dire ces paroles : Médecin, guérissez-
 • vous vous-même. Les grandes choses
 • que nous avons appris que vous
 • avez faites à Capharnaüm, faites-les
 • encore ici dans votre pays². Je vous dis
 • en vérité, ajouta-t-il, que nul prophète
 • n'est bien venu en son pays. Il n'est sans
 • estime que dans son pays, dans sa mai-
 • son et dans sa parenté. »

Jesus autem dixit eis : *L. 4, v. 23, Utique dicetis mihi hanc similitudinem : Medice, cura te ipsum. Quanta audivimus facta in Capharnaüm, fac et hic in patria tua. 24. Ait autem : Amen dico vobis quia nemo propheta acceptus est in patria sua. Matth. 13, v. 57. Non est sine honore, nisi in patria sua, et in domo sua, M. 6, v. 4, et in cognatione sua.*

Il ne peut donc pas y faire beaucoup de miracles ; car si on y a peu de considération pour sa personne, on y aura peu de foi à ses paroles. Or les miracles, qui sont ordinairement la récompense de la foi, ne sauraient être prodigués à l'incrédulité. Et pour leur montrer que telle a été dans tous les temps la conduite de Dieu, « Oui, » poursuit le Sauveur,

• oui, je vous le dis en vérité, il y avait
 • plusieurs veuves en Israël au temps d'E-
 • lie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois
 • ans et demi, et qu'il y avait une grande
 • famine dans tout le pays : néanmoins
 • Eliene fut envoyé à aucune d'elles, mais à
 • une veuve de Sarepta dans le pays de Si-
 • don. Il y avait aussi plusieurs lépreux en
 • Israël au temps du prophète Elisée, et
 • pas un d'eux ne fut guéri, mais seule-
 • ment Naaman qui était Syrien. »

L. 4, v. 25. In veritate dico vobis : multae viduae erant in diebus Eliae in Israel, quando clausum est coelum annis tribus, et mensibus sex, cum facta esset fames magna in omni terra : 26. Et ad nullam illarum missus est Elias, nisi in Sarepta Sidoniae, ad mulierem viduam. 27. Et multi leprosi erant in Israel sub Eliseo propheta : et nemo eorum mundatus est nisi Naaman Syrus.

² La considération qu'on se procure dans son pays est un bien plus précieux, et plus propre en quelque façon, que celle que l'on acquiert chez les étrangers. Telle est au moins l'opinion des hommes ; ce qui suffit pour justifier l'application que le Sauveur se fait ici à lui-même du proverbe *Médecin, guérissez-vous vous-même.*

Ainsi ils ne devaient pas s'attendre à être plus favorisés que ne le furent alors les Israélites; et Jésus-Christ leur faisait assez entendre que c'était par leur faute. Que ne se corrigeaient-ils, s'ils voulaient être mieux traités? Et puisque le dédain pour la personne, et l'incrédulité aux paroles de celui qu'ils devaient au moins regarder comme l'envoyé de Dieu, les rendaient indignes des faveurs du Ciel, que ne travaillaient-ils à s'en rendre dignes, en l'écoutant avec docilité et avec respect? C'était pour les amener à ce point que Jésus-Christ leur avait parlé de la sorte. Mais il est des cœurs pervers qui tournent les remèdes en poison, et la grâce même en occasion de chute et en pierre de scandale. Ce qui devait les éclairer acheva de les aveugler.

28. Et repleti sunt omnes in synagoga ira, hæc audientes. 29. Et surrexerunt, et eiecerunt illum extra civitatem; et duxerunt illum usque ad supercilium montis super quem civitas illorum erat ædificata, ut præciperent eum. 30. Ipse autem transiens per medium illorum, ibat.

Des paroles si sages « remplirent de colère » tous ceux de la synagogue qui les entendirent. Ils se levèrent à l'instant, et » chassèrent Jésus de la ville. » Ils ne voulaient pas seulement l'en bannir; leur fureur alla jusqu'à attenter à sa vie. « Dans » le dessein de le précipiter¹, ils le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie. Mais Jésus, » passant au milieu d'eux, s'en alla » d'un

pas modéré, sans paraître les craindre, et sans en recevoir aucun mal, soit qu'il eût répandu un nuage sur leurs yeux qui les empêchât de le voir, soit qu'il leur eût lié les mains par des chaînes invisibles : de façon ou d'autre, c'était toujours un miracle; mais ce fut à peu près le seul qu'il fit dans son pays. Car,

M. 6, v. 5. Et non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi pau-

ajoute le texte sacré, « il ne put faire là » aucun miracle², à cause de leur incré-

¹ S. Ambroise et Bède les jugent plus coupables que ceux qui crucifièrent le Sauveur, parce que ceux-ci gardèrent au moins quelque forme de justice, au lieu que ceux de Nazareth suivirent sans aucune forme les mouvements d'une brutale fureur. On ose penser, contre leur avis, que le crime est plus énorme où il y a plus de réflexion, et que, dans la comparaison de ces deux attentats, celui-ci est un meurtre, et l'autre est un assassinat, outre que l'injustice la plus criminelle est celle qui se couvre des formes de la justice.

² Non pas de puissance résolue, mais de puissance raisonnable, et en suivant

« d'infirmité, hors qu'il guérit quelques mala-
 « des en mettant les mains sur eux; et leur
 « incréduité l'étonnait. » Lui qui avait ad-
 « miré la foi d'un gentil, trouva, dans ses
 concitoyens un prodige d'infidélité également capable de lui
 causer de la surprise. Ces deux prodiges se renouvellent en-
 core de nos jours, celui de la foi jusqu'à l'héroïsme dans des
 peuples barbares aux premiers rayons qu'ils aperçoivent de la
 lumière évangélique; et, dans la sein du christianisme, celui de
 l'incrédulité jusqu'à la haine personnelle de Jésus-Christ, et au
 plus furieux déchaînement contre sa religion et ses ministres.

un certain ordre que sa sagesse a établi librement, auquel il lui est libre de dé-
 roger quand il lui plaît, mais auquel il ne déroge que très-rarement. On a déjà
 vu que, suivant cet ordre, Dieu, généralement parlant, accorde les miracles à
 la foi et les refuse à l'incrédulité. Celle-ci demandera peut-être si, cela ne vou-
 drait pas dire que les miracles sont accordés à la crédulité, et qu'ils sont refusés
 à la raison éclairée et défiante. Il suffit de répondre que cette conduite de Dieu
 est très-digne de sa sagesse; et le bon sens tout seul nous dit qu'il faut mesurer
 les grâces sur l'usage qu'on en fait, et par conséquent les redoubler à ceux qui
 en profitent, et les retrancher à ceux qui en abusent. Les habitants de Nazareth
 étaient de ces derniers. Jésus-Christ avait fait chez eux quelques miracles et la
 renommée leur avait appris ceux qu'il avait faits à Capharnaüm. C'en était assez
 pour croire, et s'ils avaient cru, ayant cette preuve suffisante, les prodiges se
 seraient multipliés en leur faveur. Mais en ne croyant pas, ils méritaient que
 Jésus-Christ l'affaiblît en quelque sorte à leur égard, bien loin de la fortifier.
 On doit dire la même chose des miracles sur lesquels est fondée la religion. Ils
 forment pour tout esprit droit et impartial une preuve beaucoup plus que suffi-
 sante. Dieu n'en fera pas de nouveaux pour ceux qui ne croient pas, et il en fera
 pour ceux qui croient déjà. De sa part, c'est bonté pour ceux-ci, et justice à
 l'égard des autres. Et quand je dis que Dieu en fera de nouveaux, je suppose
 ce qui est vrai, que les miracles n'ont jamais cessé dans l'Eglise. Il s'y en est
 fait depuis sa naissance, et il s'y en fera jusqu'à la consommation des siècles.
 Les procès-verbaux des canonisations en sont la preuve juridique et incontestable
 pour tous les temps qui se sont écoulés depuis celui où cette procédure a
 commencé, qui sont les temps où l'on pourrait le plus douter que le don des mi-
 racles ait persévéré dans l'Eglise. Mais on a remarqué, et on peut remarquer
 encore que les miracles suivent la foi, c'est-à-dire qu'où il y a plus de foi, il y
 a plus de miracles, et que la source en est presque entièrement tarie dans les
 lieux où la foi est morte ou mourante. Ainsi l'incrédulité aux miracles est la
 cause de la soustraction des miracles, comme les ombres des paraboles étaient
 la punition de l'incrédulité à la doctrine exposée nuement et sans voile. La con-
 duitte de Dieu se soutient, et tous ses jugements sont justifiés.

Ces procédés qui obligèrent le Sauveur à quitter son ingrate patrie, ne furent pas capables de ralentir son zèle. Il est vrai qu'il abandonnait à leur sens réprouvé ces aveugles volontaires qui se jugeaient eux-mêmes indignes de la vie éternelle que sa miséricorde était venue leur offrir; mais c'était pour chercher ailleurs des esprits plus dociles et des cœurs mieux

Matth. 9, v. 35. Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum, et prædicans evangelium regni, et curans omnem languorem et omnem infirmitatem. 36. Videns autem turbas, misertus est eis: quia erant vexati, et jacentes sicut oves non habentes pastorem.

disposés. « Il parcourait donc toutes les villes et les bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités. Alors voyant les troupes de peuple qui venaient à lui en foule de toutes parts, il eut pitié d'eux, parce qu'ils étaient accablés de maux, et couchés çà et là comme des brebis qui n'ont point de pasteur. »

CHAPITRE XXIII.

Mission des douze Apôtres. — Instructions et avis que Jésus leur donne.

37. Tunc dicit discipulis suis: Messis quidem multa, operarii autem pauci. 38. Rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.

« Là-dessus il dit à ses disciples: La moisson est grande à la vérité, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » On ne saurait douter raisonnablement que cet ordre n'ait été exécuté, et que tous les disciples n'aient fait la prière que leur divin Maître leur avait prescrite. Elle ne pouvait pas manquer d'être exaucée, puisque celui qui devait l'exaucer n'était pas diffé-

L. 9, v. 1. Convocatis autem duodecim Apostolis, dedit illis virtutem et potestatem super omnia dæmonia, Matth. 10, v. 1, ut ejicerent eos, et curarent omnem lan-

rent de celui qui les invitait à la faire. « Ayant donc assemblé les douze Apôtres, Jésus leur donna un pouvoir absolu sur tous les démons pour les chasser, et la puissance de guérir toutes les langueurs

» et toutes les maladies. Il les envoya deux
 » à deux, » afin qu'ils pussent s'entr'aider,
 et pour qu'il y eût partout deux témoins
 de la même vérité. « Voici les noms des
 » douze apôtres » qu'on a déjà vus ci-de-
 vant, mais qu'on trouve rangés ici dans un ordre un peu
 différent du premier et, à ce qu'on croit, de la manière
 dont ils étaient associés. « Le premier,
 » Smon surnommé Pierre, et André son
 » frère; Jacques fils de Zébédée, et Jean
 » son frère; Philippe et Barthélemi, Tho-
 » mas et Matthieu le publicain; Jacques
 » fils d'Alphée, et Thaddée; Simon le Cha-
 » nanéen et Judas l'Isariote, celui qui
 » livra Jésus. Jésus envoya ces douze pré-
 » cher le royaume de Dieu, et guérir les
 » malades.

« Il leur ordonna de s'en aller avec un
 » bâton seulement : » encore ne devait-il
 leur servir que pour le soutien, car on verra bientôt qu'il ne
 leur permet pas d'en avoir un pour se défendre. C'est ainsi
 qu'on explique la contradiction apparente du bâton permis et
 défendu. Du reste, il leur enjoignit « de
 » ne prendre nisac, ni pain, ni argent dans
 » leur bourse; mais de marcher avec des
 » sandales, et de n'avoir point deux tuni-
 » ques. » Une confiance inébranlable en la Providence de-
 vait leur tenir lieu de toutes les provisions.

Mais il faut entendre, de la propre bouche du Sauveur, les
 réglemens admirables qu'il leur donna et, dans leur per-
 sonne, à leurs successeurs dans le ministère apostolique; car
 ils regardent également ceux-ci, si on en excepte le premier,
 qui peut servir encore à leur apprendre qu'ils ne doivent aller
 qu'où ils sont envoyés, et que si c'est un crime de prêcher
 sans mission, c'en serait un autre d'en passer tant soit peu les
 bornes.

gnorem et omnem in-
 firmitatem. *M* 16, v 7,
 Et cepit eos mittere
 binos.

Matth. 10, v 2.
 Duodecim autem A-
 postolorum nomina
 sunt hæc:

Primus, Simon, qui
 dicitur Petrus, et An-
 dreas frater ejus, 3.
 Jacobus Zebedæi, et
 Joannes frater ejus,
 Philippus, et Bartho-
 lomæus, Thomas, et
 Matthæus publicanus,
 Jacobus Alphæi, et
 Thaddæus, 4. Simon
 Chananæus, et Judas
 Iscariotes, qui et tra-
 didit eum. 5. Hos duo-
 decim misit Jesus *L.*
 9, v 2, prædicare reg-
 num Dei et sanare in-
 firmos.

Marc. 6, v 8. Et
 præcepit eis ne quid
 tollerent in via, nisi
 virgam tantum :

Non peram, non pa-
 nem, neque in zona
 æs : 9. sed calceatos
 sandaliis, et ne induer-
 entur duabus tuni-
 cis.

Matth. 10, † 5. Præcipiens eis dicens : In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis : 6. Sed potius ite ad oves quæ perierunt domus Israel. 7. Euntēs autem prædicatē, dicentes : Quia appropinquavit regnum cœlorum. 8. Infirmos curate, mortuos suscite, leprosus mundate, dæmones ejicite : gratis accepistis, gratis date. 9. Nolite possidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris : 10. Non peram in via neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam : dignus enim est operarius cibo suo. 11. In quacumque autem civitatem aut castellum intraveritis, interrogate quīs in ea dignus sit. *M.* 8, 10. Quocumque introieritis in domum, illic manete donec exeatis inde. *Matth.* 10, † 12. Intrantes autem in domum salutate eam, dicentes : Pax huic domui. 13. Et si quidem fuerit domus illa digna, veniet pax vestra super eam : si autem non fuerit digna, pax vestra revertetur ad vos. 14. Et quicumque non receperit vos, neque audierit sermones vestros : exeuntes foras de domo vel civitate, excutite pulverem de pedibus vestris. *M.* 8, † 11, in testimonium illis.

« Jésus donna donc ses ordres à ses Apôtres, et leur dit : N'allez point dans les terres des gentils, et n'entrez point dans les villes des Samaritains ; mais allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël, qui sont perdues ; et en allant publiez que le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, rendez nets les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse ; n'emportez pour le voyage ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Croyez cependant que rien ne vous manquera de ce qui vous sera nécessaire : « car l'ouvrier mérite sa nourriture. En quelque ville ou en quelque village que vous entriez, informez-vous de quel homme de bien il y a là, » et choisissez chez lui votre demeure. « En quelle maison que vous entriez, demeurez-y, jusqu'à ce que vous sortiez de ce lieu-là¹. Quand vous entrerez dans la maison, saluez-la en disant : La paix soit sur cette maison ; et si cette maison le mérite, votre paix viendra sur elle ; mais si elle ne le mérite pas, votre paix reviendra à vous². Que si l'on ne vous reçoit pas, ou que l'on n'écoute pas vos paroles, sortez de la maison ou de la ville,

¹ Il est dit dans S. Luc : *Ne passez point d'une maison dans une autre.* Il y aurait de la légèreté à le faire sans raison, ou une délicatesse peu saine à un apôtre, si on le faisait par l'espérance d'un meilleur traitement, et, quel que fût le motif, l'hôte abandonné aurait sujet des'en offenser.

² Le bien que vous leur aurez souhaité vous arrivera.

- et secouez la poussière de vos pieds, afin
- que ce soit un témoignage contre eux¹.
- Je vous le dis en vérité : Au jour du ju-
- gement le pays de Sodome et de Go-
- morrhe sera traité moins rigoureuse-
- ment que cette ville-là. »

Matth. 10, § 15. Amen dico vobis : Tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum in die iudicii quam illi civitati.

Ces avis pouvaient suffire aux Apôtres pour cette première mission; elle devait être assez courte : nulle persécution ne les y attendait, et ce n'était qu'un léger essai de celles où, la croix à la main, ils devaient affronter toutes les puissances de l'univers, et, sans autres armes que la patience, ranger tous les peuples sous la loi du Maître qui les envoyait. Ils n'étaient pas encore capables de celles-ci, parce qu'ils n'étaient pas encore « revêtus de la vertu d'en haut. » Cependant avant de leur en donner la force, Jésus-Christ veut leur en donner la connaissance, et il va le faire par les paroles suivantes, où, d'un crayon rapide, il trace à leurs yeux l'image terrible des combats qu'ils auront un jour à soutenir, eux et leurs premiers disciples; car on a dans ce tableau l'histoire abrégée des trois premiers siècles de la religion. Cette peinture anticipée ne pouvait qu'être très-utile aux uns et aux autres. Outre qu'elle contient les instructions relatives aux diverses épreuves par lesquelles ils devaient passer, en voyant qu'elles étaient prédites, ils devaient être moins surpris et moins effrayés lorsqu'elles arriveraient; et l'accomplissement de cette partie de la prophétie garantissait la vérité de celles qui annoncent leurs victoires et leurs couronnes. Le Sauveur continue donc ainsi.

- Voici que je vous envoie comme des
- brebis au milieu des loups. Soyez donc
- prudents comme les serpents, et simples

Matth. 10, § 16. Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo

¹ La poussière des pieds est la preuve du voyage; et secouer cette poussière, c'était de la part des Apôtres dire équivalentement : *Nous sommes venus, et vous n'avez pas voulu nous recevoir.* Voilà de quelle manière cette action rendait témoignage contre les habitants.

prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. 17. Cavete autem ab hominibus. Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos, 18. Et ad præsidēs et ad reges ducemini propter me, in testimonium illis et gentibus. 19. Cum autem tradent vos, nolite cogitare quomodo aut quid loquamini : dabitur enim vobis in illa hora quod loquamini. 20. Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, qui loquitur in vobis.

» comme les colombes¹. Mais gardez-vous
 » des hommes. » (Il entend ceux qu'il vient
 d'appeler des loups.) « Car ils vous livre-
 » ront aux tribunaux, et vous feront
 » fouetter, dans leurs synagogues. Vous
 » serez menés aux gouverneurs et aux rois
 » à cause de moi, pour me servir de té-
 » moins² auprès d'eux et des gentils. Or,
 » quand on vous livrera, ne songez point
 » ni comment vous parlerez ni à ce que vous
 » direz : car ce que vous aurez à dire vous
 » sera suggéré à l'heure même, parce que
 » ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est
 » l'Esprit de votre Père qui parle en vous. »

Au reste ce ne sera pas seulement de la part de vos conci-
 toyens que vous essuierez une persécution si violente. « Alors

21. Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium; et insurgent filii in parentes, et morte eos afficient. 22. Et eritis odio omnibus propter nomen meum : qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

» le frère livrera son frère à la mort, et le
 » père son fils : les enfants même se sou-
 » lèveront contre leur père et contre leur
 » mère, et les feront mourir ; et vous se-
 » rez en haine à tout le monde à cause de
 » mon nom : mais celui qui sera constant
 » jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. »

Cependant Jésus-Christ qui veut que ses disciples soient in-

¹ La douceur et la simplicité sont les premières vertus que Jésus-Christ pres-
 crit aux Apôtres. Ils ne doivent ni opposer la force à la violence de leurs persé-
 cuteurs, ni la ruse à leur malice. La prudence du serpent exerce beaucoup les
 commentateurs. On sait que cet animal a le regard vif et perçant. Il est assez
 naturel de penser que Jésus-Christ recommande à ses disciples d'être clairvoyants
 comme le serpent, pour découvrir les pièges de leurs ennemis, et pour les éviter
 en fuyant, ou en se cachant ; car il ne leur laisse pas d'autres moyens de s'en
 défendre.

² Plus encore par le témoignage du sang que par celui de la parole. C'est ce
 qui a fait donner le nom de *martyrs*, qui signifie *témoins*, à ceux qui ont scellé
 de leur sang les vérités de l'Evangile ; c'est le témoignage par excellence. Car,
 s'il n'est point de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on
 aime, il n'est point de persuasion plus forte que de répandre son sang pour la
 cause que l'on soutient.

trépides sous le glaive de la persécution, ne veut pas qu'un zèle indiscret les précipite au-devant de ses coups. C'est pour cela qu'il ajoute : « Quand on vous persé-

cutera dans une ville³, fuyez dans une autre⁴. Je vous le dis en vérité : vous n'aurez pas été par toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme viendra⁵. »

Matth. 10, v. 23.
Cum autem persequantur vos in civitate ista, fugite in aliam. Amen dico vobis; non consummabitur civitates Israel, donec veniat Filius hominis.

S'il leur annonce de grandes souffrances, il leur présente en même temps de grands motifs. Son exemple est le premier. « Le disciple, dit-il, n'est pas au-dessus 24. Non est discipu-

³ Persécution, signe équivoque de vérité ou de vertu. Les méchants la souffrent comme les bons, les Juifs comme les chrétiens, les hérétiques comme les catholiques, et les prédicants comme les apôtres. *Bienheureux ceux qui, comme les derniers, la souffrent pour la justice! Ce n'est pas la peine, c'est la cause qui fait le martyr.* Aug.

⁴ La fuite n'était pas seulement permise aux Apôtres, elle leur était commandée : elle conservait à l'Eglise naissante ses premiers pasteurs, et en les dispersant elle servait à la propagation de l'Evangile. Dans les temps qui ont suivi, elle a été commandée, ou permise, ou défendue, suivant les circonstances. Elle est commandée même au pasteur lorsque sa présence nuirait plus à l'Eglise que son absence; elle lui est permise, lorsqu'on n'en veut qu'à lui seul, et que son ministère peut aisément être suppléé par d'autres : elle lui est défendue lorsque son troupeau en recevrait un préjudice notable. C'est le cas pour lui de donner sa vie pour ses brebis. Il arrive rarement qu'elle soit défendue à ceux qui ne sont point pasteurs, et elle leur est commandée lorsque la connaissance qu'ils ont de leur faiblesse leur fait appréhender qu'ils ne succombent sous l'effort de la persécution : c'est le cas de préférer son propre salut à celui des autres.

⁵ Plusieurs interprètes croient que ces paroles étaient dites pour les Apôtres ; d'autres prétendent qu'elles regardent ceux de leurs successeurs qui prêcheront l'Evangile au temps de l'Antechrist. Suivant la première interprétation, l'avènement du Fils de l'homme doit s'entendre de la destruction de Jérusalem ; selon la seconde, ce qu'on appelle ici les villes d'Israël, ce sont les villes chrétiennes qui, à la fin du monde, auront apostasié de la foi, et qui en persécuteront les prédicateurs ; l'une et l'autre a ses difficultés. Cependant, comme ces difficultés sont moindres que celles qui se rencontrent dans les autres manières d'expliquer ce texte, ce qu'on peut dire ici de plus probable, c'est que l'une de ces deux interprétations est la véritable. Si c'est la première, la prophétie aura été entendue par les Apôtres ; si c'est la seconde, elle le sera à la fin des siècles, ce qui suffit pour que Jésus-Christ ne l'ait pas faite en vain. Car, comme on l'a déjà remarqué, de ce que rien n'est inutile dans l'Ecriture, il ne s'ensuit pas que tout doive être également utile pour tous les temps.

lms super magistrum, nec servus super dominum suum. 26. Sufficient discipulo ut sit sicut magister ejus; et servo, sicut dominus ejus. Si patremfamilias Beelzebub vocaverunt, quanto magis domesticos ejus?

On conçoit que ce motif eût bien plus de force lorsque la rage des hommes, passant des paroles aux plus sanglants effets, eut attaché à une croix le Maître et le Seigneur. « Ne

28. Ne timere timoribus eos; nihil enim est opertum, quod non revelabitur; et occultum, quod non scietur. 27. Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine: et quod in aure auditis, predicare super tecta.

Dieu seul est à craindre, et celui qui est seul à craindre les couvre de sa toute-puissante protection : nouveaux motifs de

28. Et nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere: sed potius timeate eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. 29. Nonne duo passeret assere venient: et unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro? 30. Vestri autem

« du maître, ni l'esclave au-dessus de son seigneur. Il suffira disciple d'être comme son maître, et à l'esclave d'être comme son seigneur. S'ils ont appelé le père de famille Beelzebub, combien plus donneront-ils ce nom à ses domestiques? »

« Ne craignez donc pas, » dit le Sauveur; « car malgré le déchaînement de l'univers, il n'y a rien de caché » dans la doctrine « que je vous enseigne, qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour : et ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur les toits¹. »

confiance que le Sauveur propose par ces paroles : « Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et ne peuvent ôter celle de l'âme². Mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'âme et le corps. Ne donne-t-on pas deux pas-seraux pour une pièce de la plus petite monnaie? et cependant il n'en tombera pas un seul à terre, sans l'ordre de votre

¹ Chez les Juifs, les toits des maisons étaient en plate-forme : ce qui fait ici une image plus décente que si ces toits avaient été faits comme les nôtres.

² Deux raisons de ne pas les craindre. 1° Ils ne peuvent pas ôter la vie de l'âme. 2° Ils peuvent ôter la vie du corps, ou plutôt ils ne peuvent pas ne pas l'ôter par les tourments. Car ils seraient bien plus à craindre si le corps pouvait souffrir toujours sans mourir; mais il périt bientôt, et en périssant il leur dérobe leur victime et rend leurs fureurs impuissantes.

« Père. Au reste, les cheveux de votre tête
 « sont tous comptés. Ainsi ne craignez rien,
 « vous valez mieux que plusieurs passe-
 « reux ensemble. » Puis réunissant sous le même point de
 vue ce qu'ils avaient le plus à désirer ou à craindre : « Qui-
 « conquiert, *dit-il*, se déclarera pour moi 32. Omnis ergo qui
 « devant les hommes, je me déclarerai de confitebitur me coram
 « même pour lui devant mon Père, qui hominibus, confitebor
 « est dans le ciel; et quiconque me dés- et ego eum coram Pa-
 « avouera devant les hommes, je le dé- tre meo, qui in cœlis
 « sauverai devant mon Père qui est dans est : 33. Qui autem ne-
 « le ciel. » gaverit me coram ho-
 « minibus, negabo et
 « ego eum coram Patre
 « meo, qui in cœlis
 « est. »

Il fallait encore fortifier les disciples contre une autre épreu-
 ve moins terrible en apparence, souvent plus redoutable en
 effet que les tyrans et les tortures : c'est celle qu'ils auraient
 à essayer de la part de leurs proches. Plusieurs, parmi ceux-ci,
 devaient employer les dernières violences; mais d'autres ne
 devaient employer que la tendresse et les larmes. Les plus
 belles âmes y sont les plus sensibles; et peu s'en faut qu'alors
 elles ne se reprochent comme un crime une vertueuse rési-
 stance. Taisez-vous, chair et sang, et apprenez enfin que, si
 toute crainte doit céder à la crainte du Très-Haut, son amour
 doit aussi l'emporter sur tous les amours. Car c'est le sens de
 ces oracles si effrayants pour la nature, et cependant si con-
 formes aux lumières d'une raison épurée, puisqu'ils n'expri-
 ment que les droits de Dieu, ceux qu'il y aurait autant d'aveu-
 glement que d'impété à lui disputer. Écoutez-les donc ces ora-
 cles tels qu'ils sont sortis de la bouche de celui qui est la vérité même. « Ne pensez pas
 « que je sois venu apporter la paix sur la
 « terre. Je ne suis pas venu pour apporter
 « la paix, mais le glaive³. Car je suis venu

*Matth. 10, v. 34. No-
 lite arbitrari quia pa-
 cem venerim mittere
 in terram : non veni
 pacem mittere, sed
 gladium. 35. Veni en-
 nim separare homi-
 nem adversus patrem*

³ Il se dit pas la guerre où l'on se bat des deux côtés, parce que ses disciples, qui devaient recevoir les coups, ne doivent pas les rendre. Il dit donc le glaive; c'est-à-dire, comme il paraît par les paroles suivantes, la division de cœur d'un côté, et de l'autre du corps, par l'impossibilité d'habiter ensemble. De plus, il ne

suum, et filiam adversus matrem suam, et aurum adversus socium suum: 36. Et inimici hominis, domestici ejus. 37. Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus; et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. 38. Et qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus. 39. Qui invenit animam suam, perdet illam; et qui perdidit animam suam propter me, inveniet eam.

» diviser le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, et la belle-fille d'avec la belle-mère; et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi : et qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne me suit point n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie au préjudice de ce qu'il me doit la perdra, et qui la perdra pour moi la sauvera. »

Jésus-Christ conclut ce discours par les promesses magnifiques qu'il fait à ceux qui exerceront à l'égard de ses disciples la charité et l'hospitalité. Elles sont le témoignage de la tendresse qu'il avait pour eux, et un nouvel encouragement aux persécutions qu'il leur a prédites. En invitant tous les hommes à leur faire du bien, il fait voir à quel point il les aime, et que s'il permet qu'ils soient maltraités, ce n'est que pour perfectionner leur vertu et pour enrichir leur couronne. Ainsi, comme s'il leur avait dit de nouveau : Allez donc sans crainte ; déjà assurés de ma protection, vous trouverez encore des hommes qui se feront un mérite de vous accueillir, et de vous faire part de leurs biens ; il continue en ces ter-

40. Qui recipit vos, me recipit : et qui me recipit, recipit eum qui me misit. 41. Qui recipit prophetam in nomine prophetæ, mercedem prophetæ accipiet : et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet. 41.

mes. « Celui qui vous reçoit, me reçoit, « et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit le prophète en qualité de prophète, sera récompensé comme le prophète : et celui qui reçoit le juste en qualité de juste sera récompensé comme le juste. Quiconque

faut pas entendre ceci comme si Jésus-Christ devait être l'auteur de la division ; il n'en sera que l'occasion. Il vient établir l'Evangile, qui sera reçu par les uns, et rejeté par les autres. Ceux-ci voudront l'arracher du cœur des premiers, et dans ce dessein ils les persécuteront. Voilà la division établie ; mais on voit que si l'Evangile en est l'occasion, ses ennemis en sont les véritables auteurs.

- » donnera seulement un verre d'eau froide
- » à boire à l'un de ces plus petits, comme
- » étant un de mes disciples, je vous le dis
- » en vérité, il ne perdra point sa récompense. »

Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aque frigide tantum in nomine discipuli, amen dico vobis : non perdet mercedem suam.

- » Après que Jésus eut achevé d'instruire
- » ainsi ses douze disciples, il partit de là
- » pour s'en aller enseigner et prêcher dans
- » les villes du pays. Les apôtres partirent
- » aussi, « et allèrent par les villages prê-
- » chant l'Evangile, et faisant partout des
- » guérisons. Ils prêchaient qu'on fit pénitence,
- » ils chassaient beaucoup de démons, et ils
- » faisaient des onctions d'huile sur beaucoup de
- » malades qu'ils guérissaient¹. »

Matth. 11, § 1. Et factum est, cum consummasset Jesus præcipiens duodecim discipulis suis, transiit inde ut doceret et prædicaret in civitatibus eorum. *L.* 9, § 6. Egressi autem circuibant per castella, evangelizantes et curantes ubique, *M.* 6, § 12. Et prædicabant ut penitentiam agerent, 13. Et demonia multa ejiciebant, et ungebant oleo multos ægros, et sanabant.

CHAPITRE XXIV.

Décollation de S. Jean. — Multiplication des cinq pains et des deux poissons.

— Jésus marche sur les eaux et y soutient S. Pierre.

- » En ce temps-là, Hérode le tétrarque
- » apprit ce qui se disait de Jésus, car le
- » nom de Jésus était devenu célèbre. Il
- » fut instruit de toutes les choses qu'il
- » opérait, et il ne savait qu'en penser, par-
- » ce que quelques-uns disaient : C'est Jean
- » qui est ressuscité, et c'est pour cela que
- » le don des miracles éclate en lui. D'au-

Matth. 14, § 1. In illo tempore audivit Herodes tetrarcha famam Jesu ; *M.* 6, § 14, manifestum enim factum est nomen ejus. *L.* 9, § 7. Audivit omnia quæ fiebant ab eo, et hæsitabat eo quod diceretur a quibusdam : Quia Joannes surrexit a mortuis ; *M.* 6, § 14, et propterea virtutes operantur in illo ; *L.*

¹ Le concile de Trente déclare que le sacrement de l'Extrême-Onction est insinué par ces paroles. Donc deux sortes de personnes se trompent, ceux qui disent qu'il y est clairement établi, et ceux qui disent que ces paroles n'y ont nul rapport. Mais l'erreur des seconds est plus maligne et plus dangereuse que celle des premiers. En ce qui concerne la preuve des dogmes révélés, on se trompe plus innocemment par addition que par soustraction.

9, † 8, a quibusdam vero : Quia Elias apparuit ; ab aliis autem : Quia propheta unus de antiquis surrexit. 9. Et ait Herodes : Joannem ego decollavi : quis est autem iste de quo ego talia audio ? Et quærebat videre eum. *Matth. 14, † 22.* Et ait pueris suis : *M. 6, † 16.* Quem ego decollavi Joannem, hic a mortuis resurrexit. 17. Ipse enim Herodes misit ac tenuit Joannem, et vinxit eum in carcere propter Herodiadem uxorem Philippi fratris sui : qui aduxerat eam. 18. Dicebat enim Joannes Herodi : Non licet tibi habere uxorem fratris tui. *Matth. 14, † 5.* Et volens illum occidere, timuit populum : quia sicut prophetam eum habebant. *M. 6, † 19.* Herodias autem insidiabatur illi ; et volebat occidere eum, nec poterat. 20. Herodes enim metuebat Joannem, sciens eum virum justum et sanctum : et custodiebat eum, et audito eo multa faciebat, et libenter eum audiebat.

La vie du saint précurseur n'en était pas plus en sûreté. La vertu peut bien forcer les méchants à l'estimer ; mais c'est toujours sans préjudice de la haine naturelle qu'ils lui portent. Celui qui ne s'était abstenu du meurtre que par la crainte des hommes, n'était donc que trop disposé à le commettre par complaisance pour une femme. Il ne manquait à celle-ci que

21. Et cum dies opportunus accidisset, Herodes natalis sui coram fecit principibus et tribunis, et primis

» tres disaient : C'est Elie qui a paru ; et
 » d'autres : C'est un des anciens prophètes
 » qui est revenu au monde. Mais Hérode
 » disait : J'ai fait couper la tête à Jean ;
 » qui est donc celui dont j'entends dire de
 » telles choses ? Et il souhaitait de le
 » voir. » Cependant entraîné par l'opinion
 populaire, « il dit à ceux de sa suite :
 » C'est Jean à qui j'ai fait couper la tête
 » qui est ressuscité. Car ce même Hé-
 » rode avait envoyé prendre Jean, et l'a-
 » vait fait mettre aux fers dans la prison,
 » à cause d'Hérodias, femme de Philippe
 » son frère, qu'il avait épousée ; parce que
 » Jean disait à Hérode : Il ne vous est pas
 » permis d'avoir la femme de votre frère.
 » Hérode eut envie de le faire mourir ;
 » mais il craignait le peuple à cause qu'on
 » tenait Jean pour un prophète. Cepen-
 » dant Hérodias lui tendait des pièges, et
 » voulait le faire mourir ; mais elle ne
 » pouvait en venir à bout, parce qu'Hé-
 » rode, qui craignait Jean, sachant que
 » c'était un homme juste et saint, le fai-
 » sait garder, agissait même en beaucoup
 » de choses par son conseil, et l'écoutait
 » volontiers. »

l'occasion, qui ne tarda pas à se présenter. « Le jour vint à propos qu'Hérode
 » fit le festin de sa naissance aux grands

» de sa cour, à ses capitaines et aux plus
 » considérables de la Galilée. La fille
 » d'Hérodiadis y étant entrée, et ayant
 » dansé, et plu au roi et à ceux qui étaient
 » à table avec lui, le roi dit à la jeune fille :
 » Demandez-moi ce que vous voudrez, et
 » je vous le donnerai, fût-ce la moitié de
 » mon royaume. » Les mœurs du pays ne
 permettaient pas aux femmes de se trouver dans ces sortes
 d'assemblées ; il ne faut donc pas s'étonner qu'Hérodiadis ne
 fût pas présente. Sa fille qui n'était qu'un enfant, avait pu y
 paraître quelques moments sans conséquence. Mais cet enfant
 avait déjà l'esprit assez pénétrant pour concevoir qu'elle ne de-
 vait pas déterminer de son chef la demande qu'il était à propos
 de faire. Ainsi « étant sortie, elle dit à sa
 » mère, » après lui avoir raconté la pro-
 messe et le serment du roi : « Que deman-
 » derai-je ? La tête de Jean-Baptiste, ré-
 » pondit la mère. Et aussitôt, étant revenue
 » promptement au roi, instruite par sa
 » mère, elle fit sa demande en ces termes :
 » Ce que je veux, c'est que vous me don-
 » niez tout à l'heure dans un bassin la tête
 » de Jean-Baptiste. Le roi en eut du cha-
 » grin : » cependant, « à cause de son ser-
 » ment et de ceux qui étaient à table avec
 » lui », devant qui il aurait eu la honte
 de se dédire et la fille celle d'essuyer un re-
 fus, « il ne voulut pas la contrister ; mais,
 » envoyant un de ses gardes, il commanda
 » qu'on apportât la tête de Jean dans un
 » bassin. Le garde lui coupa la tête dans la

Galilææ. 22. Cumque
 introisset filia ipsius
 Herodiadis, et saltas-
 set, et placuisset He-
 rodi, simulque recum-
 bentibus, rex ait puellæ :
 Pete a me quod
 vis, et dabo tibi : 23.
 et juravit illi : Quia
 quidquid petieris dabo
 tibi, licet dimidium
 regni mei.

24. Quæ cum exis-
 set, dixit matri suæ :

Quid petam? At illa
 dixit? Caput Joannis
 Baptistæ. 25. Cumque
 introisset statim cum
 festinatione ad regem,
 Matth. 14, v 8, præ-
 monita a matre sua,
 M. 6, v 25, petivit di-
 cens : Volo ut protinus
 des mihi in disco ca-
 put Joannis Baptistæ.
 26. Et contristatus est
 rex : propter jursuran-
 dum, et propter simul
 discumbentes, noluit
 eam contristare : 27.
 Sed misso spiculatore
 præcepit afferri caput
 ejus in disco. Et decol-
 lavit eum in carcere.
 28. Et attulit caput
 ejus in disco ; et de-
 dit illud puellæ, et

¹ Il n'est pas sans vraisemblance qu'ils appuyèrent la demande de la fille, et qu'ils sollicitèrent le roi de la lui accorder. Ce qui se passait à leurs yeux leur apprenait ce qu'il pouvaient coûter à ceux qui avaient eu le malheur de déplaire à sa maîtresse.

puella dedit matri suæ.

» prison, l'apporta dans un bassin, la donna à la fille, et la fille la donna à sa mère. » Ce fut ainsi que la tête du plus grand des humains fut le prix d'une danse ; et, après cet événement, le monde, s'il en avait douté, dut être pleinement convaincu qu'il n'est point de forfait si noir qu'une femme sans mœurs ne soit capable d'exi-

29. Quo audito, discipuli ejus venerunt, et tulerunt corpus ejus, et posuerunt illud in monumento : *Matth. 14, v 12, et venientes nuntiaverunt Jesu.*

ger, et qu'un homme faible et passionné ne soit disposé à lui accorder. « Les disciples de Jean ; ayant appris sa mort, vinrent prendre son corps, et le mirent dans un tombeau. Ensuite ils allèrent dire à Jésus ce qui était arrivé. » On croit fort vraisemblablement qu'ils s'attachèrent à lui, et qu'ils furent désormais ses disciples.

Matth. 14, v 13. Quod cum audisset Jesus, secessit inde.

« Jésus à cette nouvelle, s'éloigna du lieu où il était. » On ne voit pas pour quelle raison la mort de Jean-Baptiste pouvait lui faire appréhender un pareil sort. Mais ce que nous ne voyons pas, il le savait, et il pouvait avoir la certitude de ce qui nous paraît sans vraisemblance. Cependant ce qu'on lit dans l'historien Joseph peut donner quelques lumières sur ce point. Il dit qu'Hérode fit mourir Jean-Baptiste parce qu'il craignait qu'il n'excitât une sédition. Il se trompe, ou bien il veut tromper le monde sur la véritable cause de cet assassinat ; il n'y en eut pas d'autre que celle qui est racontée par les évangélistes. Mais, il est fort à présumer qu'Hérode, pour se décharger au moins en partie de l'odieux d'un si grand crime, fit courir le bruit que Jean-Baptiste travaillait sourdement à soulever les peuples. C'était un saint, l'objet de la vénération publique, et il s'était fait plusieurs disciples. De quoi pouvait-on l'accuser, que de sédition ? Or, tous ces traits convenaient à Jésus, et de plus il était un homme de prodiges. Hérode, qui l'ignorait encore, ne devait pas tarder à l'apprendre. Ne pouvait-il pas, en l'apprenant, concevoir le dessein de faire mourir, sur ce même prétexte, celui qui ressemblait à Jean par tant d'endroits ? Sa mort n'aurait pas pu être attribuée aux sollicitations d'Hérodias ; la sédition en aurait été l'unique cause ap-

parente, et par là Hérode aurait donné plus de vraisemblance à cette cause prétendue de la mort de Jean, en faisant le même traitement à tous ceux qui se trouvaient dans le même cas que lui, quoiqu'ils n'eussent eu rien à démêler avec la femme adultère. En un mot, Hérode aurait pu dire : La preuve que j'ai sacrifié Jean à la sûreté publique, et non à la vengeance d'une femme, c'est que j'ai traité de la même façon Jésus aussi dangereux que lui, et à qui cette femme ne pouvait vouloir aucun mal. Ceux qui diraient qu'il y avait trop de témoins du véritable motif de la mort de Jean pour qu'il fût possible de lui en substituer un autre, ignoreraient qu'on fait accroire au peuple tout ce qu'on veut, y eut-il cent témoins du contraire. Et, en effet, Josèphe ne donne point d'autre cause de ce forfait que la crainte qu'eut Hérode que Jean n'excitât une sédition. Il a donc cru celle-ci, ou, ce qui revient à peu près au même, il a espéré de la faire croire, quoiqu'il écrivît dans un temps où quelques-uns de ceux qui assistèrent à cet horrible festin pouvaient vivre encore.

Ainsi l'Homme-Dieu, qui n'ignore rien de tout ce qui peut arriver dans toutes les conjonctures possibles, a pu connaître les desseins qu'Hérode aurait formés contre lui, s'il était demeuré plus longtemps à portée d'en éprouver les effets ; et cette connaissance aura été le motif de sa retraite. Mais il paraît qu'à cette raison il s'en joignit une se-

conde. « Les Apôtres, de retour » de leur mission, « s'étant rassemblés auprès de Jésus », ils lui racontèrent tout ce qu'ils « avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné. » Ils avaient besoin de se délasser après un si grand travail. « Jésus leur dit : » Venez-vous-en à l'écart dans un lieu solitaire, et prenez un peu de repos ; car il « allait et venait beaucoup de monde, et ils n'avaient pas seulement le temps de « manger. Etant donc montés dans une « barque, ils s'en allèrent à l'écart dans un

M. 6, v. 30. Et convenientes Apostoli ad Jesum, renuntiaverunt ei omnia quæ egerant et docuerant.

31. Et ait illis : Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum. Erant enim qui veniebant et redibant multi; et nec spatium manducandi habebant. 32. Et ascendentes in navim, abierunt in desertum locum seorsum, *L. 9,*

† 10, qui est Bethsaï-
daë, J. 6, † 1, trans
mare Galilæas, quod
est Tiberiadis. M. 6,
† 33. Et viderunt eos
abeuntes, et cognove-
runt multi; et pedes-
tres de omnibus civi-
tatibus concurrerunt
illuc, et prævenerunt
eos. J. 6, † 2. Et se-
quebatur eum multi-
tudo magna : quia vi-
debant signa quæ fa-
ciebat super his qui
infirmabantur. M. 6,
† 34. Et exiens vidit
turbam multam Jesus;
et misertus est super
eos, quia erant sicut
oves non habentes
pastorem.

L. 9, † 11. Et exce-
pit eos, et J. 6, † 3,
subiit in montem Je-
sus, et ibi sedebat cum
discipulis suis. 4.
Erat autem proximum
Pascha, dies festus
Judæorum. M. 6, † 34.
Et cepit illos docere
multa. L. 9, † 11. Lo-
quebatur illis de reg-
no Dei, et qui cura
indigebant, sanabat.

M. 6, † 35. Et cum
jam hora multa fie-
ret, Matth. 14, † 15,
accesserunt ad eum
discipuli ejus, L. 9,
† 12, duodecim, M. 6,
† 33, dicentes : Deser-
tus est locus hic, et
jam hora præterit;
36. Dimitte illos, ut
euntes in proximas
villas et vices, emant
sibi cibos quos man-
ducent. 37. Et respon-
dens ait illis : Matth.
14, † 16. Non habent

» lieu solitaire du territoire de Bethsaïda,
» à l'autre bord de la mer de Galilée, qui
» est celle de Tibériade. Et y en eut qui le
» virent partir, et plusieurs le suivaient; de
» sorte qu'on y courut par terre de toutes
» les villes, et on y vint avant eux. Ils le
» suivaient en foule, parce qu'ils voyaient
» les miracles qu'il faisait dans la personne
» de ceux qui étaient malades. Jésus sor-
» tant de la barque vit cette grande multi-
» tude de peuple, il en eut la compassion
» qu'il avait coutume de ressentir en les vo-
» yant, » parce qu'ils étaient comme des
» brebis qui n'ont point de pasteur. Il les
» reçut, et monta sur une montagne, où il
» s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque,
» qui est la fête des Juifs, était proche.
» Jésus commença à les instruire de plu-
» sieurs choses. Il leur parlait du royaume
» de Dieu¹, et il rendait la santé à ceux
» qui avaient besoin de guérison.

» Comme il était déjà tard, ses douze
» disciples l'abordaient, lui disant : Ce
» lieu-ci n'est point habité, et l'heure est
» déjà passée; renvoyez-les, afin qu'ils ail-
» lent aux environs dans les métairies et
» dans les villages s'acheter de quoi man-
» ger. Il leur répondit : Il n'est pas besoin
» qu'ils y aillent, donnez-leur vous-mêmes
» de quoi manger². Et ils lui dirent : Al-

¹ Ce peuple oubliait jusqu'au soin de la nourriture pour chercher le royaume de Dieu et sa justice. Il trouvait le royaume de Dieu, et on va voir que la nour-
riture ne lui manqua pas.

² C'était la prophétie de ce qui allait arriver. Ce peuple fut nourri en effet par
les mains des Apôtres, et du peu qu'ils avaient pour leur provision. Pasteurs,
ne désespérez jamais de pouvoir subvenir aux besoins de vos peuples : donnez

« Ions donc acheter du pain pour deux cents deniers d'argent³, et nous leur donnerons à manger. Alors Jésus, qui, de dessus la colline où il était monté, pouvait découvrir toute la plaine, ayant levé les yeux, et considéré cette grande multitude qui venait à lui, dit à Philippe : De quoi achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce monde ? Mais il disait cela pour l'éprouver ; car il savait ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Du pain pour deux cents deniers d'argent ne suffirait pas pour que chacun en eût un peu. Il aurait dû ajouter : Mais si les moyens humains nous manquent, votre puissance peut aisément y suppléer. C'était cet acte de foi que Jésus lui donnait occasion de faire, et qu'il ne fit pas. Mais l'avou qu'il fit de l'impossibilité où ils étaient de nourrir tant de bouches servait d'avance à la preuve du miracle que le Sauveur allait opérer.

M. 6, v. 38. Et dicit eis : Quot panes habetis ? Ite et videte. Et cum cognovissent, J. 6, v. 8. Dicit ei unus

• Il dit aux Apôtres : Combien avez-vous

necessesse ire : date illis vos manducare. *M. 7, v. 36. Et dixerunt ei : Eunt es emamus ducentis denariis panes; et dabimus illis manducare. J. 6, v. 5. Cum sublevarisset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent hi ? 6. Hoc autem dicebat tentans eum : ipse enim sciebat quid esset facturus. 7. Respondit ei Philippus : Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat.*

ce que vous avez, demandez à Dieu ce que vous n'avez pas, et vous verrez des miracles.

³ Ceci paraît dit ironiquement. Mais comme la même chose est dite par S. André, d'un ton sérieux et affirmatif, il est plus naturel de croire que les Apôtres firent cette proposition comme ayant le pouvoir et la volonté de l'exécuter, supposé que Jésus-Christ les eût pris au mot. Si leur foi paraît faible en cette occasion, au moins donnent-ils des marques d'une charité peu commune : 1° ils sont attentifs au besoin du peuple, et ils ont soin de le représenter à leur divin Maître. 2° Ils proposent d'aller acheter du pain, et d'employer une somme qui aurait épuisé apparemment la bourse commune. 3° Enfin ils sacrifient le peu de provisions qui leur restait pour eux-mêmes. La foi était donc faible ; cependant la charité paraît ne l'être pas. C'est qu'il y avait dans cette charité plus de compassion naturelle, ou de générosité, que de charité proprement dite. Car celle-ci n'est telle qu'autant qu'elle agit par les motifs de la foi. Cependant cette compassion tendre et secourable est toujours une vertu, et une disposition prochaine aux accroissements de la foi et à la perfection de la charité.

ex discipulis ejus, Andreas frater Simonis Petri : 9. Est puer unus hic qui habet quinque panes hordeaceos, et duos pisces. Sed hæc quid sunt inter tantos? L. 9, v 13, nisi forte nos camus et emamus in omnem hanc turbam escas. 14. Erant autem fere viri quinque millia, Matth. 14, v 21, exceptis mulieribus et parvulis. M. 6, v 39. Et præcepit illis ut accumbere facerent omnes secundum cubernia, L. 9, v 14, quinquagenos, M. 6, v 39, super viride fœnum : J. 6, v 10. Erat autem fœnum multum in loco. L. 9, v 15. Et ita fecerunt : et discumbere fecerunt omnes, M. 6, v 40, in partes, per centenos et quinquagenos.

41. Et acceptis quinque panibus et duobus piscibus, intuens in cœlum, benedixit, et fregit panes, et dedit discipulis suis, ut ponerent ante eos; et duos pisces divisit omnibus. 42. Et manducaverunt omnes, et saturati sunt. J. 6, v 12. Ut autem impleti sunt, dixit discipulis suis : Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant. 13. Collegerunt

• de pains? allez-vous-en voir; et eux
• ayant su ce qu'ils en avaient, André,
• l'un de ses disciples, frère de Simon-
• Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune gar-
• çon qui a cinq pains d'orge et deux pois-
• sons; mais qu'est-ce que cela pour tant
• de monde, à moins que nous n'allions
• acheter à manger pour tout ce peuple?
• Or, il y avait environ cinq mille hommes,
• sans y comprendre les femmes et les pe-
• tits enfants. Alors il leur ordonna de les
• faire tous asseoir par bandes, chacune de
• cinquante, sur l'herbe verte; car il y
• avait là beaucoup d'herbe. Ils obéirent,
• et les firent tous asseoir en diverses ban-
• des, les unes de cent, les autres de cin-
• quante¹.

• Jésus prit les cinq pains avec les deux
• poissons, et jetant un regard vers le ciel,
• il les bénit : il rompit ensuite les pains,
• et les donna à ses disciples afin qu'ils les
• missent devant ceux qui étaient assis. Il
• leur partagea aussi à tous les deux pois-
• sons, et leur en donna autant qu'ils en
• voulurent. Tous mangèrent et furent
• rassasiés. Quand ils le furent, Jésus dit à
• ses disciples : Ramassez les morceaux qui

¹ S. Luc dit que Jésus-Christ donna ordre aux Apôtres de distribuer le peuple par bandes de cinquante. Il ajoute qu'ils firent comme il leur était enjoint. Cependant, selon S. Marc, ils firent les bandes les unes de cinquante, les autres de cent, ce qui pourrait faire croire qu'ils n'obéirent pas à la lettre. Si l'on regardait ceci comme une difficulté, l'explication suivante peut en donner la solution. Les Apôtres firent chaque bande de cinquante hommes. On a pu remarquer que les femmes et les petits enfants ne sont pas comptés; mais il y a toute apparence qu'on n'eût pas séparé les femmes de leurs maris, ni les petits enfants de leurs mères, ce qui aura fait plusieurs bandes de cent personnes, quoique dans chaque bande il n'y eût que cinquante hommes.

- » restent², afin qu'ils ne soient pas perdus. *ergo, et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum ex*
- » Ils les ramassèrent donc, et des mor- *quinque panibus hor-*
- » ceaux que laissèrent ceux qui avaient *deaccis, quæ superfu-*
- » mangé des cinq pains d'orge, ils en em- *erunt his qui mandu-*
- » plirent douze corbeilles³. On emporta *caverant, M. 6, v 43,*
- » aussi ce qui était resté des poissons. Ces *et de piscibus. J. 6, v*
- » gens ayant vu le miracle qu'avait fait Jé- *14. Illi ergo homines*
- » sus, disaient : C'est là sans doute le pro- *cum vidissent quod*
- » phète qui doit venir dans le monde. *Jesus fecerat signum,*
- » Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir *dicebant : Quia hic est*
- » pour l'enlever et le faire roi, il obligea *vere propheta qui ven-*
- » aussitôt ses disciples d'entrer dans la *turus est in mundum.*
- » barque, afin qu'ils passassent avec lui de *15. Jesus ergo cum cog-*
- » l'autre côté du lac vers Bethsaïde, tan- *novisset quia venturi*
- » dis qu'il congédierait le monde; et après *essent ut raperent*
- » qu'il l'eut congédié, ils'enfuit une seconde *eum et facerent eum*
- » fois sur la montagne tout seul⁴. Il y *regem, M. 6, v 45,*
- » monta pour prier; et la nuit étant ve- *statim coegit discipu-*
- » nue, il y demeura seul⁵. » *los suos ascendere na-*
- vim, ut præcederent eum trans fretum ad Bethsaidam, dum ipse dimitteret populum. 46. Et cum dimisisset eos, J. 6, v 15, fugit iterum in montem ipse solus, M. 6, v 46, abiit in montem orare. Matth. 14, v 23. Vespere autem facto, solus erat ibi.*

On a dû s'apercevoir que Jésus-Christ ni ses apôtres ne jouirent pas du repos qu'ils étaient allés chercher dans la solitude. La nature le demandait, mais la charité ne peut se

² Ainsi le pain eucharistique rassasie tout un monde, et ne se consume pas. On vient de voir que Jésus-Christ employa dans cette occasion les mêmes cérémonies que dans l'institution de l'Eucharistie. Lui-même nous dira bientôt que ce miracle en était la figure.

³ Multiplication miraculeuse, fruit ordinaire de l'aumône. C'est peut-être le plus commun de tous les prodiges. Tout n'est pas écrit; mais on peut douter si parmi les personnes qui font de grandes aumônes, il ne s'en trouverait qui ne l'aient pas éprouvé plus d'une fois.

Ce qui resta aux Apôtres surpassait de beaucoup ce qu'ils avaient donné. On ne s'appauvrit jamais en faisant l'aumône; souvent on s'enrichit. Elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.

⁴ Après cette démarche du Sauveur, s'il y avait un crime dont il ne dût pas être soupçonné, c'était d'aspirer à la royauté. Ce fut cependant pour ce crime prétendu qu'il fut bientôt après jugé, condamné et crucifié. Rien de moins surprenant pour ceux qui ont observé jusqu'où va l'iniquité et l'aveuglement des jugements passionnés.

⁵ Il n'avait besoin pour se recueillir ni de la solitude, ni du silence de la nuit; mais l'un et l'autre nous sont nécessaires, et il voulait nous instruire.

résoudre à le lui accorder, tandis qu'il reste des besoins à soulager. Alors on s'oublie soi-même, et on tire encore des forces de son épuisement. Après une journée si fatigante, ses disciples n'eurent pas une nuit plus tranquille. Pour obéir à

J. 6, v 16. Ut autem sero factum est, descenderunt discipuli ejus ad mare. 17. Et cum adscendissent navim, venerunt trans mare in Capharnaüm; et tenebræ jam factæ erant; et non venerat ad eos Jesus. M. 6, v 47. Ipse solus in terra. Matth. 14, v 24. Navicula autem in medio mari jactabatur fluctibus; J. 6, v 18. Mare autem, vento magno flante, exurgebat. M. 6, v 48. Et videns eos laborantes in remigando (erat enim ventus contrarius eis), et circa quartam vigiliam noctis venit ad eos ambulans supra mare; et volebat præterire eos. J. 6, v 19. Cum remigassent ergo quasi stadia viginti quinque aut triginta, vident Jesum ambulantem supra mare,

l'ordre qu'ils venaient de recevoir, « le » soir étant venu, ils allèrent à la mer, et » étant montés dans une barque, ils firent » le trajet pour aller à Capharnaüm. » Mais avant qu'ils arrivassent, leur foi fut mise encore à bien des épreuves. « Il était » déjà nuit sans que Jésus fût venu à eux. » On a déjà dit qu'il était resté seul » à terre. Cependant la barque au milieu de la mer était agitée des flots; car » un grand vent était venu à souffler, la » mer s'éleva. Jésus voyant qu'ils avaient » beaucoup de peine à ramer, parce que le » vent leur était contraire, il alla à eux » vers la quatrième veille de la nuit¹, » marchant sur la mer, et il voulait les » passer. Quand ils eurent fait, à force de » rames, vingt-cinq² ou trente stades³, ils

¹ Vers trois heures du matin. La nuit était partagée en quatre veillées militaires, dont chacune était de trois heures. La lune était alors dans son plein, puisque c'était le temps de la Pâque; ainsi les disciples purent bien voir Jésus-Christ, mais ils ne purent pas le reconnaître. Le retardement du Sauveur eut alors l'effet qu'il a coutume d'avoir toutes les fois que Dieu semble oublier ses serviteurs dans leurs tribulations. Il éprouve la foi, il exerce la patience, il rend sensible la nécessité du secours d'en haut, il oblige à reconnaître et à adorer le protecteur tout-puissant de qui vient le salut qu'on ne pouvait plus espérer que de lui seul.

² C'est être véritable que de donner pour incertain ce dont on n'a pas une certitude entière, et cela n'a rien qui répugne à l'inspiration divine. Le Saint-Esprit a pu inspirer aux écrivains sacrés de raconter les choses précisément comme ils les savaient, ou comme ils s'en souvenaient, en supposant cependant que, dans leur souvenir ou dans leur connaissance, il n'y avait que de l'incertitude; car s'il y avait eu de l'erreur, l'inspiration l'aurait rectifiée. Ceci a pareillement son application dans les deux ou trois mesures que contenaient les urnes des noces de Cana.

³ Huit stades font un mille d'Italie, et seize stades font une de nos lieues communes.

» aperçurent Jésus qui marchait sur la mer,
 » et qui s'approchait de la barque, et ils
 » eurent peur. C'est un fantôme, dirent-
 » ils tout troublés, et la frayeur leur fit
 » pousser un cri; car ils l'aperçurent tous
 » et l'effroi fut universel. Aussitôt Jésus
 » leur dit : Rassurez-vous, c'est moi,
 » n'ayez point de peur. Seigneur, lui ré-
 » pondit Pierre, si c'est vous⁴, ordonnez-
 » moi d'aller à vous sur les eaux. Venez,
 » lui dit-il, et Pierre, descendant de la
 » barque, marchait sur l'eau pour aller à
 » Jésus. Mais voyant que le vent était fort,
 » il eut peur, et commençant à enfon-
 » cer il s'écria : Seigneur, sauvez-moi. Au
 » même instant, Jésus étendant la main, le
 » prit et lui dit : Homme de peu de foi,
 » pourquoi avez-vous douté? » Alors les
 » disciples « désirèrent de recevoir Jésus
 » dans la barque, et il y monta. Dès que
 » Jésus et Pierre y furent montés, le vent
 » cessa; ce qui les étonna encore davan-

et proximum navi a-
 eri, et timuerunt;
Matth. 14, † 26, tur-
 bati sunt dicentes :
 Quia phantasma est.
 Et præ timore clama-
 verunt. *M.* 6, † 50.
 Omnes enim viderunt
 eum, et conturbati
 sunt. Et statim locu-
 tus est cum eis, et
 dixit eis : Confidite:
 ego sum, nolite time-
 re. *Matth.* 14, † 28.
 Respondens autem Pe-
 trus dixit : Domine,
 si tu es, jube me ad-
 te venire super aquas.
 29. Et ipse ait : Veni.
 Et descendens Petrus
 de navicula, ambula-
 bat super aquam ut
 veniret ad Jesum. 30.
 Videns vero ventum
 validum, timuit, et
 cum cœpisset mergi,
 clamavit, dicens : Do-
 mine, salvum me fac.
 31. Et continuo Jesus
 extendens manum,
 apprehendit eum, et
 ait illi : Modicæ fidel-
 itatis quare dubitasti? *J.* 6,
 † 21. Voluerunt acci-
 pere eum in navim,
M. 6, † 51, Et ascen-
 dit ad illos in navim,
Matth. 14, † 32. Et

⁴ Calvin, qui reproche à S. Pierre quinze péchés mortels, lui en trouve deux. Ici : l'un d'infidélité, pour avoir dit à Jésus-Christ, *Si c'est vous* : il en doutait donc, conclut Calvin ; l'autre de présomption, pour avoir voulu marcher sur les eaux comme son maître. Les interprètes catholiques y trouvent au contraire de quoi admirer la foi de ce grand apôtre, et la ferveur de son amour. Il n'y avait pas d'infidélité à douter si celui qui marchait sur les eaux était Jésus-Christ, puisqu'on ne le voyait pas assez distinctement pour en être assuré; et il y avait beaucoup de foi à y marcher sur sa parole, supposé que ce fût lui, comme il y avait beaucoup d'amour à le faire par le désir de le joindre plus tôt. Jésus-Christ, en lui disant de venir, et en faisant en sa faveur un si grand miracle, met le sceau de son approbation à toutes les interprétations favorables qu'on peut donner à cette démarche du chef des Apôtres. Il est vrai qu'au moment du danger sa foi chancela, c'est-à-dire que cette foi, très-vive dans le premier instant, parut faible dans le second. Qu'on prenne garde cependant que ce que Jésus-Christ lui reproche ce n'est pas l'infidélité, mais seulement la modicité de sa foi. Calvin aurait dû s'en tenir là : mais il lui était difficile de ménager S. Pierre qu'il regardait avec raison comme le fondateur du papisme.

cum adscendissent in naviculum, cessavit ventus. *M. 6, v. 51.* Et plus magis intra se stupebant : 52. Non enim intellexerunt de panibus ; erat enim eorum oculos obsecatum. *J. 6, v. 21.* Et statim navis fuit ad terram, in quam ibant.

» tage (car » dans le trouble où ils étaient,
 » ils ne firent point réflexion à ce qui
 » était arrivé au sujet des pains, parce
 » que leur cœur était aveuglé); et aus-
 » sitôt la barque aborda au lieu où ils
 » allaient. » C'était le quatrième mira-
 cle que Jésus-Christ faisait en leur pré-
 sence : il avait marché sur les eaux ; il y avait fait marcher Pierre ; il avait apaisé la tempête, et enfin il leur avait fait faire en un moment un trajet de plusieurs heures. Tant de

Matth. 14, v. 33. Qui autem in navicula erant, venerunt et adoraverunt eum, dicentes : Vere Filius Dei es.

M. 6, v. 53. Et cum transfretassent, venerunt in terram Genézareth et applicuerunt. 54. Cumque egressi essent de navi, continuo cognoverunt eum *Matth. 14, v. 35,* viri loci illius ; *M. 6, v. 55.* Et percurrentes universam regionem illam, coperunt in grabatis eos qui se male habebant circumferre, ubi audiebant eum esse. 56. Et quocumque introibat, in vicis, vel in villas, aut civitates, in plateis ponebant infirmos, et deprecabantur eum ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent ; et quotquot tangebant eum, salvi fiebant.

prodiges opérés coup sur coup firent tomber le bandeau de leurs yeux. « Ceux qui
 » étaient dans la barque vinrent l'adorer,
 » disant : Vous êtes véritablement Fils de
 » Dieu.

» Jésus et ses disciples, après avoir tra-
 » versé le lac, vinrent aborder au pays de
 » Génézareth¹. Dès qu'on fut sorti de la
 » barque, les habitants reconnurent Jésus,
 » et parcourant toute la contrée, ils ap-
 » portèrent les malades dans des lits par-
 » tout où ils entendirent dire qu'il était.
 » En quelque lieu qu'il entrât, soit bourgs,
 » soit villages ou villes, ou mettait les ma-
 » lades dans les places publiques, et on le
 » priait de leur laisser seulement toucher
 » le bord de sa robe. Et tous ceux qui le
 » touchaient étaient guéris. »

¹ Un évangéliste nous a déjà dit que les Apôtres s'étaient embarqués pour aller à Capharnaüm. Un autre à présent fait arriver la barque à Génézareth, ce qui cause de l'embarras aux interprètes. Tous conviennent que Jésus alla successivement dans ces deux lieux, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Mais les uns le font arriver d'abord à Capharnaüm pour aller ensuite à Génézareth ; les autres le font aborder à Génézareth, d'où il revient presque aussitôt à Capharnaüm. Il serait long de rapporter leurs raisons ; et la question, d'ailleurs assez indifférente, n'en demeurerait pas moins dans l'état d'indécision où nous la laissons.

CHAPITRE XXV.

Discours de Jésus-Christ sur l'Eucharistie. — Murmure des Juifs.

« Le jour d'après » celui de la multiplication des pains, « la troupe qui s'était arrêtée à l'autre côté du lac remarqua qu'il n'y avait là qu'une barque, » que Jésus n'y était point entré avec ses disciples, et que ses disciples s'en étaient allés seuls. » On ignorait ce qu'il était devenu; et ce peuple, toujours dans le dessein de le proclamer roi le cherchait inutilement, lorsque « d'autres barques arrivèrent de Tibériade près du lieu où le Seigneur, après avoir rendu grâces, les avait nourris du pain *miraculeux*. » Voyant donc que Jésus n'était point là, ni ses disciples non plus, » présumant d'ailleurs que, de quelque manière que ce fût, il était allé les joindre, « ils montèrent dans les barques, allèrent à Capharnaüm, » cherchant Jésus. L'ayant trouvé de l'autre côté du lac, » ou ce jour-là même, ou peut-être le lendemain, « ils lui dirent, » avec surprise : « Maître, quand êtes-vous venu ici ? » Au lieu de satisfaire leur curiosité, Jésus, qui voulait les instruire, trouva plus à propos de leur découvrir à eux-mêmes le motif intéressé de ce grand empressement qu'ils témoignaient pour sa personne; « il leur répondit *donc* : En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas pour avoir vu des miracles que vous me cherchez, mais à cause des pains dont vous avez mangé, et parce que vous avez été

J. 6, v. 22. Altera die, turba quæ stabat trans mare, vidit quia navicula alia non erat ibi nisi una, et quia non introisset cum discipulis suis Jesus in navim, sed soli discipuli ejus abiissent.

23. Aliæ vero super venerunt naves a Tibériade juxta locum ubi manducaverant panem, gratias agente Domino.

24. Cum ergo vidisset turba quia Jesus non esset ibi, neque discipuli ejus, ascenderunt in naviculas, et venerunt Capharnaüm quærentes Jesum.

25. Et cum invenissent eum trans mare, dixerunt ei : Rabbi, quando huc venisti ?

J. 6, v. 26. Respondit eis Jesus, et dixit : Amen, amen dico vobis : quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis.

27. Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam, quem Filius hominis dabit vobis. Hunc enim Pater signavit Deus.

» rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusque dans la vie éternelle¹, et que le Fils de l'homme vous donnera, parce que c'est lui que Dieu son Père a marqué de son sceau » par les prodiges qui attestent la vérité de sa mission et qui sont comme les lettres patentes par lesquelles Dieu déclare à tous les hommes que c'est lui-même qui l'envoie, et que toutes ses paroles doivent être reçues comme la déclaration expresse des volontés divines.

Une vie oisive, passée dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, était, comme on le voit, l'unique attrait de ce peuple, et ce que le pain miraculeusement multiplié lui faisait espérer de Jésus-Christ. La première de ces prétentions est déjà détruite par ce mot du Sauveur : *Travaillez*. Il ne laissera pas davantage subsister l'autre, au moins de la manière dont ils l'avaient conçue. Cependant, comme il vient de leur parler d'une nourriture qui, selon le sens qu'ils donnaient à ses paroles, devait les empêcher de mourir, leur appétit, excité par une si flatteuse espérance, les fait consentir au travail. Il ne s'agissait plus que de savoir par quel travail

¹ Des hérétiques ont conclu de cette parole qu'il est défendu de travailler pour vivre; ils auraient dû conclure encore qu'il est défendu de manger, puisque S. Paul dit, *que celui qui ne travaille pas, ne mange pas*; mais leur logique n'avait garde d'aller jusque là. Il faut travailler pour vivre, en exécution de cet arrêt prononcé contre le genre humain : *Vous vous nourrirez de pain à la sueur de votre front*. Mais il y a deux vies différentes, la vie du corps et la vie de l'âme, la vie présente et la vie future. Le corps périt, l'âme ne meurt pas : la vie présente est courte, la vie future sera éternelle. Préférer la première à la seconde, faire tout pour celle-là et rien pour celle-ci, c'est le désordre trop commun que Jésus-Christ reprend par cette parole : *Travaillez, non pas principalement pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusque dans la vie éternelle*.

Travailler par nécessité, mais aussi par vertu, parce qu'il le faut, mais encore plus parce que Dieu le veut; travailler pour se procurer le pain qui suffit au soutien de cette vie mortelle, mais surtout pour avoir part à cette vie immortelle qui sera la récompense d'un travail nécessaire, sanctifié par de pareils motifs, c'est accorder dans la pratique Jésus-Christ avec S. Paul : c'est *opérer* avec la nourriture qui périt celle qui demeure jusque dans la vie éternelle.

ils pourraient la mériter. « Ils lui dirent
 » donc : Que ferons-nous pour faire des
 » œuvres de Dieu? Jésus leur répondit :
 » L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez
 » en celui qu'il a envoyé ². »

28. Dixerunt ergo
 ad eum : Quid facie-
 mus ut operemur ope-
 ra Dei?

29. Respondit Jesus
 et dixit eis : Hoc est
 opus Dei , ut credatis
 in eum quem misit ille.

Ce n'en était que le commencement, et l'effort n'était pas bien pénible : cependant ils s'arrêtent dès ce premier pas :

« Où est donc le miracle que vous faites, lui
 » dirent-ils, afin que nous le voyions et
 » que nous vous croyions? Quelles sont
 » vos œuvres? Nos pères ont mangé la
 » manne dans le désert, comme il est écrit :
 » Il leur a donné un pain céleste à man-
 » ger. »

30. Dixerunt ergo
 ei : Quod ergo tu facis
 signum ut videamus
 et credamus tibi? quid
 operaris?

31. Patres nostri
 manducaverunt man-
 na in deserto , sicut
 scriptum est : Panem
 de coelo dedit eis man-
 ducare.

Déchus en partie de leur espérance, ils le sont déjà à proportion de leur foi. Ils demandent des miracles à celui qui vient d'en faire un si éclatant en leur faveur. Il est vrai qu'ils ne le désavouent pas formellement; mais, par une subtilité bien digne de ces esprits indociles et de ces cœurs ingrats, ils lui opposent le miracle de la manne, qu'ils jugeaient tellement supérieur à celui de Jésus-Christ, que ce dernier, à leur avis, ne devait plus être appelé un miracle. D'où leur incrédulité tirait tacitement cette conclusion, qui tendait moins à élever Moïse qu'à abaisser Jésus-Christ : Que ce nouveau législateur fasse des miracles comparables à ceux de l'ancien, et nous y aurons la même foi que nos pères ont eue à Moïse.

² On verra bientôt que cet aliment merveilleux n'est autre que le pain eucharistique. On le mérite en faisant l'œuvre de Dieu, et cette œuvre de Dieu, c'est la foi, dit le Sauveur : non pas qu'elle y suffise si elle était seule, mais parce qu'elle est la première de toutes les dispositions requises, et qu'elle produit toutes les autres. C'est donc par elle qu'il faut toujours commencer lorsqu'on se prépare à manger le pain céleste. L'humilité, le désir et l'amour couleront naturellement de cette source, et ces sentiments auront plus ou moins de force à proportion que la foi sera plus vive ou plus languissante. C'est à quoi on ne fait peut-être pas assez d'attention. On a la foi; mais on se repose trop aisément sur la foi habituelle, qu'il faudrait redoubler alors pour lui faire produire un redoublement de ferveur.

On reconnaît encore le goût dominant de ce peuple, en ce que, pour piquer d'émulation le Sauveur, il lui oppose un miracle d'abondance et de rassasiement : car, comme Jésus-Christ le leur a reproché, ils estimaient beaucoup plus la nourriture qui les rassasiait que l'œuvre miraculeuse de Dieu qui la produisait. C'était peut-être la raison principale de la préférence qu'ils donnaient à Moïse. Celui-ci avait nourri deux millions de personnes pendant quarante ans; qu'était-ce en comparaison d'en avoir rassasié une seule fois quelques milliers ? Comme si la grandeur des miracles se mesurait, si l'on ose ainsi parler, au boisseau, et que, dans une moindre mesure, Dieu ne pût faire éclater une égale puissance. Mais enfin ni Moïse n'était l'auteur de la manne que leurs pères ne tenaient que de Dieu seul; ni ce pain du ciel, qui n'est appelé ainsi que dans le sens qu'on dit les oiseaux du ciel, c'est-à-dire parce qu'il tombait de la région supérieure de l'air où il avait été formé par les mains des anges; ni ce pain, dis-je, n'était comparable à celui que Jésus-Christ vient de leur donner. Je dis qu'il ne lui était comparable ni par son origine, puisque celui-ci est proprement le seul pain descendu du ciel; ni par l'étendue de son usage, puisqu'il peut suffire à tous les hommes pendant tous les siècles; ni par son effet, qui sera de donner et de conserver une vie immortelle; vérité qui devait paraître incroyable à ces esprits prévenus et grossiers; c'est ce qui fait que Jésus-Christ, pour lui donner plus de poids va l'assurer avec serment.

J. 6, v. 32. Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis, non Moyses dedit vobis panem de cœlo, sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum.

33. Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit, et dat vitam mundo.

34. Dixerunt ergo ad eum : Domine, semper da nobis panem hunc.

» Il leur repartit donc : En vérité, en vérité je vous le dis, ce n'est point Moïse qui vous a donné le pain céleste, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain céleste : car le pain de Dieu est celui qui vient du ciel, et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain-là. »

C'est la réponse de la Samaritaine, à qui ils ressemblaient

encore en ce qu'ils n'entendaient pas dans un sens plus spirituel le pain qui donne la vie au monde, que cette femme n'avait entendu d'abord l'eau qui jaillit à la vie éternelle. Mais *Jésus*, qui commençait à entrer dans les profondeurs du mystère qu'il avait à leur proposer,

• leur répondit *ainsi* : Je suis le pain de
• vie. Celui qui vient à moi n'aura point
• de faim, et celui qui croit en moi n'aura
• jamais de soif. Mais, je vous l'ai dit :
• vous m'avez vu, et cependant vous ne
• croyez point. » Dès lors inutilement me

suivez-vous, parce que ce n'est pas avec les pieds du corps, mais par la foi, qu'on vient véritablement à moi. C'est ainsi que « tout ce
• que mon Père me donne viendra à
• moi; et celui qui vient à moi, je ne
• le mettrai point dehors, parce que je
• suis venu du ciel, non pour faire ma
• volonté, mais la volonté de celui qui m'a
• envoyé¹. Or la volonté du Père qui m'a
• envoyé est que je ne perde rien de tout
• ce qu'il m'a donné, mais que je le res-
• suscite au dernier jour. C'est la volonté
• de mon père qui m'a envoyé, que qui-
• conque voit le Fils et croit en lui ait la
• vie éternelle; et je le ressusciterai au
• dernier jour². »

35. Dixit autem eis
Jesus : Ego sum pan-
is vitæ : qui venit ad
me, non esuriet : et qui
credit in me, non sitiet unquam.

36. Sed dixi vobis
quia et vidistis me, et
non creditis.

37. Omne quod dat
mibi Pater, ad me ve-
niet ; et eum qui ve-
nit ad me, non ejici-
ciam foras :

38. Quia descendi de
cælo, non ut faciam
voluntatem meam, sed
voluntatem ejus qui
misit me.

39. Hæc est autem
voluntas ejus qui mi-
sit me, Patris, ut om-
ne quod dedit mihi,
non perdam ex eo, sed
resuscitem illud in
novissimo die.

40. Hæc est autem
voluntas Patris mei,
qui misit me, ut om-
nis qui videt Filium,
et credit in eum, ha-
beat vitam æternam,
et ego resuscitabo
eum in novissimo die.

¹ La volonté du Père et la volonté divine du Fils n'est qu'une seule et même volonté ; donc lorsque Jésus-Christ parle de la volonté de son Père et de la sienne comme de deux volontés différentes, il parle de la volonté humaine. Par celle-ci il veut recevoir tout ce que son Père lui donne, et lorsqu'il dit à ce propos qu'il est venu pour faire, non sa volonté mais celle de son Père, il veut nous faire entendre que telle est sa soumission à la volonté de son Père, que, supposé, ce qui n'est pas, qu'il eût de la répugnance à recevoir tous ceux que son Père lui donne, il ferait céder cette répugnance au désir qu'il a de faire, non sa volonté, mais celle de son Père. Cette soumission, malgré la répugnance, a paru en lui lorsqu'il s'est agi de boire le calice de sa passion.

² Tous les hommes, sans distinction de bons ou de méchants, seront ressuscités

Telle est la vie que Jésus, le vrai pain du ciel, vient donner au monde, et cette partie du mystère est déjà expliquée. Ce n'est pas cette première vie dont la destruction est déjà prononcée par un arrêt irrévocable, c'est celle que Jésus-Christ rendra à ceux qui se seront nourris de lui ; vie éternelle et éternellement heureuse, qui ne sera pas seulement exempte de la mort ; mais encore de tous les besoins et de toutes les misères de la vie présente ; vie de laquelle Jésus-Christ a pu dire dans le sens le plus littéral, qu'on n'y souffrira plus ni la faim ni la soif, parce qu'avec un appétit toujours nouveau on y trouvera un rassasiement parfait. Quelle vie ! et quels transports de joie ne devait pas causer aux Juifs une si magnifique promesse ! Mais il faut convenir que le Sauveur avait affaire à des esprits bien intraitables : au lieu d'ouvrir leur sein à cette grande et précieuse espérance, ils s'arrêtèrent à critiquer

J. 6, v. 41. Murmurabant ergo Judæi de illo, quia dixisset : Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi;

42. Et dicebant : Nonne hic est Jesus, filius Joseph, cujus nos novimus patrem et matrem ? Quomodo ergo dicit hic : Quia de cœlo descendi ?

Ce murmure ne fut que trop sensible, et Jésus, dont il avait interrompu le discours, se crut obligé de le faire cesser.

43. Respondit ergo Jesus, et dixit eis : Nollite murmurare in invicem.

ses paroles. « Ils murmuraient donc contre lui, parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel, » et, à l'exemple des Nazaréens dont quelques-uns peut être étaient mêlés dans la foule, « ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph dont nous connaissons le père et la mère ? Comment » dit-il donc : Je suis descendu du ciel ? »

« Il leur répondit donc et leur dit d'un ton sévère : Ne murmurez point les uns avec les autres ; » quoiqu'après tout,

par la puissance de Jésus-Christ ; mais il ne parle ici que de la résurrection des premiers, parce que celle-ci sera le fruit de ses mérites, et comme le développement du germe de vie que le pain eucharistique aura mêlé dans leur chair, et qui sera conservé jusque dans leurs ossements arides et leurs cendres inanimées. Aussi elle seule sera heureuse et glorieuse, tandis que celle des méchants, uniquement produite par la justice toute-puissante d'un Dieu vengeur, sera moins un retour à la vie que le commencement d'une vie toujours mourante, et d'une mort immortelle.

ni vos murmures ni votre indocilité n'ont rien qui me surprenne ; c'est où devaient aboutir les motifs bassement intéressés qui vous ont amenés ici. Ce n'est point en suivant les attrait de chair et de sang qu'on me trouve. « Personne ne peut venir à moi, » s'il n'est attiré par le Père qui m'a envoyé. C'est celui-là que je ressusciterai au dernier jour. » Si vous ne voulez pas être du nombre, ne croyez pas pour cela que le nombre en sera plus petit, puisque c'est de tous les peuples, sans distinction du Juif et du Gentil, qu'il est écrit dans les Prophètes¹ : « Ils seront tous disciples de Dieu. Qui- » conque a écouté le Père, et a appris » de lui, vient à moi. Ce n'est pas que per- » sonne ait vu le Père, excepté celui qui » vient de Dieu ; c'est lui *seul* qui a vu le » Père. » Cependant sans avoir vu le Père à découvert, on l'a écouté, et on a appris de lui, lorsqu'on a observé avec attention, et qu'on a reçu avec docilité ce té-

44. Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum ; et ego resuscitabo eum in novissimo die.

45. Est scriptum in Prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei. Omnis qui audivit a Patre, et didicit, venit ad me.

41. Non quia Patrem vidit quisquam, nisi is qui est a Deo, hic vidit Patrem.

¹ Par un attrait intérieur, en lui faisant vouloir ce qu'il ne voulait pas auparavant, dit S. Augustin. En rapprochant cette parole du Sauveur de celle qu'il a dite à S. Pierre : *Ce n'est pas la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans le ciel*, on a la double opération de la grâce, la révélation et l'attrait, la lumière de l'entendement et l'impulsion de la volonté. Les Pères ont toujours trouvé cet attrait dans le texte qui donne lieu à cette note ; et ils s'en sont servis avec avantage contre Pélagie, qui en niait la nécessité, et qui en combattait l'existence. Les ennemis du libre arbitre en ont abusé pour soutenir le dogme de la grâce irrésistible. Entre ces deux erreurs opposées, se trouve la vérité catholique. On est dans le juste milieu, en croyant, d'une part, qu'en matière de salut, l'homme ne peut absolument rien sans l'attrait intérieur de la grâce ; et de l'autre, qu'il a toujours le malheureux pouvoir de résister à cet attrait, et de se le rendre inutile par sa résistance, suivant cette décision du concile de Trente, sess. 6. can. 4 : « Si quelqu'un dit que le libre arbitre de l'homme, » mu et excité de Dieu... ne peut pas, s'il le veut, refuser son consentement... » qu'il soit anathème. »

² Cette prophétie est dans Isaïe, chap. 54, à peu près dans les mêmes termes qu'elle se voit ici. Elle se trouve en termes équivalents dans plusieurs autres prophètes. Elle a commencé à avoir son accomplissement aussitôt après la descente du Saint-Esprit.

moignage que d'abord il a rendu à son Fils de sa propre bouche, et qu'il a répété et confirmé depuis par une foule

Matth. 14, v 17. Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui. » de prodiges : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » ces. »

CHAPITRE XXVI.

Suite du discours sur l'Eucharistie. — Scandale des disciples. — Constance des Apôtres.

Après cette espèce de digression dans laquelle Jésus-Christ a parlé incidemment de l'immutabilité de l'élection divine et de la nécessité de la grâce intérieure, mystères qu'il ne fait qu'effleurer, si on ose parler ainsi, et dont il semble réserver le développement à l'Apôtre des gentils, il revient à l'objet principal de son discours, et après leur avoir appris qu'il est le vrai pain de vie, et que celui qui sera nourri de ce pain vivra éternellement, il va leur apprendre que ce pain, c'est sa propre chair qui doit être reçue et mangée au dedans de nous par la même voie que les aliments ordinaires. C'est ainsi qu'en paraissant rentrer dans leur sens matériel, il révolte tous les sens, et achève de déconcerter leur raison.

J. 6, v 47. Amen, amen dico vobis : qui credit in me, habet vitam æternam.

48. Ego sum panis vitæ.

49. Patres vestri manducaverunt manna in deserto, et mortui sunt.

50. Hic est panis de cœlo descendens ; ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur.

Il reprend donc et continue en ces termes :

« En vérité, en vérité je vous le dis, celui

» qui croit en moi a la vie éternelle. Je

» suis le pain de vie. Vos pères ont man-

» gé la manne dans le désert, et ils sont

» morts. C'est ici le pain descendu du ciel,

» afin que, si quelqu'un en mange, il ne

» meure point ¹. Je suis le pain vivant qui

¹ Tous ceux qui mangent le pain vivant meurent corporellement, et tous ceux qui ont mangé la manne ne sont pas morts spirituellement ; il faut donc expliquer dans quel sens Jésus-Christ a dit des premiers qu'ils ne meurent pas, et des seconds qu'ils sont morts. C'est moins des personnes que parle le Sauveur, que des propriétés de ces deux aliments. La manne ne donnait pas la vie immor-

« suis descendu du ciel. Si quelqu'un
 « mange de ce pain, il vivra éternelle-
 « ment : et le pain que je donnerai, c'est
 « ma chair que *je dois donner* pour la vie
 « du monde. »

« Sur cela les Juifs disputaient entre
 « eux, disant : Comment cet homme-ci
 « peut-il nous donner sa chair à man-
 « ger ? » Soit qu'ils parlassent ainsi par

51. Ego sum panis
 vivus qui de celo de-
 scendi.

52. Si quis mandu-
 caverit ex hoc pane,
 vivet in æternum; et
 panis quem ego dabo,
 caro mea est pro mun-
 di vita.

53. Litigabant ergo
 Judæi ad invicem, di-
 centes : Quomodo po-
 test hic nobis carnem
 suam dare ad mandu-
 candum?

dérision, soit qu'après avoir vu le miracle de la multiplication des pains, ils cherchassent par quel nouveau prodige il pourrait effectuer une si étrange promesse; car on peut douter s'ils ont cru que Jésus-Christ leur parlait de manger sa chair coupée par morceaux. Tout incrédules qu'ils étaient, ils devaient avoir peine à imaginer qu'une telle pensée fût venue à l'idée

de l'âme du corps, encore moins celle de l'âme. Le pain qui est appelé le pain vivant donne, si l'on n'aime mieux dire qu'il soutient, 1^o la vie de l'âme, vie immortelle de sa nature, qui ne peut périr que par la faute de celui qui l'a reçue; en sorte que s'il vient à la perdre, ce n'est pas au pain, mais à lui seul que sa mort doit être imputée. De même que si Dieu avait laissé à Adam, avec le fruit de l'arbre de vie, le pouvoir de se donner la mort, dans la supposition qu'il aurait usé de ce pouvoir homicide, ce n'est pas à l'arbre de vie qu'il aurait fallu s'en prendre de sa mort, mais à la violence qu'il aurait exercée volontairement sur lui-même. 1^o C'est le sentiment commun des SS. Pères, que ce pain vivant imprime au corps même de ceux qui s'en nourrissent une qualité vivifiante, qui est dans eux comme le germe de la vie heureuse et immortelle qui leur sera communiquée par la résurrection. On doit le croire avec eux; mais en supposant, ce qu'eux-mêmes ont supposé, que les justes qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, les enfants qui meurent avant l'âge où l'Église leur permet de communier, et en général ceux qui sont morts dans la justice sans qu'il leur ait été possible de participer au pain eucharistique, que tous ceux-là, dis-je, en auront reçu la vertu, qui dans eux en aura suppléé la réalité; ceci n'a rien qui doive paraître surprenant, puisque le baptême, le plus nécessaire de tous les sacrements, est suppléé par la charité et par le martyre.

2^o *Comment* : mot judaïque, comme l'appelle S. Cyrille; gardons-nous bien de le proférer, il est la source de toute infidélité. On doit l'appeler encore un mot calviniste; car les Calvinistes ont dit pareillement : *Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ?* Ce mot n'a pas d'autre signification que celle-ci : Je ne puis pas comprendre telle chose; donc Dieu ne peut pas faire qu'elle soit, au moins Dieu n'a pas déclaré qu'elle est. Ce qui revient à cette proposition insensée : Rien ne peut être que ce que je puis comprendre.

d'un homme aussi sage et aussi saint que Jésus devait naturellement leur paraître. Cependant quelle autre chose pouvait-on imaginer, supposé qu'il parlât de la manducation réelle de la propre substance de sa chair, et quel autre sens pouvait-on donner à ses paroles ? Voilà ce qui causait leur embarras, et sur quoi il semble qu'il était raisonnable que Jésus-Christ les éclaircît, si, comme on l'a prétendu dans ces derniers siècles, il n'avait parlé que de la seule manducation par la foi. Celle-ci n'a rien qui révolte ni les sens, ni la raison, ni l'humanité; et, en donnant cette explication, Jésus-Christ ôtait la pierre du scandale. Mais il ne le pouvait pas, parce qu'il avait parlé en effet de la manducation réelle; il ne pouvait pas, dis-je, détruire le sens que lui-même avait voulu établir. Ainsi, suivant le droit qu'il avait d'être cru sur sa parole sans s'expliquer sur sa toute-puissance, au lieu de travailler à les désabuser, il redouble ces fortes expressions qui avaient porté dans

J. 6, v. 54. Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.

55. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam; et ego resuscitabo eum in novissimo die.

56. Caro enim mea vere est cibus; et sanguis meus vere est potus.

57. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.

58. Sicut misit me

leur esprit l'idée de la manducation réelle de sa chair; et pour les y confirmer, il jure pour la quatrième fois et leur dit :

« En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui¹. Comme

¹ Jésus-Christ ne dit pas : Il demeure en ma chair et ma chair en lui, mais : *Il demeure en moi, et moi en lui*. C'est qu'en effet la chair et le sang se retirent lorsque les accidents s'altèrent; mais l'esprit vivifiant demeure, c'est-à-dire la personne divine, qui dans Jésus-Christ est proprement le *moi*; elle demeure, dis-je, produisant la vie dans l'âme de celui qui a reçu la chair et le sang, qu'il sont comme le canal par lequel la divinité se communique. Ainsi Jésus-Christ et

» le Père qui est vivant m'a envoyé, et
 » que je vis par le Père, de même celui qui
 » me mange vivra aussi par moi ². C'est
 » ici le pain qui est venu du ciel. Il n'en
 » est pas comme de vos pères qui ont
 » mangé la manne et qui sont morts; celui
 » qui mange ce pain-ci ³ vivra éternelle-
 » ment. C'est ce que dit Jésus enseignant
 » dans la synagogue à Capharnaüm. »

vivens Pater, et ego
 vivo propter Patrem:
 et qui manducat me, et
 ipse vivet propter me.
 59. Hic est panis qui
 de celo descendit.
 Non sicut manducave-
 runt patres vestri
 manna, et mortui
 sunt. Qui manducat
 hunc panem, vivet in
 æternum.

60. Hæc dixit in sy-
 nagoga docens, in Ca-
 pharnaum.

Après avoir lu ces paroles du Sauveur, on ne sera pas sur-

l'homme qui le reçoit vivent de la même vie, produite par le même principe vivifiant, selon ce que dit S. Paul : *Celui qui est attaché au Seigneur est un même esprit avec lui.* I Cor. vi, 17. C'est ce que le Sauveur entend par ces paroles : *Il demeure en moi, et moi en lui.* Expression qui suffit à peine pour donner idée d'une union si intime; mais le langage humain n'en fournit pas d'autres.

² L'explication du texte précédent sert encore à éclaircir celui-ci. De même que le Père, en envoyant le Fils, c'est-à-dire en unissant la divinité à l'humanité dans la personne du Fils, a donné à l'humanité la vie dont la divinité est en lui le principe efficace; ainsi celui qui s'unit au Fils par la manducation de son corps, en reçoit pareillement la vie. On voit donc la vie résider dans la divinité comme dans sa source, d'où elle se répand sur l'humanité de Jésus-Christ qui lui est unie. L'humanité, à son tour, s'unit aux hommes par la manducation, et leur communique la vie dont elle est remplie et toute pénétrée. Cette vie se prend dans le sens le plus étendu et le plus excellent. C'est en même temps la vie de la grâce, la vie de la gloire, et même la vie naturelle qui consiste dans l'union éternelle de l'âme avec le corps. Jésus-Christ, dès l'instant de sa conception, a eu de fait les deux premières, et de droit la troisième; car il n'est mort que parce qu'il l'a voulu, et il est ressuscité pour ne plus mourir. Comme lui nous avons fait la première, et de droit les deux autres; mais nous ne jouirons de la seconde qu'après la mort, et de la troisième qu'après la résurrection. Elles nous sont différées, mais elles nous sont dues, si nous conservons l'esprit vivifiant que Jésus-Christ nous communique par la communion de son corps et de son sang. Ceci parait n'être que le développement de ces paroles de S. Paul aux Romains, ch. 8, v. 11 : *Si donc l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son esprit qui habite en vous.*

³ De ce texte et de plusieurs autres semblables où il n'est parlé que de la seule manducation du pain, le concile de Trente, sess. xxi, chap. 1, conclut que la communion sous les deux espèces n'est pas nécessaire pour participer au sacrement.

pris que nous entendions de l'Eucharistie, non-seulement celles-ci, mais encore toutes celles qui les précèdent. C'est en effet de cet adorable sacrement qu'il est parlé uniquement dans toute l'étendue de ce discours. Enveloppé d'abord, il s'y découvre par degrés, et se montre enfin avec une évidence qui ne permet plus de le méconnaître. On l'y voit premièrement annoncé sous le nom de la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle. Ensuite Jésus-Christ l'appelle le pain vivant qui est descendu du ciel. Puis il ajoute qu'il est lui-même ce pain vivant, qui, par l'Incarnation, est descendu du ciel, et qui donne la vie. S'il s'en était tenu là, on aurait pu croire, avec quelque apparence de raison, qu'il n'est ici question que de ses mystères et de ses maximes, qu'il vient proposer aux hommes comme un pain salutaire dont ils doivent se nourrir par la foi et par la méditation. Mais, lorsqu'enfin il dit expressément que ce pain est sa chair qui doit être livrée pour donner la vie au monde, parole qu'il répétera lors de l'institution de l'Eucharistie ; lorsqu'au lieu de désabuser ses auditeurs, que cette expression avait si fort révoltés, il laisse même le mot de pain, et ne leur parle plus que de manger sa chair qui est vraiment une nourriture, et de boire son sang qui est vraiment un breuvage, il est clair qu'il détermine lui-même le sens de ses paroles, de manière à ne laisser aucun doute raisonnable. Que ceux cependant qui rejettent le dogme de la présence réelle tâchent d'éluder ce sens si clair et si naturel, on n'en est pas surpris : l'empreinte de la réalité est si visible, surtout dans ce qui fait la conclusion du discours, qu'ils ne pouvaient plus l'exclure de l'Eucharistie, s'ils avaient reconnu que c'était de l'Eucharistie qu'il était ici question. Mais que des interprètes catholiques se soient écartés de ce sens inévitable pour y substituer des allégories outrées et des sens forcés, c'est ce qu'on aurait peine à comprendre, si l'on ne savait pas que le désir immodéré de voir ce qui n'est pas aperçu du reste des hommes fait souvent voir les étoiles, et empêche d'apercevoir le soleil en plein midi. Qu'il nous suffise donc, pour ne pas douter que Jésus-Christ ne parle ici

que de l'Eucharistie, que lui-même n'ait pas pu s'exprimer avec plus d'énergie et de clarté, supposé qu'il ait voulu en effet en parler ; aussi tous les Pères sans exception, et l'Eglise dans tous les conciles où ce discours est cité, l'ont-ils entendu de ce divin sacrement. A ces autorités et à ces preuves se joint encore une conjecture qui a paru fort raisonnable aux meilleurs interprètes, c'est qu'il était naturel que S. Jean, le seul des quatre évangélistes qui ne parle point de l'Eucharistie à l'article de la cène, en parlât en cet endroit. Il est aisé de juger qu'ayant écrit après tous les autres, il a voulu omettre ce qu'ils avaient écrit, et rapporter ce qu'ils avaient omis.

Après cette explication, il nous a paru à propos de faire quelques réflexions, qui serviront à justifier la sagesse et la bonté du Sauveur auprès de ceux qui auraient peine à reconnaître ici l'une et l'autre.

Il n'est pas douteux que la raison qui l'engagea à prononcer ce discours n'ait été le dessein qu'il avait de préparer le monde à la foi de la divine et incompréhensible Eucharistie. Apparemment qu'il y réussit à l'égard de ses apôtres ; car pourquoy, lorsqu'il leur dit ensuite : Prenez et mangez, ceci est mon corps, pourquoi, dis-je, ne témoignèrent-ils aucune surprise, sinon parce que ce qui se faisait alors n'était que l'accomplissement de ce qui leur avait été annoncé et promis ? Mais il est certain qu'il fit un effet tout contraire sur la multitude qui l'entendit, et que, bien loin de faire naître en eux la foi, il ne servit qu'à éteindre le peu de foi que plusieurs commençaient à avoir au Sauveur. On demandera peut-être si ce n'était pas, en quelque sorte, lui tendre un piège, à cette foi faible et naissante, que de la mettre à une pareille épreuve ? Peut-être encore rappellera-t-on à ce propos la conduite de l'Eglise, qui, dans les premiers temps, dérobait aux yeux des catéchumènes un mystère si révoltant pour la raison et pour les sens, et ne leur proposait quelorsque, par le baptême, ils avaient reçu l'habitude de la foi. La piété ne se permet guère ces sortes de questions que fait souvent une raison curieuse et téméraire. Nous allons y répondre avec le secours de celui

dont toutes les œuvres, justifiées par elles-mêmes, n'ont pas besoin de nos apologies, mais dont la condescendance vanéanmoins jusqu'à ne pas dédaigner de nous rendre raison de sa conduite, et à souffrir que nous entrons en jugement avec lui.

Jésus-Christ avait résolu d'instituer le sacrement de l'Eucharistie, mystère où brille une bonté si admirable, qu'il ne peut plus venir à l'esprit que celui qui a été capable d'en former le projet et de l'exécuter ait jamais été capable de manquer de bonté. Avant de l'instituer, il voulait l'annoncer aux hommes, et les y préparer; il en avait des raisons dont nous pouvons bien nous reposer sur sa sagesse. Peut-être en était-ce une, qu'ayant dessein de l'instituer en présence des seuls Apôtres, il voulait que ceux-ci pussent dire, lorsqu'ils proposeraient pour la première fois cet incroyable mystère : Mes frères, ce n'est pas ici une invention de notre esprit. Rappelez-vous ce qu'a dit le Seigneur Jésus de la manducation réelle de son corps. Or, ce qu'il promettait alors, il l'a donné depuis, et il vous le distribue aujourd'hui par nos mains. Ainsi, en rebutant la foi pour le moment présent, il l'aura facilitée pour la suite. Mais on doit reconnaître encore que la conduite que tint le Sauveur dans cette conjoncture est pleine de ménagements et de bonté. Il annonce, il est vrai, le plus révoltant de tous les mystères; mais qu'on remarque par quels préliminaires il conduit ses auditeurs jusqu'au point de la révélation qu'il en fait. Il a commencé par guérir tous leurs malades; ensuite, compatissant au besoin de ce peuple, il le rassasie avec cinq pains et deux poissons, par un prodige si surprenant, et en même temps si sensible, que toute cette multitude s'écrie, dans un soudain transport, qu'il est le prophète par excellence qui doit venir dans le monde. Leur persuasion va jusqu'à le vouloir déclarer roi. Sa fuite le leur ayant dérobé, ils traversent le lac, et le vont chercher jusqu'à Capharnaüm, où ils le trouvent enfin. Pouvaient-ils être mieux préparés à entendre ses divins oracles? Et, si on avait pu choisir dans toute leur vie le moment où

l'on devait présumer de leur part la plus grande facilité à l'écouter et à le croire, n'aurait-on pas pris celui-ci par préférence ? Il est vrai qu'ils ne comprenaient rien à ses paroles ; mais , après l'avoir reconnu pour prophète, n'étaient-ils pas toujours obligés d'en reconnaître la vérité, en attendant qu'il leur en donnât l'intelligence ? Dieu a fait ce qu'il a voulu ; qui osera lui dire : Pourquoi avez-vous fait ainsi ? Cette réponse générale a toujours suffi à la foi humble et soumise, mais on voit qu'elle n'est pas la seule qu'on puisse faire ici, puisqu'il est constant que Jésus-Christ s'est admirablement proportionné à la faiblesse de ceux à qui il parlait, et qu'il n'a mis à l'épreuve la foi de ce peuple indocile qu'après avoir employé des moyens qui, en lui rendant la foi facile, ont rendu son incrédulité inexcusable.

Mais ce ne fut pas seulement parmi le peuple qu'il se trouva des incrédules. « Plusieurs de ses disciples l'ayant entendu, dirent : Ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? » Ils disaient entre eux à voix basse.

« Mais Jésus, connaissant en lui-même qu'ils en murmuraient, leur dit : Cela vous scandalize-t-il ? Si vous voyiez donc monter le Fils de l'homme où il était auparavant¹ ? C'est l'esprit qui vivifie ; la

J. 6, v. 61. Multi ergo audientes ex discipulis ejus, dixerunt : Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?

62. Sciens autem Jesus apud semetipsum, quia murmurarent de hoc discipuli ejus, dixit eis : Hoc vos scandalizat ?

63. Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius ?

¹ Ces paroles sont susceptibles de deux sens différents, qui répondent aux deux parties du discours du Sauveur, et aux deux causes des murmures de ses auditeurs. Ils avaient murmuré d'abord, parce que Jésus-Christ avait dit qu'il était le pain vivant *descendu* du ciel. Si on applique ici sa réponse, elle signifie : Vous ne voulez pas croire à présent que je sois descendu du ciel, le croirez-vous lorsque vous m'y verrez remonter ? Appliquée à la manducation réelle de la chair, elle signifie : Vous avez peine à croire que je puisse vous donner ma chair : nourriture et mon sang en breuvage, à présent que je suis au milieu de vous ; combien plus la chose vous paraîtra-t-elle incroyable lorsque, après m'avoir vu remonter au ciel, il vous faudra croire que cette chair, en même temps qu'elle est au ciel, est donnée en nourriture sur la terre ? Le premier sens facilite la foi de l'Incarnation : le second rend plus difficile celle de la manducation réelle. Le second est le plus probable, parce qu'il est beaucoup plus probable que Jésus-Christ répond ici au second des deux murmures ; et en indiquant la présence

64. Spiritus est, qui vivificat : caro non prodest quidquam. Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt.

65. Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt. Sciebat enim ab initio Jesus qui essent non credentes, et quis traditurus esset eum.

66. Et dicebat : Propterea dixi vobis quia nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo.

» chair ne sert de rien¹. Les paroles que
» je vous ai dites sont esprit et vie². Mais
» parmi vous il y en a qui ne croient point
» (car dès le commencement, » c'est-à-
dire de toute éternité comme Dieu,
et comme homme dès le moment de
sa conception, « Jésus savait qui étaient
» ceux qui ne croyaient point, et qui
» était celui qui le trahirait), et di-
» sait : C'est pour ce sujet que je vous ai
» dit que personne ne peut venir à moi,
» s'il ne lui a été donné par mon Père. »

Don purement gratuit, qui ne peut être mérité par ceux à qui il est fait; mais qui, présenté à tous, met dans leur sort ceux qui n'en sont privés que parce qu'ils n'ont pas voulu l'accepter. Car en vain est-il offert s'il n'est pas reçu. C'est le cas où se trouvaient la plupart de ceux à qui Jésus adressait la parole,

67. Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro; et jam non cum illo ambulabant.

et ce qui fit que « dès lors plusieurs de ses
» disciples se retirèrent³, et qu'ils ne le
» suivaient plus. »

de Jésus-Christ en divers lieux par le moyen de l'Eucharistie, on peut dire qu'il consomme la révélation de ce grand mystère.

¹ La chair de Jésus-Christ n'est pas vivifiante par elle-même; elle ne l'est que par l'esprit, c'est-à-dire par la divinité qui lui est unie, et qui se communique par elle à ceux qui la mangent. Cette explication, qui convient fort bien au texte, n'a rien qui répugne à la foi de la présence réelle. Elle laisse donc subsister dans toute leur énergie les paroles précédentes où la réalité est si clairement exprimée, et ce grand retranchement des Calvinistes les laisse toujours à découvert.

² C'est-à-dire ne vous arrêtez pas aux sens charnels et révoltants qu'elles ont fait naître dans vos esprits. Comme elles promettent de grands biens, elles renferment de grands mystères; si vous ne pouvez pas encore les comprendre, commencez toujours par les croire. Quoi de plus propre qu'un pareil discours à écarter tous les mauvais sens, et à ôter tout prétexte à l'incrédulité?

³ Plusieurs, et non pas tous, comme le disent quelques interprètes qui ont même prétendu que S. Marc et S. Luc étaient du nombre des déserteurs, quoiqu'il soit beaucoup plus probable qu'ils n'étaient pas même du nombre des disciples. Il est certain que plusieurs de ceux-ci demeurèrent inséparablement attachés à Jésus-Christ depuis son baptême jusqu'à son ascension. On en a la preuve dans ces paroles de S. Pierre, Act. 1 : *Il faut qu'entre ceux qui ont été en notre*

Jésus ne parut pas surpris de cette désertion qu'il avait prévue; il voulut même profiter de l'occasion pour apprendre au monde qu'il n'avait besoin de personne, et qu'il ne souffrirait à sa suite que des disciples volontaires. « Il dit donc aux douze : Et vous ne voulez-vous point aussi vous en aller? »

Seigneur, lui répondit Simon-Pierre, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle⁴. Nous avons cru, et nous l'avons reconnu, que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.

68. Dixit ergo Jesus ad duodecim : Numquid et vos vultis abire?

69. Respondit ergo ei Simon Petrus : Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.

70. Et nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus Filius Dei.

Comme chef des Apôtres, il fit pour tous cette réponse où l'on reconnaît en même temps sa foi, son espérance, et l'amour qui lui fait préférer Jésus-Christ à tout le reste. On peut y remarquer encore la vertueuse inclination qu'il avait à juger favorablement de ses collègues : car il ne paraît pas douter qu'ils ne soient tous dans les mêmes sentiments que lui. Il se trompait néanmoins, et comme il était de la gloire de Jésus qu'ils ne crussent pas qu'il eût jamais ignoré ce qu'un d'entre eux était déjà, ou ce que bientôt il devait être, « il leur répondit : Ne vous ai-je pas choisi vous douze? Et cependant il y en a un d'entre vous qui est un démon; ce qu'il disait de Judas, fils de Simon Iscariote, parce que celui-ci, qui était un des douze, le devait livrer. »

71. Respondit eis Jesus : Nonne ego vos duodecim elegi? et ex vobis unus diabolus est.

72. Dicebat autem Judas Simonis Iscariotem : hic enim erat traditurus eum, cum esset unus ex duodecim.

Mais Jésus ne le désigna pas, afin que l'appréhension d'être un jour le malheureux dont il parlait les tint tous dans une continuelle défiance et dans un humble sentiment d'eux-mêmes.

compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis qu'il eut reçu le baptême de Jean jusqu'au jour que nous l'avons vu monter au ciel, on en choisit un qui soit comme nous témoin de sa résurrection.

⁴ Ces paroles de S. Pierre sont comme la répétition de celles-ci du Sauveur : Mes paroles sont esprit et vie. Apparemment que S. Pierre ne comprenait pas plus que les autres le mystère que Jésus-Christ venait de proposer; mais il croyait que son maître ne disait rien que de vrai, et ne promettait rien que de bon. C'en était assez pour lui.

CHAPITRE XXVII.

Plaintes des Pharisiens. — Leurs traditions rejetées. —
Guérison de la fille de la Cananéenne.

J. 7, v. 1. Post hæc autem ambulabat Jesus in Galilæam. Non enim volebat in Judæam ambulare, quia quærebant eum Judæi interficere.

Matth. 15, v. 1. Tunc accesserunt ad eum, *M. 7, v. 1,* Pharisei et quidam de scribis venientes ab Jerosolymis. 2. Et cum vidissent quosdam ex discipulis ejus communibus manibus, id est, non lotis, manducare panes, vituperaverunt.

3. Pharisei enim et omnes Judæi nisi crebro laverint manus, non manducant, tenentes traditionem seniorum;

4. Et a foro, nisi baptizentur non comedunt : et alia multa sunt quæ tradita sunt illis servare, baptismata calicum, et urceo-

- Après cela Jésus se mit à aller par la
- Galilée, car il ne voulait point aller dans
- la Judée¹, parce que les Juifs cherchaient
- à le faire mourir. Des Pharisiens et quel-
- ques scribes qui étaient venus de Jérusalem, vinrent ensemble le trouver;
- et s'étant aperçus que quelques-uns de
- ses disciples prenaient leurs repas avec
- des mains impures, c'est-à-dire sans les
- avoir lavées, ils les en reprirent. Car
- les Pharisiens et tous les Juifs, suivant
- la tradition des anciens, ne mangent
- point qu'ils ne lavent souvent les mains;
- et lorsqu'ils reviennent des places publi-
- ques, ils ne mangent point qu'ils ne se
- lavent². Il y a encore beaucoup d'autres
- choses qu'ils observent suivant l'usage
- reçu, comme de laver les coupes, les

¹ On a vu ci-devant qu'on était alors au temps pascal. Jésus-Christ n'allait point célébrer cette pâque à Jérusalem comme la loi l'ordonnait. Outre qu'il n'était assujéti à la loi qu'autant qu'il voulait bien l'être, on donne encore pour raison de dispense le dessein que les Juifs avaient pris de le faire mourir. Il pouvait le rendre inutile par sa toute-puissance; mais il pouvait aussi user du droit naturel qu'il avait de ne pas exposer sa vie. On n'est donc pas obligé à la rigueur aux actes extérieurs de religion dont on ne pouvait s'acquitter qu'en s'exposant à quelque grand péril. Il faut cependant excepter les cas où l'omission du devoir prescrit serait comme une déclaration d'infidélité ou d'apostasie. Alors, dût-il en coûter la vie, on n'est pas moins tenu à la profession extérieure qu'à la croyance intérieure.

² C'est savoir profiter de tout que d'apprendre des Pharisiens à purifier, non le corps, mais la conscience, lorsqu'on revient du commerce des hommes; il est rare qu'elle n'y contracte pas quelque souillure.

- pots, les vaisseaux d'airain, et les lits
 - *sur lesquels ils prennent leurs repas* ³.
- Sur cela « les Pharisiens et les scribes lui
- dirent : Pourquoi vos disciples trans-
 - gressent-ils la tradition des anciens ? car
 - ils ne lavent pas les mains quand ils man-
 - gent, mais ils prennent leurs repas avec
 - des mains impures. »

rum, et aramentorum, et lectorum.

5. Et interrogabant eum Pharisei et scribæ: *Math.* 15, ¶ 2. Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum? non enim lavant manus suas cum panem manducant;

M. 7, ¶ 5, sed communibus manibus manducant panem.

On reconnaît ici les Pharisiens, qui d'abord traitaient de transgression criminelle ce qui ne l'était pas ; mais, en supposant qu'elle l'eût été, on doit remarquer encore que ce reproche était visiblement exagéré. Car ils n'avaient vu que quelques disciples qui ne s'étaient pas lavé les mains avant le repas, et ils disent à Jésus-Christ *vos disciples*, comme si c'eût été la faute de tous. Ensuite ils s'en prennent au Sauveur, qui pouvait bien n'y avoir aucune part. Il fallait donc, s'ils avaient voulu être équitables, qu'ils se contentassent de dire : Nous avons remarqué que *quelques-uns de vos disciples* ne lavent pas leurs mains avant de manger. Est-ce vous qui le

⁴ En bornant leur religion à ces pratiques, ils faisaient très-mal, et ils sont justement repris. On en prend occasion de déclamer contre les pratiques superstitieuses : si elles sont telles, on a raison ; si elles ne le sont pas, on doit encore apprendre au peuple qu'il faut y joindre l'esprit, c'est-à-dire la piété intérieure, sans laquelle la religion n'est plus qu'un vain simulacre et un corps sans âme : mais demeurons-en là, et, avec ces correctifs, parlons toujours pour accréditer les pratiques extérieures, et jamais pour les décrier. Nous pourrions nous en passer si nous étions de purs esprits ; mais, puisque nous avons des sens, il nous faut du sensible. Il peut y en avoir trop ; mais le trop peu est une autre extrémité dont les suites sont peut-être plus à craindre. C'est un moindre mal d'avoir une religion surchargée, que de n'avoir aucune religion, ce qui peut arriver lorsque la religion dépouillée ne donne plus de prise au sens. Ici l'accident tient de si près à la substance et l'accessoire au principal, qu'en ôtant l'un vous faites souvent disparaître l'autre. Remarquons encore que ceux qui ont déclaté le plus fortement contre les pratiques, et qui ont le plus travaillé à les abolir, ce sont constamment les hérétiques ; au lieu que ceux qui les ont multipliées, si l'on veut, jusqu'à l'excès, sont après tout des catholiques ; et parmi les peuples qui les ont rejetées ou qui ont paru y être le plus attachés, on sait quels sont ceux chez qui la religion est le plus perdue ou s'est mieux conservée. Tâchons cependant de garder le juste milieu.

leur avez appris, ou qui les y autorisez ? Après cela on aurait pu examiner quelle faute il y avait dans une pareille omission. Mais Jésus prit une voie plus courte pour les confondre, ce fut de leur reprocher directement ce respect insensé pour leurs traditions, qui allait jusqu'à faire céder à ces minuties les lois les plus sacrées de la religion et de l'humanité.

Matth. 15, v. 3. Ipse respondens ait illis : Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram ? Nam Deus dixit :

4. Honora patrem et matrem ; et, qui maledixerit patri vel matri, morte moriatur.

5. Vos autem dicitis : *M. 7, v. 11.* Si dixerit homo patri vel matri : Corban (quod est donum) quodcumque ex me tibi profuerit : 12. Et ultra non dimittitis eum quidquam facere patri suo aut matri.

Matth. 15, v. 6. Et non honorificabit patrem suum aut matrem suam.

• Il répondit donc, en leur disant à son tour : Pourquoi vous-mêmes transgrez-vous le commandement de Dieu en faveur de votre tradition ? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère, et que celui qui dira des paroles outrageuses à son père ou à sa mère soit puni de mort. Vous, au contraire, vous dites : Pourvu qu'un homme dise à son père ou à sa mère : Tout corban, c'est-à-dire, toute offrande que je fais à Dieu de mon bien, tournera à votre profit, il satisfait au précepte ; et vous ne lui permettez pas de rien faire davantage en faveur de son père et de sa mère.

• Ainsi il ne les honore pas, c'est-à-dire qu'il ne les assiste pas dans leurs besoins, en quoi consiste l'honneur solide et l'hommage réel qui leur est dû, celui sans lequel tous

• On doit remarquer que le Sauveur ne parle ici que des traditions humaines qui sont opposées à la loi de Dieu. En conclure, avec les protestants, que toute tradition doit être rejetée, c'est conclure de l'espèce au genre, et du particulier au général. Mais, disent-ils, les traditions des catholiques sont contraires à la parole de Dieu. C'est encore un autre mauvais raisonnement qu'ils font, puisqu'ils donnent pour preuve ce qui est en question. Il y a des traditions indifférentes qu'on peut conserver, il y en a de mauvaises qu'il faut rejeter, et de bonnes qu'il faut embrasser. Nos adversaires reçoivent avec nous la sanctification du dimanche, le baptême des petits enfants, la validité du baptême par infusion. Ces points ne se trouvent pas dans l'Écriture. S'il est vrai qu'il faut rejeter toute tradition, et ne recevoir que ce qui est dans l'Écriture, il faut donc les rejeter avec tout le reste. Pourquoi ne le font-ils pas ? Il est aisé de voir que, lorsqu'ils veulent raisonner contre nous, ils déraisonnent ; et que, lorsqu'ils agissent comme nous, ils se contredisent.

les autres ne sont que de vaines cérémonies, et une sorte de dérision. » Par là vous rendez inutile le commandement de Dieu, vous anéantissez sa parole par une tradition dont vous êtes vous-mêmes les auteurs. Hypocrites, c'est proprement de vous qu'Isaïe a parlé quand il a dit ! Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est bien éloigné de moi. Ils me rendent un vain culte lorsqu'ils enseignent la doctrine et les commandements des hommes. Car, abandonnant le commandement de Dieu vous vous attachez à des traditions humaines, à laver les cruches et les coupes, et vous faites beaucoup d'autres choses semblables. »

Le peuple n'était pas à portée d'entendre ces réponses qui ne s'adressaient qu'aux Pharisiens. Cependant il en résultait une maxime dont il était à propos que le monde fût in-

s. « Jésus donc ayant rappelé la foule, il leur dit : Écoutez-moi tous, et concevez bien ceci : Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme ne peut le souiller ; mais ce qui en sort, c'est ce qui le souille². Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de

Et irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram. *M. 7, v. 13.* Rescindentes verbum Dei per traditionem vestram, quam tradidistis; *Matth. 15, v. 7.* Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias dicens : 8. Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est a me. 9. Sine causa autem odunt me, docentes doctrinas et mandata hominum. *M. 7, v. 8.* Relinquentes enim mandatum Dei, tenetis traditionem hominum, baptismata urceorum et calicum ; et alia similia his facitis multa.

14. Et advocans iterum turbam, dicebat illis : Audite me omnes et intelligite. 15. Nihil est extra hominem introiens in eum, quod possit eum coinquinare ; sed quæ de homine procedunt, illa sunt quæ communi-cant hominem. *M. 15, v. 11.* Non quod intrat in os, coinquinat hominem, sed quod pro-

²On sait l'abus que les hérétiques ont fait de cette parole, pour rejeter comme superstitieuse l'abstinence de chair prescrite par l'Eglise. Il n'y a que trop de catholiques qui imitent en ce point leur conduite et leur langage. Il est aisé de répondre aux uns et aux autres. Ce qui entre dans l'homme ne le souille point, non de soi-même et par sa nature, puisque toute créature de Dieu est bonne ; mais il peut le souiller par le violément de la loi qui en interdit l'usage. Ainsi Adam fut souillé par le fruit défendu, et les Juifs l'étaient par l'usage des viandes déclarées immondes. Ce n'est donc pas l'aliment qui produit la souillure, c'est la déobéissance qui sort de l'homme, c'est-à-dire que le cœur emporte lorsque l'aliment défendu entre dans l'homme.

cedit ex ore, hoc coinquinat hominem. *M. 7,*
 † 16. Si quis habet aures audiendi, audiat.
 » la bouche, c'est ce qui le souille. Si
 » quelqu'un a des oreilles pour entendre,
 » qu'il entende. »

Le sens de cette maxime est que les aliments n'ont rien en soi qui soit capable de souiller la conscience de l'homme, et que toute souillure en ce genre vient uniquement du dérèglement du cœur. Ceci était dit de manière à pouvoir être compris en le méditant: c'est à quoi Jésus-Christ exhorte le peuple. Mais il pouvait venir à l'esprit que par là il voulait ôter la différence si connue et si respectée des animaux mondes et immondes. Il devait le faire bientôt; mais le temps n'en était pas encore venu. Ce n'est pas même de quoi il était ici question; il s'agissait uniquement de savoir si, dans la supposition que l'on n'use que de viandes permises, la conscience était plus pure ou plus souillée, à proportion qu'on les mangeait avec plus ou moins de propreté plutôt que de pureté. C'est ce cas qui était décidé par la sentence que Jésus-Christ vient de prononcer. Les Pharisiens en parurent fort scandalisés. C'était bien assez pour offenser ces hommes superbes qu'on parût faire peu d'estime de leurs traditions. Mais on peut présumer de cet instinct pharisaïque qui va toujours à donner aux choses le tour le plus odieux, qu'ils accusèrent le Sauveur d'attaquer ouvertement la loi qui prescrit le choix des viandes. Les disciples furent alarmés, peut-être furent-ils aussi scandalisés; car on va voir qu'eux-mêmes ne comprirent pas d'abord ce que leur maître avait voulu dire. Croyant donc

Matth. 15, † 12.
 Tunc accedentes discipuli ejus, dixerunt ei: Scis quia Pharisei, audito verbo hoc, scandalizati sunt?

13. At ille respondens ait: Omnis plantatio quam non plantavit Pater meus cœlestis, eradicabitur.

14. Sinite illos: cœ-

qu'il était à propos de lui faire une remontrance à ce sujet, « ils approchèrent alors » de lui, et lui dirent: Savez-vous que les » Pharisiens se sont scandalisés de ce qu'ils » viennent d'entendre? Mais il leur répondit: Toute plante que mon Père céleste » n'a point plantée sera déracinée¹: laissez-les.

¹ Toute doctrine qui ne vient pas du ciel, et qui n'est qu'une invention de l'esprit humain; tous docteurs qui n'ont pas reçu leur mission de Dieu, comme les Apôtres et leurs successeurs.

- » sez-les; ce sont des aveugles, qui con-
- » duisent des aveugles. Que si un aveugle
- » sert de guide à un aveugle, ils tombent
- » tous deux dans la fosse².

ci sunt, et duces cæcorum. Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.

Lorsqu'il arrive, en faisant le bien, que l'on scandalise, si le scandale ne procède que de la malice de ceux qui le prennent, on doit le mépriser; mais, s'il est pris par ignorance ou par faiblesse, la charité oblige alors à rassurer les faibles et à éclairer les ignorants. La manière dont Jésus vient de parler des Pharisiens fait voir qu'il a tenu la première conduite à leur égard. On a l'exemple de la seconde dans la condescendance qu'il eut de donner à ses disciples l'éclaircissement qu'ils lui demandaient. « Quand il fut en-

- » tré dans la maison, après s'être tiré de la
- » foule, ils l'interrogèrent sur le sens de
- » la parabole, et Pierre, qui parlait ordi-
- » nairement pour tous, lui dit: Expliquez-
- » nous cette parabole. Jésus répondit :
- » Etes-vous encore, vous autres, sans in-
- » telligence? Etes-vous donc si peu éclairés?
- » Ne comprenez-vous pas que tout
- » ce qui entre de dehors dans l'âme ne
- » peut le souiller, parce que cela n'entre
- » pas dans le cœur, mais va dans le ventre,
- » et se décharge aux lieux secrets, empor-
- » tant tout ce que les aliments ont d'im-
- » pur. Mais ce qui sort de l'homme, disait-
- » il, c'est ce qui souille l'homme³; car ce

M. 7, v. 17. Et cum introisset in domum a turba, interrogabant eum discipuli ejus parabolam.

Matth. 13, v. 15. Respondens autem Petrus dixit ei : Edisserere nobis parabolam istam. 16. At ille dixit : Adhuc et vos sine intellectu estis?

M. 7, v. 18. Sic et vos imprudentes estis? Non intelligitis quia omne extrinsecus introiens in hominem, non potest eum communicare : 19. Quia non intrat in cor ejus, sed in ventrem vadit, et in secessum exit, purgans omnes escas? 20. Dicebat autem, quoniam quæ de homine exeunt, illa communicant hominem. Matth. 15, v. 18. Quæ

² L'aveugle qui prend pour guide un aveugle se rend homicide de lui-même. L'aveugle qui se rend conducteur d'un autre aveugle est doublement homicide.

³ Il n'est pas nécessaire, pour que l'homme soit souillé, que le péché sorte du cœur; il peut s'y consommer par le consentement intérieur, comme Jésus-Christ nous l'a appris de l'adultère, et conséquemment de tous les autres péchés. Si donc il le fait ici sortir du cœur, c'est qu'il parle de ce qui arrive ordinairement; car lorsque le cœur a conçu l'iniquité il fait effort pour l'enfanter, c'est-à-dire pour mettre à exécution ce qu'il a désiré et projeté. Et s'il ne le fait pas toujours, ce n'est que parce qu'il est empêché par une force majeure, à laquelle il ne cède qu'en frémissant de dépit et de rage.

autem procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquinant hominem.

M. 7, v. 21. Ab intus enim de corde hominum malæ cogitationes procedunt, adulteria, fornicationes, homicidia.

22. Furta, avaritiæ, nequitia, dolus, impudicitia, oculus malus, blasphemia, superbia, stultitia.

23. Omnia hæc mala ab intus procedunt, et communicant hominem.

Matth. 15, v. 20. Non lotis autem manibus manducare, non coinquinat hominem.

qu'on a déjà dit, savoir, que Jésus-Christ n'entre point ici dans la question des viandes permises ou défendues; mais qu'il parle seulement des purifications excessive des Phari-siens; et que ce qu'il en dit est moins encore pour les condamner, que pour désabuser ceux qui, sur la décision de leurs faux docteurs, se faisaient de ces usages indifférents un devoir de conscience.

Matth. 15, v. 21. Et egressus inde Jesus, secessit in partes Tyri et Sidonis.

« Jésus partit ensuite de là, et prit son chemin par Tyr et par Sidon. » Il ne voulait pas se faire connaître dans ce pays idolâtre. C'était, à ce qu'on croit, de peur qu'attirés par le bruit de ses miracles, ces peuples ne lui amenassent tous leurs malades. Il ne pouvait pas les guérir sans passer les bornes de sa mission, et sa bonté naturelle aurait eu peine à les rebuter. Pour prévenir cet embarras, « il entra dans une maison, et ne

M. 7, v. 24. Et ingressus domum neminem voluit scire, et

» ne put pas demeurer tout à fait caché¹.

» qui sort de la bouche part du cœur, et
» c'est ce qui rend l'homme impur. Car
» c'est du dedans et du cœur des hommes
» que viennent les méchantes pensées, les
» adultères, les fornications, les homici-
» des, les larcins, l'avarice, les méchan-
» cetés, la fourberie, les impudicités, l'œil
» malin de l'envie, le blasphème, l'orgueil,
» l'égarement d'esprit. Tous ces maux
» viennent du dedans : c'est là ce qui
» souille l'homme. Mais de manger sans
» laver ses mains, cela ne le souille point. »

Parole qui suffirait seule pour prouver ce

qu'on a déjà dit, savoir, que Jésus-Christ n'entre point ici dans la question des viandes permises ou défendues; mais qu'il parle seulement des purifications excessive des Phari-siens; et que ce qu'il en dit est moins encore pour les condamner, que pour désabuser ceux qui, sur la décision de leurs faux docteurs, se faisaient de ces usages indifférents un devoir de conscience.

« Jésus partit ensuite de là, et prit son chemin par Tyr et par Sidon. » Il ne vou-

lait pas se faire connaître dans ce pays ido-lâtre. C'était, à ce qu'on croit, de peur qu'attirés par le bruit de ses miracles, ces peuples ne lui amenassent tous leurs ma-lades. Il ne pouvait pas les guérir sans passer les bornes de sa mission, et sa bonté naturelle aurait eu peine à les rebuter.

Pour prévenir cet embarras, « il entra dans une maison, et ne

» voulut pas que personne le sût; mais il
» ne put pas demeurer tout à fait caché¹.

¹ Gardons-nous de penser qu'il n'en avait pas le pouvoir. Il prit des précau-tions qu'emploie ordinairement la prudence humaine pour empêcher que l'on ne soit connu. Ces précautions ne furent pas suffisantes pour que sa venue dans le pays fût ignorée de tout le monde sans exception, c'est qu'il n'en avait pas la volonté absolue; et il est vrai de dire qu'il fut connu et inconnu précisément autant qu'il voulut l'être. Peut-être voulait-il nous apprendre qu'il ne se montre pas

» Car une femme cananéenne, qui venait
 » de ces quartiers-là, dont la fille était
 » possédée par un esprit immonde, n'eut
 » pas plus tôt entendu dire qu'il était là,
 » qu'elle se mit à crier, et à lui dire : Sei-
 » gneur, fils de David, ayez pitié de moi;
 » ma fille est fort tourmentée du démon :
 » et il ne lui répondit pas un mot. Sur
 » quoi ses disciples s'approchèrent, et lui
 » dirent en le priant : Congédiez-la, car
 » elle ne fait que crier derrière nous.. » Or,
 en criant, elle le faisait connaître, ce que Jésus ne voulait pas;
 et cette raison qu'apportaient les disciples était très propre à
 l'engager à lui accorder au plus tôt sa demande. Néanmoins,
 « il leur répondit : Je ne suis envoyé
 » qu'aux brebis de la maison d'Israël qui
 » sont perdues. »

non potuit latere.

25. Mulier enim, Matth. 15, v. 22, Chananæa a finibus illis egressa, M. 7, v. 26, statim ut audivit de eo, cujus filia habebat spiritum immundum, Matth. 15, v. 22., clamavit dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David : filia mea male a dæmonio vexatur.

23. Qui non respondit ei verbum. Et accedentes discipuli ejus rogabant eum, dicens : Dimitte eam : quia clamat post nos.

24. Ipse autem respondens, ait : Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel.

Il paraît que ce qu'on vient de raconter se passa lorsque Jésus marchait encore, et qu'il approchait de la maison où il se retira, comme on l'a dit. Cette femme, qui le suivait tous les jours, « entra après lui, et s'étant jetée à
 » ses pieds, elle l'adora, et lui dit : Sei-
 » gneur, secourez-moi; *c'est-à-dire qu'elle*
 » le pria de chasser le démon du corps
 » de sa fille. » Jésus y était très-disposé;
 mais, afin qu'il parût qu'elle était redeva-
 ble de cette faveur à la grandeur de sa foi, « il lui dit d'un ton
 » sévère : Laissez les enfants se rassasier
 » auparavant. Car il n'est pas convenable de
 » prendre le pain des enfants et de le jeter
 » aux chiens. Cette femme était païenne,
 » originaire de Syrophénicie. » Ces sont ces

Matth. 15, v. 25. At illa venit, M. 7, v. 25, intravit, et procidit ad pedes ejus, Matth. 15, v. 25, et adoravit eum dicens : Domine, adjuva me. M. 7, v. 26. Et rogabat eum ut dæmonium ejiceret de filia ejus.

27. Qui dixit illi : Sine prius saturari filios : non enim est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus. 26. Erat mulier gentilis Syrophœnissa genere.

toujours à nous, et qu'il faut le chercher avec empressement pour le trouver.
Cherchez le Seigneur, et ne vous laissez pas dans cette recherche : cherchez toujours sa face. Ps. 104.

peuples idolâtres qui sont traités ici de chiens, par comparaison avec les Juifs, qui sont appelés les enfants. Si les termes dont use le Sauveur à l'égard des premiers sont humiliants, ils ne sont pas tout à fait désespérants. On y entrevoit que le pain leur sera donné lorsque les enfants seront rassasiés ou dégoûtés, et le temps n'en était pas éloigné. Mais une femme païenne ne pouvait pas deviner ce mystère, alors inconnu aux Apôtres; et un refus accompagné de tant de mépris apparent devait lui ôter absolument tout espoir. Il faut convenir que l'on n'a jamais plus d'esprit que lorsqu'on demande ce qu'on désire avec ardeur. Cette pauvre mère en eut assez dans cette occasion pour faire de la raison du refus un motif de grâce. Loin donc de se rebuter lorsque Jésus paraissait la confondre avec les bêtes immondes: « Oui, Seigneur, il est vrai, repartit-

Matth. 15, v. 27. At illa dixit: Etiam, Domine: nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum.

» elle, *avouant humblement ce qu'elle*
 » *était; cependant, ajouta-t-elle aussitôt,*
 » *les petits chiens mangent des miettes du*
 » *pain des enfants, qui tombent sous la*
 » *table de leurs maîtres.* • Un seul miracle

en faveur de la gentilité, eu égard au grand nombre de ceux que Jésus-Christ avait faits pour les Juifs, était en effet comme un morceau de pain tombé sous la table, et les animaux do-

28. Tunc respondens Jesus, ait illi: O mulier! magna est fides tua. *M. 7, v. 29. Propter hunc sermonem vade; exiit dæmonium a filia tua. Matth. 15, v. 28. Et sanata est filia ejus ex illa hora. M. 7, v. 30. Et cum abiisset in domum suam, invenit puellam jacentem supra lectum, et dæmonium exiisse.*

mestiques y ont droit. « O femme! lui
 » dit alors Jésus votre foi est grande;
 » à cause de cette parole que vous
 » venez de dire¹, allez, le démon est
 » sorti du corps de votre fille. Dès ce
 » moment sa fille fut guérie, et s'en
 » étant allée à son logis, elle trouva sa
 » fille qui reposait sur le lit, et que le dé-
 » mon était sorti. » Histoire remarquable

¹ Non pas à cause que cette parole était spirituelle, mais à cause qu'elle exprimait admirablement la foi et l'humilité de cette vertueuse Cananéenne. On a vu, page 153 du présent volume, que Dieu n'exige pas de longues prières; il ne demande pas non plus qu'elles soient éloquentes. Les discours étudiés ne servent de rien auprès de celui dont l'oreille n'entend que la préparation du cœur.

qui nous apprend qu'une prière animée par la foi, accompagnée d'humilité, et soutenue par la persévérance, est à Dieu une raison d'exaucer supérieure à toutes les raisons qu'il a de refuser.

CHAPITRE XXVIII.

Sourd et muet guéri. — Multiplication des sept pains. — Demande d'un prodige dans le ciel. — Levain des Pharisiens et des Sadducéens.

Les écrivains sacrés ne disent pas que le Sauveur ait rien fait de plus dans cette terre étrangère. On sait que tout n'est pas écrit, et il n'est pas impossible qu'il n'y ait fait que le miracle qu'on vient de raconter. Outre l'excellente instruction qui en revient à toute l'Eglise sur l'efficace de la prière, peut-être voulait-il encore apprendre à ses ministres à considérer le salut d'une seule âme comme le digne fruit d'une mission laborieuse, et on ne regardera pas comme inutile la peine qu'il se donna pour nous faire cette double leçon. Quelle qu'en ait été la cause, il est certain qu'il ne s'arrêta pas dans ce pays : « et quittant les confins de Tyr, » il alla par Sidon à la mer de Galilée, » au travers du pays de Décapolis.

» *A peine était-il arrivé, qu'on lui amena* un homme qui était sourd et muet, » sur lequel on le pria d'imposer les mains. » Jésus le prenant à l'écart hors de la foule, » lui mit les doigts dans les oreilles, et » ayant tiré de sa salive, lui toucha la langue ; puis levant les yeux au ciel, il jeta » un soupir » produit par l'ardeur de son oraison, si ce n'était plutôt par la compassion de nos misères ; « et lui dit : Ephpheta, c'est-à-dire, » ouvrez-vous¹. Et aussitôt ses oreilles

M. 7, v. 31. Et iterum exiens de finibus Tyri, venit per Sidonem ad mare Galilææ inter medios fines Decapoleos.

32. Et adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum ut imponat illi manum.

33. Et apprehendens eum de turba secorsum, misit digitos suos in aurículas ejus; et exspuens, tetigit linguam ejus; 34. Et suspiciens in cælum ingemuit.

Et ait illi : Ephphetha, quod est, adaperire.

¹ Il parle en Dieu, après avoir prié comme homme : ailleurs, il parle et il ne

35. Et statim aperte sunt aures ejus, et solutum est vinculum lingue ejus, et loquebatur recte.

36. Et præcepit illis ne cui dicerent. Quando autem eis præceperat, tanto magis plus prædicabant;

37. Et eo amplius admirabantur, dicentes : Bene omnia fecit; et surdos fecit audire et mutos loqui.

Matth. 15, v. 29. Et ascendens in montem, sedebat ibi. 30. Et accesserunt ad eum turbæ multæ, habentes secum mutos, cæcos, claudos, debiles, et alios multos : et proiecérunt eos ad pedes ejus, et curavit eos;

31. Ita ut turbæ mirarentur videntes mutos loquentes, claudos ambulantes; cæcos videntes, et magnificabant Deum Israel.

» s'ouvrirent, sa langue se délia, et il
» parla librement¹. Jésus leur défendit de
» le dire à qui que ce fût², mais plus il le
» leur défendait, plus ils en parlaient hau-
» tement, et plus ils étaient dans l'admi-
» ration. Il a bien fait toutes choses di-
» saient-ils, *par opposition aux calomnies*
» *des Pharisiens*; il a bien fait toutes cho-
» ses : il a fait entendre les sourds et par-
» ler les muets.

« Ensuite Jésus étant monté sur une
» montagne où il s'assit, de grandes trou-
» pes de peuples vinrent à lui, ayant avec
» eux des muets, des aveugles, des boiteux,
» des gens perclus de leurs membres, et
» quantité d'autres qu'ils mirent à ses pieds,
» et il les guérit. En sorte que tout le monde
» était étonné de voir que les muets par-
» laient, que les boiteux marchaient, que
» les aveugles voyaient; et on publiait les
» grandeurs du Dieu d'Israel. »

Une circonstance pareille à celle où l'on s'était trouvé quelques mois auparavant fut l'occasion d'un miracle sem-

prie pas. D'autres fois il guérit par la seule imposition de ses mains bénies, quelquefois par l'attouchement de ses habits. Il serait inutile de chercher des raisons de ces différents procédés; c'est assez de savoir que la raison incréée n'a pas pu agir sans raison.

¹ Les miracles sont aussi des mystères; et ce que la puissance de Jésus-Christ opérait visiblement sur les corps, sa grâce l'opère invisiblement dans les âmes; c'est pour cette raison que l'Eglise a fait de cette action du Sauveur une des cérémonies du baptême. Le mot *Ephpheta, ouvrez-vous*, que prononce le prêtre en faisant à peu près les mêmes attouchements que fit Jésus-Christ sur l'homme sourd et muet; ce mot, dis-je, signifie dans cette circonstance : Que vos oreilles soient ouvertes pour entendre et pour croire, et que votre langue se dénoue pour confesser la vérité que vous croyez.

² Sur le secret ordonné et non gardé, et sur le secret ordonné à l'égard de certains miracles, et non à l'égard des autres, voyez la note de la page 102 du présent volume.

blable à celui qui s'était fait alors. « Comme
 » il se trouva encore une grande multitude
 » de gens qui n'avaient rien à manger, Jésus
 » ayant appelé ses disciples, leur dit :
 » J'ai pitié de ce peuple, parce qu'il y a trois
 » jours qu'ils ne me quittent point, et ils
 » n'ont rien à manger. Si je les renvoie en
 » leurs maisons sans avoir mangé, les for-
 » ces leur manqueront en chemin ; car quel-
 » ques-uns sont venus de loin. Je ne veux
 » donc pas les renvoyer à jeun. Ses disci-
 » ples lui répondirent : Dans un lieu désert
 » comme celui-ci, d'où pourra-t-on avoir
 » des pains pour les rassasier ? »

On est surpris qu'ils eussent oublié le miracle encore récent de la multiplication des cinq pains, et qu'au lieu d'en demander un pareil, les moyens naturels soient les seuls qui leur viennent à l'esprit. Jésus ne s'arrêta pas à leur reprocher cet oubli ou ce manque de foi ; ce qu'il allait faire devait leur tenir lieu de leçon. « Il leur demanda : Com-
 » bien avez-vous de pains ? Sept, lui di-
 » rent-ils, et quelques petits poissons. Il
 » ordonna ensuite à ce qu'il y avait de
 » monde de s'asseoir sur la terre. » On

présume avec juste raison qu'ils furent arrangés par bandes, ainsi qu'à l'autre multiplication, afin qu'il y eût de l'ordre dans la distribution, et qu'on pût savoir aisément le nombre des convives. « Alors Jésus prit les sept
 » pains, et, rendant grâces, il les rompit, et
 » les donna à ses disciples pour les servir,
 » et ils les servirent à ce peuple. Il bénit
 » aussi les petits poissons qu'ils avaient, et
 » il commanda qu'on les servît. Tous man-
 » gèrent et furent rassasiés ³, et des mor-

M. 8, v. 1. In diebus illis iterum cum turba multa esset, nec haberent quod manducarent, convocatis discipulis, ait illis :

2. Misereor super turbam : Quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.

3. Et si dimisero eos jejunos in domum suam, deficient in via ; quidam enim ex eis de longe venerunt.

4. Et responderunt ei discipuli sui : Unde illos quis poterit hic saturare panibus in solitudine ?

5. Et interrogavit eos : Quot panes habetis ? Qui dixerunt : Septem, Matth. 15, v. 34, et paucos pisciculos. 35. Et præcepit turbæ ut discumberent super terram.

36. Et accipiens septem panes, et gratias agens, fregit, et dedit discipulis suis M. 8, v. 6., ut apponerent ; et apposuerunt turbæ. 7. Et habebant pisciculos paucos, et ipsos benedixit, et jussit apponi. 8. Et manducaverunt, et saturati

³ Les pains, selon S. Augustin, se multiplièrent dans les mains de Jésus-Christ comme le grain se multiplie dans la terre. Si on admire davantage la première

sunt : et sustulerunt quod superaverat de fragmentis , septem sportas. Erant autem qui manducaverant , quasi quatuor millia, *Matth.* 15, v 38, extra parvulos et mulieres; *M.* 8, v 9, et dimisit eos.

plaudissements; et

10. Et statim ascendens navim cum discipulis suis, venit in partes Dalmanutha, *Matth.* 15, v 39, in fines Magedan.

Ce pays est situé au bord oriental de la mer de Galilée. Jésus voulut s'y montrer comme ailleurs. Car il est aisé de voir, en suivant toutes ses marches, que son dessein était de se faire connaître à toute la maison d'Israel, et qu'il ne voulait pas qu'il y eût un seul canton de la Judée qui n'eût pas été éclairé de la lumière de sa doctrine et de ses miracles. On ne peut pas douter qu'il n'ait fait dans celui-ci, comme dans les autres, des prédications et des guérisons, quoique les évangélistes n'en parlent pas; mais ce qu'ils disent, et ce que nous allons raconter après eux, c'est qu'il y essaya comme ailleurs des contradictions.

Matth. 16, v 1. Et accesserunt ad eum Pharisei et Sadducei.

« Les Pharisiens et les Sadducéens » étaient, comme on le sait, deux sectes irrécconciliables. Mais lorsqu'il s'agit de persécuter les bons, les

muliplication que la seconde, c'est parce que celle-ci est journalière, et que l'autre est extraordinaire. Au fond, c'est le même miracle, et il n'y a pas plus à admirer d'un côté que de l'autre. Les esprits forts ne croient pas la première qu'ils n'ont pas vue : si quelqu'un qui n'aurait pas vu la seconde refusait de la croire sur le rapport de témoins dignes de foi, on le regarderait avec raison comme un esprit faible. Cependant cet esprit faible ne serait précisément que ce que sont les esprits forts.

¹ Jésus-Christ les fit recueillir, afin que le miracle fût connu dans toute son étendue, et aussi pour apprendre à ne pas perdre le bien de Dieu, phrase populaire qui renferme un sens très-moral et très-religieux.

La circonstance des sept corbeilles marque la différence de cette multiplication avec la précédente, et empêche que les deux ne soient prises pour un seul e même miracle. Cette remarque est de S. Chrysostôme.

» ceux qui restèrent, on en emporta sept
» corbeilles pleines'. Or, le nombre de
» ceux qui avaient mangé était d'environ
» quatre mille hommes, sans compter les
» petits enfants et les femmes. Jésus les
» congédia » pour se dérober à leurs ap-
» afin de leur ôter l'envie qui aurait pu leur
» venir, comme aux autres, de le déclarer roi,
» il monta aussitôt après dans une barque
» avec ses disciples, et alla du côté de Dal-
» manutha dans la contrée de Magédan. »

méchants les plus divisés n'ont pas de peine à se réunir.

« Ceux-ci allèrent *de concert* trouver Jésus.

» Ils commencèrent par disputer avec lui.

» Ensuite ils le prièrent de leur faire voir

» quelque prodige dans le ciel. *On ajoute*

» *que c'était à dessein de le tenter.* » Et en

effet demander de nouvelles preuves de ce qui était déjà

plus que suffisamment prouvé, ce n'est pas désirer de nou-

velles lumières, c'est chercher matière à de nouvelles chi-

canes. « Jésus leur dit pour répon-

» se : Le soir vous dites : Le temps sera

» beau, car le ciel est rouge; et le

» matin : Il y aura aujourd'hui de l'orage,

» car le ciel est rouge et chargé. Ainsi

» vous savez connaître *ce que présagent* les

» apparences du ciel, et vous ne sauriez

» connaître quelles sont les marques des

» temps²? Puis il dit encore à ce qu'il y

» avait là de monde : Quand vous voyez

» une nuée qui se lève du côté de l'occi-

» dent, vous dites aussitôt : Il va pleuvoir;

» et cela arrive ainsi. Et quand vous voyez

» le vent du midi qui souffle, vous dites

» qu'il fera grand chaud; et cela arrive.

» Hypocrites ! », ajouta-t-il, soit que ce mot s'adresse uni-

quement aux Pharisiens et aux Sadducéens, soit qu'il y

eût de la malignité pharisaïque mêlée à la curiosité qui

faisait aussi désirer au peuple de voir un signe céleste;

« hypocrites ! vous savez juger de ce qui

» arrive au ciel et sur la terre, et comment

M. 8, v 11. Et cœperunt conquerere cum eo: Matth. 16, v 1, et rogaverunt eum ut signum de cœlo ostenderet eis,

M. 8, v 11, tentantes eum.

Matth. 16, v 2. At ille respondens ait illis: Facto vespere dicitis, Serenum erit; rubicundum est enim cœlum.

3. Et mane: Hodie tempestas; rutilat enim triste cœlum.

4. Faciem ergo cœli dijudicare nostis: signa autem temporum non potestis scire?

Luc. 12, v 54. Dicebat autem et ad turbas: Cum videritis nubem orientem ab occasu, statim dicitis: Nimbis venit; et ita fit. 55. Et cum austrum flantem, dicitis: Quia æstus erit; et fit.

56. Hypocritæ, faciem cœli et terræ nostis probare: hoc

² Ce qui précède est tiré de S. Matthieu; ce qui suit immédiatement l'est de S. Luc. Ce dernier, au chapitre 12, rapporte de suite plusieurs paroles du Sauveur, détachées les unes des autres, sans dire la circonstance où elles ont été proférées, et dont la plupart ont été proférées en différentes circonstances. On a cru, à cause de l'identité du sujet, qu'il était plus naturel de placer ici celle-ci, quoique plusieurs interprètes la placent ailleurs.

autem tempus quomodo non probatis ?

57. Quid autem et a vobis ipsis non iudicatis quod justum est ?

• donc ne jugez-vous point du temps où vous êtes, et pourquoi ne discernerez-vous pas de vous-mêmes ce qui est juste ? •

Il est aisé de voir où tendait tout ce discours. Tous les signes marqués par les Prophètes pour l'avènement du Messie avaient paru ou paraissaient actuellement. Le sceptre de Juda avait passé aux étrangers. On touchait à la fin des soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel. *Le Messie vient*, disait une simple femme de Samarie, tant la chose était notoire. Le temps en était donc arrivé, et il ne restait plus qu'à savoir qui était celui qu'on devait reconnaître. Les miracles de Jésus-Christ le désignaient clairement, non-seulement par la preuve générale qui résulte toujours des faits miraculeux, mais encore parce que l'espèce en avait été prédite comme devant être un des caractères du Messie, ainsi que lui-même le fit remarquer aux disciples de Jean. Or, dire après cela : Nous ne vous reconnâtrons point, à moins que vous ne nous fassiez voir un signe au ciel ; si c'est une plaisanterie, elle est insultante ; si c'est un discours sérieux, il ne peut signifier que le dessein pris et arrêté de ne rien croire. Une disposition si criminelle causa au Sauveur de la douleur et de l'indi-

M. 8, v. 12. Et ingemiscens spiritu, ait ? Quid generatio ista si gnium quærit ?

gnation, « et, soupirant en lui-même, il dit : Pourquoi cette race d'hommes demande-t-elle un prodige ? » Puis, comme

Matth. 16, v. 4. Et generatio mala et adultera signum quærit ; M. 8, v. 12. Amen dico vobis si dabitur generationi isti, Matth. 16, v. 4, nisi signum Jonæ prophetæ. M. 8, v. 13. Et dimittens eos ascendit iterum navim, et abiit trans fretum.

Matth. 16, v. 5. Et

s'il se fût répondu intérieurement à lui-même que le motif qui les portait à le demander les en rendait tout à fait indignes, il ajouta incontinent : « Cette race perverse et adultère demande un prodige ; mais, je vous le dis en vérité, il n'y aura point de prodige pour elle que ce lui du prophète Jonas¹. Jésus, les lais-

¹ C'est celui de la résurrection de Jésus-Christ figurée par la sortie de Jonas du ventre de la baleine, où il avait été renfermé pendant trois jours. Jésus-Christ l'avait déjà proposé dans une occasion pareille à celle-ci.

» sant-là, remonta dans la barque et repas- cum venissent disci-
 » sa à l'autre bord. Lorsque ses disciples puli ejus trans fretum,
 » firent ce trajet, ils oublièrent de prendre oblitī sunt panes ac-
 » du pain, et ils n'en avaient qu'un dans cipere;
 » la barque. Jésus leur parlait alors, et M. 8, v 14, et nisi
 » leur donnait cet avertissement : Voyez, unum panem non ha-
 » gardez-vous bien du levain des Phari- bebant secum in navi.
 » siens, des Sadducéens et d'Hérode². » 15. Et præcipiebat eis,
 » M. 8, v 15, et fermento dicens : Videte, et ca-
 » M. 8, v 15, et fermento Phaeorum, Matth. 16, v
 » M. 8, v 15, et fermento Herodis.

Ce mot de *levain*, qu'ils prirent à la lettre, leur rappela qu'ils n'avaient pas pensé à faire provision de pain. Sur quoi l'inquiétude les prit : car on abordait souvent à des lieux déserts où il n'était pas possible de s'en pro-

curer, « et, raisonnant entre eux, ils di- 16. Et cogitabant ad
 » saient : Nous n'avons point de pain : » alterutrum dicentes :
 » Quia panes non habemus.

Peut-être en étaient-ils déjà aux reproches que l'on se fait réciproquement quand on a commis une faute commune, lorsque « Jésus, connaissant » leur embarras, qu'ils n'osaient pas lui découvrir, leur découvrit la faute beaucoup plus consi-

² S. Marc, qui omet les Sadducéens, nommés par S. Matthieu, ajoute au levain des Pharisiens celui d'Hérode, ou des Hérodiens, desquels il a déjà été parlé dans la première partie. On n'y dit rien de leurs sentiments, sur lesquels il n'y a rien d'assuré. Cependant on a conjecturé qu'ils pouvaient bien n'être pas différents des Sadducéens; voici sur quel fondement : les Hérodiens n'ont guère pu être appelés ainsi qu'à cause de leur attachement pour la famille des Hérodes qui étaient les princes du pays; c'étaient donc des courtisans. Or Joseph, liv. 2 de la *Guerre des Juifs*, chap. 7, dit que la secte des Sadducéens était peu étendue, mais que c'était la secte des grands. D'autre part nous apprenons de l'Evangile que les Sadducéens étaient de purs matérialistes qui ne niaient pas seulement la résurrection, mais qui ne reconnaissaient dans l'univers aucune substance spirituelle. On a donc dans les grands la condition, et dans le matérialisme la religion de bien des courtisans; donc, si l'on veut, les Sadducéens dans les Hérodiens. Si l'on demande à présent si ces grands étaient ceux qui se joignaient aux Pharisiens pour faire au Sauveur des questions capiteuses, outre qu'il n'est pas impossible que quelqu'un d'eux l'ait fait, on peut répondre encore que les grands n'étaient pas les seuls dont était composée la secte des Sadducéens. Ils en étaient bien les chefs; mais il est à présumer que c'était aussi la religion de leurs protégés, de leurs parasites et de leurs valets; sans compter ceux qui, ne pouvant les égaler en richesses et en puissance, veulent au moins leur ressembler par le libertinage de l'esprit et des mœurs.

dérable qu'ils commettaient alors. « Gens de peu de foi,

17. Quo cognito, ait illis Jesus : *Matth.* 16, 7 8. Quid cogitatis intra vos, modicæ fidei, quia panes non habetis ?

M. 8, 17, nondum cognoscitis, nec intelligitis ? adhuc cæcaturum habetis cor vestrum ? 18. Oculos habentes non videtis ? et aures habentes non auditis ? Nec recordamini, 19. Quando quinque panes fregi in quinque millia, quot cophinos fragmentorum plenos sustulistis ? Dicunt ei : Duodecim. 20. Quando et septem panes in quatuor millia, quot sportas fragmentorum tulistis ? Et dicunt ei : Septem.

» leur dit-il, pourquoi dites-vous en
» vous-mêmes que vous n'avez point
» de pain ? Ne croyez-vous et ne com-
» prenez-vous encore rien ? Votre cœur
» est-il encore aveugle ? Quoi ! ayant
» des yeux vous ne voyez pas, ayant des
» oreilles vous n'entendez pas ? Et ne vous
» souvient-il plus, quand je rompis les
» cinq pains pour cinq mille hommes, com-
» bien vous remportâtes de paniers pleins
» de morceaux qui restèrent ? Douze, lui
» dirent-ils. Et quand je rompis les sept
» pains pour quatre mille hommes, de ce
» qui resta de morceaux, combien en rem-
» portâtes-vous de corbeilles ? Sept, lui
» dirent-ils. »

C'en était assez pour leur faire honte de leur embarras. Mais s'ils ne devaient pas être inquiets pour le pain, après les deux miracles dont ils venaient d'être les témoins et les coopérateurs, Jésus-Christ, auteur de ces miracles, et dont le bras n'était pas raccourci, devait s'en occuper encore moins. Ils devaient donc, lorsqu'il leur parlait de levain, l'entendre dans un sens différent de celui que ce mot présente ordinairement à l'esprit. Voilà ce qu'il leur fit remarquer lorsqu' « il leur

8, 11. Et dicebat eis : Quomodo nondum intelligitis ? *Matth.* 16, 11, quia non de pane dixi vobis : Cavete a fermento Phariseorum et Sadduceorum ? 12. Tunc intellexerunt, quia non dixerit cavendum a fermento panum, sed a doctrina Phariseorum et Sadduceorum.

» dit en terminant cette conversation :
» Comment ne comprenez-vous point
» encore que je ne vous parlais point
» de pain quand je vous ai dit : Donnez-
» vous de garde du levain des Pharisiens
» et des Sadducéens ? Alors enfin ils com-
» prirent que ce n'était pas du levain du
» pain, mais de la doctrine des Pharisiens
» et des Sadducéens qu'il avait dit qu'on
» devait se donner de garde¹. »

¹ Jésus-Christ dit ailleurs : *Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la*

CHAPITRE XXIX.

Aveugle de Bethsaïde. — Confession de S. Pierre. — Promesse des clefs. — Passion prédite. — Pierre repris. — Renoncer à soi-même. — Porter sa croix.

« Du lieu où l'on avait débarqué ils allèrent à Bethsaïde, où l'on amena à Jésus un aveugle qu'on le pria de toucher. » Comme ce miracle était un de ceux qu'il ne voulait pas rendre public, « il prit l'aveugle par la main, » et l'ayant mené hors du bourg, il lui mit de la salive sur les yeux; puis, mettant les mains sur lui, il lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle regarda et dit : Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. »

M. 8, v. 22. Et veniunt Bethsaidam, et adducunt ei cæcum, et rogabant eum ut illum tangeret.

23. Et apprehensa manu cæci eduxit eum extra vicum, et expuens in oculos ejus, impositis manibus suis, interrogavit eum si quid videret. 24. Et aspiciens, ait : Video homines velut arbores ambulantes.

chaire de Moïse, faites donc tout ce qu'ils vous disent : ce qui est autorisé ou vertement leur doctrine, qui est cependant ici réprouvée. Ceci montre qu'il y avait un discernement à faire entre la doctrine de Moïse, lorsque les Pharisiens l'expliquaient, et leurs doctrines particulières, lorsqu'ils les proposaient. On devait recevoir la première et rejeter les autres. Tout cela est signifié par ce mot du Sauveur, *Donnez-vous de garde*, qui ne veut pas dire, rejetez ce qu'ils disent, ou bouchiez-vous les oreilles de peur de les entendre; mais écoutez-les avec précaution et avec discernement. Ceux qui diront que ce discernement était une chose difficile et inquiétante, reconnaîtront une vérité qui doit leur faire connaître en même temps l'obligation qu'ils ont à Dieu de leur en avoir épargné la peine et les dangers. Car, lorsque l'Eglise nous instruit par l'organe de ceux que Dieu en a établis les premiers pasteurs, tout est pur et sain, et doit être pris sans défiance. Il n'y a donc pas de raison à lire les livres des hérétiques, en disant qu'on profite de ce qu'il y a de bon et qu'on laisse le mauvais : car il s'est trouvé des gens qui s'y sont crus autorisés par la permission que donna Jésus-Christ d'écouter les Pharisiens en faisant ce discernement. C'était bon pour les Juifs, qui n'avaient pas d'autres docteurs; mais nous qui en avons chez qui la vérité est pure et sans mélange, pourquoi nous donner la peine de la démêler de mille erreurs, au risque encore de nous y méprendre? Il n'est pas contre la prudence de se servir d'un guide mal assuré lorsque l'on n'en a pas d'autre et qu'il en faut un; mais, lorsqu'on en a rencontré un qui est sûr, le laisser pour prendre celui qui peut égarer, parce qu'il peut aussi n'égarer pas, ce n'est pas seulement témérité, c'est extravagance.

Cette réponse fait voir qu'il n'était pas aveugle de naissance, puisqu'il avait une idée distincte des hommes et des arbres.

25. Deinde iterum imposuit manus super oculos ejus; et cepit videre; et restitutus est ita ut clare videret omnia.

« Ensuite Jésus lui mit une seconde fois
» les mains sur les yeux, et il commença
» à mieux voir, et la vue lui revint, de
» sorte qu'il voyait clairement tous les ob-

26. Et misit illum in domum suam, dicens: Vade in domum tuam; et si in vicum introieris, nemini dixeris.

» jets. Après cela, Jésus le renvoya dans sa
» maison. Allez-vous-en chez vous, lui
» dit-il, et si vous entrez dans le bourg¹,
» ne parlez de ceci à » personne². »

Cette guérison est remarquable, en ce qu'elle est la seule que Jésus n'ait opérée que par degrés. On l'attribue communément à la disposition de l'aveugle, de qui la foi d'abord faible n'obtint qu'une guérison imparfaite, laquelle se perfectionna ensuite avec sa foi, en sorte qu'il ne vit clairement que lorsqu'il crut fermement. Ainsi Pierre marcha sur les eaux lorsqu'il crut sans hésiter; et lorsqu'il commença à douter, il commença à s'enfoncer. Il est certain, et on croit l'avoir déjà dit, que les miracles suivent ordinairement la foi, et qu'ils s'y proportionnent. Cependant le Sauveur a pu avoir d'autres raisons d'en user comme il fit en cette occasion. C'en est une, par exemple, qu'il ait voulu figurer la marche quelquefois lente et graduée de sa grâce qui, lorsqu'elle fait passer les âmes des ténèbres à la lumière, a, si l'on ose ainsi parler, son crépuscule et son aurore. Heureux celui qui n'est pas rebuté de ses lenteurs, qui sait profiter de ses premiers rayons,

¹ Le Bourg de Bethsaïde est appelé ville par S. Jean. C'était un de ces lieux mitoyens qui sont susceptibles de l'un et de l'autre nom.

² Était-ce simplement pour que le miracle demeurât secret dans le pays, que Jésus-Christ défendit à l'aveugle d'en parler dans Bethsaïde; ou bien voulait-il dérober aux habitants la connaissance de celui-ci, pour les punir du peu de fruit qu'ils avaient retiré du grand nombre de miracles qu'il avait faits chez eux? c'est ce qui est assez incertain. On appelle ordinairement la seconde conjecture sur ces paroles du Sauveur, Luc, 10, 43: *Malheur à toi, Corozain! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles qui ont été faits chez vous l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps que ces villes auraient fait pénitence avec le saï et la cendre.* Voyez la note de la page 208: le mépris des miracles puni par la soustraction des miracles.

et hâter, par les accroissements de sa foi, la venue du grand jour!

« De Bethsaïde, Jésus s'en alla avec ses disciples dans les bourgs d'autour de Césarée de Philippe³. Sur le chemin, comme il était seul en prières, » c'est-à-dire écarté de la foule, ou n'en étant point suivi, car « ses disciples étaient là aussi avec lui, il leur fit cette demande : Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? » Il paraît que les préjugés du peuple sur ce que pouvait être Jésus n'étaient pas différens de ceux d'Hérode et de sa cour, puisque ils lui dirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ; d'autres, qu'un des anciens prophètes est ressuscité⁴. Et vous, leur dit Jésus, qui dites-vous que je suis ? Simon-Pierre prenant la parole, dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant⁵. Jésus lui repartit : Vous êtes heureux, Simon fils de Jonas ; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. »

Ensuite lui rendant témoignage pour témoignage, mais avec cette différence que Pierre n'avait fait que déclarer ce que Jésus était, au lieu que Jésus le faisait ce qu'il le déclarait ; « Et moi, ajouta-t-il, je vous dis que vous

M. 8, § 27. Et egressus est Jesus et discipuli ejus in castella Cæsareæ Philippi : et in via, L. 9, § 18, cum solus esset orans, erant cum illo et discipuli; interrogavit illos dicens: Matth. 16, § 13, Quem dicunt homines esse Filium hominis ?

14. At illi dixerunt: Alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii vero Jeremiam, L. 9, § 19, alii vero quia unus propheta de prioribus surrexit. Matth. 16, § 15. Dicit illis Jesus : Vos autem quem me esse dicitis ? 16. Respondens Simon Petrus dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi. 17. Respondens autem Jesus, dixit ei : Beatus es, Simon Bar-Jona : quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.

18. Et ego dico tibi

³ Auparavant *Paneas*, mais appelée Césarée par Philippe le tétrarque, qui voulait faire sa cour à l'empereur Tibère. On lui donnait le surnom de *Philippe*, pour le distinguer d'une autre Césarée, rebâtie et magnifiquement ornée par le grand Hérode en l'honneur de l'empereur Auguste. Celle-ci, qui était située sur le bord de la mer Méditerranée, s'appelait auparavant la Tour de Straton.

⁴ Ou bien parce que l'âme de quelqu'un de ces grands hommes avait passé dans son corps : car l'opinion de la métempsycose avait cours chez les Juifs, comme il paraît par les livres de leurs talmudistes et de leurs cabalistes.

⁵ Plus que ne l'étaient Jean-Baptiste, Elie, Jérémie et les Prophètes ; donc plus que par adoption, donc par nature.

quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

19. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.

Le double témoignage qui comprend en abrégé toute la religion, l'un étant le fondement de la foi chrétienne, et l'autre de l'u-

M. 8, v. 30. Et comminatus est. Matth. 16, v. 20. Tunc præcepit discipulis suis, ut nemini dicerent quia ipse esset Jesus Christus.

hommes que par degrés à la connaissance de sa divinité.

Il ne paraît pas que les disciples aient manqué au secret qui leur était si sévèrement recommandé. Mais, assurés enfin de la divinité de leur maître, et prévenus encore de l'idée flatteuse de son règne temporel, leur imagination se repaissait agréablement de la gloire et des plaisirs qu'il paraissait leur annoncer. Jésus prit ce temps pour les désabuser, en leur apprenant que sa qualité de Christ n'empêcherait pas qu'il ne mourût par le dernier supplice, et qu'il ne reconnaît pour ses véritables disciples que ceux qui participeraient à ses opprobres et à ses souffrances. Deux vérités dont la première

» êtes Pierre¹, et que sur cette pierre je
» bâtirai mon Eglise, et que les portes de
» l'enfer ne prévaudront pas contre elle².

» Je vous donnerai les clefs du royaume
» des cieux. Tout ce que vous lierez sur
» la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout
» ce que vous délierez sur la terre sera
» délié aussi dans le ciel. » Après ce double

» témoignage qui comprend en abrégé toute la religion,
» l'un étant le fondement de la foi chrétienne, et l'autre de l'u-
» nité catholique, « Jésus défendit avec me-

» nace à ses disciples de dire à qui que ce
» fût que lui Jésus était le Christ. » On a
» déjà dit que Jésus ne voulait amener les

¹ Ce nom lui avait déjà été donné (voyez page 48) ; mais les prérogatives ne lui en avaient pas encore été déclarées. Jésus-Christ voulait, pour la gloire de Pierre, qu'il en fût redevable au mérite de sa confession.

² Les forces de l'enfer, suivant l'interprétation commune. Cependant, comme les portes ne sont que des forces défensives, et qu'il s'agit ici de forces offensives, car ce qui est dit ne prévaloir pas, c'est ce qui attaque sans succès, suivant cette parole de Jérémie, 1, 9 : *Ils combattent contre vous et ils ne prévaudront pas*, cette difficulté a fait chercher un autre sens au mot de *portes*. On a cru qu'on pouvait appeler ainsi ceux qui entraînent un grand nombre d'âmes aux enfers, et plus particulièrement les auteurs des schismes et des hérésies, qui font une guerre plus déclarée à l'Eglise. Ces hommes pervers peuvent être appelés à juste titre les portes de l'enfer, comme Jésus-Christ est appelé la porte du ciel. Cette explication est plausible, si elle n'est pas la véritable.

ébranla jusqu'à la pierre fondamentale du nouvel édifice que Jésus devait cimenter de son sang ; ce qui ne l'empêcha pas de proposer l'une et l'autre sans nul ménagement : car

» il commença dès lors à déclarer à ses
 » disciples qu'il devait aller à Jérusalem,
 » souffrir beaucoup, être condamné par
 » les anciens, par les princes des prêtres
 » et par les scribes, être mis à mort et res-
 » susciter trois jours après ; et il tenait ou-
 » vertement ce discours. Sur quoi Pierre
 » le prenant en particulier se mit à lui faire
 » des reproches. Ah ! Seigneur, que cela
 » ne vous arrive pas, dit-il : non, cela ne
 » vous arrivera point ! » C'était l'amour

Matth. 16, 21. Exin-
de cœpit Jesus osten-
dere discipulis suis
quia oportet eum ire
Hierosolimam, et mul-
ta pati, M. 8, v 31, et
reprobari a seniori-
bus, et a summis sa-
cerdotibus, et scribis,
et occidi, et post tres
dies resurgere.

32. Et palam verbum
 loquebatur. Et appre-
 hendens eum Petrus,
 cœpit increpare eum,
Matth. 16, 22, dicens:
 Absit a te, Domine,
 non erit tibi hoc.

qui le faisait parler ainsi, et ce motif pouvait le rendre excusable ; mais il fallait réprimer cette saillie trop naturelle, qui n'allait à rien moins qu'à empêcher le grand ouvrage pour lequel le Fils unique du Dieu vivant s'était fait Fils de l'homme.

« Jésus *donc* se tourna, et regardant ses
 » disciples » qu'il voulut rendre témoins
 de la réprimande qu'il allait faire à leur chef, afin qu'ils en
 fissent leur profit, « il dit à Pierre avec
 » menaces : Retirez-vous de devant moi,
 » Satan³ ! vous m'êtes un sujet de scan-

M. 8, v 33. Qui con-
versus, et videns disci-
pulos suos,

Comminatus est Petro,
dicens : Vade retro
me, Satana, Matth. 16,
v 23, scandalum es

³ Ce mot, dans la langue sainte, signifie proprement adversaire, et on le trouve employé en ce sens dans l'Ecriture. Il est approprié à Lucifer, parce qu'il est le capital ennemi de Dieu et des hommes. Ceux qui ont voulu épargner à S. Pierre cette odieuse dénomination, ont dit que c'était Satan même que le Seigneur apostrophait alors. Leur intention est louable ; mais ce qui suit s'adressant évidemment à S. Pierre, la figure serait trop violente, si ce qui précède s'adressait à un autre. Rien ne s'oppose à ce que le Seigneur ait dit à S. Pierre : Vous faites auprès de moi l'office de Satan ; vous m'êtes un tentateur. Le motif qui faisait parler cet apôtre était bon ; mais ce qu'il disait ne l'était pas. L'erreur est justement reprise, et la personne n'en est pas moins aimée, comme on ne tardera pas à le voir.

Ceux qui, pour écarter ce qui s'oppose à l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux repoussent vivement les assauts que leur livre une tendresse trop naturelle, sont plus que justifiés par cette réponse du Sauveur.

mihi : quia non sapia
ea quæ Dei sunt, sed
ea quæ hominum.

» dale : car vous ne goûtez point les cho-
» ses de Dieu, mais celles des hommes' . »

Pierre n'osa rien répliquer, et les disciples, instruits à ses dépens, demeurèrent dans un respectueux silence : alors Jésus passant à l'autre vérité, qui était la suite de la précédente, leur apprit que ce n'était que par les humiliations et par les souffrances qu'ils seraient les vrais disciples du Messie outragé et crucifié.

Mais comme cette morale effrayante ne regardait pas seule-
ment les apôtres, mais généralement tous ceux qui voudraient

Matth. 16, § 24.
Tunc Jesus, *M. 8, 34,*
convocata turba cum
discipulis suis, dixit
eis : Si quis vult me
sequi, denegat semet-
ipsum, et tollat crucem
suam, *L. 9, § 23*, quo-

embrasser le nouvel Evangile, « Jésus fai-
» sant approcher le monde avec ses disci-
» ples, leur dit à tous : Si quelqu'un veut
» marcher sur mes pas, qu'il renonce à
» soi-même² ; qu'il porte sa croix³

' Les hommes ne goûtent que la gloire et les plaisirs, et Dieu veut qu'ils leur préfèrent les humiliations et les souffrances. Mais ces souffrances leur seront payées par des plaisirs infinis, et ces humiliations seront suivies d'une gloire immortelle. Dieu nous veut donc au fond les mêmes choses que nous désirons, mais il veut que la peine précède la récompense ; quoi de plus juste ? et que nous sacrifions ce qui est court à ce qui est éternel : quoi de plus raisonnable ? Les hommes, au contraire, voudraient avoir part à la récompense sans avoir eu part à la peine : quoi de plus injuste ? Et, réduits à choisir entre les deux, ils laissent le solide pour le frivole, et ce qui doit durer toujours pour ce qui n'a qu'un temps : quoi de plus déraisonnable ? Oh ! que la folie de l'Evangile est sage, et que la sagesse du monde est insensée !

² Ce qui suit dans le texte explique à quoi ce renoncement oblige à la rigueur ; mais il a divers degrés de perfection. Se renoncer à soi-même pour suivre les conseils de Jésus-Christ, c'est beaucoup plus sans doute que de se renoncer pour obéir à ses commandements ; c'est en quoi consiste le renoncement religieux, mais qui n'est encore que le commencement de la perfection. Se renoncer soi-même dans tout ce qui n'est pas défendu lorsqu'il n'est pas absolument nécessaire ; s'interdire toutes les satisfactions innocentes, se refuser tous les plaisirs permis, gêner toutes ses inclinations, asservir tous ses penchants, réprimer jusques aux moindres saillies de la nature, être en un mot dans la disposition constante de sacrifier tout sans réserve, je ne dis pas seulement aux commandements de Dieu, ni même à ses conseils, mais à tout ce qu'on présume devoir lui être plus agréable, c'est la perfection à laquelle les saints tendent sans cesse, parce qu'ils veulent toujours y arriver, et qu'en cette vie ils n'y arrivent jamais ; c'est la mort de la volonté propre, si on ne doit pas appeler plutôt sa ré-

» chaque jour, et qu'il me suive. » *tidle et sequatur me.*
 Ce renoncement s'étend à tout ce qui peut mettre obstacle
 à l'observation de la loi de Jésus-Christ. La vie même n'en
 est pas exceptée; il faut être disposé à la perdre, plutôt
 que de la conserver par une seule prévarication. Quoi de
 plus révoltant pour la nature? On peut dire même, quoi
 de moins raisonnable aux yeux de la prudence charnelle?
 Cependant rien n'est plus sage ni plus salutaire, « Car, *ajoute le Sauveur*, celui qui
 » voudra sauver sa vie *aux dépens de ce*
 » *qu'il me doit* la perdra, et qui la per-
 » dra pour moi et pour l'Evangile, la sau-
 » vera⁴ : et que servira à un homme de
 » gagner tout l'univers, s'il vient à se per-
 » dre? Ou qu'aura-t-il à donner en échan-
 » ge pour soi-même? »

*M. 8. v. 35. Qui enim
 voluerit animam suam
 salvam facere, perdet
 eam : qui autem perdi-
 derit animam suam
 propter me et Evan-
 gelium, salvam faciet
 eam. 36. Quid enim
 proderit homini si lu-
 cretur totum mun-
 dum, et detrimentum
 animæ suæ faciat? 37.
 Aut quid dabit homo
 commutationis pro
 anima sua?*

Pour sentir toute la force de ce raisonnement, il faut re-

surrection et sa vie ce qui n'est que sa parfaite transformation en la volonté de Dieu.

³ Ce n'est pas sa croix que Jésus-Christ nous oblige de porter; c'est la nôtre, beaucoup plus légère que la sienne. Mais il y a plus, car ce n'est pas lui qui nous en charge : la condition de cette vie nous la rend inévitable, et ce qu'il exige de nous, c'est à la lettre que nous fassions de nécessité vertu. Quand on porte ainsi sa croix à la suite du Sauveur, c'est-à-dire en imitant sa patience, il l'adoucit encore par l'unction de sa grâce, et il se joint à nous pour nous aider à en soutenir le poids. Combien d'âmes rendent témoignage qu'elles la trouvent aussi délicieuse qu'elle leur est méritoire, tandis que ceux qui la portent avec impatience gémissent sous le faix, et s'en font un double enfer, celui de cette vie et celui de l'autre ! puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, n'est-il pas plus raisonnable de se sauver en souffrant moins, que de se damper en souffrant plus ?

Si chaque jour a sa peine, chaque jour doit avoir aussi sa patience. On dit ceci pour ces personnes qui ont leur bon et leur mauvais jour, à peu près comme dans les fièvres intermittentes.

⁴ Ici tous les potentats de l'univers demeurent court. Nul d'eux n'a jamais pu dire : Il y a à gagner pour celui qui perdra la vie à mon service. Cependant il peut y avoir à gagner pour ceux qui perdent la vie au service du prince ; mais c'est lorsque dans le service du prince on n'envisage que le service de Dieu ; et ce n'est pas le prince alors, c'est Dieu seul qui promet la récompense et qui la donne.

marquer que le Sauveur paraît supposer un homme qui donnerait sa vie pour quelqu'un des biens ou même pour tous les biens de ce monde. Il est évident que cet homme serait un insensé, puisqu'en perdant la vie il se serait mis hors d'état de jouir de tout ce qu'il aurait voulu acquérir à ce prix, et que, ne possédant rien de plus, il aurait encore la vie de moins. Or, tel et mille fois plus insensé est celui qui sauve sa vie aux dépens de son âme, c'est-à-dire qui conserve la vie présente en lui sacrifiant la vie future. On peut dire qu'il ne sauve rien, puisque ce qu'il sauve il doit nécessairement le perdre, et que le moment viendra pour lui où il sera à cet égard comme s'il ne l'avait pas sauvé; mais en même temps il se trouvera avoir tout perdu, puisque la vie qu'il aura perdue doit durer éternellement, et que, dans cette éternelle durée, il n'y aura pas un seul instant où l'on ne puisse dire véritablement de lui : Il a tout perdu; tandis que l'homme qui aura sacrifié sa vie à son devoir se trouvera n'avoir rien perdu, puisque ce qu'il aura perdu devait nécessairement périr, et il aura gagné tout en gagnant une vie éternelle et éternellement heureuse. Jésus-Christ parle directement du sacrifice de la vie, parce que seul il renferme tous les autres, et encore parce que la profession du christianisme allait être, par les persécutions qui devaient s'élever, un engagement prochain au sacrifice de la vie. Il fallait y préparer les nouveaux disciples; mais pour le faire d'une manière plus efficace, et afin de guérir la crainte par une plus grande crainte, il déploie à leurs yeux l'appareil formidable de ce grand jugement où il doit accabler du poids de son éternelle indignation ces lâches disciples que la vue des tourments et de la mort aura fait tomber dans une honteuse apostasie. C'est pour cela qu'immédiatement après les dernières paroles qu'on a rapportées, il dit

M. 8, v. 38. Qui enim me confusus fuerit et verba mea in generatione ista adultera et peccatrice : et Filius hominis confundetur eum, cum venerit, L. 9, v. 26, in

celles-ci : « Si quelqu'un a honte de moi
 » et de mes paroles parmi cette race infi-
 » dèle et dépravée, le Fils de l'homme,
 » de son côté, aura honte de lui lorsqu'il
 » viendra dans l'éclat de sa majesté, de

» celle de son Père et de ses anges. Car
 » le Fils de l'homme doit venir avec la
 » gloire de son Père et accompagné de ses
 » anges ; et alors il rendra à chacun selon
 » ses œuvres. Ensuite, *adressant la parole*
 » *aux seuls disciples* , il leur disait : Je
 » vous le dis en vérité , de ceux qui sont
 » ici présents , il y en a quelques-uns qui
 » ne mourront point, qu'ils ne voient pa-
 » raître le royaume de Dieu dans sa puis-
 » sance, le Fils de l'homme dans *les splen-*
 » *deurs* de son règne. »

majestate sua , et Pa-
 tris, et sanctorum an-
 gelorum. *Matth.* 16, v
 27. Filius enim homi-
 nis venturus est in
 gloria Patris sui cum
 angelis suis ; et tunc
 reddet unicuique se-
 cundum opera ejus.
M. 8, v 39. Et dicebat
 illis : Amen dico vobis,
 quia sunt quidam de
 hic stantibus qui non
 gustabunt mortem do-
 nec videant regnum
 Dei veniens in virtu-
 te, *Matth.* 16, v 28, Fi-
 lium hominis venien-
 tem in regno suo.

CHAPITRE XXX.

Transfiguration. — Retour d'Élie annoncé. — Contraste des humiliations
 de Jésus-Christ avec sa gloire.

Cette magnifique promesse ne tarda pas à être accomplie ; car nous croyons, avec la plupart des anciens, que ce fut à la transfiguration. Ceux qui veulent en trouver l'accomplissement dans l'établissement de l'Église sur les ruines de Jérusalem détruite n'ont pas pensé que le Fils de l'homme ne s'y est pas montré en personne , et que cependant il est dit ici qu'on le verra. D'autres ont cru que l'état où il parut après sa résurrection, et encore plus la gloire qui accompagna son ascension, suffisent pour vérifier l'oracle : cela peut être ; mais alors il fut vu de tous ses disciples , et il est dit ici qu'il ne sera vu que de quelques-uns. Enfin, on a renvoyé l'accomplissement au jugement dernier ; et tout y conviendrait, si quelques-uns des disciples n'avaient jamais dû mourir : mais nous savons que ce privilège n'a été accordé à aucun d'entre eux ; car il y a longtemps qu'on a reconnu que la prétendue immortalité de S. Jean n'est qu'une opinion populaire qui n'a aucun fondement solide. Reste donc la transfiguration , où quelques-uns de ceux qui étaient présents eurent l'avantage de voir Jésus ,

non pas dans l'exercice actuel, mais dans l'éclat de son règne, c'est-à-dire tel qu'il paraîtra en ce grand jour où ses splendeurs éblouissantes effaceront la lumière du soleil et de tout ce qui brille en la terre et au ciel. On a dit que le Sauveur ne tarda pas à accomplir sa promesse; en effet, « environ huit

Luc. 9, † 28. Et factum est post hæc verba fere dies octo, et assumpsit, Matth. 17, † 1, Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum, M. 9, † 1, solos, L. 9, † 28. et ascendit in montem ut oraret. 29. Et facta est dum oraret, species vultus ejus altera. Matth. 17, † 2. Et transfiguratus est ante eos. Et resplenduit facies ejus sicut sol; M. 9, † 2. Vestimenta ejus facta sunt splendentia, et candida nimis velut nix, qualia fulgo non potest super terram candida facere. L. 9, † 30. Et ecce duo viri loquebantur cum illo. Erant autem Moyses et Elias, 31. Visi in majestate: et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem, 32. Petrus vero, et qui

» jours après le discours précédent¹, Jésus prit avec lui *ses trois disciples favoris*, Pierre, Jacques et Jean son frère. Il les mena seuls sur une haute montagne à l'écart, où il monta pour prier. Pendant qu'il priaît, la forme de son visage parut tout autre², et il se transfigura en leur présence. Sa face devint resplendissante comme le soleil. Ses vêtements parurent tout brillants de lumière, et d'une blancheur vive comme celle de la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon au monde qui en puisse faire de si blancs. Tout à coup il parut deux hommes qui s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Élie³. Ils parurent dans un état de gloire, et ils parlaient de sa passion et de sa mort, qui devait arriver à Jérusalem. Mais Pierre, et ceux qui étaient avec lui, étaient accablés de sommeil, ce qui fortifie la conjecture de ceux qui croient que ceci se passa le

¹ C'est S. Luc qui a dit, *environ huit jours après*. S. Matthieu et S. Marc disent, *six jours après*; ils sont d'accord. S. Luc y comprend le jour où Jésus tint le discours, et celui où il se transfigura; et les deux autres évangélistes ne les comptent pas.

² Son visage parut tout autre, non par les traits, qui étaient toujours les mêmes, mais par l'éclat et par la majesté.

³ Il est certain qu'Élie était présent en corps et en âme. On ignore s'il en était de même de Moïse. Dieu avait pu également ou le ressusciter ou lui former un corps d'ait, semblable à celui que prennent les anges lorsqu'ils paraissent dans une forme visible.

• *soir.* En se réveillant ils virent la gloire
 • de Jésus et les deux personnes qui étaient
 • avec lui. Moïse et Élie allaient le quit-
 • ter lorsque, • charmé de la gloire de son
 maître, et goûtant une partie de la joie
 dont elle remplit les saints qui la voient
 dans tout son éclat, • Pierre dit à Jésus :
 • Maître, il est bon pour nous d'être ici. Si
 • vous voulez, dressons-y trois tentes,
 • une pour vous, une pour Moïse, et une
 • pour Élie ⁴. »

Des hommes glorifiés, tels qu'étaient Moïse et Élie, pou-
 vaient-ils avoir besoin qu'on leur préparât une demeure sur la
 terre ? Et le Fils de Dieu n'y était-il descendu que pour y fixer
 son séjour sur une montagne hors de la vue et du commerce
 des hommes ? Ce que Pierre proposait n'était donc pas rai-
 sonnable ; aussi ajoute-t-on qu' « il ne savait pas bien ce qu'il
 » disait, parce que, » outre la surprise et la joie dont ils étaient saisis, lui et ses
 compagnons, « de la frayeur qu'ils avaient,
 » ils étaient tout hors d'eux-mêmes. » Cependant ses désirs
 furent en quelque sorte accomplis.

• Comme il parlait encore, il parut une
 • nuée lumineuse qui, *comme un pavillon*
 • *céleste*, les couvrit de son ombre rayon-
 • nante. *Moïse et Elie s'enfoncèrent dans*
 • *la nue et disparurent.* Lorsqu'ils y en-
 • trèrent, les Apôtres eurent *encore plus*
 • peur. Au même moment il sortit de la
 • nue une voix qui dit : C'est là mon Fils
 • bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes dé-

cum illo erant, gravati
 erant somno. Et evigilantes viderunt majestatem ejus, et duos viros qui stabant cum illo.

33. Et factum est cum discederent ab illo, ait Petrus ad Jesum : Præceptor, bonum est nos hic esse : et faciamus tria tabernacula, unum tibi, et unum Moysi, et unum Eliæ.

M. 9, v. 5. Non enim sciebat quid diceret. Erant enim timore exterriti.

Matth. 17, v. 5. Adhuc eo loquente, L. 9, v. 34, facta est nubes, Matth. 17, v. 5, lucida, L. 9, v. 34, et obumbravit eos; et timuerunt, intransibis illis in nubem. 35. Et vox facta est de nube, dicens : Hic est Filius meus dilectus, Matth. 17, v. 5, in quo mihi bene complacui : ip-

⁴ Pierre les avait connus soit par inspiration, soit qu'ils eussent quelque marque particulière qui servit à les faire connaître à ceux qui savaient leur histoire, à peu près comme nous la connaissons dans les tableaux ; ou peut-être que Jésus, dans la conversation qu'il eut avec eux, et dont les Apôtres avaient pu entendre une partie, les avait nommés en leur adressant la parole.

sum audite. *L.* 9, † 36. Et dum fieret vox, inventus est Jesus solus. *Matth.* 17, † 6. Et audientes discipuli ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valde. 7. Et accessit Jesus, et tetigit eos, dixitque eis : Surgite, et nolite timere. 8. Levantes autem oculos suos, *M.* 9, † 7. Et statim circumspicientes, neminem amplius viderunt nisi Jesum tantum secum.

» lices ; écoutez-le. Tandis que la voix se
» faisait entendre, il ne se trouva que
» Jésus tout seul, afin qu'il ne fût pas
» douteux que c'était de lui seul qu'elle
» parlait. A ces paroles, les disciples, saisis d'un redoublement de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus s'approchant les toucha et leur dit :
» Levez-vous et n'ayez point de peur.
» Alors, levant les yeux et les jetant de tous côtés, ils ne virent plus avec eux
» que Jésus » revenu à son état ordinaire,

c'est-à-dire qu'il arrêta de nouveau ces torrents de lumière qui faisaient continuellement effort pour se répandre de sa divinité sur sa sainte humanité. Car l'état glorieux dans lequel il venait de se montrer était, si l'on peut parler ainsi, son état naturel; et le miracle n'était pas qu'il eût paru quelques moments dans cette gloire propre du Fils unique du Père, mais que par un effet de sa toute-puissance il la refermât au dedans de lui-même, et qu'il l'empêchât de frapper et d'éblouir tous les yeux.

8. Et descendentibus illis de monte, præcepit illis ne cuiquam quæ vidissent narrarent, nisi cum Filius hominis a mortuis resurrexerit.

» Comme ils descendaient de la montagne, Jésus ordonna aux disciples de ne
» dire à personne ce qu'ils avaient vu, que
» quand le Fils de l'homme serait ressuscité d'entre les morts. » De plusieurs raisons que l'on donne de ce secret mystérieux, la plus simple, et peut-être par cette raison la véritable, c'est qu'il était dans l'ordre des décrets divins que la gloire de l'Homme-Dieu ne fût pleinement manifestée qu'après sa passion, et que, maître de ses faveurs et de ses prédilections, il ne voulût pas étendre plus loin la révélation particulière qu'il venait de faire à ses trois disciples les plus chéris. Ceux-ci, sans chercher d'autres raisons, en avaient une suffisante de se taire dans la défense que Jésus leur faisait de parler. « Ils gardèrent donc le silence, et ne dirent rien

« à personne, en ce temps-là, des choses qu'ils avaient vues. *Cependant, comme il ne leur était pas défendu d'en parler entre eux*, ils se demandaient l'un à l'autre ce que voulait dire, Quand il sera ressuscité d'entre les morts. » Rien n'était plus clair ; mais parce qu'il leur était arrivé souvent de se tromper en expliquant les paroles de Jésus dans le sens littéral, ils craignaient que ce sens ne les trompât encore en cette occasion.

La pensée de sa résurrection leur rappela le souvenir de sa mort. Il paraît même qu'ils avaient entrevu qu'elle ne devait pas être bien éloignée, ce qui leur causait de l'embarras : car n'ayant encore aucune idée de son second avènement, et croyant que sa mort serait le terme de tout ce qu'il devait faire en ce monde, ils étaient surpris de ne pas voir l'accomplissement d'une ancienne prophétie qui, au sentiment de tous leurs docteurs, devait être l'infailible préliminaire des exploits du Messie et de l'établissement de son règne sur la terre. C'était la venue d'Élie, qu'on ne voyait pas arriver ; car ce qui venait de se passer à leurs yeux ne devait en être regardé que comme une courte apparition. Pour s'éclaircir, « ils firent à

« Jésus cette question : Pourquoi donc les
« Pharisiens et les Scribes disent-ils qu'il
« faut qu'Élie vienne auparavant ? Il leur
« répondit, *parlant du second avènement* :
« Élie viendra en effet, et il rétablira toutes choses¹ ; et il en sera de lui comme
« du Fils de l'homme, dont il est écrit
« qu'il doit souffrir beaucoup et être traité

Marc. 9, v. 9. Et interrogabant eum dicentes : Quid ergo dicunt Pharisei et Scribæ, quia Eliam oportet venire primum ? Matth. 17, v. 11. At ille respondens ait eis : Elias quidem venturus est, et restituet omnia ; M. 9, v. 11, et quomodo scriptum est in Fi-

¹ C'est-à-dire qu'il amènera les Juifs à la connaissance du véritable Messie. C'est le sentiment commun, et il paraît certain. Les Juifs croient pareillement qu'Élie viendra, et qu'il rétablira toutes choses, ce qu'ils entendent d'une manière bien différente de la nôtre. Ils en attendent aussi la solution de tous leurs doutes. C'est leur dernière réponse aux grandes difficultés. *Élie viendra*, disent-ils lorsqu'ils ne savent plus que dire.

lium hominis ut multa patiatur, et contemnatur. 12. Sed dico vobis quia, *Matth.* 17, § 12, Elias jam venit, et non cognoverunt eum, *M.* 9, § 12, et fecerunt illi quæcumque voluerunt, sicut scriptum est de eo. *Matth.* 17, § 12. Sic et Filius hominis passurus est ab eis. 13. Tunc intellexerunt discipuli quia de Joanne Baptista dixisset eis.

» avec mépris ¹. *Mais enfin, s'il faut que*
 » *chaque événement ait son Elie, et ôter*
 » *ce prétexte à l'incrédulité des Juifs, je*
 » vous dis, *ajouta le Sauveur*, qu'Elie est
 » déjà venu, qu'ils ne l'ont pas connu, et
 » qu'ils lui ont fait souffrir tout ce qu'ils
 » ont voulu, comme il est écrit de lui. Le
 » Fils de l'homme en sera traité de la
 » même sorte. Les disciples comprirent
 » alors que c'était de Jean-Baptiste qu'il
 » leur avait parlé. »

En se rappelant une partie de ce qu'on vient de lire, on pourra remarquer que les grandeurs de Jésus s'y développent avec une magnificence qui n'avait pas encore paru jusqu'alors. Sa filiation divine est reconnue et clairement confessée par le chef de ses apôtres. Lui-même déploie ensuite à leurs yeux la pompe superbe et l'appareil formidable du grand jugement dans lequel, du haut du trône de sa justice, où il paraîtra escorté de mille millions d'anges, il décernera, selon la qualité des œuvres, des joies infinies et des supplices éternels; et afin qu'ils ne croient point que ceci est avancé gratuitement, il donne à quelques-uns un gage assuré de la vérité de ses paroles, en se montrant à eux dans l'état de sa gloire, tel qu'il brille au plus haut des cieux, d'où sa lumière se répand dans toute la vaste étendue de l'empyrée dont il est le soleil éternel; mais on a pu remarquer aussi que sa passion n'avait été ni si clairement prédite, ni si souvent rappelée dans le discours. On la voit à tout moment sortir pour ainsi dire du sein de ses splendeurs, et former avec elles un mélange de lumière

¹ Elie sera persécuté comme Jésus-Christ. On lit au chap. 11 de l'Apocalypse que la bête prévaudra contre les deux témoins, et qu'elle les mettra à mort. C'est l'opinion commune qu'Elie et Enoch sont ces deux témoins. Jésus-Christ en prédisant que le premier essuiera des traitements pareils aux siens, rend sa mort plus que probable. Celle d'Enoch ne l'est guère moins, ne fût-ce qu'en vertu de la loi commune, dont il n'est pas vraisemblable qu'aucun homme soit exempt, après que l'auteur de la vie a bien voulu s'y assujettir,

res et d'ombres dont le contraste dut être, aux yeux des disciples, un spectacle bien surprenant. Tout ceci était pour leur instruction. Il fallait leur présenter le Christ tout entier, c'est-à-dire avec toutes ses ignominies et toute sa gloire. Tel il avait été annoncé par les Prophètes, réunissant dans sa personne tous les attributs de la Divinité et toutes les bassesses de l'humanité ; tel ils l'avaient appelé tantôt le Dieu fort, et tantôt le dernier des hommes. Rien de si haut que le trône de la Divinité, et ils nous l'y font voir assis ; rien de si bas que le dernier supplice, et ils déclarent qu'il y sera condamné. Des extrémités si opposées se trouvaient renfermées dans le nom de Sauveur. Jésus-Christ ne devait l'être, selon les paroles de l'ange, qu'en sauvant son peuple de ses péchés. Or, il ne pouvait l'en sauver qu'en les expiant, ni les expier qu'en satisfaisant à la justice divine qui exigeait que la dette contractée lui fût payée à la rigueur. Il fallait donc un sujet capable de s'humilier et de souffrir, et celui qui aurait été simplement Dieu ne le pouvait pas ; et un sujet d'une dignité assez éminente pour que ses humiliations et ses souffrances eussent un mérite proportionné à la justice infinie à laquelle il s'était obligé de satisfaire, et cela était infiniment au-dessus de tout ce que pouvait mériter une simple créature. Il fallait donc un Christ, c'est-à-dire un homme-Dieu, et un Christ humilié et souffrant ; car ceci en explique tout le mystère. Les enfants le savent aujourd'hui ; alors les Apôtres ne le comprenaient pas. Mais ce n'était pas encore le temps de leur en donner l'intelligence. Jésus-Christ ne faisait pour ainsi dire qu'en déposer les idées dans le trésor de leur mémoire, où elles devaient demeurer comme ensevelies jusqu'à ce que le Saint-Esprit vînt en débrouiller la confusion et en dissiper l'obscurité. Ainsi cet esprit de lumière devait-il coopérer à la manifestation des mystères évangéliques ; et le Sauveur nous apprenait encore par cette conduite que l'enseignement extérieur ne profite qu'autant qu'il est accompagné de la lumière intérieure, ce qui nous oblige à la demander sans cesse. Ce n'était donc pas sans raison ni sans fruit que Jésus-Christ an-

nonçait à ses disciples des vérités dont il leur laissait ignorer la raison et les convenances. Sa fonction était d'en graver dans leurs âmes les caractères mystérieux, et celle du Saint-Esprit était de leur en donner la clef. Ils apprirent tout de Jésus-Christ, et ils comprirent tout par le Saint-Esprit, qui n'est dit leur avoir enseigné toutes choses que parce qu'il leur fit comprendre celles qu'ils avaient déjà apprises, et qu'ils ne comprenaient pas.

CHAPITRE XXXI.

Lunatique guéri. — Démon qui ne se chasse qu'avec la prière et le jeûne? — Autre prédiction de la mort de Jésus-Christ et de sa résurrection. — Tribut payé.

Jésus et les Apôtres qui l'accompagnaient avaient passé la

L. 9, v. 37. Factum est autem in sequenti die, descendit illis de monte, occurrunt illis turba multa. M. 9, v. 13. Et veniens ad discipulos suos, vidit turbam magnam circa eos, et scribas conquiritantes cum illis. 14. Et confestim omnis populus videns Jesum, stupefactus est, et expaverunt, et accurrentes salutabant eum. 15. Et interrogavit eos: Quid inter vos conquiritis? 16. Et unus de turba, Matth. 17, v. 14, accessit ad eum homo genibus prostratus ante eum, dicens: M. 9, v. 16, Magister, attuli filium meum ad te habentem spiritum mutum; L. 9, v. 38, obsecro te, respice in filium » nuit sur la montagne. « Le jour suivant » comme ils en descendaient; une grande » multitude de peuple vint au-devant » d'eux. Jésus étant venu au lieu où étaient » ses autres disciples, vit autour d'eux une » grande foule, et des scribes qui raisonnaient avec eux. A la vue de Jésus tout » ce monde fut frappé d'étonnement et de » crainte. Comme ils accouraient à lui et » qu'ils le saluaient, il leur demanda : De » quoi disputez-vous ensemble? *A l'instant même, et avant qu'ils eussent le temps de répondre,* un homme de la troupe l'aborda, qui se jeta à genoux devant lui, en disant : Maître, je vous ai amené mon fils qui est possédé d'un esprit muet¹. Jetez, je vous prie, les yeux

¹ Jésus-Christ l'appelle plus bas *esprit sourd et muet*. I est désigné par l'effet qu'il produisait, qui était d'ôter à cet enfant l'usage de l'ouïe et de la parole.

» sur cet enfant, car je n'ai que lui. Sei-
 » gneur, *disait encore ce Père affligé*,
 » ayez pitié de mon fils qui est lunatique²,
 » et qui est misérablement tourmenté ;
 » car il tombe souvent dans le feu et sou-
 » vent dans l'eau. Le démon s'en empare
 » tout à coup ; il crie aussitôt ; il est ren-
 » versé et agité violemment ; il écume, et
 » l'esprit ne le quitte qu'à peine, et en
 » le mettant comme en pièces ; et l'enfant
 » demeure tout exténué. Je l'ai présenté
 » à vos disciples, et les ai priés de chasser
 » le démon, et ils n'ont pas pu. »

meum, quia unicus
 est mihi. *Matth.* 17,
 † 14. Domine, mise-
 rere filio meo, quia
 lunaticus est, et male
 patitur, nam sæpe
 cadit in ignem, et cre-
 bro in aquam. *L.* 9, †
 39. Et ecce spiritus
 apprehendit eum, et
 subito clamat, et eli-
 dit, et dissipat eum
 cum ; spuma, et vix
 discedit dilanians
 eum, *M.* 9, † 17, et
 arescit. *Matth.* 17, †
 15. Et obtuli eum dis-
 cipulis tuis. *L.* 9, †
 40. Et rogavi ut ejice-
 rent illum, et non po-
 tuerunt.

Il n'est pas douteux que ce ne fût là ce qui faisait le sujet
 de la dispute. Les Scribes, témoins de l'impuissance des disci-
 ples, s'en prévalaient contre eux, et peut-être contre leur maî-
 tre, de qui ils disaient tenir le pouvoir qu'ils venaient de trou-
 ver en défaut. Ceux-ci, à leur tour, n'avaient pas eu assez de
 foi pour chasser le démon ; et ce mauvais succès, dans une
 occasion si éclatante, avait bien pu les jeter dans le décou-
 ragement, peut-être même dans la défiance. Le père, de son
 côté, avait encore une foi bien incertaine, comme on le verra
 bientôt par ses paroles. Ainsi on a raison de penser que c'était
 à tous ceux qui étaient présents que s'adressa cette parole d'in-
 dignation que proféra le plus doux des hommes, après avoir

² Parce que le démon le tourmentait par accès ; peut-être avait-il des retours
 réglés, et suivant le cours de la lune. S'il est vrai, comme plusieurs anciens le
 disent, qu'il voulait couvrir la possession d'une apparence de maladie, il cachait
 bien mal son jeu ; car on voit ici que personne ne doutait que l'enfant ne fût
 possédé. Ajouter à cela que ce qu'il avait en vue était d'induire les hommes à
 blasphémer contre le créateur de la lune, qu'ils auraient regardée comme la
 cause de tout le mal, c'est lui supposer une intention très-digne de sa méchan-
 ceté ; mais la ruse ne l'était guère de sa subtilité, puisque enfin tout le monde
 s'en prenait à lui, et personne à la lune. Dieu avait permis que le démon possé-
 dât ce jeune homme, et qu'il le tourmentât de temps en temps. Le démon le
 tourmentait quand il pouvait, le plus qu'il pouvait, et toujours moins qu'il ne
 voulait. Il ne faut pas chercher ici d'autres mystères.

41. Respondens autem Jesus, *M.* 9, † 18, eis dixit : *L.* 9, † 41. *O generatio infidelis et perversa, Matth.* 17, † 16, quousque ero vobiscum? usquequo patiar vos? *L.* 9, 41. Ad-duc huc filium tuum. *M.* 9, † 19. Et attulerunt eum. *L.* 9, † 42. Et cum accederet, *M.* 9, † 19, et cum vidisset illum, statim spiritus conturbavit illum, *L.* 9, † 42, elisit illum. *M.* 9, † 19, et elisus in terram, volutabatur apumans.

qu'on connaîtrait la grandeur du mal; et parce que la connaissance de sa durée servait encore à cette fin, « il demanda au

20. Et interrogavit patrem ejus : Quantum temporis est ex quo ei hoc accidit? At ille ait : Ab infantia ; 21. Et frequenter eum in ignem, et in aquas misit, ut eum perderet. Sed si quid potes, adjuva nos, miseris nostri.

22. Jesus autem ait illi : Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti. 23. Et continuo exclamans pater pueri, cum lacrymis aiebat : Credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam. 24. Et cum videret Jesus concurrentem turbam, comminatus est spiritui immundo, dicens illi : Surde et mute spiritus, ego præcipio tibi, exi ab eo; et amplius ne in-

entendu le récit de ce qui venait de se passer : « O race infidèle et perverse! leur » dit-il, jusqu'à quand serai-je avec vous, » et vous souffrirai-je? Amenez-ici votre » fils, *ajouta-t il au père.* On apporta » l'enfant. Lorsqu'il approchait, et dès » qu'il eut aperçu Jésus, l'esprit se mit » aussitôt à le tourmenter. Il le renversa » par terre où il se roulait en écumant. » Jésus le permettait afin que l'on connût mieux la grandeur de sa puissance lors-

» père du possédé : Combien y a-t-il que » cela lui arrive? Dès son enfance, dit le » père; et le démon l'a souvent jeté dans le » feu ou dans l'eau pour le faire périr. » Mais, si vous pouvez quelque chose, » ayez pitié de nous, et secourez-nous. »

Il doutait du pouvoir de Jésus, et Jésus lui apprend que, par la foi, il pourrait devenir lui-même tout-puissant. « Si vous pouvez croire, » lui dit-il, tout est possible à celui qui » croit. Aussitôt le père de l'enfant s'écria » les larmes aux yeux : Je crois, Seigneur ; » et si ce n'est pas autant qu'il faut, for- » tifiez mon peu de foi¹. Alors Jésus » voyant le peuple venir en foule, menaça » l'esprit immonde, et lui dit : Espritsourd » et muet, sors du corps de cet enfant, et » n'y entre plus : je te le commande. *Le*

¹ On doit s'attendre à être exaucé, lorsqu'en commençant par faire ce qui dépend de soi, on demande à Dieu qu'il fasse le reste. Dieu ne commande pas des choses impossibles; mais, en commandant, il avertit de faire ce que l'on peut, de demander ce que l'on ne peut pas, et il secourt afin qu'on le puisse. S. Augustin.

» *démon obéit, mais en démon.* Il sortit du
 » possédé, jetant de grands cris, et l'agi-
 » tant avec beaucoup de violence²; et
 » l'enfant demeura comme mort, en sorte
 » que plusieurs disaient : Il est mort. Mais
 » Jésus le prenant par la main, lui aida à
 » se lever, et l'enfant se leva, et dès ce mo-
 » ment il fut guéri. Jésus le remit entre
 » les mains de son père. Tous étaient dans
 » l'admiration de la grande puissance de
 » Dieu. »

trocas in eum. 25. Et exclamans, et multum discerpens eum, exiit ab eo, et factus est sicut mortuus, ita ut multi dicerent : Quia mortuus est. 26. Jesus autem tenens manum ejus, elevavit eum, et surrexit; *Matth.* 17, † 17, et curatus est puer ex illa hora, *L.* 9, † 43, et reddidit illum patri ejus. 44 Stupebant autem omnes in magnitudine Dei.

Cependant les disciples avaient sur le cœur la confusion qu'ils avaient essayée devant une assemblée si nombreuse. Ils ne pouvaient plus, après ce prodige, soupçonner l'impuissance de leur maître. Voulant donc savoir la véritable cause de la leur, « lorsque Jésus fut entré
 » dans la maison, ils l'abordèrent en par-
 » ticulier, et lui dirent : Pourquoi n'avons-
 » nous pas pu chasser ce démon? Jésus
 » leur repartit : C'est à cause de votre
 » peu de foi. *Alors, éclairés sur ce qui*
 » *leur manquait*, les Apôtres dirent au
 » Seigneur : Augmentez en nous la foi. »

M. 9, † 27. Cum introisset in domum, *Matth.* 17, † 18, accesserunt discipuli ad Jesum secreto, et dixerunt : Quare nos non potuimus ejicere illum? 19. Dixit illis Jesus : Propter incredulitatem vestram. *L.* 17, † 5. Et dixerunt Apostoli Domino : Adauge nobis fidem.

On doit présumer que le Seigneur exauça dès lors, jusqu'à un certain point, une prière qui n'avait pu être inspirée que par lui seul. Mais, afin qu'ils connussent mieux le prix d'un si grand don, et qu'ils apprissent par là à le désirer avec plus d'ardeur, et à le demander avec plus d'instance,
 » Le Seigneur leur dit : Si votre foi éga-
 » lait un grain de sénévé³, vous diriez à ce

6. Dixit autem Dominus : Si habueritis fidem, sicut granum

² Image des violentes agitations que le démon excite dans une âme qu'il est forcé de quitter. C'est une espèce d'agonie, mais par laquelle on passe de la mort à la vie. Jésus est présent qui tend la main, et qui aide à se relever. On est surpris de se retrouver soi-même, ou plutôt un autre soi-même, aussi différent de ce que l'on était, que la paix l'est du trouble, et la santé de la fièvre. Dieu secourable, voudrait-on vous quitter encore, pour rentrer dans les fers du tyran ?

³ La plupart des anciens ont cru que le Sauveur voulait dire une foi vive et

sinapis, dicetis huic arbori moro : Eradicare, et transplantare in mare; et obediet vobis.

Math. 17, v 19. Amen quippe dico vobis.

Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic : Transi hinc illuc, et

» mûrier (*ils en avaient un devant les yeux*) : Déracine-toi, et transplante-toi dans la mer; et il vous obéirait. *Oui, leur dit-il encore, pour leur faire mieux sentir l'efficace de la foi, oui, je vous le dis en vérité, si votre foi égalait seulement un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne* » (c'était apparemment celle où il s'était transfiguré, qu'on pouvait apercevoir de l'endroit où Jésus parlait), « vous diriez à cette montagne : Passez d'ici là, et elle y passerait; et rien ne vous se-

ardente, comme le grain de sénevé. Il est plus vraisemblable qu'ici la comparaison est du côté de la petitesse. Jésus-Christ n'aurait rien dit de bien merveilleux en disant : Si vous aviez une foi pleine de vivacité et d'ardeur, vous transporteriez les montagnes. La merveille est bien plus grande, et l'éloge de la foi bien plus magnifique, si on dit que sa vertu est telle que celui qui l'aurait, ne fût-ce que dans une quantité aussi petite que l'est le grain de sénevé, ne trouverait plus rien d'impossible, et il paraît que tout le monde l'entend ainsi. Mais ne s'ensuit-il pas que celui qui n'aurait pas la foi qui transporte les montagnes n'aurait pas du tout la foi, puisqu'il serait par la foi au-dessous du grain de sénevé, qui est donné ici pour la plus petite chose du monde ? On peut répondre à cette difficulté qu'il s'agit ici de la foi parfaite en son espèce, c'est-à-dire de celle qui exclut toute hésitation et toute défiance. Comme les vertus des créatures ne peuvent jamais atteindre à une perfection infinie, cette foi, quoique parfaite en son espèce, peut donc encore avoir ou n'avoir pas certains degrés de perfection. Cependant, dès qu'elle est de l'espèce de celle qui exclut entièrement la défiance et l'hésitation, l'eût-on dans le plus bas degré, comparable par sa petitesse au grain de sénevé, c'en serait assez pour opérer les plus grands prodiges. On a cru trouver le fond de cette explication dans ces paroles que Jésus-Christ proféra dans une autre circonstance : *Je vous dis en vérité, quiconque dira à cette montagne : Otez-vous de là et jetez-vous dans la mer, et cela sans hésiter, et croyant que tout ce qu'il dit va se faire, cela se fera en sa faveur.*

On peut avoir la foi des mystères, sans avoir la foi des miracles. C'était cependant une espèce d'infidélité dans les Apôtres, de n'avoir pas celle-ci, parce qu'après que Jésus-Christ leur avait conféré le pouvoir de faire des miracles, et nommé celui de chasser les démons, il ne leur était plus permis de douter que ce pouvoir ne dût être efficace, toutes les fois qu'ils seraient dans l'occasion de l'exercer. Ils firent à peu près la faute de Moïse lorsqu'il frappa deux fois le rocher : car, dit S. Chrysostôme, la foi dans les justes mêmes n'est pas toujours également vive et inébranlable, elle a ses moments de faiblesse, où elle ne tombe pas; mais elle chancelle.

« rait impossible. » A cette instruction Jésus en joignit une autre qui avait un rapport plus particulier à ce qui venait d'y donner occasion. « Au reste, *ajouta-* 20. Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem, et jejunium.
 » *t-il*, cette sorte de démons ne se chasse
 » qu'avec la prière et le jeûne ¹. »

Après avoir quitté le Thabor, Jésus tourna toutes ses pensées vers le Calvaire. Il devait l'aller chercher en Judée et à Jérusalem; mais il voulut encore visiter Capharnaüm, qu'il devait ensuite quitter sans retour. C'était une grâce de plus qu'il accordait à cette ville infidèle; et celui qui ne voyait périr qu'à regret des âmes dont le salut allait lui coûter tout son sang, n'avait pas besoin d'autres motifs pour entreprendre ce voyage.

« Etant donc partis » du voisinage de la M. 9, v. 29. Et inde profecti,
 montagne, où il ne paraît pas qu'ils se soient arrêtés plus d'un jour entier, « Jésus et ses disciples tra- Prætergredebantur Galilæam;
 » versèrent la Galilée; *mais afin de n'être* Nec volebat quemquam scire. Matth. 17, v. 21. Conversantibus autem eis in Galilæa, L. 9, v. 44, omnibusque mirantibus in omnibus quæ faciebat, dixit ad discipulos suos : Ponite vos in cordibus vestris sermones istos : Filius enim hominis futurum est ut tradatur in manus hominum; M. 9, v. 30, et
 » pas retardé dans sa marche, Jésus ne
 » voulait pas que personne le sût. Pen-
 » dant qu'ils étaient dans la Galilée, et que
 » tout le monde était dans l'admiration
 » des grandes choses que faisait Jésus, il
 » instruisait ses disciples, et leur disait :
 » Pour vous, gravez bien dans vos cœurs
 » ce que je vais vous dire. Le Fils de
 » l'homme doit être livré entre les mains
 » des hommes. On le fera mourir, et après

¹ Il arrive souvent que les démons qui possèdent les âmes ne se chassent pas d'une autre manière. Pour nous, disaient les Apôtres, nous nous appliquons assidûment à la prière et au ministère de la parole. Act. 6. Ils connaissaient alors la nécessité de ce moyen. Les hommes apostoliques qui l'ont appris d'eux et de leur maître joignent toujours la prière à la prédication; souvent même ils y ajoutent de grandes austérités. L'enfer, attaqué par de telles armes, ne résiste pas longtemps; mais il se rit de ceux qui n'emploient contre lui que des paroles. Ils ne lui enlèvent aucune proie, et peut-être ne désespère-t-il pas de les voir devenir la sienne. La prière sans la parole sera toujours un moyen plus efficace de conversion que la parole sans la prière. Toute l'éloquence des orateurs n'aurait jamais fait ce que firent les larmes de Monique.

occident eum, et occisus tertia die resurget.

• avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. »

On voit combien il avait à cœur d'empêcher que l'idée de ses grandeurs et de ses merveilles n'effaçât de leur esprit celle de ses opprobres et de ses souffrances. On donne encore une autre raison de ces prédictions si souvent réitérées de sa passion prochaine. Elles apprenaient aux disciples qu'elle devait être pleinement volontaire (car il n'était pas difficile de l'éviter à celui qui avait pu la prévoir), et elles servaient ainsi à en diminuer le scandale. « Mais les disciples ne comprenaient point

L. 9, v. 45. At illi ignorabant verbum illud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo; Matth. 17, v. 22, et contristati sunt vehementer.

• encore ce qu'il disait; c'était une chose cachée pour eux, de sorte qu'ils n'y entendaient rien; et dans l'appréhension d'être plus éclaircis qu'ils ne l'auraient voulu, ils craignaient de l'interroger là-dessus. Cependant ce qu'ils y entrevoyaient de funeste fit qu'ils en furent fort affligés. »

De toutes les choses que Jésus fit à Capharnaüm pendant ce dernier séjour, les évangélistes n'en rapportent qu'une seule qui contient, outre un miracle signalé, un grand fonds d'instruction. « Les receveurs des deux

Matth. 17, v. 23. Et cum venisset Capharnaüm, accesserunt

• drachmes ², » que chaque Juif payait

¹ Les choses qu'on nous dit ont beau être claires, lorsqu'elles nous déplaisent, nous les trouvons toujours obscures. Telles étaient à l'égard des Apôtres les paroles de Jésus-Christ, lorsqu'il leur annonçait ses souffrances et sa mort. Elles blessaient l'amour qu'ils lui portaient; elles déconcertaient les vues de leur ambition, qui ne savait plus ce qu'elle devait attendre d'un Messie crucifié. Ils auraient donc désiré qu'elles ne fussent pas véritables. De plus, on a déjà remarqué qu'ils ne pouvaient pas accorder dans leur esprit les grandeurs de leur maître avec de si prodigieux abaissements. L'établissement prochain de son royaume, rapproché de la prédiction de sa mort prochaine, leur causait encore un embarras inexplicable. Ainsi ils entendaient les termes, qui étaient clairs; mais ils ne comprenaient pas la chose même, parce qu'ils la trouvaient opposée à d'autres choses qu'ils connaissaient aussi clairement que celle qui paraissait les détruire.

² La drachme était la huitième partie de l'once et valait environ quinze sous de notre monnaie. Les Romains pouvaient bien avoir déjà mis la main sur ce tribut, qu'ils s'approprièrent dans la suite. Mais en ce cas, était-il impossible que les Juifs le payassent deux fois, l'une aux Romains et l'autre pour le tem-

tous les ans pour l'entretien du temple, qui didrachma accipiebant, ad Petrum et dixerunt ei : *Ma-gister vester non solvit didrachma ?*

« vinrent trouver Pierre, et lui dirent :
 » Votre maître ne paie-t-il pas les deux
 » drachmes ? » On a prétendu que c'était une de ces questions captieuses que l'on faisait quelquefois au Sauveur à dessein de le calomnier, et qu'on s'était adressé à Pierre parce qu'on croyait qu'il donnerait plus aisément dans le piège de son maître. Mais, comme ces malignités réfléchies sont beaucoup plus dans le génie des Pharisiens que dans celui des Publicains, que nous voyons en avoir toujours bien usé à l'égard de Jésus-Christ, il est plus naturel de penser que ce fut par respect pour le maître que ceux-ci firent cette question au disciple. « Pierre, *qui n'ignorait pas ce que*
 » *Jésus avait coutume de faire en pareille*
 » *circonstance*, répondit : Oui, *mon maître*
 » *paie les deux drachmes*. Lorsqu'il fut
 » entré dans la maison, Jésus, à *qui rien*
 » *n'est inconnu*, le prévint, et lui dit : Si-
 » mon, que vous en semble ? De qui est-ce
 » que les rois de la terre tirent des tributs
 » ou des tailles ? Est-ce de leurs enfants,

24. Ait : Etiam. Et cum intrasset in domum, prevenit eum Jesus, dicens : Quid tibi videtur, Simon ? Reges terræ a quibus accipiunt tributum vel censum ? A filiis suis, an ab alienis ?

25. Et ille dixit : Ab alienis. Dixit illi

ple ? Le zèle qu'ils avaient pour le temple et pour le culte divin rend cette conjecture assez probable. Il est vrai qu'alors la seconde contribution aurait pu être regardée comme volontaire ; mais les receveurs mêmes ne semblaient-ils pas l'insinuer lorsqu'au lieu de l'exiger absolument, ils se contentent de dire : *Votre maître ne paie-t-il pas les deux drachmes ?* Cependant ce qui a paru plus décisif en faveur de l'opinion qu'on a suivie, c'est qu'on ne sait plus en quel sens Jésus-Christ se dit exempt de tribut par sa qualité de fils de celui à qui on le paie, si ce tribut n'est point payé à Dieu. Jésus-Christ n'a jamais pu être appelé aucun sens le fils des empereurs romains. Mais, a-t-on dit, n'était-il pas le fils de David ? Oui, mais remarquez que ce ne sont pas en général les enfants des rois qui sont déclarés ici exempts de tribut, mais seulement les *propres* enfants des rois qui l'exigent, ceux qui ne sont pas *étrangers* à leur égard. Dirait-on que la postérité de David n'était pas étrangère aux empereurs romains ? Dirait-on que toute cette postérité, car on ne parle pas ici seulement de l'aîné, était dispensée légitimement de payer le tribut à César ? Cela est-il raisonnable ? Il faudrait le dire cependant, s'il était vrai que la qualité de fils de David dispensait Jésus-Christ de payer le tribut aux Romains.

Jesu : Ergo liberi sunt filii. • ou des étrangers ? C'est des étrangers, • répondit-il. Jésus repartit : Les enfants • en sont donc exempts ? • Et à plus forte raison le fils unique de Dieu ne doit pas être soumis à un tribut, lequel étant imposé pour le temple, se paie proprement au Dieu qu'on y adore. C'est la conséquence de l'espèce de parabole que Jésus venait de proposer à Pierre. Sans doute il en comprit le sens, lui qui, d'une part, n'ignorait pas quel était l'objet de cette sorte de contribution, et qui, de l'autre, avait confessé si nettement la filiation divine de son maître.

Matth. 17, † 26. Ut autem non scandalizemus eos, vade ad mare, et mitte hamum : et cum piscem qui primus ascenderit, tolle ; et aperto ore ejus, invenies statuerem : illum sumens, da eis pro me, et te. • Néanmoins, ajouta le Sauveur, pour ne • pas scandaliser ces gens-là¹, allez à la • mer, jetez l'hameçon, et le premier pois- • son qui s'y prendra, tirez-le ; et lui ou- • vrant la bouche, vous y trouverez une • pièce de quatre drachmes. Prenez-la, et • la leur donnez pour moi et pour vous. »

CHAPITRE XXXII.

Dispute entre les disciples sur la préséance. — Enfance évangélique. — qui n'est pas contre nous est pour nous. — Scandale. — Retrancher tout ce qui nous est occasion de chute. — Ne mépriser pas les petits. — Cent brebis.

Les disciples oublièrent bientôt ce qui les affligeait, pour ne s'occuper que de ce qui les flattait. Leurs idées d'ambition ne tardèrent pas à se réveiller ; et se croyant déjà grands, parce qu'ils croyaient qu'ils allaient bientôt l'être, le seul doute qui leur restait était de savoir lequel aurait la prééminence

¹ On a déjà parlé, page 252 de ce volume, du scandale qui se prend par malice, et qu'il faut mépriser, et de celui qui se prend par faiblesse, et qu'on doit ménager. Celui-ci était de la seconde espèce, et Jésus-Christ en, le ménageant comme il fait, nous incline encore à croire que la demande du tribut n'avait pas été faite par malice. La raison de ne pas ménager le premier, c'est que la malice, ou la méchanceté se scandaliserait des ménagements mêmes dont on userait pour ne pas la scandaliser. Tout est scandale pour qui veut le prendre.

sur les autres. • La pensée leur vint *L. 9, v 46. Intravit*
 » *donc d'examiner* qui d'entre eux était *autem cogitatio in*
 » le plus grand. • La question paraissait *eos, quis eorum ma-*
jor esset.

déjà résolue en faveur de Pierre que le Sauveur avait déclaré le fondement de son Eglise, de laquelle il devait l'établir le chef et le premier pasteur. Mais André avait la primauté de la vocation, Jean la familiarité de son maître; Jacques, son frère aîné, était admis avec lui dans la plus intime confiance. L'autre Jacques, et ceux qui comme lui étaient appelés les frères du Seigneur, ne manquèrent pas apparemment de se prévaloir de la parenté, qui, dans l'usage commun des royaumes de la terre, donne le droit au premier rang. La plupart avaient donc quelque titre pour y prétendre; et qui doute que chacun ne crût que le sien était le meilleur? Le seul qui devait en décider dans les principes du nouvel Evangile leur manquait à tous, et Jésus se servit de cette occasion pour le leur faire connaître. • Comme il n'ignorait

» pas de quelles pensées leur esprit était
 » occupé, il leur demanda, lorsqu'ils fu-
 » rent dans la maison : De quoi parliez-
 » vous en chemin? *L'orgueil découvre sa*
 » *honte en craignant de se découvrir.* Par-
 » ce qu'ils avaient disputé en chemin qui
 » d'entre eux était le plus grand, ils ne ré-
 » pondirent rien. Jésus s'étant assis appela

47. At Jesus videns cogitationes cordis illorum, *M. 9, v 32, cum domi essent, interrogabat eos: Quid in via tractabatis? 33. At illi tacebant: siquidem in via inter se disputaverant, quis eorum major esset. 34. Et residens vocavit duodecim.*

» les douze. Ils approchèrent de lui, » et croyant avoir trouvé un tour heureux pour en tirer l'éclaircissement de leur doute, sans lui avouer leurs prétentions ambitieuses, au lieu de demander • qui d'entre eux était le plus
 » grand, ils lui dirent, *comme faisant abs-*
 » *traction d'eux-mêmes* : Qui estimez-vous
 » le plus grand dans le royaume des cieux?»

Matth. 18, v 1. In illa hora accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes: Quis, putas, major est in regno cœlorum?

Jésus en entendit plus que ces paroles ne paraissaient en exprimer; et, pour répondre en même temps à ce qu'ils disaient et à ce qu'ils ne disaient pas, il prononça cet oracle sous lequel il faut que tout orgueil fléchisse ou qu'il en soit écrasé :

M. 9, v. 34. Et ait illis : Si quis vult primus esse, erit omnium novissimus, et omnium minister.

« Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. »

Il s'ensuivait, par la raison des contraires, que celui qui veut être le premier et le maître de tous, serait le dernier de tous. Ainsi, pour arriver au but de leurs prétentions, ils n'avaient plus qu'à disputer entre eux à qui s'abaisserait davantage, espèce de dispute bien opposée à celle qu'ils venaient d'avoir, et qui n'a jamais engendré de querelle. Mais afin de leur donner une idée sensible de cette petitesse qu'il leur proposait comme l'unique fondement de la plus haute élévation,

Matth. 18, v. 2. Et advocans parvulum, statuit eum in medio eorum. *L.* 9, v. 47, secus se : *M.* 9, v. 35, quem cum complexus esset, ait illis : *Matth.* 18, v. 3. Amen dico vobis : nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum coelorum. 4. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno coelorum.

« il appela un petit enfant, et, après l'avoir embrassé, il le mit au milieu d'eux proche de lui. Puis il leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux¹. Quiconque donc se fera petit comme cet enfant², celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

L'enfance est l'âge de la simplicité, de la candeur et de l'innocence, qualités aimables qu'un disciple de l'Evangile doit s'efforcer d'avoir à tout âge; il n'en sera toujours que

¹ Les interprètes catholiques ne veulent pas que l'on conclue de cette parole que les Apôtres auraient été exclus du royaume des cieux, s'ils étaient morts dans l'état où ils étaient alors; c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas que l'on croie qu'ils étaient en état de damnation. Leur orgueil n'était pas encore dans le degré qui le rend mortel; mais il y serait parvenu, s'ils ne l'avaient pas réprimé, et les aurait perdus. L'Homme-Dieu le prévoyait infailliblement; mais, n'eût-il été qu'un homme ordinaire, il l'aurait conjecturé fort raisonnablement. Toute passion tend au crime, et, trop ménagée, elle y aboutit. Etouffez d'abord ces monstres naissants, si vous ne voulez pas en être un jour la proie. *Le lionceau devint lion, et il apprit à se nourrir de proie, et à dévorer des hommes.* Ezéch. xix, 3.

² L'obéissance religieuse, lorsqu'elle est parfaite, est la perfection de cette bienheureuse enfance. Ceux qui s'en rient se rient de la Sagesse incréée, et ceux qui la condamnent condamnent l'Evangile.

plus chéri de Dieu et des hommes. Cependant ce ne sont pas ces vertus charmantes que Jésus-Christ a directement en vue dans les paroles qu'on vient de lire : celle dont il s'agit est d'une perfection plus sublime, mais en même temps d'une pratique beaucoup plus difficile. Les enfants n'ont aucune considération dans le monde, et ils n'en désirent pas ; ils ont le dernier rang dans la société, et ils s'y tiennent ; tous leur commandent jusqu'à leurs esclaves, s'ils sont de condition à en avoir, et ils obéissent à tous : et il est vrai de dire que la dépendance est leur état naturel. C'est par cet endroit que Jésus-Christ prescrit ici aux apôtres de leur ressembler. Terrible effort pour la nature humaine, qui n'aime qu'à commander, et qui ne peut souffrir qu'on lui commande ! Mais ce qui le rend encore plus pénible, c'est l'abus que les hommes ne sont que trop portés à faire de cette humble et soumise enfance. S'ils vous trouvent toujours disposés à leur obéir, ils vous tyranniseront ; si vous n'exigez d'eux aucun égard, ils vous mépriseront ; si vous vous mettez sous leurs pieds, ils vous écraseront, il faut s'y attendre ; et tout l'orgueil des disciples devait se soulever à la seule pensée des hauteurs insupportables qu'ils auraient à essayer, et des mépris qu'il leur faudrait dévorer. Jésus-Christ va leur adoucir cette idée, en leur apprenant que par cette enfance qui cède à tout et qui ne résiste à rien, ils seraient à la vérité le jouet et le rebut des profanes, mais qu'ils seraient dédommés des injustes mépris par l'estime de son Père, par la sienne, et par celle de tous les vrais enfants de Dieu, auprès desquels il leur donne la qualité de ses représentants et de ceux de son Père, regardant comme faits à son Père et à lui-même tous les bons traitements qu'ils en recevront. Car il est difficile de trouver une autre explication qui lie les paroles précédentes du Sauveur avec celles-ci qu'il proféra aussitôt après : « Celui qui recevra en mon » nom un enfant tel que celui-ci, *c'est-à-* 5. Et qui susceperit
 » *dire un parfait imitateur de son enfance,* unum parvulum talem
 » c'est moi-même qu'il reçoit. Quiconque in nomine meo, me
 » me recevra, ce n'est pas moi qu'il reçoit, suscipit; *M.* 9, v 86, et
 quicumque me susce-

perit, non me suscipit, » mais celui qui m'a envoyé; car celui qui
sed eum qui misit me. » est le plus petit parmi vous tous, est le
L. 9, v. 48. Nam qui » plus grand, » et dès lors le plus digne
minor est inter vos » représentant de moi et de mon Père.
omnes, hic major est.

C'était ici une de ces conférences familières où, avec le zèle d'un maître passionné pour l'avancement de ses disciples, le Sauveur montrait encore la facilité d'un bon père qui parle au milieu de ses enfants. Il ne trouvait pas mauvais qu'ils l'interrompissent, et il ne se faisait pas une peine d'interrompre lui-même le discours qu'il avait commencé pour leur donner les éclaircissements qu'ils lui demandaient. Ainsi on ne sera pas surpris que le disciple bien-aimé ait usé d'un droit qu'il leur accordait à tous, et que, sans trop savoir si Jésus n'avait plus rien à dire sur le sujet qu'il traitait alors, il lui en ait proposé un autre. « Jean prit donc la parole, et dit : Maître,

49. Respondens autem Joannes, dixit : Præceptor, vidimus quemdam in nomine tuo ejicientem demonia, et prohibuimus eum, quia non sequitur nobiscum. 50. Et ait ad illum Jesus : Nolite prohibere, M. 9, v. 38, eum; neino enim qui faciat virtutem in nomine meo, et possit cito male loqui de me. 39. Qui enim non est adversum vos, pro vobis est.

» nous avons vu un homme chasser les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché', parce qu'il n'est point d'avec nous. » Jean voulait savoir s'il avait bien ou mal fait. Jésus le satisfait sur-le-champ.

• Ne vous y opposez pas, lui dit-il, puis-
» qu'il n'y a personne qui fasse de miracles en mon nom, et qui puisse dire in-
» continent du mal de moi¹. Car ce qui
» n'est pas contre vous est pour vous². »

¹ Jean n'avait peut-être en vue que de corriger ce qu'il croyait être un désordre; peut-être aussi entraînait-il dans ses motifs un peu de jalousie. Les Apôtres en furent guéris après la descente du Saint-Esprit. Il n'en est pas de même de tous ceux qui ont succédé à leur ministère. Il n'en est que trop qui ne sont pas entièrement exempts de cette malheureuse émulation qui fait qu'on ne veut de bien que celui qui est fait par soi-même ou par les siens. Combien en a-t-elle empêché! et peut-on se tenir que l'on ne crie ici avec le Sage : *Celui qui peut faire le bien, ne l'empêchez pas de le faire, faites-le vous-même si vous le pouvez.* Prov. III, 27.

² Il est même impossible qu'il en pense, ayant en main la preuve présente et incontestable de sa puissance divine. Mais fût-il capable d'en dire du mal, il ne le pourrait pas d'abord. Oserait-il blasphémer un nom par la vertu duquel il opère actuellement des prodiges? Ceux mêmes qui seraient le plus contraires à ce nom,

En effet, si la moindre chose faite en vue d'honorer Jésus-Christ aura son salaire et sa récompense, combien plus doit être récompensé celui qui, par les miracles qu'il fait en son nom, sert à faire connaître sa puissance et à étendre sa gloire! Ainsi, au lieu de le blâmer et de l'empêcher, les apôtres devaient le louer et l'encourager, ils devaient le traiter comme Jésus-Christ veut qu'eux-mêmes soient traités à cause de lui. Voilà ce qu'il insinue par les paroles suivantes, qui, sans l'écarter de la question proposée, le ra-

pour peu qu'il leur restât de droiture, seraient indignés d'une pareille contradiction, et la lui reprocheraient en face.

Les hypocrites défendent quelquefois la cause de la religion, parce qu'ils y trouvent leur intérêt, qui est au fond leur unique religion. Laissons les faire et paraissions les croire. Ils s'engagent avec le public. Ils n'oseront pas attaquer ouvertement ce qu'ils auront défendu publiquement. Au moins ne l'oseront-ils pas sitôt; et lorsqu'ils le feront ce ne sera qu'à demi, et avec des ménagements, tout cela de peur d'être reconnus pour ce qu'ils sont, pour des hypocrites; et ce sera autant de mal épargné. Mais si vous les pressez trop sur les motifs, si vous ne laissez aucune ressource à leur honneur, si vous leur arrachez enfin le masque, vous leur avez ôté le seul frein qui les retenait: ils n'ont plus rien à perdre, ils attaqueront à découvert, et ils persécuteront à outrance.

³ Il s'agit de concilier cette parole avec cette autre du Sauveur, Matth. xii, 30: *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi*. Il semblerait que, par la neutralité, on serait en même temps pour et contre Jésus-Christ. C'est ce qu'on va tâcher d'accorder. Distinguons la neutralité réelle et intérieure de la neutralité extérieure et apparente. Par la première on était contre Jésus-Christ. Ceux qui, témoins de ses miracles, doutaient de la vérité de ses paroles, ou restaient indifférents à son égard, étaient contre lui en ce sens qu'ils lui refusaient la foi et le dévouement qu'ils lui devaient, et à quoi ils ne pouvaient manquer sans crime. C'est de ceux-ci qu'il a dit: *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi*. Pour ce qui regarde la neutralité extérieure et apparente, il faut remarquer la circonstance où l'on se trouvait alors. Le nouvel Evangile était persécuté par ce qu'il y avait de plus grand et de plus accrédité dans la nation; on pouvait impunément se déclarer contre, et il n'y avait pas de sûreté à en prendre ouvertement la défense. Combien d'âmes timides en reconnaissaient la vérité et n'osaient la confesser, de peur d'être en butte à la persécution! C'est de ceux-là que Jésus-Christ dit: *Qui n'est pas contre vous est pour vous*. Tel était Nicodème qui a toujours eu, dans les temps orageux, et qui aura toujours beaucoup d'imitateurs de sa clandestinité, s'il est permis d'user de ce terme. Ils sont faibles, mais ils ne sont pas infidèles; ne les faisons pas plus méchants qu'ils ne sont. Ils sont pour nous; n'allons pas les tourner contre nous, en insultant à une faiblesse pour laquelle nous voyons que Jésus-Christ même a bien voulu avoir des ménagements.

mènent au sujet dont il venait d'être détourné. Il ajoute donc :

40. Quisquis enim potum dederit vobis, calicem aquæ in nomine meo, quia Christi estis: amen dico vobis: non perdet mercedem suam. « Quiconque vous donnera un verre d'eau » en mon nom, parce que vous appartenez » au Christ, je vous le dis en vérité, il ne » perdra point sa récompense. »

Il s'ensuit de là que le moindre mal fait au moindre de ceux qui appartiennent au Christ aura sa peine et son châtiement. Quel sera donc le châtiement de ceux qui, par le scandale, auront blessé mortellement son âme ! Le moindre des maux, au jugement des hommes qui comptent les âmes pour rien, et c'est peut-être pour cette raison que Jésus-Christ semble le comparer au verre d'eau ; mais le plus grand des maux, au jugement du Sauveur des âmes, qui, par cette raison, fulmine contre son auteur la terrible sentence qui se trouve ren-

41. Et quisquis scandalizaverit unum ex his pusillis credentibus in me, bonum est ei magis si circumdaretur mola asinaria collo ejus, et in mare mitteretur. fermée dans les paroles suivantes: « Et qui- » conque scandalisera un de ces petits qui » croient en moi, il lui serait plus avanta- » geux qu'on lui mît au cou une meule » de moulin, et qu'on le jetât dans la mer. »

Alors portant sa vue sur le monde, et considérant les affreux ravages qu'y causent les scandales, l'iniquité se communiquer comme la peste et envelopper tous les âges et toutes les conditions, les hommes périr par milliers et presque tous par les mains les uns des autres ; dans la douleur mêlée d'indignation que lui cause un spectacle si déplorable, il ne peut s'empêcher de prononcer cette malédiction qui a été à un si grand nombre de sages comme le signal pour fuir cet air empesté, et pour chercher un asile contre sa corruption dans les solitudes, et jusque dans les creux des rochers :

Matth. 18, v. 7. Væ mundo a scandalis ! necesse est enim ut veniant scandala. « Malheur au monde à cause des scanda- » les ! car il est nécessaire qu'il arrive des » scandales. Mais, » quoiqu'ils soient inévi- tables dans la société humaine, qui n'est guère qu'un composé de corruption et de faiblesse, cependant la nécessité générale ne force personne en particulier. Chaque homme, pris séparément,

peut bien n'être pas scandaleux ; et « mal-
 » heur à l'homme à qui le scandale arrive ! »

Verumtamen, vae
 homini illi per quem
 scandalum venit !

Pendant, le crime de celui qui le donne ne justifie pas celui qui le prend. L'homicide sera puni comme homicide, mais son supplice ne rendra pas la vie qu'il aura ôtée. Faut-il donc nécessairement périr ? et n'y a-t-il aucun moyen d'échapper aux dangers dont nous sommes environnés de toutes parts ? Oui, il en est, de pénibles à la vérité, de violents, de douloureux, Jésus-Christ ne le dissimule pas. Mais puisqu'il y va de la vie, et de la vie de l'âme, infiniment plus précieuse que la vie du corps, il nous fait un devoir d'en user par ces paroles qu'il avait déjà dites sur la montagne, et qui ne sauraient être assez méditées : « Si votre main vous est une occa-
 » sion de chute, coupez-la¹. Il vous est plus
 » avantageux de parvenir à la vie n'ayant
 » qu'une main, qu'avec deux mains d'al-
 » ler dans l'enfer, dans le feu qui ne peut
 » s'éteindre², où leur ver ne meurt point³,

M. 9, v. 42. Si scandalizaverit te manus tua, abscide illam : bonum est tibi debilem introire in vitam, quam duas manus habentem ire in gehennam, in ignem inextinguibilem ; 48. ubi vermis eorum non mo-

¹ Voyez le sermon sur la montagne, page 134.

² On voudrait bien que cette expression ne fût que métaphorique, et que le feu de l'enfer ne fût pas un feu réel et matériel ; mais, avec toute la subtilité possible, on n'y réussira jamais. Car qu'il me soit permis de demander ici d'où vient dans l'Écriture cette affectation marquée à n'appeler presque jamais que du nom de feu le supplice de l'enfer ? Pourquoi, pour ne pas parler ici de l'Ancien Testament, où ce terme est si souvent employé ; pourquoi, dis-je, le voyons-nous répété dans le Nouveau Testament jusqu'à trente fois ? Pourquoi se trouve-t-il dans l'énoncé de la sentence où l'usage fondé sur la raison et sur le bon sens n'admet que des expressions simples et précises ? Dieu a-t-il pu vouloir que l'enfer ne vint jamais se présenter à l'esprit que sous l'image d'un feu qui n'existerait pas ? N'a-t-il pas prévu que de là naîtrait, dans tous les hommes, l'idée ou plutôt la persuasion d'un feu véritable et matériel ; que cette persuasion, qui ne serait plus dès lors qu'une opinion erronée, serait aussi répandue que la religion, car où ne la trouve-t-on pas ? aussi durable, car en quel temps ne l'a-t-on pas eue ? A-t-il pu vouloir tendre ce piège inévitable à la crédulité de tous les chrétiens ; je dis de tous sans exception, puisque nous voyons que les plus éclairés y ont donné comme les plus simples, et que ce que l'on voudrait faire passer pour un préjugé populaire, a été constamment cru, enseigné, je dis même redouté, et avec les plus vives appréhensions, par les premiers hommes du christianisme ?

³ Par le ver, on entend ordinairement le remords de la conscience. Plusieurs néanmoins l'entendent aussi de vers matériels acharnés sur les réprouvés dont ils

ritur, et ignis non exstinguitur.

44. Et si pes tuus te scandalizat, amputa. illum : bonum est tibi claudum introire in vitam æternam, quam duos pedes habentem mitti in gehennam ignis inextinguibilis : 45. Ubi vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur. 46. Quod si oculus tuus scandalizat te, ejice eum : bonum est tibi luscum introire in regnum Dei, quam duos oculos habentem mitti in gehennam ignis. 47. Ubi vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur. 48. Omnis enim igne salietur,

» et où le feu ne s'éteint point. Si votre
» pied est une occasion de chute, coupez-
» le. Il vous est plus avantageux de par-
» venir à la vie éternelle n'ayant qu'un
» pied, qu'avec deux pieds d'être jeté
» dans l'abîme du feu qui ne peut s'étein-
» dre, où leur ver ne meurt point, et où
» le feu ne s'éteint point. Que si votre œil
» vous est une occasion de chute, arrachez-
» le. Il vous est plus avantageux d'entrer
» avec un œil dans le royaume de Dieu,
» qu'avec deux yeux d'être jeté dans l'a-
» bîme du feu, où leur ver ne meurt point,
» et où le feu ne s'éteint point. Car le feu
» leur sera à tous comme un sel » qui les

conservera en les brûlant. Victimes des vengeances divines, il leur sera fait comme à toutes les victimes dont il est dit :

Et omnis victima sale salietur.

« Toute victime sera salée de sel ». De là prenant occasion de parler de la véritable

sagesse dont le sel est le symbole, il ajoute ce mot comme en

49. Bonum est sal : quod si sal insulsum fuerit, in quod illud condietis ? Habete in vobis sal, et pacem inter vos.

passant : « C'est une bonne chose que le
» sel, mais si le sel vient à être insipide,
» de quoi l'assaisonneriez-vous ? Ayez du
» sel en vous-mêmes, et la paix entre vous. »

Cette dernière parole paraît se rapporter à la contestation que les Apôtres avaient eue sur la prééminence. Elle leur apprend que la sagesse évangélique est le seul moyen de maintenir la

rongent les chairs toujours renaissantes. S. Augustin, qui admet la première explication, est bien éloigné de rejeter la seconde. Ce qui donne le plus de probabilité à celle-ci, ce sont ces paroles de Judith, chap. 16 : *J'enverrai le feu et les vers dans leur chair, afin qu'ils brûlent et qu'ils souffrent éternellement*. Il est évident qu'il s'agit ici de l'enfer, puisqu'on y parle d'une souffrance éternelle. Or il semble qu'il serait plus naturel d'exprimer le remords par *le ver* au singulier que par les *vers* au pluriel. Mais, supposé qu'on le pût ainsi, ces vers, s'ils signifièrent le remords, seraient logés dans le cœur et non pas dans les chairs.

¹ Au chap. 2^e du Lévitique, v 13, on lit ces paroles : *Tout ce que vous offrirez en sacrifice vous l'assaisonneriez de sel*.

paix parmi eux, en les guérissant des fatuités de l'orgueil et de ses jalouses prétentions.

Mais la tendresse de son cœur le ramène encore aux petits enfants, dignes objets de la prédilection d'un Dieu humilié et anéanti, soit ceux qui le sont par l'âge, ou ceux qui le sont devenus par leur humble simplicité. Il ne croit pas avoir assez fait pour eux en effrayant leurs tentateurs par l'image terrible du ver immortel et du feu éternel, il veut qu'on les ménage autant par respect que par crainte, et plus encore par l'amour que l'on doit à ceux que lui-même a aimés si tendrement. Ils sont confiés à la garde des anges : qui ne respectera pas de si puissants protecteurs ? Il est descendu du ciel pour les sauver, avec des peines et des fatigues incroyables : qui n'aura pas horreur de procurer la perte de ceux dont le salut lui a tant coûté ? » Gardez-vous donc bien, *dit-*
 » *il*, de mépriser un seul de ces petits ;
 » car je vous dis que leurs anges² dans le
 » ciel voient continuellement la face de

Matth. 18, ¶ 10. Videte ne contemnatis unum ex his pusillis ; dico enim vobis quia angeli eorum in celis semper vident faciem

² Leurs anges *gardiens*, car c'est ainsi qu'on l'a entendu dans tous les temps, et ce texte suffirait seul pour le prouver. Nous apprenons de l'Ecriture, 1° que les royaumes et les empires ont chacun leur ange tutélaire ; 2° que chaque église particulière a aussi le sien ; 3° que chaque fidèle a un ange qui le garde depuis sa naissance jusqu'à sa mort. La manière dont Jésus-Christ parle en cet endroit paraît supposer que les Juifs ne l'ignoraient pas, et ils le croient encore aujourd'hui. Les Chrétiens le croyaient dès l'origine du christianisme. Lorsque cette fille à qui Pierre parla au sortir de sa prison eut dit que *c'était Pierre qui était à la porte*, ceux qui étaient dans la maison lui dirent : *Vous êtes folle ; mais elle assurait que c'était lui, et eux dirent : C'est son ange*. Les Calvinistes reconnaissent que les anges sont chargés de l'administration du monde ; mais ils ne veulent pas croire qu'ils aient chacun leur département. C'est de peur de croire comme l'Eglise catholique. Celle-ci a fixé sur ce point la croyance de ses vrais enfants, en instituant la fête des saints Anges *gardiens*.

Quoiqu'il ne soit pas également certain que tous les hommes, sans en excepter les infidèles, ont chacun leur ange gardien, c'est cependant le sentiment le plus commun et le plus autorisé. On a cru aussi que chaque homme avait son démon pour le tenter, et que S. Paul parle du sien lorsqu'il dit que l'ange de Satan lui a été donné pour l'insulter. Cette opinion a été suivie par la plupart des anciens, quoiqu'elle ne paraisse pas avoir un fondement suffisant dans l'Ecriture, qui n'a rien d'ailleurs qui la contredise.

Patris mei qui in coelis est.

« mon Père céleste¹. Car, » continue-t-il , et c'est ici la seconde raison, plus touchante que la première ; « car le Fils de l'homme est venu

11. Venit enim Filius hominis salvare quod perierat.

» sauver ce qui était perdu. »

Ils étaient perdus en effet et devaient être la proie du loup

12. Quid vobis videtur ? Si fuerint alicui centum oves, et erraverit una ex eis, nonne relinquit nonaginta novem in montibus, et vadit querere eam quæ erravit ? 13. Et si contigerit ut inveniat eam, amen dico vobis, quia gaudet super ea magis quam super nonaginta novem, quæ non erraverunt. 14. Sic non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in coelis est, ut pereat unus de pusillis istis.

infernale. « Mais que vous en semble ? Si » un homme a cent brebis, et qu'il s'en » égare une, ne laisse-t-il pas les quatre- » vingt-dix-neuf sur les montagnes, et ne » va-t-il pas chercher celle qui s'est égarée ? et s'il arrive qu'il la trouve, je vous » dis en vérité qu'il a plus de joie de celle- » là que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne » se sont pas égarées². *Ce pasteur est l'image du grand Pasteur*, et c'est ainsi » que votre Père céleste ne veut point qu'il » se perde un seul de ses petits. »

CHAPITRE XXXIII.

Correction fraternelle. — Pouvoir de lier et de délier. — Pardonner septante fois sept fois. — Parabole du mauvais serviteur. — Voyage secret à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. — Dix lépreux.

Après avoir commencé par l'humilité, le Sauveur en était venu insensiblement à parler de la charité. Ce sujet était trop cher à son cœur pour qu'il pût se résoudre à l'abandonner si tôt. Ayant donc traité de la charité que l'on doit exercer envers ceux que l'on est le plus porté à mépriser, qui sont les

¹ En quelque lieu qu'ils se trouvent, ils ont toujours la vision intuitive de Dieu dans laquelle consiste l'essence de la béatitude ; ils portent partout leur paradis, comme les démons portent partout leur enfer.

² Elle ne lui est pas plus chère que les autres, puisqu'il est disposé à faire pour les autres, si elles venaient à s'égarer, ce qu'il a fait pour celle-ci ; mais celle-ci lui cause en ce moment une joie sensible que ne lui donnent pas les autres : c'est la joie de l'avoir retrouvée.

petits, il donne des règles pour celle qu'il exige à l'égard de ceux que l'on est le plus tenté de haïr, qui sont les personnes de qui on a reçu quelque offense. Si votre frère, dit-il, (il lui donne ce nom si propre à désarmer la haine et à réveiller la tendresse), « si votre frère a péché contre vous, »

» reprenez-le³ : *on accorde ce soulagement*

» à votre faiblesse; mais, s'il se repent,

» pardonnez-lui. Et s'il vous offense sept

» fois le jour, et que sept fois le jour il

» revienne à vous et vous dise : Je m'en

» repens, pardonnez-lui. *Je vous ai dit :*

» Allez le trouver, et reprenez-le ; » mais remarquez avec quels ménagements vous devez y procéder. Il faut d'abord que la chose se passe « sans témoins et » entre vous et lui. » En vous voyant si soigneux de ménager sa réputation, il vous écouterait peut-être; et s'il vous « écoute, vous aurez gagné votre frère » re⁴. S'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé sur la parole de deux ou de trois témoins⁵. Que

Luc. 17 § 3. Si peccaverit in te frater tuus, increpa illum : et si poenitentiam egerit, dimitte illi. 5. Et si septies in die peccaverit in te, et septies in die conversus fuerit ad te, dicens : Poenitet me : dimitte illi.

Matth. 18, § 15. Si autem in te peccaverit frater tuus, vade; et corripe eum inter te et ipsum solum; si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. 16. Si autem te non audierit, adhibe tecum adhuc unum, vel duos, ut in ore duorum vel trium testium stet omne verbum. 17. Quod si non audierit eos, dic Ecclesiæ : Si

³ Un éclaircissement suffirait souvent pour réunir deux cœurs divisés : quelquefois il pourrait aigrir davantage les esprits. Il y a des ressentiments qui tombent d'eux-mêmes ; il en est pour qui il faut mettre l'appareil sur la plaie. Il est des caractères qui oublient aisément les injures ; le mieux est de ne pas les en faire ressouvenir : il en est chez qui le trait demeure dans le cœur jusqu'à ce qu'ils se soient soulagés ; il est bon de leur en donner l'occasion en leur parlant. On fait toujours mal lorsqu'on ne se voit que pour se faire des reproches amers, ou lorsqu'en cessant de se voir on ne cesse pas de remplir le monde de ses plaintes médisantes et de ses gémissements diffamatoires. On fait toujours bien, au moins devant Dieu, lorsqu'on n'agit que par le motif de la charité et avec un désir sincère de la paix.

⁴ Vous l'aurez gagné à Dieu et à vous. A vous, en vous le réconciliant ; et à Dieu, en l'amenant avec douceur jusqu'au point de vous faire la réparation que Dieu lui prescrit à votre égard et dont il lui fait un devoir indispensable. Voyez ce qui a été dit de la nécessité de la réparation, pages 139, 140 de ce volume.

⁵ Pour lui représenter l'injustice de son procédé, et la justice de la réparation qu'on lui demande. Il pourrait bien ne pas s'en rapporter à vous dans votre pro-

autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.

» s'il ne l'écoute pas, dites-le à l'Eglise¹ :
 » et s'il n'écoute pas l'Eglise, regardez-le
 » comme un païen² et un publicain³ » Il sera tel, en effet, lorsque l'Eglise aura retranché de son sein ce pécheur incorrigible; je dis qu'il sera tel, non-seulement aux yeux des hommes, mais encore aux yeux de Dieu et de

18. Amen dico vobis : quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo; et quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo.

ses anges. Car « je vous le dis en vérité, et
 » dans votre personne je le dis à tous ceux
 » qui succéderont à votre ministère, tout
 » ce que vous aurez lié sur la terre sera
 » lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez
 » délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

Mais afin que vous connaissiez mieux combien l'union des cœurs est agréable à Dieu, et le pouvoir qu'elle a sur son

19. Iterum dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint su-

cœur, « je vous dis encore que si deux de
 » vous s'accordent ensemble sur la terre,

pre cause; mais il ne pourra pas raisonnablement se défier de ceux qu'on doit présumer n'avoir pas d'autre intérêt dans cette affaire que celui de l'équité et de la raison. Ils pourront avoir encore un autre usage. S'il ne se rend pas à leurs remontrances, ils certifieront à l'Eglise que vous n'en êtes venu à la dénonciation qu'après que toutes les voies de douceur et de charité ont été inutilement employées.

¹ C'est-à-dire à la république, disait l'hérétique Castalion. Cette explication est absurde. Ces premiers protestants ne voulaient ni église ni monarchie. Si on avait voulu les en croire, tout l'univers, tant pour le sacré que pour le profane, aurait été gouverné par des bourgmestres.

Dites-le à l'Eglise, c'est-à-dire aux chefs et aux anciens de chaque église, qui sont l'évêque et les prêtres : c'est ainsi qu'on l'a pratiqué dans les premiers siècles. S. Paul en fait un devoir à tous les chrétiens, et s'en écarter était regardé comme une grande irrégularité. La raison de ce règlement ne subsiste plus, c'est qu'alors tous les juges séculiers étaient infidèles.

² Ces paroles n'autorisent pas à le haïr; elles signifient seulement qu'après le jugement de l'Eglise on doit en user avec lui comme avec un excommunié.

³ C'est-à-dire, traitez-le comme vous autres Juifs traitez les publicains, et non pas comme les publicains méritent d'être traités. Les Juifs les excluaient de leurs assemblées de religion, comme ils en excluaient les païens. L'exclusion de ceux-ci était juste; mais celle des publicains ne l'était pas. Leur profession, nécessaire à l'Etat, n'est pas condamnée par la religion. Jean-Baptiste ne les oblige pas à y renoncer, il se contente de leur dire : *N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné.* Luc, III.

» quoi que ce soit qu'ils demandent, il leur sera accordé par mon Père qui est dans le ciel⁴; car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles, » priant avec elles et pour elles.

Le Sauveur avait dit précédemment que si notre frère pèche sept fois le jour contre nous, il faut lui pardonner autant de fois. Ce nombre de *sept* pouvait avoir besoin d'explication : car s'il signifie ordinairement le nombre précis qu'il exprime, il est aussi employé quelquefois pour signifier un nombre indéterminé. Jésus-Christ n'avait pas spécifié de laquelle de ces deux manières il l'entendait.

« Pierre, qui désirait d'être éclairci sur ce point, s'approchant de Jésus, lui dit : Combien de fois pardonnerai-je à mon frère qui m'aura offensé? Jusqu'à sept

fois? » Cette façon d'interroger laisse croire qu'il croyait que c'était plutôt moins que plus; il dut être bien surpris lorsque « Jésus lui repartit : Je ne

vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois : » ce qui signifie clairement qu'il faut pardonner sans fin et autant de fois qu'on a été offensé. C'est pourquoi, ajouta-t-il, pour faire sentir avec quelle justice Dieu exige de nous ce pardon, et avec quelle injustice et quelle inhumanité on le refuse, « c'est pourquoi

le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs⁵. Quand il eut com-

⁴ Lorsque la prière a les qualités qu'elle doit avoir, il est de foi que Dieu l'exauce, soit en donnant ce que l'on demande, soit en donnant mieux. Ce mieux est quelquefois le contraire de ce que l'on demande. Vous ne savez pas ce que vous demandez. Matth. xx. Mais Dieu sait bien ce qu'il vous faut. Priez toujours et laissez le-faire.

⁵ Ce n'est ici proprement ni l'Eglise ni le ciel. Par le royaume des cieux, on entend la conduite que Dieu tient dans l'administration du monde; c'est comme si on disait : Voici de quelle manière Dieu, qui est le roi de l'univers, se comporte à l'égard des hommes, qui sont ses créatures et ses sujets.

per terram, de omni re quancumque petierint, fiet illis a Patre meo, qui in coelis est. 20. Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

21. Tunc accedens ad eum Petrus, dixit : Domine, quoties peccabit in me frater meus et dimittam ei? Usque septies?

22. Dicit illi Jesus : Non dico tibi usque septies, sed usque septuagesies septies.

23. Ideo assimilatum est regnum coelorum homini regi, qui voluit rationem

ponere cum servis suis. 24. Et cum corporis rationem poneret, oblatum est ei unus, qui debebat ei decem millia talenta. 25. Cum autem non haberet unde redderet, jussit eum dominus ejus venumdari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat, et reddi. 26. Procidens autem servus ille, orabat eum, dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. 27. Misertus autem dominus servi illius, dimisit eum, et debitum dimisit ei. 28. Egressus autem servus ille, invenit unum de conservis suis, qui debebat ei centum denarios ; et tenens suffocabat eum, dicens : Redde quod debes. 29. Et procidens conservus ejus, rogabat eum, dicens : Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. 30. Ille autem noluit : sed abiit, et misit eum in carcerem, donec redderet debitum. 31. Videntes autem conservi ejus quæ fiebant, contristati sunt valde ; et venerunt, et narraverunt domino suo omnia quæ facta fuerant. 32. Tunc vocavit illum dominus suus et ait illi : Serves nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me : 18. Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum ? 34. Et iratus dominus ejus tradidit eum tortoribus, quoadusque redderet universum debitum. 35. Sic et Pater

» mence à se faire rendre compte, on lui
 » présenta un serviteur qui lui devait dix
 » mille talents. Or, comme il n'avait pas
 » de quoi payer, il ordonna qu'on le ven-
 » dît avec sa femme, ses enfants et tout
 » son bien, et que la dette fût payée. Le
 » serviteur se jetant à ses pieds, le sup-
 » pliait, et lui disait : Donnez-moi du
 » temps, et je vous paierai tout. Alors le
 » maître de ce serviteur en ayant pitié, le
 » laissa aller, et lui remit la dette. Mais
 » quand le serviteur fut sorti, il rencontra
 » un de ceux qui servaient avec lui, le-
 » quel lui devait cent deniers d'argent ; et
 » le saisissant à la gorge, il l'étranglait en
 » disant : Paie ce que tu dois. Celui-ci, se
 » jetant à ses pieds, le suppliait, et lui di-
 » sait : Donnez-moi du temps, et je vous
 » paierai tout. Mais l'autre ne le voulut
 » point, et alla le faire mettre en prison,
 » pour *l'y tenir* jusqu'à ce qu'il payât.
 » Les autres serviteurs voyant ce qui se
 » passait, en furent fort fâchés, et rappor-
 » tèrent à leur maître tout ce qui était ar-
 » rivé. Alors son maître le fit appeler, et
 » lui dit : Méchant serviteur, je vous ai
 » remis toute la dette, parce que vous
 » m'avez prié ; ne deviez-vous donc pas
 » aussi avoir pitié de votre compagnon,
 » comme j'ai eu pitié de vous ? Aussitôt
 » son maître en colère le livra aux exécuteurs
 » de la justice, jusqu'à ce qu'il
 » payât tout ce qu'il devait, C'est ainsi

¹ On ne se contentait pas alors de mettre les débiteurs en prison ; on leur y faisait souffrir les fouets et les tortures jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait leurs créanciers, police cruelle que la douceur de l'Evangile paraît avoir abolie partout.

- » que mon Père céleste en usera à votre
- » égard, si chacun de vous ne pardonne
- » à son frère du fond du cœur.

meus celestis faciet vobis, si non remisertis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.

- » Cependant la fête des Tabernacles,
- » qui est une fête des Juifs¹, approchait.
- » Les frères de Jésus lui dirent : Quittez
- » ce pays, et allez en Judée, afin que les
- » disciples que vous y avez, soient aussi
- » témoins des œuvres que vous faites; car
- » personne n'agit en secret, lorsqu'il veut
- » être connu dans le public. Puisque vous
- » faites de ces sortes de choses, montrez-
- » vous au monde. »

J. 7, v. 2. Erat autem in proximo dies festus Judæorum, Scenopogia. 3. Dixerunt autem ad eum fratres ejus : Transi hinc, et vade in Judæam, ut et discipuli tui videant opera tua, que facis. 41 Nemo quippe in occulto quid facit, et querit ipse in palam esse : si hæc facis, manifesta te ipsum mundo.

On n'est pas surpris que les parents de Jésus désirassent qu'il allât se montrer dans la capitale. La gloire qu'il y aurait acquise aurait rejailli en partie sur eux. Il était naturel qu'ils n'y fussent pas insensibles dans un temps où nous voyons que les Apôtres mêmes n'étaient pas tout à fait exempts d'ambition. Mais ce qui paraît surprenant, c'est qu'ils aient eu assez de hardiesse pour reprocher au Sauveur l'inconséquence préten due de sa conduite, et assez de présomption pour croire qu'il pouvait avoir besoin de leurs conseils. L'évangéliste nous en donne la raison. « Ses frères, dit-il, ne ^{5. Neque enim fratres ejus credebant in} » croyaient pas en lui : » non pas qu'ils eum. ne le crussent un homme de prodiges, ce qu'ils viennent de dire suppose évidemment qu'ils en avaient cette idée ; mais ils doutaient au moins qu'il fût le Messie, et que le Messie dût être le Fils unique du Dieu vivant, Dieu lui-même, et la sagesse incréée et incarnée. Celui qui n'a pas usurpé l'égalité avec le Très-Haut, mais qui la possède par le droit de son

¹ C'était une des trois principales fêtes des Juifs. Elle avait été instituée en mémoire des tentes sous lesquelles les Israélites avaient campé dans le désert pendant quarante ans. Elle durait huit jours, et commençait le quinzième jour du septième mois de l'année juive. Les Juifs en font encore aujourd'hui la mémoire le quinzième de septembre, dressant chez eux, en un lieu découvert, une cabane tapissée et couverte de feuillage.

éternelle génération, ne dédaigna pas de leur rendre raison de sa conduite; et au lieu de leur reprocher leur indiscrete

L. 7, † 6. Dicit ergo eis Jesus: Tempus meum nondum advenit: tempus autem vestrum semper est paratum. 7. Non potest mundus odiasse vos; me autem odit: quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt.

témérité, « il leur dit *avec sa modération*
 • *ordinaire*: Mon temps n'est pas encore
 • venu; mais pour le vôtre, il est toujours
 • prêt. Le monde, *avec qui vous n'avez*
 • rien à démêler, ne peut vous haïr. Pour
 • moi, il me hait, parce que le témoi-
 • gnage que je rends de lui est que ses
 • œuvres sont mauvaises; • et sa haine

m'oblige à des précautions qui ne sont pas nécessaires à ceux

† 8. Vos ascendite ad diem festum hunc, ego autem non ascendo ad diem festum istum, quia meum tempus nondum impletum est.

qui n'en ont rien à craindre. « Allez *donc*,
 • vous autres, à cette fête. Moi je n'y vais
 • point¹, parce que mon temps n'est pas
 • encore venu. • Il ne tarda pas à venir,
 car il n'était ici question que de fort peu

† 10. Ut autem ascenderunt fratres ejus, et ipse ascendit ad diem festum non manifeste, sed quasi in occulto.

de jours; et « après le départ de ses frères,
 • res, Jésus partit aussi lui-même pour la
 • fête, non pas publiquement, mais comme
 • en cachette. »

Il n'y a dans tout ceci ni légèreté dans sa conduite, ni défaut de sincérité dans ses paroles, comme les ennemis du Christianisme le lui ont reproché dans les premiers temps. S'il dit qu'il n'ira pas à la fête, il ajoute aussitôt que c'est parce que son temps n'est pas encore venu, ce qui donne à entendre que, lorsque son temps sera venu, il pourra y aller, et qu'en y allant il n'agira ni contre sa parole, ni contre ses premières résolutions. Il paraît indubitable que ses ennemis avaient formé le complot d'attenter à sa vie pendant cette fête, à laquelle ils ne doutaient pas qu'il ne dût se trouver.

¹ Il y a dans le grec, Je n'y vais *pas encore*, ce qui ôte l'embarras d'accorder la conduite de Jésus-Christ avec ses paroles. Parmi les anciens manuscrits grecs, les uns ont, Je n'y vais *pas encore*; dans les autres on lit simplement, comme dans la Vulgate, Je n'y vais *point*. Les Pères et les anciens interprètes ont lu, les uns de la première façon, les autres de la seconde. Ce qui suit ces paroles m'a paru suffisant pour déterminer le sens de, Je n'y vais *point* à celui de, Je n'y vais *pas encore*, comme on le verra en continuant de lire le texte.

On lira bientôt que « les Juifs le cherchaient » le jour de la fête ; » et on verra la surprise de ceux qui, instruits du complot sans y participer, disaient : « N'est-ce pas celui-là qu'ils cherchent pour le faire mourir ? Le voilà » qui parle devant tout le monde, et ils ne lui disent rien. » Mais ce qui l'empêchait de s'y trouver, ou au moins de s'y montrer les premiers jours, ne devait-il pas l'empêcher de s'y montrer les jours suivants ? Oui, s'il avait été un homme ordinaire, parce qu'il aurait ignoré quel jour le complot devait réussir et quel jour il ne réussirait pas ; et cette ignorance l'aurait obligé ou à ne pas venir à Jérusalem, ou à s'y tenir caché pendant tout le temps que durait la fête. Mais celui qui n'ignore rien savait que le complot aurait réussi les premiers jours et que dans les jours suivants il devait échouer. Ce mot seul suffirait pour expliquer tout, si ce n'est qu'on peut demander encore s'il n'était pas facile au Sauveur de rendre inutiles par un miracle tous les efforts de ses ennemis. Qui en doute ? Mais il ne voulait employer les miracles que lorsque les moyens humains étaient insuffisants. En user autrement, c'est tenter Dieu, comme lui-même le dit à Satan. Il est vrai qu'il n'était pas capable de cette faute, non-seulement parce qu'il est impeccable, mais encore parce qu'on ne peut pas dire que Dieu soit tenté par celui qui, étant Dieu lui-même, dispose souverainement de toute la nature. Mais il voulait instruire ses disciples, et leur apprendre par son exemple que ce n'est qu'au défaut de tous les moyens naturels qu'une confiance raisonnable peut compter sur les miracles.

« Jésus ne voulait *donc* point marcher publiquement dans la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. »

J. 7, v. 1. Non enim volebat in Judæam ambulare, quia quærebant eum Judæi interficere.

Il n'en était pas de même dans la province où il faisait sa demeure ordinaire. Quoiqu'il y essuyât des contradictions, la haine et la fureur n'allaient pas jusqu'à vouloir attenter à sa vie. Ainsi, réservant les précautions pour le moment où il

L. 17, † 11. Et factum est dum iret in Jerusalem, transibat per mediam Samariam et Galileam. 12. Et cum ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt a longe;

† 13. Et levaverunt vocem, dicentes : Jesu præceptor, misere-re nostri. 14. Quos ut vidit, dixit : Ite, ostendite vos sacerdotibus.

« vous aux prêtres. » C'était leur promettre qu'ils seraient guéris avant qu'ils y arrivassent, puisque cette cérémonie n'était que pour vérifier juridiquement la guérison. Ils le crurent et partirent sur-le-champ. Leur foi, jointe à cette prompte obéissance, produisit bientôt son effet.

Et factum est, dum irent, mundati sunt. 15. Unus autem ex illis, ut vidit quia mundatum est, regressus est, cum magna voce magnificans

entrerait dans la Judée, en « allant à Jérusalem, il passa *publiquement* par le milieu de la Samarie et de la Galilée. » Comme il entra dans un village, il rencontra dix lépreux qui se tenaient éloignés, » pour obéir à la loi qui leur interdisait tout commerce avec les hommes. Obligés d'élever la

voix pour se faire entendre, « ils s'écrièrent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès que ce *bon maître* les eut aperçus : Allez, dit-il, montrez-

vous aux prêtres. » En y allant, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, dès qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas, louant Dieu à haute voix¹, et il se jeta aux pieds de Jésus, le

¹ La lèpre est la figure du péché; et tout ce qui se passe ici est l'image naturelle de la pénitence qui en est le remède. L'homme infecté de cette lèpre spirituelle se tient par respect éloigné de Jésus-Christ. Son humilité ne lui ôte rien de sa confiance. Du fond du cœur il pousse un cri vers le souverain médecin, qui oblige ce Dieu miséricordieux à jeter sur lui un regard de compassion. Jésus-Christ, qui peut le guérir à l'instant et immédiatement par lui-même, l'envoie aux prêtres, dont il veut que les droits soient reconnus et le ministère honoré. Les dispositions sont quelquefois si parfaites, qu'on est justifié avant de s'y être présenté. Il faut cependant garder la loi; mais il faut bien se donner de garde d'oublier son bienfaiteur; et on ne l'oublie pas lorsqu'on a été véritablement et profondément contrit. Plus la douleur du péché a été amère, plus est vive la reconnaissance de la grâce. On ne peut se taire sur les miséricordes du Seigneur : on les publie à haute voix, on les raconte à tout l'univers. Venez, dit-on avec le Prophète, venez et voyez les grandes choses que le Seigneur a faites à mon âme. On ose alors approcher du Sauveur, et on n'en est que plus humble. On se jette à ses pieds, l'asile ordinaire de tous les vrais pénitents, celui de Madeleine que l'on y trouve toujours depuis sa conversion. Que ceux qui l'imitent nous apprennent les douceurs qu'il leur fait goûter dans l'embrassement de ses

» visage contre terre, lui rendant des ac-
 » tions de grâces. C'était un Samaritain.
 » Alors Jésus dit : N'y en a-t-il pas dix de
 » guéris ? Et où sont les neuf autres ? Il
 » ne se trouve que cet étranger qui soit
 » revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu.
 » Puis, il lui dit : Levez-vous, allez ; car
 » votre foi vous a sauvé. » Ce qui doit s'en-
 tendre du salut de l'âme : car la foi des
 premiers leur avait aussi procuré le salut du corps. Mais la
 foi de celui-ci, plus vive, plus durable, et surtout plus re-
 connaissante, lui mérita cette seconde faveur, infiniment plus
 précieuse que la première qui n'en est guère que l'ombre
 et la figure.

Deum. 16. Et cecidit
 in faciem ante pedes
 ejus, gratias agens :
 et hic erat Samarita-
 nus. 17. Respondens
 autem Jesus, dixit :
 Nonne decem mundati
 sunt ? Et novem ubi
 sunt ? 18. Non est in-
 ventus qui rediret, et
 daret gloriam Deo,
 nisi hic alienigena. 19.
 Et ait illi : Surge, va-
 de : quia fides tua te
 salvum fecit.

CHAPITRE XXXIV.

Jésus se montre à la fête des Tabernacles. — Il prêche dans le temple. — Di-
 vers jugements touchant Jésus-Christ. — Archers envoyés pour le prendre.

Cependant Jésus continua sa route et arriva à Jérusalem. Mais,
 soit qu'il ne se soit pas trouvé au commencement de la solen-
 nité des Tabernacles, ou bien que d'abord il s'y soit tenu ca-
 ché, ce qui n'était pas difficile dans une si prodigieuse mul-
 titude, « les Juifs de Jérusalem, qui s'étaient
 » attendus à l'y voir, le cherchaient du-
 » rant la fête et disaient : Où est-il ? Et le
 » monde parlait fort de lui ; car les uns di-
 » saient : Il est homme de bien ; les autres
 » disaient : Il ne l'est pas, mais il séduit le
 » peuple² : néanmoins personne de ceux

J. 7, v 11. Judæi er-
 go quærebant eum in
 die festo, et dicebant :
 Ubi est ille ? 12. Et
 murmur multum erat
 in turba de eo. Qui-
 dam enim dicebant :
 Quia bonus est. Alii
 autem dicebant : Non,
 sed seducit turbas. 13.

pieds sacrés : qu'ils nous disent si toutes les joies du monde valent une seule des
 larmes dont ils les arrosent.

² C'est ainsi, remarque S. Augustin, qu'on parle encore tous les jours de ses
 serviteurs. Si quelqu'un paraît doué de quelque grâce extraordinaire, ou s'il
 fait des progrès considérables dans la vertu, les uns disent : C'est un homme de
 bien ; les autres : C'est un trompeur. Mais, ajoute ce Père, ceux qui le louent le

Nemo tamen palam loquebatur de illo, propter metum Judæorum.

14. Jam autem die festo mediante, ascendit Jesus in templum, et docebat ?

gesse et la science divines. L'admiration qui saisit ses auditeurs suspendit d'a-

15. Et mirabantur Judæi, dicentes : Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit.

» n'ayant point étudié ? »

16. Respondit eis Jesus et dixit : Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.

dire de Dieu. Les Juifs ne le croyaient pas, parce qu'ils ne le voyaient pas ; mais ils ne le voyaient pas, parce qu'ils ne voulaient pas le voir. Leur incrédulité venait de leurs ténèbres, et leurs ténèbres venaient de la mauvaise disposition de leurs cœurs. Cette parole du Psalmiste, qui s'accomplissait tous les jours à nos yeux, s'accomplissait alors en eux : *Il n'a pas voulu avoir l'intelligence pour faire le bien.*

† 17. Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de

» *qui tenaient son parti* ne s'expliquait

» ouvertement sur son sujet, parce qu'on

» craignait les Juifs. On était déjà au mi-

» lieu de la fête lorsque Jésus monta au

» temple, et se mit à enseigner. » La sa-

coulaient comme un fleuve de ses lèvres

bord tous les autres sentiments. « Les Juifs

» en étaient tout étonnés, et disaient :

» Comment cet homme a-t-il du savoir,

» Jésus explique ce mystère en leur

apprenant de qui lui venait ce savoir

qui les surprenait si fort. « Ma doctrine,

» leur répondit-il, n'est point de moi,

» mais de celui qui m'a envoyé, » c'est-à-

Car, ajoute le Sauveur, « ceux qui vou-

dront faire la volonté de celui qui m'a

font à voix basse, ceux qui le blâment le crient à pleine tête. Il y a bien des raisons de cette différence. D'abord l'estime et l'affection font naturellement moins de bruit que la haine ; et la critique est toujours plus crierde que l'approbation. De plus, lorsque les méchants s'élèvent contre ceux que les gens de bien affectionnent, ils savent que, de la part de ceux-ci, ils n'ont rien à craindre ; et les gens de bien, au contraire, ont tout à craindre des méchants, pour peu qu'ils se déclarent en faveur de ceux qu'ils persécutent. On peut dire encore que les gens de bien se taisent par ménagement pour le juste persécuté. La haine qu'on lui porte s'irrite parla contradiction, et, plus elle voit de partisans, plus elle s'acharne à sa perte. Il n'y a donc qu'elle qui parle ; au moins il n'y a qu'elle qui se fasse entendre. C'est à quoi il faut bien prendre garde. Car ceux qui n'ont que des oreilles s'imaginent que la haine est universelle, parce qu'ils n'entendent que le cri de la haine ; ils se trompent. Les gens de bien qui aiment, qui honorent jusqu'à la vénération, mais qui ne se font pas entendre, sont quelquefois cent contre un.

- » envoyé connaîtront si cette doctrine est doctrina - utrum ex
 » de Dieu, ou si je parle de mon chef. Deo sit, an ego a me
 ipso loquar.

Il vient de leur découvrir la source de leur incrédulité : ce qui suit donne, sinon la preuve infaillible, au moins le préjugé raisonnable de la vérité de sa doctrine et de la divinité de sa mission. « Celui, *dit-il*, qui parle de son chef, a en vue sa propre gloire ; mais quiconque a en vue la gloire de celui qui l'a envoyé, dit toujours la vérité, et il n'y a pas en lui d'injustice. »

18. Qui a semet-
 ipso loquitur, gloriam
 propriam quærit ; qui
 autem quærit gloriam
 ejus qui misit eum,
 hic verax est, et injus-
 titia in illo non est.

On ne peut donc pas soupçonner Jésus-Christ de fraude et de mensonge exprimé ici par le terme *d'injustice*, puisqu'il est évident à quiconque y fait attention, que, dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, il n'a en vue que la gloire de Dieu, que le mensonge offense et que la seule vérité honore. Cependant il n'est pas absolument impossible qu'un homme de bien, qui n'a en vue que la gloire de Dieu, dise des choses contraires à la vérité. Voilà pourquoi on a dit que c'était plutôt ici un préjugé raisonnable qu'une preuve infaillible de la vérité de la doctrine. Mais un homme de ce caractère se trompe alors ; mais il ne veut pas tromper : dans lui, c'est erreur, ce n'est ni fraude ni mensonge. On le reconnaît aisément, s'il vient à être repris. Il se soumet aussitôt, et souscrit sans résistance au jugement qui le censure : au lieu que celui qui a en vue sa propre gloire ne peut digérer une pareille humiliation ; il s'aigrit, il s'emporte ; il juge ses juges et condamne ses pasteurs.

Il serait inutile d'ajouter que ceci ne convient pas à l'Homme-Dieu. Incapable de mensonge, il n'est pas plus susceptible d'erreur. Si la chose est évidente à quiconque reconnaît sa divinité, ceux mêmes qui ne la connaissaient pas encore ne devaient pas douter à la vue de ces miracles, qui étaient comme le sceau par lequel Dieu confirmait la vérité de toutes ses paroles. Mais comme il avait alors en vue de convaincre les Juifs plutôt par des raisons que par des prodiges, il va leur montrer, par leur propre conduite, que ce qu'ils re-

gardaient en lui comme un crime capital, était une moindre infraction de la loi que ce qu'eux-mêmes se permettaient sans scrupule. Car il s'agissait toujours de la violation du sabbat; et si l'envie était la cause véritable des complots formés contre la vie du Sauveur, la guérison du paralytique, opérée miraculeusement le jour du sabbat, en était le prétexte. Il s'était écoulé dix-huit mois depuis cet événement qui avait été pleinement justifié dans son temps. Mais on avait oublié l'apologie, et on se souvenait toujours du crime prétendu. Voici donc ce que Jésus-Christ leur dit encore sur ce sujet :

19. Nomen Moyses dedit vobis legem? et nemo ex vobis facit legem. 20. Quid me queritis interficere? Respondit turba et dixit: Daemonium habes: quis te querit interficere?

« Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? » et cependant nul de vous n'observe la loi, *s'il est vrai, comme vous m'en accusez, que j'y ai contrevenu.* Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? Le peuple qui était présent répondit: Vous êtes possédé du démon: qui est-ce qui cherche à vous faire mourir? » On aperçoit dans ces paroles emportées la haine qui avait conçu le crime, redoublée par le dépit de se l'entendre justement reprocher. « Jésus, sans s'émouvoir, continua son discours, et leur dit: J'ai fait

21. Respondit Jesus, et dixit eis: Unum opus feci, et omnes miramini. 22. Propterea Moyses dedit vobis circumcisionem (non quia ex Moysen est, sed ex patribus); et in sabbato circumciditis hominem.

23. Si circumcisionem accipit homo in sabbato, ut non solvatur lex Moysi: mihi indignamini, quia totum hominem sanum feci in sabbato? 24. Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate.

» seulement une chose, et elle vous surprend tous. Cependant Moïse vous ayant donné la circoncision (quoiqu'elle ne vienne pas *originellement* de Moïse, mais des patriarches), vous la faites même un jour de sabbat, lorsqu'il arrive que ce jour est le huitième après la naissance. « Que si, pour ne pas violer la loi de Moïse, on circoncit un homme le jour du sabbat, pourquoi me voulez-vous du mal de ce que j'ai guéri tout un homme le jour du sabbat? Ne jugez point sur l'apparence, mais jugez selon l'équité. »

Cette dernière parole rappelait aux Juifs une autre loi de

Moïse, à laquelle ils contrevenaient actuellement. C'est celle du Deutéronome qui leur enjoit, presque dans les mêmes termes, de juger selon ce qui est juste en soi, sans égard aux personnes. Or, en cette occasion, ils jugeaient l'action de Jésus-Christ, non pas selon ce qu'elle était en elle-même, mais par son auteur, dont la personne leur était odieuse. C'est par là qu'ils la jugeaient criminelle, quoiqu'au fond elle fût une moindre contravention au repos du sabbat que la circoncision. Car la loi naturelle, qui oblige à soulager les malheureux, doit l'emporter sur la loi de la circoncision qui n'est que de droit positif. Blesser un homme dans la supposition qu'il y a une loi qui l'ordonne, est toujours un moindre bien que d'en guérir un autre; et si l'on veut comparer encore les procédés, la circoncision, qui est une opération manuelle, laquelle emporte la nécessité de mettre l'appareil sur la plaie, est bien plus une œuvre servile que la simple parole qui avait suffi à Jésus-Christ pour rendre la santé au paralytique. Cependant ceux qui n'ignoraient pas les projets que les principaux de la nation avaient formés contre le Sauveur étaient bien surpris de l'entendre parler avec tant de publicité et d'assurance.

« C'est ce qui fit dire à quelques-uns de
 » Jérusalem : N'est-ce pas là celui qu'ils
 » cherchent pour le faire mourir? Le voilà
 » qui parle devant tout le monde, et ils ne
 » lui disent rien. Les chefs de la nation
 » n'ont-ils point reconnu effectivement que
 » c'est le Christ? Mais, ajoutaient-ils, nous
 » savons d'où est cet homme-ci : au con-
 » traire, quand le Christ sera venu, per-
 » sonne ne saura d'où il est. »

25. Dicebant ergo quidam ex Jerosolymis : Nonne hic est quem quærant interficere? 26. Et ecce palam loquitur, et nihil ei dicunt. Numquid vere cognoverunt principes quia hic est Christus? 27. Sed hunc scimus unde sit: Christus autem, cum venerit, nemo scit unde sit.

On ignore où ils avaient pris cette idée, que lorsque le Christ viendrait, personne ne saurait d'où il est; et on conjecture avec assez de vraisemblance que c'était apparemment le texte d'Isaïe : *Qui racontera sa génération?* Le Prophète l'entendait de sa génération éternelle, non pas comme d'une chose qui devait être ignorée, mais comme d'un mystère ineffable. Ceux-ci, qui étaient sans doute les plus ignorants du

peuple, car bientôt on en entendra parler d'autres qui étaient mieux instruits ; ceux-ci, dis-je, l'expliquaient de sa naissance temporelle, et semblaient croire que le Messie paraîtrait tout à coup, sans que l'on sût d'où il venait, ni qui étaient ses parents. Jésus n'ignorait pas ces propos, soit qu'il fût ou qu'il ne fût pas à portée de les entendre. « C'est pour cela qu'en-

28. Clamabat ergo Jesus in templo docens, et dicens : Et me scitis, et unde scistis : et a me ipso non veni, sed est verus qui misit me, quem vos nescitis. » seignant dans le temple il disait à haute voix : Vous savez qui je suis et d'où je suis venu. Ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. »

Vous ne savez donc pas en effet d'où je suis ; et ce caractère du Messie, si c'en est un, je l'ai à votre égard. « Pour moi,

† 29. Ego scio eum : quia ab ipso sum, et ipse me misit. » je le connais, parce que je procède de lui¹, et que c'est lui qui m'a envoyé. »

De ces dernières paroles, la première s'entend de la génération éternelle du Fils de Dieu, et la seconde de sa naissance dans le temps. Il faut bien que les Juifs en aient alors compris le sens, puisqu'il est dit que c'était en conséquence de ce

30. Quærebant ergo eum apprehendere. » qu'il venait de dire « qu'ils cherchaient à l'arrêter ; » et on a déjà vu ailleurs qu'une des raisons principales pour lesquelles ils voulaient le faire mourir, c'est « qu'il disait que Dieu était son père, et

J. 5, † 18. Patrem suum dicebat Deum, æqualem se faciens Deo. J. 7, † 30. Et nemo misit in illum manus : quia nondum venerat hora ejus. 31. De turba autem multi crediderunt in eum ; et dicebat : Christus cum venerit, numquid plura signa faciet quam quæ hic facit ? » qu'il se faisait égal à Dieu. Mais personnellement il ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Cependant plusieurs personnes de la troupe crurent en lui, et ils disaient : Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait cet homme-ci² ? »

¹ A la lettre, je suis de lui. Cette expression n'est pas française ; voilà pourquoi la plupart des interprètes ont traduit : Je viens de lui. Celle-ci ne paraît pas suffisante pour rendre toute la force de l'*ab ipso sum*, qui signifie proprement : Je tire de lui mon existence. On a cru en approcher davantage en traduisant : Je procède de lui.

² Il fait une infinité de miracles pour prouver qu'il est le Christ : il l'est donc

Ceux qui étaient favorables au Sauveur n'osaient, comme on l'a dit, le témoigner ouvertement; mais rien n'échappe à la passion. « Les Pharisiens entendirent ce » que *cette partie* de la multitude disait † 32. Audierunt Pharisæi turbam murmurantem de illo hæc :

» de lui tout bas. » Les suites en étaient à craindre, et ce qu'ils appelaient la séduction pouvait entraîner en peu de temps tous les esprits. Pour en arrêter le cours, « les princes des prêtres et les Pharisiens » envoyèrent des archers pour prendre Et miserunt principes et Pharisæi ministros ut apprehenderent eum.

» Jésus. » On ne saurait dire si Jésus était encore là lorsque ceux-ci arrivèrent, et si ce fut à eux, ou au peuple qui l'écoutait encore, qu'il adressa les paroles suivantes, apparemment pour leur être redites. « Il leur dit donc :

» Je suis encore avec vous pour un peu 33. Dixit ergo eis Jesus : Adhuc modicum tempus vobiscum sum : et vado ad eum qui me misit. 34. Quæretis me, et non invenientis : et ubi ego sum, vos non potestis venire.

» de temps, et je vais à celui qui m'a envoyé : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point; et où je suis³, vous ne sauriez y venir. » Il leur déclarait par là l'inutilité de tous les projets qu'ils formaient contre sa personne jusqu'au moment où il leur permettrait ce qu'il avait résolu de leur permettre. Ce moment n'était pas éloigné; mais il devait être aussitôt suivi de son ascension et de sa demeure au ciel, où ils ne pourraient pas le suivre, parce qu'eux-mêmes s'en seraient fermé l'entrée. C'est de là qu'il les verrait occupés du soin inutile et désespérant de chercher dans de

en effet. Le bon sens les menait droit à cette conséquence. La subtilité en écartait les autres. Le bon sens et la subtilité sont deux choses différentes, et souvent très-opposées.

³ Dans le texte, on lit au présent *ubi ego sum*. Parmi les interprètes, les uns traduisent *où je dois aller*, les autres, *où je serai*, au futur, parce qu'en effet Jésus-Christ parle d'un temps à venir; on a conservé le présent, parce qu'il renferme une vérité qu'on fait disparaître en lui substituant le futur; c'est que Jésus-Christ était déjà où il devait aller, c'est-à-dire au ciel, où il était toujours présent par son immensité. Le présent avait donc à son égard sa signification propre, qu'il n'aurait pas eue si Jésus-Christ avait été un pur homme. On sait que S. Jean, en écrivant son Evangile, a eu principalement en vue de faire connaître la divinité du Sauveur. Tout ce qui y a rapport doit être présumé avoir été écrit à ce dessein, et il faut le conserver.

faux messies le véritable qu'ils auraient méconnu. Ceux qui crurent en lui eurent dans la suite l'intelligence de ces mystères. Mais, si ses premières paroles furent alors comprises, on ne comprit pas les dernières. « Les Juifs se dirent donc les

† 35. *Dixerunt ergo Judæi ad semetipsos : Quo hic iturus est, quia non invenimus eum? Numquid in dispersionem gentium iturus est, et docturus gentes?* 26. *Quis est hic sermo, quem dixit : Quæretis me, et non invenietis : et ubi sum ego, vos non potestis venire?*

• uns aux autres : Où cet homme ira-t-il, que nous ne le trouverons point? Est-ce qu'il ira à ceux qui sont dispersés parmi les gentils, et qu'il enseignera les gentils? Que signifie cette parole qu'il vient de dire : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point; et où je suis, vous ne sauriez y venir? »

CHAPITRE XXXV

Eau mystique. — Effusion du Saint-Esprit. — Juifs partagés. — Conseil des prêtres. — Opposition de Nicodème. — Femme adultère.

Une cérémonie religieuse, que les Juifs pratiquaient pendant la fête des Tabernacles, peut avoir donné lieu aux dernières paroles que leur dit le Sauveur durant cette solennité. Ils allaient puiser de l'eau dans la fontaine de Siloé, et la répandaient ensuite sur l'autel, en demandant à Dieu l'abondance des fruits de la terre. Il y a bien de l'apparence qu'à l'occasion de cette eau il leur parla, comme à la Samaritaine, d'une eau plus merveilleuse et plus désirable. Ce fut le dernier jour

37. *In novissimo autem die magno festivitatis, stabat Jesus et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.* 38. *Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ.* 39. *Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum : nondum enim erat Spiritus datus : quia*

• de la fête, qui en était le grand jour, que, se tenant debout, il disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Du sein de celui qui croit en moi (*ceci explique le mot de boire*) il coulera des fleuves d'eau vive, selon ce que dit l'Ecriture. Il parlait de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui : car l'Esprit n'avait point

» encore été donné, parce que Jésus n'é-
 » tait pas encore glorifié⁴.

» Plusieurs de ceux qui étaient là, l'a-
 » yant entendu parler de la sorte, dirent :
 » C'est véritablement un prophète. Les
 » autres disaient : C'est le Christ. Mais
 » quelques-uns disaient : Est-ce que le
 » Christ doit venir de Galilée? L'Écriture
 » ne dit-elle pas que le Christ sera de la
 » race de David, et du bourg de Beth-
 » léem, où demeurait David? Le peuple
 » fut donc partagé sur son sujet; et quel-
 » ques-uns d'entre eux avaient dessein de
 » le prendre, mais personne ne mit la
 » main sur lui. »

C'étaient les officiers des prêtres qui étaient venus dans l'es-
 pérance d'exécuter ce jour-là ce qu'ils n'avaient pas pu les
 jours précédents. Son éloquence divine fut le charme qui leur

lia les mains. « Ils retournèrent donc vers
 » les princes des prêtres et les Pharisiens
 » qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-
 » vous pas amené? Les officiers reparti-
 » rent : Jamais homme n'a parlé comme
 » celui-là. Les Pharisiens leur répon-
 » rent : Êtes-vous séduits aussi, vous au-
 » tres? Quelqu'un des chefs de la nation
 » ou des Pharisiens a-t-il cru en lui? Mais
 » cette populace qui n'entend point la loi,
 » ce sont des gens maudits de Dieu. Nico-
 » dème, celui-là même qui était venu

Jesus nondum erat
 glorificatus.

40. Ex illa ergo tur-
 ba cum audissent hos
 sermones ejus, dice-
 bant : Hic est vere
 propheta. 41. Alii di-
 cebant : Hic est Chris-
 tus. Quidam autem
 dicebant : Numquid a
 Galilæa venit Chris-
 tus? 42. Nonne scrip-
 tura dicit : Quia ex
 semine David, et de
 Bethleem castello, ubi
 erat David, venit
 Christus? 43. Dissen-
 sio itaque facta est in
 turba propter eum.

44. Quidam autem
 ex ipsis volebant ap-
 prehendere eum : sed
 nemo misit super eum
 manus.

45. Venerunt ergo
 ministri ad pontifices
 et Phariseos. Et di-
 xerunt eis illi : Quare
 non adduxistis illum?
 46. Responderunt mi-
 nistri : Nunquam sic
 locutus est homo, si-
 cut hic homo. 47. Res-
 ponderunt ergo eis
 Pharisei : Numquid
 et vos seducti estis?
 48. Numquid ex prin-
 cipibus aliquis credi-
 dit in eum, aut ex
 Phariseis? 49. Sed
 turba hæc, quæ non
 novit legem, maledicti
 sunt. 50. Dixit Nicode-
 mus ad eos, ille qui

⁴ Il avait été donné au saint vieillard Siméon, à Zacharie, à Jean-Baptiste, et à quelques autres, mais en fort petit nombre. Ce ne fut qu'après que le Seigneur Jésus eût été pleinement glorifié, c'est-à-dire après son ascension, et au jour de la Pentecôte, que le Saint-Esprit fut donné à tous les disciples, et cela dans une plénitude qui servit à le répandre dans toute la terre. Cette effusion procédant de cette plénitude, est signifiée par les paroles précédentes : *Du sein de celui qui croît en moi, il sortira des fleuves d'eau vive.*

venit ad eum nocte,
qui unus erat ex ipsis:
51. Numquid lex nostra
judicat hominem,
nisi prius audierit ab
ipso, et cognoverit
quid faciat?

pondre : Lorsque nous l'aurons en notre puissance, nous l'interrogerons, et nous l'entendrons. On a donc tout lieu de croire que leur dessein était de mettre à mort le Sauveur sans aucune forme de procès, puisqu'au lieu de faire cette réponse, qui aurait fermé la bouche à Nicodème, ils furent réduits

52. Responderunt,
et dixerunt ei: Num-
quid et tu Galilæus es?
Scrutare Scripturas,
et vide quia a Galilæa
propheta non surgit.
53. Et reversi sunt
unusquisque in do-
mum suam.

à lui dire des injures. « Etes-vous donc aussi Galiléen ? » lui répondirent-ils. « Examinez les Ecritures, et apprenez que de la Galilée il ne vient point de prophète. Et chacun s'en retourna chez soi². »

Il est vrai qu'on ne trouve dans l'Ecriture aucun prophète qui soit sorti de Galilée; mais on y voit encore moins qu'il ne devait jamais y en avoir. Qui empêchait que Dieu n'en suscît dans ce pays comme dans les autres? Ainsi, sans chicaner sur la patrie, il n'y avait qu'à examiner si celui-ci était prophète, ou s'il ne l'était pas : mais cette raison si mauvaise, que s'en contenter c'était avouer équivalement qu'on reje-

¹ Ils partent tous de ce principe, *il est Galiléen*. Les Juifs proprement dits, c'est-à-dire ceux de la province de Judée, et principalement ceux de Jérusalem. méprisaient fort les Galiléens. C'était pour cette raison que les ennemis du Sauveur affectaient de l'appeler par ce nom, persuadés, et en cela ils ne se trompaient pas qu'un nom méprisant est le moyen le plus court et le plus sûr de décréditer dans l'esprit du peuple les personnes les plus respectables. Les Juifs continuèrent depuis à désigner Jésus-Christ par ce nom, et c'est d'eux que l'avait appris Julien l'Apostat, le cerveau peut-être le plus déréglé qui ait jamais été ceint du diadème, quoi qu'en disent ses panégyristes, qui n'ont pu l'être que par un pareil déréglement.

² Un homme de bien, dans le conseil des méchants, ne les ramènera jamais à la raison et à l'équité; mais en la leur présentant dans un jour si clair qu'ils ne puissent pas en éluder l'évidence, il déconcerte leurs projets, et en suspend au moins l'exécution. L'injustice est désarmée lorsqu'on lui a ôté toute couleur de justice. On ne peut pas toujours y réussir; mais, quand on le peut, on le doit; et la crainte ou même la certitude d'encourir leur haine n'est pas une raison qui en dispense.

taît Jésus-Christ sans raison ; cette raison, dis-je , était plus que suffisante à des cœurs passionnés ; et, à cet égard, il n'y a pas de différence à faire de l'homme éclairé à l'homme grossier. Ceux qui l'alléguaient étaient sans contredit la partie de la nation la plus polie et la plus savante. Cependant de tous ceux qui refusèrent de reconnaître le Sauveur, ce sont eux qui en donnent la raison la plus visiblement absurde, celle qu'un enfant aurait pu réfuter ; car cette populace ignorante qui prétendait qu'on ne devait pas savoir d'où viendrait le Messie, paraissait le croire sur la foi de quelques textes de l'Ecriture qui semblaient, au premier coup d'œil, présenter ce sens à l'esprit. Ceux qui disaient qu'il devait sortir de la race de David, et naître à Bethléem, disaient vrai ; et ils ne se trompaient qu'en croyant qu'au moins le second de ces deux traits ne convenait pas à Jésus-Christ. Erreur dont on ne pouvait se garantir que par une recherche curieuse de la vie du Sauveur, qui, transporté de Bethléem en Egypte aussitôt après sa naissance, et de là amené en Galilée, où il demeura depuis son retour d'Egypte jusqu'au commencement de sa mission, donnait lieu de croire qu'il était natif de cette province. Ils se trompaient donc, et ce qui rendait leur erreur inexcusable devant Dieu, c'est que les miracles de Jésus-Christ les obligeaient à souscrire à la vérité de tout ce qu'il déposait de lui-même, et les forçaient à rechercher en lui les caractères du Messie, qui ne s'apercevaient pas d'abord, mais qui ne pouvaient échapper à une exacte recherche. Mais enfin leur erreur n'était pas sans quelque apparence de raison, au lieu que celle des Pharisiens n'en avait pas la moindre apparence ; car rejeter Jésus-Christ uniquement parce qu'il n'avait pas encore paru de prophètes de Galilée, c'était, ainsi qu'on l'a déjà dit, prétendre ou que Dieu ne pouvait pas ou qu'il ne devait jamais en susciter de ce pays. Le premier est trop visiblement faux : d'où savait-on le second ? C'était établir conséquemment qu'on aurait dû rejeter comme faux prophètes tous ceux qui furent les premiers prophètes de leur pays. Quoi de plus absurde ? Voilà pourtant sur quoi se

fondaient ceux qui étaient les maîtres et les docteurs en Israël. Ce qui montre, comme on l'a dit encore, que même chez les personnes éclairées, lorsqu'elles se sont laissé malheureusement prévenir, la déraison la plus palpable peut tenir lieu de raison, et se tourner en démonstration; car le reproche d'ignorance qu'ils paraissent faire à Nicodème ne vient que de ce qu'il ne sent pas, comme eux, la force de ce raisonnement : Il n'y a jamais eu de prophètes de Galilée, il n'y en aura donc jamais.

J. 8, † 1. Jesus autem perrexit in montem Oliveti.

« Cependant, comme il se faisait tard, Jésus s'en alla au mont d'Olivet, » ainsi appelé à cause des plants d'oliviers dont il était couvert. Il est au-delà du torrent de Cédron, à l'orient de Jérusalem, distant de cette grande ville de la longueur du chemin qu'il était permis de faire un jour de sabbat, c'est-à-dire de deux milles d'Italie. Lorsque Jésus séjournait à Jérusalem, il avait coutume d'y aller passer les nuits pour prier, et le traître Judas ne le savait que trop bien. Béthanie était auprès, où demeuraient Marie et Marthe avec leur frère Lazare. On sait combien cette famille était chère au Sauveur, et ce voisinage pouvait bien être une des raisons de la préférence qu'il avait donnée à cecanton. Après y avoir passé la nuit selon sa coutume, « dès

† 2. Et diluculo venit in templum, et omnis populus venit ad eum, et sedens docebat eos.

» la pointe du jour il retourna au temple, » où tout le peuple vint à lui. S'étant assis, » il les instruisait, » lorsqu'il fut interrompu par une nouvelle machine que ses ennemis avaient dressée contre lui, mais qu'il n'eut pas de peine à tourner contre eux, comme on va le voir.

3. Adducunt autem Scribæ et Pharisei

« Les Scribes et les Pharisiens¹ lui

¹ Cette histoire n'est pas dans la plupart des anciens manuscrits grecs : cependant on la trouve dans quelques-uns d'une très-grande antiquité, et dans presque tous les anciens manuscrits latins. A ne consulter que les règles de la critique, il serait assez incertain si elle est véritablement de l'Écriture. Calvin croit y reconnaître l'esprit de Dieu ; Bèze ne l'y reconnaît pas : libre à leurs disciples d'en croire celui des deux qu'ils voudront. Il n'en est pas ainsi des catholiques. l'Eglise a fixé sur ce point leur croyance par le décret du concile de Trente,

» amenèrent une femme surprise en adul- mulierem in adulterio
 » tère, et la mirent au milieu de l'assem- deprehensam : et sta-
 » blée. Maître, dirent-ils à Jésus, on vient tuerunt eam in medio,
 » de surprendre cette femme en adultère : 4. Et dixerunt ei : Ma-
 » or, Moïse nous a ordonné dans la loi de gister, hæc mulier
 » lapider ces sortes de personnes. Que modo deprehensa est
 » dites-vous là-dessus ? C'était pour le in adulterio. 5. In le-
 » tenter qu'ils disaient cela, afin de pou- ge autem Moyses man-
 » voir l'accuser, » ou de prévarication, s'il entreprenait de davit nobis hujusmo-
 modérer la rigueur de la loi, ou de contradiction avec lui- dilapidare: Tu ergo
 même, s'il était d'avis qu'on usât de toute la rigueur de la loi, quid dicis? 6. Hoc
 lui qui jusqu'alors avait toujours paru plein d'indulgence et autem dicebant ten-
 de compassion pour les pécheurs. Jésus, qui connaissait leurs tantes eum, ut possent
 desseins, et qui ne voulait pas leur répondre, fit d'abord ce accusare eum.
 qu'on a coutume de faire lorsqu'on veut éluder une question importune ou captieuse : on paraît n'y pas faire attention, parce qu'on a l'esprit distrait par quelque autre pensée. Ce fut donc à cette intention que, « se cour-
 » bant, il écrivait sur la terre avec le 'Ibid. Jesus autem
 » doigt². » Ses ennemis ou ne le compri- inclinans se deorsum,
 digito scribebat in
 terra.

qui oblige à recevoir comme livres de l'Ecriture tous ceux dont il a fait l'énumération, et de les recevoir avec toutes leurs parties, tels qu'ils se trouvent dans l'ancienne Vulgate. Or, l'Evangile de S. Jean est un de ces livres ; dans la Vulgate, l'histoire de la femme adultère fait partie de l'Evangile de S. Jean. Nous savons donc ce qu'il faut croire, parce que nous savons à qui il faut croire.

²On ignore ce qu'il écrivait. A peine sait-on s'il formait des lettres, ou s'il ne faisait que tracer des lignes, quoi que le premier soit plus que probable, parce qu'il est dit qu'il écrivait. Cependant on a dit, non-seulement qu'il écrivait, mais encore ce qu'il écrivait. Bien des gens assurent que c'étaient les péchés secrets des accusateurs de la femme adultère : où l'ont-ils appris ? Ils ajoutent que c'est ce qui obligea ces pécheurs démasqués à faire l'un après l'autre : ceci paraît faux ; car l'évangéliste ne dit pas qu'ils se retirèrent après avoir vu ce que Jésus écrivait, mais après avoir entendu ce qu'il disait. D'autres pensent que le Sauveur se contenta d'écrire quelque sentence courte et énergique, propre à confondre ces téméraires accusateurs, par exemple, ces paroles de Jérémie, chap. 21 : *Terre, terre, écrivez que ces hommes sont réprouvés* ; ou bien celles-ci qu'il avait déjà dites dans une autre occasion : *Hypocrites, ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil, ensuite vous penserez à ôter la paille qui est dans l'œil de votre frère*. Une seule chose est certaine, c'est qu'on ignore ce qu'il écrivait.

rent pas, ou voulurent forcer la réponse qu'ils croyaient devoir fournir matière à leurs calomnies, et dont sa bonté cherchait

à leur épargner la confusion. « Comme ils » persistaient donc à l'interroger, il se redressa, et leur dit : Que celui de vous » qui est sans péché lui jette la première pierre; et se courbant une seconde fois, » il écrivait sur la terre. » Le trait avait

porté coup, et cette parole, accompagnée de la lumière qui découvrit à ces faux zélateurs tous les crimes de leur conscience impure, produisit son effet sur-le-champ. « L'ayant

9. Audientes autem » entendue, ils s'en allèrent l'un après » unus post unum exi- » l'autre, les anciens les premiers, *comme* » bant. incipientes a » *mieux avisés* ou *plus criminels*, de sorte » senioribus; et reman- » qu'il ne resta que Jésus, et la femme qui » sit solus Jesus, et mu- » était au milieu. Alors Jésus, se redres- » lier in medio stans. 10. » sant, lui dit : Femme, où sont les gens » Erigens autem se Je- » qui vous accusaient? Personne ne vous » sus, dixit ei : Mulier, » a-t-il condamnée? Personne, Seigneur, » ubi sunt qui te accu- » dit-elle. Jésus répondit : Je ne vous » sabant? Nemo te con- » condamnerai pas non plus. Allez, et ne » demnavit? 11. Quæ » péchez plus désormais. » Ainsi, par la » dixit : Nemo, Domine. » vertu d'une seule parole, on vit tout à la fois la miséricorde » Dixit autem Jesus : » exercée et la loi respectée, la pécheresse délivrée et son libé- » Nec ego te condemna- » rateur justifié, l'hypocrisie démasquée et la malice confondue, » bo : vade, et jam am- » Jésus victorieux et tous ses ennemis en fuite.

CHAPITRE XXXVI.

Autre discours de Jésus-Christ aux Juifs. — Il rend témoignage de soi même. —

Mort dans le péché. — Esclavage du péché : on n'en est affranchi que par le Fils.

12. Iterum ergo lo- » Débarrassé de cette troupe importune, » cutus est eis Jesus, di- » Jésus parla de nouveau au peuple, et » cens : Ego sum lux » lui dit : Je suis la lumière du monde.

- » Celui qui me suit ne marche pas dans me, non ambulat in
 » les ténèbres, mais il aura la lumière de tenebris, sed habebit
 » la vie' . » lumen vitæ.

On convient que de si magnifiques paroles ne devaient pas être avancées sans preuves ; et l'on doit convenir aussi que ce qui prouvait en général la divinité de la mission du Sauveur, prouvait en même temps la vérité de toutes ses paroles. Mais qui jamais avait exigé la preuve par témoins d'une mission extraordinaire et divine ? C'est Dieu qui doit l'attester ; et s'il ne le faisait pas, le témoignage de tous les hommes y serait insuffisant. Les Juifs avaient reconnu à cette marque tous les prophètes, à commencer par Moïse. Dieu avait scellé leur mission du sceau de sa toute-puissance : c'en était bien assez, et on ne s'était pas avisé de leur en demander davantage. Et, en effet, on sent l'absurdité qu'il y aurait eu à demander à Moïse, après la division des eaux de la mer Rouge, qu'il prouvât par deux témoins la divinité de sa mission. Jésus-Christ, après tant de miracles, était au moins dans le même cas. Cependant ses ennemis n'eurent pas honte de lui faire cette misérable chicane. « Les Pharisiens lui di-
 » rent donc : Vous rendez témoignage de
 » vous-même ; votre témoignage n'est pas
 » légitime. Jésus leur répondit : Quoique
 » je rende témoignage de moi-même, mon
 » témoignage est légitime, parce que je
 » sais d'où je suis venu et où je vais. Mais
 » vous, vous ne savez d'où je viens ni où je
 » vais. »

13. Dixerunt ergo ei
 Pharisei : Tu de te
 ipso testimonium per-
 hibes : testimonium
 tuum non est verum.
 14. Respondit Jesus,
 et dixit eis : Et si ego
 testimonium perhibeo
 de me ipso, verum
 est testimonium me-
 um : quia scio unde
 veni, et quo vado : vos
 autem nescitis unde
 venio, aut quo vado.

Il venait du ciel, et il devait retourner au ciel ; c'est ce qu'il insinue au moins par ces paroles. Mais il leur fait entendre en même temps que son témoignage ne peut venir que du ciel ; qu'il ne faut donc pas s'arrêter à lui chercher des témoins sur la terre, parce que ceux qui l'habitent voient tout au plus ce

» Ainsi appelée parce qu'elle conduit à la vie de la gloire, ou bien parce que
 dès à présent elle donne la vie et la grâce. Les deux sont vrais, et on peut l'en-
 tendre dans ces deux sens, dont l'un n'exclut pas l'autre.

qui est à la portée de leurs yeux, et que les choses célestes étant si fort au-dessus de leurs sens, ils sont hors d'état d'en constater l'existence, et dès lors incapables d'en rendre un témoignage certain. C'est ce que signifient plus expressément

J. 8, v. 15. Vos secundum carnem iudicatis.

les paroles suivantes : « Vous autres hommes, vous jugez selon la chair, » qui ne

peut juger que de ce qui tombe sous les sens charnels.

Ego non iudico quemquam.

« Pour moi, dit-il, je ne juge de personne. » Ce qui ne veut pas dire qu'il ne fit

pas le discernement des hommes, lui qui, par la lumière divi-

« J. 2, v. 15. Ipse enim sciebat quid esset in homine.

ne, « connaissait parfaitement ce qui était dans l'homme ; » mais ce discernement

était tout intérieur, et Jésus-Christ ne le produisait pas par un jugement extérieur qu'il a toujours eu droit de prononcer, mais qu'il a réservé pour son second avènement, suivant ce

J. 3, v. 17. Non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut iudicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum.

que lui-même a dit parlant du premier avènement : « Dieu n'a pas envoyé son Fils

8, v. 16. Et si iudico ego, iudicium meum verum est : quia solus non sum, sed ego, et qui misit me Pater. 17. Et in lege vestra scriptum est, quia duorum hominum testimonium verum est. 18. Ego sum qui testimonium perhibeo de me ipso : et testimonium perhibet de me qui misit me Pater.

« dans le monde pour juger le monde, » mais pour le sauver. Mais, ajoute-t-il, si je jugeais, mon jugement serait légitime, parce que ce n'est pas moi seul, mais moi et mon Père qui m'a envoyé : et il est écrit dans la loi que le témoignage de deux personnes est légitime. C'est moi qui rends témoignage de moi-même ; et mon Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi. »

Cependant celui qui est le sujet du témoignage ne peut pas être un des témoins, et, suivant la disposition de la loi, ces deux témoins n'en faisaient qu'un. Cela est vrai dans les cas ordinaires ; mais on était visiblement dans le cas de l'exception. C'est celui où le sujet de la déposition aurait commencé par prouver invinciblement que tout ce qu'il déposera de lui-même sera conforme à la vérité. Dans ce cas, qui a été celui de tous les envoyés de Dieu, un homme peut rendre témoignage de lui-même, et on doit le croire, puisqu'il a prouvé

d'avance qu'il dira la vérité. Il est inutile de répéter que personne n'a eu cet avantage d'une manière si sensible ni dans un degré si éminent que Jésus-Christ. Et il faut bien que , dans ce moment, les Juifs aient senti malgré eux cette vérité , puisqu'au lieu de lui opposer, comme il était naturel qu'ils le fissent, que l'intéressé ne peut pas témoigner dans sa propre cause, et qu'il lui fallait chercher un autre témoin, s'il voulait en produire deux, « ils lui dirent donc, com- 19. Dicabant ergo
 » *me ne sachant plus que répondre* : Où est *tunc ?*
 » votre père ? » Jésus en avait dit assez pour le faire connaître à ceux qui avaient le cœur droit; et il ne voulait pas le faire connaître plus qu'il n'avait fait à ceux qui ne cherchaient à le faire parler que pour trouver dans ses paroles matière à de nouvelles calomnies. Ainsi, sans s'expliquer davantage, il répondit : « Vous ne savez ni qui je suis, *Ibid. Respondit Je-
 » ni qui est mon Père. Si vous saviez qui sus : Neque me scitis,
 » je suis, peut-être sauriez-vous aussi qui neque Patrem meum.
 » est mon Père ¹. Jésus parla de la sorte Si me sciretis, forsitan et Patrem meum
 » dans le trésor, lorsqu'il enseignait au sciretis. 20. Hæc verba
 » temple. » C'en était le lieu le plus fréquenté, celui où il y locutus est Jesus in
 » avait pour lui plus de risque à parler, parce que c'était celui où gazophylacio docens
 » il était plus facile de l'arrêter. Cependant *Ibid. Et nemo ap-
 » personne ne mit la main sur lui, parce prehendit eum, quia
 » que son heure n'était pas encore venue. » necdum venerat hora
 » ejus.* }*

Ses ennemis n'en abandonnèrent pas pour cela le dessein. Ils cherchaient toujours le moyen de se saisir de sa personne. La connaissance qu'il eut qu'ils y pensaient encore au moment où il leur parlait, fut apparemment la raison qui lui fit répéter les paroles qu'il avait déjà dites lorsqu'ils avaient envoyé des archers pour le prendre. « Il leur dit 21. Dixit ergo iterum
 » donc une seconde fois : Je m'en vais, et *eis Jesus : Ego vado
 » et quæretis me :*

¹ Si vous reconnaissez que je suis le Messie et le Christ, peut-être parviendriez vous à connaître et à croire que Dieu est mon Père, et que, de toute éternité, je suis le Fils de l'Éternel. On peut absolument croire le premier sans croire le second, témoins les Ariens et les Sociniens. Sur le *peut-être* voyez la note 4 de la page 67.

» vous me chercherez ; » à quoi il ajouta cette menace qu'il ne

Ibid. Et in peccato vestro moriemini. Quo ego vado, vos non potestis venire. leur avait pas encore faite : « Et vous mourrez dans votre péché. Où je m'en vais, » *dit-il encore*, vous ne sauriez y venir. »

Ces hommes endurcis ne parurent faire attention qu'à ces derniers mots, auxquels ils donnèrent un sens qui n'était que trop bien assorti aux dispositions sanguinaires où ils étaient alors.

22. Dicebant ergo Judæi : Numquid interficiet semetipsum, quia dixit : Quo ego vado, vos non potestis venire ?

• Les Juifs disaient donc : N'est-ce pas » qu'il se tuera lui-même, qu'il dit : Où je » m'en vais vous ne sauriez y venir ? »

Jésus écarta ce sens funeste en leur déclarant, quoiqu'en termes mystérieux, le lieu où il devait retourner et la raison pour laquelle ils ne pourraient pas l'y

23. Et dicebat eis : Vos de deorsum estis, ego de supernis sum. Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo.

• Vous autres, leur dit-il, vous » êtes d'ici-bas, et moi je suis d'en » haut : vous êtes de ce monde, et moi » je ne suis point de ce monde. » Il

n'en était ni d'origine ni d'affection, et les Juifs en étaient de ces deux manières ; et comme il est naturel que chaque chose retourne au lieu d'où elle tire son origine et vers lequel elle a sa pente, leur terme devait donc être le centre de la terre ; et le sien, la sublimité des plus hauts cieux. Or, entre ces deux termes, un chaos immense forme une barrière insurmontable. Mais, afin qu'ils ne puissent pas ignorer la cause du malheur effroyable dont ils sont menacés,

24. Dixi ergo vobis quia moriemini in peccatis vestris : si enim non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro.

Jésus reprend et continue ainsi : « Je vous » ai donc dit que vous mourrez dans vos » péchés ; car si vous ne croyez pas que » je suis *ce que je suis en effet*, vous » mourrez dans votre péché¹. Qui êtes-

¹ Lorsque Jésus-Christ dit : *Vous mourrez dans votre péché*, le péché particulier dont il parle est celui d'infidélité. Mourir dans celui-ci c'est mourir dans tous les autres, parce que, comme il ne peut y avoir ni justification ni rémission sans la foi, celui-ci demeurant, les autres demeurent. Voilà pourquoi Jésus-Christ a pu dire indifféremment : *Vous mourrez dans vos péchés, et, Vous mourrez dans votre péché*.

- » vous? lui dirent-ils. Jésus leur répondit: 25. Dicebant ergo ei : Tu quis es? Dixit eis Jesus : Principium, qui et loquor vobis. 26. Multa habeo de vobis loqui, et judicare. Sed qui me misit, verax est : et ego quæ audivi, hæc loquor in mundo.
- » Le principe, moi qui vous parle¹. *Quoi-que je ne vous reproche actuellement qu'un seul péché*, j'ai bien des choses à dire de vous et à condamner en vous.
- » Mais celui qui m'a envoyé dit toujours la vérité, et ce que j'ai appris de lui, c'est ce que je publie dans le monde. » Vous devriez donc avoir en moi la créance que vous lui devez à lui-même.
- « Et ils ne comprirent pas qu'il parlait de Dieu son Père. » 27. Et non cognoverunt quia Patrem ejus dicebat Deum.

Puis, revenant à la question qu'ils venaient de lui faire entendre, il fit voir qu'il ne voulait pas leur donner alors une connaissance plus distincte de ce qu'il était, qu'il ne l'avait fait par ses paroles précédentes, parce qu'il se réservait de la leur donner dans un autre temps. « Il leur dit 28. Dixit ergo eis : Cum exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum, et a me ipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor : 29. Et qui me

» donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous saurez alors qui je suis, et que de moi-même je ne fais rien; » mais que je dis les choses comme le Père

¹ C'est le texte rendu à la lettre : on l'explique fort diversement. Selon plusieurs, Jésus-Christ répond : *Je suis le principe de toutes choses, moi qui vous parle*. Selon d'autres, il dit : *Je suis ce que je vous ai dit dès le commencement*. Cette explication est la plus conforme au texte grec. D'autres traduisent : *Avant toutes choses, faites attention à ce que je vous dis*. On ferait un juste volume des raisons qui appuient ces différentes interprétations et des difficultés qui s'y rencontrent ; et, tout bien considéré, on serait encore incertain à laquelle on doit donner la préférence : c'est ce qui a déterminé à ne rendre que les propres paroles, sans chercher à dissiper les ténèbres mystérieuses dont il a plu à Dieu de les envelopper. Cependant, comme rien n'est inutile dans l'Ecriture, il est naturel de croire que Dieu y découvre aux âmes pieuses qui la méditent des sens qu'il laisse ignorer aux savants qui l'interprètent. Dieu, qui veut que les hommes soient instruits par les hommes, se réserve néanmoins de leur enseigner par lui-même des vérités que les hommes ne sauraient leur apprendre, et qui rendent à certains égards les disciples plus savants que les maîtres. C'est la manne cachée qui n'est connue que de ceux qui en sont nourris, et l'accomplissement de cette parole du Psalmiste : *J'ai plus compris que tous ceux qui m'ont enseigné*. Ps. 118. Voyez sur les textes obscurs la note 6 de la page 75 du présent volume.

misit, mecum est, et non relinquit me solum : quia ego, quæ placita sunt ei, facio semper.

» me les a enseignées. Celui qui m'a envoyé est avec moi, il ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît ¹. » L'exaltation dont il vient de parler exprime le genre de mort qu'ils devaient lui faire souffrir. Elle fut suivie, selon ce qu'il avait prédit, de la conversion d'une partie considérable de la nation; et l'effet en fut si prompt, qu'à peine eut-il expiré, et lorsqu'il était encore attaché à la croix, plusieurs des assistants se frappèrent la poitrine et confessèrent qu'il était vraiment le Fils de Dieu. C'était principalement en cette qualité qu'ils devaient le reconnaître, et la croix les y força par un miracle incompréhensible de la toute-puissance de Dieu, qui tira des ombres de la mort la lumière qui devait éclairer le monde, et la gloire de son Fils de l'infamie du dernier supplice.

Il semble que la vertu de sa croix opérait d'avance; car
 30. Hæc illo loquente, multi crediderunt in eum. » sur ce discours, plusieurs crurent en lui. » On en sera peut-être surpris, à cause de la profondeur presque impénétrable de ses paroles. A peine les entendons-nous en les lisant et en les étudiant, nous qu'on peut dire en avoir la clef dans la connaissance distincte que nous avons d'ailleurs des principes du christianisme; que pouvaient y comprendre ceux qui n'avaient aucune idée des vérités que nous avons tant de peine à y démêler? Ceci a fait croire, avec assez de fondement, que Jésus-Christ, pour mettre ses instructions à la portée de ses auditeurs, leur donnait beaucoup plus d'étendue qu'elles n'en ont dans le texte sacré, et que ce qui nous en est resté n'en est que le précis. On conçoit ainsi comment ce qui est obscur pour nous qui le lisons a pu être clair à ceux qui l'entendaient; et on trouve de

¹ L'unité de nature rend le Père inséparable du Fils; mais Dieu s'attache inséparablement à ceux qui font toujours ce qui lui plaît; et, n'y eût-il que cette raison, il aurait été inséparable de Jésus-Christ. C'est ce que le Sauveur apprend ci à tous les justes, qui doivent trouver une douceur inexprimable et un courage supérieur à tout dans cette consolante réflexion : Dieu est avec moi, et il ne me laissera jamais seul lorsque je m'efforcerai de faire ce qui lui plaît.

la raison dans la foi de ceux qui crurent : quoique, dans la supposition même que les paroles du Sauveur n'auraient pas été comprises, il y avait toujours une raison de croire qui laisse sans motif et sans excuse l'infidélité de ceux qui ne crurent pas ; ce sont les miracles qui, comme on l'a déjà dit, obligeaient à croire sans comprendre.

Mais il est besoin d'instruire et de fortifier les nouveaux prosélytes. « Jésus dit donc à ces Juifs qui
 » crurent en lui : Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez effectivement mes disciples. » Car on ne l'est pas encore par un acquiescement passager ; il y faut une persuasion constante. S'il y a pour cela bien des sacrifices à faire, ils ne seront pas sans récompense. L'intelligence suivra la foi ; et parce que vous aurez commencé par croire, pour prix de cette humble et prompte docilité, « vous
 » connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. »

Les enfants des Patriarches se tinrent offensés de ce terme d'affranchir. « Nous sommes, lui répondirent-ils, de la race d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne. Comment nous dites-vous : Vous serez affranchis ? » Ils auraient parlé avec plus de vérité s'ils avaient parlé avec plus de modestie. Ces hommes, si fiers de leur liberté, avaient été esclaves en Egypte et à Babylone, et ils étaient actuellement asservis aux Romains. Mais Jésus-Christ voulait leur apprendre qu'il y a une servitude plus honteuse que cette servitude extérieure et passagère, qui n'est pas incompatible avec la liberté des enfants de Dieu. Ce fut donc afin de les mieux assurer de cette importante vérité, et pour qu'elle fit plus d'impression sur leurs esprits, que « Jésus » leur répondit *avec une espèce de serment* : En vérité, en vérité, je vous le dis : quiconque pèche est esclave du péché².

31. Dicebat ergo Jesus ad eos qui crediderunt ei Judæos : Si vos manseritis in sermone meo, vere discipuli mei eritis.

32. Et cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos.

33. Responderunt ei : Semen Abraham sumus, et nemini servivimus unquam : quomodo tu dicis : Liberi eritis ?

34. Respondit eis Jesus : Amen, amen dico vobis quia omnis qui facit peccatum, servus est peccati. 35.

² L'apôtre S. Pierre en donne la raison. « Celui, dit-il, qui s'est laissé vaincre,

Servus autem non manet in domo in æternum : Filius autem manet in æternum. 36. Si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.

» Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; mais le Fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres ! »

CHAPITRE XXXVII.

Suite du discours. — Juifs enfants d'Abraham selon la chair, enfants du démon par l'imitation. — Jésus-Christ avant Abraham. — Les Juifs veulent le lapider.

Ce qui précède s'adresse, au moins en partie, à ceux qui avaient cru au Sauveur ; il n'en est pas de même des paroles qui suivent immédiatement. Quoiqu'il ne paraisse pas que Jésus-Christ ait interrompu son discours, il y traite cepen-

» devient l'esclave de son vainqueur. » Dans ces paroles, comme dans celles de Jésus-Christ, le péché est personnifié pour ainsi dire, et représenté d'abord comme un ennemi avec qui l'on est en guerre, et ensuite comme un maître ou plutôt comme un tyran après sa victoire. On en est esclave en plusieurs manières différentes : 1^o par l'asservissement au péché même. La volonté n'a presque plus de forces pour lui résister, et l'habitude de le commettre en est devenue une espèce de nécessité. 2^o Par l'asservissement au démon, le père du péché et le tyran de tous les pécheurs, sur lesquels il acquiert des droits qu'il commence à exercer dans cette vie, et qui le rendront éternellement le maître et le bourreau de leurs corps et de leurs âmes. 3^o On est asservi au péché, et l'on en est en un sens l'esclave éternel, par l'impossibilité absolue de rompre ses chaînes, toutes les forces des créatures n'y suffisant pas, et Dieu seul pouvant le faire par la toute-puissance de sa grâce. O pécheur ! fussiez-vous libre, fussiez-vous le maître de tous les hommes, vous n'êtes pourtant qu'un vil esclave et le dernier des esclaves, si vous êtes le plus grand des pécheurs.

⁴ Ni Abraham, ni Moïse, ni les Prophètes n'avaient eu le pouvoir de les affranchir. Eux-mêmes n'avaient pu être affranchis que par le Fils de Dieu. D'esclaves il les avait rendus enfants, en les associant par grâce à la filiation divine que lui seul possède par nature. C'est à ce titre, qu'eux et tous les justes qui ont été et qui seront avant et après l'Incarnation, demeureront éternellement dans la maison, c'est-à-dire dans l'alliance de Dieu, dont les Juifs incrédules sont déjà visiblement exclus, dont les pécheurs impénitents le sont invisiblement au moment de la mort, et dont les uns et les autres le seront visiblement et avec le plus grand éclat au jour du jugement, jour auquel le dernier et universel discernement des enfants et des esclaves se fera en la présence de toutes les créatures.

dant ses auditeurs d'homicides du démon. On ne conçoit pas comment de pareils reproches pouvaient convenir à ces nouveaux fidèles; ceci ne peut s'expliquer que d'une de ces deux manières. Ou les fidèles étaient mêlés dans la foule des incrédules, où l'œil de Jésus-Christ savait bien les démêler, quoiqu'il ne parût rien qui les distinguât aux yeux des hommes. Dans cette supposition, le commencement du discours a pu s'adresser à eux, et la suite aux autres. Ou bien ces fidèles d'un moment, irrités de ce qu'il semblait les traiter d'esclaves, avaient passé tout à coup de la foi à sa doctrine, à la haine de sa personne, et au dessein d'attenter à sa vie. Ceci ne paraîtra pas impossible à ceux qui connaissent le génie de la multitude, et les étranges révolutions qu'un seul mot mal entendu peut y faire en un instant. Cependant la première de ces deux explications est la plus naturelle et la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, Jésus continua de parler ainsi :

« Je sais que vous êtes enfants d'Abraham, mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole n'est point reçue parmi vous. Je parle de ce que j'ai vu en mon Père; et vous, ce que vous avez vu en votre père, vous le faites. »

J. 8, v. 37: Scio quia filii Abraham estis; sed queritis me interficere, quia sermo meus non capit in vobis. 38. Ego quod vidi apud Patrem meum, loquor, et vos quæ vidistis apud patrem vestrum facitis.

Il leur donne à entendre qu'outre Abraham, qui était leur Père selon la chair, et qui était aussi le sien, de part et d'autre on avait encore un autre Père dont on prenait l'esprit et dont on copiait les œuvres. Dieu, qui est le Père de Jésus-Christ par nature, était aussi son Père dans le sens que nous venons de dire. On devine aisément de qui ces hommes pervers étaient les enfants du côté de l'imitation et de la ressemblance. Mais, comme ils n'avaient alors qu'Abraham dans l'esprit,

« ils répondirent en lui disant *pour la seconde fois* : Notre père, c'est Abraham. » Si vous êtes les enfants d'Abraham, leur dit Jésus, faites *donc* les œuvres d'Abraham. Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la

39. Responderunt, et dixerunt ei : Pater noster Abraham est. Dicit eis Jesus : Si filii Abraham estis, opera Abraham facite. 40. Nunc autem queritis me interficere, hominem qui veritatem vobis locutus sum,

quam audivi a Deo :
hoc Abraham non fecit. 41. Vos facitis opera patris vestri.

- » vérité que j'ai apprise de Dieu ; ce n'est
- » point ce qu'a fait Abraham. Vous faites
- » les œuvres de votre père. »

Alors ils comprirent enfin qu'il ne s'agissait plus de la filiation charnelle, mais de celle qui est selon l'esprit. Comme ils crurent qu'ils avaient droit de se glorifier de celle-ci encore

Ibid. Dixerunt itaque ei : Nos ex fornicatione non sumus nati : unum patrem habemus Deum.

- plus que de l'autre, « ils répondirent *fiè-*
- » *rement* : Nous ne sommes point des en-
- » fants de fornication ; nous avons un
- » seul père qui est Dieu. »

Le mot de *fornication* est employé si souvent dans l'Écriture pour signifier l'idolâtrie, qu'apparemment il s voulaient dire qu'ils n'étaient point idolâtres, parce qu'ils donnent ceci pour preuve que Dieu seul est leur Père. Mais la croyance d'un seul Dieu n'y suffit pas. Les Juifs d'à présent, les impies que nous nommons déistes, les démons même, ne connaissent qu'un seul Dieu, et ils n'en sont pas pour cela les enfants. On ne le sera jamais qu'en ajoutant l'amour à la connaissance et à la foi d'un Dieu, celle d'un Jésus-Christ son Fils et son envoyé. La foi véritable, celle qui justifie, et qui donne à Dieu des enfants, porte tout entière sur ce double fondement, comme Jésus-Christ le dit ailleurs, et comme il va le leur déclarer dès à présent. « Il leur dit donc : Si Dieu

42. Dixit ergo eis Jesus : Si Deus pater vester esset, diligeretis utique me. Ego enim ex Deo processi, et veni : neque enim a me ipso veni, sed ille me misit. 43. Quare loquebam meam non cognoscitis ? Quia non potestis audire sermonem meum.

- » était votre père, vous m'aimeriez sans
- » doute, parce que je procède de Dieu et
- » que j'en suis venu. Car ce n'est pas de
- » moi-même que je suis venu, mais c'est
- » lui qui m'a envoyé. Pourquoi *donc* n'en-
- » tendez-vous point mon langage ? C'est
- » que vous ne sauriez écouter mes paroles. »

Jésus-Christ leur avait donné en effet toutes les preuves de vérité que pouvaient exiger des esprits raisonnables. Toute raison était ôtée à leur incrédulité, à qui il n'en restait plus d'autre que la haine furieuse et envenimée qu'ils lui portaient. Elle seule avait bouché les oreilles à ces *aspics*, pour qu'ils n'entendissent pas les doux accents de sa voix enchanteresse ;

et la vérité ne leur était odieuse que parce qu'ils ne pouvaient souffrir celui qui la leur disait. S'il n'est point rare de trouver parmi les hommes des exemples d'une pareille malignité, elle semble néanmoins être plus naturelle aux démons. C'est ce que le Sauveur avait tâché de leur faire entendre jusqu'alors avec les ménagements que l'on a pu remarquer; mais enfin il parle à découvert, et leur dit sans ménagement : « Vous êtes

» les enfants du démon, et vous voulez
 » accomplir les désirs de votre père. Dès
 » le commencement il fut homicide ¹,
 » et il ne se maintint pas dans la vérité.
 » aussi n'y a-t-il pas de vérité en lui ². Lors-
 » qu'il ment, c'est de son propre fonds
 » qu'il parle; car il est menteur et père du

J. 8, v. 44. Vos ex
 patre diaboli estis, et
 desideria patris vestri
 vultis facere : ille ho-
 micida erat ab initio,
 et in veritate non ste-
 tit : quia non est ve-
 ritas in eo : cum lo-
 quitur mendacium,
 ex propriis loquitur :
 quia mendax est, et
 pater ejus. 45. Ego

¹ Lorsqu'il persuada au premier homme de manger du fruit dont il avait été dit : *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez*. Ce coup fut mortel à tout le genre humain; et en le portant le démon tua tous les hommes sans exception. Il est donc l'homicide par excellence, et dans un sens le seul homicide, puisque les autres ne font que hâter l'effet inévitable du coup qu'il a porté. Ceux-ci néanmoins sont justement appelés ses enfants, parce qu'ils imitent sa méchanceté, et que, dans le même genre, ils font tout le mal qu'ils peuvent faire. Mais cette qualité convenait encore mieux aux Juifs, parce qu'en voulant donner la mort à Jésus-Christ, ils voulaient, autant qu'il était en eux, et comme S. Pierre le leur reprocha, détruire l'Auteur de la vie, celui qui, en ressuscitant tous les hommes, devait réparer pleinement le mal qu'a fait Satan. Il est vrai qu'un si grand bien devait être le fruit de sa mort; mais ils ne le savaient pas, et leur malice n'aurait pas été moins fatale au genre humain que celle de Satan, si, en ôtant la vie au Sauveur, ils avaient pu lui ôter son pouvoir.

² Il n'a plus d'inclination à dire la vérité, qui était la suite de la droiture originelle dans laquelle il avait été créé. *Il ne s'y maintint pas*, donc il l'avait eue. Les Pères se servaient de ce mot pour prouver aux Manichéens que le démon n'est pas mauvais essentiellement et par sa nature; puisqu'il ne l'a pas toujours été; et s'il est dit que, *lorsqu'il ment il parle de son propre fonds*, cela s'entend de son fonds dépravé et vicié par lui-même. Il est le père du mensonge; parce qu'il est le premier qui ait menti, et qui ait appris à mentir, soit aux hommes, soit aux mauvais anges. Il n'y a pas de vérité en lui; car, ou bien il dit faux, ou, s'il lui arrive quelquefois de dire la vérité, c'est toujours dans le dessein de tromper; ce qui a toute la malice du mensonge. On excepte les cas rares où la toute-puissance de Dieu le force à dire des vérités utiles; mais la rage qui le saisit alors fait bien voir l'opposition qu'il a pour la vérité, et la haine implacable qu'il lui porte.

autem si veritatem dico, non creditis mihi.

» mensonge. Mais, pour moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas' »

Cette opposition à la vérité est le second trait de ressemblance qu'ils ont avec celui qu'il vient d'appeler leur père. L'homicide est le premier, et il le leur avait déjà reproché, lorsqu'il leur fit connaître qu'il n'ignorait pas le dessein qu'ils avaient de le faire mourir. Mais pour donner le dernier caractère d'évidence à cette vérité, à laquelle ils opposaient une

46. Quis ex vobis arguet me de peccato? » *dit-il*, me reprochera le péché? » C'était de l'en convaincre qu'il les défiait; car, pour l'en accuser, on sait qu'ils n'avaient pas attendu qu'il leur en donnât le défi. Mais ils l'en avaient accusé sans preuves, et persuadés au fond de leurs consciences qu'ils l'en accusaient injustement. Aussi n'eurent-ils rien à répondre, et le silence auquel ce mot les réduisit laissa à Jésus-Christ le droit qu'une vie toujours pure et irrépréhensible donne à l'homme juste d'être cru sur sa parole.

Il reprend donc, et, usant de l'avantage que lui donnait leur

Ibid. Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

aveu tacite, il leur dit encore: » Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-

⁴ On lit dans le grec, *parce que* je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Le *si* de la Vulgate paraît avoir le sens du *parce que*, ce qui forme ici une difficulté. Il semble que ne pas croire quelqu'un parce qu'il dit la vérité, c'est ne pas le croire parce qu'on le croit, puisque c'est déjà le croire que d'être persuadé qu'il dit la vérité, ce qui mettrait une contradiction manifeste dans la proposition du Sauveur. Voici comment on l'explique : Jésus-Christ leur avait parlé d'eux et de lui-même; il leur avait fait des reproches humiliants, et il s'était rendu des témoignages glorieux. Ils n'avaient pas pu méconnaître la vérité des premiers, parce qu'ils en avaient la preuve dans leur conscience; mais ces reproches avaient fait sur eux l'effet qu'une correction charitable produit ordinairement sur des esprits mal faits, ils leur avaient rendu odieux celui qui les leur faisait, et d'autant plus odieux que les reproches étaient mieux fondés. Dès lors ils ne voulurent plus croire ce qu'il leur disait de lui-même, et ils le voulurent d'autant moins que ce qu'il en disait lui était plus avantageux. C'est ainsi qu'ils ne le croyaient pas, *parce qu'il* leur disait la vérité, c'est-à-dire qu'ils ne croyaient pas les vérités qui lui étaient avantageuses, parce qu'ils étaient irrités de ce qu'il leur en avait dit d'eux-mêmes dont ils étaient humiliés et confondus.

» vous pas ? » Il répond lui-même à sa question, et sa réponse est bien capable de faire trembler ceux qui n'ont ni attention ni docilité pour sa parole divine. « Celui, dit-il, qui est » *enfant* de Dieu, écoute les paroles de 47. Qui ex Deo est, » Dieu. Ce qui fait que vous ne les écou- verba Dei audit. Prop- » tez pas, c'est que vous n'êtes pas les en- tererea vos non auditis, » *fants* de Dieu. » quia ex Deo non es- tis.

La parole de Dieu n'est donc bien reçue que par ceux qui l'écoutent avec cette tendre et respectueuse docilité que des enfants bien nés ont pour les paroles de leur père. Comment auraient pu la souffrir ceux qui avaient pour père l'ennemi capital de Dieu ? Ainsi ils la rejetaient par aversion ; car ils ne pouvaient la combattre par aucune raison. Celui qui l'annonçait était le plus irrépréhensible de tous les hommes, eux-mêmes venaient de l'avouer par leur silence. Sa doctrine était toute pure et toute sainte, et des millions de miracles en étaient autant de preuves auxquelles un esprit raisonnable n'avait rien à répliquer. Que leur restait-il donc à y opposer, que des outrages, l'unique ressource de l'opiniâtreté poussée à bout, et l'aveu le plus énergique de l'extrémité où la raison l'a réduite ? « Ils répondirent donc : Ne 48. Responderunt ergo Judæi, et dixe- » ront ei : Nonne benedicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes ? 49. Respondit Jesus : Ego dæmonium non habeo ; sed honorifico Patrem meum, et vos inhono-

» disons-nous pas avec raison que vous » êtes un Samaritain et un démoniaque ? » Jésus repartit : Je ne suis point un démoniaque¹ ; mais j'honore mon Père : » et vous, vous m'avez déshonoré. Pour

¹ Jésus-Christ nie formellement qu'il soit un démoniaque. Quant au reproche d'être Samaritain, on peut dire qu'il y répond et qu'il n'y répond pas. C'était en même temps un nom de peuple et un nom de secte. Comme nom de secte, et d'une secte superstitieuse et réprouvée, il paraît y répondre, lorsqu'il dit : *J'honore mon Père* ; ce que ne faisaient pas les Samaritains. Comme nom de peuple, il ne pouvait pas le regarder comme une injure, lui qui devait réunir bientôt tous les peuples sous une même loi, et ne faire plus qu'un seul peuple du Juif. du Samaritain et du gentil. Outre qu'en général ce qui peut fournir matière à de justes reproches, ce n'est pas la nation, mais les mœurs, et qu'en quelque nation que ce soit, celui qui craint Dieu et fait des œuvres de justice est agréable à Dieu. Act. 10.

rastis me. 50 Ego autem non quero gloriam meam: est qui querat, et iudicet.

» moi, je ne cherche point ma gloire; il y a quelqu'un qui en aura soin, et qui » fera justice. »

Après cette grave et modeste réponse, l'Agneau de Dieu, si cruellement outragé, voulut bien encore annoncer à ces furieux des vérités plus agréables que celles qu'ils l'avaient forcé à leur dire jusqu'alors. Une entre autres devait leur faire sentir l'opposition infinie qui était entre lui et le premier des homicides, dont ils l'accusaient d'être possédé. Il la leur déclara en ces termes : « En vérité, en vérité

51. Amen, amen dico vobis : Si quis sermonem meum servaverit, mortem non videbit in æternum.

» je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais ¹. »

Lorsque les cœurs sont aigris, ils tournent tout en poison. Cette magnifique promesse ne fit que les irriter davantage; et parce qu'ils n'en comprirent pas le sens mystérieux, ils la traitèrent d'absurdité ou de blasphème. « Nous

52. Dixerunt ergo Judæi : Nunc cognovimus quia dæmonium habes. Abraham mortuus est, et Prophætæ; et tu dicis : Si quis sermonem meum servaverit, non gustabit mortem in æternum. 53. Numquid tu major es patre nostro Abraham, qui mortuus est? Et Prophætæ mortui sunt. Quem te ipsum facis?

» voyons bien à présent, dirent-ils, que » vous êtes un démoniaque. Abraham est » mort, les Prophètes sont morts aussi, et » vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Etes-vous plus » grand qu'Abraham notre père, qui est » mort? Les Prophètes sont morts aussi : » pour qui vous donnez-vous? »

Il va se donner pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour l'Eternel. Mais il rappelle auparavant les preuves de sa mission, et répétant ce qu'il avait dit dans une autre occasion, que, s'il se rendait témoignage à lui-même, son témoignage ne serait pas légitime, mais qu'un autre rendrait témoignage de lui, il

54. Respondit Je- répondit encore dans le même sens : « Si

¹ Il sera préservé de la mort éternelle. C'est l'interprétation commune. Ainsi ces mots, *Il ne mourra jamais*, signifient : Il recevra par la résurrection une vie qui ne sera plus suivie de la mort. D'autres l'entendent de la vie de la grâce, vie éternelle de sa nature, comme on l'a dit ailleurs, et qui ne peut jamais se perdre que par la faute de celui qui l'a reçue. Si l'on ajoute que c'est elle qui donne le droit à la vie immortelle dont la résurrection sera suivie, on aura les deux explications dans une seule.

» je me donne de la gloire, ma gloire
 » n'estrien. Celui de qui je reçois la gloire,
 » c'est mon Père que vous dites être votre
 » Dieu. Néanmoins vous ne l'avez pas
 » connu² : mais, moi, je le connais ; et si
 » je dis que je ne le connais point, je se-
 » rai un menteur comme vous l'êtes. Mais
 » je le connais, et j'obéis à sa parole.»

sus : Si ego glorifico me ipsum, gloria mea nihil est : est Pater meus qui glorificat me, quem vos dicistis quia Deus vester est. 55. Et non cognovistis eum : ego autem novi eum : et si dixero quia non scio eum, ero similis vobis, mendax. Sed scio eum, et sermonem ejus servo.

Alors revenant à Abraham qu'ils regardaient comme le plus grand des humains, il déclare en ces mots la supériorité infinie qu'il a sur lui. « Abraham votre
 » Père a désiré avec ardeur de voir mon
 » jour³, et il en a été comblé de joie. Les
 » Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore
 » cinquanteans, et vous avez vu Abraham⁴?
 » Jésus leur repartit : En vérité, en vérité,
 » je vous le dis, je suis avant qu'Abraham
 » fût fait. » Ils entrevirent dans ces courtes
 paroles l'égalité avec Dieu que Jésus-Christ s'y attribue, et, comme s'il eût blasphémé, « ils prirent
 » alors des pierres pour les lui jeter ; mais
 » Jésus se cacha⁵, et sortit du temple. »

56. Abraham pater vester exsultavit ut videret diem meum : vidit et gavisus est. 57. Dixerunt ergo Judæi ad eum : Quinquaginta annos nondum habes, et Abraham vidisti? 58. Dixit eis Jesus : Amen, amen dico vobis : antequam Abraham fieret, ego sum.

59. Tulerunt ergo lapides, ut jacerent in eum : Jesus autem abscondit se, et exivit de templo.

² Ils connaissaient Dieu en spéculation, mais ils ne le connaissaient pas, ou plutôt ils le méconnaissaient dans la pratique. Car, ne pas faire sa volonté, c'est méconnaître son autorité et ses droits ; c'est être de ceux *qui font profession de connaître Dieu, mais qui le renoncent par leurs œuvres*. Tit. 1, 16. Il y avait donc un sens dans lequel ils ne pouvaient pas dire avec vérité qu'ils connaissaient Dieu ; c'est dans ce sens que S. Jean a dit encore, 1 Ep. 2, 4 : *Celui qui dit qu'il connaît Dieu, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et il ne dit point la vérité*.

³ Soit de son vivant, par une lumière prophétique qui lui fit connaître d'avance le mystère de l'Incarnation ; soit dans les limbes, par la révélation qui lui en fut faite au moment où le Verbe s'incarna.

⁴ Jésus-Christ, suivant l'opinion commune, n'avait pas encore trente-trois ans accomplis ; ceux qui prolongent le plus les années de sa vie mortelle conviennent qu'il n'en avait pas quarante. On ne sait pas certainement la raison qui fit parler les Juifs comme s'il eût été approché de cinquante.

⁵ Il se rendit invisible, ou bien il se mêla dans la foule de manière à ne pouvoir plus être aperçu par ces furieux.

Quoique ses paroles produisissent alors des effets si étranges, on ne doit pas être surpris qu'il les ait proférées. Dès lors, elles n'étaient pas inutiles à tous, puisqu'on a déjà vu que plusieurs crurent en lui; mais, de plus, Jésus n'ignorait pas que ce qu'il disait serait écrit dans la suite; que ces mêmes expressions qui excitaient contre lui les fureurs de ses concitoyens devaient un jour lui assurer les adorations de tous les peuples.

Mais s'il n'est jamais impossible à des esprits opiniâtres d'éluder la force des paroles, et de résister à tous les discours, il y a des preuves de fait si certaines et si palpables, qu'il faut s'y rendre, ou convenir qu'on ne veut se rendre à rien. Jésus-Christ, avant de quitter Jérusalem, voulut encore en donner à ses habitants une de cette espèce. En voici le récit, ou plutôt le tableau, représenté avec des couleurs si naturelles et si vives, qu'on n'a rien voulu y mêler d'étranger, persuadé que ce que l'on y ajouterait dans le dessein de l'éclaircir ne pourrait qu'y répandre des ombres et des taches.

CHAPITRE XXXVIII.

Aveugle-né. — Jésus est le bon pasteur.

J. 9, § 1. Et præteriens Jesus vidit hominem cæcum a natiuitate: 2. Et interrogauerunt eum discipuli ejus: Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus, ut cæcus nasce-

« Jésus vit en passant un homme qui
» était né aveugle; et ses disciples lui firent cette question : Est-ce cet homme
» qui a péché, ou son père et sa mère, pour
» qu'il soit né aveugle¹? Ils n'ont point

¹ Les maux corporels peuvent être la punition des péchés des parents. *Je suis le Seigneur Dieu qui visite l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.* Exod. 20, 5. Il n'est donc pas surprenant que les disciples demandent si l'aveuglement que cet homme avait apporté du ventre de sa mère n'était pas une punition des péchés de ses parents; mais on ignore ce qu'ils pouvaient avoir dans l'esprit lorsqu'ils demandaient si ses propres péchés n'en étaient pas la cause. Croyaient-ils la préexistence des âmes, et cette opinion platonicienne avait-elle passé aux Juifs de la Judée par ceux qu'on appelait *hellénistes*, c'est-à-dire qui vivaient parmi les Grecs? Ou bien pensaient-

» péché, répondit Jésus, ni lui, ni son
 » père et sa mère²; mais c'est afin que les
 » œuvres de Dieu paraissent en sa per-
 » sonne³. Il faut, pendant qu'il est jour,

retur ? 3. Respondit
 Jesus : Neque hic pec-
 cavit, neque parentes
 ejus : sed ut mani-
 festentur opera Dei
 in illo. 4. Me oportet
 operari opera ejus

ils que Dieu punissait d'avance les péchés qu'il prévoyait devoir être commis dans la suite ? Ou enfin leur question aurait-elle ce sens que lui donnent quelques interprètes ? Celui-ci n'ayant mérité son aveuglement par aucun péché personnel, puisque l'homme ne pèche pas avant qu'il soit né, est-ce donc le péché de ses parents qui en est la cause ? On peut choisir entre ces différentes conjectures qui partagent les docteurs. Deux choses sont certaines : l'une, que les disciples n'attribuaient pas au péché originel la disgrâce de ce pauvre homme ; auraient-ils cru que tous les hommes devaient naître aveugles ou privés de quelqu'un de leurs sens ? L'autre, qu'ils étaient persuadés qu'il n'y avait point d'affliction en cette vie qui ne fût la punition de quelque péché, en quoi ils se trompaient comme on le voit par la réponse du Sauveur.

² Ils avaient péché, lui, son père et sa mère ; mais aucun de leurs péchés n'était la cause de l'aveuglement : c'est ce que signifie la réponse du Sauveur, de laquelle il suit manifestement que toutes les peines de cette vie n'ont pas le péché pour cause, et qu'il y a des afflictions qui ne sont pas des punitions. Telles furent celles de la mère de Dieu, conçue sans péché, préservée de tout péché actuel sans exception, et néanmoins transpercée d'un glaive de douleur ; et, sans qu'il soit besoin de citer un si grand exemple, telles sont les douleurs que souffrent les enfants baptisés avant qu'ils aient pu commettre aucun péché ; elles sont bien les suites du péché originel, mais elles n'en sont plus le châtiment : elles ne le punissent pas, et, dans eux, elles ne punissent rien, parce qu'il n'y a plus rien à punir ; car il n'y a plus rien à punir, s'il n'y a plus rien à expier. Or, c'est le sentiment de l'Eglise, que, dans les petits enfants qui meurent après le baptême, il n'y a plus rien qui retarde leur entrée au ciel. C'est ainsi que s'exprime le concile de Trente. Elle croit donc qu'il n'y a plus rien dans eux à expier. D'où il suit encore que, supposé qu'il n'y eût pas de péché originel, ces peines auraient pu exister, puisqu'elles se trouvent dans ceux à qui ce péché est entièrement remis quant à la coulpe et quant à la peine.

³ Jésus-Christ nous apprend qu'indépendamment du péché, la manifestation des œuvres de Dieu est une des causes des maux de cette vie. L'épreuve des justes en est une autre : *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'ange à Tobie, *il a fallu que vous fussiez éprouvé par la tentation*, c'est-à-dire par l'affliction. On ne voit pas à quoi peuvent servir les souffrances des petits enfants. Mais à qui tous les secrets divins ont-ils été révélés ? Qui sait si Dieu ne leur en tient pas compte, et si, par une miséricorde purement gratuite, il ne glorifie pas davantage ceux en qui il trouve plus que dans les autres l'image des souffrances de son Fils bien-aimé ? Cette conjecture n'est pas tout à fait sans fondement. L'Eglise paraît reconnaître dans les enfants massacrés pour la cause de la religion, une sainteté supérieure à celle des autres enfants ; cependant la volonté des premiers

qui misit me, donec dies est : venit nox, quando nemo potest operari. 5. Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi. 6. Hæc cum dixisset, expuisit in terram, et fecit lutum ex spato, et limavit lutum super oculos ejus, 7. Et dixit ei : Vade, lava in natatoria Siloe (quod interpretatur Missus). Abiit ergo, et lavit, et venit videns.

8. Itaque vicini, et qui viderant eum prius quia mendicus erat, dicebant : Nonne hic est, qui sedebat, et mendicabat ? Alii dicebant : Quia hic est. 9. Alii autem :

« que je fasse les œuvres de celui qui m'a
» envoyé¹ : la nuit vient, où l'on ne peut
» rien faire. Tant que je suis au monde, je
» suis la lumière du monde. Après ces pa-
» roles il cracha à terre, et ayant détrem-
» pé de la terre avec sa salive, il en frotta
» les yeux de l'aveugle², et lui dit : Allez
» vous laver dans le bain de Siloé (ce qui
» signifie envoyé)³. L'aveugle s'en alla
» donc, se lava, et revint avec la vue. Or,
» les gens du voisinage, et ceux qui aupara-
» vant lui avaient vu demander l'aumône,
» disaient : N'est-ce pas là celui qui se te-
» nait assis, et qui demandait l'aumône ?
» Les uns disaient : C'est lui ; les autres,
» Ce n'est pas lui, mais c'est quelqu'un

n'a pas plus de part à leur martyre, que la volonté des seconds n'en a à leurs souffrances.

¹ Jésus-Christ n'a jamais cessé d'agir. Il ne parle ici que des œuvres qu'il devait faire pendant le temps de sa demeure visible sur la terre. Les paroles suivantes, *la nuit vient, où l'on ne peut rien faire*, ces paroles, dis-je, renferment une maxime générale, qui est plus pour nous que pour lui. Ce qu'il ajoute, qu'il est *la lumière du monde*, a rapport à l'action qu'il va faire, et cette action, qui est le rétablissement de la vue corporelle, est la figure de la lumière spirituelle qu'il est venu répandre dans les âmes.

² Ce moyen était plus capable d'ôter la vue que de la rendre. Jésus-Christ voulait montrer que tous les moyens lui étaient égaux, et qu'aucun ne lui était nécessaire. Sa salive y est employée pour faire connaître les merveilleuses propriétés de son corps adorable. En la mêlant avec la terre il nous découvre la main du Créateur, qui, après avoir formé l'homme du limon de la terre, fait servir à la réparation de son ouvrage la même matière qui avait servi à sa composition. Il envoie l'aveugle au bain de Siloé, pour éprouver sa foi et son obéissance. L'une et l'autre parurent admirablement ; car il ne raisonna pas comme avait fait Naaman, lorsque le prophète Elisée l'envoya se baigner dans le Jourdain. Il reçut l'ordre, et l'exécuta sur-le-champ, sans y opposer une seule parole.

³ Dans l'application de la boue sur les yeux, S. Augustin aperçoit l'onction des catéchumènes, et dans le bain le baptême et ses effets miraculeux. Tout est mystérieux ici, jusqu'au nom de la fontaine. Il nous apprend que le seul vrai baptême, celui dont les autres n'ont pu être que la figure, c'est le baptême de l'envoyé par excellence, c'est-à-dire de Jésus-Christ.

» qui lui ressemble. Pour lui, il disait :
 » C'est moi. Ils lui dirent donc : Com-
 » ment les yeux vous ont-ils été ouverts ?
 » Il leur répondit : Cet homme qui s'ap-
 » pelle Jésus a détrem pé de la terre, m'en a
 » frotté les yeux, et m'a dit : Allez au bain
 » de Siloé, et lavez-vous. J'y ai été, je me
 » suis lavé, et je vois. Où est cet homme-
 » là ? lui dirent-ils. Il répondit : Je ne
 » sais.

» Ils menèrent ensuite aux Pharisiens
 » celui qui avait été aveugle. Or, c'était
 » le jour du sabbat que Jésus détrem pa
 » ainsi de la terre et qu'il ouvrit les yeux
 » de l'aveugle. Les Pharisiens lui deman-
 » dèrent donc à leur tour comment il avait
 » vu, et il leur dit : Il m'a mis de la boue
 » sur les yeux ; je me suis lavé, et je vois.
 » Quelques-uns des Pharisiens disaient :
 » Cet homme qui n'observe pas le sabbat
 » n'est pas de Dieu. Mais d'autres disaient :
 » Comment un homme pécheur peut-il
 » faire de tels miracles ? Et ils étaient di-
 » visés entre eux. Ils dirent donc tout de
 » nouveau à l'aveugle : Et vous, que dites-
 » vous de celui qui vous a ouvert les yeux ?
 » Il répondit : C'est un prophète. Mais les
 » Juifs ne voulurent point croire qu'il eût
 » été aveugle, ni qu'il eût reçu la vue,
 » jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son
 » père et sa mère, qu'ils interrogèrent. Est-
 » ce là, dirent-ils, votre fils que vous dites
 » qui est né aveugle ? comment donc voit-
 » il à présent ? Son père et sa mère leur
 » répondirent : Nous savons bien que c'est
 » notre fils et qu'il est né aveugle ; mais

Nequaquam, sed si-
 millis est ei. Ille vero
 dicebat : Quia ego
 sum. 10. Dicebant er-
 go ei : Quomodo a-
 perti sunt tibi oculi ?
 11. Respondit : Ille
 homo, qui dicitur Je-
 sus, lutum fecit ; et
 unxit oculos meos, et
 dixit mihi : Vade ad
 natatoria Silœ, et la-
 va. Et abii, lavi, et
 video. 12. Et dixerunt
 ei : Ubi est ille ? At-
 t : Nescio.

13. Adducunt eum
 ad Phariseos qui cæ-
 cus fuerat. 14. Erat
 autem sabbatum
 quando lutum fecit
 Jesus et aperuit ocu-
 los ejus. 15. Iterum
 ergo interrogabant e-
 um Pharisei quomo-
 do vidisset. Ille autem
 dixit eis : Lutum mihi
 posuit super oculos,
 et lavi, et video. 16.
 Dicebant ergo ex Pha-
 riseis quidam : Non
 est hic homo a Deo
 qui sabbatum non
 custodit. Alii autem
 dicebant : Quomodo
 potest homo peccator
 hæc signa facere ? Et
 schisma erat inter eos.
 17. Dicunt ergo cæco
 iterum : Tu quid dicis
 de illo qui aperuit o-
 culos tuos ? Ille au-
 tem dixit : Quia pro-
 pheta est. 18. Non cre-
 diderunt ergo Judæi
 de illo, quia cæcus
 fuisset, et vidisset,
 donec vocaverunt pa-
 rentes ejus qui vide-
 rant. 19. Et interroga-
 verunt eos, dicentes :
 Hic est filius vester,
 quem vos dicitis quia
 cæcus natus est ?
 Quomodo ergo nunc
 videt ? 20. Responde-
 rant eis parentes e-
 jus, et dixerunt : Sci-
 mus quia hic est filius
 noster, et quia cæcus
 natus est. 21. Quomo-

do autem nunc videat, nescimus; aut quis ejus aperuit oculos, nos nescimus; ipsum interrogate : ætatem habet, ipse de se loquatur. 22. Hæc dixerunt parentes ejus, quoniam timebant Judæos : jam enim conspiraverant Judæi, ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra synagogam fieret. 23. Propterea parentes ejus dixerunt : Quia ætatem habet, ipsum interrogate.

24. Vocaverunt ergo rursum hominem qui fuerat cæcus, et dixerunt ei : Da gloriam Deo. Nos scimus quia hic homo peccator est. 25. Dixit ergo eis ille : Si peccator est, nescio : unum scio, quia cæcus cum essem, modo video. 26. Dixerunt ergo illi : Quid fecit tibi ? Quomodo aperuit tibi oculos ? 27. Respondit eis : Dixi vobis jam, et audistis : quid iterum vultis audire ? Numquid et vos vultis discipuli ejus fieri ? 28. Maledixerunt ergo ei, et dixerunt : Tu discipulus illius sis : nos autem Moysi discipuli sumus. 29. Nos scimus quia Moysi locutus est Deus : hunc autem nescimus unde sit. 30. Respondit ille homo, et dixit eis : In hoc enim mirabile est, quia vos nescitis unde sit, et aperuit meos oculos : 31. Scimus autem quia peccatores Deus non audit : sed si quis Dei cultor est, et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. 32. A sæculo non est

» nous ne savons pas comment il voit à
 » présent; nous ne savons pas non plus
 » par qui ses yeux ont été ouverts. Inter-
 » rogez-le lui-même : il a assez d'âge pour
 » parler de ce qui le touche. Son père
 » et sa mère firent cette réponse, parce
 » qu'ils craignaient les Juifs. Car les Juifs
 » étaient déjà convenus entre eux que
 » si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le
 » Christ, on le mettrait hors de la synago-
 » gue : c'est pour cela que son père et
 » sa mère dirent : Il a assez d'âge,
 » interrogez-le.

« Les Juifs donc firent venir pour la se-
 » conde fois celui qui avait été aveugle,
 » et lui dirent : Rendez gloire à Dieu,
 » nous savons que cet homme est un pé-
 » cheur. Je ne sais pas, leur dit-il, si c'est
 » un pécheur, je sais seulement que j'étais
 » aveugle, et qu'à présent je vois. Sur
 » cela ils lui dirent : Que vous a-t-il fait ?
 » comment vous a-t-il ouvert les yeux ? Il
 » leur repartit : Je vous l'ai déjà dit, et
 » vous l'avez entendu; d'où vient que
 » vous voulez l'entendre une seconde fois ?
 » Avez-vous aussi envie, vous autres, d'être
 » de ses disciples : Alors ils lui dirent
 » en le maudissant : Sois-le toi-même son
 » disciple; pour nous, nous sommes di-
 » sciples de Moïse. Nous savons que Dieu
 » a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous
 » ne savons pas d'où il est. L'homme leur
 » répondit : C'est une chose admirable
 » que vous ne sachiez pas d'où il est, et
 » qu'il ait ouvert mes yeux. Or, nous sa-
 » vons que Dieu n'exauce point les pé-

» cheurs¹; mais si quelqu'un honore Dieu
 » et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il
 » exauce. Depuis que le monde existe on
 » n'a point entendu dire que personne ait
 » ouvert les yeux à un aveugle-né. Si ce-
 » lui-ci ne venait de Dieu, il ne pourrait
 » rien faire de pareil. Ils lui répondirent :
 » Tu n'es que péché dès ta naissance, et
 » tu nous fais des leçons ! Et ils le mirent
 » dehors. Jésus apprit qu'ils l'avaient mis
 » dehors, et l'ayant rencontré, il lui dit :
 » Croyez-vous au Fils de Dieu ? Il répon-
 » dit ? Qui est-il, Seigneur, afin que je
 » croie en lui ? Vous l'avez vu, lui dit Jé-
 » sus, et c'est lui-même qui vous parle.
 » Je crois, Seigneur, dit-il alors, et, se je-
 » tant à ses pieds, il l'adora. »

auditum, quia quis aperuit oculos cæci nati. 33. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam. 34. Responderunt et dixerunt ei : In peccatis natus es totus, et tu doces nos ? Et ejecerunt eum foras. 35. Audivit Jesus quia ejecerunt eum foras, et cum invenisset eum, dixit ei : Tu credis in Filium Dei ? Respondit ille, et dixit : Quis est, Domine, ut credam in eum ? 37. Et dixit ei Jesus : Et, vidisti eum, et qui loquitur tecum, ipse est. 38. At ille ait : Credo, Domine. Et procidens adoravit eum.

La foi de cet homme, comparée à l'incrédulité des autres, donna occasion au Sauveur d'annoncer deux prodiges dont le premier devait être le fruit de sa mission, et le second devait en être la suite. « Je suis venu, dit-il, 39. Et dixit Jesus :
 » encemonde, pour exercer un jugement², In iudicium ego in

¹ Dieu peut exaucer les pécheurs, lors même qu'ils lui demandent des miracles. *Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur... n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ? Alors je leur ferai cette déclaration : Je ne vous ai jamais connus : retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité.* La proposition de l'aveugle n'était donc pas tout à fait sans exception. Cependant elle a une vérité générale qui suffit pour qu'elle ait pu passer en proverbe. Et si l'on veut ne l'entendre que des miracles, on peut dire que lorsque l'aveugle parlait, elle était vraie dans toute son étendue, puisque, dans l'ancien Testament, on ne trouve aucun miracle qui ait été fait par quelqu'un qui ne fût pas reconnu pour un homme juste et saint. Ceux que Dieu a faits depuis par le ministère d'hommes vicieux, outre qu'ils ont été rares, prouvaient bien la sainteté de la doctrine qu'ils prêchaient, et non celle du prédicateur.

Généralement parlant, des miracles opérés en confirmation de la foi sont une forte présomption de la sainteté de celui qui les fait, mais ils n'en sont pas une preuve infallible.

² On appelle aussi jugements de Dieu certaines conduites de sa providence dont le secret ne nous est pas révélé. C'est de ces jugements qu'on dit ordinairement

hunc mundum videri
ut qui non vident
videant, et qui vident,
cæci fiant.

» afin que ceux qui ne voient pas voient,
» et que ceux qui voient deviennent aveu-
» gles.¹ Ces paroles faisaient allusion au
miracle qu'il venait de faire : mais la vision et l'aveuglement
qu'elles expriment devaient s'entendre dans le sens spirituel.

40. Et audierunt
quidam ex Phariseis
qui cum ipso erant,
et dixerunt ei : Num-
quid et nos cæci sum-
us ? 41. Dixit eis Je-
sus : Si cæci essetis,
non haberetis pecca-
tum : nunc vero dicitis :
Quia videmus.
Peccatum vestrum
manet.

En effet, ce fut ainsi qu'elles furent pri-
ses ; car « quelques-uns des Pharisiens
» qui étaient avec lui l'ayant entendu, lui
» dirent : Sommes-nous aussi des aveugles,
» nous autres ? Si vous étiez des aveugles,
» leur dit Jésus, vous seriez sans péché ;
» mais à présent que vous dites : Nous
» voyons clair, votre péché demeure »
sans excuse.

Ce péché est celui d'incrédulité, excusable dans ceux qui
n'ont aucune des connaissances nécessaires pour croire, mais

rement qu'il faut les adorer sans chercher à les comprendre. S. Paul en parlait
lorsqu'il disait que les jugements de Dieu sont incompréhensibles, et que ses voies
sont impénétrables. *Rom. 11.*

¹ Ce n'est pas à dire que leur aveuglement ait été une des fins de la venue
de Jésus-Christ ; mais, comme on l'a déjà dit, il en fut la suite. C'est tout ce que
signifie à cet égard la particule *afin que*, qui, dans l'usage de la langue sainte,
ne veut dire souvent rien de plus, sinon qu'une chose a été l'occasion d'une autre,
ou seulement qu'elle l'a précédée. Si la lumière imparfaite de la Loi était un
moyen de parvenir à la connaissance de l'Evangile, on peut dire en un sens
qu'elle y était aussi un obstacle. On croit voir tout, lorsqu'on voit la moitié des
choses ; et comme ce que l'on tient est bon, ce qui est meilleur et ce qui le perfec-
tionne est rejeté comme s'il le détruisait. C'est ce qui arriva aux Pharisiens, et
ce qui les rendit aveugles d'éclairés qu'ils étaient. Par la raison des contraires,
les absurdités du paganisme ne servirent pas peu à la conversion des gentils ; li-
vrés à des erreurs si palpables, ils ne crurent pas tenir la vérité, ni voir le jour
dans des ténèbres si profondes. C'est ce qui fit que, lorsque la lumière de l'Évan-
gile vint à paraître, ces aveugles, bien convaincus de leur aveuglement, ouvrirent
les yeux, et ils furent illuminés.

Le Mahométan sera toujours plus difficile à convertir que l'idolâtre, et le Juif
que le Mahométan ; parce que celui-ci reconnaît un seul Dieu, et que le Juif a
de plus une révélation.

L'incrédulité paraît être le fruit naturel des lumières mêlées d'ombres et de la
science imparfaite ; et notre siècle n'est peut-être si fécond en incrédules que
parce qu'il est plus qu'aucun autre le siècle des demi-savants.

inexcusable lorsqu'on a des lumières suffisantes pour arriver au plein jour de la foi, supposé qu'on voulût en faire usage. Tels étaient les Pharisiens, qui avaient dans la science des Ecritures ce qui devait les amener à la connaissance du vrai Messie, s'ils l'avaient cherché avec un cœur droit. Et déclarer, comme ils faisaient, qu'ils avaient ces lumières, c'était confesser équivalement qu'ils ne péchaient point par ignorance, et que, s'ils ne voyaient pas, c'était parce qu'ils ne voulaient pas voir.

Tout le monde convient que ce qui suit fut prononcé par Jésus-Christ immédiatement après ce qui précède; cependant on n'aperçoit pas distinctement le rapport de l'un à l'autre. Entre plusieurs façons de l'expliquer, voici celle qui a paru la plus satisfaisante. Le Sauveur venait de recevoir l'aveugle-né que les Pharisiens avaient chassé de la synagogue. Ceux-ci ne doutaient pas que, par cette espèce d'excommunication, ils ne l'eussent retranché de la société des enfants de Dieu. C'était précisément le contraire : admis par Jésus-Christ, il venait d'y entrer, parce que Jésus-Christ seul en est la porte. Les Pharisiens, qui refusaient d'entrer par cette porte unique de la bergerie du Seigneur, ne pouvaient donc plus faire partie du troupeau; c'est ce qu'il est aisé de conclure. Encore moins pouvaient-ils en être les pasteurs, quoiqu'ils s'en arrogassent le titre et les fonctions. Ce point est celui sur lequel le Sauveur insiste; et il était d'une extrême importance pour le moment où il parlait. Plusieurs d'entre les Juifs, attirés par l'éclat de ses miracles, et arrêtés en même temps par l'autorité de leurs anciens maîtres, ne savaient à qui ils devaient donner la préférence, et il fallait le leur apprendre. Il dit donc, avec ce ton affirmatif qu'il prenait lorsqu'il voulait se concilier une plus grande attention : « En vérité, en vérité, je vous » le dis : Celui qui n'entre point par la » porte dans la bergerie, et qui y monte » par un autre endroit, est un larron et » un voleur. Mais celui qui entre par la

J. 10, v. 1. Amen, amen dico vobis : Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro. 2. Qui autem intrat per ostium, pastor est o-

vium. 3. Huic ostia-
rius aperit, et oves
vocem ejus audiunt,
et proprias oves vocat
nominatim, et educit
eas. 4. Et cum pro-
prias oves emiseric,
ante eas vadit, et o-
ves illum sequuntur :
quia sciunt vocem ejus.
5. Alienum autem
non sequuntur, sed fu-
giunt ab eo : quia non
noverunt vocem alie-
norum.

6. Hoc proverbium
dixit eis Jesus. Illi au-
tem non cognoverunt
quid loqueretur eis.

res, mais l'application ne l'était pas également, surtout pour
ceux qui devaient se la faire dans le mauvais sens. • C'est pour-

7. Dixit ergo eis i-
terum Jesus : Amen,
amen dico vobis quia
egosum ostium ovium.
8. Omnes quotquot
venerunt, fures sunt
et latrones, et non
audierunt eos oves. 9.
Ego sum ostium. Per
me si quis introierit,
salvabitur : et ingre-
diatur, et egrediatur,
et pascua inveniet. 10.
Fur non venit nisi ut
furetur, et mactet, et
perdat. Ego veni ut vi-
tam habeant, et abun-
dantius habeant.

Ces dernières paroles conduisent naturellement à une autre
figure sous laquelle le Sauveur va se représenter encore. Celle-
ci, plus tendre que la première, est peut être l'image la plus
touchante que lui-même ait pu nous donner de sa charité en-

11. Ego sum pas-
tor bonus. Bonus
pastor animam suam
dat pro ovibus suis.
12. Mercenarius au-

» porte est le pasteur des brebis. C'est à
» lui que le portier ouvre, et les brebis
» entendent sa voix. Il appelle ses pro-
» pres brebis par leur nom, et les fait sor-
» tir; et quand il a fait sortir ses propres
» brebis, il marche devant elles, et les
» brebis le suivent, parce qu'elles con-
» naissent sa voix. Pour l'étranger, elles
» ne le suivent point; mais elles s'enfuient
» de lui, parce qu'elles ne connaissent
» pas la voix des étrangers.

» Jésus leur dit cette parabole; mais ils
» ne comprirent pas ce qu'il leur disait : •
ce n'est pas que les paroles ne fussent clai-
res, mais l'application ne l'était pas également, surtout pour
ceux qui devaient se la faire dans le mauvais sens. • C'est pour-
» quoi il leur ajouta : En vérité, en véri-
» té, je vous le dis, je suis la porte de la
» bergerie. Tous ceux qui sont venus sont
» des larrons et des voleurs, et les brebis
» ne les ont pas écoutés. Je suis la porte.
» Si quelqu'un entre par moi, il se sau-
» vera. Il entrera, il sortira, et il trouvera
» des pâturages. Le larron ne vient que
» pour voler, pour égorger, et pour faire
» du dégât; mais moi je suis venu afin que
» les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient
» plus abondamment. »

vers les hommes. Il continue donc ainsi :
« C'est moi qui suis le bon pasteur. Le bon
» pasteur donne sa vie pour ses brebis.
» Mais le mercenaire, celui qui n'est point

» le pasteur, et à qui les brebis n'appar-
 » tiennent pas, voyant venir le loup,
 » abandonne les brebis et s'enfuit. Cepen-
 » dant le loup les enlève ou les disperse. Or,
 » le mercenaire s'enfuit parce que c'est un
 » mercenaire, et qu'il ne se met pas en
 » peine des brebis. C'est moi qui suis le bon
 » pasteur : je connais mes brebis, et mes
 » brebis me connaissent, comme mon Père
 » me connaît et que je connais mon Père;
 » et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai
 » encore d'autres brebis qui ne sont point
 » de cette bergerie : il faut aussi que je
 » les amène; elles entendront ma voix, et
 » il n'y aura plus qu'une seule bergerie et
 » un seul pasteur. »

tem, et qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit; et lupus rapit, et dispergit oves: 13. Mercenarius autem fugit, quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus. 14. Ego sum pastor bonus; et cognosco meas, et cognoscunt me meæ. 15. Sicut novit me Pater, et ego agnosco Patrem, et animam meam pono pro ovibus meis. 16. Et alias oves habeo, quæ non ex hoc ovili: et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile, et unus pastor.

Vit-on jamais une charité plus tendre et un amour plus généreux? Mais, au lieu de l'admiration et de la reconnaissance qui leur sont dues, qui sait si ces âmes mercenaires ne trouvaient pas de la simplicité et de la folie dans cet héroïque désintéressement qui va jusqu'à sacrifier sa vie pour les autres? Il pouvait arriver encore que sa mort, qui devait être violente, ne parût pas être volontaire, et que le monde ne fût pas bien persuadé qu'il eût donné pour ses brebis une vie qu'on lui aurait arrachée par force. Pour prévenir ces deux erreurs, il déclare deux choses : l'une, qu'en mourant il accomplira les volontés de son Père, toujours dictées par une sagesse infinie; l'autre, qu'il est maître de quitter ou de ne pas quitter la vie à son gré, et de la reprendre après l'avoir quittée; ce qui prouve la parfaite liberté de son sacrifice, et ce qui met dans le plus beau jour la bonté immense du Père qui livre son Fils unique, et celle du Fils qui se livre lui-même pour de malheureuses créatures de qui il n'avait rien à attendre, et à qui il ne devait que des châtimens. Il conclut donc par ces paroles : « C'est pour cela
 » que mon Père m'aime, parce que je

17. Propterea diliget Pater : quia ego pono animam meam,

ut iterum sumam eam.
18. Nemo tollit eam a me : sed ego pono eam a me ipso, et potestatem habeo ponendi eam ; et potestatem habeo iterum sumendi eam : hoc mandatum accepi a Patre meo.

19. Dissensio iterum facta est inter Judæos propter sermones hos. 20. Dicebant autem multi ex ipsis : Dæmonium habet, et insanit : quid eum auditis ? 21. Alii dicebant : Hæc verba non sunt dæmonium habentis : numquid dæmonium potest cæcorum oculos aperire ?

» donne ma vie pour la reprendre. Per-
» sonne ne me l'ôte ; mais je la donne moi-
» même. Il est en mon pouvoir de la don-
» ner, et il est en mon pouvoir de la
» reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu
» de mon Père.

» Les Juifs furent encore divisés à l'oc-
» casion de ce discours. Plusieurs d'entre
» eux disaient : C'est un démoniaque, et il
» est hors de son bon sens ; pourquoi l'é-
» coutez-vous ? D'autres disaient : Ce n'est
» pas là le discours d'un démoniaque.
» Est-ce que le démon peut ouvrir les yeux
» d'un aveugle ? »

CHAPITRE XXXIX.

Election, mission et instruction des soixante-douze disciples. — Leur retour. — Noms écrits dans le ciel. — Heureux les yeux qui ont vu Jésus-Christ ! son joug est doux, et son fardeau est léger. — Amour de Dieu et du prochain. — Bon Samaritain. — Marthe et Marie.

On croit communément que Jésus partit alors de Jérusalem pour retourner en Galilée. Soit avant son départ, soit après son arrivée ; car on ne trouve rien qui le décide, ni si ce fut pour la Judée ou pour la Galilée qu'était destinée la nouvelle mission qu'il fit faire en ce temps-là ; de quelque manière

L. 10, v. 1. Post hæc autem designavit Dominus et alios septuaginta duos, et misit illos binos ante faciem suam in omnem civitatem et locum quo erat ipse venturus. 2.

que ce soit, il est écrit « qu'après cela le
» Seigneur choisit soixante-douze autres
» disciples, et qu'il les envoya deux à deux
» devant lui dans toutes les villes et dans
» tous les lieux où lui-même devait aller ;

¹ Il devait bientôt les suivre en personne. A présent il les suit encore, mais par sa grâce. Car, dans la conduite ordinaire de Dieu, la prédication, dit S. Grégoire, marche devant, et le Seigneur vient habiter dans nos âmes après que la parole sainte lui a préparé les voies. Ainsi tous les prédicateurs peuvent être appelés les précurseurs de Jésus-Christ.

» et il leur disait, » comme il avait dit aux Apôtres lorsqu'il les avait envoyés exercer le même ministère : « A la vérité, » la moisson est grande, mais le nombre » des ouvriers est petit. Priez donc le » maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Allez, *ajouta-t-il* » encore, voici que je vous envoie comme » des agneaux au milieu des loups. Ne » portez avec vous ni bourse, ni sac, ni » souliers, et sur le chemin ne saluez personne². En quelque maison que vous » entriez, commencez par dire : La paix » soit sur cette maison; et s'il y a là un » enfant de paix, votre paix s'arrêtera sur » lui, sinon elle reviendra à vous. Demeurez au reste dans la maison, buvant et » mangeant de ce qui s'y trouve : car l'ouvrier mérite sa récompense. Ne passez » point d'une maison à une autre, et en » quelque ville que vous entriez, si on » vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous » servira³. Guérissez les malades qui y

Et dicebat illis : Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam. 3. Ite : ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. 4. Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta, et neminem per viam salutaritis. 5. In quacumque domum intraveritis, primum dicite : Pax huic domui : 6. Et si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra : sin autem ad vos revertatur. 7. In eadem autem domo manete, edentes et bibentes quæ apud illos sunt : dignus est enim operarius mercede sua. Nolite transire de domo in domum. 8. Et in quacumque civitatem intraveritis, et susceperint vos, manducate quæ appointur vobis ; 9. Et curate infirmos, qui in

² Ce discours du Sauveur n'est que la répétition de la première partie de celui qu'il fit aux Apôtres, page 210 et suiv. de ce tome, où l'on renvoie pour les éclaircissements. Il y a cependant de légères différences. Ces mots, par exemple, *Ne saluez personne*, ne se trouvent que dans celui-ci. Ils n'interdisent que les civilités qui pourraient causer un retardement considérable, et non le salut donné en passant et sans s'arrêter. C'est comme si nous disions : Si vous rencontrez quelqu'un de connaissance, ne vous arrêtez pas à faire de longs compliments.

³ Un de nos beaux esprits, que la religion ne comptera jamais parmi ses panégyristes, a dit pourtant que le christianisme est plein de bon sens. Il a bien dit, s'il n'a pas cru avoir fait une découverte. Pour appliquer ce mot, rien n'est plus raisonnable que cet ordre donné aux disciples : *Mangez de ce qu'on vous servira*. S'il est bon, mangez-le avec action de grâce; s'il ne l'est pas, avec résignation. Il serait de mauvais exemple qu'un apôtre parût délicat sur la nourriture; mais en supposant qu'il demeure dans les bornes de la sobriété, il y aurait du scrupule à refuser comme trop délicates, les viandes qu'on lui sert. L'apostolat est comme

illa sunt, et dicite illis : Appropinquavit in vos regnum Dei. 10. In quacumque autem civitatem intraveritis, et non susceperint vos, exeuntes in plateas ejus, dicite : 11. Etiam pulverem qui adhæsit nobis de civitate vestra, extergimus in vos : tamen hoc scitote, quia appropinquavit regnum Dei. 12. Dico vobis, quia Sodomis in die illa remissius erit, quam illi civitati.

Muth. 11, † 20. Tunc cepit exprobrare civitatibus in quibus factæ sunt plurimæ virtutes ejus, quia non egissent poenitentiam. 21. Væ tibi Corozain, væ tibi Bethsaida : quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in

» seront et dites-leur : Le royaume de Dieu
» est proche de vous. Mais, en quelque
» ville que vous entriez, si on ne vous y
» reçoit point, allez dans les rues et dites :
» Nous secouons contre vous jusqu'à la
» poussière qui nous est demeurée de vo-
» tre ville¹. Sachez néanmoins, *devez-vous*
» leur dire encore en les quittant, sachez
» que le royaume de Dieu est proche. Je
» vous déclare qu'au dernier jour Sodome
» sera traitée moins rigoureusement que
» cette ville-là.

» Alors il commença à reprocher aux
» villes où il avait fait plusieurs miracles,
» qu'elles n'avaient point fait pénitence.
» Malheur à toi, Corozain ! malheur à toi,
» Bethsaïde ! car, si les miracles qui ont
» été faits chez vous avaient été faits dans
» Tyr et dans Sidon², il y a longtemps

la guerre, où l'on est tantôt bien et tantôt mal. Il faut savoir, comme S. Paul, y profiter de l'abondance et y souffrir de la disette. Un jour répare l'autre, et sert à conserver les forces nécessaires pour supporter les travaux pénibles du ministère. Une raison de plus, c'est qu'en s'abstenant de toucher aux mets présentés, on contristerait les hôtes charitables qui se font un devoir de religion de traiter de leur mieux ceux qui la prêchent avec tant de sueurs et de fatigues. Je ne sais si cette raison seule n'aurait pas suffi pour empêcher Jésus de jeûner à la table de Marthe et de Marie.

¹ Ailleurs, page 213, note 3, cette poussière est secouée pour servir de témoignage contre les habitants ; ici c'est en signe de détestation. En la secouant, les disciples leur déclarent qu'ils ne veulent rien emporter de leur ville maudite, de peur que la malediction qu'elle s'est attirée ne demeure attachée à la poussière même qu'ils en emporteraient, et ne les suive jusque hors de ses limites.

² Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas accordé à ceux qui en auraient profité ces grâces abondantes qu'il prodiguait à ceux qui en ont abusé ? C'est ici un de ces jugements de Dieu dont il faut adorer la profondeur sans chercher à la pénétrer. Ce que l'on doit croire, c'est 1° que les habitants de Tyr et de Sidon n'étaient pas prédestinés, puisque Dieu ne leur a pas donné les grâces qui les auraient certainement sauvés ; 2° quoiqu'ils n'aient pas eu ces grâces, dont l'effet est certain, qu'ils seront cependant justement condamnés, parce qu'ils auront eu les secours nécessaires et suffisants pour s'abstenir des crimes qui seront le juste sujet de leur

» qu'elles auraient fait pénitence dans le
 » sac et dans la cendre. Mais aussi je vous
 » dis qu'au jour du jugement il y aura
 » moins de rigueur pour Tyr et pour Si-
 » don que pour vous. Et toi, Caphar-
 » naüm, est-ce que tu t'élèveras jusqu'au
 » ciel ? Tu seras abîmée jusqu'aux enfers.
 » Car si les miracles qui ont été faits chez
 » toi avaient été faits dans Sodome, peut-
 » être subsisterait-elle encore aujour-
 » d'hui. » La raison de ces différents traitements se trouve
 dans les paroles suivantes que le Sauveur adresse à ses disci-
 ples : « Celui, leur dit-il, qui vous écoute,
 » m'écoute; celui qui vous méprise, me
 » méprise; et celui qui me méprise, mé-
 » prise celui qui m'a envoyé : » paroles
 qui nous apprennent que mépriser Dieu dans la personne
 de ses envoyés, c'est le plus grand de tous les crimes,
 puisque c'est celui de tous qui sera le plus rigoureusement
 puni.

« Or les soixante-et-douze revinrent
 » tout joyeux des succès de leur mission.
 » Seigneur, disaient-ils, les démons mê-
 » mes nous sont assujettis par la vertu de
 » votre nom. Jésus leur dit : Je voyais Sa-
 » tan tomber du ciel comme un éclair. »

On ne convient pas du sens de cette mystérieuse parole : veut-
 elle dire que lorsque les disciples chassaient les démons par la
 vertu du nom de Jésus, le Sauveur voyait le chef des légions
 infernales tomber de la région supérieure de l'air, d'où il

cilicio et cinere pœni-
 tentiam egissent. 22.
 Verumtamen dico vo-
 bis : Tyro et Sydoni
 remissius erit in die
 iudicii, quam vobis.
 23. Et tu Capharnaüm,
 numquid usque in cœ-
 lum exaltaberis ? Us-
 que in infernum des-
 cendes : quia si in So-
 domis factæ fuissent
 virtutes quæ factæ
 sunt in te, forte man-
 sissent usque in hanc
 diem.

L. 10, v. 16. Qui vos
 audit, me audit; et
 qui vos spernit, me
 spernit. Qui autem me
 spernit, spernit eum
 qui misit me.

17. Reversi sunt au-
 tem septuaginta duo
 cum gaudio, dicentes :
 Domine, etiam dæmo-
 nia subijciuntur nobis
 in nomine tuo. 18. Et
 ait illis : Videbam Sa-
 tanam sicut fulgur de
 cœlo cadentem.

condamnation; 3° que ceux qui auront eu des secours surabondants seront jugés
 avec plus de rigueur que ceux qui n'en auront eu que de suffisants; que l'enfer
 du chrétien sera donc plus rigoureux que celui de l'idolâtre; et, en général, que
 les crimes commis en feront moins la différence que les grâces méprisées ou re-
 jetées, puisque avec de plus grands crimes, tels que furent ceux de Sodome, et
 avec de moindres grâces, on sera moins sévèrement puni qu'avec de moindres
 crimes et de plus grandes grâces.

exerçait sa tyrannie sur le genre humain? Ou bien se rappelait-il en ce moment celui de la première chute de Lucifer, lorsqu'en punition de sa révolte cet esprit superbe fut précipité du haut des cieux au fond de l'abîme? Si, de ces deux sens, le premier paraît le plus naturel, le second n'est pas sans vraisemblance; car, quoique les disciples reconnussent qu'ils n'avaient rien fait qu'au nom de leur maître, et qu'ils lui rapportassent la gloire de leurs succès, ils pouvaient cependant en concevoir une secrète complaisance. En reconnaissant que l'on n'est que l'instrument de Dieu, on peut s'enorgueillir encore d'avoir été préféré au reste des humains pour servir d'instrument à de grandes choses. Ainsi, soit que ce fût pour réprimer l'orgueil naissant des disciples, ou seulement pour le prévenir, l'exemple de Satan ne pouvait venir ici que fort à propos : ce qui suit ne paraît pas s'écarter de

L. 10, † 19. Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes et scorpiones, et super omnem virtutem inimici; et nihil vobis nocebit. 20. Verumtamen in hoc nolite gaudere quia spiritus vobis subjiciuntur : gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in coelis.

cette explication. « Voilà, continue le » *Sauveur*, que je vous ai donné le pou- » voir de marcher sur les serpents et sur » les scorpions, et sur toutes les forces de » l'ennemi¹, sans en recevoir aucun mal; » cependant ne vous réjouissez pas de ce » que les démons vous sont soumis, mais » réjouissez-vous² de ce que vos noms » sont écrits au ciel³. »

¹ Les serpents et les scorpions sont appelés *les forces de l'ennemi*, parce que tout ce qui est malfaisant dans la nature sert d'instrument au démon pour nuire aux hommes.

² Rejoignez-vous davantage de ce qui est solide que de ce qui est éclatant, de ce qui est durable que de ce qui est passager, de ce qui rend agréable à Dieu que de ce qui fait paraître grand aux yeux des hommes. Le moindre degré de vertu vaut mieux que le pouvoir de ressusciter les morts.

³ Les noms peuvent être écrits au ciel, ou par la prédestination, ou par la justice actuelle. Écrits de la première manière, ils y demeureront toujours, parce que les décrets absolus de Dieu sont immuables. De la seconde manière, ils peuvent être effacés, parce que l'homme peut perdre la justice qui lui donnait droit au royaume du ciel. Or, de laquelle de ces deux manières Jésus-Christ dit-il aux disciples que leurs noms sont écrits dans le ciel? C'est ce que l'on ignore; et le Sauveur ne s'étant pas expliqué davantage, il y aurait de la témérité à

Le meilleur de tous les maîtres ne pouvait pas être insensible aux progrès que faisaient ses chers disciples dans la connaissance des choses du Ciel. « A l'heure même Jésus tressaillit » de joie dans un mouvement du Saint-Esprit, et il dit : *Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits*¹. « Oui, mon Père, *vous l'avez fait*, parce qu'il vous a plu que cela fût ainsi². »

Luc. 10, v 21. In ipsa hora exsultavit Spiritu sancto, et dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine coeli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Etiam, Pater : quoniam sic placuit ante te.

prononcer affirmativement pour l'une ou pour l'autre. Le plus probable, c'est qu'il leur apprend seulement que leurs noms sont écrits au ciel à titre de justice. S'il leur avait déclaré qu'ils étaient prédestinés, cette faveur, une des plus grandes que Dieu puisse faire en ce monde, aurait été accordée aux disciples et refusée aux Apôtres, ce qui n'est pas à présumer. Il est bien vrai que ceux-ci étaient confirmés en grâces, et que leur prédestination était certaine ; mais ils n'en avaient pas la certitude, et ils croyaient toujours qu'ils pouvaient pécher et se perdre : nous en avons la preuve dans S. Paul. On ne peut pas douter raisonnablement qu'il ne l'eût eue aussi, cette précieuse assurance, si elle avait été donnée aux autres apôtres. Cependant il dit : *Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, je ne sois peut-être reprouvé moi-même*. Un homme assuré de sa prédestination aurait-il pu tenir un pareil langage ?

Celui qui aura vaincu, dit Jésus-Christ dans l'Apocalypse, III, 5, *je n'effacerai pas son nom du livre de vie*. Cette façon de parler ne semble-t-elle pas dire que des noms écrits dans le livre de vie peuvent encore être effacés, et confirmer l'explication que nous avons déjà dit être la plus probable ?

² S. Chrysostôme remarque judicieusement que Jésus-Christ ne loue pas son Père de ce que ces choses sont cachées aux sages ; mais de ce qu'elles sont révélées aux simples. C'est comme s'il disait : *Je vous bénis, mon Père, de ce que vous avez révélé aux simples ces mystères que vous avez laissé ignorer aux sages*. *Cacher* ne signifie ici rien de plus ; dans ce sens, ils ont été cachés aux sages qui n'ont pas voulu les voir, et révélés aux simples qui ne l'ont voulu que parce que Dieu leur en a donné la volonté. C'est justice à l'égard des premiers ; à l'égard des seconds, c'est pure miséricorde. *La lumière s'est levée au milieu des ténèbres pour ceux qui sont droits*. Ceux qui ne le sont pas, ne l'ont pas aperçue. Il a paru par les uns et par les autres que le Seigneur est miséricordieux et juste. Ps. CXL.

³ Dieu se doit à lui-même d'aimer tous ses ouvrages. *Vous aimez tout ce qui existe, et vous ne laissez rien de ce que vous avez fait*. (Sap. XI. 25.) Mais il ne

Jésus parla de la sorte afin que les disciples, qui recevaient immédiatement de lui cette révélation, n'ignorassent pas que son Père en était la source, et, par cette raison, le dernier terme de leur reconnaissance. Mais cette vérité ne devait pas en couvrir une autre, c'est que le Fils en dispose comme le Père, et qu'en la communiquant toujours selon les vues et les désirs du Père, il la communique cependant avec une égale indépendance, puisqu'il n'en fait part qu'à ceux qu'il lui plaît d'en éclairer. De si grandes choses sont renfermées dans ces

Luc. 10, v. 22. Omnia mihi tradita sunt a Patre meo. Et nemo scit quis sit Filius, nisi Pater, et quis sit Pater, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.

courtes paroles : « Tout m'a été remis entre
 » les mains par mon Père; et nul ne sait
 » qui est le Fils que le Père, ni qui est le
 » Père que le Fils, et celui à qui le Fils
 » voudra bien le révéler.

• « Alors se tournant vers ses disciples, il leur dit, » comme il avait fait aux Apôtres lorsqu'il leur expliquait les mystères du

royaume de Dieu : « Heureux les yeux
 23. Et conversus ad discipulos suos, dixit : Beati oculi qui vident quæ vos videtis. 24. Dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt; et audire quæ auditis, et non audierunt.

» qui voient ce que vous voyez, car je vous
 » assure que beaucoup de prophètes et
 » de rois ont désiré voir ce que vous voyez,
 » et ne l'ont pas vu, et entendre ce que
 » vous entendez, et ne l'ont pas en-
 » tendu ! »

Puis, adressant la parole au peuple qui accourait en foule

Matth. 11, v. 28. Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. 29. Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum, et humilis corde; et invenietis re-

pour l'entendre : « Venez, disait ce chari-
 » table Sauveur, venez tous à moi, vous
 » qui avez de la peine et qui êtes chargés,
 » et je vous soulagerai. Mettez mon joug
 » sur vous, et apprenez de moi que je suis
 » doux et humble de cœur¹, et vous trou-

doit à personne les prédilections et les grâces de choix, dont il ne faut pas chercher d'autre cause que son bon plaisir.

¹ Et vous verrez à l'essai que je ne suis pas un maître dur et hautain, comme le sont ordinairement ceux de la terre, mais que je suis un maître plein de douceur et d'affabilité. Tel est le sens littéral de ces paroles. Mais il est évident d'ailleurs que Jésus-Christ nous enseigne, par ses exemples, à être doux et humbles

» verez le repos de vos âmes ; car mon
 » joug est doux , et mon fardeau est lé-
 » ger. »

Vers ce temps-là (il y a bien de l'apparence que ceci se passa dans une synagogue) « un docteur de la loi se leva à des-
 » sein de sonder Jésus. Maître, lui dit-il,
 » que ferai-je pour posséder la vie éter-
 » nelle ? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il
 » d'écrit dans la loi ? Que lisez-vous ? Il
 » repartit : Vous aimerez le Seigneur votre
 » Dieu de tout votre cœur, de toute votre
 » âme, de toutes vos forces et de tout vo-
 » tre esprit², et votre prochain comme
 » vous-même³. Vous avez bien répondu,
 » lui dit Jésus : faites cela et vous vivrez. »

quem animabuz ves-
 tris. 30. Jugum enim
 meum suave est, et o-
 nus meum leve.

L. 10, v. 25. Et ecce
 quidam legisperitus
 surrexit tentans illum,
 et dicens : Magister,
 quid faciendo vitam
 æternam possidebo ?
 26. At ille dixit ad e-
 um : In lege quid
 scriptum est ? Quomo-
 do legis ? 27. Ille res-
 pondens, dixit : Dilli-
 ges Dominum Deum
 tuum ex toto corde
 tuo, et ex tota anima
 tua, et ex omnibus vi-
 ribus tuis, et ex omni
 mente tua ; et prox-
 mum tuum sicut teip-
 sum. 28. Dixitque illi :
 Recte respondisti :
 hoc fac, et vives.

de cœur ; et l'expérience a si bien appris que ce n'est que dans la pratique de ces vertus que se trouve la paix de l'âme, qu'il n'est pas surprenant que l'on se serve ordinairement de ce texte pour exprimer ces deux vérités.

² Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son esprit, c'est donner à Dieu toutes ses affections, toutes ses sensibilités, toutes ses œuvres et toutes ses pensées : c'est, en un mot, aimer Dieu parfaitement. Cette perfection n'est pas de cette vie où l'or de la charité n'est jamais sans alliage, et ce n'est que dans le ciel que le précepte a son entier accomplissement. Cependant, comme la perfection en fait partie, l'obligation de cette vie est d'y tendre sans cesse et de travailler à augmenter notre amour jusqu'à ce qu'il occupe tout notre esprit, qu'il remplisse tout notre cœur, et qu'il épuise toutes nos forces. L'être infiniment aimable doit être infiniment aimé. Dieu seul peut à cet égard s'acquitter envers lui-même. Mais la créature, incapable d'un amour infini, doit au moins aimer Dieu sans mesure, et sans autres bornes que celles que Dieu a données à sa capacité d'aimer. C'est ce que signifie cette parole de S. Bernard, qui renferme un sens très-exact : *La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.*

Croire que l'on aime Dieu autant qu'il mérite d'être aimé, ce n'est pas connaître Dieu ; et croire qu'on l'aime autant qu'on peut l'aimer, c'est ne pas se connaître soi-même.

³ Et non autant que soi-même ; car on a droit à la préférence, et dans certaines circonstances, on est obligé de se la donner. Par exemple, on est dans l'obligation de préférer son salut au salut de quiconque, et même au salut du monde entier. Mais on est obligé de sacrifier jusqu'à sa propre vie, s'il le faut,

En donnant lui-même la réponse à sa question, le docteur de la loi faisait voir assez clairement qu'il ne l'avait pas faite à dessein de s'instruire. Lorsqu'on veut apprendre, l'on ne demande pas ce qu'on sait déjà. Il avait donc quelque autre intention qui ne pouvait être que mauvaise : on avait droit

L. 10. † 29. Ille autem volens justificare seipsum.

au moins de l'en soupçonner. C'est de « quoi voulant se justifier, » il fit une autre question plus difficile à résoudre, surtout en ce temps-là, où les devoirs de la charité n'étaient pas aussi clairement connus qu'ils l'ont été depuis la publication de l'Evan-

Ibid. Dixit ad Jesum : Et quis est meus proximus ? 30. Suscipiens autem Jesus, dixit : Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum ; et plagis impositis abierunt, semivivo relicto. 31. Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via ; et viso illo, præterivit. 32. Similiter et levita, cum esset secus eum, et videret eum, pertransiit. 33. Samaritanus autem quidam iter faciens venit secus eum ; et videns eum, misericordia motus

gile. « Il dit *donc* à Jésus : Et qui est mon » prochain ? Sur quoi Jésus fit cette ré- » ponse : Un homme qui allait de Jérusa- » lem à Jéricho tomba entre les mains des » voleurs, qui le dépouillèrent, et, après » l'avoir chargé de coups, le laissèrent à » demi-mort. Il arriva par hasard qu'un » prêtre tenait le même chemin, » il vit » cet homme et passa outre ; de même un » lévite étant près de là, et l'ayant vu, » passa aussi ; mais un Samaritain qui fai- » sait voyage, vint jusqu'à lui, et, le voyant, » il fut touché de compassion. Il s'en ap- » procha, banda ses plaies, après y avoir

au salut éternel d'un seul homme. Ceux qui demandent si l'on doit sacrifier sa perfection au salut du prochain, oublient que travailler au salut du prochain, c'est une œuvre plus parfaite que toutes celles qu'on pourrait faire à la place de celle-ci. Pour ce qui regarde les biens corporels, si on a droit de se préférer aux autres, on n'en a pas l'obligation. C'est au contraire une charité très-parfaite de préférer les autres à soi-même ; et le droit de se préférer aux autres, n'a lieu que dans la concurrence des mêmes besoins. Ainsi ce qui est absolument nécessaire aux besoins de la vie, j'ai droit de me le céder à personne ; mais je suis obligé de sacrifier mon superflu aux besoins d'autrui, mes commodités à ses nécessités ; et, pour exprimer ceci dans le langage de l'Ecriture, je puis garder pour moi le morceau de pain nécessaire pour me sustenter, et la seule tunique que j'ai pour me couvrir ; mais si j'ai un pain entier, je dois le rompre avec celui qui a faim ; et si j'ai deux tuniques, je dois en donner une à celui qui n'en a pas.

» versé de l'huile et du vin; il le mit ensuite
 » sur son cheval, le mena à une hôtellerie
 » et prit soin de lui. Le jour suivant, il
 » tira de sa bourse deux deniers d'argent
 » qu'il donna à l'hôte, en lui disant : Ayez
 » soin de cet homme-là, et tout ce que vous
 » aurez dépensé de plus, je vous le rendrai
 » à mon retour. Qui de ces trois vous sem-
 » ble avoir été le prochain¹ de celui qui
 » tomba entre les mains des voleurs? C'est,
 » repartit le docteur, celui qui a usé de
 » charité envers lui. Sur quoi Jésus lui
 » dit : Allez, et faites de même. »

Jésus faisait alors des courses évangéli-
 ques. « Un jour que lui et ses disciples
 » étaient en chemin, il entra dans un bourg,
 » et une femme nommée Marthe le reçut

est. 34. Et appropians alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum; et imponens illi in jumentum suum, duxit in stabulum, et curam ejus egit. 35. Et altera die protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam illius habere; et quodcumque supererogaveris, ego cum rediero, reddam tibi. 36. Quis horum trium tibi videtur proximus fuisse illi qui incidit in latrones? 37. At ille dixit : Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus : Vade, et tu fac similiter.

L. 10, v. 38. Factum est autem, dum irent, et ipse intravit in quoddam castellum : et mulier quædam, Martha nomine, excepit illum in domum

¹ C'est-à-dire, l'avoir tenu pour son prochain ; car c'est cela qui était en question. Le mot de prochain est un terme relatif ; si je suis proche de vous, vous êtes proche de moi. On peut donc dire : Je suis votre prochain, pour signifier : Je vous regarde comme mon prochain. Il fallait bien qu'on l'entendît ainsi chez les Juifs, puisque le docteur de la loi, homme de profession vétilleuse, n'incidente pas ici sur les termes. Cette histoire nous apprend trois choses : la première, que la qualité de prochain s'étend à tous les hommes sans exception, puisque malgré l'antipathie nationale et l'opposition des deux cultes, le Samaritain l'est du Juif, et le Juif du Samaritain ; la seconde, qu'il n'y a de véritable charité à l'égard du prochain, que celle qui se prouve par les effets ; la troisième, que les simples, lorsqu'ils ont l'âme droite, connaissent mieux leurs devoirs que les savants, puisque c'est un Samaritain qui fait ici la leçon aux Juifs, et un laïque à des prêtres et à des docteurs.

Ces vérités qu'on ne peut pas douter que Jésus-Christ n'ait voulu enseigner au docteur par l'exemple du Samaritain, sont peut-être ce qui fait le mieux voir que c'est une histoire véritable, et non une simple parabole. La parabole peut servir à développer une vérité et à la rendre sensible ; mais il n'y a qu'un fait réel et non supposé qui puisse être donné en exemple. On ne prouvera pas à un chrétien qu'il peut apprendre d'un Mahométan la charité à l'égard du prochain, en feignant que le Mahométan l'aurait exercée dans une circonstance où grand nombre de chrétiens ne l'exercent pas. Mais, si ce Mahométan l'a exercée en effet, son exemple prouve, et il n'y a rien à répliquer.

suam; 39. Et huic erat soror, nomine Maria, quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.

¶ 40. Martha autem satagebat circa frequens ministerium; quæ stetit, et ait: Domine, non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solum ministrare? Dic ergo illi, ut me adjuvet. 41. Et respondens dixit illi Dominus: Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. 42. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

- » en sa maison; elle avait une sœur nommée
- » Marie, qui se tenait assise aux pieds du
- » Seigneur, et qui écoutait sa parole. » En
- même temps qu'elle nourrissait sa piété, on peut dire qu'elle remplissait un devoir de civilité. Il était convenable qu'en attendant le repas, quelqu'un de la maison tînt compagnie à un hôte si respectable. « Cependant Marthe se
- » donnait beaucoup de peine à apprêter
- » plusieurs choses; elle s'arrêta, et dit:
- » Seigneur, ne considérez-vous point que
- » ma sœur me laisse travailler toute seule?
- » Dites-lui donc qu'elle m'aide. Marthe,
- » Marthe, lui répondit le Seigneur, vous
- » vous inquiétez, et vous vous embarrassez
- » de bien des choses; après tout, une seule
- » est nécessaire¹. Marie a choisi la meilleur
- » leur part, qui ne lui sera point ôtée² ».

¹ Plusieurs interprètes l'entendent d'un seul mets, d'où ils concluent que le Seigneur reprenait le soin superflu que se donnait Marthe pour en apprêter plusieurs. Ce sens, outre qu'il est moral, paraît venir assez naturellement au texte. Cependant, comme il est dit que Jésus-Christ voyageait avec ses disciples, et que l'on a peine à croire que les deux sœurs ne les aient pas invités avec leur maître, un seul plat, supposé même qu'il eût suffi, ne pouvait pas être présenté honnêtement à une compagnie aussi nombreuse; et ce sens si naturel souffre déjà cette première difficulté. Une autre plus embarrassante, c'est qu'il paraît, par la suite du discours, que le Sauveur oppose ici occupation à occupation, celle de Marie à celle de Marthe. *Marie*, dit-il, *a choisi la meilleure part*; c'est dire équivalement que celle de Marthe est moins bonne. Que peut signifier alors l'*unique nécessaire*, que l'affaire du salut à laquelle Marie était occupée directement, tandis que Marthe, de qui l'occupation n'y était pas contraire, n'y travaillait qu'indirectement? Car ce qui était l'objet direct de son travail, c'était la réfection corporelle, qui ne saurait être l'unique nécessaire, mais qui peut s'y rapporter, et qui s'y rapportait en effet dans la circonstance où se trouvait Marthe. La part qu'elle avait choisie était donc bonne. Mais celle de Marie, uniquement occupée de Jésus-Christ et de sa parole, était meilleure.

La contemplation vaut mieux que l'action qui n'est pas d'obligation. Mais si l'action était d'obligation, la contemplation mise à sa place ne serait plus qu'une illusion.

L'union des deux fait la perfection de cette vie, où la prière est nécessaire et le travail indispensable.

² L'action, qui suppose des besoins et des misères, passera avec cette vie, qui

Par cette courte réponse, il faisait l'apologie de ceux qui donnent au repos de la contemplation tout le temps qui n'est pas pris sur le devoir; et il les vengeait d'avance des railleries impies qu'en font les libertins, et des tracasseries indécentes que leur fait souvent essuyer une humeur inquiète ou contredisante.

CHAPITRE XL.

Oraison Dominicale selon S. Luc. — Persévérance dans la prière. — Dieu donne ce qu'il faut. — Œil pur. — Pharisiens condamnés.

Nous donnerons les faits suivants dans l'ordre où les a placés un des évangélistes. Il est impossible de leur assigner des dates précises pour le temps et pour le lieu. Si nous avions ces connaissances, notre curiosité serait plus satisfaite. En serions-nous plus édifiés et plus salutairement instruits? On trouvera aussi quelques discours du Sauveur qui semblent n'être que la répétition d'autres discours qu'on a déjà lus. Ils le sont en effet, non pas à cause qu'un évangéliste redit ce qu'un autre évangéliste avait déjà dit, ceux qui sont répétés de cette manière ne se lisent qu'une fois dans cet ouvrage, mais parce que le Sauveur même les a prononcés plus d'une fois, et dans des circonstances différentes. Outre qu'il n'arrive guère qu'ils soient parfaitement semblables, on ne se fera pas une peine de relire ce que Jésus-Christ n'a pas jugé inutile de répéter.

« Un jour *donc* qu'il pria en un certain lieu, après qu'il eut cessé de prier, un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseignez-nous à prier, ainsi que Jean l'a lui-même enseigné à ses disciples. Il leur dit : Quand vous voudrez prier, dites :

L. 11, v. 1. Et factum est, cum esset in quodam loco orans, ut cessavit, dixit unus ex discipulis ejus ad eum : Domine, doce nos orare, sicut docuit et Joannes discipulos suos. 2. Et ait illis :

en est pleine. La contemplation demeurera, ou plutôt elle sera parfaite, lorsqu'au lieu de ce faible rayon des splendeurs éternelles qu'elle ne fait qu'entrevoir ici-bas, elle verra la lumière dans sa source, et l'essence divine dans elle-même.

Cum oratis, dicite : **Pater, sanctificetur nomen tuum. Adveniat regnum tuum. 3. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie. 4. Et dimitte nobis peccata nostra, siquidem et ipsi dimittimus omni debentibus nobis. Et ne nos inducas in tentationem.**

C'était l'occasion naturelle de faire encore mieux connaître aux disciples l'utilité et l'efficacité de la prière. C'est pour-

5. Et ait ad illos : Quis vestrum habebit amicum, et ibit ad illum media nocte, et dicet illi : Amice, commoda mihi tres panes : 6. Quoniam amicus meus venit de via ad me, et non habeo quod possum ante illum : 7. Et ille dormiens respondens dicat : Noli mihi molestus esse : jam ostium clausum est, et pueri mei mecum sunt in cubili : non possum surgere, et dare tibi. 8. Et si ille perseveraverit pulsans : dico vobis, etsi non dabit illi surgens eo quod amicus ejus sit, propter improbitatem tamen ejus surget, et dabit illi quotquot habet necessarios. 9. Et egodico vobis : Petite, et dabitur vobis ; querite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. 10. Omnia enim qui petit, accipit ; et qui querit, invenit ; et pulsanti aperietur.

» Père, que votre nom soit sanctifié ; que
» votre règne arrive ; donnez-nous aujour-
» d'hui notre pain de chaque jour ; remet-
» tez-nous nos offenses, puisque nous re-
» mettons à tous ceux qui nous sont rede-
» vables, et ne nous induisez pas en ten-
» tation. »

quoi « Jésus leur dit ensuite, usant à son
» ordinaire de figures et de comparaisons
» sensibles : Si quelqu'un de vous avait un
» ami qu'il allât trouver à minuit et auquel
» il dît : Mon ami, prêtez-moi trois pains,
» parce qu'un de mes amis qui passe est
» arrivé chez moi, et que je n'ai rien à lui
» offrir ; et que cet homme lui répondît du
» dedans du logis : N'em'importunez point,
» ma porte est fermée, et nous sommes au
» lit, mes enfants et moi ; je ne saurais me
» lever pour vous en donner. Si néan-
» moins l'autre s'opiniâtrait à heurter
» quand celui-ci ne se lèverait point pour
» lui en donner, parce qu'il est son ami,
» je vous dis qu'il ne laisserait pas de se
» lever à cause de son importunité, et qu'il
» lui en donnerait autant qu'il lui en faut.
» Je vous dis de même : Demandez et on
» vous donnera. Cherchez, et vous trou-
» verez. Heurtez, et on vous ouvrira. Car
» quiconque demande reçoit, qui cher-
» che trouve, et on ouvrira à celui qui
» heurte. »

Ainsi, pourvu que la persévérance soit jointe à la ferveur, il est certain, on doit dire même qu'il est de foi que la prière sera exaucée : je dis qu'elle sera exaucée, lors même qu'elle

paraîtra ne l'être pas. Car, et c'est ce qui rend cette foi douteuse et chancelante, il arrive assez souvent que la prière a les qualités dont on vient de parler, et cependant on ne voit pas qu'elle soit suivie de l'effet. Alors le doute s'élève, et la confiance s'affaiblit. C'est que nous ne pensons pas que souvent nous demandons comme salulaire ce qui nous serait effectivement nuisible. Nous ignorons ce qui en est, et voilà pourquoi nous le demandons; Dieu le sait, et, parce qu'il le sait, il nous le refuse. Dira-t-on que ce soit rigueur ou infidélité de sa part? Mais sa bonté n'en demeure pas là. A la place du bien apparent et du mal réel que nous lui demandions, il nous donne ce qui nous est véritablement salulaire, ce que nous lui demanderions nommément et préférablement à tout le reste, si nous en connaissions comme lui les propriétés, ou si nous en prévoyions les suites. C'est ainsi qu'il exauce en paraissant refuser, et tel est le sens caché sous ces paroles qu'ajoute le Sauveur : « Si quel-
 » qu'un de vous demande un pain à son
 » père, est-ce que son père lui donnera une
 » pierre? Ou s'il demande un poisson, son
 » père lui donnera-t-il un serpent au lieu
 » d'un poisson? Ou s'il demande un œuf,
 » son père lui présentera-t-il un scorpion?
 » Si donc vous, tout méchants que vous
 » êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte
 » raison votre Père céleste donnera-t-il le
 » bon esprit à ceux qui le lui demandent. »

L. 11, † 11. Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapideam dabit illi? aut piscem, numquid pro pisce serpentem dabit illi? 12. Aut si petierit ovum: numquid porriget illi scorpionem? 13. Si ergo vos cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris: quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum peccantibus se?

Les maximes suivantes avaient été déjà prononcées en présence des Apôtres; mais il est assez probable que la plupart des disciples ne les avaient pas entendues. Jésus les répète donc et dit : « On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché,
 » ou sous le boisseau; mais on la met sur
 » le chandelier, afin que ceux qui entrent
 » voient la lumière¹. Votre œil est le

L. 11, † 33. Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio: sed supra candelabrum; ut qui ingrediuntur, lumen videant. 34. Lucerna corporis tui

¹ Voir pag. 136.

est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit : si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. 35. Vide ergo ne lumen quod in te est, tenebræ sint. 36. Si ergo corpus tuum totum lucidum fuerit, non habens partem aliquam tenebrarum, erit lucidum totum, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te.

37. Et cum loqueretur, rogavit illum quidam Phariseus ut pranderet apud se. Et ingressus recubuit. 38. Phariseus autem coepit reputans intra se dicere quare non baptizatus esset ante prandium. 39. Et ait Dominus ad illum : Nunc vos, Pharisei, quod deforis est calicis et catini mundatis : quod autem intus est vestrum, plenum est rapinis et iniquitate.

» flambeau de votre corps. Si vous avez
» l'œil net, tout votre corps aura de la
» lumière ; mais si vous avez l'œil gâté,
» votre corps sera aussi dans les ténèbres.
» Prenez donc garde que la lumière que
» vous avez ne soit que ténèbres. Si donc
» tout votre corps est éclairé sans qu'il y
» ait en lui aucune ténèbre, tout sera lu-
» mineux, et il vous éclairera comme une
» lampe brillante.

» Lorsque Jésus parlait, un Pharisien
» le pria de dîner chez lui. Jésus entra et
» se mit à table. Alors le Pharisien raison-
» nant en lui-même, se demandait pour-
» quoi Jésus ne s'était point lavé avant de
» dîner. Le Seigneur, *qui voyait ses pen-
» sées*, lui dit, » et aux autres de sa secte
dont plusieurs étaient invités à ce repas :
« Vous autres Pharisiens, vous nettoyez
» le dehors de la coupe et du plat ; mais
» ce qui est au dedans de vous est plein
» de rapines et d'iniquité. »

Ici l'homme est comparé à un vase. Le corps est le dehors de ce vase, et l'âme en est le dedans. Or, les Pharisiens, qui étaient fort exacts à se laver le corps, mais qui se souciaient peu de purifier leur âme, étaient comme celui qui prendrait bien de la peine pour nettoyer le dehors d'un vase, tandis qu'il laisserait le dedans plein d'ordures. Un domestique qui le ferait serait traité de fou. Aussi le Sauveur ne les épargne pas, et profitant de cette occasion de leur dire en face ce qu'ils ne méritaient que trop d'entendre : « Insensés, leur

L. 11, v. 40. Stulti, nonne qui fecit quod deforis est, etiam id quod deintus est fecit? 41. Verumtamen quod superest, date eleemosynam : et ecce

» dit-il, est-ce que celui qui a fait le dehors
» n'a pas fait aussi le dedans? Cependant »
ajouta-t-il, car il voulait les humilier, et
non les désespérer, « cependant, don-
» nez l'aumône de ce qui vous reste,

• toutes choses vous seront pures ¹. » *omnia munda sunt vobis.*

Négliger l'aumône qui est de précepte, pour s'attacher superstitieusement à des usages que Dieu ne prescrivait pas, et qui n'étaient fondés que sur des traditions humaines, était une des illusions des Pharisiens. C'en était une autre de se croire justes, parce qu'ils observaient scrupuleusement les moindres préceptes, tandis qu'ils manquaient aux devoirs fondamentaux de la religion et de la morale; c'est ce que Jésus-Christ anathématise par ces paroles :

« Malheur à vous, Pharisiens ! parce que
 » vous payez la dîme de la menthe et de la
 » rue, et de toutes sortes de légumes, et
 » que vous laissez la justice et l'amour de
 » Dieu. Il fallait observer ces choses-ci,
 » sans omettre celles-là ². »

42. Sed vae vobis Phariseis : quia decimatis mentham et rutam et omne olus, et præteritis iudicium et charitatem Dei : hæc autem oportuit facere, et illa non omittere.

Ensuite il frappe sur leur orgueil,

¹ C'est-à-dire, votre conscience sera purifiée. Dès lors tout sera pur devant Dieu qui ne connaît pas d'autre pureté ni d'autre impureté que celle de la conscience. L'aumône ne la purifie pas directement et par elle-même; ce ne peut-être que l'effet de la pénitence; mais la pénitence est accordée à l'aumône, qui se trouve être ainsi la première cause de la justification du pécheur. C'est en ce sens qu'il faut entendre les textes de l'Écriture qui promettent à l'aumône la rémission des péchés. Ces promesses sont si formelles que l'on ose assurer que, parmi ceux qui font d'abondantes aumônes, très-peu sont réprouvés, si même il en est quelqu'un. Il est permis d'en douter.

² C'est ici un de ces oracles qui renferment plus de sens que des volumes entiers ne peuvent en contenir. En réglant l'ordre des devoirs, il assure l'observation de tous. Manquer aux principaux, tandis qu'on est scrupuleux observateur des petits, si ce n'est pas l'effet d'une hypocrisie détestable, c'est au moins de toutes les illusions la plus grossière. L'illusion contraire qui fait mépriser les petits devoirs et n'estimer que ceux qui paraissent importants, celle-ci, dis-je, pour être moins grossière n'en est que plus dangereuse; et parce qu'elle est beaucoup plus répandue, elle se trouve être aussi beaucoup plus pernicieuse. On peut manquer aux petits devoirs, et on y manque souvent par surprise, par inattention, par faiblesse. Mais y manquer parce qu'on croit que Dieu ne les exige pas, c'est contredire à sa parole. Croire qu'il les exige, et les traiter cependant de minuties, c'est équivalement le traiter lui-même de minutieux. Dire qu'on s'avilirait en les accomplissant, c'est s'élever jusqu'à Dieu, ou l'abaisser jusqu'à soi; c'est au moins le placer au-dessous de tout ce que l'on respecte dans le monde : car rougit-on de rendre les moindres services aux grands de la terre? Insulter à ceux qui les accomplissent, c'est outrager les saints, et dans leur personne celui qu'ils servent avec cette parfaite fidélité dont on fait la

et démasque leur hypocrisie : « Malheur à vous, Pharisiens !

43. Væ vobis Phari- » *dit-il encore*, parce que vous aimez à
seis : quia diligitis » tenir les premiers rangs dans les syna-
primas cathedras in » gogues, et à être salués dans la place
synagogis, et saluta- » publique¹. Malheur à vous ! parce que
tiones in foro. 44. Væ » vous êtes comme ces sépulcres qu'on ne
vobis : quia estis ut » voit point², et sur lesquels on marche
monumenta quæ non » sans s'en apercevoir. »
apparent, et homines
ambulantes supra ne-
sciunt.

Outre les Pharisiens, il y avait à ce repas plusieurs docteurs de la loi. Jésus ne les avait pas encore apostrophés. Mais leurs mœurs ressemblaient si fort à celles des Pharisiens, qu'ils crurent se reconnaître dans la peinture que le Sauveur faisait

45. Respondens au- » de ceux-ci. « Sur quoi un de ces docteurs
tem quidam ex legis- » de la loi prenant la parole, lui dit :
peritis, ait illi : Ma- » Maître, en parlant de la sorte, vous nous
gister, hæc dicens e- » faites aussi injure à nous-mêmes. » Il
tiam contumeliam no-
bis facis.

aurait mieux dit qu'il leur faisait justice. Mais il ne se trompait pas en s'appliquant à lui-même et à ceux de sa profession ce qu'il venait d'entendre. Voici ce que Jésus y ajouta en lui

46. At ille ait : Et » adressant directement la parole. « Il lui
vobis legisperitis vœ ! » dit *donc* : Malheur à vous aussi, docteurs
quia oneratis homines » de la loi ! parce que vous chargez les

matière de ses injustes mépris. S'estimer plus qu'eux, parce qu'on ne s'arrête pas, dit-on, à ces bagatelles, c'est vouloir tirer sa gloire de la bassesse de ses motifs. Car n'obéir à Dieu que dans les occasions importantes, et lorsque, la foudre à la main, il menace de punir la désobéissance par des châtimens éternels, c'est n'agir que par le motif d'une crainte servile. Mais lui obéir lorsqu'on pourrait lui désobéir sans crime, faire sa volonté, lorsqu'il semble plutôt prier que commander, c'est agir par amour ; car quel autre motif peut contenir l'obéissance lorsqu'il n'y a ni paradis à perdre, ni enfer à redouter ? Voilà cependant ce que l'on appelle petitesse de génie, tandis qu'avec ses basses et rampantes vertus, si ce n'est pas trop dire encore, on se met au rang des âmes fortes et élevées.

¹ Le croirions-nous si nous ne l'entendions de la bouche de celui qui est la vérité même, que le désir immodéré des distinctions et des préséances suffit pour mériter cette épouvantable malediction !

² Sépulcres couverts, vices cachés ; sépulcres blanchis, vices parés des couleurs de la vertu.

» hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent
 » porter, et que vous n'y touchez pas
 » même du doigt³. Malheur à vous qui
 » bâtissez les sépulcres des prophètes! Ce-
 » pendant vos pères les ont mis à mort.
 » Certainement vous faites bien paraître
 » que vous approuvez ce qu'ont fait vos
 » pères; car ils ont tué les prophètes, et
 » vous leur bâtissez des tombeaux. »

non possunt, et ipsi
 uno digito vestro non
 tangitis sarcinas. 47.
 Væ vobis, qui ædifica-
 tis monumenta Pro-
 phetarum : patres au-
 tem vestri occiderunt
 illos. 48. Profecto tes-
 tificamini quod con-
 sentitis operibus pa-
 trum vestrorum :
 quoniam ipsi quidem
 eos occiderunt, vos
 autem ædificatis eo-
 rum sepulcra.

En effet, rendre ces honneurs, c'était reconnaître que ceux que leurs pères avaient mis à mort étaient de véritables prophètes; et mettre à mort ensuite ceux qui avaient les mêmes caractères de prophétie, c'était, par ces honneurs mêmes, fournir contre eux la preuve sans réplique qu'ils étaient meurtriers des prophètes; car, que pouvaient-ils répondre à ceci : Ceux que vous avez massacrés n'étaient pas différents de ceux à qui vous avez bâti des tombeaux?

Que s'ils ne l'avaient pas encore fait, ils allaient le faire incessamment, comme Jésus-Christ l'avait déjà prédit; car c'est de lui-même, c'est-à-dire de la sagesse éternelle qu'il parle, lorsqu'il ajoute cette prédiction qu'il répéta encore aux approches de sa passion : « C'est pour
 » cela que la Sagesse de Dieu a dit : Je

49. Propterea et sa-
 pientia Dei dixit : Mit-
 tam ad illos prophetas

³ On dit, et avec raison, que les saints sont sévères à eux-mêmes, et indulgents à l'égard des autres. Ceux qui sont indulgents à eux-mêmes et aux autres sont ordinairement de bonnes âmes, molles si l'on veut, et trop faciles. Celui qui est en même temps sévère aux autres et à soi-même peut bien avoir le caractère dur; mais puisqu'il ne s'épargne pas plus qu'il n'épargne les autres, il fait voir par là qu'il y va de bonne foi et qu'il a le cœur droit. Mais ceux qui sont indulgents pour soi, et sévères pour les autres, sont nécessairement des caractères faux et méchants. Ils ne peuvent pas croire que la sévérité dont ils usent à l'égard des autres soit d'obligation, puisqu'ils ne l'exercent pas sur eux-mêmes; ni que l'indulgence qu'ils ont pour eux-mêmes puisse être permise, puisqu'ils ne l'ont pas pour les autres. Donc, et c'est en cela qu'ils sont méchants, leur indulgence vient de corruption, et leur sévérité de cruauté. Et ils sont faux et hypocrites, en ce que la sévérité qu'ils ont pour les autres, ils tâchent de persuader au monde qu'ils l'ont aussi pour eux-mêmes.

et apostolos, et ex illis occident, et persequuntur; 50. Ut inquiratur sanguis omnium prophetarum, qui effusus est a constitutione mundi a generatione ista, 51. A sanguine Abel, usque ad sanguinem Zachariæ qui periit inter altare et ædem. Ita dico vobis, requiratur ab hac generatione.

- » leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils en mettront les uns à mort et
- » persécuteront les autres, afin qu'on demande compte à cette nation du sang
- » de tous les prophètes¹ qui a été répandu
- » depuis la création du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie,
- » qui a été tué entre l'autel et le temple.
- » Oui, je vous le dis, on en fera rendre compte à cette nation. »

Il avait encore un reproche à faire à ces faux docteurs, et, dans leur personne, à ceux qui, chargés de montrer le droit chemin au peuple, abusent de sa confiance pour l'égarer. Il finit donc ainsi : « Malheur à vous, docteurs de la loi ! parce

52. Væ vobis legisperitis : quia tulistis clavem scientiæ, ipsi non introistis, et eos qui introibant prohibuistis.

- » que vous avez pris la clef de la science²,
- » que vous n'êtes pas entrés vous-mêmes,
- » et que vous avez empêché d'entrer
- » ceux qui se présentaient.

53. Cum autem hæc ad illos diceret, coeperunt Pharisei et legisperiti graviter insistere, et os ejus opprimere

- » Lorsqu'il leur tenait ces discours, les Pharisiens et les docteurs de la loi se mirent à le presser vivement et à l'accu-

¹ Le meurtre de tous les prophètes était un crime national dont Dieu a pu justement faire porter toute la peine temporelle à la génération qui y avait mis le comble par le meurtre d'un plus grand nombre de prophètes, et encore plus par celui du Seigneur des prophètes. On ne voit pas si clairement comment le meurtre d'Abel a pu être imputé aux Juifs, Cain n'ayant jamais pu être censé faire part de ce peuple. On dit qu'ils se montrèrent ses enfants d'imitation, dans le même sens qu'ils sont appelés par le Sauveur les enfants du démon. Quoi qu'il en soit de cette raison, il est certain que, comme ils l'ont imité dans le crime, ils lui ont ressemblé dans la peine. Leur bannissement par toute la terre, et le caractère de réprobation qu'ils portent gravé sur le front, sont des traits si visibles de ressemblance, que l'on ne peut douter que, par le châtimement du fratricide, Dieu n'ait eu en vue de figurer celui qu'il réservait aux déicides.

² L'interprétation des Écritures, qu'ils étaient chargés d'expliquer au peuple. Ils ne voulurent pas y reconnaître le Messie et empêchèrent qu'on ne l'y reconnût. Malheur au peuple séduit ! mais mille fois malheur aux auteurs de la séduction ! Coupables de la perte de tout un peuple, ils porteront la peine de tout un peuple.

» bler de questions, lui tendant des piè- de multis, 54. Insidiantes ei, et quærentes aliquid capere de ore ejus, ut accusarent eum.
 » ges, et cherchant à tirer de sa bouche
 » de quoi l'accuser³. » Il est vrai qu'il ne
 les épargnait pas, et on doit être surpris que le plus doux des hommes, celui qui a toujours paru le plus indulgent à l'égard des pécheurs, se soit élevé contre ceux-ci avec tant de force, et les ait traités avec si peu de ménagement. Il y a plusieurs raisons de cette conduite, dont la principale est que ces pécheurs se croyaient justes. Car, parce qu'ils se croyaient justes, ils n'avaient que du mépris et de la dureté pour les pécheurs; et, par cela seul, ils méritaient d'être traités comme ils traitaient les autres. Mais, de plus, parce qu'ils se croyaient justes, ils ne devaient pas être traités d'une autre manière; et ce ton était le seul qui fût capable de les corriger. Il n'y a rien à dire à celui qui s'avoue pécheur et qui connaît toute l'énormité de son péché; ou, si on lui parle, ce n'est que pour lui présenter la miséricorde qui le rappelle et qui lui tend les bras. Mais, au pécheur qui se croit juste, surtout s'il fait consister sa justice dans son iniquité même, il faut, à quelque prix que ce soit, lui faire connaître la fausseté de sa justice et son iniquité trop réelle. Il faut lui arracher le bandeau dont il s'aveugle. Il faut fouiller dans son cœur pervers, en tirer les vices que son hypocrisie y recèle, les peindre avec leurs couleurs naturelles, et lui porter juste sous les yeux ce portrait hideux, si différent de celui qu'il s'était fait de lui-même. L'entreprise est hasardeuse. On sait ce qu'elle a coûté au Sauveur et à plusieurs des ministres intrépides qui ont été en ce point les imitateurs de son zèle. Mais elle est nécessaire; et, quoi qu'il en coûte, il faut oser démasquer ces hypocrites, ou désespérer de leur conversion.

Leur mauvaise doctrine était encore ce qui autorisait le Sauveur à les décrier dans l'esprit des peuples. On doit faire

³ Il n'est pas dit s'ils trouvèrent alors ce qu'ils cherchaient. D'autres fois ils le trouvèrent, soit en interprétant malignement ce que le Sauveur avait dit, soit en lui faisant dire ce qu'il n'avait pas dit. Qui veut trouver du crime en trouve toujours.

connaître le loup lorsqu'il paraît sous la peau des brebis ou avec l'habillement du pasteur. Ne pas le faire par un scrupule mal entendu, ce serait plutôt cruauté à l'égard du public que charité pour le particulier. C'est pour cela « qu'une grande

L. 12, v. 1. Multis autem turbis circumstantibus, ita ut se invicem conculcarent, coepit dicere ad discipulos suos : Attendite a fermento Phariseorum, quod est hypocrisis. 2. Nihil autem operatum est, quod non reveletur; neque absconditum, quod non sciatur. 3. Quoniam quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur; et quod in aurem locuti estis in cubiculis, prædicabitur in tectis.

» multitude de peuple s'étant assemblée
» autour de Jésus, en sorte qu'ils étaient
» les uns sur les autres, il se mit à dire à
» ses disciples : Gardez-vous du levain
» des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il
» n'y a rien de caché qui ne vienne à se
» découvrir, ni rien de secret qui ne
» vienne à se savoir; car ce que vous avez
» dit dans les ténèbres se dira en plein
» jour, et ce que vous avez dit à l'oreille
» dans les chambres se publiera sur les
» toits. »

C'est ainsi que *l'espérance de l'hypocrite périra*. Il cherche à éblouir les yeux et à surprendre l'estime des hommes par les faux dehors d'une vertu apparente, et un jour viendra où ses œuvres d'iniquité, tirées des ténèbres où il espérait vainement les ensevelir, le livreront au mépris et à l'exécration de toutes les créatures; car c'est dans ce sens qu'il faut entendre ici ces paroles. Ailleurs elles signifient l'éclatante publicité que devait avoir bientôt la doctrine que le Sauveur proposait alors en secret à ses Apôtres.

Ce qui suit est la répétition de celles de ses instructions dont il voulait qu'ils eussent le souvenir plus présent.

CHAPITRE XLI.

Instruction aux disciples. — Dieu seul est à craindre. — Jésus refuse d'être arbitre entre deux frères. Riche avare condamné. — Ne pas s'inquiéter du lendemain. — Bon et mauvais serviteur.

« Je vous le dis à vous qui êtes mes amis :
 » Ne craignez point ceux qui ôtent la vie
 » du corps ¹, et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus; mais je vais vous
 » montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie,
 » peut précipiter dans l'enfer. Oui, je vous
 » le dis, craignez celui-là. Ne donne-t-on
 » pas cinq passereaux pour deux pièces de
 » la plus petite monnaie? Néanmoins, il n'y
 » en a pas un que Dieu oublie; et même
 » tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez point, vous valez
 » mieux que plusieurs passereaux ensemble. Je vous le dis encore : Quiconque se
 » déclarera pour moi devant les hommes,
 » le Fils de l'homme se déclarera pour lui
 » devant les anges de Dieu; et qui me dés-

L. 12, v. 4. Dico autem vobis amicis meis : Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent amplius quid faciant. 5. Ostendam autem vobis quem timeatis : timeate eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timeate. 6. Nonne quinque passeret venieunt dispono, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo? 7. Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt : nolite ergo timere : multis passeribus pluris estis vos. 8. Dico autem vobis : Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius hominis confitebitur illum coram angelis Dei : qui autem negaverit me coram hominibus, ne-

¹ Ne pas craindre ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, c'est de la part du Sauveur un conseil d'ami.

Si l'autorité est jointe à ce pouvoir, ne craignez pas le pouvoir, mais craignez, c'est-à-dire reconnaissez et respectez toujours l'autorité, quoique vous n'y défériez pas, lorsque vous ne pourriez le faire sans crime. On entend par l'autorité, le droit de commander, et par le pouvoir, la force majeure.

Il ne faut pas craindre de perdre la vie du corps, si l'on veut ne pas craindre ceux qui ôtent la vie du corps. On craint nécessairement ceux qui font le mal, lorsque l'on craint le mal qu'ils font.

Par la même raison, on doit dire : Craignez l'enfer, sans quoi ce serait sans raison que Jésus-Christ dirait ici : Craignez celui qui peut précipiter dans l'enfer.

Voyez sur le même texte la note 2 de la page 216.

gabitur coram angelis Dei. 10. Et omnis qui dicit verbum in Filium hominis, remittetur illi : ei autem qui in Spiritum sanctum blasphemaverit, non remittetur. 11. Cum autem inducent vos in synagogas, et ad magistratus, et potestates, nolite solliciti esse qualiter aut quid respondeatis, aut quid dicatis. 12. Spiritus enim sanctus docebit vos in ipsa hora quid oporteat vos dicere.

13. Ait autem ei quidam de turba :

Magister, dic fratri meo ut dividat mecum hæreditatem.

et le Seigneur des seigneurs, à qui toute puissance a été donnée au ciel et en la terre, et que le Père a établi juge souverain des vivants et des morts, avait bien d'autres droits que celui de décider un pareil différend. Mais ce n'était pas là l'objet de sa mission, et il voulait apprendre à ses ministres à ne pas se laisser trop distraire par ces sortes d'affaires, dont ils ne doivent se mêler que lorsque la charité les y oblige. C'est pour-
 7. 12, v 14. At ille dixit illi : Homo, quis me constituit judicem, aut divisorem super vos ?

» avouera devant les hommes, sera désa-
 » voué devant les anges de Dieu ¹. Qui-
 » conque aura dit quelque chose contre le
 » Fils de l'homme, il lui sera pardonné ;
 » mais, à celui qui aura blasphémé contre
 » le Saint-Esprit, il ne lui sera point par-
 » donné ². Quand on vous conduira aux sy-
 » nagogues, aux magistrats et aux puissances,
 » ces, ne soyez point en peine de quelle ma-
 » nière vous répondrez, ou de ce que vous
 » direz ; car à l'heure même le Saint-Es-
 » prit vous enseignera ce que vous devrez
 » dire ³. »

Lorsque Jésus parlait de la sorte, « un
 » homme de la troupe, » qui crut que per-
 » sonne n'oserait résister à l'autorité d'un si grand prophète, « lui
 » dit : Maître, dites à mon frère qu'il partage
 » avec moi la succession. » Le Roi des rois
 » et le Seigneur des seigneurs, à qui toute puissance a été donnée
 » au ciel et en la terre, et que le Père a établi juge souverain
 » des vivants et des morts, avait bien d'autres droits que celui
 » de décider un pareil différend. Mais ce n'était pas là l'objet de
 » sa mission, et il voulait apprendre à ses ministres à ne pas se
 » laisser trop distraire par ces sortes d'affaires, dont ils ne doi-
 » vent se mêler que lorsque la charité les y oblige. C'est pour-
 » quoi « il fit cette réponse : Homme, qui
 » m'a établi votre juge, ou arbitre de vos
 » partages ? » Le droit de cet homme, à
 » en juger par la manière dont il l'expose, était légitime ; mais
 » ce qui le lui faisait réclamer, était un attachement excessif aux
 » biens de la terre. Le Sauveur, à qui sa disposition ne pouvait
 » pas être inconnue, profite de cette occasion pour l'instruire
 » sur deux points très-propres à lui faire sentir combien les ri-

¹ Voyez la page 246.

² Voyez la note de la page 185.

³ Page 214.

chesses sont dignes de mépris : l'un est leur inutilité pour la vie, qu'elles ne rendent ni plus longue ni plus heureuse : l'autre est l'incertitude de leur possession, dont la mort peut nous priver à tout moment. Cette morale convient à tous les hommes, et les disciples mêmes avaient encore besoin alors qu'on la leur prêchât. « Jésus donc, adressant la

» parole à tout ce qu'il y avait là de
 » monde assemblé, leur dit : Voyez, gar-
 » dez-vous de toute avarice; car ce n'est
 » pas l'abondance des biens qu'un homme
 » possède qui le fait vivre. Il leur dit en-
 » suite une parabole : Un homme riche
 » avait une terre qui lui rapporta beau-
 » coup, et il disait en lui-même : Que fe-
 » rai-je ⁴? car je n'ai point où serrer ma
 » récolte ⁵. Il dit donc : Voici ce que je
 » ferai : j'abattrai mes greniers ⁶, et j'en
 » ferai de plus grands où je mettrai toute
 » ma récolte et tout ce que j'ai de biens,
 » et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as
 » des biens en réserve pour plusieurs an-
 » nées; prends du repos, mange, bois, fais
 » bonne chère ⁷. Mais Dieu lui dit : In-
 » sensé, cette nuit même on te redeman-
 » dera ton âme ⁸; et ce que tu as mis en

L. 12, v. 15. Dixit-
 que ad illos : Videte,
 et cavete ab omni avari-
 tia : quia non in abun-
 dantia cujusquam
 vita ejus est ex his
 quæ possidet. 16. Dixit
 autem similitudinem
 ad illos dicens :
 Hominis cujusdam di-
 vitis uberes fructus
 ager attulit; 17. Et
 cogitabat intra se di-
 cens : Quid faciam,
 quia non habeo quo
 congregem fructus
 meos? 18. Et dixit :
 Hoc faciam : destruiam
 horrea mea, et majora
 faciam; et illuc con-
 gregabo omnia quæ
 nata sunt mihi, et bo-
 na mea; 19. Et dicam
 animæ meæ : Anima,
 habes multa bona po-
 sita in annos plurimos:
 requiesce, comede, bi-
 be, epulare. 20. Dixit
 autem illi Deus : Stul-
 te, hac nocte animam
 tuam repetunt a te :
 quæ autem parasti,
 cujus erunt? 21. Sic

⁴ L'économe que sa mauvaise conduite avait réduit à la mendicité disait
 reillement : Que ferai-je? L'opulence excessive et l'extrême misère exprimen-
 eur emb arras dans les mêmes termes.

⁵ Parce qu'il a trop de grains, il n'a plus assez de greniers. L'abondance
 produit une sorte d'indigence. S'il avait eu moins de bien, il n'aurait pas eu de
 besoins.

⁶ Abattre ses greniers, en construire de nouveaux, que d'embarras et de pei-
 nes! On ne travaille que pour devenir riche; ne devient-on riche que pour
 travailler encore plus?

⁷ Ce langage, si usité parmi les hommes, n'aurait rien qui dût surpren-
 dre, s'il était celui d'un bœuf, qui n'est au monde que pour paître et rumi-
 ner

⁸ La mort le trompa, comme elle trompe encore tant de riches qu'elle enlève

est qui sibi thesaurizat » réserve, pour qui sera-ce ? Tel est
 et non est in Deum » l'homme qui thésaurise pour lui-même²,
 et qui n'est pas riche selon Dieu. »

On dira peut-être qu'il pouvait vivre longtemps, et, dans cette supposition, que ce qui est traité de folie à cause de l'événement inopiné de sa mort, aurait pu être regardé comme une sage prévoyance. Non, cela même ne saurait l'excuser, parce que, dans sa prévoyance, il y avait un excès qui la rendait aussi folle qu'elle était criminelle. À la bonne heure, que l'on se précautionne jusqu'à un certain point pour un avenir qui peut être aussi bien qu'il peut n'être pas. Mais, pour peu d'années de vie qui nous restent, amasser comme si on devait vivre des siècles; accumuler moissons sur moissons, comme si la terre, condamnée à une éternelle stérilité, ne devait plus en produire; mais, en même temps qu'on pense à la possibilité d'une longue vie, oublier la possibilité d'une mort prochaine; rêver, si on ose le dire, qu'on ne mourra plus, parce qu'on a de quoi ne pas mourir sitôt de faim, voilà par où cet homme était un insensé, ainsi que tant de riches avares qui lui ressemblent. Il y a donc une mesure de prévoyance qui n'est pas déraisonnable parce qu'elle est modérée, et qui n'est pas criminelle lorsqu'on y joint une confiance beaucoup plus grande en la divine Providence que dans toutes ses précautions. Mais une disposition plus excellente, c'est de renoncer aux précautions pour l'avenir, et de s'en reposer uniquement sur le Créateur et le conservateur de toutes choses. Les Apôtres

au moment où ils espéraient jouir. Mais, si elle ne l'avait pas trompé, il se serait trompé lui-même. Au lieu de jouir tranquillement de son abondance, il aurait fait de nouveaux amas, et construit des greniers encore plus spacieux. Les trésors accumulés n'ont jamais guéri personne de la passion de thésauriser.

¹ Assez souvent c'est pour un prodigue. Celui-ci est traité de fou, et avec raison; l'autre est regardé comme un homme sage. Cependant la folie du dissipateur pourrait s'appeler sagesse, au prix de celle du thésauriseur.

² Parce qu'il a thésaurisé pour lui-même, il se trouve qu'il n'a pas thésaurisé pour lui-même : d'autres que lui jouissent de ses trésors. Il en jouirait, s'il les avait répandus dans le sein des pauvres. Garder tout, c'est tout perdre; donner tout, c'est sauver tout.

étaient appelés à cette perfection, et ils devaient y former un petit nombre d'âmes choisies qui les ont imités en ce point dans tous les siècles de la religion, mais surtout dans les beaux jours de l'Eglise naissante, lorsque les fidèles apportaient à leurs pieds le prix de leurs héritages, ne se réservant point d'autre fonds que celui de la Providence.

Ce fut cette morale sublime que le Sauveur enseigna au monde, « lorsqu'il dit à ses disciples : Ne
 » vous inquiétez point, pour votre vie ², où
 » vous trouverez de quoi manger; ni pour
 » votre corps, où vous trouverez de quoi
 » vous vêtir. La vie est plus que la nourri-
 » ture, et le corps est plus que l'habillem-
 » ent; » croyez donc que Dieu, qui a donné la vie et le corps, don-
 » nera ce qui est nécessaire pour la conservation de l'un et de l'au-
 » tre. « Regardez les corbeaux : ils ne sèment

» ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni
 » greniers ; et Dieu les nourrit. Combien
 » êtes-vous plus excellents qu'eux ! Qui
 » de vous peut, à force d'y penser, ajou-
 » ter une coudée à sa taille ? Si donc vous
 » ne pouvez pas même la moindre chose,
 » pourquoi vous inquiétez-vous du reste ?
 » Voyez les lis comme ils croissent : ils
 » ne travaillent ni ne filent ; et cependant,
 » je vous le dis, Salomon même dans toute
 » sa gloire n'était pas si bien paré que l'un
 » de ces lis. Or, si Dieu habille de la sorte
 » une herbe qui est aujourd'hui dans les
 » champs, et qu'on jettera demain dans le
 » four, combien plus fera-t-il pour vous,
 » gens de peu de foi ! Ainsi ne vous in-
 » quiétez point de ce que vous mangerez,
 » ou de ce que vous boirez ; n'ayez point

22. Dixitque ad discipulos suos : Ideo dico vobis : Nolite solliciti esse animæ vestræ, quid manducetis, neque corpori quid induamini. 23. Anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum.

24. Considerate corvos quia non seminant neque metunt, quibus non est cellarium neque horreum, et Deus pascit illos. Quante magis vos pleris estis illis ! 25. Quis autem vestrum cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ? 26. Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de cæteris solliciti estis ? 27. Considerate lilia, quomodo crescunt : non laborant, neque nent : dico autem vobis, nec Salomon in omni gloria sua vestiebatur sicut unum ex istis. 28. Si autem fenum, quod hodie est in agro, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit : quanto magis vos, pusillæ fidei ? 29. Et vos nolite querere quid manducetis, aut quid bibatis ; et nolite in

² Voyez les pages 211, 212.

sublime tolli : 30. *Hæc enim omnia gentes mundi quærunt. Pater autem vester scit quoniam his indigetis.* 31. *Verumtamen quærите primum regnum Dei, et justitiam ejus: et hæc omnia adjicientur vobis.*

» l'esprit en suspens pour cela : car ce sont
 » les nations du monde qui ont de l'inquié-
 » tude sur toutes ces choses ¹, et votre
 » Père sait que vous en avez besoin. Mais
 » cherchez premièrement le royaume de
 » Dieu et sa justice, et toutes ces choses
 » vous seront données par surcroît. »

C'est donc ce royaume éternel qui doit être désormais l'unique objet de leurs recherches. A quoi peuvent-ils renoncer qui le vaille ? Et Dieu qui leur fait un si grand don, leur refusera-t-il un morceau de pain ? Tel est le dédommagement de leurs sacrifices, et le gage de leur confiance, que le Sau-

32. *Nolite timere, pusillus grex; quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* 33. *Vendite quæ possidetis, et date elemosynam Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem, in caelis, quo fur non appropriat neque tinea corrumpit :* 34. *Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.*

veur leur propose par ces tendres paroles :
 « Ne craignez point, petit troupeau ; car
 » il a plu à votre Père de vous donner le
 » royaume. Vendez ce que vous avez, et
 » donnez l'aumône ¹. Faites-vous des
 » bourses qui ne s'usent point ; *amassez-*
 » *vous* un trésor inépuisable dans le ciel,
 » d'où les voleurs n'approchent pas, et où
 » le ver ne gâte rien. Car, où est votre
 » trésor, là est aussi votre cœur. »

Les amas prodigieux du riche avare avaient donné occasion aux enseignements que Jésus-Christ vient de faire à ses disciples. Sa mort subite et imprévue fait le sujet de la morale

35. *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris,* 36. *Et vos similes hominibus expectantibus dominum*

suivante. « Que vos reins soient ceints,
 » et ayez dans vos mains des lampes allu-
 » mées, et soyez comme ceux qui atten-
 » dent leur maître au retour de la noce,

¹ Autrement les gens du monde, ceux qu'on appelle proprement les mondains, parce qu'oubliant l'avenir, ils ne s'occupent que du monde présent. Ou si l'on veut entendre les gentils, on pourra dire que cette inquiétude excessive sur les besoins de la vie est une espèce de paganisme : si ce n'est pas ignorer tout à fait le vrai Dieu, c'est au moins méconnaître sa providence.

² C'est un conseil de perfection. Quelques-uns tiennent que c'était un précepte pour les Apôtres.

- » afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et
- » qu'il frappera³. Heureux les serviteurs
- » que le maître à son arrivée trouvera veil-
- » lant ! Je vous dis en vérité que, se cei-
- » gnant lui-même, il les fera mettre à
- » table, et qu'il ira et viendra pour les
- » servir⁴. Que s'il arrive à la seconde et à
- » la troisième veille⁵, et qu'il les trouve

suum, quando rever-
tatur a nuptiis ; ut,
cum venerit et pulsa-
verit, confestim aper-
riant ei. 37. Beati ser-
villi, quos, cum vene-
rit dominus, invenerit
vigilantes : amen dico
vobis quod præcineget
se, et faciet illos dis-
cumbere, et transiens
ministrabit illis. 38. Et
si venerit in secunda
vigilia, et si in tertia

³ Le but de cette parabole est de montrer que le jour du Seigneur, c'est-à-dire le jour de la mort, et du jugement qui la suit, étant toujours incertain, le seul moyen de n'en être pas surpris, c'est d'y être toujours préparé. En se réunissant dans le sens général, les Pères et les interprètes en expliquant diversement les différentes parties. Selon le plus grand nombre, les reins ceints signifient la continence. Par les lampes à la main on entend les bonnes œuvres et la lumière du bon exemple. L'attente du maître, c'est le désir de voir Jésus-Christ. Les saints soupirent après sa venue : les justes au moins ne la croignent pas. Ceci revient à cette parole de S. Paul (*Tit. II*) : *Vivons en ce monde sobrement, justement et religieusement, dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de la venue du grand Dieu notre Sauveur Jésus-Christ.*

⁴ Les maîtres de la terre ne le font pas. Jésus-Christ ne le fait pas avec cet équipage de servitude qui n'est ici que pour donner de la justesse à la parabole ; mais il le fait réellement, non-seulement lui-même, mais, si on ose s'exprimer ainsi, en se servant lui-même, c'est-à-dire, en se donnant tout entier à ses élus pour rassasier par sa possession tous les désirs de leur cœur.

⁵ Sur le partage de la nuit en veilles, voyez la note 1^{re} de la page 228. Ici les quatre âges de la vie. Jésus-Christ ne parle expressément que de la seconde et de la troisième, qui répondent à la jeunesse et à l'âge viril, les deux âges où l'on pense le moins à la mort, et où l'on se défie le moins de ses surprises. Il ne dit rien de l'enfance, qui n'est pas capable de préparatifs, et à qui l'innocence en tient lieu ; ni de la vieillesse, qui ne peut ignorer que la mort la menace de près, à moins qu'elle ne soit tout à fait en démence ? En ce cas, elle est comme l'enfance, au moins pour les préparatifs ; et plutôt à Dieu qu'elle lui ressemblât aussi par l'innocence !

Lorsqu'un homme est attaqué d'une maladie dangereuse, on l'avertit de mettre ordre à sa conscience. On n'avertit pas, lorsque, sans maladie, la raison commence à s'affaiblir. Elle achève bientôt de se perdre, et y survécût-on plusieurs années, le sort de l'âme n'en est pas moins décidé : elle sera éternellement ce qu'elle était au moment où le délire a commencé.

De toutes les surprises, il n'en est aucune contre laquelle il soit plus difficile de précautionner celui qui ne se précautionne pas de lui-même : car on dit bien à un homme malade qu'il est très-mal ; mais on ne va pas dire à un homme qui se porte bien qu'il perd le sens.

vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. 39. Hoc autem scitote quoniam si sciret paterfamilias qua hora fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. 40. Et vos estote parati: quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet.

41. Ait autem ei Petrus: Domine, ad nos dicis hanc parabolam, an et ad omnes?

de; mais la demande de Pierre la lui fit appliquer personnellement et en même temps à tous les pasteurs de l'Eglise, figurés par l'intendant qui a la charge de toute la maison. « Quel

42. Dixit autem Dominus: Quis, putas, est fidelis dispensator et prudens, quem constituit dominus supra familiam suam, ut det illis in tempore tritici mensuram? 43. Beatus ille servus, quem, cum venerit dominus, invenerit ita facientem. 44. Vere dico vobis quoniam supra omnia quæ possidet, constituet illum. 45. Quod si dixerit servus ille in corde suo: Moram facit dominus meus venire: et coeperit percutere servos et ancillas, et edere, et bibere, et inebriari: 46. Veniet dominus servi illius, in die qua non sperat, et hora qua nescit, et dividet eum, partemque ejus cum infidelibus ponet.

» ainsi disposés, ces serviteurs-là sont
» heureux. Or, songez que si un père de
» famille savait l'heure que le voleur doit
» venir, il ne manquerait pas de veiller,
» et ne souffrirait pas que l'on percât son
» logis. Soyez prêts de même, vous au-
» tres, parce qu'à l'heure que vous ne
» pensez pas le Fils de l'homme viendra.

» Alors Pierre lui dit: Seigneur, est-ce
» pour nous autres que vous dites cette
» parabole, ou est-ce aussi pour tout le
» monde? » Elle s'adressait à tout le mon-

» est, à votre avis, répondit le Seigneur,
» l'économe fidèle et sage que le maître
» établit sur ses domestiques pour leur
» donner au temps qu'il faut leur mesure
» de blé? Heureux le serviteur que son
» maître en arrivant trouvera faisant ainsi
» son devoir! Je vous dis, en vérité, qu'il
» lui donnera l'administration de tous ses
» biens. Que si ce serviteur dit en soi-
» même: Mon maître n'est pas pour venir
» si tôt, et qu'il se mette à battre les valets
» et les servantes, à manger, et à boire,
» et à s'enivrer, le maître de ce serviteur
» viendra le jour qu'il ne l'attend pas et à
» l'heure qu'il ne sait pas; il le tirera de
» son emploi, et quoiqu'il ne soit coupa-
» ble que de mauvaise conduite, il assi-
» gnera son partage avec les serviteurs
» infidèles. »

Ce traitement est aussi juste qu'il est sévère. Le chef des serviteurs, qui a l'oreille du maître, connaît mieux ses vo-

lontés. que les autres, qui n'en sont guère instruits. que par lui; et l'abus d'une plus grande confiance rend digne d'un plus grand châtiment. L'allusion aux pasteurs se fait toujours sentir, et on la reconnaîtra dans ces paroles par lesquelles le Sauveur conclut ce discours : « Le serviteur qui, sachant la volonté de son maître, ne se sera pas tenu prêt, et n'aura point exécuté ses ordres, sera battu rudement. Pour celui qui ne l'a pas su, et qui a fait des choses dignes de châtiment, il sera moins battu¹. Au reste, on exigera beaucoup de celui à qui on a beaucoup donné, et on redemandera plus à celui à qui on aura confié plus de choses. »

47. Ille autem servus, qui cognovit voluntatem domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis. 48. Qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis. Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.

CHAPITRE XLII.

Nécessité de la pénitence. — Figuiér stérile. — Femme courbée, guérie le jour du sabbat. — Petit nombre de sauvés. — Prophète ne doit mourir hors de Jérusalem.

A l'exemple d'un des évangélistes, nous placerons ici les vérités suivantes, qui n'ont aucune liaison avec ce qui précède. On a même assez de peine à les lier ensemble, et il est fort probable que ce sont de ces oracles détachés que les historiens sacrés rapportent sans en marquer le temps ni la circonstance; les voici tels que le Sauveur les proféra de sa bouche adorable :

« Je suis venu apporter le feu sur la terre²; et qu'est-ce que je souhaite, si

49. Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accenda-

¹ Le châtiment sera proportionné au degré de lumière et de connaissance. Car avoir su, ou n'avoir pas su, ne signifie ici et ailleurs qu'avoir plus ou moins connu.

² Quelques-uns prétendent que ce feu est celui de la division. On voit dans quel sens ils l'entendent, et ce sens n'est pas mauvais. La plupart l'expliquent

tur? 50. Baptismo autem habeo baptizari: et quomodo coarctor, usque dum perficiatur? 51. Putatis quia pacem veni dare in terram? Non, dico vobis, sed separationem: 52. Erunt enim ex hoc quinque in domo una divisi, tres in duos, et duo in tres. 53. Dividentur: pater in filium, et filius in patrem suum, mater in filiam, et filia in matrem, socrus in nurum suam, et nurus in sorcrum suam.

L. 13, v. 1. Aderant autem quidam ipso in tempore nuntiantes illi de Galilæis, quorum sanguinem Pilatus miscuit cum sacrificiis eorum. 2. Et respondens dixit illis: Putatis quod hi Galilæi præ omnibus Galilæis peccatores fuerint, quia talia passi sunt? 3. Non, dico vobis: sed nisi poenitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. 4. Sicut illi decem et octo, supra quos cecidit turris in Siloe et

» non qu'il soit allumé? Je dois être baptisé d'un baptême¹, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse? Pensez-vous que ce soit la paix que je suis venu apporter sur la terre? » Non, je vous le dis, c'est la division², » car désormais, dans une famille de cinq » personnes, il y aura de la division. Ils » seront trois contre deux, et deux contre » trois: le père contre le fils, et le fils » contre son père; la mère contre la fille, » et la fille contre la mère; la belle-mère » contre la belle-fille, et la belle-fille contre la belle-mère.

» En ce temps-là même, on vint dire à » Jésus la nouvelle des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Sur quoi Jésus leur répondit: » Pensez-vous que ces Galiléens fussent » les plus méchants hommes de toute la » Galilée, parce qu'on les a traités de la » sorte? Non, je vous le dis: mais si vous » ne faites pénitence, vous périrez tous » aussi bien qu'eux. De même, ces dix- » huit sur qui tomba la tour de Siloe, et

du feu de la charité que le Saint-Esprit répand dans les cœurs. On doit s'en tenir à cette interprétation, non-seulement parce qu'elle est la plus commune, mais encore plus parce que c'est celle de l'Eglise, qui dit (*messe du samedi de la semaine de la Pentecôte*): Nous vous prions, Seigneur, que le Saint-Esprit nous embrase de ce feu que le Seigneur Jésus-Christ a apporté sur la terre, et qu'il a souhaité de voir bien allumé.

¹ Par ce baptême tous entendent la Passion. Jésus-Christ est pressé, non de la crainte, comme quelques-uns l'expliquent, mais du désir de la voir s'accomplir. Elle devait précéder la descente du Saint-Esprit, qui est ce feu divin que le Sauveur désirait si fort de voir allumé sur la terre. C'est ce qui lui fait désirer ce baptême avec tant d'ardeur. On peut lier aussi ce texte avec le précédent.

² Voyez la note 5^e de la page 247.

» qu'elle tua, croyez-vous qu'ils fussent
 » plus coupables què tous les habitants de
 » Jérusalem ? Non, je vous le dis : mais si
 » vous ne faites pénitence, vous périrez
 » tous aussi bien qu'eux. »

occidit eos : putatis
 quia et ipsi debitores
 fuerint præter omnes
 homines habitantes in
 Jerusalem ? 5. Non,
 dico vobis : sed si po-
 nitentiam non egeritis,
 omnes similiter peri-
 bitis.

On voit que les Juifs ne revenaient pas du préjugé où ils étaient, que les malheurs de la vie étaient toujours la punition du crime, et que les plus malheureux étaient les plus coupables. Ceux dont il vient d'être parlé étaient des coupables à la vérité ; mais ils ne l'étaient pas plus que ceux qui se croyaient meilleurs, parce qu'un pareil désastre ne leur était pas arrivé. La justice de Dieu avait exercé ses droits sur les premiers ; sa patience attendait encore les seconds. Mais cette patience avait un temps borné, après lequel la justice devait éclater sur eux comme sur les précédents, et les envelopper dans une ruine semblable : c'est de quoi le Sauveur les avertit ; ce qui ne doit pas cependant être entendu comme si tous ceux à qui il adressait la parole dûssent périr par le fer, ou être écrasés sous des ruines. Ces hommes coupables et surpris de la mort avant qu'ils eussent fait pénitence, en perdant la vie temporelle, avaient encouru la mort éternelle, et le même coup qui avait séparé leur âme de leur corps, l'avait précipitée pour jamais dans les enfers. Voilà l'effroyable châtement que Jésus-Christ dénonce à tous les imitateurs de leur impénitence, et celui par lequel ils leur ressembleront. Mais un sens plus étendu était caché sous ces paroles : *Vous périrez tous pareillement*. Jésus-Christ, qui paraissait ne les adresser qu'à ceux qui étaient présents, les adressait à toute la nation, dont il prédisait la ruine prochaine, et les morts tragiques de ces millions d'hommes et de femmes qui devaient périr, non-seulement par le fer et par la chute des édifices, mais encore par l'assemblage de tous les fléaux réunis, le feu, la peste et la famine : malheur inévitable pour eux, s'ils ne travaillaient à le prévenir par une prompte et sincère pénitence, comme le Sauveur le leur fait entendre par les paroles suivantes ;

car, continuant son discours, « il leur dit cette parabole :

6. Dicebat autem et hanc similitudinem : Arborem fici habebat quidam plantatam in vineas suis, et venit querens fructum in illa, et non invenit. 7. Dixit autem ad cultorem vinearum : Ecce anni tres sunt ex quo venio querens fructum in ficulnea hac, et non invenio : succide ergo illam : ut quid etiam terram occupat ? 8. At ille respondens dicit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora : 9. Et si quidem fecerit fructum : sin autem, in futurum succides eam.

« Un homme qui avait un figuier planté dans sa vigne, vint y chercher du fruit, et n'en trouva point. Vous voyez, dit-il au vigneron, que depuis trois ans je viens chercher du fruit à ce figuier, et que je n'en trouve point : coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? Seigneur, lui répondit le vigneron¹, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que j'aie bêché tout autour, et que j'y aie mis du fumier ; et s'il porte du fruit, à la bonne heure ; sinon, vous le couperez après. »

On devine aisément que la Judée est ce figuier ; les trois années sont celles de la prédication du Sauveur, qui auraient dû lui faire produire des fruits en abondance. Cet arbre, toujours stérile, malgré une si excellente culture, méritait bien dès lors d'être coupé et jeté au feu. On lui donne encore une année, c'est le temps de la prédication des Apôtres ; après quoi, la mesure étant comblée, on en coupera le tronc, on arrachera ses racines ; et ses branches, éparses sur la surface de la terre, annonceront à tous les hommes son crime et ses malheurs.

Tel est donc le sens littéral de cette parabole, que l'on ap-

¹ Ce vigneron donne l'idée d'un excellent ouvrier de la vigne du Seigneur. Trois années de stérilité n'ont pas pu épuiser sa patience. Cet arbre n'est pas à lui, il est à son maître ; cependant il paraît prendre plus d'intérêt à sa conservation que le maître à qui il appartient. Il prie comme s'il demandait grâce pour lui-même. Il promet le redoublement de ses soins, comme s'il y avait de sa faute, et que la stérilité de ce malheureux arbre dût être imputée au défaut de culture : en quoi il fait paraître autant d'humilité que de zèle. Il obtient le délai qu'il demande. Le maître qui l'accorde le désire plus que lui : il attendait qu'on le lui demandât, et il ne se plaint que lorsqu'il ne se trouve personne qui mette une barrière entre lui et la terre, et qui prenne contre sa justice le parti des coupables, *Ezéch.* 22 30.

plique aussi au pécheur endurci que Dieu attend pendant un nombre de jours qui sont comptés. Quelquefois, touché des prières de ses serviteurs, il prolonge encore le terme; mais, si l'homme ne profite pas plus de ce dernier délai qu'il n'a fait des précédents, alors la patience outragée se tourne en fureur; la justice n'a plus de frein, et le coup qu'elle frappe est d'autant plus terrible qu'il a été plus longtemps suspendu. Ainsi la conduite de Dieu sur tout un peuple est la figure de celle qu'il tient à l'égard d'un seul homme, comme celle qu'il tient à l'égard d'un seul homme est quelquefois la figure de celle qu'il tient à l'égard de tout un peuple. Quoique avec des différences, le fond est toujours le même; et c'est avec beaucoup de raison et de justesse que ceux qui sont chargés d'expliquer les divines Ecritures appliquent aux particuliers plusieurs choses qui, dans le sens direct et littéral, regardent la nation juive, ou quelque autre peuple que ce soit.

Cependant Jésus continuait à procurer par ses prédications et par ses miracles le salut des corps et des âmes. « Comme » il enseignait dans leur synagogue les 10. Erat autem docens in synagoga eorum sabbatis. 11. Et ecce mulier quæ habebat spiritum infirmitatis annis decem et octo : et erat inclinata, nec omnino poterat sursum respicere.

» jours du sabbat, il se trouva là une » femme qu'un esprit rendait infirme de- » puis dix-huit ans.³ » On ne sait si elle était venue pour demander sa guérison, ou simplement pour assister à l'instruction publique.

Quoi qu'il en soit, « Jésus l'apercevant 12. Quam cum videret Jesus, vocavit eam ad se, et ait illi : Muller, dimissa es ab infirmitate tua. 13. Et » (*image sensible de la grâce prévenante*), » il l'appela, et lui dit : Femme, vous

³ Cet esprit était Satan, comme le Sauveur le dit après. On voit par là qu'il y a des infirmités qui n'ont point de cause naturelle, et dont le démon seul est l'auteur. On en a encore la preuve dans Job, dont l'exemple prouve en même temps 1° que le démon peut maléficier les corps, sans qu'il soit besoin pour cela que les sorciers s'en mêlent, comme paraissent le croire ceux qui disent que la maladie de la femme courbée était l'effet d'un sortilège; 2° que le démon, qui a ce pouvoir, ne l'exerce cependant que lorsque Dieu le lui permet, sur qui il le lui permet et autant qu'il le lui permet. Donc Dieu seul est à craindre.

imposuit illi manus, et confestim erecta est, et glorificabat Deum. 14. Respondens autem archysynagogus, indignans quia sabbato curasset Jesus, dicebat turbæ : Sex dies sunt, in quibus oportet operari : in his ergo venite, et curamini, et non in die sabbati.

» êtes délivrée de votre infirmité. En même temps il mit les mains sur elle, et étant aussitôt redressée, elle rendit gloire à Dieu. Mais un chef de la Synagogue, indigné de ce que Jésus-Christ avait fait une guérison le jour du sabbat, dit au peuple : Il y a six jours destinés pour travailler; venez donc ces jours-là vous faire guérir, et non pas le jour du sabbat. »

Ce zèle apparent était le voile dont il couvrait sa basse jalousie; et l'espèce de ménagement qu'il paraissait avoir pour le Sauveur, à qui il n'avait pas osé adresser la parole, venait moins du respect qu'il lui portait, que de la crainte d'être confondu par quelqu'une de ses réponses. Il ne l'évita pas cependant, ni lui ni ceux des assistants qui pensaient comme lui. Jésus répondit à tous dans la personne de celui qui avait adressé à d'autres le reproche personnel qu'il voulait

15. Respondens autem ad illum Dominus, dixit : Hypocritæ, unusquisque vestrum sabbato non solvit bovem suum aut asinum a præsepio, et ducit adquare? 16. Hanc autem filiam Abrahæ, quam alligavit Satan, ecce decem et octo annis, non oportuit solvi a vinculo isto die sabbati? 17. Et cum hæc diceret, erubescerant omnes adversarii ejus; et omnis populus gaudebat in universis quæ gloriose fiebant ab eo.

lui faire. « Hypocrites, dit le Seigneur à celui-ci, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ne détache le jour du sabbat son bœuf ou son âne, et ne le tire de l'étable pour le mener boire? Et cette fille d'Abraham que Satan tenait captive depuis dix-huit ans, il ne fallait pas la délivrer de ce lien un jour du sabbat? Ce discours fit rougir de honte tous ses ennemis; et tout le peuple était ravi de lui voir faire tant d'actions glorieuses.

22. Et ibat per ci-

» En ce temps-là, Jésus allait par les

⁴ L'envieux ne dit jamais qu'il est envieux: il ne craint rien tant que de le paraître. Cependant il faut un motif apparent à ce que l'envie lui fait dire et faire: la religion, l'équité, la charité même, lui en fournissent de reste; c'est ce qui fait son hypocrisie. On ne peut être hypocrite sans être envieux; mais on peut être envieux sans être hypocrite.

» villes et les villages, enseignant et s'avancant vers Jérusalem. Quelqu'un lui dit : Seigneur, y a-t-il peu de gens qui se sauvent ? » Il pouvait y avoir de la curiosité dans cette question. Jésus, qui ne chercha jamais à la satisfaire, en prend occasion, selon sa coutume, d'édifier et d'instruire. Il laisse donc celui qui venait de l'interroger, et, adressant la parole à tout ce qu'il y avait là d'auditeurs, « il leur répondit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car, je vous le dis, plusieurs chercheront à entrer, et ne le pourront ². Or, quand le père de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors, et vous vous mettrez à frapper, en disant : Seigneur, ouvrez-nous ; et il vous dira pour toute réponse : Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous êtes. Alors vous commencerez à dire : Nous avons mangé et bu avec vous, et vous avez enseigné dans nos places publiques ; et il vous dira : Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, vous qui êtes des ouvriers d'iniquité ³.

vitates et castella docens, et iter faciens in Jerusalem. 23. Ait autem illi quidam : Domine, si pauci sunt qui salvantur.

23. Ipse autem dixit ad illos : 24. Contendite intrare per angustam portam : quia multi, dico vobis, querent intrare, et non poterunt. 25. Cum autem intraverit paterfamilias, et clauserit ostium, incipietis foris stare, et pulsare ostium, dicentes : Domine, aperi nobis ; et respondens, dicet vobis : Nescio vos unde sitis. 26. Tunc incipietis dicere : Manducavimus coram te, et bibimus, et in plateis nostris docuisti. 27. Et dicet vobis : Nescio vos unde sitis : discedi-

² Dans le royaume de Dieu consommé, qui est le ciel ; mais ils ne le pourront, parce qu'ils n'auront pas voulu entrer dans le royaume de Dieu commencé, qui est l'Eglise. La différence de l'un à l'autre est celle du vestibule à l'intérieur du palais.

³ Cette tache ne sera point effacée par l'avantage d'avoir vécu avec Jésus-Christ, d'avoir bu et mangé avec lui ; elle ne le sera point par la parenté ; et si elle avait pu se trouver dans sa mère, elle ne le serait point par la maternité. Aux yeux de Dieu, les œuvres de justice ou d'iniquité décident seules de la faveur ou de la disgrâce. Sans égard aux personnes ni à tout ce que le monde estime ou méprise, il ne couronne que la vertu et ne réprouve que le vice : je reconnais Dieu à ce trait ; et un des plus divins caractères de la religion chrétienne, c'est ce ton intrépide avec lequel elle ose dire aux maîtres du monde : Si vous faites des œuvres d'iniquité, vous serez éternellement tourmentés au fond de l'abîme, tandis que le dernier de vos esclaves, s'il meurt dans la justice, régnera au-dessus des étoiles.

te a me, omnes operarii iniquitatis. 28. Ibi erit fletus, et stridor dentium: cum videritis Abraham, et Isaac, et Jacob, et omnes prophetas in regno Dei, vos autem expelli foras. 29. Et venit ab Oriente, et Occidente, et Aquilone, et Austro, et accumbent in regno Dei. 30. Et ecce sunt novissimi qui erunt primi, et sunt primi qui erant novissimi.

» Ce sera alors qu'il y aura des pleurs et
 » des grincements de dents, quand vous
 » verrez Abraham, Isaac et Jacob avec
 » tous les prophètes dans le royaume de
 » Dieu, et que vous vous en verrez chas-
 » ser. Il en viendra d'Orient et d'Occident,
 » du Septentrion et du Midi, qui seront
 » placés au festin dans le royaume de Dieu,
 » Et il arrivera que ceux qui sont les der-
 » niers seront les premiers, et que ceux qui
 » sont les premiers seront les derniers ¹. »

Cette réponse s'adressait personnellement aux Juifs. Elle leur apprend que le nombre de ceux qui seront sauvés sera très-grand, puisqu'il y en aura de toutes les parties de la terre; mais dans leur nation il sera très-petit, parce que ce qui est appelé ici la porte étroite, c'est à leur égard la loi évangélique, que peu d'entre eux devaient embrasser. Ce qui devait rendre cette porte encore plus étroite, c'était le petit nombre même de ceux qui devaient y entrer. Il s'ensuivait que ceux qui n'entreraient pas feraient le plus grand nombre. Ces derniers, plus forts par leur nombre et encore plus par l'audace, devaient se tourner contre les premiers, et, par leur acharnement à les persécuter, leur rendre encore plus difficile l'entrée de la foi, déjà si pénible par elle-même. Mais enfin le moment doit arriver où, désirant d'entrer dans le royaume céleste dont ils se seront exclus eux-mêmes, ils ne pourront plus y être admis. De là les pleurs et les grincements de dents, lorsqu'ils verront ce petit nombre de leurs frères, autrefois les objets de leur mépris et de leur haine; lorsqu'ils les verront, dis-je, dans la compagnie des patriarches et des prophètes, jouissant de ce bonheur ineffable, dont la privation n'est pas moins amère que la jouissance en est

¹ Jusque là les Juifs avaient été préférés aux gentils : bientôt les gentils seront préférés aux Juifs. Ceux-ci, qui étaient les premiers, seront les derniers ; ce qui ne veut pas dire qu'ils auront les dernières places dans le royaume de Dieu, mais qu'ils en seront tout à fait exclus.

délicieuse. Mais ce qui redoublera leur rage, ce sera de voir qu'il y avait des places pour tous, et que les leurs seront remplies par ceux qui, auparavant étrangers à l'alliance, y auront été admis à la place des enfants déshérités. Car ils doivent y venir en foule des quatre coins du monde; et voilà dans quel sens Jésus-Christ déclare que le nombre des élus pris en lui-même sera très-grand, quoique parmi les Juifs il doive être très-petit, considéré relativement au gros de la nation.

On demande à ce propos si, parmi les fidèles mêmes, le nombre des élus sera le plus grand ou le plus petit. Question oiseuse dans la bouche de la plupart de ceux qui la font, puisque chacun doit être jugé selon ses œuvres, et que nul ne sera sauvé par la raison qu'il y aurait un grand nombre d'élus, comme nul ne sera condamné précisément parce qu'il y aura un grand nombre de reprobés. Laissons donc les autres, et que chacun de nous pense à soi-même; persuadé que s'il conserve son innocence, ou s'il la recouvre par une sincère pénitence; n'y eût-il qu'un seul homme sauvé, ce serait lui; mais qu'au contraire il en sera réproché, n'y en eût-il qu'un seul, si, après avoir péché, il meurt dans l'impénitence.

* Ce jour-là même quelques-uns des 31. In ipsa die accesserunt quidam Phariseorum, dicentes illi :
 • Pharisiens vinrent trouver Jésus, et lui
 • dirent : Sortez, et retirez-vous d'ici, Exi, et vade hinc :
 • parce qu'Hérode en veut à votre vie. » quia Herodes vult te occidere.

L'avis était véritable, quoique ce fût l'envie et non la charité qui le donnât. Peut-être était-ce Hérode même qui le faisait donner. Il serait difficile d'en deviner la raison; cependant la chose n'est pas sans vraisemblance, puisque c'est à ce prince que le Sauveur renvoie sa réponse par ceux qui venaient de lui parler. « Allez, leur dit-il, allez 32. Et ait illis : Ite,
 » dire à ce renard ² : Voilà que je chasse et dicite vulpi illi : Ec-

² Ainsi appelé par Jésus-Christ, et peut-être l'était-il vulgairement à cause de ses ruses. Outre qu'il était naturellement rusé, sa situation pouvait contribuer encore à le rendre tel. Il avait à plaire aux Romains, par qui seul il régnait, et il ne voulait pas déplaire à ses sujets, qui ne pouvaient souffrir les Romains. Que de ruses ne faut-il pas pour accorder des choses si contraires, lorsqu'on

ce ejicio dæmonia, et sanitates perficio hodie et cras, et tertia die consummor. 33. Verumtamen oportet me hodie et cras et sequenti die ambulare : quia non sapit prophetam perire extra Jerusalem.

» les démons; je continue de guérir les malades aujourd'hui et demain, et au troisième jour sera ma fin. Toutefois il me faut marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant ¹; car il ne faut pas qu'un prophète souffre la mort hors de Jérusalem ².

Son cœur s'émut en prononçant le nom de cette malheureuse ville; et il ne put s'empêcher de lui adresser ce reproche, que la compassion tira du fond de ses entrailles paternelles:

34. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui mittuntur ad te, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum avis nidum suum sub pennis, et noluisti? 35. Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta. Dico autem vobis quia non videbitis me, do-

» Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme un oiseau rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu ³! Voilà que votre maison vous va demeurer déserte; car, je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni

n'est pas de caractère à y employer la droiture, de tous les moyens le plus propre à y réussir et le seul par lequel on puisse y réussir constamment?

¹ Ces trois jours signifient le peu de temps que Jésus-Christ avait à rester sur la terre. Cette réponse est pleine de magnanimité; c'est comme s'il disait : Je fais ce que je veux, je ne crains personne, et je ne mourrai qu'au temps et dans le lieu où j'ai résolu de mourir.

L'homme juste peut dire avec la même intrépidité : Je fais ce que Dieu veut, je ne crains que lui seul, et je ne mourrai qu'au temps et dans le lieu où il a résolu que je meure.

² C'est-à-dire, il n'est pas convenable qu'un prophète souffre la mort hors de Jérusalem. C'est, disent quelques-uns, à cause que le jugement des prophètes était réservé au grand sanhédrin. D'autres pensent que Jésus-Christ parla ainsi, parce que la plupart des prophètes mis à mort l'avaient été à Jérusalem : d'où il avait bien pu se faire, comme on le croit encore, que ce que dit ici Jésus-Christ eût passé en proverbe.

³ Dieu l'a voulu et Jérusalem ne l'a pas voulu. Et parce que Jérusalem ne l'a pas voulu, ce que Dieu a voulu n'est pas arrivé. Il y a donc, sans préjudice de la toute-puissance divine, des volontés de Dieu qui n'ont pas leur accomplissement. Les théologiens expliquent diversement ce mystère; mais, de quelque manière qu'on l'explique, Jésus-Christ l'a dit, et il le faut croire.

« soit celui qui vient au nom du Seigneur! » *nec veniat cum dicetis: Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Les enfants le dirent lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem. Ce n'est pas là pourtant ce que le Sauveur a ici en vue. Il devait aller encore à Jérusalem pour la fête de la Dédicace avant le dernier voyage où se fit cette acclamation; et après qu'elle eut été faite, il dit encore aux Juifs ces mêmes paroles : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Marque évidente que cette première acclamation n'est pas celle dont il parlait alors. Un sens plus profond était caché sous ces paroles : elles annonçaient la conversion des Juifs, qui, revenus de leurs préjugés, se tourneront enfin vers lui, et hâteront par leurs vœux redoublés le second avènement du Messie, que leurs pères avaient réprouvé. Jésus-Christ dit qu'avant ce temps ils ne le verront plus, parce qu'il n'a plus que peu de jours à passer au milieu d'eux ; après quoi ces aveugles volontaires, qui l'ont méconnu en personne, s'obstineront à le méconnaître jusqu'à la consommation des siècles, malgré l'établissement de son Eglise et l'accomplissement des prophéties, quoique ces signes aient été plus que suffisants pour le faire reconnaître par toutes les nations de la terre.

CHAPITRE XLIII.

Hydropique guéri le jour du sabbat. — Prendre la dernière place. — Inviter les pauvres. — Parabole de ceux qui refusent de se rendre au festin. — Préférer Jésus-Christ à toutes choses.

« Jésus entra un jour de sabbat dans la maison d'un chef des Pharisiens pour y manger, et ceux qui étaient là l'observaient à dessein de le critiquer, lorsqu'il parut devant lui un hydropique : sur cela Jésus dit aux docteurs de la loi et aux

L. 14, § 1. Et factum est cum intraret Jesus in domum cujusdam principis Phariseorum sabbato manducare panem, et ipsi observabant eum. 2. Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum. 3. Et respon-

dens Jesus, dixit ad legisperitos et Phariseos dicens : Si licet sabbato curare? 4. At illi tacuerunt. Ipse vero apprehensum sanavit eum, ac dimisit. 5. Et respondens ad illos, dixit : Cujus vestrum asinus aut bos in puteum cadet, et non continuo extrahet illum die sabbati? 6. Et non poterant ad hæc respondere illi.

» Pharisiens : Est-il permis de faire des
» guérisons le jour du sabbat ?¹ Et ils de-
» meurèrent dans le silence. Alors prenant
» le malade, il le guérit et le renvoya.
» Puis répondant à leur pensée, il leur dit :
» Qui d'entre vous, si son âne ou son
» bœuf tombe dans un puits le jour du
» sabbat, ne l'en tire pas aussitôt? et ils
» ne savaient que lui répondre. »

Mais, après avoir été observé, Jésus-Christ les observait à son tour; et, non content de leur avoir fait sentir qu'il n'avait rien à redouter de leur critique, il leur apprit encore qu'ils avaient besoin de ses instructions. « Considérant donc comme

7. Dicebat autem et ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos accubitus eligerent, dicens ad illos : 8. Cum invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne forte honoratio te sit invitatus ab illo; 9. Et veniens is qui te et illum vocavit, dicat tibi : Da huic locum, et tunc

» les conviés choisissaient les premières
» places, il leur proposa cette parabole, et
» leur dit : Quand vous serez invités à
» des noces, ne vous mettez pas à la pre-
» mière place², de peur qu'un autre plus
» considérable n'ait été invité, et que
» celui qui vous a invités tous deux ne
» vous dise : Cédez la place à celui-ci, et
» qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis

¹ On a vu à la 4^{re} note de la page 127 de ce tome que les rabbins ont été encore plus scrupuleux que les Pharisiens sur l'observation du sabbat. Avec tout cela, ils ne le croient pas encore assez bien gardé : c'est même une opinion de quelques-uns d'entre eux, que c'est là ce qui retarde l'avènement du Messie, qui paraîtra aussitôt que le sabbat aura été parfaitement observé ; il n'attend que cela.

Toute pratique, quelque sainte qu'elle soit dans son institution, se tournera toujours en superstition et en fanatisme, lorsqu'on voudra réduire à elle seule toute la religion.

² Les sages du paganisme avaient fait cette leçon avant Jésus-Christ. On ne connaissait pas l'humilité et on en prescrivait l'apparence. L'instinct lui rendait cet hommage, et elle était honorée à peu près comme le Dieu inconnu dont saint Paul rencontra l'autel à Athènes. Mais ne devait-on pas voir que l'apparence sans la réalité n'est plus qu'hypocrisie, et que, s'il faut paraître modeste, il faut donc être réellement humble? Ce raisonnement est bien simple; cependant le monde a été quatre mille ans sans le faire.

» à la dernière place. Mais, lorsque vous
 » serez invité, allez vous mettre à la der-
 » nière place, afin que quand celui qui
 » vous a invité viendra, il vous dise : Mon
 » cher ami, montez plus haut. C'est alors
 » que vous serez honoré aux yeux des
 » gens qui seront à table avec vous : car
 » quiconque s'élève sera humilié, et qui-
 » conque s'humilie sera élevé. »

incipias cum rubore
 novissimum locum te-
 nere. 10. Sed cum vo-
 catus fueris, vade,
 recumbe in novissimo
 loco ut cum venerit
 qui te invitavit, dicat
 tibi : Amice, ascende
 superius. Tunc erit
 tibi gloria coram simul
 discumbentibus : 11.
 Quia omnis qui se exal-
 tat, humiliabitur ; et
 qui se humiliat, exal-
 tabitur.

La politesse de nos mœurs ne donne guère lieu à l'applica-
 tion de cette morale, surtout dans l'espèce proposée. Il est
 bien rare parmi nous que le moins honorable de la compa-
 gnie aille prendre à table la première place ; ou, s'il osait le
 faire, il semble qu'on aimerait mieux lui laisser la honte d'y
 demeurer que de lui faire l'affront de l'en ôter. On le fait
 néanmoins dans d'autres circonstances, qui sont en général
 celles où les rangs sont réglés, et peut-être l'étaient-ils dans
 les festins, chez les Juifs. Une humilité sincère doit être tou-
 jours le motif qui nous engage à nous placer plutôt au-dessous
 qu'au-dessus du rang qui nous est dû. Le faire à dessein de
 s'entendre dire : *Montez plus haut*, ce serait substituer à l'or-
 gueil grossier qui va s'emparer de la première place, l'orgueil
 plus raffiné qui veut se la faire déférer. Aussi doit-on bien se
 garder de croire que ce soit là ce que Jésus-Christ veut appren-
 dre aux Pharisiens. Incapables qu'ils étaient de prendre les
 sentiments d'une profonde humilité, il s'accommode à leur
 faiblesse, en se contentant, pour première leçon, de leur
 faire remarquer les méprises humiliantes de l'orgueil, qui
 aboutit à la honte par la route même qu'il croyait devoir le
 conduire à la gloire ; tandis que la gloire va au-devant de
 l'humilité qui la fuit. C'est ce qu'on voit arriver tous les jours
 en ce monde, où les hommes, imitateurs en ce point des sen-
 timents et de la conduite de Dieu, résistent au superbe qui
 voudrait arracher par force leur estime et leur respect qu'ils
 prodiguent à l'envi à l'humble qui les refuse. Mais ce que
 les hommes font quelquefois en ce monde n'est qu'une faible

image de ce que Dieu fera dans l'autre monde, où, par un arrêt irrévocable, et dont l'effet sera éternel, il donnera son parfait accomplissement à cette parole qu'il vient de proférer : *Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé*. Car c'est à quoi se rapporte l'instruction qu'il vient de donner, et ce qui la rend d'une si grande importance.

Elle s'adressait directement aux conviés, quoiqu'elle convînt à tout le monde. Mais il semble que le maître du festin méritait bien d'avoir la sienne à part. Le Sauveur lui donne celle de substituer aux invitations fastueuses ou intéressées les invitations charitables. « Il dit donc à celui qui l'avait

12. Dicebat autem et ei qui se invitaverat : Cum facis prandium, aut cenam, noli vocare amicos tuos, neque fratres tuos, neque cognatos tuos, neque vicinos divites : ne forte et ipsi reinvitent, et fiat tibi retributio. 13. Sed cum facis convivium, voca pauperes, debiles, claudos, et cæcos :	» invité : Quand vous donnez à dîner ou à souper, n'invitez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins qui sont riches ¹ , de peur qu'ils ne vous invitent aussi à leur tour, et que cela ne vous tienne lieu de récompense ² . » Mais quand vous faites un festin, invitez les pauvres, les gens perclus de leurs membres, les boiteux et les aveugles ³ :
--	---

¹ Jésus-Christ ne défend pas d'inviter nos amis et nos parents qui sont riches ; la particule négative signifie en cet endroit, *Invitez plutôt les pauvres, etc.*, que ceux de vos parents, qui sont riches. Nous faisons précisément le contraire ; car on invite les riches parce qu'ils sont riches, et l'on n'invite pas les pauvres parce qu'ils sont pauvres.

² « Supposé qu'on les ait invités par ce motif : car on peut le faire par des motifs louables, tels que sont ceux de satisfaire à certaines bienséances indispensables, de donner des témoignages d'amitié ou de reconnaissance, d'entretenir l'union des familles ; et Dieu, qui approuve ces motifs, les récompensera. La récompense sera donc selon le motif : s'il est vertueux, on la recevra au jour de la résurrection ; mais, si on invite pour être invité à son tour, on sera invité, et un repas sera la récompense d'un repas. Si c'est pour l'honneur qu'il peut y avoir à tenir une grande table, on aura cet honneur et rien de plus ; si c'est pour être amusé par des gens d'esprit, on en aura peut-être l'amusement ; et ce *peut-être*, je le dis aussi des autres récompenses de cette espèce : car ce que l'on fait pour être chéri, admiré, amusé, aboutit quelquefois à être envié, moqué, ennuyé.

³ Ce n'est pas un ordre de les faire manger à sa table, c'est un conseil que les saints ont suivi à la lettre. Ceux d'entre eux qui étaient les plus grands selon le

» et vous serez heureux de ce qu'ils ne
 » pourront vous en faire autant; car vous
 » recevrez votre récompense à la résur-
 » rection des justes.

14. Et beatus eris, quia non habent retribuere tibi: retribuetur enim tibi in resurrectione justorum.

» Un de ceux qui étaient à table avec lui,
 » ayant entendu cela, lui dit : Heureux
 » qui sera du festin dans le royaume de
 » Dieu ! »

15. Hæc cum audisset quidam de simul discumbentibus, dixit illi: Beatus qui manducabit panem in regno Dei.

Il disait bien sans doute; mais il aurait pu ajouter : Malheureux ceux qui seront exclus de ce céleste banquet, et doublement malheureux, parce qu'ils n'en seront exclus que par leur faute ! Car il n'a pas tenu à Dieu qu'ils n'eussent part à ses ineffables délices. Il l'avait préparé pour eux; il les avait appelés par des invitations réitérées. Retenus par des liens de chair et de sang, ils ont méprisé ses dons et rebuté ses avances. Ils en seront bannis pour jamais, et d'autres y occuperont leurs places; terrible vérité que Jésus-Christ leur avait déjà annoncée, et qu'il va leur répéter encore. Car prenant occasion de ce que cet homme venait de dire,
 « il lui dit à son tour :

16. At ipse dixit ei :

» Un homme fit un grand souper, et Homo quidam fecit

monde, se sont le plus distingués en ce genre. Ils se tenaient honorés de manger avec ceux qui leur représentaient le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Plusieurs même étaient si pénétrés de cette vérité, que, n'osant s'asseoir à la même table, ils les servaient les deux genoux en terre. Ceux-ci comprenaient parfaitement ce que les Pères ont appelé le sacrement du pauvre, c'est-à-dire qu'ils reconnaissaient Jésus-Christ sous les haillons du pauvre, comme la foi le reconnaît sous les espèces sacramentelles. Voilà la perfection : mais le précepte est de donner à manger à ceux qui ont faim, et parmi ceux qui y manquent, nul ne sera plus excusable que ceux qui donnent à manger à ceux qui n'ont pas faim. Car puisqu'ils ont de quoi régaler les riches, diront-ils qu'ils n'avaient pas de quoi soulager la faim des pauvres ?

Jésus-Christ, qui promet de nous faire asseoir un jour à sa table, n'a-t-il pas droit d'être assis à la nôtre dans la personne du pauvre ? Mais le pauvre est dégoûtant. Nettoyez-le, répond saint Chrysostôme. Ses habits sont sales ; donnez-lui-en de propres. Si votre délicatesse a encore peine à le souffrir, faites-le manger avec vos domestiques, ou bien envoyez-lui ce que vous n'avez pas le courage de lui servir. On a beau faire des difficultés en cette matière, les saints trouvent réponse à tout.

cœnam magnam, et vocavit multos. 17. Et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent : quia jam parata sunt omnia. 18. Et cœperunt omnes simul excusare. Primus dixit ei : Villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam : rogo te, habe me excusatum. 19. Et alter dixit : Jugum bovis emi quinque, et eo probare illa : rogo te, habeme excusatum. 20. Et alius dixit : Uxorem duxi, et ideo non possum venire. 21. Et reversus servus nuntiavit hæc domino suo. Tunc iratus paterfamilias, dixit servo suo : Exi cito in plateas et vicos civitatis ; et pauperes, ac debiles, et cæcos, et claudos introduc huc. 22. Et ait servus : Domine, factum est ut imperasti, et adhuc locus est. 23. Et ait Dominus servo : Exi in vias et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea. 24. Dico autem vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.

25. Ibant autem turbæ multæ cum eo ; et conversus dixit ad illos : 26. Si quis venit

» invita beaucoup de monde. A l'heure du
» souper, il envoya son serviteur dire aux
» conviés qu'ils vissent, parce que tout
» était prêt. Mais tous, comme de concert,
» commencèrent à s'excuser. Le premier
» lui dit : J'ai acheté une terre, il faut nécessairement
» que j'aille la voir ; excusez-moi, je vous prie. L'autre dit : J'ai
» acheté cinq paires de bœufs, et j'en vais faire l'essai ;
» excusez-moi, je vous prie. Je me suis marié, dit un autre ;
» ainsi je ne saurais y aller. Le serviteur, étant revenu,
» rendit compte de cela à son maître. Alors le père de famille,
» tout en colère, dit à son serviteur : Allez promptement
» dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici
» les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.
» Seigneur, dit le serviteur, votre ordre est exécuté, et il y a encore de la place.
» Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et obligez-les d'entrer², afin que ma maison se remplisse,
» car je vous déclare que pas un de ces hommes qui étaient invités ne goûtera de mon souper. »

Jésus était alors en chemin pour se rendre à Jérusalem. « Comme une grande troupe marchait avec lui, il se tourna

¹ Le véritable zèle embrasse également les riches et les pauvres, et il réussit bien plus souvent auprès des pauvres qu'auprès des riches. De ces deux vérités, on a l'exemple de la première dans la conduite de ce bon serviteur, et dans ses différents succès on a la preuve de la seconde.

² Engagez-les, pressez-les fortement, faites-leur une douce violence ; mais n'employez pas la force proprement dite. Elle n'est pas selon l'esprit de l'Evangile : il doit s'établir par la persuasion, comme l'Alcoran par le glaive. Ce sont là leurs caractères distinctifs ; il faut les leur laisser.

» vers eux et leur dit : Si quelqu'un vient
 » à moi sans haïr son père, sa mère, sa
 » femme, ses enfants, ses frères et ses
 » sœurs, et même sa propre personne, il
 » ne peut être mon disciple; et celui qui
 » ne porte pas sa croix et ne me suit pas
 » ne peut être mon disciple ¹. »

ad me, et non odit pa-
 trem suum, et matrem,
 et uxorem, et filios, et
 fratres, et sorores, ad-
 huc autem et animam
 suam, non potest meus
 esse discipulus. 27. Et
 qui non bajulat cru-
 cem suam, et venit
 post me, non potest
 meus esse discipu-
 lus.

Ce n'était qu'à ses disciples proprement dits, c'est-à-dire aux Apôtres et aux soixante-douze que le Sauveur avait proposé, au moins en partie, cette vérité dont la pratique, si pénible à la nature, est pourtant indispensable à quiconque fait profession d'être à lui. La proposer comme il fait à tout le peuple, c'est en faire une loi générale à tous les chrétiens. C'est donc à tous qu'il est dit que l'amour de Jésus-Christ doit l'emporter sur tous les autres amours sans exception, car le mot de haïr ne s'entend ici que de cette préférence. Elle est due à Jésus-Christ, qui ne peut, sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même, ne pas l'exiger de nous; car puisqu'il est Dieu, il doit être aimé par-dessus toutes choses; et s'il permettait d'aimer quelque autre chose que ce soit à l'égard de lui, il désavouerait sa propre divinité. Aussi ce texte, et quelques autres semblables, servent-ils à la prouver; mais de là vient aussi que Jésus-Christ fait de cette préférence comme un premier principe qui sert de base à tout le christianisme. Ne pas préférer Jésus-Christ à toutes choses, si l'on se borne à lui refuser réellement et de fait cette préférence, c'est n'avoir pas le christianisme du cœur; et si l'on va jusqu'à nier qu'elle lui est due, c'est n'avoir pas même le christianisme de l'esprit; ou si l'on prétend avec cela l'avoir encore, on tombe

¹ On a déjà vu que la vocation des Juifs et des gentils à la foi est l'objet direct de cette parabole. Cependant les prédicateurs l'appliquent aussi au banquet eucharistique auquel Jésus-Christ nous invite d'une manière si engageante. Cette seconde application paraît s'accommoder à l'intention de l'Eglise qui a assigné cet évangile au dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement, et qui en a inséré des paroles dans l'office du même jour, qui est tout entier du Saint-Sacrement.

dans une inconséquence manifeste, et dans une absurdité palpable, comme le Sauveur le donne clairement à entendre par les deux comparaisons suivantes. « Car,

28. Quis enim ex vobis, volens turrim ædificare, non prius sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum, 29. Ne posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui videant, incipiant illudere ei, 30. Dicentes : Quia hic homo cepit ædificare, et non potuit consummare? 31. Aut quis rex iturus committere bellum adversus alium regem, non sedens prius cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se? 32. Alioquin adhuc illo longe agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. 33. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.

» ajoute-t-il, qui d'entre vous, ayant des-
» sein de bâtir une tour, ne se met pas au-
» paravant à examiner la dépense qu'il
» faudra faire, et s'il a de quoi l'achever,
» de peur qu'ayant jeté les fondements, et
» ne pouvant achever, tous ceux qui en
» seront témoins ne viennent à se moquer
» de lui, en disant : Voilà un homme qui
» a commencé à bâtir et qui n'a pu ache-
» ver ? Ou bien, quel est le roi qui, étant
» sur le point de marcher pour livrer ba-
» taille à un autre roi, ne se mette pas à
» penser auparavant s'il peut, avec dix mille
» hommes, aller au devant de celui qui
» vient à lui avec vingt mille ? Autrement,
» lorsque celui-ci est encore éloigné, il
» envoie une ambassade et demande la
» paix. Ainsi donc quiconque de vous ne
» renonce pas à tout ce qu'il possède, au-
» moins de cœur et d'affection, et avec la
» disposition d'y renoncer de fait, lors-
» qu'il le faudra pour mon service, celui-
» là ne peut être mon disciple. »

CHAPITRE XLV.

Fête de la Dédicace. — Brebis de Jésus. — Il est une même chose avec son Père. — Paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue. — Enfant prodigue.

J. 10, † 22. Facta sunt autem Encenia in Jerosolymis.

« On célébrait à Jérusalem la fête du
» renouvellement » de l'autel autrefo

profané par Antiochus, et consacré de nouveau par Judas Machabée. Cette solennité avait été fixée au vingt-cinquième jour du mois que les Juifs appelaient casleu, qui répond à notre mois de décembre. Ainsi « on était en hiver ,

- et Jésus se promenait dans le portique
- de Salomon, lorsque les Juifs s'as-
- blèrent autour de lui et lui dirent : Jus-
- qu'à quand nous tiendrez-vous en sus-
- pens ? Si vous êtes le Christ, dites-le
- nettement. »

J. 10, v. 22. et hiems erat. 23. Et ambulabat Jesus in templo, in porticu Salomonis : 24. Circumdederunt ergo eum Judæi, et dicebant ei : Quousque animam nostram tol-lis ? Si tu es Christus, dic nobis palam.

Il le leur avait déjà fait entendre si souvent et si clairement ; ils avaient si peu d'envie de le savoir ; ils étaient même si résolus à ne pas l'en croire, eux qui lui avaient déclaré qu'ils ne regardaient pas comme légitime le témoignage qu'il rendait de lui-même, qu'il est aisé d'apercevoir que c'était la mauvaise foi qui avait tourné cette demande. Mais ce qui la leur avait inspirée, c'était uniquement la haine, et l'envie de perdre celui à qui ils la faisaient. Dans le préjugé où ils étaient tous du règne temporel du Messie, dire nettement qu'on l'était, c'était se déclarer contre la domination romaine ; et ce mot seul, *je le suis*, devenait un crime d'Etat. D'autre part, ne pas le dire, c'était autoriser l'incrédulité des Juifs, qui semblaient n'attendre que son aveu pour se rendre. Ici la prudence humaine aurait pu se trouver en défaut ; celui qui est la sagesse incréée n'eut pas de peine à rompre ces toiles d'araignée, que leur malice avait ourdies. En ne disant pas ce qu'ils désiraient d'entendre, il sut bien leur faire entendre ce qu'ils étaient obligés et ce qu'ils refusaient de croire ; ce qu'il fit d'une manière si pressante, qu'au défaut des raisons ils furent ré-

- duits à s'armer de pierres. « Jésus leur
- répondit *donc* : Je vous parle, et vous ne
- croyez pas. » Si c'est parce que le témoi-
- gnage des paroles vous paraît insuffisant,
- « les œuvres que je fais au nom de mon
- Père rendent témoignage de moi. » Mais

la cause de votre incrédulité n'est pas en moi ni dans mon si-

25. Respondit eis Jesus : Loquor vobis, et non creditis.

Opera, quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de mē.

lence, elle vient de vous et de votre surdité volontaire. « Vous

26. Sed vos non creditis, quia non estis ex ovibus meis. 27. Oves meæ vocem meam audiunt; et ego cognosco eas, et sequuntur me;

» ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis¹. Mes brebis entendent ma voix; je les connais, et elles me suivent. Jugez de ce que je suis par le prix que je réserve à leur docilité. Je

28. Et ego vitam æternam do eis; et non peribunt in æternum.

» leur donnerai la vie éternelle, et elles ne périront jamais. » La vue anticipée des efforts que feront le monde et l'enfer pour les lui ravir,

Et non rapiet eas quisquam de manu mea.

lui fait ajouter : « Qui que ce soit ne me les arrachera d'entre les mains. Ce que

29. Pater meus quod dedit mihi majus omnibus rebus, et nemo potest rapere de manu Patris mei.

» m'a donné mon Père est au-dessus de toutes choses², et personne ne peut

¹ On demande si ceux que Jésus-Christ appelle ici ses brebis sont tous les fidèles qui croient à sa parole, ou si ce sont seulement les élus proprement dits. S. Augustin ne l'entend que de ces derniers. Ce qui suit donne beaucoup de poids à cette explication. Jésus-Christ déclare qu'il donnera la vie éternelle à ses brebis, qu'elles ne périront jamais, que personne ne les arrachera d'entre ses mains : tout cela pris au pied de la lettre, ne convient qu'aux seuls élus. Ceux qui veulent que les brebis soient tous les fidèles en général, se fondent sur les raisons suivantes. Jésus-Christ dit aux Juifs qu'ils ne croient pas parce qu'ils ne sont pas de ses brebis; on est donc de ses brebis en croyant, concluent ceux-ci. Le Sauveur ajoute : Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent; toutes choses qui conviennent au fidèle qui est actuellement dans l'état de la justice, quand même il ne serait pas prédestiné. De plus, est-il croyable que parmi ces Juifs, qui n'étaient alors rien moins que des brebis, il n'y eût aucun de ceux qui crurent ensuite à la prédication des Apôtres, et dont la foi opéra le salut? Voilà donc des élus qui n'étaient pas des brebis, et conséquemment il peut donc y avoir aussi des brebis qui ne soient pas des élus. Quant à ce que dit encore le Sauveur, qu'il donnera à ses brebis la vie éternelle, qu'elles ne périront jamais, et que personne ne les arrachera de ses mains, etc., on l'explique de la vie de la grâce, vie immortelle de sa nature, que nulle puissance créée ne sera jamais capable de ravir à l'homme qui la possède, et qui le préservera de la mort pendant toute l'éternité, pourvu néanmoins qu'il ne se fôte pas volontairement à lui-même.

² A la lettre, est plus grand que toutes choses. Ce mot ne doit pas s'entendre des élus, quoiqu'ils soient ce que l'univers a de plus grand et de plus précieux, et que ce sens soit le premier qui vient se présenter à l'esprit. Ce ne serait pas une raison à donner pourquoi on ne les ravira jamais à Jésus-Christ. Ce qui fait qu'une chose ne peut pas être arrachée des mains, ce n'est pas le prix de l'excellence de la chose, c'est la force de la main qui la tient. Jésus-Christ parle

- » rien arracher d'entre les mains de mon
- » Père. *Or*, mon Père et moi, nous som-
- » mes une même chose.

nibus est; et nemo potest rapere de manu Patris mei. 30. Ego et Pater unum sumus.

- » Sur cela les Juifs prirent des pierres
- » pour le lapider. » Preuve certaine que

31. Sustulerunt ergo lapides Judæi ut lapidarent eum.

l'unité dont il parle ici fut entendue de l'unité de la nature divine qu'il déclarait lui être commune avec le Père, et non de cette espèce d'unité morale qui résulte de la conformité des sentiments et des volontés. Les Ariens ne voulaient l'entendre que de celle-ci; en quoi on est surpris qu'ils aient été suivis par quelques interprètes catholiques, qui ont mieux aimé copier de si mauvais auteurs que de s'en tenir à l'explication commune, par ce goût de singularité, qui, lorsqu'il est poussé à l'excès, fait les hérétiques, et, lors même qu'il est contenu dans de certaines bornes, qui fait toujours les théologiens téméraires et dangereux. Pour revenir aux Juifs, Jésus voulut qu'ils déclarassent nettement et de bouche ce que signifiaient déjà assez clairement les pierres dont leurs mains étaient armées, et suspendant par sa toute-puissance les effets de leur fureur, dont il ne voulait pas encore être la victime,

- « il leur dit : J'ai fait à vos yeux beaucoup
- » de bonnes actions par la vertu de mon
- » Père; pour laquelle de ces actions me
- » lapidez-vous? Les Juifs lui répondirent :
- » Ce n'est point pour une honne action
- » que nous vous lapidons; mais c'est que
- » vous blasphémez, et qu'étant homme
- » vous vous faites passer pour Dieu.

32. Respondit eis Jesus : Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo : propter quod eorum opus me lapidatis ? 33. Respondierunt ei Judæi : De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia : et quia tu homo cum sis, facis te ipsum Deum.

donc de la nature divine qu'il a reçue de son Père de toute éternité comme Dieu, par la génération éternelle, et comme homme dans le temps, par l'union hypostatique. Dans cette explication, on a la raison pourquoi personne n'arrachera les élus des mains de Jésus-Christ; car qui pourrait les arracher des mains du Tout-Puissant? Et la même chose se trouve encore prouvée par les paroles suivantes : *Personne ne peut rien arracher des mains de mon Père*. Car le Père et le Fils n'étant qu'un, et la puissance de l'un (signifiée par sa main) étant substantiellement la puissance de l'autre, il suit évidemment que ce qui ne peut pas être arraché des mains du Père ne peut pas l'être davantage des mains du Fils.

J. 1, v. 19. Quando miserunt Judæi ab Jerusalem sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es? 20 Et confessus est et non negavit, et confessus est: Quia non sum ego Christus.

» Lorsque les Juifs envoyèrent à Jean-Baptiste des prêtres et des lévites pour lui faire cette demande : Qui êtes vous ? » il le déclara, et ne le nia point, et il dit » hautement : Je ne suis point le Christ. »

Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il aurait été obligé de déclarer plus hautement, s'il est possible, et encore plus nettement que lui, qu'il ne l'était pas, et qu'on prenait mal le sens de ses paroles. Il ne le fait pas cependant, et il laisse à ses auditeurs ce sens dans l'esprit. Car, s'il n'ajoute rien à ce qu'il a dit, il le corrige encore moins en leur disant, comme il va le faire, que le nom de Dieu lui convient d'une manière plus excellente qu'à ceux à qui ce nom est donné dans l'Écriture, ce qui est favoriser plutôt que désavouer l'explication qu'ils donnaient à ses paroles, et, sans dire positivement. Je suis Dieu, vouloir cependant qu'on le croie. Quelle énorme prévarication, s'il n'était pas vrai qu'il le fût ! Et enfin, puisqu'il ne désabuse pas les Juifs, lorsqu'ils croient qu'il se fait passer pour Dieu, il faut admettre l'une ou l'autre de ces deux conséquences : ou bien il possède la divinité, ou bien il veut en être l'usurpateur. Ceux qui la lui disputent, et qui reconnaissent en même temps qu'il était incapable de mensonge, ne

J. 10, v. 34. Respondit eis Jesus: Nonne scriptum est in Lege vestra: Quia ego dixi: Dii estis? 35. Si illos dixit

sauraient échapper à ce dilemme. Voici donc ce que « Jésus répondit aux Juifs : » N'est-il pas écrit dans votre Loi ¹ : J'ai dit: Vous êtes des dieux² ? Quoi ! la Loi

¹ Ces paroles se lisent au Psaume LXXXI. Le nom de Loi convenait plus particulièrement aux livres de Moïse, mais on voit par cet exemple et par quelques autres, qu'il se donnait aussi à toute la collection de l'Ancien-Testament.

² Dieu appelle ainsi les juges, parce que le pouvoir de juger dont ils sont revêtus est une émanation de l'autorité divine. Ce qui suit fait voir que c'étaient de mauvais juges. Cependant ils n'en sont pas moins appelés des dieux ; leurs vices ne sont donc pas une raison de leur refuser le respect et l'espèce de culte qui leur est dû à ce titre. Mais il leur est dit qu'ils mourront, et que le Dieu des dieux est leur juge, afin qu'ils sachent que leurs prévarications ne seront pas impunies. L'indocilité des peuples et l'iniquité des mauvais juges n'ont point de

» ayant appelé dieux ceux à qui Dieu ad-
 » sait la parole, et l'Écriture ne pouvant
 » être démentie, vous me dites, à moi qui
 » ai été sanctifié et envoyé dans le monde
 » parle Père : Vous blasphémez, parce que
 » j'ai dit : Je suis Fils de Dieu. Si je ne fais
 » pas les œuvres de mon Père, ne me cro-
 » yez pas; mais, si je les fais, et que vous
 » ne vouliez pas me croire, croyez à mes
 » œuvres, afin que vous connaissiez et que
 » vous croyiez que le Père est en moi, et
 » que je suis en lui. »

deos, ad quos sermo Dei factus est, et non potest solvi Scriptura: 36. Quem Pater sanctificavit et misit in mundum, vos dicitis : Quia blasphemus : quia dixi : Filius Dei sum. 37. Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi. 38. Si autem facio : et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis, et credatis quia Pater in me est, et ego in Patre.

Ces dernières paroles réveillèrent le souvenir des précédentes, *Mon Père et moi nous sommes une même chose*, et parurent avec raison avoir le même sens. Quoique justifiées par des raisons auxquelles on ne trouvait pas de réponse, elles rallumèrent la fureur qui n'avait été que suspendue. Le respect du temple l'empêchait de l'assouvir dans un lieu qui faisait partie de son enceinte. Ils cher-
 » chèrent donc à se saisir de Jésus. » Mais

39. Quærebant ergo eum apprehendere.

soit qu'il se fût rendu invisible, ou qu'il les eût rendus immobiles, « il échappa de
 » leurs mains, et, repassant le Jourdain, il
 » alla au même endroit où Jean avait baptisé d'abord, et il y demeura. » Ce lieu

Et exivit de manibus eorum. 40. Et abiit iterum trans Jordannem in eum locum ubi erat Joannes baptizans primum ; et mansit illic.

s'appelait Béthanie, autrement Béthabara. Jésus savait que sa présence, jointe au souvenir du témoignage que Jean y avait rendu à sa qualité de Fils de Dieu, devait opérer là le salut de plusieurs. En effet, dès qu'on y eut appris son arrivée, « ils
 » vinrent à lui en grand nombre, et ils di-
 » saient : Jean n'a fait aucun miracle³ ;

41. Et multi venerunt ad eum, et dicebant : Quia Joannes

plus puissant correctif que ces deux paroles sorties de la bouche du souverain juge : *Vous êtes des dieux et vous mourrez comme le reste des hommes.*

³ Sa mission était suffisamment autorisée par sa naissance toute miraculeuse, et par la sainteté encore plus miraculeuse de sa vie. Elle le fut ensuite par les miracles mêmes de Jésus-Christ. Ces miracles, en prouvant que Jésus était le

quidem signum fecit nullum : 42. Omnia autem quaecumque dixit Joannes de hoc, vera erant. Et multi crediderunt in eum.

L. 15, v. 1. Erant autem appropinquantes ei publicani, et peccatores, ut audirent illum.

» mais tout ce qu'il a dit de celui-ci était
» vrai : et il y en eut beaucoup qui cru-
» rent en lui. »

Comme Jésus se communiquait à tous avec une égale bonté, « des publicains et des » pécheurs s'approchaient de lui pour l'en-
» tendre. » Les plus pervers de tous les pécheurs, et en même temps les plus incorrigibles, parce qu'ils se croyaient des saints, « les Pharisiens et les scribes en mur-

2. Et murmurabant, Pharisei, et scribae dicentes : Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis.

» muraient. Voilà, disaient-ils, un hom-
» me qui reçoit les pécheurs, et qui mange
» avec eux. » Il était facile au Sauveur

de réprimer l'orgueil de ces censeurs superbes, et de les confondre d'une seule parole, comme il avait fait à l'occasion de la femme adultère. Il aimait mieux cette fois leur rendre raison de cette douceur compatissante qui caractérise la vraie justice, comme la fausse se reconnaît à la fière et dédaigneuse intolérance. Rien n'est si tendre que les images qu'il va tracer de sa bonté, et l'on aura peine à concevoir, en les considérant, qu'il se trouve encore des hommes qui soient tentés de désespoir.

3. Et ait ad illos parabolam istam, dicens : 4 Quis ex vobis homo, qui habet centum oves, et si perdiderit unam ex illis, nonne dimittit denaginta

« Il leur dit donc cette parabole, qu'il leur propose par manière d'interrogation :
» Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il
» en perd une, ne laisse pas les quatre-
» vingt-dix neuf dans le désert, et ne va pas

Messie, prouvaient que celui qui l'avait déclaré tel avant qu'il eût commencé à faire des miracles était véritablement prophète. C'est la première raison pour laquelle Dieu n'a pas accordé à Jean le don des miracles : il pouvait s'en passer. On peut ajouter que Jésus-Christ avait voulu se réserver ce caractère sensible de force et de puissance qui marquait évidemment sa supériorité sur Jean, et détournait les peuples de l'idée qui leur venait de temps en temps de prendre le serviteur pour le maître.

Le plus grand des humains n'a jamais fait de miracles ; il est même permis de croire que Marie, la plus sainte des créatures, n'en a fait aucun dans tout le cours de sa vie mortelle. C'est par les vertus que l'on est saint, et non par les prodiges.

» chercher la brebis perdue jusqu'à ce
 » qu'il la trouve? Quand il l'a trouvée,
 » il la met sur ses épaules avec joie; et dès
 » qu'il est chez lui, il rassemble ses amis
 » et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-
 » vous avec moi, parce que j'ai trouvé
 » ma brebis qui était perdue. Je vous dis
 » qu'il y aura de même plus de joie dans
 » le ciel pour un seul pécheur qui fait
 » pénitence que pour quatre-vingt-dix
 » neuf justes qui n'ont pas besoin de pé-
 » nitence. Ou quelle est la femme qui,
 » ayant dix drachmes, si elle en perd une,
 » n'allume la lampe, ne balaie la maison,
 » et ne cherche avec soin jusqu'à ce
 » qu'elle la trouve? Quand elle l'a trou-
 » vée, elle assemble ses amies et ses voi-
 » sines, et leur dit : Réjouissez-vous avec
 » moi, parce que j'ai trouvé la drachme
 » que j'avais perdue : c'est ainsi, je vous
 » le dis, que parmi les anges de Dieu on se
 » réjouira de la conversion d'un seul pé-
 » cheur. »

novem in deserto, et
 vadit ad illam quæ
 perierat, donec inve-
 niat eam? 5. Et cum
 invenerit eam, impo-
 nit in humeros suos
 gaudens: 6. Et veniens
 domum convocat ami-
 cos, et vicinos, dicens
 illis: Congratulamini
 mihi quia inveni ovem
 meam quæ perierat.
 7. Dico vobis, quod
 ita gaudium erit in
 celo super uno pecca-
 tore poenitentiam a-
 gente, quam super
 nonaginta novem justis,
 qui non indigent
 poenitentia. 8. Aut
 quæ mulier habens
 drachmas decem, si
 perdiderit drachmam
 unam, nonne accendit
 lucernam, et everrit
 domum, et quærit di-
 ligenter, donec inve-
 niat? 9. Et cum inve-
 nerit, convocat amicas
 et vicinas dicens:
 Congratulamini mi-
 hi, quia inveni drach-
 mam, quam perdid-
 eram. 10. Ita dico vo-
 bis, gaudium erit co-
 ram angelis Dei super
 uno peccatore poeni-
 tentiam agente.

La seconde parabole renferme le même sens que la pre-
 mière, et la même vérité est présentée sous deux images diffé-
 rentes. On n'a pas oublié que le Sauveur avait déjà proposé à
 ses disciples celle du bon pasteur. S'il la répète ici, c'est pour
 la consolation de ces pauvres pécheurs qui venaient à lui avec
 tant de confiance, en même temps qu'il instruisait ces hom-
 mes durs et hautains dont toute la religion consistait à les
 rebuter. Il ajoute, en la répétant, la circonstance de la joie
 des anges du ciel, pour qu'il le jour de la conversion d'un pé-
 cheur est plus particulièrement un jour de fête et d'allégresse.
 Ceux de la terre, les vrais justes, doivent la partager, et la

¹ Voyez ce que nous avons déjà dit sur ce passage.

partagent en effet avec eux : ceux principalement que Dieu daigne associer à l'œuvre de sa miséricorde, et plusieurs d'entre eux pourraient déposer que les moments où ils ont vu couler à leurs pieds les larmes de la pénitence ont été les plus délicieux moments de leur vie.

Mais, si un bon pasteur aime tendrement ses brebis, si une pauvre femme est fortement attachée à quelques pièces de monnaie, le fruit de son travail, le soutien de sa vie, et l'unique trésor qu'elle possède, on conviendra que ces sortes d'amour ne méritent pas même d'en porter le nom, si on les compare à l'amour paternel, le plus profond, si on ose ainsi parler, de tous les amours, en même temps qu'il est le plus tendre. Tel est celui par lequel Jésus-Christ veut que nous jugions de son amour pour les plus grands pécheurs, non pas tel qu'il est dans les pères ordinaires, mais tel qu'on aurait peine à le trouver dans le meilleur et le plus indulgent de tous les pères. Voici l'image que lui même en a tracée de sa main divine.

11. Ait autem : Homo quidam habuit duos filios : 12. Et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me con-

» Un homme avait deux fils¹. Le plus
» jeune dit à son père : Mon père, don-
» nez-moi la portion de bien qui doit
» m'appartenir, et le père leur partagea

¹ Les anciens ont cru assez universellement que les Juifs étaient figurés par l'aîné de ces deux fils, et les gentils par le plus jeune. Depuis on a dit que les deux frères représentaient les justes et les pécheurs, et cette interprétation est devenue la plus commune. S. Jérôme, qui n'exclut aucune de ces deux applications, est apparemment celui qui a le mieux rencontré. D'abord la parabole convient aux pécheurs en général : on le conclut évidemment de la circonstance où Jésus-Christ la propose. Les Pharisiens murmuraient de ce qu'il recevait des publicains et d'autres pécheurs qui étaient constamment des Juifs. Ainsi, en justifiant la conduite qu'il tient à leur égard, Jésus-Christ n'a d'abord en vue que les pécheurs en général, sans distinction de Juifs et de gentils. Mais il prévoyait les murmures qui s'élèveraient parmi les Juifs convertis lorsque les Apôtres prêcheraient l'Evangile aux gentils, et qu'ils les admettraient au baptême, et la réponse à ces murmures était préparée d'avance dans cette parabole. Elle convient donc aux deux, comme on vient de le dire, avec quelques difficultés, qui, suivant les diverses impressions qu'elles ont faites sur les esprits, ont fait exclure l'un ou l'autre sens. Mais il est aisé de les résoudre, comme on le verra par les remarques que nous ferons sur les endroits qui les ont occasionnées.

» son bien ². Quelque temps après, le
 » cadet ayant tout ramassé alla voyager
 » dans un pays éloigné, et il y dissipa en
 » débauche tout ce qu'il avait ³. Après
 » qu'il eut tout consommé, il survint une
 » grande famine en ce pays là, et il se
 » trouva dans l'indigence. Alors il se mit
 » au service d'un des habitants du pays,
 » qui l'envoya dans sa métairie garder les
 » pourceaux; et il eût bien voulu se ras-
 » sasier des gousses que les pourceaux
 » mangeaient, mais personne ne lui en
 » donnait. Alors étant rentré en lui-mê-
 » me, il dit : Combien y a-t-il de merce-
 » naires dans la maison de mon père qui
 » ont du pain en abondance! et moi je
 » meurs ici de faim ⁴. Je vais partir, j'irai

git : et divisit illi
 substantiam. 13. Et
 non post multos dies,
 congregatis omnibus,
 adolescentior filius
 peregre profectus est
 in regionem longin-
 quam, et ibi dissipa-
 vit substantiam suam
 vivendo luxuriose. 14.
 Et postquam omnia
 consummasset, facta
 est fames valida in
 regione illa, et ipse
 cepit egere. 15. Et
 abiit, et adhæsit uni
 civium regionis illius.
 Et misit illum in vil-
 lam suam, ut pasceret
 porcos. 16. Et cupie-
 bat implere ventrem
 suum de siliquis, quas
 porci manducabant :
 et nemo illi dabat. 17.
 In se autem reversus,
 dixit : Quanti merce-
 narii in domo patris
 mei abundant panibus,
 ego autem hic

² On ne pouvait pas faire la part du cadet sans faire en même temps celle de l'aîné; mais celui-ci ne prit pas la sienne.

³ L'objet principal de la parabole est de faire connaître toute l'étendue des miséricordes que Dieu exerce envers le pécheur qui revient à lui dans l'amer-tume et la sincérité de son cœur. Des deux fils, le plus jeune montre par quelle voie l'homme s'éloigne de Dieu, et par laquelle il doit y retourner. L'aîné est pour nous apprendre que, bien loin de nous affliger, nous devons nous réjouir du bon accueil que notre Père commun fait à nos frères lorsqu'ils reviennent de leurs égarements. Tout se rapporte là; et les autres personnages, de même que les autres circonstances, peuvent bien n'être regardés que comme des accompa-gnements. Cependant on leur a cherché des sens moraux. Voici ceux qu'on y donne ordinairement : la dissipation des biens paternels, c'est l'abus que fait le pécheur des dons naturels et surnaturels qu'il a reçus de Dieu. La famine et l'indigence, c'est ce vide immense qui se forme dans une âme créée pour Dieu seul, à laquelle tout manque, même au milieu de l'abondance, lorsque Dieu vient à lui manquer. Le maître auquel se donne le prodigue, c'est le démon. A quelle servitude a-t-il abouti par une fausse liberté, au lieu de la douce liberté qui se trouve dans la servitude des enfants de Dieu ! Les pourceaux, ce sont ses infâmes passions dont il est devenu le vil esclave; et les gousses, ces misérables plaisirs auxquels il a tout sacrifié, qui manquent souvent à ses desirs, et qui sont toujours incapables de les satisfaire.

⁴ Point de pécheur qui ne soupire lorsqu'il compare le malheur de ses années criminelles avec le bonheur de ses années vertueuses. Que n'ajoute-t-il alors : Re-devenons heureux !

tunc pater. 14. Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in Cælum et coram te : 15. Jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis. 20. Et virgens venit ad patrem suum. Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipse, et miseratus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum. 21. Dixitque ei filius : Pater, peccavi in Cælum, et coram te : jam non sum dignus vocari filius tuus.

12. Dixit autem pater ad servos suos : Cito proferte stolam

• à mon père, et je lui dirai : Mon père ;
 • j'ai péché contre le Ciel et contre vous ;
 • je ne mérite plus d'être appelé votre fils,
 • traitez-moi comme l'un de vos mercenaires¹. Il partit donc, et s'en alla à son père. Comme il était encore éloigné, son père l'aperçut, et, touché de compassion, il courut à lui, l'embrassa et le baisa. Mon père, lui dit le fils, j'ai péché contre le Ciel² et contre vous³ ; je ne mérite pas d'être appelé votre fils. • Il n'acheva pas, soit que son père ne lui en laissât pas le temps, soit qu'il eût senti, dans un si doux embrassement, qu'il avait

déjà plus obtenu que ce qu'il osait à peine demander. Ce bon père, plus pressé de faire grâce que le fils ne l'était de l'obtenir,

• dit aussitôt à ses serviteurs : Apportez promptement la plus belle robe, et ha-

¹ Il dit : Je partirai, et il partit ; J'irai, et il al la sans délibérer et sans différer. Combien de pécheurs disent comme lui : Je partirai et j'irai ! Les uns partent sur-le-champ, les autres diffèrent. Voilà ce qui fait qu'il y a des pénitents et des impénitents ; des élus qui ont beaucoup péché, et des réprouvés qui ont proposé mille fois de faire pénitence. *Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, et ne différez pas d'un jour à l'autre.* Eccl. v, 8.

² C'est-à-dire, 1° contre le Dieu du ciel : ce mot seul a quelquefois cette signification dans la langue sainte et dans plusieurs autres langues ; 2° contre les anges et les saints qui habitent le ciel : ils ressentent l'injure qui est faite à Dieu, comme des enfants bien nés, celle qui est faite à leur père ; et des fidèles sujets, celle qui serait faite à leur roi.

³ Quel mal lui avait-il donc fait ? Il ne l'avait attaqué ni dans son honneur, ni dans ses biens, ni dans sa personne. Cependant tout le monde conçoit qu'un fils qui se comporte mal, quoiqu'il n'attaque pas directement son père, l'offense néanmoins par sa mauvaise conduite. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il y ait en même temps des hommes qui ne peuvent pas, disent-ils, concevoir que Dieu, à qui le péché n'apporte aucun préjudice, puisse s'en tenir si fort offensé.

Le fils débauché qui dit : Quel mal cela fait-il à mon père ? est un insolent qui ajoute l'outrage à l'injure ; et le pécheur qui dit : Quel mal mon péché fait-il à Dieu ? est un imple qui ajoute à l'iniquité le blasphème.

» billez-le⁴. Mettez-lui un anneau au doigt,
 » et donnez-lui des souliers. Amenez le
 » veau gras, et tuez-le : mangeons et fai-
 » sons grande chère, parce que mon fils
 » que voici était mort, et il est ressuscité ;
 » il était perdu, et il est retrouvé : et ils se
 » mirent à faire grande chère. Cependant
 » le fils aîné, qui était dans les champs,
 » revenant, et approchant de la maison,
 » entendit le son des instruments et le
 » bruit de la danse. Il appela aussitôt un
 » des serviteurs, et s'informa de ce que
 » c'était. C'est, lui dit le serviteur, que
 » votre frère est de retour ; et votre père a fait
 » tuer le veau gras, parce qu'il l'a recou-
 » vré sain et sauf. L'aîné en conçut de l'in-
 » dignation⁵, et il ne voulait point entrer.

primam, et induite illum, et date annulum in manu ejus, et calceamenta in pedes ejus : 23. Et adducite vitulum saginatum, et occidite, et manducemus, et epulemur : 24. Quia hic filius meus mortuus erat, et revixit : perierat, et inventus est. Et coeperunt epulari.

25. Erat autem filius ejus senior in agro, et cum veniret, et appropinquaret domui, audivit symphoniam et chorum : 26. Et vocavit unum de servis, et interrogavit quid hæc essent. 27. Isque dixit illi : Frater tuus venit, et occidit pater tuus vitulum saginatum, quia salvum illum recepit. 28. Indignatus est autem, et noluit introire. Pater ergo

⁴ On a donné encore à tout cela des sens mystérieux. La robe précieuse, c'est la première innocence. L'anneau est le gage du retour de l'Esprit saint dans un cœur d'où il avait été banni par le péché, et dans lequel il vient de rentrer avec la plénitude de ses dons et de ses grâces. Les souliers arment les pieds contre les pierres du scandale, et les défendent de la morsure du serpent infernal. Tous entendent par le veau gras la chair de Jésus-Christ donnée au pénitent en signe d'une parfaite réconciliation, et comme l'aliment nécessaire pour conserver la vie spirituelle qui vient de lui être miséricordieusement rendue.

⁵ Voici les murmures des Juifs, dont il est parlé au chapitre xi des Actes des Apôtres. C'est ce qui a déterminé avec raison à appliquer la parabole aux deux peuples ; ce sens cependant n'exclut pas l'autre. Des justes animés d'un zèle trop ardent peuvent prendre une espèce de scandale de la miséricorde que Dieu exerce envers les plus grands pécheurs. Ce qui pourrait arriver encore aujourd'hui devait être plus commun dans les premiers jours du christianisme. La douceur de l'Evangile n'était pas connue alors comme elle l'a été depuis. Jésus-Christ commençait proprement à la faire connaître, et il n'était pas aisé d'en prendre l'esprit dans un temps où l'on ne respirait encore que la rigueur de l'ancienne loi. De là cette leçon que fit le Sauveur aux deux enfants du tonnerre, lorsqu'ils voulurent foudroyer la ville infidèle qui avait refusé de le recevoir. *Vous ne savez pas*, leur dit-il, *à quel esprit vous appartenez*. Au reste, ce zèle amer peut bien n'être quelquefois qu'une imperfection et une faute vénielle qui n'ôte pas la justice à ceux qui en suivent le mouvement, et l'exemple des deux Apôtres en est la preuve. Que si l'on dit que les justes ne pouvaient

lius egressus, cepit rogare illum. 29. At ille respondens, dixit patri suo : Ecce tot annis servio tibi, et nunquam mandatum tuum præterivi, et nunquam dedisti mihi hædum ut cum amicis meis epularer : 30. Sed postquam filius tuus hic, qui devoravit substantiam suam cum meretricibus, venit, occidisti illi vitulum saginatum. At ipse dixit illi : Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt : 32. Epulari autem et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.

» Son père sortit donc, et se mit à le prier.
 » Mais il lui répondit : Il y a tant d'années que je vous sers, sans avoir jamais
 » contrevenu à vos ordres, néanmoins
 » vous ne m'avez jamais donné un che-
 » vreau pour régaler mes amis; mais votre
 » fils que voilà, qui a mangé son bien avec
 » des femmes débauchées, à peine a-t-il
 » été de retour que vous avez fait tuer le
 » veau gras pour lui. Mon fils, lui dit son
 » père, vous êtes toujours avec moi, et
 » tout ce qui est à moi est à vous ¹. Mais
 » il fallait bien faire un festin et se réjouir,
 » parce que votre frère que voici était
 » mort, et il est ressuscité; il était perdu,
 » et il est retrouvé ². »

pas être représentés par les Pharisiens, qui étaient autant et plus pécheurs que les autres, on répond que ces pécheurs se croyaient justes, et que le Sauveur leur parle suivant l'opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes : l'argument n'en a que plus de force contre eux, en même temps que les vrais justes qui seraient capables d'imiter jusqu'à un certain point leur dureté y trouvent l'instruction qui leur convient. D'autre part, on pourrait objecter que les Juifs convertis, mais auparavant prévaricateurs sur tant de chefs, ne pouvaient pas dire à Dieu, comme le fils aîné le disait à son père, qu'ils n'avaient jamais contrevenu à ses ordres : que celui-ci, par conséquent, ne pouvait pas être la figure de ceux-là. Mais il suffit, pour la justesse de l'application, que, vis-à-vis des gentils, ils fussent justes sur le point capital qui était la connaissance et l'adoration du seul vrai Dieu. Ainsi les divers sens donnés à la parabole lui conviennent également ; et vouloir la restreindre à un seul, ce serait, contre l'intention au moins présumée de Jésus-Christ, la resserrer dans des bornes plus étroites que celles qu'elle doit naturellement avoir.

¹ C'est-à-dire, tout ce qui est ici est à votre disposition, et vous n'avez pas raison de me reprocher de ne vous avoir pas donné ce que j'ai laissé la liberté de prendre. Ce tort, supposé que c'en fût un, le père ne l'avait donc pas à l'égard de son fils ? Mais lorsqu'on est de mauvaise humeur, l'on trouve toujours de quoi se plaindre.

² Le prodigue était mort dans le sens qu'il était perdu, et il est ressuscité dans le sens qu'il est retrouvé. A l'égard du pécheur pénitent, ces deux mots ont leur signification littérale. La grâce ou la justice habituelle est formellement la vie de l'âme, et sa perte en est la mort.

A une peinture si touchante nous ajouterons encore cette réflexion : c'est que celui qui penserait que la bonté de Dieu est représentée ici dans toute son étendue prendrait une faible lueur pour le soleil dans son midi, et une goutte de rosée pour l'immensité des eaux de la mer. Nulle image créée ne saurait en approcher, et Jésus-Christ ne s'en sert qu'afin que ce qui nous est connu puisse nous aider à former quelque idée de ce que nous ne pouvons ni connaître ni imaginer. Quelque incroyable que nous paraisse la miséricorde représentée dans ces figures, il n'en est point que le Sauveur n'ait pu terminer par ce mot : La miséricorde de Dieu est ce que je viens de dire, et elle est infiniment plus. En effet, cette bonté surprenante du père du prodigue, qui nous touche et nous attendrit quelquefois jusqu'aux larmes, n'est encore qu'une partie de la bonté de Dieu, et cette partie en est la moindre. C'est la miséricorde qui reçoit, ce n'est pas encore la grâce qui prévient; c'est Dieu qui pardonne au pécheur pénitent, ce n'est pas encore Dieu qui recherche le pécheur ingrat et obstiné. Il faudrait, pour que l'image fût complète, et pour que Dieu y fût représenté tout entier, il faudrait, dis-je, que le père suivît son fils dans ses courses insensées, qu'il allât le chercher jusque dans ces climats lointains où son libertinage l'avait égaré; qu'il se présentât à lui au milieu de ses débâcles ou de ses misères, moins pour les lui reprocher que pour l'inviter au retour, pour lui offrir sa maison, sa table et tous ses biens, pour le prier, pour le presser, pour le conjurer de les accepter. Car telle est proprement la grâce que l'on appelle prévenante : la voilà représentée trait pour trait. Mais c'était trop pour un père charnel, et la parabole poussée jusque là aurait choqué la vraisemblance, et peut-être la bienséance. Une pareille bonté n'appartient qu'au Père céleste, et il est digne d'elle de se signaler par des traits inimitables à toutes les tendresses de la nature et du sang.

Qu'on nous pardonne d'avoir peine à quitter un sujet si intéressant. Je dirai donc encore qu'à la vérité on a l'image de la grâce prévenante dans les deux paraboles précédentes

de la brebis égarée et de la drachme perdue. On croit la voir peinte au naturel dans les recherches pénibles et empreintes de la femme et du pasteur. Que l'on prenne garde cependant qu'entre ces faibles copies et leur divin original il y a toujours une différence essentielle : c'est que la drachme et la brebis perdues sont une perte réelle pour leur possesseur ; en la cherchant, ce n'est point tant la chose perdue qu'ils cherchent, qu'eux-mêmes et leur avantage, comme c'est sur eux seuls que la joie de l'avoir trouvée se réfléchit tout entière. Mais, en nous perdant, Dieu n'a rien perdu. Son être ni son bonheur ne dépendent point de nous. Sa gloire même extérieure, celle qui résulte de la manifestation de ses divins attributs, gloire qui ne peut rien ajouter à sa félicité, et dont il a bien su se passer pendant une éternité tout entière, il ne se la procurerait pas moins en signalant sa justice par la punition des coupables, que sa clémence par le pardon qu'il veut bien leur offrir. Malgré cela, que ce soit lui qui vienne le premier au-devant de nous ; qu'il nous rappelle par des cris redoublés ; qu'il nous cherche avec des soins et des empressements incroyables ; qu'il nous tende la main, et qu'il nous ouvre son sein paternel ; qu'il nous invite, j'ose dire encore, qu'il nous conjure d'y revenir, et d'y recevoir dans ses embrassements l'abolition de tous nos crimes, comme si nous lui étions nécessaires, et qu'il ne pût pas se passer de nous, comme si son bonheur dépendait du nôtre, ou que notre salut fût le sien : voilà le miracle, ou plutôt le mystère de la bonté de Dieu, qu'aucune figure ne saurait représenter, que nul esprit créé ne peut comprendre, dont nous devons adorer les profondeurs comme celles des plus impénétrables mystères, qui ne peut être cru que par la foi, qui est au-dessus de toute espérance, et qui doit nous embraser d'amour à la vue d'une bonté trop grande pour que notre raison puisse jamais la comprendre, et que notre cœur eût jamais osé l'espérer.

CHAPITRE XLVI.

Parabole de l'économe. — Se faire des amis des richesses injustes. — Le mauvais riche et le bon pauvre. — Premier avènement du Messie sans éclat.

La parabole, ou plutôt l'histoire suivante, n'est plus adressée aux Pharisiens, mais aux disciples. Les premiers, qui étaient à portée de l'entendre et qui l'entendirent en effet, étaient ceux à qui elle était plus nécessaire, et qui en profitèrent le moins. Ce fut peut-être cette raison qui porta le Sauveur à ne plus leur adresser le discours, afin qu'il ne parût pas avoir livré la parole divine à la dérision qu'ils en firent, et, contre sa propre maxime, avoir jeté cette perle devant des pourceaux. Quoi qu'il en soit de cette raison, que l'on ne donne que pour une conjecture, « Jésus » *continuant de parler*, dit à ses disciples : Un homme riche avait un receveur qui fut accusé devant lui comme ayant dissipé les biens de son maître. » Cependant le maître, homme juste et humain, ne voulut pas le condamner qu'il n'eût auparavant la preuve de sa mauvaise administration.

« Il le fit venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends là de vous ? Rendez-moi compte de votre recette ; car, *si ce que l'on m'a dit est vrai*, vous ne pourrez plus désormais gouverner mon bien. Sur cela le receveur, *qui n'était pas en état de rendre un bon compte*, dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte ma recette ? Je ne saurais travailler à la terre, j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, quand je serai hors d'emploi, il y ait des gens qui me reçoivent chez eux. Ayant donc fait venir séparément les

L. 16, v. 1. Dicebat autem et ad discipulos suos : Homo quidam erat dives, qui habebat villicum : et hic diffamatus est apud illum, quasi dissipasset bona ipsius.

2. Et vocavit illum, et ait illi : Quid hoc audio de te ? Redde rationem villicationis tuæ ; jam enim non poteris villicare. 3. Ait autem villicus intra se : Quid faciam, quia dominus meus aufert a me villicationem ? Fodere non valco, mendicare erubesco. 4. Scio quid faciam, ut cum amotus fuero a villicatione, recipiant me in domos suas. 5. Convocatis itaque singulis debitoribus Domini sui, dicebat primo : Quantum debes domino meo ? 6. At ille di-

xit : Centum cados o-
 lel. Dixitque illi : Ac-
 cipe cautionem tuam :
 et sede cito, scribe
 quinquaginta. 7. De-
 inde alii dixit : Tu ve-
 ro quantum debes ?
 Qui ait : Centum coros
 tritici. Ait illi : Accipe
 litteras tuas, et scribe
 octoginta. 8. Et lau-
 davit dominus villi-
 cum iniquitatis, quia
 prudenter fecisset :
 quia filii hujus sæculi
 prudentiores filiis lu-
 cis in generatione sua
 sunt. 9. Et ego vobis
 dico :

» débiteurs de son maître, il dit au pre-
 » mier : Combien devez-vous à mon maî-
 » tre ? Cent barils d'huile, répondit-il. Le
 » receveur lui dit : Prenez votre obliga-
 » tion, mettez-vous là vite, et faites-en
 » une de cinquante. Il dit ensuite à un
 » autre : Et vous, combien devez-vous ?
 » Celui-ci répondit : Cent mesures de fro-
 » ment. Prenez votre billet, dit-il, et fai-
 » tes-en un de quatre-vingts. Et ce rece-
 » veur infidèle fut loué de son maître d'en
 » avoir usé habilement. Car les enfants
 » du siècle sont plus habiles dans leurs
 » affaires ¹ que les enfants de la lumière ².
 » Et moi, je vous dis aussi, » conclut le
 Sauveur, car c'était là précisément ce qu'il avait en vue : « Em-
 Facite vobis amicos » ployez les richesses injustes ³ à vous

¹ On ne peut pas conclure que les hommes sont faits d'une certaine matière, parce que l'on aurait feint qu'un homme aurait tenu une certaine conduite. On le pourra conclure, s'il est vrai qu'il ait tenu la conduite qu'on lui attribue. En un mot, un fait ne peut bien se conclure que d'un fait. Ce n'est donc pas ici une fiction, mais une histoire.

² La prudence consiste dans le choix judicieux des moyens que l'on met en œuvre pour parvenir à une fin raisonnable. Les enfants du siècle l'emportent sur les enfants de la lumière par le choix des moyens qu'ils emploient : les enfants de lumière l'emportent du côté de la fin qu'ils se proposent. Rien n'égale l'industrie et l'activité des premiers ; mais où tendent-ils ? A des biens que la mort leur ravira demain pour les livrer nus et dépourvus à la pourriture et aux vers. Que de peine et d'industrie perdue ! Les seconds travaillent pour des biens infinis et éternels ; mais, moins passionnés que les premiers pour l'objet de leurs travaux, ils n'excellent pas également dans le choix de l'application des moyens. On peut comparer les premiers à un architecte qui emploierait toutes les finesses de son art à bâtir des châteaux de cartes qu'un souffle renverserait en un instant ; et les seconds à celui qui, avec des talents médiocres, s'occuperait à faire de matières solides des bâtiments logeables. Celui-ci, qui ne serait pas un grand homme, serait toujours un homme sensé ; l'autre avec toute son habileté serait un fou. Dans les arts l'union des deux fait le grand homme, et dans la morale elle fait le grand saint.

³ Si on les possède injustement, et que l'on connaisse ceux à qui elles appartiennent, il n'est pas permis d'en faire l'aumône ; il faut les restituer. S'il est im-

- » faire des amis, afin que , lorsque vous de mammona iniqui-
 » viendrez à manquer , ils vous reçoivent, ut, cum defeceritis , recipiant vos in
 » vent dans les tabernacles éternels ⁴. » æterna tabernacula.

Ainsi, ce qui au premier coup d'œil semblerait presque être l'apologie de la fraude et de l'injustice , devient, par cette conclusion, une excellente leçon de charité, que le divin Maître fortifie encore par les maximes suivantes : « Qui est
 » fidèle dans les moindre choses l'est aussi 10. Qui fidelis est
 » dans les plus grandes ⁵ ; et qui est in- in minimo, et in ma-
 » juste dans les petites l'est aussi dans les jori fidelis est : et qui
 » grandes. Si donc vous n'avez pas été in modico iniquus est,
 » fidèles dans les richesses injustes ⁶ , qui et in majori iniquus
 est.

possible de connaître ceux à qui la restitution doit être faite, alors il y a une obligation de justice de restituer aux pauvres; et, dans ce sens, l'ordre que donne ici le Sauveur a son exécution littérale. Mais les richesses y sont appelées injustes dans un sens plus étendu, 1° parce qu'il arrive souvent, même sans le savoir, qu'on les possède injustement, suivant ce mot de S. Jérôme : Tout homme riche est injuste ou héritier d'un injuste ; 2° parce qu'elles sont à leurs possesseurs la cause et l'instrument de mille iniquités ; 3° parce que, et ce sens s'approche plus de celui de la parabole , on n'est que trop porté à s'en regarder comme le maître et le propriétaire, qualité qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, qui nous en a fait simplement économes, qui nous les a données par compte, et qui nous en demandera compte. Cette dernière explication est de S. Augustin.

⁴ Les riches sont en ce monde les bienfaiteurs des pauvres : les pauvres sont en l'autre monde les bienfaiteurs des riches. Les premiers donnent le pain, les seconds donnent le ciel. Riches, vous ne l'aurez jamais s'ils ne vous le donnent. Est-ce donc assez de vous dire : Faites-leur du bien ? Ne serait-il pas mieux de dire : Faites-leur votre cour ?

⁵ Ceci est dit suivant l'opinion commune. On ne confiera pas un trésor à celui qu'on a trouvé en faute sur des bagatelles ; on le confiera à celui qui paraît fidèle jusque dans les plus petites choses. On peut y être trompé ; cependant on aura agi prudemment ; et l'on aurait été imprudent, supposé même que l'on n'y eût pas été trompé, si l'on avait préféré le premier au second.

⁶ D'autres traduisent *trompeuses*, pour opposer à *véritables*. On entend par celles-ci les richesses de l'éternité, les seules qui méritent véritablement ce nom. Le Sauveur dit encore des premières qu'elles sont à autrui dans le sens que nous ne les avons que par emprunt, et que nous n'en sommes que les économes ; au lieu que celles de l'autre vie nous seront données en pleine et perpétuelle propriété. On ne nous les ôtera jamais, et jamais on ne nous en demandera compte. C'est ainsi que l'expliquent les interprètes. On a imaginé depuis peu que c'était ici une exhortation aux seuls disciples de vendre tous leurs biens, et d'en distribuer le prix aux pauvres ; et cela pour deux raisons. L'une est que,

mammona fideles non fuistis, quod verum est quis credet vobis?

12. Et si in alieno fideles non fuistis, quod vestrum est quis dabit vobis? 13. Nemo servus potest duobus dominis servire : aut enim unum odiet, et alterum diligit; aut uni adhærebit, et alterum contemnet : non potestis Deo servire et mammonæ.

» vous confiera les véritables? Et si vous
» n'avez point été fidèles dans ce qui ap-
» partient à autrui, qui vous mettra entre
» les mains ce qui est *proprement* à vous?
» Il n'y a point de serviteur qui puisse
» servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un
» et aimera l'autre; ou, s'il s'attache à
» celui-là, il méprisera celui-ci, Vous ne
» pouvez pas servir Dieu et le démon des
» richesses¹. »

L'avare, le plus ridicule de tous les hommes, ne trouve rien de si ridicule que ce que l'homme a de plus noble, qui est le mépris des richesses. On ne sera donc pas surpris que ces maximes de désintéressement aient été mal reçues d'une partie des assistants. Le Sauveur, comme on l'a dit, les adres-

14. Audiebant autem omnia hæc Pharisei, qui erant avari; et deridebant illum.

sait à ses disciples. Mais « les Pharisiens, » qui étaient des avares, écoutaient tout cela, et se moquaient de lui. »

C'étaient de francs hypocrites de qui l'austérité apparente couvrait une avarice insatiable, comme il est assez ordinaire aux hommes de ce caractère. Car l'avarice, qui n'a aucun des

si on les voit garder ces biens qui ont, comme tous les biens du monde, le soupçon général d'injustice, les fidèles ne leur confieront pas volontiers les aumônes qu'ils auront dessein de faire de leurs biens légitimes : c'est ainsi qu'on entend l'*iniquum* et le *verum mammona*. L'autre raison, c'est que, si les disciples gardent ces biens, qu'on soupçonnera d'appartenir à autrui, autant qu'on les soupçonnera d'être mal acquis, les fidèles auront de la répugnance à leur payer ce qui leur sera légitimement dû pour les fonctions de leur ministère, c'est-à-dire apparemment la dîme et les honoraires ; et voilà dans quel sens on a pris l'*alienum* et le *vestrum*. Ceci a paru beau, parce qu'il est nouveau : cependant rien n'est moins raisonnable : car, 1° les Apôtres, bien loin de désirer d'être chargés de la distribution des aumônes, s'en déchargèrent le plus tôt qu'ils purent ; en quoi il paraît qu'ils suivirent la direction du Saint-Esprit. 2° Leur donner pour motif du désintéressement une vue aussi intéressée que l'est celle de s'assurer leurs rétributions, si c'est déjà leur supposer trop de bassesse, même pour le temps où ils étaient encore imparfaits, quelle idée a-t-on de Jésus-Christ par qui on fait proposer un pareil motif ?

¹ Voyez la note 2 de la page 159.

vices somptueux, possède dans un degré éminent toutes les vertus épargnantes et lucratives, dont il lui est aisé de se faire un masque de sainteté. Les hommes, qui ne voient que la surface, en sont souvent les dupes ; mais on ne saurait en imposer à celui dont la vue pénètre jusqu'au fond des cœurs, et il sut bien le leur faire sentir par ces fortes paroles qu'il opposa à leurs basses dérisions : « Vous autres, leur

15. Et ait illis : Vos estis, qui justificatis vos coram hominibus, Deus autem novit corda vestra : quia quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.

• dit-il, vous vous faites passer pour saints
 • devant les hommes ; mais Dieu connaît
 • votre cœur. Car ce qui est grand devant
 • les hommes est en abomination devant
 • Dieu. »

A cela ils pouvaient objecter, et peut-être le faisaient-ils intérieurement, que ces richesses temporelles dont il prêchait le mépris étaient la récompense promise par la Loi à ses observateurs. Jésus connaissant leur pensée, ou la prévenant, répond : « La loi et les Prophètes ont eu

16. Lex et Prophetæ, usque ad Joannem ; ex eo regnum Dei evangelizatur, et omnis in illud vim facit.

• lieu jusqu'à Jean. Depuis ce temps-là
 • on annonce le royaume de Dieu, et c'est
 • par la violence que tous l'emportent. »

Cette violence consiste à mortifier les passions que la loi promettait de satisfaire, et dont l'Evangile, signifié par le royaume de Dieu, exige le sacrifice. Est-ce donc que l'Evangile anéantit la loi ? pouvaient dire encore les Pharisiens ; non, il la perfectionne en offrant des biens infinis et éternels, dont les biens temporels promis par la loi n'étaient que l'ombre et la figure ; car c'est ce que signifie ce mot qu'ajoute le Sauveur :

17. Facilius est autem coelum et terram præterire, quam de lege unum apicem cadere.

• Les cieux et la terre périraient plutôt
 • qu'un seul petit trait de la loi demeurerait
 • sans effet. »

Il est vrai que les biens de ce monde étaient l'appât dont Dieu s'était servi pour engager à l'observation de la loi ces hommes grossiers et indociles. Cependant il n'avait pas voulu leur laisser ignorer les récompenses et les châtiments de la vie future. On les voit présentés en mille endroits de l'Ecriture comme l'objet capital de leur crainte et de leur espérance ; et

afin que cette vérité se fît mieux sentir, Dieu avait eu l'attention de faire de temps en temps des exceptions au système général de la loi ancienne. C'était dans cette vue qu'il avait éprouvé des justes du premier ordre, tels qu'était un Tobie, par les plus cruelles adversités, tandis qu'on voyait des impies couler leurs jours dans la gloire et dans l'opulence. Comme il est impossible qu'un Dieu juste laisse la vertu sans récompense et le crime sans punition, il est aisé de conclure que c'était en l'autre vie que devaient se trouver ces peines et ces joies véritables, dont celles de cette vie ne pouvaient être qu'une faible image et un avant-goût bien imparfait. Mais pour ces âmes terrestres, le présent était tout, et l'avenir n'était rien. Toute prospérité était appelée bénédiction, et toute adversité malédiction. L'illusion allait jusqu'à faire de la première la preuve de la vertu, et de la seconde la conviction du crime; et à leurs yeux l'homme fortuné était juste, et le malheureux était toujours coupable. Ce fut donc pour les ramener d'une erreur si grossière à l'importante vérité qu'ils méconnaissaient, que Jésus-Christ leur proposa la parabole du mauvais riche et du bon pauvre, où la vertu suivie d'un éternel bonheur se trouve jointe à la prétendue malédiction de l'infortune, tandis que, malgré l'apparente bénédiction de la prospérité temporelle, le vice heureux en ce monde a pour dernier partage le feu qui ne s'éteint pas. Car il paraît que c'en est là le sujet principal; ce qui n'empêche pas de reconnaître encore dans le Sauveur une autre intention, celle de rendre complète l'instruction qu'il avait commencée sur l'aumône, en montrant le riche impitoyable enseveli au fond des enfers. Après avoir montré les cieux ouverts pour recevoir les riches bienfaisants et charitables, il continue donc ainsi :

19. Homo quidam «¹ Il y avait un homme riche qui était vêtu

¹ On a douté encore si c'était une parabole ou une histoire; le dernier sentiment a prévalu : on le fonde principalement sur ce que Lazare y est nommé : ce qui ne se fait pas dans les paraboles. Si le mauvais riche ne l'est pas, c'est parce que c'eût été une flétrissure pour lui et pour sa famille. Cependant le Sauveur aurait pu lui donner un nom comme à Lazare, si le nom de celui-ci eût

» de pourpre et de fin lin, et qui se traî-
 » tait splendidement tous les jours. Il y
 » avait aussi un pauvre nommé Lazare,
 » étendu à sa porte, tout couvert d'ulcè-
 » res, lequel désirait de se nourrir des
 » miettes qui tombaient de la table du
 » riche, et personne ne lui en donnait,
 » tandis que les chiens³, *moins inhumains*
 » *que leur maître*, venaient lécher ses
 » plaies. Ce pauvre vint à mourir, et les an-
 » ges le portèrent dans le sein d'Abraham³.
 » Le riche mourut aussi, et l'enfer fut son
 » tombeau⁴. Au milieu des tourments,
 » élevant les yeux, il vit de loin Abraham
 » avec Lazare dans son sein, et il s'écria :
 » Père Abraham, ayez pitié de moi, et
 » envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans
 » l'eau le bout du doigt pour me rafraî-

erat dives, qui induebatur purpura et bysso : et epulabatur quotidie splendide. 20. Et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, 21. Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat : sed et canes veniebant, et lingeabant ulcera ejus. 22. Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. 23. Elevans autem oculos suos, cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe, Et Lazarum in sinu ejus : 24. Et ipse clamans dixit : Pater

été un nom composé pour signifier l'état où il le représentait; car Lazare, en hébreu, signifie *sans secours*; supposé que ce ne soit pas un diminutif d'*Eléazar*, qui signifie au contraire *secours de Dieu*. Quoi qu'il en soit, de ce que le riche n'est pas nommé, tandis que le pauvre l'est, on voit que c'est une raison de plus de croire que le nom de celui-ci est le nom d'un homme qui a réellement existé. Les difficultés viennent ensuite. On y répondra lorsqu'elles se présenteront.

³ C'était eux qui mangeaient les morceaux qui tombaient de la table. Leur condition valait mieux que la sienne. On a entendu des pauvres exprimer par des plaintes amères l'envie qu'ils leur portaient. Si celui qui aura régalié les riches sera inexcusable de n'avoir pas soulagé la faim des pauvres, quelle sera l'excuse de ceux qui auraient pu nourrir des familles entières de ce que leur coûtaient une troupe d'animaux qui ne sont que pour le luxe et pour le plaisir ?

³ Les âmes des justes sont portées au ciel par les anges : l'Eglise le croit ainsi. Ordonnez, Seigneur, dit-elle dans la prière qu'elle fait pour les mourants, ordonnez que les saints anges reçoivent cette âme, et qu'ils la conduisent dans la céleste patrie. Par la raison des contraires, on croit que les démons emportent aux enfers les âmes des réprouvés.

⁴ Vie sensuelle et fastueuse, surtout si elle est accompagnée de dureté à l'égard des pauvres; vie manifestement damnable, sinon plus criminelle, au moins plus dangereuse qu'une vie débordée. Si elle n'a pas tous les vices de celle-ci, elle n'en a pas non plus les remords.

Abraham, miserere mei, et mitte Lazarum, ut intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma. 25. Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. 26. Et in his omnibus, inter nos et vos chaos magnum

» chir la langue ¹ ; car je suis cruellement
 » tourmenté dans ce feu². Mon fils, lui dit
 » Abraham, souvenez-vous que vous avez
 » reçu des biens pendant votre vie, et que
 » Lazare, au contraire, n'a eu que du mal³ ;
 » maintenant il est dans la joie, et vous,
 » vous souffrez. Outre cela, il y a un grand
 » abîme entre nous et vous, en sorte que
 » ceux qui voudraient aller d'ici à vous,

¹ Les âmes séparées des corps n'ont ni langue, ni doigts, ni elles ne désirent de l'eau, ni elles ne peuvent en donner. De plus, celles qui sont réprouvées n'ont aucune communication avec celles qui sont dans le séjour de la béatitude ; elles ne s'aviseront pas de leur demander un soulagement qu'elles savent bien qu'elles n'en obtiendraient jamais. Voilà les difficultés qui ont fait croire à quelques-uns que c'était ici une parabole ; à plusieurs autres, que le commencement était historique, et que la parabole commençait ici. Cependant Dieu a pu faire 1° que le mauvais riche, au moment de son entrée aux enfers, ait eu la vue, si l'on n'aime mieux dire la vision, du sein d'Abraham et du repos délicieux que Lazare y goûtait ; 2° que, malgré la distance des lieux, ces deux âmes (celle d'Abraham et celle du mauvais riche) aient pu se communiquer leurs pensées et leurs désirs ; 3° que l'âme du mauvais riche ait senti des ardeurs pareilles à celles que ressentirait un homme dont le corps serait au milieu d'un brasier dévorant, et qu'elle ait désiré un spulagement pareil à celui que procurerait une goutte d'eau fraîche sur le bout de sa langue. 4° Il n'était pas impossible que le mauvais riche ignorât encore qu'il ne pouvait obtenir ce qu'il demandait, ou que le sachant, la violence de la douleur lui arrachât cette prière inutile. Or, comme c'est l'impossibilité prétendue de toutes ces choses qui a fait recourir à la parabole, on peut donc s'en tenir encore à l'histoire.

² Ce mot a fait donner dans deux erreurs opposées : l'une, que l'âme est matérielle ; l'autre, que le feu de l'enfer ne l'est pas. Dieu a pu faire qu'un feu matériel agit sur des âmes spirituelles lorsqu'elles sont séparées des corps, comme il a pu faire qu'il agit sur elles lorsqu'elles y sont renfermées, puisque, de l'une ou de l'autre de ces deux façons, c'est toujours la matière qui agit sur l'esprit.

³ Prospérité en ce monde, préjugé du malheur futur. Adversité en ce monde, préjugé du bonheur futur : je dis préjugé, et non preuve ; car ici l'exception a lieu. Que les pauvres donc ne s'en prévalent pas, et que les riches ne se désespèrent pas. C'est le riche Abraham qui reçoit les prédestinés dans son sein, et bien des pauvres brûlent à côté du mauvais riche. La charité ou la dureté dans les premiers, la patience ou l'impatience dans les seconds, en font la différence. Cependant, puisque le préjugé est contre les premiers et pour les seconds, il faut bien que la charité manque plus souvent aux riches, que la patience aux pauvres.

» ou venir de là ici, ne le peuvent. Père,
 » répondit le riche, je vous prie donc de
 » l'envoyer dans la maison de mon père,
 » afin qu'il avertisse mes frères (car j'en
 » ai cinq), de peur qu'ils ne viennent aussi
 » eux-mêmes dans ce lieu de tourments⁴.
 » Ils ont Moïse et les Prophètes, lui dit
 » Abraham; qu'ils les écoutent. Non, père
 » Abraham, répondit-il; mais si quelqu'un
 » des morts retourne à eux, ils feront pé-
 » nitence. Mais Abraham lui repartit : S'ils
 » n'écoutent point Moïse et les Prophè-
 » tes, ils ne croiront pas non plus quand
 » même quelqu'un des morts ressusci-
 » terait⁵. »

firmatum est : ut hi ,
 qui volunt hinc trans-
 ire ad vos, non pos-
 sint, neque inde huc
 transmeare. 27. Et ait :
 Rogo ergo te , pater ,
 ut mittas eum in do-
 mum patris mei. 28. Ha-
 beo enim quinque fr-
 tres, ut testetur illis, ne
 et ipsi veniant in hunc
 locum tormentorum.
 29. Et ait illi Abraham :
 Habent Moysen , et
 prophetas : audiant
 illos. 30. At ille dixit :
 Non, pater Abraham ;
 sed si quis ex mortuis
 ierit ad eos, poeniten-
 tiam agent. 31. Ait au-
 tem illi : Si Moysen et
 Prophetas non audi-
 unt, neque si quis ex
 mortuis resurrexerit,
 credent.

On n'est pas à remarquer que le Sauveur parlait souvent du royaume du Dieu. Les Juifs ne l'entendaient que du règne temporel du Messie sur la terre. C'était l'objet de tous leurs désirs, et il était bien naturel que l'impatience les prît de savoir quand il arriverait. Celui qu'ils désiraient ne devait jamais arriver, et celui qu'ils ne voulaient pas était déjà venu ,

⁴ Autre raison de prendre ceci pour une parabole : Les réprouvés dans les enfers n'ont point le zèle du salut des âmes. Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est que le mauvais riche a donc parlé ainsi par un autre motif : on lui en suppose plusieurs plus ou moins vraisemblables ; mais ne lui en trouvât-on aucun, cette raison générale suffit, savoir que Jésus-Christ ne pouvait pas le faire parler, même dans une parabole, comme il était impossible qu'un réprouvé parlât. C'eût été aller contre toute vraisemblance et pécher contre la première règle de la parabole.

⁵ Cependant la résurrection de Jésus-Christ a été suivie de la foi du monde entier. Mais il faut distinguer ceux qui n'ont pas encore des preuves suffisantes pour croire, et ceux qui en ont. Ceux qui n'en ont pas croiront à la vue d'un mort ressuscité, et ceux qui en ont, généralement parlant, ne croiront pas ; ainsi, des miracles qui convertiraient une nation idolâtre ne convertiront point une nation hérétique, et ceux qui convertiraient des hérétiques par éducation et par préjugé ne convertiront pas des chrétiens devenus infidèles par libertinage. Rien ne suffit à ceux qui ne veulent pas croire. Un mort ressuscité ne convertirait pas les pécheurs que cette histoire ne convertit pas ; que dirait-il de plus certain et de plus fort ?

comme Jésus-Christ le leur apprit. Car « un jour que les

L. 17, † 20. Interrogatus autem a Phariseis : Quando venit regnum Dei? Respondens eis, dixit : Non venit regnum Dei cum observatione : 21. Neque dicent : Ecce hic aut ecce illic. Ecce enim regnum Dei intra vos est.

» Pharisiens lui demandèrent : Quand est-ce que vient le royaume de Dieu ? il leur répondit : Le royaume de Dieu ne viendra point avec des marques éclatantes ¹, et on ne dira point : Le voici, ni le voilà ; car le royaume de Dieu est au milieu de vous. »

Peu satisfaits d'une réponse qui ne disait pas ce qu'ils voulaient savoir, et qui disait trop ce qu'ils voulaient ignorer, les Pharisiens cessèrent de le questionner. « Jésus, *continuant*

22. Et ait ad discipulos suos : Venient dies quando desideretis videre unum diem Filii hominis, et non videbitis.

» *son discours*, dit à ses disciples : Un jour viendra que vous désirerez voir un des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez pas. » Comme s'il leur eût dit :

Je disparaîtrai bientôt de vos yeux, et mon absence vous sera bien douloureuse ; car il leur prédisait le temps où, accablés de travaux, exposés sans défense à la rage de leurs ennemis, ils désireraient inutilement sa présence sensible, qui était pour eux une source inépuisable de lumières et de consolations. L'amour qu'il leur portait le faisait parler de la sorte. Mais, de peur que le désir trop impatient de le revoir ne les fasse tomber eux et leurs premiers disciples dans les pièges que de faux Messies tendront à leur foi, il les prévient qu'avant son retour, qu'il prédit en même temps, il en paraîtra plusieurs. Ils parurent en effet avant la ruine de Jérusalem, dont ils furent comme les avant-coureurs, ce qui donne occasion à Jésus-Christ de la prédire avec les autres signes dont elle sera précédée. De là, portant

¹ Il ne paraîtra pas dans un éclat assez éblouissant pour qu'il soit impossible de ne pas l'apercevoir. Tel a été en effet le premier avènement. Il a fallu y chercher le Messie pour le trouver, et l'étudier pour le connaître. Au second avènement, il sera plus visible que le soleil dans la splendeur de son midi. Dans l'un il est évident à ceux qui le cherchent, dans l'autre il sera évident à ceux mêmes qui ne le chercheront pas. De là vient qu'il y a du mérite à le reconnaître dans son premier avènement, et qu'il n'y en aura pas à le reconnaître au second.

sa vue jusqu'aux extrémités des temps les plus reculés, il annonce les signes redoutables qui précéderont la ruine du monde entier, dont celle de Jérusalem ne devait être que la figure, mêlant l'une avec l'autre, et néanmoins les distinguant assez pour qu'il soit facile de ne pas les confondre. Cette instruction, nécessaire à ceux qui virent le premier de ces deux événements et à ceux qui verront le second, n'est pas inutile à ceux qui, placés entre les deux, n'ont vu et ne verront ni l'un ni l'autre. Assurés de l'accomplissement du premier, ils ne peuvent pas révoquer en doute la vérité de la prophétie qui annonce le second. Mais comme Jésus-Christ en parla encore plus en détail peu de temps avant sa mort, nous remettons à en donner alors le tableau plus étendu et plus complet.

CHAPITRE XLVI.

Il faut toujours prier. — Le Pharisien et le Publicain. — Mariage indissoluble.
— Virginité préférée. — Petits enfants bénis.

Une autre fois « Jésus enseigna à ses disciples, par une parabole, qu'il faut toujours prier², et ne point se lasser; et

L. 18, v. 1. Dicebat autem et parabolam ad illos, quoniam oportet semper orare et non deficere, 2. Dicens:

² On prie toujours, lorsque, dans les temps où l'on ne peut pas prier, on se rappelle, autant qu'on le peut, la pensée de la présence de Dieu, et qu'on lui offre l'action dont on est actuellement occupé. En cette manière, il n'est personne qui ne puisse prier toujours, comme Dieu nous y exhorte en plusieurs endroits de l'Ecriture. Ce n'est pas là cependant le sens dans lequel il est dit ici qu'il faut toujours prier : ce que Jésus-Christ a directement en vue, c'est de nous apprendre à ne pas nous rebuter lorsque Dieu diffère à nous exaucer, persuadés qu'une prière persévérante sera exaucée infailliblement. Ce second sens est clairement déterminé par la parabole.

Dieu paraît différer, parce qu'il ne nous exauce pas dans le temps où nous désirons d'être exaucés ; réellement et de fait il ne diffère pas, parce qu'il exauce dans le temps où il est plus avantageux pour nous que nous soyons exaucés. S'il nous disait son secret, nous le remercierions de ses délais mêmes ; mais il aime mieux nous le laisser ignorer, parce que c'est encore ce qui est le meilleur pour nous.

Judex quidam erat in quadam civitate, qui Deum non timebat, et hominem non reverebatur. 3. Vidua autem quædam erat in civitate illa, et veniebat ad eum, dicens : Vindica me de adversario meo. 4. Et nolebat per multum tempus. Post hæc autem dixit intra se : Etsi Deum non timeo, nec hominem revereor : 5. Tamen quia molesta est mihi hæc vidua, vindicabo illam, ne in novissimo veniens sugillet me. 6. Ait autem Dominus : Audite quid judex iniquitatis dicit :

» que. » Il ne peut, tout inique qu'il est, résister à une prière persévérante. « Est-ce *donc* que Dieu, qui n'est que justice et que bonté, ne vengera pas ses élus qui poussent leurs cris vers lui jour et nuit¹, et qu'il usera de délai à leur égard ? je vous assure qu'il ne tardera pas à les venger². »

Mais ce qui fait que peu sont vengés ou délivrés de l'oppression, c'est qu'il en est peu qui persévèrent à prier, selon cette parole : *Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé*. Mais d'où vient le défaut de persévérance, que de la faiblesse de la foi ? Il ne faut donc pas s'étonner que Jésus-Christ, lorsqu'il paraîtra dans l'éclat de sa majesté pour venger tous ses élus, en trouve si peu qui méritent d'éprouver les effets de sa puissante protection. Dans ces jours de séduction

¹ Les justes demandent que Dieu les délivre de l'oppression, non pas en perdant les méchants qui les oppriment, mais en leur ôtant l'envie ou les moyens d'opprimer. Sauvez-nous, Seigneur ; faites plus encore, sauvez-les avec nous : telle est la prière vraiment chrétienne.

² Cette vie est si courte, et celle qui la suit est si longue, qu'il est vrai de dire que Dieu ne tarde pas lorsqu'il remet la vengeance à l'autre vie. Si mille ans comparés à l'éternité sont comme un jour, que sont dix, quinze et vingt ans ? Des heures, ou des minutes.

et d'apostasie, les vrais fidèles seront réduits à un si petit nombre que celui qui les a comptés d'avance demande avec une apparence de surprise³. « Pensez-
 » vous que le Fils de l'homme, quand il
 » viendra, trouve de la foi sur la terre? »

Ibid. Verumtamen Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?

Quoique ceci s'adressât aux disciples, on a tout lieu de penser que Jésus-Christ avait encore d'autres auditeurs, parmi lesquels il se trouvait des Pharisiens. La faiblesse des premiers avait besoin qu'on les exhortât à une confiance également vive et persévérante; il fallait une autre leçon pour les seconds. L'orgueil de ceux-ci se décelait jusque dans la plus humble de toutes les actions, qui est la prière. La leur était plutôt la satire du genre humain que l'aveu de leurs propres misères, et ils l'employaient bien moins à louer Dieu qu'à se louer eux-mêmes. C'est d'eux qu'il est question lorsque l'évangéliste dit que « Jésus ajouta cette parabole pour
 » certaines gens qui présumaient d'eux-
 » mêmes, comme s'ils eussent été des
 » saints, et qui n'avaient que du mépris
 » pour les autres. »

9. Dixit autem et ad quosdam, qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam

« Deux hommes montèrent au temple
 » pour prier : l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le Pharisien, se tenant
 » debout, faisait cette prière en lui-même :
 » Mon Dieu, je vous rends grâces de ce
 » que je ne suis pas comme le reste des
 » hommes⁴, qui sont voleurs, injustes,

10. Duo homines ascenderunt in templum, ut orarent : unus Pharisæus, et alter publicanus. 11. Pharisæus stans, hæc apud se orabat : Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adul-

³ On a suivi l'interprétation commune pour lier ces dernières paroles avec les précédentes. Si la liaison ne paraît pas assez naturelle, il est permis de croire que c'est ici un de ces faits détachés qui se rencontrent quelquefois dans les évangélistes, sans aucune dépendance de ce qui précède et de ce qui suit.

⁴ Un saint n'a jamais dit : Grâce à Dieu, je suis un saint.

J'ai beaucoup péché, je pêche encore tous les jours, et, si Dieu ne me soutenait de sa main toute-puissante, je commettrais des crimes énormes : voilà ce que disent les saints, et ils disent vrai.

Un Apôtre dit : Nous péchons tous en plusieurs choses, et ce qu'il a dit des autres, il le dit aussi de lui-même. Les saints aperçoivent distinctement les péchés

teri; velut etiam hic publicanus. 12. Jejunabis in sabbato : decimas do omnium quæ possideo. 13. Et publicanus a longe stans, nolebat nec oculos ad coelum levare : sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori. 14. Dico vobis : descendit hic justificatus in domum suam ab illo : quia omnis qui se exaltat, humiliabitur ; et qui se humiliat, exaltabitur.

Matth. 19, † 1. Et factum est, cum consummasset Jesus sermones istos, migravit a Galilæa, et venit in fines Judæ trans Jor-

» adultères ; ni tel aussi que ce publicain :
 » Je jeûne deux fois la semaine¹ ; je donne
 » la dîme de tous mes biens. Le publicain,
 » de son côté, se tenant éloigné, n'osait
 » pas même lever les yeux au ciel, mais
 » se frappait la poitrine, en disant : Mon
 » Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pé-
 » cheur². Je vous déclare que celui-ci
 » s'en retourna chez lui justifié, et non
 » pas l'autre. Car quiconque s'élève sera
 » humilié, et quiconque s'humilie sera
 » élevé.

» Jésus, ayant fini ce discours, sortit de
 » Galilée, et s'en alla dans la partie de
 » Judée d'au-delà du Jourdain. Il y fut
 » suivi d'une multitude de peuple ; il y

légers que nous n'apercevons pas, et que nous commettons par milliers. Ils les envisagent par l'opposition qu'ils ont avec l'infinie pureté de Dieu qu'ils connaissent, et que nous ne connaissons pas ; et sous ce point de vue ces atomes de péchés leur paraissent des monstres et ils le sont en effet.

Les saints ne considèrent dans eux-mêmes que leurs défauts et leurs péchés ; dans les autres, que leurs vertus et leurs bonnes œuvres. Ils en concluent que les autres valent mieux qu'eux, ou qu'ils sont pires que tous les autres, conclusion qui leur paraît aussi évidente qu'il est évident que les vertus valent mieux que les défauts, et les bonnes œuvres que les péchés.

On crut embarrasser un d'entre eux, qui était un séraphin incarné, en lui demandant s'il pouvait se croire aussi méchant qu'un voleur fameux dans tout le pays par son meurtre et ses brigandages. Son humilité trouva encore cette réponse : S'il avait eu les grâces que j'ai eues, il serait meilleur que je ne suis.

Si tels sont les sentiments et le langage des saints, un langage et des sentiments contraires prouvent donc le contraire de la sainteté. Cette conclusion est aussi celle de la parabole.

¹ Ce langage est si naturel à l'homme, qu'on le retrouve quelquefois dans la bouche des pénitents, dont la confession n'est, ainsi que la prière du Pharisien, que la déclaration de leurs propres vertus et l'accusation des péchés d'autrui.

² Cette parole dite du fond du cœur peut faire en un moment un juste du plus grand pécheur, et des mille millions de pécheurs qui ont eu des années entières pour la dire sont éternellement reprouvés pour ne l'avoir pas dite. Comprenne qui le peut ce prodige de stupidité ou de fureur.

» guérit leurs malades, et il se mit à les
 » instruire selon sa coutume. Des Phari-
 » siens l'abordèrent pour le tenter. » Dans
 ce dessein, ils lui proposèrent une ques-
 tion qui était alors fort agitée. « Est-il
 » permis à un homme, lui dirent-ils, de
 » renvoyer sa femme pour quelque sujet
 » que ce soit ? »

La manière dont ils parlent laisse assez voir qu'ils se croyaient autorisés à le faire pour des sujets fort légers, et souvent sans sujet et par pur caprice. Cette liberté ou plutôt cette licence était précieuse aux hommes; et, en y donnant atteinte, Jésus-Christ devait les offenser beaucoup; d'autre part, il ne pouvait pas l'approuver sans se rendre odieux à toutes les femmes. Il paraît que c'était là le piège qu'ils lui tendaient, outre l'espérance qu'ils pouvaient avoir de le trouver en contradiction avec Moïse. Jésus profita de l'occasion pour déclarer la réforme qu'il venait mettre dans le mariage; et voulant en faire connaître en même temps les motifs, « il leur fit
 » cette réponse, *en les interrogeant à son*
 » *tour*: Que vous a ordonné Moïse? Moïse,
 » dirent-ils, a permis de faire un acte de
 » divorce et de renvoyer sa femme. Jésus
 » leur répondit: C'est à cause de la dureté
 » de votre cœur qu'il vous a fait cette
 » ordonnance ³. N'avez-vous pas lu
 » que celui qui a fait l'homme au com-

danem. 2. Et secutæ sunt eum turbæ multæ, et curavit eos ibi. *M.* 10, ¶ 1, et sicut consueverat, iterum docebat illos. *Matth.* 19, ¶ 3. Et accesserunt ad eum Pharisei tentantes eum, et dicentes: Si licet homini dimittere uxorem suam, quacumque ex causa?

Marc. 10, ¶ 3. At ille respondens, dixit eis: Quid vobis præcepit Moyses? 4. Qui dixerunt: Moyses permisit libellum repudii scribere, et dimittere. 5. Quibus respondens Jesus, ait: Ad duritiam cordis vestri scripsit vobis præceptum istud: *Matth.* 19, ¶ 4. Non legistis quia qui

³ Ce n'était donc de la part de Dieu qu'une tolérance; la méchanceté de ce peuple l'avait rendue nécessaire pour obvier à de plus grands inconvénients. Dieu jugea plus à propos de leur permettre de quitter leurs femmes et d'en prendre d'autres, que de les exposer à la tentation, à laquelle ils n'auraient que trop souvent succombé, de s'en défaire par le fer ou par le poison. Quelques-uns ont cru que cette tolérance n'était que civile, c'est-à-dire qu'en ne décernant aucune peine contre ceux qui en usaient, elle laissait toujours subsister le péché. Plusieurs autres pensent plus vraisemblablement qu'on pouvait user en conscience du droit qu'elle accordait, pourvu que la raison en fût valable, et qu'on le fit de la manière et dans les formes prescrites.

fecit hominem ab initio, masculinum et femininum fecit eos? Et dixit: 5. Propter hoc dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. 6. Itaque jam non sunt duo, sed una caro. Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet.

- » commencement du monde, fit l'un mâle et
- » l'autre femelle, et qu'il dit ¹ : C'est pour
- » cela que l'homme laissera son père et sa
- » mère, et qu'il s'attachera à sa femme;
- » et ils seront deux dans une seule chair ²?
- » De sorte qu'ils ne sont plus deux, mais
- » une seule chair ³. Que l'homme donc ne
- » sépare point ce que Dieu a joint. »

En effet, si la première intention de Dieu avait été que l'homme eût plusieurs femmes, ou en même temps par la polygamie, ou successivement par le divorce, il en aurait créé plus d'une pour le premier homme, comme l'on croit qu'il créa plusieurs femelles dans chaque espèce d'animaux, afin d'en accélérer la multiplication. Mais son dessein était de former la plus parfaite union qu'il soit possible d'imaginer, en faisant de deux personnes différentes un même cœur, une même âme et une même chair. Or, cette union, ou plutôt cette unité se trouve dans le mariage, lequel étant l'ouvrage de Dieu, nul homme sur la terre n'a droit de le rompre, parce que nul n'a droit de défaire ce que Dieu a fait. Dieu seul, maître de son ouvrage, a ce droit; et il l'a exercé, lorsque, pour des raisons dignes de sa sagesse, il a permis la polygamie et le divorce; mais ces raisons ayant cessé par l'établissement d'une loi plus parfaite, les dispenses qu'elles ont occasionnées ne peuvent plus subsister. Tous les mariages vont redevenir semblables au premier que Dieu avait fait pour servir de modèle aux autres. Un lien indissoluble et perpétuel unira

¹ Ce fut Adam qui le dit; mais il le dit par inspiration de Dieu, qui lui révéla en ce moment la nature de l'union qui devait être entre les époux, et de celle que les enfants devaient avoir avec leurs parents, toutes choses qu'il ne pouvait savoir alors que par révélation.

² Ceci décide nettement la préférence due à la femme pour la société, les assistances et les soins. On n'ignore pas qu'il en est de même de la femme à l'égard du mari.

³ C'est S. Paul qui l'explique lorsqu'il dit I Cor. 6, 16 : *Ignorez-vous que celui qui se joint à une prostituée ait fait un même corps avec elle? car, est-il dit, ils seront deux dans une seule chair.*

désormais tous les époux ; ils ne pourront plus cesser de l'être qu'en cessant de vivre ; et, tandis que Dieu les conservera sur la terre, ils seront tellement réduits l'un à l'autre, que, quoique la terre soit pleine d'hommes et de femmes, il n'y en aura pas plus pour chacun d'eux que s'ils en étaient, comme Adam et Eve, les seuls habitants. Ainsi le mariage, réformé sur le premier plan du Créateur, recouvre toute la pureté de son institution, et l'union de nos premiers pères est parfaitement représentée par celle de leurs descendants. Une autre ressemblance allait en rendre le nœud plus sacré et les droits plus inviolables ; c'est celle qu'il devait avoir avec le mariage spirituel de Jésus-Christ et de son Eglise. Mais ce n'était pas encore le temps de proposer ce grand mystère ; et le Sauveur se contenta pour lors d'assurer de nouveau l'indissolubilité du mariage, plutôt contre les résistances que contre les raisons des Pharisiens.

Car, surpris d'une doctrine si contraire à leurs préjugés et à leurs passions, « D'où vient donc, lui dirent-ils, que Moïse a commandé qu'on donnât un acte de divorce⁴ à la femme, et qu'on la renvoyât ? » Le commandement tombait sur l'acte de divorce, et non sur le divorce même. De la manière dont s'exprimaient les Pharisiens, ils paraissaient le faire tomber sur les deux. Pour leur apprendre à faire cette distinction, « Jésus leur répondit : C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes ; mais il n'en a pas été de même au commencement du monde. Or, je vous dis que celui qui renverra sa femme (si ce n'est en cas⁵

Matth. 19, § 7. Dicunt illi : Quid ergo Moyses mandavit dare libellum repudii, et dimittere ?

8. Ait illis : Quoniam Moyses ad duritiam cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras : ab initio autem non fuit sic. 9. Dico autem vobis, quia quicumque dimiserit uxorem suam,

⁴ On a la forme de cet acte à la note 1^{re} de la page 143.

⁵ L'exception du cas d'adultère excuse le renvoi de la femme, et non le mariage subséquent. C'est comme si on lisait : Quiconque renverra sa femme (qu'il ne sera permis de renvoyer qu'en cas d'adultère) et en épousera une autre, sera adultère. L'Eglise l'a toujours entendu ainsi, et Jésus-Christ nous le fait

nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, moechatur : et qui dimissam duxerit, moechatur.

» d'adultère ¹ en épousera une autre,
 » devient adultère lui-même ; et que ce-
 » lui qui épousera celle qui aura été
 » renvoyée sera adultère aussi. »

Les disciples n'avaient pas voulu interrompre leur maître tandis qu'il était aux prises avec les Pharisiens : ils doutaient cependant si une morale qui leur paraissait si sévère devait être prise au pied de la lettre. Pour avoir sur ce point l'éclair-

M. 10, v. 10. Et in domo iterum discipuli ejus de eodem interrogaverunt eum. 11. Et ait illis :

cissement qu'ils désiraient, « quand il fut
 » dans la maison, ils l'interrogèrent de
 » nouveau sur le même sujet. »

Jésus n'expliqua ce qu'il avait dit qu'en le répétant. « Qui-
 Quicumque dimiserit uxorem suam, et aliam duxerit, adulterium committit super eam. 12. Et si uxor dimiserit virum suum, et alii nupserit, moechatur.

» conque, leur dit-il *encore*, ayant ren-
 » voyé sa première femme, en épouse une
 » autre, devient adultère à l'égard de sa
 » première femme ; et si une femme quitte
 » son mari et en épouse un autre, elle est
 » adultère. Ses disciples lui dirent : Si

Matth. 19, v. 10. Di-

assez entendre, lorsque dans la répétition qu'il a fait à ses disciples, il dit absolument, et sans excepter aucun cas : Quiconque ayant renvoyé sa première femme en épousera une autre, devient adultère.

Cependant les prétendus réformés tiennent que l'exception de l'adultère doit tomber sur ce qui la suit, comme sur ce qui la précède ; et que ce cas, qui justifie le divorce, justifie également le mariage avec une autre femme. Qu'ils parlent sincèrement ; le mariage, tel que Jésus-Christ l'a rétabli, leur a déplu, et ils ont voulu lui substituer de nouveau le mariage judaïque, réprouvé par Jésus-Christ : car, s'ils avaient déféré en ce point à l'autorité de sa parole, ils n'auraient permis une autre femme que dans le cas de l'adultère, puisqu'il est évident que Jésus-Christ, toutes les fois qu'il traite ce sujet, ou n'excepte que ce cas ou n'en excepte aucun. Mais on sait qu'ils ont ajouté ceux d'une longue absence, d'une séparation opiniâtre, et d'autres encore qui multiplieraient étrangement parmi eux les secondes noces, s'ils voulaient user de toute la liberté que leur donne le nouvel Evangile ; mais on leur doit la justice de dire qu'il leur en permet beaucoup plus qu'ils ne s'en permettent ordinairement à eux-mêmes ; et on leur doit savoir gré encore de n'avoir pas ajouté au divorce judaïque la polygamie mahométane, approuvée, au moins tolérée dans la personne du landgrave de Hesse, par Luther et par ceux qui étaient alors avec lui les chefs de la Réforme.

¹ Sur les autres causes de séparation, et sur la différence de l'adultère, voyez la note 2^e de la page 143.

- » telle est la condition de l'homme à l'é-
 - » gard de la femme, il n'est pas expédient
 - » de se marier. »
- cunt ei discipuli ejus :
Si ita est causa homi-
nis cum uxore, non ex-
pedit nubere.

Cette réponse renfermait un sens profond qu'eux-mêmes ne comprenaient pas encore; ce qui fit que « Jésus leur dit :

- » Tous ne comprennent pas cette parole
 - » mais seulement ceux à qui il a été don-
 - » né » d'en haut; et pour commencer à
 - leur en donner l'intelligence il ajouta : « Il
 - » y a des eunuques qui sont venus tels du
 - » ventre de leur mère; il y en a qui ont été
 - » faits eunuques par les hommes; et il y
 - » en a qui se sont eux-mêmes faits eu-
 - » nuques pour le royaume de Dieu². Qui
 - » peut comprendre cela le comprenne. »
11. Qui dixit illis :
Non omnes capiunt
verbum istud, sed qui-
bus datum est. 12. Sunt
enim eunuchi, qui de
matris utero sic nati
sunt; et sunt eunu-
chi, qui facti sunt ab
hominibus; et sunt
eunuchi, qui seipsos
castraverunt propter
regnum coelorum. Qui
potest capere, capiat.

² Pour se l'assurer mieux, et pour y mériter une plus riche couronne. Ils se font eunuques, non pas en attendant sur eux-mêmes, ce que l'Eglise a toujours détesté, mais par la résolution, ou, ce qui vaut mieux, par le vœu fait à Dieu de vivre dans une perpétuelle virginité. Il est de foi que cet état est plus parfait que le mariage. Les protestants l'ont combattu de toutes leurs forces. Cela n'a rien de surprenant de la part de ceux qui ont approuvé le divorce et permis la polygamie. De plus, on n'ignore pas que leurs chefs étaient pour la plupart des prêtres et des religieux ennuyés du célibat, qui auraient bien voulu n'être pas soupçonnés d'avoir plutôt embrassé la réforme par le désir du mariage que le mariage par esprit de réforme.

Après eux, ont paru les prédicants de la population. Si on avait le loisir de traiter la matière à fond, on ne manquerait pas de raisons pour les combattre. On se contente de leur opposer celle-ci, qui est de nature à faire impression sur eux, c'est que la religion chrétienne est de toutes les religions la plus favorable à la population; en voici la preuve, selon ses principes et sa morale. 1° Hors d'un légitime mariage, tout est criminel en matière de pureté; combien de personnes qui ont en même temps les passions vives et la conscience timorée, sont comme forcées au mariage par cette inflexible sévérité! 2° Tout est crime, même dans le mariage, de ce qui s'écarte de la fin du mariage, qui est la génération des enfants. Combien d'époux, déjà surchargés, s'en donneraient la licence, si le frein de la religion ne les retenait! 3° C'est un crime aux époux de se refuser l'un à l'autre, à moins que le refus ne soit fondé sur une raison grave: combien de refus opiniâtres et de divorces cachés seraient produits par certaines appréhensions qu'il n'est plus permis d'écouter, par les dégoûts, les antipathies, les ressentiments, etc., si la religion n'obligeait, par les plus terribles menaces, à ce qui est justement appelé un droit d'une part, et un devoir de l'autre! Que si

Tandis que le Sauveur traitait des matières si graves,

13. Tunc oblati sunt ei parvuli, ut manus eis imponeret, et oraret. *M.* 10, † 13. Discipuli autem comminabantur offerentibus. 14. Quos cum videret Jesus, indigne tulit; *L.* 18, † 16. et convocans illos dixit : Sinite pueros venire ad me, et nolite vetare eos : talium est enim regnum Dei. 17. Amen dico vobis : Quicumque non acceperit regnum Dei sicut puer, non intrabit in illud.

« on lui présenta de petits enfants, afin
» qu'il leur imposât les mains et qu'il
» priât sur eux. Mais ses disciples, *qui*
» *crurent qu'il en serait importuné*, rebu-
» taient avec des paroles rudes ceux qui
» les présentaient. Jésus les voyant faire, le
» trouva mauvais, et appelant ces enfants,
» il dit : Laissez venir à moi les petits en-
» fants, et ne les empêchez point¹; car
» c'est à leurs semblables que le royaume
» de Dieu appartient. Je vous le dis en vé-
» rité : Quiconque ne recevra point le

on voulait à présent se donner la peine de calculer, il serait aisé de montrer qu'en toutes ces manières, la religion rend plus à l'espèce qu'elle ne lui ôte par le célibat ecclésiastique et religieux. On dira que tous ces avantages se trouvent dans le protestantisme qui n'a pas les non-valeurs du célibat. Mais, outre qu'il faut prendre la religion telle que Dieu l'a faite, et non telle que les hommes l'accroissent, on peut répondre encore que les causes que l'on vient de rapporter n'opèrent guère que par le moyen de la confession, que les protestants ont abandonnée. Ceci n'est bien connu que de ceux que leur ministère met à portée de connaître le secret des consciences; mais on ne doute pas que, par la connaissance qu'ils en ont, ils ne soient du sentiment que l'on vient d'établir; et l'on doit douter encore moins que leur sentiment sur ce point ne soit sans contredit le plus probable.

¹ On les empêche lorsqu'on diffère sans mesure la première communion aux enfants. Le maître du festin crie inutilement qu'on laisse approcher ces âmes innocentes; un zèle dur et farouche s'obstine à les écarter. On sait que le respect dû à ce souverain Maître a porté l'Eglise à abolir l'usage de donner la communion aux enfants aussitôt après le baptême; mais si l'Eglise ne veut plus que l'on prévienne l'âge de la raison, elle veut encore moins que l'on se laisse prévenir par l'âge des passions. Et combien de fois est-il arrivé que les passions, toujours si fortes à cet âge, où la raison est toujours si faible, n'étant point retenues par la digue puissante que l'Eucharistie leur oppose, ont causé les plus affreux ravages, et déterminé ces premiers égarements dont on ne revient que si difficilement, et si tard.

Si cette raison ne suffit pas, et si l'on veut savoir quelles sont sur ce point les intentions du Sauveur, on ne craint pas de dire qu'il aimera toujours mieux plus d'innocence avec un peu plus de légèreté, qu'un sens plus rassis avec une corruption commencée. Il faut donc courir plutôt le risque de la première que de la seconde.

« royaume de Dieu comme ferait un enfant, n'y entrera point. Puis, les embrassant et leur imposant les mains, il les bénit; et après avoir donné ce témoignage de sa bonté, il partit de là. »

M. 10, v. 16. Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos. Mat. 19, v. 15. Et cum imposuisset eis manus, abiit inde.

CHAPITRE XLVII.

Jeune homme appelé à la perfection. — Salut difficile aux riches. — Quitter tout pour suivre Jésus-Christ. — Promesses attachées à ce renoncement. — Parabole des ouvriers de la vigne.

« Quand Jésus fut sorti pour se mettre en chemin, un des principaux du pays accourut, et, fléchissant le genou devant lui : Bon maître, dit-il, quel bien faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle? Jésus lui répondit : Pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est bon, et pourquoi m'appellez-vous bon? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Au reste, ajouta le Sauveur, si vous voulez parvenir à la vie, gardez les commandements. Lesquels? lui dit-il, » croyant peut-être que le nouveau docteur apportait des commandements nouveaux. « Jésus lui répondit : Vous les connaissez : Vous ne

Marc. 10, v. 17. Et cum egressus esset in viam, procurrens quidam L. 18, v. 18, princeps M. 10, v. 17, genu flexo ante eum, rogabat eum, L. 18, v. 18, dicens : Magister, bone, Matth. 19, v. 16, quid boni faciam ut habeam vitam eternam? 17. Qui dixit ei : Quid me interrogas de bono? M. 10, v. 18. Quid me dicis bonum? Nemo bonus, nisi unus Deus. Matth. 19, v. 17. Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata. 18. Dicit illi : Quæ?

Jesus autem dixit : M. 10, v. 19. Præcepta nosti. Matth. 19, v. 18,

² On pourrait absolument traduire ainsi : *Pourquoi m'interrogez-vous en m'appelant bon?* Alors S. Matthieu ne ferait dire au Sauveur que ce que lui font dire S. Marc et S. Luc, ce qui n'est pas hors de vraisemblance, comme il ne l'est pas non plus qu'il ait dit les deux choses qu'on lui met ici à la bouche.

³ Il lui apprend que Dieu seul est bon par essence, et que rien ne l'est hors de lui que par la communication de sa bonté. Les Ariens ont beaucoup abusé de ce texte, parce que Jésus-Christ paraît y reprendre le jeune homme de ce qu'il lui attribue une qualité qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Les Pères les ont réfutés par cette réponse toute simple : Ce jeune homme ignorait que Jésus-Christ est Dieu, et Jésus-Christ lui parle selon son ignorance.

Non homicidium facies : Non adulterabis : Non facies furtum ; non falsum testimonium dices ; 19. Honora patrem tuum et matrem tuam ; et diliges proximum tuum sicut teipsum. 20. Dicit illi adolescens : Omnia hæc custodivi a juventute mea, quid adhuc mihi deest ? *M.* 10, § 21. Jesus autem intuitus in eum, dilexit eum.

» ferez point d'homicide¹ ; vous ne com-
 » mettez point d'adultère ; vous ne déro-
 » berez point ; vous ne direz point de
 » faux témoignages ; vous ne tromperez
 » personne ; honorez votre père et votre
 » mère ; de plus, vous aimerez votre pro-
 » chain comme vous-même. Le jeune
 » homme lui dit : J'ai gardé tous ces pré-
 » ceptes dès ma jeunesse ; que me man-
 » que-t-il encore ? Ce qu'entendant Jésus il
 » le regarda et l'aima, » à cause de ce désir

vertueux d'ajouter encore au bien qu'il avait fait jusqu'alors ; et pour lui en donner le plus précieux de tous les témoigna-

Et dixit ei : *L.* 18, § 22. Adhuc unum tibi deest. *Matth.* 19, § 21. Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et

ges, « il lui dit : Il vous manque encore
 » une chose si vous voulez être parfait, al-
 » lez vendre ce que vous avez, donnez-le
 » aux pauvres², et vous aurez un trésor

¹ Il n'est parlé que des préceptes de la seconde table, qui règlent nos devoirs à l'égard du prochain. Ce n'est pas à dire qu'il n'y en ait point d'autres, ou que les autres soient peu importants ; mais si on observe ceux-ci, on observera tous les autres. Seuls ils ne sont pas toute la loi ; mais leur accomplissement est la preuve de l'accomplissement de toute la loi, suivant cette parole de S. Paul, *Rom.* 13 : *Celui qui aime son prochain a accompli la loi.*

² Calvin, qui a cru que l'état du mariage vaut mieux que celui de la virginité, a dit aussi qu'il vaut mieux garder son bien, et prendre sur le revenu de quoi faire l'aumône, que de le vendre tout à la fois et d'en distribuer aussitôt le prix aux pauvres. D'autres hérétiques ont donné dans l'écueil opposé ; car les Eustathiens, condamnés au concile de Gangre, prétendaient que les gens mariés ne pouvaient pas être sauvés ; et il s'est trouvé des Pélagiens qui ont dit qu'il n'y avait point de salut pour ceux qui gardaient l'usage et la propriété de leurs biens. On a déjà remarqué que la vérité catholique se trouve ordinairement entre deux erreurs opposées, comme Jésus-Christ crucifié entre deux voleurs, selon le mot de Tertullien. Bien des catholiques sont de l'avis de Calvin sur le conseil de vendre tout sans exception pour en donner le prix aux pauvres. On en a même entendu s'élever avec plus de chaleur contre celui-ci que contre celui de la virginité. Il n'est pas difficile d'en deviner la raison : on hérite de ceux qui font vœu de virginité, et on perd la succession de ceux qui se dépouillent de tout en faveur des pauvres. Que ceux qui se voient frustrés par là de leurs espérances en soient affligés, on n'en est pas surpris, et on le pardonne à leur imperfection. Mais, s'ils osent dire que l'on a fait une mauvaise action, un grand

» dans le ciel³. Après cela, venez et suivez-moi. »

habentis thesaurum in celo : et veni, sequere me.

Il l'appelait à la perfection évangélique : faveur inestimable qui, de la part de Dieu, est l'effet d'une prédilection marquée. C'est plus ordinairement à cet âge que Dieu l'a fait, et à ceux qui, comme ce jeune homme, ont passé leurs premières années dans l'innocence ! heureux ceux qui savent en profiter ! Quoi qu'il leur en coûte, ils peuvent bien dire qu'ils ont acheté à vil prix un riche trésor. Mais tous n'en ont pas le courage ; et celui dont il est ici question n'a que trop d'imitateurs de sa lâcheté. « Ce jeune homme ayant entendu la réponse du Sauveur, en fut affligé, et s'en alla tout triste ; car il possédait de grands biens. Jésus le voyant attristé, et regardant autour de soi, dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! » Oui, je vous le

Luc. 18, † 23. His ille auditis, contristatus est; Matth. 19, † 2. abiit tristis : erat enim habens multas possessiones. L. 18, † 24. Videns autem Jesus illum [tristem] factum, M. 10, † 23. Et circumspiciens, ait discipulis suis, Matth. 18, † 23. Amen dico vobis,

péché, une injustice énorme, ils sont en contradiction avec Jésus-Christ ; ils pensent et parlent hérétiquement.

³ L'observation des préceptes sera récompensée ; celle des conseils le sera incomparablement davantage. Les observateurs des premiers auront le *denier* ; un *trésor* est promis aux observateurs des seconds.

⁴ Ceci étant dit à propos du refus que fit le jeune homme de suivre le conseil de Jésus-Christ, il pourrait venir à l'esprit que ce conseil l'obligeait sous peine d'être exclu du royaume de Dieu, et dès lors que ce n'était pas un conseil, mais un précepte. Il n'est guère douteux que ce ne fût là un des arguments de ces Pélagiens dont on vient de parler. Cependant les différentes manières de proposer prouvent évidemment que ce n'était ici qu'un conseil. Lorsqu'il s'agit des préceptes, Jésus-Christ dit : Si vous voulez *entrer dans la vie*, gardez les commandements ; au lieu qu'il dit ici : Si vous voulez *être parfait*, allez vendre, etc. Ce qui marque la différence de la perfection et du devoir, qui revient à celle du conseil et du précepte. L'attachement du jeune homme à ses grands biens ne fut donc au Sauveur que l'occasion de déclarer l'extrême difficulté du salut des riches. Peut-être aussi prévoyait-il que celui-ci qui se serait sauvé en se dépouillant de ses richesses, se perdrait par l'abus qu'il en ferait. Mais leur possession alors devait être l'occasion et non la cause de sa perte ; et, dans ce sens, il est vrai de dire que, réprouvé pour n'avoir pas suivi le conseil du sauveur, il n'avait pas cependant péché en ne le suivant pas. Tout ceci porte sur cette maxime évidente : Le conseil par lui-même n'oblige pas, et s'il obli-

quia dives difficile intrabit in regnum coelorum. *M.* 10, v. 24. Discipuli autem obstupescabant in verbis ejus. At Jesus rursus respondens ait illis : Filioli, ¹quam difficile est confidentes in pecuniis in regnum Dei introire ! 25. Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum Dei. *Matth.* 19, v. 25. Auditis autem his, discipuli mirabantur valde, dicentes, *M.* 10, v. 26, ad semetipsos : Et quis potest salvus fieri ? 27. Et intuens illos Jesus, ait : Apud homines impossibile est, sed non apud Deum ; omnia enim possibilia sunt apud Deum.

» dis en vérité : Difficilement un homme
 » riche entrera dans le royaume des cieux.
 » Les disciples furent étonnés de l'entendre parler de la sorte ; mais Jésus leur
 » répéta de nouveau : Mes enfants, qu'il
 » est difficile ¹ que ceux qui mettent leur
 » confiance en leurs richesses ² entrent
 » dans le royaume de Dieu ! Il est plus
 » aisé à un chameau de passer par le trou
 » d'une aiguille ³ qu'à un riche d'entrer
 » dans le royaume de Dieu. Les disciples,
 » *comme on l'a dit*, furent fort étonnés de
 » ce discours, et ils se disaient l'un à l'autre :
 » Qui pourra donc être sauvé ? Jésus
 » les regarda et leur dit : Cela est impossible
 » aux hommes, mais non pas à Dieu ;
 » car toutes choses sont possibles à
 » Dieu ⁴. »

Mais tandis que les disciples s'occupaient de ce qu'il y avait d'effrayant dans les dernières paroles du Sauveur, Pierre n'oubliait pas ce qu'il y avait d'avantageux pour lui dans les précédentes. Il était un de ces pauvres volontaires qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et à qui le Sauveur avait

geait, il ne serait plus un conseil, mais un précepte. La fille qui s'est mariée n'a pas péché, dit S. Paul ; ce qui est vrai de celle même qui se serait crue appelée à l'état de virginité, parce que l'appeler à cet état n'a été, de la part de Dieu, que le lui conseiller.

¹ Jésus-Christ le dit avec une sorte de surprise, *qu'il est difficile* ! Il le dit avec serment, *je vous dis en vérité*. Il le dit jusqu'à trois fois. O riches ! si ce tonnerre ne vous réveille pas, vous n'êtes pas endormis, vous êtes morts.

² Mettre sa confiance dans les richesses, c'est attendre d'elles tout son bonheur ; c'est donc les mettre dans son cœur à la place de Dieu qui peut seul nous rendre heureux. Voilà pourquoi l'avarice est appelée par S. Paul une *idolâtrie*. Ephes. v, 5.

³ Façon de parler hyperbolique qui avait passé en proverbe chez les Juifs : on la trouve aussi dans les Talmudistes.

⁴ Demandez comment l'univers a pu être tiré du néant et comment il est possible qu'un riche soit sauvé ; la réponse est la même : *Dieu est tout-puissant*.

fait de si magnifiques promesses. Il désira de savoir en quoi devait consister la récompense qui lui était promise. « Sur

quoi, prenant la parole, il dit, *parlant aus-*

» *si pour ses frères* : Voici que nous avons

» tout quitté⁵, et que nous vous avons

» suivi, quelle sera donc notre récompense?

» Jésus leur répondit : Je vous dis en vé-

» rité qu'au temps de la régénération⁶,

» lorsque le Fils de l'homme sera assis sur

» le siège de sa majesté, vous qui m'avez

» suivi, vous serez vous-mêmes assis sur

» douze sièges, jugeant les douze tribus

» d'Israël⁷; et quiconque aura quitté pour

Matth. 19, † 27. Tunc respondens Petrus dixit ei : Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te, quid ergo erit nobis? 28. Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suae, sedebitis et vos super sedes duodecim, iudicantes duodecim tribus Israel. 29. Et omnis qui reliquerit domum,

⁵ Ceux qui n'estimeraient pas le sacrifice des Apôtres, parce qu'ils n'ont quitté qu'une barque et des filets, ignoreraient que, pour quitter *tout* sans aucune exception, il faut un effort incroyable, et que dès lors il y a un mérite inestimable. Le monarque qui renoncerait à tous les royaumes du monde, et qui demeurerait attaché à quoi que ce soit, ne fût-ce qu'une chose d'aussi peu de valeur que la nacelle de S. Pierre, ferait un sacrifice incomparablement, on dirait presque infiniment moins pénible à la nature, que celui d'un homme qui, ne possédant que cette nacelle la sacrifie sans se réserver absolument aucune attache. Rien ne peut remplir le cœur de l'homme; mais un rien suffit pour l'amuser. Or se détacher de rien, si l'on ose ainsi parler, pour ne s'attacher qu'à Dieu, pour se reposer¹ uniquement en Dieu, pour n'avoir plus d'autre bien, d'autre espérance, ni d'autre appui que Dieu, quel est celui qui peut le faire? Qu'on nous le montre, et nous ne tarirons point sur ses louanges; car il a fait un plus grand miracle que s'il avait ressuscité les morts.

La veuve qui donna les deux oboles donna plus que les riches, parce qu'elle donna *tout*.

Le sacrifice d'une médiocre fortune est *réellement* plus grand que celui d'une grande fortune, parce qu'on sacrifie plus de contentement et de repos.

⁶ De la résurrection, qui sera comme une seconde génération par laquelle les hommes renaîtront à une vie immortelle.

⁷ Jésus-Christ le dit sous la condition tacite qu'ils persévéreront dans l'état de perfection qu'ils avaient embrassé. Car Judas devait s'en exclure par sa trahison. Ainsi, parmi ceux qui étaient présents, onze seulement devaient être assis sur ces trônes sublimes. D'autre part, S. Mathias devait être choisi à la place de Judas, S. Paul et S. Barnabé devaient être agrégés au collège apostolique; ce qui devait augmenter jusqu'à quatorze le nombre des assesseurs. Il faut dire que Jésus-Christ parle aux Apôtres suivant le nombre de ceux à qui il adressait la parole, et que sa façon de parler revient à celle-ci : Chacun de vous (s'il

vel fratres, aut sorores
 aut patrem, aut matrem,
 aut uxorem, aut filios,
 aut agros, propter nomen
 meum, *M.* 10, † 29, et propter
 Evangelium, *Matt.* 19, †

» mon nom, et pour l'Evangile, sa maison
 » ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père,
 » ou sa mère, ou sa femme¹, ou ses en-
 » fants ou ses héritages, recevra le cen-
 » tuple dès à présent², en maisons, en
 » frères, en sœurs, en mères, en enfants

est fidèle à ses engagements) sera assis sur un trône d'où il jugera, etc. Le nombre de douze ne doit donc pas être pris au pied de la lettre. Il comprend l'universalité de ceux qui jugeront avec Jésus-Christ, comme l'universalité de ceux qui seront jugés est exprimée par les douze tribus d'Israël. *Ne jugerons-nous pas les anges?* dit S. Paul. Ce qui fait voir que les Juifs ne sont pas les seuls qui seront jugés par les Apôtres. Au reste, quand il est dit qu'ils jugeront, ce ne sera pas seulement par la comparaison qui sera faite d'eux avec les réprouvés, ils n'auraient rien de plus que la reine de Saba, et les Ninivites; ni simplement par l'approbation qu'ils donneront au jugement de Jésus-Christ. Tous les justes y applaudiront tout d'une voix. Une si grande promesse annonce quelque chose de plus; et que peut-ce être ? sinon qu'assis avec Jésus-Christ, ils prononceront avec lui et comme lui.

¹ On a vu que Jésus-Christ ne permet le divorce qu'en cas d'adultère. Cependant on peut encore quitter sa femme à cause de Jésus-Christ en plusieurs manières : 1° en ne se mariant pas; et alors la quitter, signifie ne pas la prendre ; 2° en quittant la femme épousée avant la consommation du mariage. C'est le cas de S. Alexis. Il est toujours permis de l'imiter, pourvu que ce soit afin d'embrasser l'état religieux. Le mariage célébré, non consommé, est dissous par la profession qui rend à la partie délaissée le droit de contracter avec un autre. Si quelqu'un ose le nier, le concile de Trente lui dit anathème. 3° En la quittant en effet, lorsque d'infidèle on devenait chrétien; je dis en la quittant, lorsque la femme, demeurée infidèle, était un obstacle à la profession du christianisme ou à l'accomplissement des devoirs qu'il impose. Ce cas était fréquent dans les premiers temps, et il se rencontre encore chez les infidèles qui se convertissent à la foi. 4° En s'abstenant d'un commun consentement de l'usage du mariage, et en vivant ensemble comme frère et sœur. Les premiers siècles du christianisme en fournissent des exemples par milliers. Le nôtre ne leur ressemble guère en ce point, et plutôt à Dieu qu'il n'eût pas d'autres différences ! 5° Enfin l'on peut dire que l'on quitte sa femme pour Jésus-Christ et pour l'Evangile ; lorsqu'on refuse de condescendre à ses volontés criminelles et que l'on est disposé à souffrir ses humeurs, ses emportements, et, s'il le faut, son éloignement et sa séparation, plutôt que de prévariquer par complaisance. Trop d'époux depuis Adam ont été mis à cette épreuve, et ne l'ont pas mieux soutenue que lui.

² Il ne paraît pas que les trônes et le droit de juger soient promis à ceux-ci, quoique plusieurs le pensent. Cette seconde promesse n'énonce, outre la vie éternelle, que le centuple de cette vie, proportionné à l'étendue et à la perfection des sacrifices.

» en héritages³, jusque dans les persé-
 » cutions⁴, et, au siècle à venir, la vie
 » éternelle. Or, *ajoute le Sauveur*, plu-
 » sieurs, de premiers qu'ils étaient, se-
 » ront les derniers, et plusieurs, de der-
 » niers qu'ils étaient, seront les premiers.»

29, centuplum acci-
 piet, et vitam æternam
 possidebit.

M. 10, v. 31. Multi
 autem erunt primi no-
 vissimi, et novissimi
 primi.

Il n'est pas difficile de comprendre en quel sens cet oracle peut s'appliquer à ce qui le précède. Les apôtres, éblouis de la gloire qui leur était promise, pouvaient avoir peine à croire que de pauvres pêcheurs comme eux dussent être un jour les juges de tous les hommes, sans distinction de riches et de pauvres, de monarques et de sujets. Jésus-Christ les confir-

³ Comme on ne voit pas ces centaines de mères, de frères, de sœurs, de maisons et d'héritages, on s'est fort tourmenté l'esprit pour les trouver. Les Millénaires y paraissent les moins embarrassés. Les saints, disaient-ils, régneront mille ans sur la terre avec Jésus-Christ, et alors ils auront le centuple en nature. C'est ainsi qu'ils faisaient venir ce texte à l'appui de leur erreur. Mais est-ce donc que l'on doit avoir cent femmes pour une que l'on aura quittée? demandait S. Jérôme à ces visionnaires. Les auteurs ascétiques l'ont entendu de ce grand nombre de frères, de sœurs, de maisons et d'héritages qu'acquière ceux qui embrassent l'état religieux, où tous les biens sont communs. C'est une pieuse illusion. Car, en convenant que ces frères ou ces sœurs valent bien au moins ceux qu'on a laissés dans le monde, il faut avouer aussi que ces milliers de maisons et d'héritages ne valent pas une bonne maison, et un bon héritage que l'on posséderait en propre. Ce centuple est donc en contentement, qui est tel, qu'il égale ou qu'il surpasse celui qu'auraient pu procurer cent mères, cent frères, cent sœurs, cent maisons et cent héritages. Jésus-Christ tient lieu de tout, ou plutôt il remplace tout avec un surcroît immense. Si quelqu'un, a-t-il dit, fait la volonté de mon Père, il sera ma mère, mon frère et ma sœur. Il nous est tout ce qu'il a dit que nous lui serons. Ne vous suis-je pas meilleur, moi seul, que dix enfants? disait Elcana à la vertueuse Anne. C'est à peu près ce que dit le Sauveur à l'âme qui a tout quitté pour lui; et l'union qu'il contracte avec elle est si intime et si délicieuse, que toutes les liaisons de la chair et du sang ne sont en comparaison que misère et affliction. Ainsi l'assurent ceux qui l'éprouvent, et eux seuls peuvent en rendre témoignage.

⁴ Les persécutions sont à ce contentement ce qu'est l'eau jetée sur une fournaise bien embrasée. Au moment qu'on l'y verse, elle abat la flamme, mais c'est pour a rendre ensuite plus vive et plus durable. « Je regorge de joie au milieu de mes tribulations, » disait S. Paul. Il ne craignait plus de la perdre depuis qu'il avait éprouvé que la persécution même ne pouvait pas la lui ôter; et cette assurance y mettait le comble.

mait dans cette foi, en leur apprenant que l'ordre de ce monde devait être renversé dans l'autre monde, ou plutôt qu'au désordre de celui-ci succéderait un ordre parfait et éternel. Ici, la naissance et la fortune font seules les grands et les petits; là, les rangs seront réglés uniquement par le mérite : le dernier des hommes, s'il a été le plus vertueux, sera le premier; et le premier, s'il a été le plus vicieux, sera le dernier. Il ne faut donc plus s'étonner que les plus hauts sièges doivent y être occupés par des pauvres, tandis que la plupart des riches et des grands, abattus à leurs pieds, ramperont dans la poussière. Peut-être Jésus-Christ voulait-il faire entendre aussi à ses disciples que ce qui leur était promis ne leur était pas encore assuré; qu'ils pouvaient encore déchoir de ces trônes qui leur étaient préparés; et que, s'ils s'attiraient ce malheur, ils auraient un jour le désespoir de les voir remplis par d'autres qui, substitués à leur place, seraient plus fidèles à la grâce qui les y aurait appelés. Ce sens, qui renferme le grand mystère du transport et de la substitution des grâces, a eu dans Judas un accomplissement si littéral, qu'il n'est pas du tout hors de vraisemblance que le Sauveur l'ait eu en vue lorsqu'il proféra cette sentence. Mais ces mêmes paroles, qui servaient de conclusion au discours précédent, servaient en même temps d'introduction à la parabole suivante, où elles expriment la parfaite indépendance de Dieu dans la distribution de ses grâces : ce fut donc aussitôt après les avoir dites que Jésus continua de parler ainsi :

Matth. 20, v 1. Simile est regnum celorum homini patrifamilias qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam.
2. Conventions autem

« Le royaume des cieux est semblable
» à un père de famille¹ qui sortit de grand
» matin afin de louer des ouvriers pour sa
» vigne. Lorsqu'il eut fait marché avec
» les ouvriers à un denier d'argent par

¹ Le royaume de Dieu n'est pas semblable à un homme. Cette façon de parler signifie que Dieu, dans l'administration de son royaume, qui est l'Eglise, se comporte à peu près comme un père de famille qui, etc. On a déjà fait cette remarque ailleurs.

» jour², il les envoya à sa vigne. Etant
 » sorti sur la troisième heure³, il en vit
 » d'autres dans la place qui ne faisaient
 » rien, et il leur dit : Allez aussi, vous au-
 » tres, à ma vigne, et je vous donnerai ce
 » qu'il faudra, et ils y allèrent. Il sortit
 » encore sur la sixième heure et sur la
 » neuvième, et il fit la même chose. En-
 » suite, vers la onzième heure, il sortit,
 » et en ayant trouvé d'autres qui étaient
 » là, il leur dit : Pourquoi vous tenez-
 » vous là tout le jour à ne rien faire? Ils lui
 » répondirent : C'est que personne ne nous
 » a loués; et il leur dit : Allez-vous-en
 » aussi à ma vigne. Or, le soir, le maître
 » de la vigne dit à son homme d'affaires :
 » Faites venir les ouvriers, et payez-les,
 » depuis les derniers jusqu'aux premiers.
 » Ceux donc qui étaient venus sur la on-
 » zième heure s'étant approchés, reçurent
 » chacun un denier⁴. Ceux qui avaient été

facta cum operariis ex
 denario diurno; misit
 eos in vineam suam. 3.
 Et egressus circa ho-
 ram tertiam, vidit al-
 ios stantes in foro
 otiosos, 4. Et dixit il-
 lis : Ite et vos in vine-
 am meam, et quod ju-
 stum fuerit dabo vobis.
 5. Illi autem abierunt.
 Iterum autem exiit cir-
 ca sextam et nonam
 horam; et fecit simi-
 liter. 6. Circa undeci-
 mam vero exiit, et in-
 venit alios stantes, et
 dicit illis : Quid hic
 statis tota die otiosi?
 7. Dicunt ei : Quia ne-
 mo nos conduxit. Dic-
 it illis : Ite et vos in
 vineam meam. 8. Cum
 sero autem factum es-
 set, dicit dominus vine-
 æ procuratori suo :
 Voca operarios, et red-
 de illis mercedem, in-
 cipiens a novissimis
 usque ad primos. 9.
 Cum venissent ergo
 qui circa undecimam
 horam venerant, acce-
 perunt singulos dena-
 rios. 10. Venientes au-
 tem et primi, arbitrati

² Ce denier pouvait peser la huitième partie d'une once, et valoir environ quinze sous de notre monnaie. C'était le prix de la journée d'un homme.

³ Sur les neuf heures du matin. Les Juifs comptaient douze heures dans le jour depuis le lever du soleil jusqu'au coucher. Ces heures étaient inégales selon l'inégalité des jours. Ils partageaient aussi le jour en quatre parties, dont chacune comprenait trois heures.

⁴ Les derniers furent donc payés les premiers. Dans la parabole, cette circonstance était nécessaire, afin que les autres vissent que ceux-ci recevaient le même paiement qu'eux. Car, si les premiers avaient été payés d'abord, ils se seraient retirés aussitôt, et ils n'auraient pas pu être témoins de ce qui se serait passé après leur départ. Puisqu'ils ne murmurent pas de ce qu'on a commencé par les autres, il paraît que cette espèce de préférence ne devait pas être regardée comme une faveur. Que leur importait-il, en effet, qu'ils fussent payés quelques minutes plus tôt ou plus tard? Je dis que cette espèce de préférence ne doit pas être regardée comme une faveur, à ne considérer que la lettre de la parabole; mais il n'en est pas de même dans l'application, puisqu'il s'agit d'établir cette vérité que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers; il faut bien qu'il y ait pour les derniers un avantage réel qui n'est

sunt quod plus essent accepturi : acceperunt autem et ipsi singulos denarios. 11. Et accipientes murmurabant adversus patremfamilias, 12. Dicentes : Hi novissimi una hora fecerunt, et pares illos nobis fecisti, qui portavimus pondus diei et æstus. 13. At ille respondens uni eorum, dixit : Amice, non facio tibi injuriam : nonne ex denario convenisti mecum ? 14. Tolle quod tuum est, et vade : volo autem ; et huic novissimo dare sicut et tibi. 15. Aut non licet mihi quod volo facere ? an oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum ? 16. Sic erunt novissimi primi, et primi novissimi. Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.

» les premiers au travail s'étant aussi
 » approchés, crurent qu'ils recevraient
 » davantage ; mais ils ne reçurent eux-mêmes que chacun un denier, et en le recevant ils murmuraient. Ces derniers, disaient-ils, n'ont été qu'une heure au travail, et vous les avez payés autant que nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort ; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous est dû¹, et retirez-vous : pour moi je veux donner à ce dernier-ci tout autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? C'est ainsi que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers ; car plusieurs sont appelés, et peu sont élus². »

pas pour les premiers. On le trouve dans la prédilection que Dieu a marquée pour les gentils, devenus, à l'exclusion des Juifs, le peuple choisi et chéri, et dans les caresses extraordinaires qu'il fait aux pécheurs qui, quoique tard, reviennent sincèrement à lui. Or, ce sont là les deux applications que l'on fait de la parabole, comme on va le voir en continuant de lire le texte.

¹ En vertu de la convention. Dès qu'ils avaient satisfait à leur engagement, le denier leur était dû par justice. Cependant, il était aussi gratuit, car le père de famille pouvait ne prendre aucun engagement avec eux ; il pouvait les employer, ou les laisser à son gré. D'autre part, puisqu'il avait promis quelque salaire à ceux qu'il avait appelés tard, il le leur devait aussi par justice. Ainsi la justice, dans les premiers, n'exclut point la grâce ; et la grâce, dans les seconds, n'exclut pas tout à fait la justice. C'est la doctrine de S. Paul, qui dit de lui-même : *Je suis par la grâce de Dieu ce que je suis* : ce qui ne l'empêche pas de dire ailleurs : *La couronne de justice m'est réservée*. La foi catholique a toujours reconnu les deux dans la récompense des élus. Les protestants, qui méconnaissent le mérite, ont abusé de quelques expressions de cette parabole pour appuyer leur erreur, et ont forcé le sens de quelques autres qui la combattent ; c'est ce qui a engagé à mettre ici cette explication.

² Tous ceux dont il est parlé dans la parabole étant élus, puisque tous reçoivent

On peut donc revenir à Dieu à tout âge, et ce Dieu miséricordieux est encore assez libéral pour accorder à ceux qui se donnent à lui au déclin de leurs jours la même récompense qu'à ceux qui ont commencé à le servir dans la force de l'âge, ou même dès leur première jeunesse; la récompense, dis-je, est la même dans son fond, quoiqu'inégale dans ses degrés, à proportion du temps que l'on aura employé à son service; quoiqu'il puisse arriver aussi, et la parabole le donne assez à entendre, que ceux qui ont commencé tard égalent par leur ferveur ou surpassent même plusieurs de ceux qui auront travaillé dès le matin de leur vie. Telles sont les vérités consolantes que Jésus-Christ propose dans cette parabole aux pécheurs de tous les âges, et le sens dans lequel on l'explique le plus ordinairement. Mais, que fait ici le murmure des premiers venus? Puisque tous sont récompensés, ils sont tous justes et bienheureux; et il est certain qu'au jour de la rétribution, ceux des justes qui auront été moins favorisés, bien loin de reprocher au Seigneur l'inégalité de ses faveurs, l'en béniront au contraire et y applaudiront. Cette réflexion, jointe à ce qu'une partie si considérable de la parabole ne peut pas en être un accompagnement ou un simple ornement, la fait appliquer aux deux peuples, et l'application est fort juste. Les Juifs, si vous comparez peuple à peuple, avaient été appelés dès le temps d'Abraham, et les gentils ne le furent que par les Apôtres. Ensuite, si l'on compare homme à homme, chaque Juif en particulier avait travaillé toute sa vie dans la vigne du Seigneur. Circoncis dès sa naissance, il avait porté le joug intolérable de la Loi depuis ce moment jusqu'au jour où il avait

vent le denier, on ne voit plus comment cette conclusion peut s'y rapporter. Mais on la lie fort bien avec ces paroles qui précèdent immédiatement : *Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers*. Cette espèce de renversement devait causer de la surprise; l'exclusion entière du plus grand nombre de ceux qui auront été appelés devait en causer bien davantage. C'est donc comme si Jésus-Christ disait : Vous paraîsez étonnés de m'entendre dire que les premiers appelés seront renvoyés au dernier rang, combien plus devez-vous l'être de ce que, parmi ce grand nombre d'hommes qui ont été appelés, et qui le seront encore, très-peu auront part à la récompense !

embrassé la foi évangélique. Alors, selon la promesse, il avait reçu dans le baptême, avec la rémission de ses péchés, la qualité d'enfant de Dieu et d'héritier du royaume céleste. Mais un gentil qui se convertissait recevait comme lui ce denier précieux : je dis un gentil étranger à l'alliance, et à qui rien n'avait été promis ; et si l'on considère ce qu'il était par lui-même, c'était un homme qui avait vécu jusqu'alors sans Dieu, sans loi, sans mœurs, le jouet de ses passions, l'esclave de tous les vices, et l'adorateur des démons. Du milieu de ces horreurs, il ouvrait les yeux à la lumière de la foi qui lui était présentée, et au même instant il devenait égal aux enfants de la promesse. On sait les murmures qu'excita parmi ceux-ci cette égalité à laquelle ils ne s'étaient jamais attendus, et qu'ils ne purent voir sans envie. Peut-être le mécontentement aurait-il été jusqu'à les faire sortir de l'Eglise, ou jusqu'à les empêcher d'y entrer, comme le frère de l'enfant prodigue, si ces deux paraboles ne les avaient disposés à ce grand événement : car les deux ont le même objet, et ce n'en était pas trop pour prévenir les suites du scandale qui devait s'élever à ce sujet parmi les Juifs. Mais, si elles tendent au même but, c'est par des routes différentes, comme il est aisé de le voir par les différentes raisons qu'elles donnent de cette conduite de Dieu. Celle de la première parabole est l'amour paternel que Dieu porte à tous les hommes, sans en excepter ceux qui se sont le plus égarés de ses voies. Celle de la seconde est, comme on l'a dit, sa parfaite indépendance dans la distribution de ses grâces, qui les lui fait accorder à qui il lui plaît, et dans la mesure qu'il lui plaît, sans autre raison de ses préférences que son bon plaisir, et de sa prédilection que sa prédilection même.

Ceci se passa dans cette partie de la Judée d'au delà du Jourdain, où l'on a vu que Jésus était alors. On avait dit auparavant qu'il était en chemin pour venir à Jérusalem ; mais, comme son dessein était de n'y arriver qu'aux approches de la fête de Pâques, il allait fort lentement, enseignant sur la route, et guérissant les malades qui se présentaient à lui.

Il y a même assez d'apparence qu'il prolongeait son séjour dans les lieux où il avait résolu de répandre plus de lumières et de grâces, lorsqu'un accident, qui n'en était pas un pour celui qui l'avait prévu et voulu, le fit avancer tout d'un coup presque sous les murs de la capitale. Ce fut la maladie et la mort de Lazare, dont la résurrection doit être regardée comme un des plus signalés événements de cette histoire, non-seulement parce qu'il fut le plus grand miracle que Jésus-Christ ait fait pendant sa vie mortelle, mais encore plus par ses suites; car on peut le considérer comme la cause prochaine de la mort du Sauveur. Trop évident pour donner prise aux mauvaises subtilités, il poussa à bout ses ennemis, à qui il ne resta d'autre parti à prendre que celui de l'adorer ou de le crucifier. Entre ces deux extrémités, l'envie ne délibéra jamais; et ses fureurs trop connues suffiraient pour nous faire connaître de quel côté elle se précipita, si l'histoire nous l'avait laissé ignorer.

CHAPITRE XLVIII.

Résurrection de Lazare. — Premier conseil contre Jésus-Christ. — Caïphe prophétise. — Jésus se retire à Ephrem.

- « Il y avait un homme malade appelé
 • Lazare, qui était de Béthanie, le bourg
 • de Marie et de Marthe sa sœur. Marie
 • est celle qui répandit sur le Seigneur
 • une huile de parfum¹, et qui lui essuya

J. 11, v. 1. Erat autem quidam languens Lazarus a Bethania, de castello Mariæ et Marthæ sororis ejus.
 2. (Maria autem erat, quæ unxit Dominum unguento, et extersit pedes ejus capillis

¹ Puisque S. Jean la désigne par ce trait, il faut donc que ce trait ne convienne qu'à une seule personne, autrement le signe serait équivoque. De plus, l'Eglise, dans l'office de S^{te} Magdeleine, ne fait qu'une seule et même personne de celle dont on voudrait faire deux et même trois personnes différentes. De part et d'autre ce n'est qu'une opinion, mais on peut dire que l'opinion de ceux qui multiplient les Maries n'a pour soi ni une raison aussi décisive, ni une autorité aussi respectable que la raison qu'on vient d'alléguer et l'autorité que l'on vient de citer.

suis ; ejus frater Lazarus infirmabatur.)
 3. Miserunt ergo sorores ejus ad eum dicentes : Domine, ecce quem amas infirmatur.

4. Audiens autem Jesus dixit eis : Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam.
 5. Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum.

• les pieds avec ses cheveux, et c'est Lazare, son frère, qui était malade. Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Voilà que celui que vous aimez est malade¹. Jésus entendant cela leur répondit² : Cette maladie ne va point à la mort³, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Marthe et sa sœur Marie et Lazare étaient aimés de Jésus⁴. Après

¹ C'est, selon les Pères, le modèle de la prière parfaite. Elle consiste dans la simple exposition du besoin, accompagnée d'une ferme confiance en Dieu. Cette confiance est fondée sur la connaissance que l'on a de la bonté, de la puissance et de la sagesse de Dieu. Par sa bonté, il nous veut du bien; par sa puissance, il peut nous le faire; par sa sagesse, il fera le discernement de ce qui nous est le plus avantageux; ce qui produit la résignation, quoi, qu'il arrive, parce qu'il sait mieux que nous ce qu'il nous faut.

Une âme vraiment fidèle, qui n'a pas obtenu de Dieu le bien particulier qu'elle lui demandait, ne sait dire que ce mot : Il ne me le fallait pas, je me trompais.

² Puisqu'il leur répondit, la députation était donc composée de plusieurs.

³ Le principal effet de la mort est de retrancher pour toujours de la société des vivants. Celle de Lazare ne devait point avoir cet effet. C'est dans ce sens qu'il est dit que sa maladie ne va point à la mort.

⁴ Jésus-Christ, comme Dieu, a aimé les hommes de toute éternité : comme homme, il les a aimés dans le temps, et dès l'instant de sa conception, de cet amour surnaturel de charité qui a Dieu seul pour motif et pour fin. On n'ignore pas qu'il a eu ces deux sortes d'amours pour Marthe, pour sa sœur Marie et pour leur frère Lazare; et cela avec la prédilection qu'il a pour les saints et pour les prédestinés. Mais, comme homme, il a pu avoir et il a eu en effet encore d'autres amours : amour naturel, fondé sur la parenté, la familiarité, la sympathie, etc.; amour d'estime et de complaisance, fondé sur les inclinations honnêtes et les mœurs vertueuses; amour de reconnaissance, fondé sur l'attachement qu'on lui témoignait et sur les services qu'on lui rendait. Les amours de cette dernière espèce, il ne les a pas eus pour tous les hommes, parce qu'il n'en trouvait pas la cause dans tous les hommes; mais il a pu les avoir pour ceux dans qui il en trouvait la cause : tels étaient Lazare et ses deux sœurs, pour qui Jésus-Christ a dû avoir l'amour de complaisance, puisque c'étaient des personnes vertueuses; et celui de reconnaissance, puisqu'ils lui faisaient du bien. Voilà dans quel sens il est dit ici qu'il les aimait, c'est-à-dire qu'il avait pour eux une amitié particulière. On ne peut pas douter qu'il n'ait eu de ces sortes d'amours ou d'amitiés, puisqu'il est évident que ce ne sont pas des péchés, et qu'il

» donc qu'on lui eut dit que celui-ci était
 » malade, il demeura encore deux jours
 » au même lieu, et après il dit à ses di-
 » sciples : Retournons en Judée. Ses di-
 » sciples lui dirent : Maître, les Juifs vou-
 » laient tout à l'heure vous lapider⁵, et
 » vous retournez chez eux ? Jésus répon-
 » dit : N'y a-t-il pas douze heures dans le
 » jour ? Si quelqu'un marche le jour, il ne
 » se heurte point⁶, parce qu'il voit la lu-
 » mière de ce monde ; mais s'il marche la
 » nuit, il se heurte, parce que la lumière
 » lui manque. Il parla ainsi, après quoi il
 » leur dit : Lazare notre ami dort, mais je
 » m'en vas pour l'éveiller. Sur quoi les
 » disciples dirent : S'il dort il en revien-
 » dra. Mais Jésus avait parlé de la mort
 » de Lazare, et eux crurent qu'il parlait
 » du sommeil ordinaire ; alors Jésus leur
 » dit ouvertement : Lazare est mort, et afin
 » que vous croyiez⁷, je suis bien aise, pour
 » l'amour de vous, de n'avoir pas été là⁸ :
 » mais allons à lui. Sur cela, Thomas ap-
 » pelé Didyme⁹ dit aux autres disciples :

6. Ut ergo audivit
 quia infirmabatur,
 tunc quidem mansit in
 eodem loco duobus
 diebus. 7. Deinde post
 hæc dixit discipuli suis
 Eamus in Judæam ite-
 rum. 8. Dicunt ei dis-
 cipuli : Rabbi, nunc
 quærebant te Judæi
 lapidare, et iterum va-
 dis illuc ?

9. Respondit Jesus :
 Nonne duodecim sunt
 horæ diei ? Si quis am-
 bulaverit in die, non
 offendit, quia lucem
 hujus mundi videt :
 10. Si autem ambula-
 verit in nocte, offendit :
 quia lux non est in eo.
 11. Hæc ait, et post
 hæc dixit eis : Lazarus
 amicus noster dormit :
 sed vado ut a somno
 excitem eum. 12. Di-
 xerunt ergo discipuli
 ejus : Domine, si dor-
 mit, salvus erit. 13.
 Dixerat autem Jesus
 de morte ejus : illi au-
 tem putaverunt quia
 de dormitione somni
 diceret. 14. Tunc ergo
 Jesus dixit eis mani-
 feste : Lazarus mortu-
 us est ; 15. Et gau-
 deo propter vos, ut
 credatis, quoniam
 non eram ibi. Sed
 eamus ad eum. 16.
 Dixit ergo Thomas,

est de foi que Jésus-Christ a pris tout ce qui appartient à la nature humaine, à l'exception du péché.

⁵ Tout à l'heure. Dans le texte on lit *nunc*. La frayeur leur rendait encore présent ce qui s'était passé il y avait environ deux mois.

⁶ C'est une manière figurée de dire : Le temps où j'ai résolu de mourir n'est pas encore venu : jusque là il n'y a rien à appréhender pour moi. C'est ainsi que Jésus-Christ fit dire à Hérode : Il faut que je marche aujourd'hui, et demain, et le jour suivant ; comme c'est dans le même sens qu'au temps de sa passion, il dit à ceux qui venaient l'arrêter : C'est ici votre heure et la puissance des ténèbres.

⁷ Afin que vous soyez fortifiés dans la foi ; car ils croyaient déjà.

⁸ Il y était comme Dieu ; mais il parle comme homme.

⁹ C'est la traduction grecque du mot Thomas ; car Thomas en hébreu signifie Jumeau, comme Didyme le signifie en grec.

qui dicitur Didymus, ad condiscipulos : Eamus et nos, ut moriamur cum eo. 17. Venit itaque Jésus ; et invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem. 18. (Erat autem Bethania juxta Jerosolimam quasi stadiis quindecim.) 19. Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo. 20. Martha ergo ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi : Maria autem domi sedebat. 21. Dixit ergo Martha ad Jesum : Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus : 22. Sed et nunc scio quia quicumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus. 23. Dicit illi Jesus : Resurget frater tuus. 24. Dicit

» Allons-y aussi, nous, afin de mourir
 » avec lui¹. Jésus arriva donc², et trouva
 » qu'il y avait déjà quatre jours que La-
 » zare était dans le tombeau³. Or, Béthanie
 » était environ à quinze stades de Jérusa-
 » lem, et plusieurs des Juifs étaient ve-
 » nus voir Marthe et Marie pour les con-
 » soler au sujet de leur frère. Cependant
 » Marthe, ayant su que Jésus venait, alla
 » au-devant de lui, et Marie se tint au
 » logis. Seigneur, dit Marthe à Jésus, si
 » vous aviez été ici, mon frère ne serait
 » pas mort⁴; mais je sais que même à pré-
 » sent tout ce que vous demanderez à
 » Dieu, il vous l'accordera. Votre frère
 » ressuscitera, lui dit Jésus. Marthe lui
 » répondit : Je sais qu'il ressuscitera au

¹ Il le disait sincèrement et de cœur, et non pas ironiquement, comme quelques-uns l'ont prétendu mal à propos. Ceux-ci le font parler ainsi : Iron-nous aussi, nous autres, pour nous faire lapider avec lui? L'Evangile ne nous laisse pas ignorer les fautes des Apôtres. Le respect religieux qui leur est dû ne permet pas de leur en attribuer qu'ils n'ont pas faites. Il permet encore moins de travestir en fautes des actions pleines de force et d'héroïsme, telles qu'était la résolution que S. Thomas fit paraître dans cette circonstance, où il releva le courage des disciples irrésolus et tremblants.

² Après deux jours de marche. Il n'était donc pas à Jéricho, comme le disent quelques modernes ; car il n'est pas probable qu'il eût mis deux jours à faire les six ou sept heures de chemin qu'il y avait de Jéricho à Béthanie. Mais ce qui démontre que le Sauveur était parti de plus loin, et même d'au delà du Jourdain, c'est ce mot qu'il dit à ses disciples : Allons en Judée. On était en Judée lorsqu'on était à Jéricho.

³ Il s'ensuit que Lazare avait été enterré le jour même de sa mort, ce qui paraît un peu précipité. Peut-être le genre de sa maladie ne permettait-il pas de garder le corps; ou bien on pouvait être à la veille du sabbat, raison qui obligea, comme on le sait, à détacher le Sauveur de la croix, et à le mettre dans le tombeau presque aussitôt qu'il eut rendu l'esprit.

⁴ Foi imparfaite : Jésus-Christ pouvait l'empêcher de mourir de loin comme de près ; mais le discours est modéré. S. Chrysostôme, qui se représente les cris et les lamentations qu'auraient pu faire d'autres femmes à la place des deux sœurs, leur fait honneur de cette retenue,

» temps de la résurrection au dernier jour.
 » Jésus lui dit : Je suis la résurrection et
 » la vie⁵; celui qui croit en moi vivra,
 » quand même il serait mort⁶; et quicon-
 » que vit et croit en moi ne mourra
 » point pour toujours. Croyez-vous cela?
 » Oui, Seigneur, lui dit-elle, j'ai cru
 » que vous êtes le Christ, Fils du Dieu
 » vivant, qui êtes venu en ce monde⁷. Ce
 » qu'ayant dit elle s'en alla, et appela tout
 » bas sa sœur Marie. Voilà le maître, dit-
 » elle, et il vous demande. A cette pa-
 » role, Marie se lève aussitôt, et va le
 » trouver; car Jésus n'était pas encore
 » arrivé au bourg, mais il était encore
 » dans le lieu où Marthe était venue le
 » trouver.

» Les Juifs qui étaient au logis avec Ma-
 » rie⁸, et qui la consolait, ayant pris

ei Martha : Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die. 25. Dixit ei Jesus: Ego sum resurrectio et vita : qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet; 26. Et omnis qui vivit, et credit in me, non morietur in æternum. Credis hoc?

27. Ait illi : Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti.

28. Et cum hæc dixisset, abiit, et vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens: Magister adest, et vocat te. 29. Illa ut audivit, surgit cito, et venit ad eum : 30. Nondum enim venerat Jesus in castellum : sed erat adhuc in illo loco ubi occurrerat ei Martha. 31. Judæi ergo, qui erant cum ea in domo, et conso-

⁵ Il élève Marthe à des pensées plus hautes : elle croyait qu'il n'avait qu'à demander pour obtenir. Il lui apprend qu'il n'a pas même besoin de demander ; car celui qui est la résurrection et la vie, c'est-à-dire qui est l'auteur et la source de l'une et de l'autre, n'a pas besoin de demander ce qu'il a dans son fonds et par lui-même.

⁶ Celui qui est mort vivra, c'est-à-dire qu'il recouvrera la vie par la résurrection. Celui qui vit ne mourra pas pour toujours, parce qu'il ne mourra que pour ressusciter. D'autres traduisent, ne mourra jamais; ce qui est vrai dans le sens qu'une mort qui doit être suivie d'une heureuse résurrection n'est plus qu'un sommeil.

⁷ C'est la confession de S. Pierre. Marthe a l'honneur d'être la première femme que nous sachions l'avoir faite. La foi tout entière y est renfermée; mais cette foi n'était pas entièrement développée. Il en est ici de Marthe comme d'un catholique qui, interrogé s'il croit tel article de foi dont il n'aurait qu'une idée confuse, répondrait sincèrement et sans détour : Je crois tout ce que l'Eglise croit et enseigne.

⁸ Marie tenait compagnie à tous ceux qui étaient venus faire des compliments de condoléance. Il paraît par cette histoire, et par celle du repas que fit Jésus-Christ chez les deux sœurs, que Marthe s'occupait du soin du ménage, et que Marie faisait les honneurs de la maison, chacune suivant son goût et son talent.

labantur eam, cum vidissent Mariam quia cito surrexit et exiit, secutisunt eam, dicentes : Quia vadit ad monumentum, ut ploret ibi. 32. Maria ergo, cum venisset ubi erat Jesus, videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dicit ei : Domine, si fuisses hic, non esset mortuus frater meus. 33. Jesus ergo, ut vidit eam plorantem, et Judæos, qui venerant cum ea, plorantes, infremuit spiritu, et turbavit seipsum.

34. Et dixit : Ubi posuistis eum ? Dicunt ei : Domine, veni et vide. 35. Et lacrymans est Jesus. 36. Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum. 37. Quidam autem ex ipsis dixerunt : Non poterat hic, qui operuit oculos cæci nati facere ut hic non moreretur ?

38. Jesus ergo rursus fremens in semetipso, venit ad monumentum. Erat autem spelunca ; et lapis superpositus erat ei.

39. Ait Jesus : Tollite lapidem. Dicit ei

» garde qu'elle s'était levée si vite,
 » qu'elle était sortie, la suivirent, disant :
 » Elle va au tombeau pour y pleurer ;
 » mais Marie étant arrivée au lieu où
 » était Jesus, dès qu'elle le vit, elle se
 » jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur,
 » si vous eussiez été ici, mon frère ne se-
 » rait pas mort. Jésus la voyant pleurer,
 » elle et les Juifs qui étaient venus avec
 » elle, il eut un frémissement¹, et se trou-
 » bla lui-même. Puis il dit : Où l'avez-
 » vous mis ? Seigneur, répondirent-ils,
 » venez et voyez. Alors Jésus répandit des
 » larmes² ; sur quoi les Juifs dirent : Voyez
 » comme il l'aimait. Mais quelques-uns
 » d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les
 » yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas
 » empêcher celui-ci de mourir³ ? Jésus
 » donc, frémissant en lui-même tout de
 » nouveau, alla au lieu de la sépulture.
 » C'était un endroit creusé dans le roc,
 » et on avait mis une pierre par-dessus.
 » Otez la pierre, dit Jésus⁴ : Seigneur,

¹ Qui a coutume de précéder les larmes, surtout dans les hommes, dont le caractère mâle résiste d'abord à l'attendrissement qui fait pleurer. Dans nous, ce frémissement est involontaire ; mais il était volontaire dans l'Homme-Dieu, c'est pourquoi il est dit qu'il se troubla lui-même.

² Pleurer avec ceux qui pleurent, c'est, selon S. Paul, un devoir de charité que Jésus-Christ a voulu remplir comme les autres. Il pouvait pleurer encore à la vue des misères humaines dont il avait un tableau si touchant devant les yeux, et il n'était pas indigne de lui de donner des larmes à la mort de son ami.

³ S'il était demeuré les yeux secs, ceux-ci l'auraient accusé de dureté. Quelle chose que l'on fasse, il y a des gens dont on n'évite jamais la censure. L'homme sage fait ce qu'il doit, et laisse dire.

⁴ Jésus-Christ pouvait miraculeusement lever la pierre ; mais il ne voulut pas, 1° parce que les moyens humains y suffisant, le miracle était inutile ; 2° parce que la mauvaise odeur du cadavre, en rendant la mort incontestable, ne permettait plus de douter que la résurrection ne fût miraculeuse,

» lui dit Marthe la sœur du mort, il com-
 » mence à sentir mauvais, car il y a qua-
 » tre jours qu'il est là. Jésus lui repartit :
 » Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez,
 » vous verrez Dieu glorifié ? Ils ôtèrent
 » donc la pierre, et Jésus, élevant les yeux,
 » dit: Mon Père, je vous rends grâces de
 » m'avoir exaucé⁵. Pour moi, je savais
 » bien que vous m'exaucez toujours; mais
 » je dis ceci pour ce peuple qui m'envi-
 » ronne, afin qu'il croie que c'est vous
 » qui m'avez envoyé. Après ces paroles il
 » cria à haute voix : Lazare, venez dehors !
 » Le mort sortit aussitôt avec les bandes
 » qui lui liaient les pieds et les mains, et
 » avec le linge qui lui couvrait le visage.
 » Déliez-le, leur dit Jésus, et laissez-le
 » aller. Là-dessus grand nombre de Juifs
 » qui étaient venus voir Marie et Marthe,
 » et qui avaient vu ce que Jésus avait
 » fait, crurent en lui; mais quelques-uns
 » d'entre eux allèrent aux Pharisiens,
 » et leur dirent ce que Jésus venait de
 » faire. »

Martha soror ejus qui mortuus fuerat : Domine, jam foetet, quatríduanus est enim.

40. *Dicit ei Jesus : Nonne dixi tibi quoniam si credideris, videbis gloriam Dei ?*
 41. *Tulerunt ergo lapidem : Jesus autem, elevatis sursum oculis, dixit : Pater, gratias ago tibi quoniam audisti me.* 42. *Ego autem, sciebam quia semper me audis, sed propter populum qui circumstat, dixi; ut credant quia tu me misisti.* 43. *Hæc cum dixisset, voce magna clamavit : Lazare, veni foras.*

44. *Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata. Dixit eis Jesus : Solvite eum, et sinite abire.*

45. *Multi ergo ex Judæis qui venerant ad Mariam et Martham, et viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum.* 46. *Quidam autem ex ipsis abierunt ad Phariseos, et dixerunt eis quæ fecit Jesus.*

Ces Juifs qui furent leur rapporter ce prodige étaient-ils du grand nombre de ceux qui crurent, ou du petit nombre de ceux qui ne crurent pas ? Avaient-ils le dessein de convertir les Pharisiens à Jésus-Christ, ou de les lui rendre tout à fait irréconciliables ? C'est ce qui est fort incertain, et ce qu'il im-

⁵ Il l'avait donc demandé, mais sans besoin, comme on l'a déjà dit, et pouvant ne le demander pas. Il l'avait demandé comme homme, et, même en cette qualité, il est toujours exaucé. Ce n'était pas pour lui qu'il l'avait demandé, mais pour nous, puisqu'il rend grâces à cause de nous. Il n'en avait pas besoin pour lui-même; mais quel besoin a-t-il de nous ? Ceci ne peut s'expliquer que par son amour: mais qui nous l'expliquera, cet amour qui lui fait aimer des créatures qu'il n'a nul besoin d'aimer et qu'il a tant de raisons de haïr ?

porte assez peu de savoir. Si on en juge par l'effet, leur intention ne pouvait être que très-mauvaise ; car, beaucoup plus scandalisés de cette résurrection, qu'ils ne l'eussent été s'ils avaient appris que le Sauveur venait de commettre un

47. *Collegerunt ergo pontifices et Pharisei concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?*

homicide, « les princes des prêtres et les Pharisiens assemblèrent là-dessus le conseil. Que faisons-nous, dirent-ils, « et à quoi pensons-nous ? » cet homme fait beaucoup de miracles. » Que l'on remarque qu'ils ne le traitent ici ni de blasphémateur, ni de séducteur du peuple, ni de rebelle aux ordonnances de Moïse et à l'autorité des Césars. Cela était bon à dire à la multitude, qui ne sait que croire ce qu'on lui dit et répéter ce qu'elle entend ; mais ils savaient si bien dans leur conscience que ces traits ne convenaient nullement au Sauveur, que tenir ce langage, lorsqu'ils parlaient entre eux, c'eût été se donner pour aussi imbéciles que la populace à qui on voulait en faire accroire. Mais « il fait beaucoup de miracles, » voilà son crime, ou, pour parler plus exactement, voilà son tort auprès de ces hommes superbes qui ne voyaient qu'avec chagrin l'ascendant que des œuvres merveilleuses lui donnaient sur l'esprit des peuples, et la diminution de leur crédit, qui en était la suite inévitable. C'est ce qui leur fait ajouter : « Si nous le lais-

48. *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum.*

» sons ainsi faire, tout le monde croira en lui. »

Ils allaient donc se voir abandonnés et réduits à une ignominieuse solitude. C'est l'humiliante conclusion qu'ils tiraient au fond de leur cœur, mais il leur aurait été honteux de l'exprimer de bouche : voilà pourquoi, à la place de cet intérêt personnel qu'ils n'osaient avouer, ils alléguaient l'intérêt public, et l'Etat menacé d'une ruine prochaine, si on ne s'oppose aux progrès d'un homme si dangereux, « et les Ro-

Et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem.

» mains, *disent-ils*, viendront détruire notre pays et notre nation¹. »

¹ C'est la prophétie de ce qui leur arriva pour n'avoir pas cru en Jésus-

Il restait à dire qu'il faut donc s'en défaire, et l'immoler à la sûreté publique; mais ce mot exprimait trop clairement le crime, et par cette raison on n'osait le prononcer. On veut le crime; mais on voudrait pouvoir dire après qu'il a été commis qu'un autre en est l'auteur, et lui en laisser tout l'odieux, tandis qu'on en partage avec lui les profits. Il paraît donc que l'on se regardait mutuellement, et que, par ses regards, on se le demandait les uns aux autres ce mot fatal que nul n'avait l'assurance de proférer, lorsque mettant bas toute pudeur, et insultant en quelque sorte à l'inconséquence de ce dernier scrupule, « l'un d'entre eux, appelé Caï-
 » phe, qui était grand-prêtre cette année-
 » là, leur dit : Vous n'y entendez rien, et
 » vous ne faites pas réflexion qu'il est de
 » votre intérêt qu'un homme seul meure
 » pour la nation, et qu'elle ne périsse pas
 » tout entière. »

49. Unus autem ex ipsis Caiphas nomine, cum esset pontifex anni illius, dixit eis : Vos nescitis quidquam,
 50. Nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat.

Ce méchant homme n'avait dans l'esprit que le mauvais sens que présente d'abord sa décision, savoir, qu'il ne faut pas se faire un scrupule de sacrifier un innocent à son intérêt; fausse et abominable maxime, s'agit-il même de l'intérêt de tout un peuple; mais ses paroles renfermaient un sens mystérieux et profond qu'il ne comprenait pas, et auquel même il ne pensait pas : c'est que le monde ne devait être sauvé que par la mort de Jésus-Christ. Le premier de ces deux sens était le sien; le second était celui du Saint-Esprit qui lui avait mis à la bouche des termes qui énonçaient cette grande vérité, en même temps qu'ils exprimaient le sens pervers que Caïphe avait alors dans l'esprit. Or, c'est de ce second sens qu'il est

Christ, et pour l'avoir mis à mort. L'homme juste ne réussit pas toujours : les méchants échouent encore plus souvent. Mais le premier, qui n'a employé que des moyens légitimes, a pour lui le témoignage de sa conscience, et, au défaut des biens de la terre, l'espérance des biens célestes; quelle source de consolation! Les seconds ajoutent au sentiment de leurs malheurs le remords des crimes qui le leur ont attiré, et la vue des châtimens éternels qu'ils leur ont mérités; quel surcroît de désespoir!

51. Hoc autem a semetipso non dixit : sed cum esset pontifex anni illius, prophetavit quod Jesus moriturus erat pro gente,

52. Et non tantum pro gente, sed ut filios Dei qui erant dispersi congregaret in unum.

Mais le sens homicide, qui fut alors le seul entendu, fut universellement adopté. « Ils ne songèrent donc plus qu'à faire mourir Jésus. » On voit par là ce que l'on doit penser de l'ordre judiciaire qu'ils parurent garder lorsqu'ils l'eurent en leur puissance. S'ils appelèrent des témoins et s'ils les entendirent, s'ils firent subir au Sauveur une espèce d'interrogatoire, tout cela était pour amuser le monde, et afin qu'il fût dit que des témoins avaient été ouïs, et que le prétendu criminel avait été interrogé juridiquement; car, au fond, il était déjà jugé et condamné à mort : l'arrêt avait devancé la procédure, et toutes les délibérations qui suivirent ne roulèrent plus que sur les moyens de le mettre à exécution.

L'heure approchait, mais elle n'était pas encore venue. Jésus, qui, pour montrer sa puissance, venait de braver les fureurs de ses ennemis, voulut alors donner à ses disciples l'exemple d'une sage timidité et d'une fuite prudente. Ainsi voyait-on alternativement la Divinité percer le voile de l'humanité, et l'humanité couvrir de ses faiblesses l'éclat de la

¹ La prophétie, c'est-à-dire le don de prononcer des oracles en matière de religion, est attachée à la dignité, et non à la vertu. Il était de la sagesse de Dieu que cela fût ainsi, parce qu'on sait toujours où est la dignité et qu'on ne peut jamais s'assurer où est la vertu. *Les lèvres du prêtre sont dépositaires de la science, et on recueillera la loi de sa bouche, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées.* Malach. 11, 7.

² Pour rassembler de toutes les parties de la terre, dans une seule et même Eglise, tous les enfants de Dieu, c'est-à-dire tous ceux qui devaient l'être, car ils ne l'étaient pas encore, et ils ne le devinrent que lorsqu'ils en reçurent le caractère par le baptême. Jésus-Christ devait mourir aussi pour ceux qui ne le reçurent pas, puisqu'il devait mourir pour tous les hommes. Mais il n'est parlé ici que de ceux à qui les fruits de sa mort furent appliqués.

Divinité. « Jésus ne marchait donc plus en
 » public parmi les Juifs; mais il alla dans le
 » pays voisin du désert, à une ville nommée
 » Ephrem, et il y séjourna avec ses disciples.
 » Or la pâque des Juifs était proche, et de ce
 » pays-là il vint beaucoup de gens à Jérusa-
 » lem avant la pâque pour se purifier. Ils
 » cherchaient donc Jésus, et, étant au tem-
 » ple, ils se disaient les uns aux autres: Que
 » vous semble de ce qu'il n'est point venu
 » à la fête? Mais les princes des prêtres
 » et les Pharisiens avaient donné ordre
 » que si quelqu'un découvrirait où était Jé-
 » sus, il en donnât avis, afin qu'ils le fis-
 » sent prendre. »

54. *Jesús ergo jam non in palam ambulabat apud Judeos, sed abiit in regionem juxta desertum, in civitatem quæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis.* 55. *Proximum autem erat pascha Judeorum, et ascenderunt multi Jerosolymam de regione ante pascha ut sanctificarent seipsos.* 56. *Querebant ergo Jesum: et colloquebantur ad invicem, in templo stantes: Quid putatis, quia non venit ad diem festum? Dederant autem pontifices et Pharisei mandatum, ut si quis cognoverit ubi sit, indicet, ut apprehendant eum.*

CHAPITRE XLIX.

Retour à Jérusalem. — Zèle de deux disciples réprimé. — Passion prédite avec ses circonstances. — Prétention ambitieuse des enfants de Zébédée. — Murmure et instruction des autres disciples.

« Enfin le temps où il devait être en-
 » levé de ce monde étant arrivé, Jé-
 » sus, » surmontant par un généreux ef-
 » fort toutes les répugnances de la nature,
 » prit la résolution d'aller à Jérusalem.
 » Il envoya devant lui des gens pour
 » annoncer sa venue dans les lieux par où
 » il devait passer. » Ils partirent, et ils en-
 » trèrent dans une ville de Samarie pour lui
 » préparer » ce qui était nécessaire. » Mais
 » on ne le reçut pas, parce qu'on voyait
 » bien qu'il allait à Jérusalem. » Or, aller
 » à Jérusalem dans le temps de la pâque, c'était plus que ja-

Luc. 9; v. 51. Factum est autem dum complerentur dies assumptionis ejus, et ipse faciem suam firmavit ut iret in Jerusalem.

52. *Et misit nuntios ante conspectum suum: et euntes intraverunt in civitatem Samaritanorum, et pararent illi.*

53. *Et non receperunt eum: quia facies ejus erat euntis in Jerusalem.*

mais se déclarer juif, et antisamaritain. « Ses disciples

54. Cum viderent autem discipuli ejus Jacobus et Joannes, dixerunt : Domine, vis dicimus ut ignis descendat de coelo, et consumat illos ?

» Jacques et Jean, voyant cela, » ne purent souffrir l'affront qu'on faisait à leur maître, et, brûlant du désir de le venger : « Seigneur, lui dirent-ils, voulez-vous » que nous disions que le feu descende du » ciel et qu'il les consume ? » Cette saillie a fait soupçonner que les deux disciples étaient du nombre des envoyés, et que, dans leur ressentiment, il pouvait y avoir du personnel. Mais, en supposant même que leur zèle n'avait point d'autre objet que la gloire du Sauveur, il ne fut point approuvé. « Jésus

55. Et conversus increpavit illos, dicens : Nescitis qujus spiritus estis.

56. Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. Et abierunt in aliud castellum.

Marc. 10, v. 32. Erant autem in via ascendentes Jerosolymam : et præcedebat illos Jésus, et stupebant ; et sequentes timebant.

L'animosité des Juifs les faisait toujours trembler pour leurs maîtres et pour eux-mêmes. Les complots, jusqu'alors inutiles, pouvaient enfin réussir ; et qui les assurait qu'ils n'en seraient pas aussi les victimes ? Tel était le sujet de leurs appréhen-

» se détournant vers eux les en reprit. » Vous ne savez pas, dit-il, de quel esprit » vous êtes¹. Le Fils de l'homme n'est pas » venu pour perdre les hommes², mais » pour les sauver ? et ils s'en allèrent en » un autre bourg.

» Ils continuaient leur chemin vers » Jérusalem, et comme Jésus avançait plus » que ses disciples, ceux-ci étaient tout » étonnés, et le suivaient avec crainte. »

¹ Ils ne connaissaient pas encore l'esprit de l'Evangile, qui est un esprit de douceur, et ils parlaient selon l'esprit de l'ancienne loi, qui était un esprit de rigueur. Cependant, on voit des traits de rigueur sous l'Evangile, et des traits de douceur sous l'ancienne loi. Pierre, par la vertu de sa parole, fait tomber mort à ses pieds Ananie et Saphire. Elisée, bien loin de permettre que l'on fasse du mal aux Syriens qui étaient venus pour le prendre, ordonne qu'on les renvoie sains et saufs après leur avoir donné à manger. Ceci montre que la douceur n'est que la qualité dominante de la loi nouvelle, comme la rigueur l'était de la loi ancienne, et qu'ici la règle générale n'est pas sans exception.

² Il y a dans le texte : pour perdre les âmes. Ce mot, dans l'Ecriture, s'entend de la vie corporelle comme de la vie spirituelle. Jésus-Christ, qui n'a jamais fait que du bien aux âmes et aux corps, le dit ici dans ces deux significations.

sions, que Jésus-Christ ne chercha point à leur ôter ; il l'aurait plutôt changé en certitude, au moins pour ce qui le regardait personnellement, s'ils avaient été capables de le comprendre. Car, « après avoir pris en parti-
 » culier les douze, il commença à leur
 » déclarer ce qui lui devait arriver. Voici,
 » leur dit-il, que nous allons à Jérusalem,
 » et toutes les choses que les Prophètes
 » ont écrites du Fils de l'homme s'accom-
 » pliront. Il va être livré aux princes des
 » prêtres, aux scribes et aux anciens. Ils
 » le condamneront à la mort, et ils le li-
 » vreront aux gentils. Ils se moqueront de
 » lui², ils lui cracheront au visage, ils le
 » flagelleront, ils le feront mourir, et le
 » troisième jour il ressuscitera. »

Matth. 20, v. 17. Assumpsit duodecim discipulos secreto, Marc. 10, v. 32. cœpit illis dicere quæ essent ei eventura. Luc. 18, v. 31. Et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per Prophetas de Filio hominis. Marc. 10, v. 33. Tradetur principibus sacerdotum, et scribis, et senioribus, et damnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ; 34. Et illudent ei, et conspuent eum, et flagellabunt eum, et interficient eum ; et tertia die resurget.

On a, dans cette prophétie, l'histoire détaillée de la passion du Sauveur depuis la trahison de Judas jusqu'à la résurrection. Les termes en sont clairs et précis, et il semble qu'il n'est pas possible de ne pas les entendre. Cependant les disciples, à qui Jésus-Christ répétait cette prédiction pour la troisième fois, « n'entendirent rien à tout cela ; c'était
 » une chose cachée pour eux, et ils ne
 » comprirent point ce discours. » Tant il est vrai qu'il n'y a rien de moins intelligible que ce qu'on ne veut pas comprendre, ni de plus incroyable que ce que l'on est disposé à ne pas croire. Mais, quoique non comprises alors, ces prophéties n'étaient pas inu-

Luc. 18, v. 34. Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

² *Ils.* Les gentils, qui exécutèrent la plus grande partie de ces cruautés, quoique dans le texte ceci puisse se rapporter également aux Juifs et avec raison ; car on peut dire qu'ils firent tout le mal qu'ils firent faire. Ce furent eux qui flagellèrent le Sauveur, et qui le crucifièrent par les mains des gentils. Ils ne le leur avaient livré qu'à cette intention. Le crime de l'exécuteur est simple ; il n'est coupable que de l'exécution. Celui de l'auteur est double ; il est coupable du crime qu'il commet et de celui qu'il fait commettre.

tiles. Elles devaient servir à diminuer au moins la surprise et le découragement des disciples lors de l'événement; et qui sait si ce ne fut point là ce qui soutint ou ce qui ranima le courage du disciple bien-aimé? De plus, la prédiction de cette mort, avec tant de circonstances que l'esprit humain ne pouvait pas prévoir, était la preuve certaine que, de la part du Sauveur, elle était parfaitement libre et volontaire, et il était de sa gloire que l'on ne pût pas en douter.

Ce qui montre bien que les disciples ne comprenaient rien aux discours de leur maître, c'est la demande que deux des plus chéris eurent la hardiesse de lui faire. Au moment même où il cessait de leur parler de ses opprobres futurs d'une manière si sensible et si capable de les guérir de toute ambition,

Marc. 10, v. 35. Et accedunt ad eum Jacobus et Joannes, filii Zebedæi, dicentes : Magister, volumus ut quodcumque petierimus, facias nobis. 36. At ille dixit eis : Quid vultis ut faciam vobis?

37. Et dixerunt : Da nobis, ut unus ad dexteram tuam, et alius ad sinistram tuam, sedeamus in gloria tua.

« les fils de Zébédée, Jacques et Jean, l'abordèrent et lui dirent : Maître, nous souhaitons que vous nous accordiez tout ce que nous avons à vous demander. » Que souhaitez-vous que je vous accorde? leur dit Jésus. Accordez-nous, dirent-ils, que, dans votre gloire, nous soyons assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche¹. » Un autre évangéliste

¹ Jésus-Christ leur avait promis à tous qu'ils seraient assis sur des trônes pour juger avec lui les douze tribus d'Israël. Quelle élévation pour de pauvres pécheurs qui n'auraient pas osé aspirer à être les premiers de leur bourgade ! Cependant ces pauvres pécheurs n'étaient pas encore contents. Assurés des trônes, chacun voulait avoir le premier, et leur orgueil était humilié de la seule pensée qu'il pourrait se voir précédé par un autre. L'ambition n'a point de bornes; on doit le dire de tous les hommes sans exception. Elle monte toujours, selon l'expression du Psalmiste. Lorsqu'elle paraît borner ses prétentions à un rang médiocre, c'est qu'il est le seul qui soit à sa portée. Lorsqu'elle s'y verra placée, ce ne sera plus qu'un degré pour s'élever à un autre. A peine sera-t-elle parvenue à celui-ci, qu'elle pensera à ce qui est au-dessus. Dans la médiocrité, on soupire après le faste et la magnificence des riches; le riche regarde d'un oeil d'envie les titres et les prérogatives de la grandeur; le grand voudrait devenir prince; le prince aspire à la souveraineté, et le souverain à la monarchie universelle. Les objets sont différents selon les positions différentes : l'ambition est toujours la même, aussi vive dans un bourgeois qui veut être bourguemestre, que dans César pour devenir le maître de l'empire romain.

raconte différemment la chose. « Alors, » dit-il, c'est-à-dire aussitôt après la prophétie de la passion, « alors la mère des enfants de Zébédée » *Math. 20, v. 20.* s'approcha de Jésus avec eux et l'adora. Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebædæ cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. « en lui faisant une demande. Que souhaitez-vous? lui dit-il. Elle répondit : » *21. Qui dixit ei: Quid vis? Ait illi: Dic ut sedeant hi duo filii mei unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.* « Ordonnez que, dans votre royaume, mes deux fils que voilà soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. »

La demande est précisément la même, et les deux récits, quoique différents, ne se contredisent pas : la mère a pu répéter ce qu'avaient dit ses enfants, ou les enfants ce qu'avaient dit leur mère, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, la mère aura parlé seule, mais au nom de ses enfants dont elle était comme l'orateur; et un évangéliste leur aura attribué une demande qui n'avait qu'eux pour objet, que leur mère n'avait faite qu'à leur instigation, ou tout au moins de concert avec eux. C'est ainsi qu'on a mis dans la bouche du centurion la prière que ses députés firent en son nom pour demander la guérison de son serviteur. Quoi qu'il en soit, comme la demande regardait les deux frères, ce fut à eux que Jésus adressa la réponse. « Vous ne savez, leur dit-il, ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice² que je vais boire³, ou être baptisé du baptême

Matth. 20, v. 22. Respondens autem Jesus, dixit Marc. 10, v. 38. eis: Nescitis quid petatis,

Matth. 20, v. 22. Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum, Marc. 10, v. 38.

² Le calice et le baptême signifient la passion du Sauveur, qui se sert encore ailleurs de ces deux termes pour exprimer la même chose. Il paraît, par divers textes de l'Écriture, que le mot *calice* était fort en usage pour signifier les souffrances. C'est une métaphore tirée d'une potion amère que l'on est obligé d'avaler. Celui de baptême, dans le sens figuré, a moins d'étendue; il ne s'approprie guère qu'à la passion, dans laquelle Jésus-Christ fut comme baigné dans le flots de son sang. Quelques-uns entendent par le calice la mort de Jésus-Christ, et par le baptême l'assemblage des tourments qu'il endura dans toutes les parties de son corps sacré.

³ Si nous souffrons avec Jésus-Christ, dit S. Paul, nous serons glorifiés avec lui. C'est surtout en ce sens qu'ils ne savaient ce qu'ils demandaient. Une si grande gloire ne devait pas être donnée à la faveur, elle ne pouvait être que la récompense du mérite. Il fallait l'acheter au prix de son sang ou y renoncer.

aut baptismo quo ego baptizor, baptizari?

39. At illi dixerunt ei : Possumus. Jesus autem ait eis : Calicem quidem quem ego hibo bibetis; et baptismo quo ego baptizor, baptizabimini :

40. Sedere autem ad dexteram meam, vel ad sinistram meam, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est *Matth.* 20, † 23. a Patre meo.

» dont je vais être baptisé? Nous le pouvons¹, lui dirent-ils. Vous boirez en effet, répondit Jésus, le calice que je vais boire²; et vous serez baptisés du baptême dont je vais être baptisé. Mais, d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'accorder : c'est pour ceux à qui cela est destiné par mon Père³.

Mais l'orgueil trouve toujours l'orgueil sur son chemin. Si, parmi les Apôtres, les uns voulaient primer, les autres ne voulaient pas être primés. Il n'y en eut aucun qui ne se tint

24. Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus *Marc.* 10, † 41. Jacobo et Joanne

Matth. 20, † 25. Jesus autem vocavit eos ad se, et ait : Scitis quia principes gentium dominantur eo-

offensé de cette ambitieuse prétention, « et en l'entendant, les dix furent indignés contre les deux frères Jacques et Jean. »

Ce fut une occasion pour le Sauveur de leur faire à tous l'admirable leçon que l'on va voir. « Il les fit venir à lui, et leur dit : Vous savez que les princes des na-

¹C'est-à-dire, nous y sommes disposés; car il n'est pas certain qu'ils en eussent encore le courage. Il est toujours louable et salutaire de faire de bonnes résolutions; mais ne vous fiez pourtant qu'aux vertus éprouvées. *Celui qui n'est pas tenté, que sait-il?* *Ecc.* xxxiv. 8.

² On lit le martyre de S. Jacques dans les Actes des Apôtres. S. Jean mourut de mort naturelle. Mais si le martyre lui a manqué, il n'a pas manqué au martyre. On sait que Domitien le fit plonger dans une chaudière d'huile bouillante. Il en sortit plus frais et plus vigoureux; mais, relégué ensuite dans l'île de Patmos, il y souffrit les rigueurs d'un fâcheux exil. L'Eglise reconnaît plusieurs saints martyrs qui n'ont pas souffert d'autres peines.

³ Outre que ces places ne seront adjugées qu'au mérite, il faut encore un choix spécial de Dieu pour être appelé au mérite auquel elles seront adjugées. De toute éternité, ce choix est fait et arrêté dans le conseil du Très-Haut. Le Fils et le Saint-Esprit n'y ont pas moins de part que le Père. Cependant Jésus-Christ l'attribue plus particulièrement au Père, qui dans la Trinité est premier principe, comme pour faire entendre que, s'il était possible qu'il y eût de l'inégalité entre les personnes divines, ce serait ce qu'il y aurait dans la Divinité de plus haut et de plus absolu qui disposerait de ces places. Croyez après cela qu'on peut les obtenir par la faveur, ou par les sollicitations d'une femme!

» tions dominant sur elles, et que les grands
 » leur commandent avec autorité. Vous
 » n'en userez pas de même entre vous ;
 » mais quiconque voudra être le plus
 » grand parmi vous, qu'il se fasse votre
 » serviteur, et celui qui voudra être le
 » premier parmi vous, qu'il soit votre es-
 » clave ; de même le Fils de l'homme n'est
 » pas venu pour être servi, mais afin de
 » servir et de donner sa vie pour la rédem-
 » ption de plusieurs. »

Jésus avait déjà dit plus d'une fois qu'il faut se faire petit pour devenir grand ; et que ce n'est que par l'humilité que l'on parvient à l'élévation. Cette leçon, qui se trouve répétée dans les paroles qu'il vient de prononcer, n'est pas la seule qu'il y donne. Il y présente encore l'unique motif qui puisse faire désirer légitimement l'autorité qui est l'utilité des hommes, et le plus noble usage que l'homme puisse en faire, qui est de se consumer, et, s'il le faut, de se sacrifier tout entier pour ceux à qui l'on a le droit de commander. C'est l'autorité qu'une mère tendre exerce sur son petit enfant, que l'on peut regarder en même temps comme la plus grande de toutes les autorités et de toutes les servitudes. Rien peut-être ne la ferait mieux connaître que cette comparaison, si le Sauveur ne nous la rendait sensible par un autre exemple bien plus touchant et plus persuasif : c'est le sien propre. Depuis sa première enfance, pendant laquelle l'état de faiblesse où il a voulu paraître exigeait qu'il souffrît les services de sa mère, nous le voyons toujours obéir et jamais commander, toujours servir et jamais n'être servi. Son temps, ses soins, ses forces, son repos, sa gloire, son sang et sa vie, tout sans exception est prodigué à l'utilité des hommes. Pendant les trois années qu'il a passées avec ses disciples, on ne doute pas qu'il ne refusât leurs services, et qu'il ne leur rendît les siens. Quoique les évangélistes ne donnent sur ce point aucun détail, ils en disent assez pour nous le faire entendre. Si le lavement des pieds est un

rum, et qui majores sunt, potestatem exercent in eos.

26. Non ita erit inter vos : sed quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister ;

27. Et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus : 28. Sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis.

des traits les plus signalés, il s'en faut bien qu'il soit le seul ; et tous les détails ne sont-ils pas renfermés dans cette seule parole, que le Sauveur n'a pu dire que parce que sa conduite en était la preuve sensible et perpétuelle ? « Je ne suis pas » venu pour être servi, mais pour servir ? » Ce que le pape S. Clément raconte de son maître, l'apôtre S. Pierre, peut trouver ici sa place. Il dit que, lorsque le saint Apôtre voyait quelqu'un dormir, les larmes lui venaient aux yeux aussitôt. Comme on lui en demanda la raison, il répondit que cet objet lui rappelait le souvenir de son cher Maître, qui, lorsqu'ils dormaient tous, veillait pour tous ; et s'il arrivait que quelqu'un d'eux se découvrit en dormant, ou qu'il dérangeât sa pauvre couche, il avait soin de le recouvrir, et de remettre en état ce qui était déplacé. Ce trait suffira pour juger du reste, et achèvera de faire connaître cette autorité maternelle qu'il est permis de désirer comme il est permis à une femme de désirer d'avoir des enfants, pour avoir des personnes qu'elle aime autant et plus qu'elle-même, à qui elle prodigue ses affections, ses soins, ses attentions, ses forces, ses biens, sa santé, et quelquefois sa vie. C'est, dis-je, ainsi qu'il est permis de désirer l'autorité, parce que c'est la désirer par le seul motif de la charité. C'est désirer à la lettre, non pas le faste,

1 Tim. 31. Si quis
episcopatum deside-
rat, bonum opus desi-
derat.

1 Cor. 13, 4 et 5.
Charitas... non est
ambitiosa.

mais « la bonne œuvre de l'épiscopat, » la seule chose que la charité se permette d'y désirer, parce que « la charité n'est » pas ambitieuse ; » au lieu que les désirs de l'ambition se portent uniquement vers les titres et les prérogatives de l'autorité, parce que l'ambition n'est rien moins que charitable.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

	Pages.
NOTICE SUR L'AUTEUR.	I
AVIS DES LECTEURS.	III
DISCOURS SUR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.	V
CHAP. I. Préface de saint Luc. — Génération éternelle du Verbe et son incarnation. — Témoignage qui lui est rendu par Jean-Baptiste. — Le saint précurseur annoncé et promis.	1
CHAP. II. Annonciation. — Visitation. — Naissance de Jean-Baptiste. — Cantique de Zacharie.	9
CHAP. III. Doute de S. Joseph. — Naissance de Jésus-Christ. — Sa circoncision. — Sa généalogie.	17
CHAP. IV. Adoration des mages. — Purification. — Fuite en Egypte. — Massacre des Innocents. — Retour à Nazareth. — Jésus perdu et retrouvé dans le temple.	26
CHAP. V. Manifestation de Jean-Baptiste et sa prédication. — Baptême de Jésus-Christ. — Jeûne et tentation de Jésus-Christ dans le désert. — Témoignages rendus par Jean-Baptiste. — André et Pierre appelés pour la première fois. — Vocation de Philippe et de Nathanaël.	37
CHAP. VI. Noces de Cana. — Séjour de Capharnaüm. — Seconde vocation de Pierre et d'André, suivie de celle de Jacques et de Jean. — Voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques. — Vendeurs chassés du temple. . . .	48
CHAP. VII. Entretien avec Nicodème.	55
CHAP. VIII. Jésus-Christ prêche et baptise. — Nouveau témoignage de Jean. — Emprisonnement du saint précurseur. — Retour de Jésus en Galilée par la Samarie.	62
CHAP. IX. Samaritaine.	66
CHAP. X. Fils d'un officier guéri. — Guérison d'un possédé, et de la belle-mère de S. Pierre. — Trois hommes repris.	76
CHAP. XI. Tempête apaisée. — Deux possédés guéris. — Pourraux précipités dans la mer. — Paralytique guéri. — Vocation de S. Matthieu. — Jésus mange avec les pécheurs. — Dispute touchant le jeûne.	86
CHAP. XII. Hémorroïsse guérie. — Fille de Jaïre ressuscitée. — Aveugles éclairés. — Possédé délivré.	98
CHAP. XIII. Piscine. — Malade de trente-huit ans guéri. — Discours de Jésus-Christ aux Juifs.	104
CHAP. XIV. Pêcheur aux pieds de Jésus-Christ. — Épi rompus.	117

	Pages.
CHAP. XV. Main sèche guérie le jour du sabbat. — Douceur de Jésus-Christ prédite. — Vocation des douze Apôtres.	125
CHAP. XVI. Sermon sur la montagne.	133
CHAP. XVII. Suite du sermon sur la montagne.	158
CHAP. XVIII. Fin du sermon sur la montagne.	164
CHAP. XIX. Léproux guéri. — Serviteur du Centenier. — Fils de la veuve de Naïm ressuscité. — Jean députe à Jésus-Christ deux de ses disciples. — Il est loué par Jésus-Christ.	167
CHAP. XX. Saintes femmes à la suite de Jésus-Christ. — Ses parents veulent se saisir de sa personne. — Guérison d'un possédé aveugle et muet. — Blasphème des Pharisiens. — Péchés contre le Saint-Esprit.	179
CHAP. XXI. Signe de Jonas. — Ninivites. — Reine de Sabbat. — Démon sorti rentré. — Exclamation d'une femme. — Mère et frères de Jésus. — Parabole de la semence.	188
CHAP. XXII. Parabole de l'ivraie, du grain de sénevée, du levain, du filet jeté dans la mer. — Prédication de Jésus-Christ à Nazareth. — Prophète sans honneur dans son pays.	198
CHAP. XXIII. Mission des douze Apôtres. — Instructions et avis que Jésus leur donne.	210
CHAP. XXIV. Décollation de S. Jean. — Multiplication des cinq pains et des deux poissons. — Jésus marche sur les eaux et y soutient S. Pierre.	219
CHAP. XXV. Discours de Jésus-Christ sur l'Eucharistie. — Murmure des Juifs.	231
CHAP. XXVI. Suite du discours sur l'Eucharistie. — Scandale des disciples. — Constance des Apôtres.	238
CHAP. XXVII. Plaintes des Pharisiens. — Leurs traditions rejetées. — Guérison de la fille de la Cananéenne.	248
CHAP. XXVIII. Sourd et muet guéri. — Multiplication des sept pains. — Demande d'un prodige dans le ciel. — Levain des Pharisiens et des Sadducéens.	257
CHAP. XXIX. Aveugle de Bethsaïde. — Confession de S. Pierre. — Promesse des clefs. — Passion prédite. — Pierre repris. — Renoncer à soi-même. — Porter sa croix.	265
CHAP. XXX. Transfiguration. — Retour d'Élie annoncé. — Contraste des humiliations de Jésus-Christ avec sa gloire.	273
CHAP. XXXI. Lunatique guéri. — Démon qui ne se chasse qu'avec la prière et le jeûne. — Autre prédiction de la mort de Jésus-Christ et de sa résurrection. — Tribut payé.	280
CHAP. XXXII. Dispute entre les disciples sur la préséance. — Enfance évangélique. — Qui n'est pas contre nous est pour nous. — Scandale. — Retrancher tout ce qui nous est occasion de chute. — Ne mépriser pas les petits. — Cent brebis.	288
CHAP. XXXIII. Correction fraternelle. — Pouvoir de lier et de délier. — Pardonner septante fois sept fois. — Parabole du mauvais serviteur. — Voyage secret à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. — Dix lépreux.	296
CHAP. XXXIV. Jésus se montre à la fête des Tabernacles. — Il prêche dans	

le temple. — Divers jugements touchant Jésus-Christ. — Archers envoyés pour le perdre.	307
CHAP. XXXV. Eau mystique. — Effusion du Saint-Esprit. — Juifs partagés. — Conseil des prêtres. — Opposition de Nicodème. — Femme adultère.	314
CHAP. XXXVI. Autre discours de Jésus-Christ aux Juifs. — Il rend témoignage de soi-même. — Mort dans le péché. — Esclavage du péché : on n'en est affranchi que par le Fils.	320
CHAP. XXXVII. Suite du discours. — Juifs enfants d'Abraham selon la chair, enfants du démon par l'imitation. — Jésus-Christ avant Abraham. — Les Juifs veulent le lapider.	326
CHAP. XXXVIII. Aveugle né. Jésus est le bon pasteur.	336
CHAP. XXXIX. Election, mission et instruction des soixante-douze disciples. — Leur retour. — Noms écrits dans le ciel. — Heureux les yeux qui ont vu Jésus-Christ ! son joug est doux et son fardeau est léger. — Amour de Dieu et du prochain. — Bon Samaritain. — Marthe et Marie.	346
CHAP. XL. Oraison dominicale selon S. Luc. — Persévérance dans la prière. — Dieu donne ce qu'il faut. — Œil pur. — Pharisiens condamnés.	357
CHAP. XLI. Instruction aux disciples. — Dieu seul est à craindre. — Jésus refuse d'être arbitre entre deux frères. — Riche avaré condamné. — Ne pas s'inquiéter du lendemain. — Bon et mauvais serviteur.	367
CHAP. XLII. Nécessité de la pénitence. — Figuier stérile. — Femme courbée, guérie le jour du sabbat. — Petit nombre de sauvés. — Prophète ne doit mourir hors de Jérusalem.	375
CHAP. XLIII. Hydropique guéri le jour du sabbat. — Prendre la dernière place. — Inviter les pauvres. — Parabole de ceux qui refusent de se rendre au festin. — Préférer Jésus-Christ à toutes choses.	385
CHAP. XLIV. Fête de la Dédicace. — Brebis de Jésus. — Il est une même chose avec son Père. — Parabole de la brebis égarée et de la drachme perdue. — Enfant prodigue.	392
CHAP. XLV. Parabole de l'économe. — Se faire des amis des richesses injustes. — Le mauvais riche et le bon pauvre. — Premier avènement du Messie sans éclat.	407
CHAP. XLVI. Il faut toujours prier. — Le Pharisien et le Publicain. — Mariage indissoluble. — Virginité préférée. — Petits enfants bénis.	417
CHAP. XLVII. Jeune homme appelé à la perfection. — Salut difficile aux riches. — Quitter tout pour suivre Jésus-Christ. — Promesses attachées à ce renoncement. — Parabole des ouvriers de la vigne.	427
CHAP. XLVIII. Résurrection de Lazare. — Premier conseil contre Jésus-Christ. — Caïphe prophétise. — Jésus se retire à Ephrem.	439
CHAP. XLIX. Retour à Jérusalem. — Zèle de deux disciples réprimé. — Passion prédite avec ses circonstances. — Prétention ambitieuse des Enfants de Zébédée. — Murmure et instruction des autres disciples.	449

